DICK DE LONLAY

FRANÇAIS & ALLEMANDS

HISTOIRE ANECDOTIQUE DE LA GUERRE DE 1870-1871

Gravelotte
Rézonville, Vionville
Mars-la-Tour
Saint-Marcel
Flavigny

DESSINS DE L'AUTEUR

Cartes & Plans

PARIS

GARNIER Frères, Libraires-Editeurs, 6, rue des Saints-Pères

3064

FRANÇAIS

ET

ALLEMANDS

FRANÇAIS ET ALLEMANDS

I. — Niederbronn, Wissembourg, Frœschwiller, Châlons, Reims, Buzancy, Beaumont, Mouzon, Bazeilles, Sedan.
(*Honoré des souscriptions des Ministères de la Guerre et de l'Instruction publique.*)

II. — Sarrebrück, Spickeren, La retraite sur Metz, Pont-à-Mousson, Borny.
(*Honoré des souscriptions des Ministères de la Guerre et de l'Instruction publique.*)

III. — Gravelotte, Rézonville, Vionville, Mars-la-Tour, Saint-Marcel, Flavigny.

SOUS PRESSE:

IV. — Les lignes d'Amanvillers, Saint-Privat, Sainte-Marie-aux-Chênes. Les fermes de Moscou et Leipzick, Saint-Hubert, le Point-du-Jour.

EN PRÉPARATION:

V. — Le blocus de Metz, Servigny, Noisseville, Peltre, Ladonchamp.

DICK DE LONLAY

FRANÇAIS & ALLEMANDS

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DE LA

GUERRE DE 1870-1871

Gravelotte — Rézonville — Vionville — Mars-la-Tour
Saint-Marcel — Flavigny

DESSINS, CARTES ET PLANS DE L'AUTEUR

PARIS
GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1888

A M. LE GÉNÉRAL DU BARAIL

ANCIEN MINISTRE DE LA GUERRE

ANCIEN COMMANDANT DE LA BRIGADE DE CAVALERIE LÉGÈRE DE LA GARDE

Grand-Officier de la Légion d'honneur

AU VAILLANT ENTRAINEUR DE CAVALERIE

qui, le 16 août 1870, à la bataille de Rézonville, à la tête des chasseurs d'Afrique du 2e régiment, enlevait et sabrait la batterie prussienne établie sur le plateau d'Yron.

Hommage profondément respectueux et dévoué d'un ancien guide de la Garde Impériale,

DICK DE LONLAY.

Paris, 15 mai 1888.

OUVRAGES CITÉS

AMBERT (général). . . . . *Récits militaires (L'Invasion).*
BÉDARRIDES. . . . . *Chronique de la campagne de 1870.*
BONIE (général). . . . . *Cavalerie au combat.*
BRUYÈRE (commandant). . *Historique du 2e régiment de dragons.*
DALLY (lieutenant-colonel). *Journal d'un officier de la brigade Lapasset.*
DELHON-DAHLMANN (capit.). . *Historique du 12e régiment d'infanterie.*
DUBOIS (capitaine). . . . . *Notes d'un officier du 1er voltigeurs de la Garde Impériale.*
DU CASSE (baron). . . . . *Souvenirs de Saint-Cyr et de l'Ecole d'Etat-Major.*
FROSSARD (général). . . . . *Rapport des opérations du 2e corps de l'armée du Rhin, dans la campagne de 1870.*
GABRIEL (abbé). . . . . *Histoire du 12e régiment de dragons.*
GRIMBLOT. . . . . *Histoire anecdotique de l'armée du Rhin.*
HALÉVY (Ludovic). . . . . *L'Invasion (Souvenirs et récits).*
X***. . . . . *Historique du 62e régiment d'infanterie.*
X***. . . . . *Id. du 64e Id.*
X***. . . . . *Id. du 65e Id.*
X***. . . . . *Id. du 69e Id.*
X***. . . . . *Id. du 71e Id.*
X***. . . . . *Id. du 90e Id.*
X***. . . . . *Id. du 20e baton de chass. à pied.*
X***. . . . . *Id. du 3e régiment du génie.*
X***. . . . . *Id. du 15e régiment d'artillerie.*
JUZANCOURT (command. de). *Id. du 7e régiment de cuirassiers*
LACROIX (Désiré). . . . . *Histoire anecdotique du drapeau français.*
LANDAIS (capitaine). . . . . *Historique du 76e régiment d'infanterie.*
LE FAURE (Amédée). . . . *Aux avant-postes.*
Id. *Histoire de la guerre franco-allemande, 1870-71.*
MEISSAS (abbé DE). . . . . *Journal d'un aumônier militaire.*
MICHIELS (Alfred). . . . . *Histoire de la guerre franco-prussienne et de ses origines.*
NOIR (Louis) et SACRÉ. . . *Histoire de l'Invasion.*
PICARD (capitaine). . . . . *Guerre franco-allemande (1870-71).*
QUESNOY (docteur). . . . . *L'Armée du Rhin.*
REVUE DE CAVALERIE. . . . . *La Cavalerie allemande à Rézonville (16 août 1870).*
ROGER DE BEAUVOIR. . . . *Nos Généraux.*
SOURDEVAL (capitaine DE). . *Historique du 5e bataillon de chasseurs à pied.*
SPOLL (E.-A.). . . . . *Metz, 1870. — Notes et Souvenirs.*
THOMAS (command. C. Max). *Metz.*
V*** (Noé). . . . . *Le Siège de Metz.*
W***. . . . . *Épisode de la bataille de Rézonville.*

CHAPITRE PREMIER

Avant la bataille

Emplacements des corps de la IIe armée allemande, le 15 août au soir. — Ordres de marche de Frédéric-Charles pour le 16 août. — Les ponts jetés sur la Moselle. — Situation des Allemands le 16 août au matin. — Situation des Français. — Ordres de Bazaine le 15 août au soir. — Forces de l'armée de Metz. — Forces allemandes. — L'aube du 16 août. — Aspect de nos bivouacs. — Fausses alertes. — Situation de notre 2e corps. — Surexcitation des esprits. — Éclaireurs ennemis faits prisonniers. — Départ de l'empereur. — La brigade de France. — Devant le bivouac des carabiniers. — A Jarny. — Rencontre de la division du Barail. — Reconnaissances sur Conflans. — La brigade Margueritte accompagne l'empereur. — Les uhlans à Étain. — La matinée. — On attend la bataille. — Instructions du général Lapasset à ses officiers. — Instructions de Bazaine. — Les bivouacs se forment de nouveau. — Retour des reconnaissances. — Rapports des avant-postes. — M. Arnous-Rivière reconnaît Mars-la-Tour et Tronville. — La soupe. — Le déjeuner des officiers.

Nous sommes arrivés au 16 août 1870.

Date à jamais mémorable!

Ce jour-là se livra la célèbre bataille de Rezonville (Mars-la-Tour, pour les Allemands), si meurtrière pour l'ennemi, si glorieuse pour nous.

Victoire incontestable!

Victoire telle, que, l'ennemi lui-même l'avoue, nous aurions pu, — ayant gardé toutes nos positions, ayant arrêté l'ennemi partout, — nous aurions pu gagner Verdun par les routes d'Étain et de Briey.

Les Allemands en ont convenu!

Ils l'ont écrit!

Bien plus, ils sont d'accord pour avouer que, si Bazaine l'avait

voulu, le matin même du 16 août, il pouvait partir sans obstacle, risquant tout au plus de livrer un simple combat d'arrière-garde.

Ainsi l'ennemi le proclame.

Mais nous verrons, au contraire, Bazaine retarder la marche et attendre l'attaque.

Si ce maréchal avait voulu mériter l'éternelle reconnaissance de la France entière, il ne tenait qu'à lui d'écraser les forces minimes qui l'assaillirent au début de cette journée du 16 août.

Mais ce misérable, au lieu de sauver sa patrie, ne visait qu'à se faire battre et renfermer dans Metz.

Les chefs de l'armée allemande, ayant acquis, le 15 août au soir, la certitude que nous battions en retraite du côté de Verdun, résolurent d'empêcher, à tout prix, la jonction de notre armée de Metz avec le groupe de forces qui se rassemblait à Châlons-sur-Marne.

Le 15 au soir, les différents corps de la IIe armée allemande occupaient les emplacements suivants :

A Thiaucourt, la 5e division de cavalerie, Rheinbaben ; — l'avant-garde du Xe corps au delà de Pont-à-Mousson ; — le IIIe corps, qui devait s'arrêter à Cheminot, poussait au delà jusqu'à la Moselle ; — le IXe, aux alentours de Verny ; — le Xe, sur la Seille, à Nomény, avec son arrière-garde à Moncheux ; — la garde royale à Dieulouard, avec la brigade de dragons de la garde, au delà de Rogéville ; — le IIe corps, nouvellement arrivé à Han-sur-Nied ; — enfin, le IVe corps avec son avant-garde à Marbache : le gros des forces se trouvait encore sur la rive droite de la Moselle. La 6e division de cavalerie était également sur la rive droite.

Dans la journée du 15 août, la brigade von Redern, de la 5e division de cavalerie prussienne, est lancée en avant pour observer les mouvements de l'armée française. Ses escadrons, comme nous l'avons raconté dans le précédent volume, s'avancent jusqu'à Chambley et Puxieux, où, comme on le sait, ils vont se heurter aux troupes du général de Forton. Les trois brigades de la 5e division de cavalerie allemande prennent position à Xonville, à Puxieux et à l'ouest de Mars-la-Tour.

Ce léger engagement qui vient d'avoir lieu entre les deux cavaleries, a révélé la présence de l'armée française aux environs de Rézonville et fait présager pour le lendemain une bataille décisive.

L'ordre de marche du 15 août au soir, donné du quartier général de Pont-à-Mousson à la IIe armée, contient, pour le lendemain 16, les prescriptions suivantes :

Le IIIe corps et la 6e division de cavalerie passeront la Moselle

au-dessous de Pont-à-Mousson et se porteront, par Novéant et Gorze, sur la route de Metz-Verdun à Mars-la-Tour et Vionville.

Le Xe corps et la 5e division de cavalerie, avec la brigade des dragons de la garde, continueront leur mouvement sur la route de Verdun, jusqu'à la hauteur de Saint-Hilaire et de Maizeray.

Le XIIe corps (Saxons) s'avancera de Nomény à Pont-à-Mousson, son avant-garde à Régneville-en-Haye.

La garde marchera sur Bernécourt, ses têtes de colonnes à Rambucourt.

Le IXe corps poussera sur Sillegny, pour suivre, le 17, les traces du IIIe corps; le IVe portera son avant-garde à Jaillon, dans la direction de Toul.

Le IIe arrivera à Buchy pour passer la Moselle, le 17, à Pont-à-Mousson.

Dans la Ire armée, le Ier corps reste en position devant Metz, avec la 3e division de cavalerie ; les VIIe et VIIIe corps doivent s'établir avec la 1re division de cavalerie sur la ligne Arry-Pommeries.

Le quartier royal est encore à Herny, celui du prince royal à Nancy, et les troupes de la IIIe armée allemande se sont déjà avancées jusqu'à Bar-le-Duc, ainsi que le signale le maréchal de Mac-Mahon.

Afin d'activer le passage de ses troupes sur la rive gauche de la Moselle, le prince Frédéric-Charles, trouvant insuffisants les quatre ponts de Corny, de Pont-à-Mousson, de Dieulouard et de Marbache, a prescrit de jeter sur cette rivière des ponts :

A Pont-à-Mousson (établi le 13 au soir);

A Champey (15 août);

A la Lobe (16 août);

A la ferme de Poncé (16 août, soir);

A la poste de la Lobe (17 août);

A Arry (17 août);

Enfin deux ponts à Corny : le premier en amont de Novéant; le second contre le pont suspendu (17 août).

L'état-major de la IIe armée allemande songe si peu à une bataille pour le 16 août, qu'après avoir donné l'ordre de construire un pont à Champey il fait prescrire dans la journée de cesser le travail, « le passage de la Moselle étant provisoirement contremandé » (*Opérations du corps du génie allemand*). Toutefois, le commandant de la compagnie de pionniers le fait cependant continuer, pour l'instruction de ses hommes, avec l'intention de

le replier immédiatement ». Ce pont, conservé par hasard, devait être, dans la journée du 16, d'un puissant secours aux Allemands.

Dès le 15, au soir, le général Avensleben II fait passer la Moselle au IIIe corps : la 5e division d'infanterie, la 6e division de cavalerie sur le pont de Novéant, la 6e division d'infanterie à Champey, la réserve d'artillerie à Pont-à-Mousson. Le soir même, l'avant-garde des divisions d'infanterie pousse jusqu'à Gorze et Onville, occupant ainsi tout ce terrain boisé, difficile, que les Français n'ont pas songé à faire observer et à défendre.

Le Xe corps envoie à Novéant un détachement de deux bataillons, de deux escadrons et d'une batterie. Le reste du Xe corps s'avance jusqu'à Thiaucourt.

Le 15, dans la nuit, il se trouve donc, dans un rayon de trente kilomètres environ, deux divisions de cavalerie et la brigade de dragons de la garde, les IIIe et Xe corps.

Le 16 août, à l'aube, voici en résumé quelle est la situation; celle de l'ennemi d'abord :

La IIIe armée (prince héritier, le Kronprinz actuel) poursuit Mac-Mahon ; elle est hors du champ d'action de Metz, hors de l'échiquier de la bataille de Rézonville.

La Ire armée (von Steinmetz) qui a combattu à Borny, est encore sous Metz, en partie près de la Moselle, qu'elle va traverser.

La IIe armée (prince Frédéric-Charles) a jeté une partie de ses corps, dès le 15, de l'autre côté de la Moselle; le reste franchira la rivière dans la matinée du 16 et dans la nuit du 16 au 17 août.

Mais, à l'aube du 16, de quelles forces cette armée peut-elle disposer contre nous?

A quelle distance de nous sont ces forces?

Le Xe corps et le IIIe seulement ont passé la Moselle; plus, deux divisions de cavalerie, 5e et 6e; en tout, cinq mille cavaliers et soixante mille hommes.

Mais, le IIIe corps, seulement, campé sous Pagny, à cinq lieues de Gravelotte, et marchant sur ce point, doit, avec les divisions de cavalerie, arriver seul, tout d'abord, devant nos troupes.

Le Xe corps, campé à Thiaucourt, doit se partager en deux et occuper Saint-Hilaire, fort loin de Gravelotte; un de ses détachements se dirige vers Mars-la-Tour.

Ce corps n'arriva que successivement et assez tard sur le terrain, sauf une de ses brigades.

Plus tard, les Hessois et quelques autres détachements des

VIIe et IXe corps renforcèrent les Allemands, mais bien avant dans la soirée.

Que le lecteur étudie attentivement cette disposition.

La preuve que Bazaine pouvait éviter la bataille et poursuivre son mouvement de retraite, ou remporter une victoire mémorable, est dans l'exposé de cette position de l'ennemi.

— Dans l'état où se trouvaient les affaires, le maréchal Bazaine n'avait pas à hésiter un instant. Attendre davantage était dangereux.

Cependant le 15, au déclin du jour, notre mouvement en avant ne s'est pas encore accentué avec franchise : les colonnes françaises déroulent tranquillement leurs bataillons sur les deux routes de Verdun. Une indifférence aussi fatale que tranquille semble présider à l'exécution de ce mouvement, duquel dépend l'avenir de la France.

Comme on le sait, la division de cavalerie du Barail surveille la route de Conflans ; les divisions de cavalerie du général de Forton et du général de Valabrègue sont campées entre Vionville et Mars-la-Tour.

De Flavigny, un petit hameau à l'ouest de Vionville et de la route de Verdun, s'étendent vers Saint-Marcel, jusqu'à la route d'Étain, les 2e et 6e corps de notre armée. La ligne de bataille est donc formée d'une route à l'autre, sur un plateau boisé, ayant ses deux ailes ouvertes par des pentes d'accès peu facile.

La garde impériale, en réserve à Gravelotte, peut fermer les trois défilés qui aboutissent l'un à Rézonville, les deux autres aux deux extrémités du bois des Ognons, lequel finit à quelque distance de la route de Verdun et qui est enfermé dans les deux gorges dont nous parlons.

Contrairement à toutes les règles, nous formons une perpendiculaire à la ligne présumée de l'ennemi ; celui-ci devant déboucher du sud, nous devrions être en ligne, en face de lui, le long de la route de Verdun, car rien n'est désastreux comme d'être attaqué sur un flanc et forcé d'exécuter une immense conversion de toute une ligne pour faire face à celle de l'ennemi ; l'adversaire écrase d'abord le pivot, l'aile qui sert de base à la conversion ; le gros des forces ennemies anéantit cette aile pendant la manœuvre dangereuse que l'on espère accomplir.

C'est ainsi que, le 16 août, le corps Canrobert sera obligé de descendre vers Rézonville, pendant que Frossard sera aux prises avec l'ennemi.

Quant aux 3e et 4e corps français, fatigués par le combat de la veille, ils sont encore sous les murs de Metz. Ils ont reçu l'ordre de venir s'établir, dans la matinée du 14, sur la droite de nos

forces, en travers de la route de Verdun, qui passe par Etain et Conflans.

Dans la soirée du 15 août, le maréchal Bazaine envoie à ses corps d'armée l'ordre suivant : « La soupe sera mangée demain matin à quatre heures. On se tiendra prêt à se mettre en route à quatre heures et demie, en ayant les chevaux sellés et les tentes abattues. Les 2e et 6e corps doivent avoir devant eux une trentaine de mille hommes de l'armée du prince Frédéric-Charles ; ils s'attendent à être attaqués demain. »

Or, puisqu'il y a déjà, présume-t-on, *trente mille hommes* devant ces deux corps, il n'y a pas de temps à perdre pour mettre du chemin entre notre armée et ces trente mille hommes, qui ne vont pas tarder à se grossir, et, dans tous les cas, plutôt que d'attendre ce grossissement, il s'agit de passer sur le corps de cette avant-garde ennemie, un fort détachement d'armée masquant la marche, et de filer ensuite au plus vite.

Le principe d'une marche en retraite est, en effet, d'éviter le plus qu'on peut les rencontres, de marcher le plus rapidement possible, et, si l'on est obligé absolument d'en venir aux mains pour se faire jour, de sacrifier à cela une flanc-garde ou une arrière-garde qui, en amusant l'ennemi et en couvrant les mouvements de son parti, permettra au gros de l'armée de ne pas perdre sa ligne de retraite.

Il ne fallait donc accepter ou livrer le combat qu'à son corps défendant et n'avoir qu'une préoccupation, *une seule* : gagner le plus possible l'ennemi de vitesse, ce qui était facile, et, après l'avoir obligé ainsi à lâcher la partie, pousser à marches forcées jusqu'à Châlons, où l'on aurait pu le recevoir avec deux armées au lieu d'une.

Tout le monde s'attendait à ce qu'il en serait ainsi. Malheureusement, il en fut tout autrement; cependant Bazaine avait sous ses ordres des troupes entraînées, exercées et d'une valeur éprouvée. A l'époque dont nous parlons, l'équipement et l'habillement de nos divisions ne laissaient rien à désirer. L'artillerie avait de bons attelages, la cavalerie était très bien montée. Le maréchal était donc en état de tout entreprendre.

Voici la totalité des forces actives dont il disposait, le 16 août, jour de la bataille de Rezonville :

Infanterie (garde comprise) : régiments.....	59
Chasseurs à pied : bataillons	11
Chasseurs d'Afrique et chasseurs à cheval : régiments.....	7
Hussards, guides, lanciers : régiments.....	5

Dragons, cuirassiers, carabiniers : régiments.	15
Artillerie : batteries	101
Génie : compagnies	22

Les innombrables colonnes allemandes qui envahissaient la France à la même époque, comprenaient trois armées sous les ordres suprêmes du roi de Prusse.

La Ire armée, sous von Steinmetz, comptait :

Infanterie de ligne : régiments	24
Infanterie légère : chasseurs, bataillons	3
Hussards et uhlans : régiments	11
Cuirassiers, dragons : régiments	5
Artillerie de campagne : régiments	3
Génie : bataillons	3
Train : bataillons	3

La IIe armée, commandée par le prince Frédéric-Charles, comptait :

Infanterie de ligne et garde royale : régiments.	58
Infanterie légère : chasseurs, bataillons	12
Hussards et uhlans : régiments	16
Chevau-légers et reiter : régiments	4
Dragons et cuirassiers : régiments	16
Artillerie de campagne : régiments	7
Génie : bataillons	7
Train : bataillons	8

La IIIe armée, commandée par le prince héritier, comptait :

Infanterie de ligne : régiments	52
Infanterie légère : chasseurs, bataillons	16
Hussards et uhlans : régiments	12
Cuirassiers et dragons : régiments	11
Chevau-légers et reiter : régiments	10
Artillerie de campagne : régiments	7
Génie : bataillons	7
Train : bataillons	7

Total des trois armées :

Infanterie de ligne : régiments	134
Infanterie légère : bataillons de chasseurs	31
Hussards et uhlans : régiments	39
Cuirassiers, dragons : régiments	32
Chevau-légers et reiter : régiments	14
Artillerie de campagne : régiments	17
Génie : bataillons	17
Train : bataillons	18

Malgré l'immense matériel d'artillerie que les Allemands traînaient à leur suite (cent soixante-dix-huit batteries) et l'énorme disproportion du nombre entre les deux armées, nous inclinons à croire que l'issue de la lutte qui s'engagea sous Metz nous eût été favorable, si Bazaine eût fait son devoir et se fût conformé strictement aux lois de la guerre.

— L'aube du 16 août se lève et inonde d'une pâle lumière les immenses plateaux verdoyants de Rezonville et de Gravelotte, où les 2e et 6e corps, ainsi que la garde impériale, bivouaquent depuis la veille au soir [1].

La nuit a été froide. Au travers du brouillard, troué de place en place par des rayons argentés, partout des tentes, partout des faisceaux d'armes, partout des rangs de chevaux au piquet.

Les armes brillent, le poil des bêtes miroite. L'aspect du camp est calme : pas de cris; rien que le murmure confus de cent mille voix, les hennissements des chevaux, le roulement sourd des caissons qui traversent les sillons au pas.

A l'extrémité des lignes, sur la gauche, le joli village de Vionville, dont le clocher domine les maisons, pointu comme une baïonnette.

1. Aujourd'hui, l'installation en stationnement ou au repos des troupes sous la tente-abri, seul mode de gîte dont on s'est servi dans l'armée française depuis nos guerres d'Afrique et qui n'est plus guère usité que dans ce pays, est considérée comme équivalente à celle d'un simple bivouac, qui serait par exemple formé d'abris improvisés à l'aide de branchages, de *gourbis*, etc., et est désignée, par nos règlements actuels sur le service en campagne, sous la dénomination de *bivouacs*.

C'est ainsi qu'en Algérie et en Tunisie les camps doivent prendre maintenant le nom de bivouac, comme on réserve celui de *camp* pour des installations moins sommaires, telles qu'il s'en fait quand le séjour dans le même endroit est susceptible de durer un certain temps.

Mais en 1870 on ne faisait pas toutes ces distinctions. Comme, dans notre armée, on avait perdu l'habitude de *cantonner* dans les lieux habités, on appelait invariablement *camp* toute installation ou formation de troupes sous des tentes et baraquement grands et petits, que les tentes fussent dressées d'une façon permanente et à demeure ou qu'elles fussent portées d'une manière plus mobile sur le dos de l'homme.

Au fond, à l'horizon, les grands bois sombres et touffus de Vaux et des Ognons... Ils sont là!

Les regards de nos officiers et de nos soldats se portent tour à tour vers Gravelotte, d'où le signal du départ doit être donné, et vers les vallées, ainsi que les profonds fourrés, qui, en certains endroits, s'avancent jusqu'à la route de Verdun.

A trois heures du matin, l'ordre a été apporté aux troupes de se tenir prêtes à partir au premier signal.

En conséquence, une heure après, dès que le jour paraît, les hommes mangent rapidement la soupe qui a été faite la veille au soir.

Les tentes sont abattues en un clin d'œil, et, avec le plus grand silence, les chevaux sellés, les voitures attelées, les faisceaux formés, les sacs faits : ordre express a été donné aux troupes de ne pas s'éloigner de leurs faisceaux ou de leurs chevaux.

Quand les colonels feront sonner la marche de leurs régiments, ceux-ci devront aussitôt se mettre en mouvement pour continuer la route, qui a été indiquée la veille.

Plusieurs fausses alertes ont eu lieu, pendant la nuit qui vient de s'écouler, entre minuit et une heure du matin, mais le calme s'est presque aussitôt rétabli. Des grand'gardes ont bien été placées tout autour de notre armée, mais elles ont négligé de se couvrir de petits postes : aussi des cavaliers prussiens en reconnaissance ont-ils pu venir nous compter pour ainsi dire devant nos bivouacs.

La situation du 2e corps est exceptionnellement mauvaise. Les grand'gardes ne nous protègent nullement. Elles occupent, vers la partie la plus élevée du mouvement de terrain, la place de combat qu'auraient dû prendre les divisions dès leur arrivée, à une distance de quinze cents mètres environ, sur le plateau de Gravelotte, plateau très découvert s'élevant légèrement en pente depuis nos bivouacs et bornant ainsi forcément l'horizon.

Toute la soirée, les gens du pays, précédant l'invasion, sont arrivés de différents côtés, par les ravins d'Ars et de Gorze, pour nous prévenir que l'armée allemande, en effectifs considérables, est à notre gauche et s'avance sur Mars-la-Tour.

Quelques-uns de ces hommes sont envoyés au quartier général, porteurs de ces renseignements; d'autres sont pris pour des espions; un malheureux, entre autres, qui conduit une charrette de pain pour ne pas la laisser prendre par l'ennemi, est arrêté par une de nos grand'gardes, dont les soldats ne veulent ni plus ni moins que le fusiller séance tenante.

On voit par ces faits combien tous les esprits sont surexcités,

même au quartier général, d'où l'on fait dire au colonel de Waldner-Freundstein, du 55e de ligne, de ne plus envoyer de renseignements, qu'on a ceux de la cavalerie et qu'il voit des Prussiens partout. Le chef de brigade de cet officier supérieur, le général Letellier-Valazé, proteste contre cet avis, en prévenant que ses grand'gardes échangent déjà quelques coups de fusil, quoique rares. En effet, par moment, on entend retentir sur la lisière des bois des détonations assourdies par l'épais brouillard qui règne encore sur nos positions.

Des chasseurs d'Afrique du 3e régiment envoyés en patrouilles de nuit rentrent dans nos lignes et ramènent prisonniers à Gravelotte cinq éclaireurs ennemis, vêtus de la *ulanka*, courte tunique en drap bleu foncé, garnie de contre-épaulettes aux tournantes de métal blanc. La culotte munie d'une basane de cuir est de couleur gris-bleu foncé. Les bottes montent jusqu'au jarret et sont garnies d'un éperon recourbé fixé au talon. Comme, coiffure, le *czapska* en cuir noir verni avec l'aigle héraldique de Prusse.

Ce sont des uhlans : leurs passepoils jaune citron, ainsi que leurs fourragères de même couleur, indiquent qu'ils appartiennent au 15e régiment de Schleswig-Holstein.

Des chasseurs d'Afrique portent triomphalement en travers de leur paquetage les lances de sapin à la flamme noire et blanche, ainsi que les larges sabres recourbés à garde d'acier fondu des prisonniers. Ceux-ci sont calmes et fument philosophiquement leurs longues pipes de porcelaine au milieu du peloton qui les escorte; leurs vêtements se sont mouillés à la rosée des bois, leurs bottes sont maculées de boue, leur bissac est vide, leur bidon est à sec. Leurs chevaux ont l'encolure basse, les flancs retroussés et sanglants, l'œil morne, les membres raidis, engorgés.

Interrogés à Gravelotte par les interprètes du quartier général, ces uhlans racontent qu'ils ont couru toute la nuit, précédant une armée formidable, qui s'avance par les ravins de Gorze et sera là ce soir...

A peine le crépuscule apparaît-il, le 16 août, que l'empereur Napoléon sort de la maison de M. Plaisant, cultivateur à Gravelotte, où il a passé la nuit, et envoie aussitôt un de ses officiers d'ordonnance, le commandant Hepp, prévenir le maréchal Bazaine que les voitures de la cour sont prêtes.

Le visage du souverain est fatigué et porte l'empreinte d'un chagrin poignant; les larmes semblent y avoir tracé de profonds sillons; son regard est plus voilé encore que d'habitude, sa

démarche dénote l'affaissement qui l'accable: dans son entourage, on voit la tristesse sur tous les visages.

Déjà les bagages sont partis dans la nuit sous l'escorte du bataillon de grenadiers de service.

Dans la grise lumière du matin, arrive la brigade de cavalerie de ligne de la garde, qui, sous les ordres du général de France, doit servir d'escorte à l'empereur et à sa suite. Les lanciers et dragons qui ont levé leur bivouac à deux heures du matin s'échelonnent à droite et à gauche de la route et attendent, enveloppés dans leurs grands manteaux blancs, le signal du départ.

Vers cinq heures et demie, arrive au galop le maréchal Bazaine, qui est parti seul et en toute hâte, pour ne pas perdre un instant. Peu après surviennent les commandants de corps d'armée : le maréchal Canrobert, les généraux Bourbaki et Frossard.

Le commandant en chef de l'armée de Metz s'approche, sans descendre de cheval, de la voiture découverte attelée en poste, où l'empereur a déjà pris place, ayant à ses côtés le prince impérial et, sur la banquette, en face du souverain, le général comte Pajol, avec le comte Clary.

Napoléon paraît très souffrant et ne dit que ces quelques paroles à Bazaine :

« Je pars pour Verdun et Châlons. La gendarmerie a quitté Briey par suite de l'arrivée des Prussiens. — Et il ajoute : — *Mettez-vous en route pour Verdun le plus tôt possible !* »

En effet, il n'y a pas un moment à perdre. On vient d'apprendre que l'ennemi continue à passer toujours la Meuse et qu'il cherche ou à nous dépasser ou à nous rejoindre. Les uhlans s'avancent jusqu'aux portes de la capitale de la Lorraine.

Il est cinq heures du matin.

Les trompettes de la brigade de France sonnent au trot. Dragons et lanciers de la garde, rompant aussitôt en colonne par quatre, sortent de Gravelotte et s'engagent sur la route de Conflans, dans l'ordre suivant, escortant l'empereur et sa suite. En tête les dragons de l'impératrice, précédant la voiture impériale, que suivent les lanciers.

Ce premier régiment a détaché un escadron d'avant-garde (le 6e) pour éclairer la route de Conflans, qu'on a choisie comme étant, des deux voies de communication partant de Gravelotte à Verdun, la plus éloignée de la vallée de la Meuse, où l'on aperçoit déjà de fortes reconnaissances allemandes qui se mettent en mouvement.

Le maréchal Bazaine a regardé quelque temps le cortège impérial s'éloigner, puis, quand celui-ci a disparu dans la pous-

sière, il exprime sans détour la satisfaction qu'il éprouve à s'être débarrassé de son souverain.

L'homme du Mexique reste seul maître de l'armée.

Il sera toujours à regretter que Napoléon III, trop confiant dans la loyauté de Bazaine, ait quitté cette valeureuse armée de Metz, avant qu'elle fût au moins à deux ou trois jours de marche de cette place, véritable boulet au pied, qui devait nous être si fatale, et par suite obligée d'opérer en rase campagne.

Cependant l'empereur et son escorte se dirigent à vives allures sur Verdun et vers cinq heures et quart passent au grand trot sur la route de Conflans, à laquelle le bivouac des carabiniers de la garde fait face.

Le réveil vient à peine de sonner. Près des cafetières fumantes du déjeuner, les soldats, revêtus de la courte tunique bleu-céleste à aiguillettes et épaulettes écarlates, sommeillent étendus ou jasent des probabilités de la journée.

Le cortège impérial passe sans bruit au milieu de cette quiétude du repos. Les dormeurs ne sourcillent pas; les quelques groupes de fumeurs rassemblés sur la chaussée, ne sachant pas d'avance ce qui va défiler, s'ouvrent avec indifférence. On reconnaît l'empereur, on le salue en silence et on le regarde s'éloigner.

Continuant toujours son allure rapide, l'escorte de l'empereur arrive bientôt à Jarny, après avoir dépassé Doncourt. Cette cavalerie fait ainsi trente-cinq kilomètres au trot, ne prenant le pas que dans les montées.

Aucun incident n'a signalé cette première partie de la marche. Un peu avant six heures du matin, la brigade de France rencontre, arrêtée sur la droite de la route de Verdun, entre Jarny et Conflans, la division de réserve n° 1, sous les ordres du général du Barail (1er, 2e, 3e chasseurs d'Afrique, 5e et 6e batteries à cheval du 19e régiment d'artillerie), qui est partie la nuit précédente pour éclairer la voie jusqu'à cette dernière localité. Les chasseurs d'Afrique sont à pied, rangés devant leurs chevaux, la bride au bras droit. Dès que le cortège impérial est signalé dans la direction de Metz, les hommes montent aussitôt à cheval et marchent derrière les lanciers de la garde.

On approche de Conflans. Le lieutenant Antonin, des dragons de l'impératrice, qui commande la pointe d'avant-garde (c'est ce même officier qui sera glorieusement blessé à mort quelques heures plus tard), fait prévenir le général de France que des uhlans ont été vus dans Conflans et que les gens du pays les croient en grand nombre derrière ce village et dans tous les bois environnants. Un curé, qui est venu au-devant de nos cava-

liers, leur a assuré que quinze mille Prussiens ont déjà pris les devants et barrent le chemin, près du coude que forme la chaussée, au pont de pierre construit sur la rivière de l'Orne.

La colonne s'arrête.

Une forte reconnaissance de dragons de l'impératrice est poussée sur Conflans, et le reste de ce régiment, abandonnant la route, s'engage à travers champs pour aller fouiller tous les bois qui bordent la chaussée et les fermes cachées dans les bouquets d'arbres.

On trouve partout la trace des ennemis ; mais ceux-ci sont partis et déjà loin.

Les quinze mille Prussiens annoncés se réduisent donc à quelques centaines de uhlans prompts à la fuite. Mais il est à craindre que derrière ceux-ci de fortes colonnes de cavalerie, voire même d'infanterie, ne soient à proximité.

L'empereur, qui a reçu les différents rapports, donne l'ordre de continuer sans tarder la marche sur Verdun, et fait mander le général du Barail. Le général comte Pajol explique alors au commandant de la 1re division de réserve que, la brigade de cavalerie de la garde n'étant pas assez légère pour les escorter rapidement jusqu'à Verdun, il est prié de leur fournir une brigade de chasseurs d'Afrique.

En conséquence, la brigade Margueritte (1er et 3e chasseurs d'Afrique) est commandée pour remplacer la brigade du général de France et va se former sur chaque côté de la route en colonne par peloton, dans l'ordre suivant : le 1er chasseurs sur l'aile gauche et le 3e à l'aile droite.

Il est sept heures du matin. Déjà les vedettes signalent au loin l'apparition de reconnaissances de dragons prussiens.

Les chasseurs d'Afrique décrochent rapidement les musettes à avoine qu'ils avaient passées autour du cou de leurs chevaux pour rebrider et sauter aussitôt en selle. Les couvre-nuques sont déroulés.

« Au trot ! au trot ! » répètent toutes les sonneries. Le cortège impérial disparaît dans des nuages de poussière, tandis que chaque peloton de la brigade Margueritte, se déroulant en colonne par deux à travers champs, collines et ravins, gravit les coteaux et franchit les fossés, sans jamais perdre de vue la voiture impériale.

Derrière cette cavalerie, un convoi de bagages formé de plus de vingt fourgons se trouve au milieu de la route, sur une longueur de près de mille mètres, sous l'escorte du 3e bataillon du 3e grenadiers de la garde (commandant de Souancé) dont les hommes échangent quelques coups de feu avec les dragons alle-

mands. Le 5e escadron des guides, commandé par le capitaine Gourg de Moure, protège également ce convoi.

La 2e brigade de la division du Barail, formée seulement par le 2e chasseurs d'Afrique et l'artillerie à cheval divisionnaire, reste avec les dragons et les lanciers de la garde, ainsi que les bagages de la brigade Margueritte et un détachement de quatre-vingt-dix hommes du 1er chasseurs, sous les ordres du sous-lieutenant de Laisle.

Ces différents escadrons, après avoir contemplé d'un œil attristé le départ des chasseurs d'Afrique du général Margueritte, vaillants auxiliaires dont on sera privé à l'heure prochaine du combat, traversent Conflans et vont bivouaquer un peu au-delà dans les prairies de l'Orne.

Les grand'gardes sont aussitôt placées ; on procède aux distributions; les hommes mangent rapidement la soupe; on se tient prêt à partir au premier signal.

Pendant ce temps, le cortège impérial arrivait à Étain vers neuf heures du matin et en repartait presque aussitôt pour Verdun, où il arrivait à deux heures, la brigade Margueritte ayant ainsi fait quarante-deux kilomètres presque toujours au galop.

Quelques instants à peine après que l'empereur eut quitté Étain, les avant-postes de la cavalerie prussienne débouchaient dans ce village, et les officiers ennemis venaient y faire leur collation, dans le restaurant même où avait déjeuné Napoléon III.

C'est seulement à Verdun que les chasseurs d'Afrique apprirent qu'ils avaient traversé toute la ligne ennemie et s'étonnèrent que les Allemands ne les eussent pas attaqués pour tenter de faire l'empereur prisonnier; il est vrai que, pour cela, il eût fallu que ces Teutons tuassent jusqu'au dernier chasseur.

La consigne était de conduire Napoléon à Verdun : pour l'exécuter, ces braves gens auraient tenté l'impossible et lutté jusqu'à la mort; en se confiant à la sauvegarde des chasseurs d'Afrique, commandés par Margueritte, l'empereur savait bien aux mains de quel chef et de quels soldats, il se remettait [1].

— Cependant, sur le plateau de Gravelotte, les troupes des

(1) Notre conviction est que les Allemands ont laissé *évader* l'empereur à dessein. En effet, le roi de Prusse venait de dire, il y avait quelques jours à peine : « Je fais la guerre à l'empereur et non à la France. » Si l'empereur était pris, il était logiquement obligé d'arrêter la campagne et de chercher à traiter. Mais alors, avec une armée intacte comme notre ancienne armée, et la France encore riche, les conditions de l'issue n'eussent pas été les mêmes qu'après une lutte désastreuse pour nous. — On devait d'ailleurs être fixé à Berlin sur le caractère de Bazaine. On avait eu des espions au Mexique et ailleurs.

2e et 6e corps, ainsi que la garde impériale, qui ont pu voir le départ de l'empereur, attendent toujours l'ordre de se porter en avant dans la direction de Verdun.

La matinée est splendide; la nuit a été fraîche, mais le soleil brille dans tout son éclat. Bientôt la température devient brûlante et fait présager une véritable journée caniculaire.

On sent l'heure de la bataille approcher. Chaque officier se prépare à sa manière : l'un inspecte sa lame de sabre et s'assure que son arme est bien en main; un autre fait jouer le ressort de son revolver ; celui-là s'inquiète de remplir sa gourde d'eau-de-vie et sa blague de tabac. Bonnes précautions! Celui-ci se parfume et se rase en plein air avec le plus grand soin, la petite glace accrochée à une branche d'arbre, se couvre de linge fin et blanc et revêt son plus bel uniforme et ses insignes les plus brillants. Ses bottes ont été tout spécialement vernies et ses éperons soigneusement astiqués. Il faut se présenter dignement devant le feu ennemi.

Le brave général Lapasset, commandant la brigade mixte campée en face du bois des Ognons, réunit tous ses officiers et leur apprend qu'on doit attaquer l'armée ennemie vers midi ; il ajoute qu'il a l'intention, une fois sur le champ de bataille, de laisser chacun, suivant son grade, se livrer à sa propre initiative ; il recommande toutefois le plus grand calme et la juste appréciation des distances.

— Mais bientôt tout va changer : Bazaine est maintenant le seul maître absolu de l'armée; malgré de nombreux avis réitérés, il persiste à ne pas croire à la présence des Allemands.

Vers huit heures du matin, de son quartier général de Gravelotte, il envoie les instructions suivantes aux commandants des 2e, 6e corps et de la garde impériale :

« Faites faire les distributions selon les ressources envoyées par l'intendant général. Toutes les voitures civiles devront être renvoyées en arrière de Gravelotte avec les malades.

« S'assurer du complet des cartouches et compléter les parcs divisionnaires, si cela est nécessaire. Dès que les reconnaissances seront rentrées et que tout indiquera *que l'ennemi n'est pas en force à proximité*, on pourra dresser de nouveau les tentes, mais les hommes ne devront aller à l'eau que par corvées. Joindre des vedettes aux grand'gardes pour être prévenus de l'approche de l'ennemi. Nous partirons probablement dans l'après-midi, dès que je saurai que les 3e et 4e corps sont arrivés à notre hauteur, en totalité. »

Le maréchal prévient en même temps le maréchal Le Bœuf, commandant du 3e corps, qu'il suspend la marche de l'armée.

Les bivouacs se forment de nouveau, mais avec défense absolue aux hommes de s'absenter.

Dans certains régiments du 2e corps d'armée, les chefs font paraître un ordre par lequel les hommes peuvent se livrer aux divers travaux de propreté. Ce corps d'armée est campé d'une façon déplorable, dans un bas-fond dont les hauteurs couronnées de bois ne sont même pas gardées.

La cavalerie et l'artillerie ont reçu l'ordre de desseller et dételer leurs chevaux afin de les faire boire, mais toutefois de les laisser tout harnachés. Les cavaliers conduisent leurs montures à l'abreuvoir de Vionville; quant aux artilleurs, ils se dirigent vers un petit étang marécageux situé au nord de Rézonville, derrière le 6e corps.

A huit heures du matin, les reconnaissances rentrent et ne signalent pas de forces ennemies dans le voisinage.

Le commandant du 2e corps a bien été informé du passage d'une avant-garde prussienne à Gorze, paraissant suivre une direction parallèle à la nôtre; mais il est parfaitement gardé de ce côté, c'est-à-dire sur sa gauche. Devant lui, sur la route de Mars-la-Tour, est la division de cavalerie de Forton, qui a mission d'éclairer l'armée.

Sur ce point, dès l'aube, les reconnaissances des 1er et 9e dragons ont signalé des cavaliers ennemis qui sortaient des bois derrière et à l'ouest de Tronville et qui n'ont pas tardé en effet à venir engager un feu de tirailleurs avec notre cordon de vedettes.

Le général de Forton a envoyé aussitôt appuyer ces derniers par quelques hommes à pied du 1er dragons, qu'il a fait embusquer, et s'est porté lui-même, pendant la matinée, plusieurs fois sur les crêtes, en avant du bivouac de sa division, afin de constater que jusqu'à huit heures environ il ne s'est présenté devant nos lignes que des cavaliers isolés, appuyés à de très grandes distances par des pelotons peu nombreux, qui se sont montrés dans la direction de la route allant de Tronville à Puxieux.

Vers six heures du matin, M. Arnous-Rivière, capitaine des éclaireurs messins, est arrivé à Vionville, accompagné de quatre de ses hommes et a donné au général de Forton quelques renseignements.

A Mars-la-Tour, ce chef de partisans croit qu'il n'y a que peu de monde; quant à Tronville, il l'a parcouru, en constatant que le village a eu ses débouchés barricadés pendant la nuit, mais que, pour le moment, il est inoccupé.

A cette même heure, le capitaine d'état-major Lafouge, aide de camp du général de Forton, monte à cheval, par ordre de son

chef, pour se rendre au grand quartier général à Gravelotte, afin de rendre compte au chef d'état-major général ainsi qu'au maréchal Bazaine de tous les faits qui se sont produits aux avant-postes.

Dans cet état de choses, les troupes du 2e corps ne semblent exposées à aucune attaque imminente.

A huit heures et demie, les colonels de ce corps d'armée reçoivent l'avis suivant :

« Les reconnaissances de cavalerie viennent de rentrer, elles n'ont signalé l'ennemi nulle part : on peut faire la soupe. »

Aussitôt de nombreuses corvées partent au campement, au bois et à l'eau. Bientôt les feux s'allument, les marmites s'emplissent. Les officiers, rassemblés autour des voitures de cantine, éventrent des boîtes de conserves et vident force bouteilles d'excellent vin de Lorraine... hélas ! Aujourd'hui méconnus des buveurs de bière à cheveux plats qui vous ont envahi, honneur à vous, vignobles de Thiaucourt et de Sampigny ! Fidèles compagnons des jours de gloire, vrais amis des jours de malheur, vos noms doivent être inscrits parmi les plus glorieux : vous êtes le vin des braves, le vin qu'ont bu les artilleurs de Borny, les cuirassiers de Rézonville, les grenadiers et dragons de Gravelotte, les fantassins de Saint-Privat, les chasseurs de Servigny, les voltigeurs de Ladonchamps !

Ainsi, nos troupes, en vertu de l'ordre étrange du maréchal Bazaine, de suspendre la marche en avant, de rétablir les bivouacs, d'attendre des ordres ultérieurs, nos troupes, disons-nous, jouissent d'une aveugle quiétude et ne peuvent pas supposer que l'ennemi soit proche de leurs lignes.

CHAPITRE II

La Surprise.

Marche des troupes allemandes. — Les IIIe et Xe corps. — Dans les ravins de Gorze. — Un plan hardi. — Nos grand'gardes à Flavigny. — Éclaireurs ennemis. — Houzards de Brunswick. — Engagement des grand'gardes du 55e de ligne. — Le général de Forton averti de l'approche de l'ennemi. — Sur les crêtes de Tronville. — Évacuation de la ferme de Flavigny par nos dragons. — Le premier coup de canon. — A l'abreuvoir. — La panique. — Fuite des convoyeurs. — Le colonel de Forceville rallie son régiment. — Formation sous le feu. — Belle conduite de la 7e batterie du 20e d'artillerie. — Section d'artillerie sauvée par les dragons du 1er régiment. — La cavalerie des généraux de Forton et de Valabrègue se replie contre la Voie romaine. — Marches et contremarches. — Premières pertes de notre cavalerie.

Pendant que nos troupes se livrent au repos avec une confiance si absolue, les troupes allemandes s'avancent rapidement et leur préparent un foudroyant réveil.

Deux corps prussiens, les IIIe et Xe (lieutenant-général von Alvensleben II et général d'infanterie von Voigts-Rhetz), et deux divisions de cavalerie, les 5e et 6e (lieutenants-généraux baron von Rheinbaben et duc Guillaume de Mecklembourg-Schwerin, ont seuls franchi la Moselle au complet, le 16 août au matin

Ces deux corps d'armée marchent aussitôt, le premier sur Vionville, le second sur Saint-Hilaire, éclairés par les deux divisions de cavalerie, qui ont reçu l'ordre de reconnaître de grand matin : la 5e, la route de Metz à Verdun; la 6e, celle de Gorze à Mars-la-Tour.

La 5e division, qui, dès la veille, a pris le contact de l'adversaire entre Puxieux et Mars-la-Tour, a pour mission de retarder la marche du maréchal Bazaine, qu'on croit en retraite sur Verdun, et à cet effet elle dispose de quatre batteries.

La 6e division de cavalerie a franchi à cinq heures et demie du matin seulement le pont de Novéant et se porte par Gorze sur Vionville, suivie par la 5e division d'infanterie (lieutenant-général von Stülpnagel).

Cette marche est protégée et couverte du côté de l'ennemi par la position de Gorze et Onville, occupée dès la nuit du 15 au 16 août par les premières troupes de la 5e division.

A partir de Gorze et d'Onville, le terrain monte par une pente rapide jusqu'au plateau de Gravelotte-Rézonville ; cette ascension, par une chaleur qui, dès le matin, est insupportable dans ces étroites vallées et sur des chemins larges le plus souvent de quatre pas et bordés par les murs des vignes, offre les plus grandes difficultés.

Le commandant du IIIe corps, le général von Alvensleben II, ayant appris pendant sa marche, par des officiers envoyés en reconnaissance, que l'on aperçoit au bord du plateau, près de Tronville et de Vionville, des avant-postes français et un peu plus loin d'innombrables campements, se décide aussitôt à attaquer nos troupes avec le IIIe corps et la 6e division de cavalerie, pour arrêter à tout prix notre armée avant qu'elle commence son mouvement sur Verdun.

Ordre est donné au général von Buddenbrock de s'avancer avec la 6e division d'infanterie et d'attendre derrière les bois l'arrivée de la 5e division de cavalerie.

Mais, à huit heures du matin, un nouvel avis, transmis par un officier envoyé en reconnaissance, fait supposer que nos troupes sont sur le point de commencer à s'ébranler vers le nord.

Afin de gêner autant que possible ce mouvement de retraite, le général von Alvensleben II prescrit à la 6e division d'infanterie de se porter en avant dans la direction de Mars-la-Tour-Jarny.

A neuf heures, la 6e division de cavalerie arrive près du plateau : peu après, arrive également à l'aile gauche, dans la direction de Tronville, la 5e division de cavalerie venant de Xonville par Puxieux.

Le lieutenant-général von Rheinbaben, informé à neuf heures et quart, par le lieutenant-général von Alvensleben II, de son projet d'attaquer, lui répond aussitôt qu'il appuiera l'attaque avec toute sa division et qu'avis de la situation est donné au Xe corps, qui s'avance sur Saint-Hilaire.

Une brigade de cavalerie de la 5e division, la 13e (général von Redern, 11e et 17e régiments de houzards : le 10e régiment de cette arme a été détaché momentanément à la 11e brigade, général von Barby) est aussitôt chargée d'éclairer le terrain, de reconnaître les positions de notre armée et de harceler

celle-ci avec le feu des quatre batteries à cheval divisionnaires afin de nous obliger à déployer nos forces.

Ces batteries, devançant hardiment la cavalerie, arrivent sur les hauteurs de Tronville et aperçoivent entre Vionville et Flavigny, à deux mille mètres, à l'ouest, des troupes françaises campées en pleine sécurité (division de cavalerie de Forton et 2e corps).

Les artilleurs allemands décrochent rapidement leurs pièces des avant-trains, les placent en position et attendent avec une impatience fébrile l'ordre de commencer le feu.

Certes, il y a là une forte témérité de la part du lieutenant-général von Alvensleben II à venir nous attaquer dans cette position redoutable de Gravelotte avec des défilés nombreux et une rivière large et profonde à dos, mais il espère que les autres corps d'armée allemands viendront prendre part à la lutte, et d'ailleurs il a trop d'intérêt à ne pas laisser passer l'armée française pour ne pas en tenter l'aventure.

— Vers huit heures quarante du matin, le 2e escadron du 12e dragons français de la brigade Bachelier, placé la veille en grand'garde à la ferme de Flavigny, occupait encore ce poste, quand ses vedettes aperçoivent au loin des paquets de cavalerie allemande se dirigeant du côté de Vionville et de Mars-la-Tour.

Au même instant, vers la ferme de Saulcy, au sud-est de Vionville, nos dragons distinguent dans les replis de la côte la silhouette d'une trentaine de cavaliers coiffés du colback et vêtus de l'*attila* marron à tresses jaunes serré à la taille par une ceinture de laine blanche et bleue et portant au côté gauche une large sabretache en cuir mou, ornée d'initiales et d'une couronne en métal jaune. Ce sont des houzards brunswickois du 17e régiment (brigade von Redern), qui, le nez en l'air, explorent le pays.

Leur nombre s'accroît rapidement : bientôt un rideau serré et épais de tirailleurs ennemis apparaît et s'étend sur les crêtes de Tronville.

Ces houzards semblent craindre une surprise ou nous en préparer une. Parfois on les voit regardant vers leur droite, debout sur les étriers, le court mousqueton Dreyse appuyé en travers de la schabraque marron bordée d'un large galon jaune. Ils contournent la ferme de Saulcy; quelques-uns y pénètrent, puis, n'y ayant rien découvert, ils appuient à droite et se rejettent vers le village ruiné de Tantelainville, en longeant les bois de la Côte-Fuzée.

Le capitaine Capdeville, commandant la grand'garde du

12e dragons installée à la ferme de Flavigny, a tout d'abord déployé ses hommes en tirailleurs et ouvert aussitôt le feu contre les premiers coureurs ennemis : en même temps il fait prévenir d'urgence le grand quartier général.

De leur côté, les grand'gardes du 55e de ligne sont aux prises avec ces houzards marrons et commencent à tirailler.

Sur plusieurs points, les grand'gardes du 1er dragons informent également de l'approche de l'ennemi, qui s'avance en grandes masses. Le colonel de Forceville fait prévenir les généraux. Un nouvel avertissement est apporté par le maréchal des logis Burgard, du même régiment, envoyé par le lieutenant Peyronny. Cet officier annonce qu'il est fortement pressé et qu'il va être obligé de se replier.

Le général de Forton est ainsi prévenu que des forces nombreuses de cavalerie prussienne semblent vouloir déboucher des bois de Tronville, et que d'autres escadrons ennemis se montrent dans les plaines du côté de Mars-la-Tour. Le capitaine de Saint-Arroman, que le colonel Durand de Villers, chef d'état-major de la division de Forton, a envoyé en reconnaissance, dépasse au même instant nos avant-postes établis du côté de Tronville et rend compte également de l'arrivée des colonnes prussiennes sur notre gauche et au delà de Tronville.

A ces nouvelles, le général de Forton vient à pied, monte sur une petite colline derrière laquelle les chevaux des dragons sont à la corde, après avoir donné à l'artillerie l'ordre de se mettre en batterie sur les crêtes. En même temps, il fait aussi prévenir par le capitaine Leplus, aide de camp du prince Murat, le général de Valabrègue, commandant la brigade de cavalerie du 2e corps, qu'une attaque est imminente.

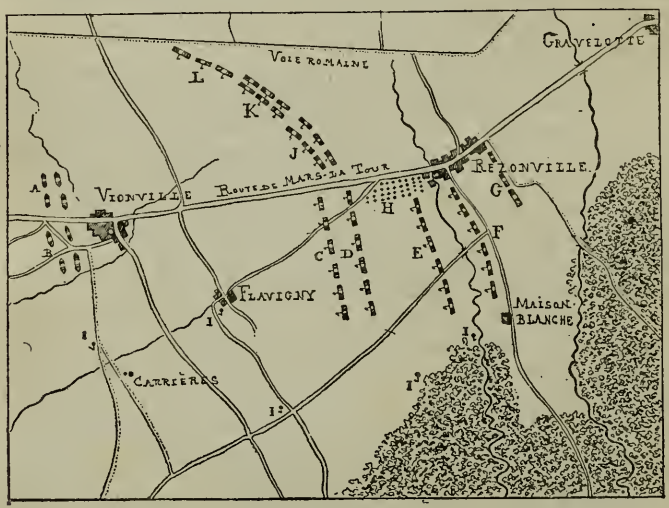
Le général prince Murat, commandant la brigade de dragons, est venu rejoindre son chef divisionnaire sur son observatoire, et tous deux, après avoir examiné pendant quelque temps avec leurs jumelles les crêtes de Tronville, redescendent la colline.

Bientôt aux chaînes des vedettes allemandes succèdent de nombreux escadrons, qui forment à l'horizon un sombre rideau et se rapprochent, cachant sans doute de nombreuses batteries et des masses d'infanterie. Sur la grande route de Verdun, en avant de Mars-la-Tour, on aperçoit une forte colonne venant à notre rencontre; d'autres apparaissent sur différents points. Une épaisse poussière s'élève presque à perte de vue au-dessus de ces masses noires et profondes. On dirait des milliers de nuées de corbeaux.

Tout à coup une agitation singulière se manifeste parmi la colonne ayant pris position sur les crêtes de Tronville qui domi-

nent notre camp. Cette bande de Teutons s'ouvre brusquement. En un clin d'œil, deux batteries débouchent au galop des bois à gauche de Tronville et de ceux en arrière de Puxieux et prennent position à quinze cents mètres environ des bivouacs de la division de Forton, où les chevaux sont en ce moment conduits à l'abreuvoir, tandis que les hommes font la soupe.

La première de ces deux batteries, forte de dix-huit pièces, s'établit en arrière de Tronville; l'autre, de douze pièces environ, se place plus à notre gauche dans la direction qui va de Tronville aux bois qui s'étendent vers le sud-est.



POSITIONS FRANÇAISES AVANT LA BATAILLE

A. Division de Forton. — B. Division de Valabrègue. — C. Brigade Mangin (2e division, 2e corps). — D. Brigade Fauvart-Bastoul (2e division, 2e corps). — E. Brigade Valaze (1re division, 2e corps). — F. Brigade Jolivet (1re division, 2e corps). — G. Brigade mixte Lapasset. — H. Parc des voitures. — I. Grand'gardes. — J. Division Levassor-Sorval (6e corps). — K. Division Lafont de Villiers (6e corps). — L. Division Tixier (6e corps).

Devant ce redoutable déploiement de forces, le capitaine Capdeville, du 12e dragons, après avoir rallié ses hommes dispersés en tirailleurs, évacue la ferme de Flavigny et se replie au galop sur son régiment.

Soudain, tout au bout de l'horizon, un nuage bleuâtre s'élève en s'élargissant. Presque au même instant, un coup de canon résonne, puis deux, puis cent, et cela ne cesse plus jusqu'à neuf heures du soir.

Il est neuf heures et demie du matin.

Beaucoup d'hommes sont à ce moment aux distributions de vivres ou occupés à conduire les chevaux à Vionville pour les faire boire. Il ne se trouve dans ce village qu'un petit nombre d'auges, l'eau est rare et on l'amène péniblement dans ces récipients au moyen de mauvaises pompes. La confusion et l'encombrement sont donc extraordinaires dans Vionville, lorsque les chevaux des deux divisions de Valabrègue et de Forton avec ceux de leurs batteries à cheval sont amenés en désordre à l'abreuvoir.

Aussitôt après le premier coup de canon, une grêle d'obus s'abat sur les bivouacs de ces divisions, principalement sur celui de la brigade de dragons du prince Murat.

Officiers et soldats étaient occupés à prendre le repas du matin.

A ces détonations inattendues, la confusion et le désordre deviennent inexprimables.

Le premier obus ennemi est tombé au milieu de voitures de transport de l'artillerie de réserve du 2e corps, voitures du train auxiliaire, qui disparaissent toutes comme par enchantement, prenant la route de Rézonville, dans la direction de Metz.

A ce moment, les bagages de la division de Forton, concentrés le 15 au Ban-Saint-Martin et retenus en arrière, viennent seulement d'arriver à Vionville, encombrant en partie la grande rue du village et la route de Rézonville.

Bientôt le sifflement sinistre des obus enveloppe tout Vionville. Le fracas des portes et des fenêtres qui se ferment de tous côtés, les lamentations des hommes, les cris et les pleurs des femmes et des enfants, se mêlent au tonnerre des batteries et au bruit strident des projectiles.

Quelques obus tombent dans les bagages de la division de Forton, brisent des voitures et occasionnent parmi les conducteurs, la plupart civils, une véritable panique. Ces hommes, fous de terreur, coupent les traits de leurs chevaux et s'enfuient, laissant tout à l'abandon. Au même instant, les voituriers auxiliaires des autres divisions, également effrayés de toute cette canonnade, lâchent la bride de leurs attelages et regagnent en toute hâte les abords du village de Gravelotte.

En un clin d'œil, la grand'route et les terrains environnants sont envahis par une multitude de fuyards, de chevaux, de voitures, cavaliers, convoyeurs, gendarmes, etc. Cette cohue entraîne dans sa course folle un certain nombre de dragons de la division de Forton, quelques chevaux d'artillerie, et galope en désordre jusqu'à la maison de poste de Rézonville et même à Gravelotte.

La bataille est commencée et cette fois encore nous sommes surpris, malgré la reconnaissance poussée la veille par la division de Forton vers Mars-la-Tour et malgré les avis réitérés de nombreux officiers.

Bref, nous sommes surpris, et comme toujours, au moment où nos soldats vont manger la soupe.

Déjà, hélas! la plaine s'est couverte de cavaliers qui battent en retraite. Surpris, sans ordre, dans leurs bivouacs par une grêle d'obus, les chevaux à la corde, dont quelques-uns même sont non sellés, eux-mêmes non habillés, non armés, non formés, dragons et cuirassiers ont cédé à un instant de trouble.

Beaucoup s'enfuient à la débandade, poursuivis par leurs officiers, dont on entend distinctement les jurons et les menaces. Des chevaux, les uns sans selle, les autres sans cavalier, accourent ventre à terre.

Ni sonnerie, ni commandement écouté. Le cœur se serre... Vaincus?... Non... pas encore...

Toutefois, la situation est presque désespérée.

Les obus prussiens semblent s'acharner avec une véritable rage sur le malheureux campement du 1er dragons. Des hommes sont tués sous leurs tentes; des chevaux sont frappés à la corde. La voiture de Mme Parchaut, cantinière, et quatre voitures de réquisition, sur sept, sont brisées par les projectiles. L'une d'elles porte la caisse et la comptabilité du régiment. Tout cela reste au pouvoir des Prussiens, ou est incendié par les obus.

Le 9e dragons, établi en arrière du 1er régiment de cette arme, est bien moins maltraité et quitte le camp pour se replier à l'est du village de Vionville. Ce mouvement de retraite achève de mettre le désordre dans ce dernier régiment.

Le brave colonel de Forceville reste à la droite du régiment où se trouve le 1er escadron. Dans ce moment terrible, où ses hommes sans armes, à pied, surpris par la violence du feu ennemi, menacent de se désorganiser, ce digne officier parvient à ramener autour de lui une bonne partie de ses dragons, les maintient et les rallie jusqu'à la rencontre du 9e dragons. Il est vaillamment secondé dans cette tâche par les capitaines Dutilh, Saguet, le sous-lieutenant Béguin, l'adjudant Bruch (depuis officier), le brigadier Rampillon, promu maréchal des logis quelques jours après, les dragons Desbordes et Pionchon.

Partout les officiers payent brillamment de l'exemple afin de rallier et de maintenir leurs hommes.

Le général de Forton, qui, au moment où cette confusion a éclaté, se trouvait à cheval, accompagné de son état-major

et des deux colonels de dragons, arrête un escadron prêt à se débander.

Un jeune général, suivi de son aide de camp, le capitaine Leplus, et de quelques officiers, se plante l'épée haute au milieu de la route devant une troupe de dragons en désordre, qui se replient précipitamment. C'est Murat.

« Eh bien, mes enfants! dit-il aux fuyards, vous ne reconnaissez donc plus votre général? Face à l'ennemi! »

On lui obéit aussitôt.

Peu à peu tout s'arrête, se tasse, se reforme. Demi-tour!... et voilà que tout cela marche fièrement à l'ennemi, disparaissant dans la poussière et la fumée. De ces mêmes dragons, que l'imprévoyance criminelle de Bazaine a un moment transformés en fuyards, on verra ce soir combien manqueront dans leurs rangs, lorsqu'à la nuit tombante ils traverseront le camp, noirs de poudre et rougis du sang des cavaliers de von Bredow.

Dans cet instant de panique et de désordre, plusieurs régiments de cavalerie prussienne (uhlans et dragons) ont débouché non loin de nos bivouacs, mais par bonheur une batterie à cheval a rapidement ouvert son feu de leur côté et les a empêchés de se porter en avant.

Le 1er dragons, successivement rallié par les hommes dispersés au moment de l'attaque, se retire à côté du 9e dragons, et la brigade prend position en arrière : à l'est de Vionville, en avant des bois de Villers. Le colonel de Forceville a alors sous ses ordres les deux tiers du régiment; le reste des dragons rallie leur corps avant le milieu de la journée et peut prendre part à la charge que la division de Forton fournit plus tard, vers les bois, à droite de Rézonville, contre la cavalerie prussienne de von Bredow.

Le 9e dragons, codivisionnaire du régiment précédent, a eu bien moins à souffrir. Son 3e escadron était à l'abreuvoir lorsque les premiers obus allemands sont venus tomber dans son camp.

Les hommes ont rapidement sellé leurs chevaux sous le feu de l'artillerie ennemie, et après un moment de désordre le régiment s'est reformé et porté en arrière sur le plateau au nord de Vionville, abandonnant sur l'emplacement de son bivouac ses bagages, arrivés depuis une demi-heure à peine.

Loin d'être découragée par cette surprise, la brigade de dragons ne demande qu'à venger l'échauffourée dont elle est cause.

« Soyez tranquilles, dit le prince Murat à ses hommes en les reformant au nord de Vionville, ils (les Prussiens) nous revaudront ça dans la journée. »

Le vaillant officier ne savait pas si bien dire.

— Aussitôt que les premiers obus prussiens se sont abattus sur les bivouacs des régiments du général de Forton, les servants et conducteurs des deux batteries à cheval du 20e d'artillerie (7e et 8e) attachées à cette division se sont précipités vers leurs chevaux au cri : « Aux armes ! » poussé par le commandant Clerc. Les officiers se hâtent de faire atteler.

Deux pièces de la 7e batterie prêtes immédiatement partent au galop avec le commandant Clerc, le capitaine en premier Coillot et le lieutenant Ondedecie.

Le commandant a enjoint aux autres pièces de le rejoindre dès qu'elles seront attelées.

Cette poignée d'artilleurs se précipite à fond de train pour tâcher de soutenir la défense. A peine arrivées sur la crête, à la droite des dragons, les deux pièces de 4 sont accueillies par une salve formidable de l'artillerie ennemie, qui, débouchant rapidement de Tronville, s'est mise en batterie à huit cents mètres environ de nos bivouacs.

Le premier obus allemand éventre le cheval du trompette Bossu, à côté du capitaine Coillot.

La section de la 7e batterie se met en position derrière un épaulement naturel formé par la route de Mars-la-Tour et répond avec succès au feu des Prussiens. Malheureusement elle n'est pas rejointe par le gros des deux batteries, qui, malgré les efforts des capitaines Chardin et Boucher, sont entraînées dans la retraite trop précipitée d'un certain nombre de dragons de la division.

Trois autres pièces, toutefois, réussissent à se mettre en batterie, grâce à l'énergie des lieutenants Murguet (7e batterie), Vuillin, Liénard, et du sous-lieutenant Hummel (8e batterie), qui les servent eux-mêmes comme pointeurs ou comme premiers servants avec les maréchaux des logis Artigues et Maugain, le chef artificier Thilloy et le premier servant Moulinet, qui conservent eux-mêmes au milieu de cette déroute un magnifique sang-froid.

Les attelages commencent à faire défaut : servants et conducteurs tombent tués ou blessés, quand le général de Forton ordonne le feu en retraite. Trois de ces pièces s'éloignent entraînées à la prolonge, mais les deux autres, que manœuvre énergiquement le brave lieutenant Liénard, restent en batterie. Tous leurs chevaux ont été abattus par les projectiles ennemis : encore quelques instants, et elles vont tomber entre les mains des Allemands.

« Aux canons, mes enfants, aux canons ! » s'écrie à cette vue

le colonel de Forceville, du 1er dragons. A cet appel désespéré, la portion du régiment groupée autour du colonel fait noblement son devoir.

Le lieutenant Lichtenstein, le sous-lieutenant de Nouël, entraînent par leur exemple le brigadier-fourrier Montès, le trompette Favrot. les brigadiers Lahaye, Chenu et le maréchal des logis Mourey. Tous ces braves gens mettent aussitôt pied à terre, puis, aidés par les canonniers épargnés par la mitraille de l'ennemi, ils saisissent à bras les pièces, les tirent du feu, les roulent au pied de la colline où l'on trouve des chevaux auxquels on les attelle et elles sont sauvées.

Les cinq pièces ainsi dégagées se mettent en retraite sur le côté nord de la route, vers Rézonville, à la droite du 6e corps, sous la protection des dragons et des cuirassiers, et sont rejointes par leurs réserves.

Le capitaine Boucher, qui commande ces réserves, a réussi, malgré les obus qui pleuvaient dans le camp et tuaient les chevaux à la corde, à atteler rapidement ses voitures et à les mettre à l'abri.

— La brigade de cuirassiers du général duc de Grammont-Lesparre, qui était placée plus en arrière que la brigade de dragons du général prince Murat, n'a pas eu à souffrir de cette pluie de mitraille, hors de portée de laquelle elle se trouvait.

Le colonel Nitot, du 7e cuirassiers, et le lieutenant-colonel Pobéguin, du 10e de l'arme, ont rassemblé leurs hommes en quelques minutes. Ceux-ci montent à cheval à la hâte, mais cependant en bon ordre, sans avoir le temps de conduire leurs chevaux à l'abreuvoir, et vont se former en bataille en avant de leur front de bandière, ce qui permet à quelques pièces de la division d'avancer, de prendre leur poste de combat et de soutenir dignement le premier choc des Allemands.

Au même instant la 12e brigade de cavalerie allemande (7e cuirassiers, 16e uhlans et 13e dragons) débouche au trot entre deux bois situés près de la route et se dispose à charger. Mais, devant la fière attitude de nos cuirassiers, elle s'arrête et renonce à toute offensive.

La brigade de Grammont soutient alors la retraite de nos deux régiments de dragons, mais, la cavalerie ennemie ayant menacé sa droite, elle reçoit du général de Forton l'ordre de se replier derrière le bois qui longe à l'est la Voie romaine. Puis, passant devant Villers-aux-Bois, elle débouche sur le plateau de Rézonville, où elle vient se former à la droite du 9e dragons.

Cette retraite s'est effectuée au pas et en colonne par peloton :

après être restés trois quarts d'heure au moins sous le feu de trente pièces environ, nos braves cavaliers se retirent et permettent ainsi à l'infanterie du 2e corps d'armée placée en arrière de prendre les armes et de se former.

Le général de Valabrègue, commandant la cavalerie de ce corps d'armée (4e et 5e chasseurs à cheval; 7e et 12e dragons), a opéré un mouvement analogue.

Sans perdre de temps, au bruit de l'artillerie allemande, chacun a couru à ses armes, à son cheval, mais aucune monture n'est sellée et beaucoup sont à l'abreuvoir. Ce n'est qu'après quelques instants que l'on parvient à se reconnaître et à se reformer un peu en arrière des bivouacs, abandonnant tout ce qu'on n'a pu emporter.

Les 1er, 2e et 4e escadrons du 5e chasseurs à cheval se sont ralliés rapidement sous le commandement de leur colonel. M. de Séréville, qui commande la brigade légère, et se portent un peu en arrière des bivouacs, où ils se mettent avec le 4e chasseurs à cheval sous la protection de l'infanterie et de l'artillerie qui arrivent en position. Le 6e escadron, qui s'est rallié plus à droite, ne rejoint qu'un peu plus tard le gros du régiment.

La grande bataille qui porte le double nom de Rézonville et de Mars-la-Tour est bien engagée, surtout à gauche de notre cavalerie, entre Vionville et Rézonville.

En quelques minutes, les régiments des 2e et 6e corps se sont ébranlés. L'artillerie, les caissons, sillonnent la plaine, se portant au galop sur la ligne de bataille, et bientôt là-bas, tout au fond, au pied de ces bois sombres qui terminent l'horizon, s'élèvent de petits flocons de fumée blanchâtre....

La fusillade crépite, puis, dominant le bruit de la mousqueterie, celui des commandements et le roulement assourdissant des voitures d'artillerie, la grande voix lugubre du canon tonnant à intervalles réguliers. C'est comme le chef d'un formidable orchestre cherchant à régler la mesure d'une symphonie sinistre qui le déborderait.

La division de Forton, qui s'est ainsi ralliée près de Villers-aux-Bois, reçoit alors l'ordre de s'avancer jusqu'à un reste de voie romaine qui longe la lisière des bois de Villers et de se tenir prête à charger dès que l'occasion se présentera. Elle prend position dans le vallon, au nord de la croupe de terrain que traverse la Voie romaine, face à cette voie, le dos tourné au bois de Villers.

Là, elle est rejointe par la division de Valabrègue, qui se place à sa gauche, mais en potence par rapport à elle, face à Verdun, entre la grand'route et la voie romaine.

Les deux batteries du 20e d'artillerie du commandant Clerc se placent alors sur la droite de la division de Forton, et tirent sur les masses prussiennes alors établies sur le terrain que cette division venait d'abandonner.

Le 10e cuirassiers a protégé l'établissement de ces deux batteries en faisant demi-tour par pelotons au pas et s'est porté ainsi à deux cents mètres en arrière, puis il exécute un mouvement de flanc et va rejoindre sa division, qui a pris position sur le plateau dominant en partie les deux villages de Vionville et de Rézonville.

Bientôt l'artillerie ennemie, découvrant la division de Forton, dirige avec furie son feu sur l'emplacement qu'elle occupe. Nos deux batteries lui tiennent tête avec la plus grande énergie et s'efforcent de la contrebattre. Les coups de canon se succèdent rapidement, les obus fouettent l'air en sifflant et tombent dans les rangs ; quelques cris, le bruit sourd du projectile qui éclate, beaucoup de poussière et de fumée ; un vide aussitôt comblé et c'est tout. Les régiments en arrière s'avancent lentement : chacun est muet et regarde son voisin, cherchant à lire sur le visage de celui-ci l'expression qu'il soupçonne devoir se refléter sur le sien. On vit des heures dans une de ces minutes-là.

Sur ce plateau couvert par les obus, les régiments des généraux de Valabrègue et de Forton sont obligés de se déplacer constamment pour se soustraire à ce feu meurtrier.

Tantôt les dragons, tantôt les cuirassiers sont éprouvés par les projectiles. Un de ceux-ci, qui éclate dans les rangs du 2e escadron du 1er dragons, blesse un cavalier et deux officiers : le sous-lieutenant de Givré légèrement, et le lieutenant Laborde ; ce dernier, dangereusement atteint, est transporté à l'ambulance. C'est dès lors un officier perdu pour le régiment jusqu'à la paix.

Un sous-officier du 10e cuirassiers est aussi très grièvement atteint, ainsi que quelques hommes et un assez grand nombre de chevaux de ce régiment.

Quand nos deux divisions de cavalerie se sont repliées en arrière de Vionville, leur mouvement de retraite n'a été suivi par aucun cavalier allemand et l'infanterie ennemie ne prend possession de Vionville que lorsque ce village est déjà depuis un certain temps complètement évacué par nos troupes et l'arrière-garde que commande le chef d'escadrons Joléaud, du 7e dragons.

Attaque de Vionville par la division Bataille (2e corps).

CHAPITRE III

Premier engagement du 2e corps.

Le terrain de l'action. — Le plateau de Gravelotte. — Pays boisé. — Rézonville. — Vionville. — Mars-la-Tour. — Les ravins de Gorze. Les Allemands dans les forêts. — Les troupes du 2e corps prennent les armes. — Ordre de bataille de la division Bataille. — Aux armes! — Dévouement des officiers. — Le refrain du 12e bataillon de chasseurs. — Le 23e de ligne. — « Bravo le 8e de ligne! » — Marche en avant du 66e et du 67e de ligne. — Les 7e, 8e, 9e batteries du 5e d'artillerie. — Premiers mouvements à bras. — Entrée en ligne de la division Vergé, — Mouvement offensif du 55e de ligne. — La brigade Jolivet (76e, 77e) est portée sur le bois des Ognons. — L'artillerie divisionnaire du général Vergé. — Acharnement de la lutte. — La brigade mixte Lapasset. — « Au nom de la France, je compte sur vous! » — Les 84e et 97e. — Le 3e lanciers. — L'artillerie de réserve se prépare. — La division de cavalerie de Valabrègue. — Le 6e corps se prépare à l'action. — Mort du général von Doring. — Renforts allemands. — Double attaque des Prussiens. — Dispositions de Frossard. — Le 84e de ligne s'engage dans le bois des Ognons. — La 2e compagnie du 14e bataillon de chasseurs. — La grande batterie prussienne de position. — La brigade Jolivet, écrasée, se replie. — Arrivée de la réserve d'artillerie du 2e corps. — La 2e compagnie de sapeurs du 3e régi-

ment du génie. — Les 6e et 10e batteries du 15e d'artillerie. — Mort du commandant de Germay. — Pertes de la 6e batterie du 15e. — Admirable conduite des 10 et 11e batteries du 5e d'artillerie. — La 8e batterie du 17e d'artillerie soutient la brigade Bastoul. — Belle conduite du lieutenant Commaille, du maréchal des logis Michel, du brigadier Loubatières et du conducteur Weetelyuck. — Retraite et feu à la prolonge de la 8e batterie. — Arrivée de la réserve d'artillerie de la garde. — D'admirables soldats. — Attaque du 67e de ligne. — Le colonel Thibaudin est blessé. — Officiers et soldats distingués. — Charge du 3e bataillon dans les bois. — En retraite. — Le clairon Muller. — Arrivée de renforts allemands.

Le terrain sur lequel s'engage l'action est situé à l'ouest de Rézonville, des deux côtés de la grande route Sud de Metz à Verdun.

C'est une admirable position d'où la vue embrasse un magnifique paysage.

A droite de cette route se trouve un plateau ondulé, qui, large seulement de douze kilomètres près des forts de Saint-Quentin et de Plappeville, s'épanouit dans la direction de l'ouest. Des bouquets de bois peu étendus ombragent çà et là le terrain.

Ce plateau est borné : à l'ouest par le chemin qui réunit les deux routes de Mars-la-Tour et d'Étain à Jarny; à l'est par la Mance, qui, du nord de Verneville, va se jeter dans la Moselle à Ars. De ce côté, ainsi qu'au sud-est, cette position est limitée par une série de forêts contiguës, dont les vastes massifs s'étendent principalement sur la partie supérieure des pentes qui tombent vers la vallée de la Moselle. Un réseau de parcelles boisées moins considérables court au nord de la grande route, le long de la Voie romaine, où il constitue également un rideau propre à couvrir des mouvements de troupes.

Sur la route Sud de Verdun se trouvent situées dans quelques dépressions plus accusées des ondulations naturelles du terrain, et distants de trois kilomètres les uns des autres les villages, devenus aujourd'hui célèbres, de Gravelotte, Rézonville, Vionville et Mars-la-Tour.

Quelques mots sur chacune de ces localités :

Gravelotte est un village de sept cents habitants, à quatorze kilomètres de Metz. Il est situé sur une hauteur entourée de bois qui domine à l'est toute la vallée de la Mance et dont la vue s'étend sur Metz et la vallée de la Moselle. L'église, qui est moderne, a conservé la tour carrée d'une église plus ancienne. Il existe à Gravelotte des traces de la voie romaine qui menait de Reims à Metz. Ce riant village est le centre des jolies villas

de la bourgeoisie de Metz, étagées sur le versant méridional du mont Saint-Quentin, dans une verte et fertile colline couverte et entourée de riches vignobles.

Gravelotte est une position stratégique importante pour une armée qui arrive de Metz, car c'est là, comme on le sait, que la route venant de cette ville se divise en deux voies qui mènent également à Verdun.

Rézonville est entouré de bois et situé à l'extrémité supérieure d'un petit vallon qui descend sur Gorze et Novéant.

Vionville est un village de quatre cent cinquante habitants, auprès duquel est un aqueduc romain assez bien conservé pour conduire encore des eaux de Metz jusqu'à cette localité.

Mars-la-Tour, village de six cent cinquante habitants, à vingt-quatre kilomètres de Metz, est situé sur un plateau jadis couvert de bois, au sommet d'un petit vallon formé par un ruisseau qui se jette dans l'Orne. Cette localité, dont le nom (*Martis Turris*) semble venir d'un temple consacré à Mars, était autrefois une petite place de guerre avec un château fort dont il reste encore quelques vestiges.

Ce plateau de Gravelotte forme un plan incliné dont les pentes assez rapides, situées au sud de la route de Verdun et tournées vers la Moselle, sont partout sillonnées de cols et de ravins où bondissent des ruisseaux et divisent ce plateau en plusieurs parties.

Parmi ces dépressions de terrain, les plus importantes sont trois ravins parallèles qui descendent vers le sud, l'un à l'est de Gravelotte, l'autre à l'ouest de ce village, et enfin le troisième au travers même de Rézonville.

Une coupure également importante, mais se dirigeant vers le nord, se trouve entre le plateau dominant et peu étendu de Tronville et celui de Vionville et de Saint-Marcel. Elle forme d'abord une dépression à formes douces, qui s'allonge de Vionville vers la Voie romaine; mais, parvenue à la lisière Nord des bois de Tronville, elle prend l'aspect d'une gorge profondément encaissée, qui va rejoindre, au nord de Mars-la-Tour, un ravin parallèle à l'Yron.

Trois routes sont ouvertes de la Moselle aux plateaux : ce sont celles d'Ars à Gravelotte, par le vallon de la Mance, la route qui part de Novéant, celle enfin qui d'Arnaville conduit à Onville, et monte à Mars-la-Tour. Tout le terrain situé entre le bois de Vaux, à l'est, et la route Onville-Mars-la-Tour, à l'ouest, est couvert d'épaisses forêts, difficiles à traverser et dont les chemins, peu nombreux, sont en général très étroits.

De Gravelotte à la Moselle, il n'y a guère que cinq mille

mètres en ligne directe, sept kilomètres de Rézonville et enfin neuf de Vionville à la rivière.

Le terrain sur lequel les Allemands engagent l'action leur est donc défavorable, et excellent au contraire pour ses défenseurs, qui peuvent étager leurs feux : les troupes ennemies n'ont que des débouchés peu nombreux, étroits, difficiles, pour aller de la Moselle aux plateaux. La pente est partout assez rude, et doit ajouter à la fatigue des soldats éprouvés par une longue marche et par une chaleur accablante. Enfin, en cas de défaite, la Moselle est à dos, et l'encombrement forcé des ravins d'Ars et de Gorze empêchera le vaincu de s'écouler rapidement.

En regard de tous ces inconvénients, la position offre à l'ennemi un avantage très réel : son front est presque partout garanti par des bois épais qui lui permettront de combattre à couvert et de profiter de tous les obstacles du sol.

Nous avons pu voir déjà que les Prussiens recherchent avec empressement les forêts. Bien avant la guerre, plusieurs auteurs militaires d'outre-Rhin, le prince Frédéric-Charles notamment, ont signalé cette supériorité du soldat allemand dans la guerre des bois. Dans la circonstance actuelle, ces fourrés épais atténuent le danger d'une retraite vers les ponts de la Moselle, en permettant une résistance plus énergique et en rendant la poursuite forcément moins active.

— Aux premiers coups de canon, les troupes du 2e et du 6e corps français prennent leurs positions de combat, tandis que la 6e et la 5e division de cavalerie allemande rejoignent promptement la brigade Redern, qui a engagé l'action avec l'appui de quatre batteries, et soutiennent d'abord seules la lutte; mais la 5e division d'infanterie allemande ne tarde pas à gravir les hauteurs et prend position au sud de Flavigny, dans les bois de Vionville et de Saint-Arnould, d'où elle aborde notre gauche avec une extrême violence.

Comme nous l'avons déjà dit, alors que les troupes du 2e corps nettoyaient leurs armes et faisaient la soupe dans la tranquillité la plus absolue, des batteries prussiennes se démasquent vers neuf heures et demie sur les crêtes de Tronville et font pleuvoir une grêle de projectiles dans notre camp.

Le premier obus traverse la tente du général Bataille et tue un cheval qui se trouve en arrière; d'autres projectiles viennent éclater dans les bivouacs du 8e et du 23e de ligne, jusqu'au milieu des faisceaux d'armes.

La division de cavalerie de Valabrègue se replie et traverse les lignes d'infanterie.

Il y a là un instant de surprise; mais de tous côtés on entend

les clairons sonnant les refrains des régiments. A la voix de leurs officiers, qui déploient une extrême vigueur, les troupiers se rallient et en quelques minutes le 2e corps se reforme, et, se déployant promptement, prend position en arrière de Vionville.

De son côté, le maréchal Canrobert, avec le 6e corps, occupe le terrain en avant de Rézonville, entre la route de Verdun et le village de Saint-Marcel.

Les colonels des divisions Vergé et Bataille font aussitôt doubler les grand'gardes et donnent l'ordre à celles-ci de tenir le plus longtemps possible.

C'est alors que commence cette lutte gigantesque de dix heures que l'histoire a enregistrée sous le nom de *bataille de Rézonville*, entamée par les Prussiens pour arrêter notre mouvement de retraite sur Verdun, tandis qu'une attaque simultanée sur notre gauche a pour but de nous couper de nos communications avec Metz.

La 2e division du 2e corps, qui forme la droite de ce corps d'armée, a promptement saisi les armes et pris ses positions de combat, près de la route, sous les ordres du brave général Bataille. La course précipitée de chevaux échappés et de voitures en retraite, quelques obus tombés même jusque sur le camp, ont étonné les troupes, mais sans les troubler en rien.

ORDRE DE BATAILLE DE LA DIVISION BATAILLE

Formation par brigades accolées.

2e brigade (aile gauche).	23e	66e	12e bon chasseurs, 1re ligne de la division
	8e	67e	2e brigade (aile droite).— 2e ligne de la division.

Cette division est formée par brigades accolées : à droite le 66e en première ligne, ayant derrière lui le 67e à cinquante pas; à gauche le 23e, également en première ligne, et derrière lui le 8e.

Le 16 août au matin, ses lignes s'étendaient à gauche jusqu'au pied d'un mouvement de terrain qui continue, en contournant la plaine en avant de notre front, jusqu'au village de Vionville.

Cette division se trouvait ainsi dans une sorte de cuvette. Des vedettes de cavalerie circulaient sur les hauteurs : deux grand'gardes fournies par le 23e de ligne étaient placées en avant : l'une, commandée par le capitaine Hoquinié, à la ferme de Flavigny; l'autre, sous les ordres du capitaine Schaeffer, dans la direction de Vionville.

Aux détonations inattendues de l'artillerie ennemie, au cri : « Aux armes! » qui retentit de tous côtés, et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les troupes de la division Bataille se sont élancées sur leurs faisceaux, dont quelques-uns sont déjà renversés par les éclats des obus allemands.

Nos braves officiers ont compris que le salut de tous dépend de ce premier mouvement. Ils payent brillamment de leur personne, et, les premiers, ils se portent à la rencontre de l'ennemi.

Bientôt la première ligne de la division (12e bataillon de chasseurs, 23e et 66e de ligne) se porte en avant, et, tandis que la 1re brigade (général Mangin, 12e bataillon de chasseurs, 8e et 23e de ligne) occupe les bas-fonds de Flavigny et de Vionville, la 2e (général Fauvart-Bastoul, 66e et 67e de ligne) se place sur les hauteurs à gauche, avec une partie de l'artillerie, sur un mamelon, à gauche de la route.

Déployant sa 1re brigade avec une promptitude admirable, le général Bataille la porte en avant sur le relèvement de terrain qui fait face à l'ennemi.

Le 12e bataillon de chasseurs, commandant Jouanne-Beaulieu, s'est promptement rallié aux accents de son refrain, que ses petits clairons, le chassepot porté à la bretelle, sonnent à pleins poumons :

Mais quel est donc, quel est donc,
Celui qu'on aime?
C'est le doux, c'est le douzième.

Ces refrains des chasseurs à pied, pour comprendre tout ce qu'ils disent aux soldats, il faut les avoir entendu sonner, gutturaux et stridents, dans la nuit noire, appeler les piquets de soutien dans la tranchée attaquée, ou bien, joyeux et clairs, dès l'aurore, comme le coq matinal, annoncer le départ pour l'étape prochaine.

« Allons, crient les officiers du 12e chasseurs à leurs hommes, allons, les autres, en avant! et ne traînons pas. »

Et le bataillon, se lançant au pas gymnastique, disparaît dans la fumée, mais l'écho apporte toujours quelques notes de la fanfare rapide :

C'est le doux, c'est le douzième.

Malgré la mitraille ennemie, les petits « *vitriers* » avancent rapidement; ils sont de ceux que la balle ennemie peut toucher, mais qu'elle n'abat pas facilement. En quelques minutes, ils

atteignent Vionville, que la cavalerie allemande évacue à son tour au galop, et s'y mettent en état de défense.

Les trois bataillons du 23e de ligne, de leur côté, marchent quelque temps réunis, mais bientôt ils sont séparés par la nécessité de faire face à l'infanterie ennemie, qui commence à se montrer.

C'est d'abord le 3e bataillon, qui, sous les ordres de son digne chef, le commandant Harty de Pierrebourg, oblique vers la gauche et marche au pas redoublé sur une batterie ennemie qui le couvre d'obus. Il s'arrête alors à huit cents mètres environ et par un feu de mousqueterie admirablement dirigé, oblige à la retraite cette batterie, qui est aussitôt remplacée par une nuée de tirailleurs.

A sa gauche, le 2e bataillon, commandant Bourrée, ayant le colonel Rolland à sa tête, s'empare de la grande ferme de Flavigny, qui est presque un village, dont l'occupation est très importante et où il abrite de nombreux tirailleurs.

Plus à gauche, le commandant Béjard, avec le 1er bataillon, occupe l'espace entre Flavigny et Vionville, ayant à sa droite la compagnie Schaeffer.

Cette première ligne de la brigade Mangin s'est portée si vivement en avant, qu'elle n'a pu être suivie ni par la deuxième ligne, ni par l'artillerie divisionnaire.

— Le 8e de ligne, colonel Haca, afin de rejoindre ces troupes, exécute une magnifique marche en bataille, par suite de laquelle le 1er bataillon occupe un instant Flavigny ; les 2e et 3e déployés sont à gauche du 1er.

Le 1er bataillon du 8e de ligne déploie alors en tirailleurs ses 4e et 6e compagnies, et le 2e bataillon, sa 6e compagnie. Ces tirailleurs se portent en avant, sous le feu de l'ennemi, avec un entrain admirable et gagnent une crête intermédiaire entre Flavigny et Vionville, au delà de laquelle l'artillerie prussienne est en batterie. De ce point, ils dirigent un feu très violent, à une distance de huit à neuf cents mètres, sur les batteries ennemies.

En arrière, le général Mangin fait sonner la charge et les bataillons de la 1re brigade s'élancent au pas gymnastique vers ces hauteurs, qu'il faut enlever avant que l'ennemi ait pu s'y établir en forces.

Mais l'infanterie prussienne a suivi de près son artillerie : elle borde les crêtes, arrivant du sud en masses profondes. Elle ouvre un feu meurtrier sur le 3e bataillon du 8e de ligne et sur les autres troupes qui se trouvent à gauche de la ligne française.

Ce 3e bataillon combat avec un courage indomptable sous les yeux du général Bataille et reçoit, en plein champ de bataille, les éloges de celui-ci, qui le salue et lui crie : « Bravo, le 8e de ligne ! »

La 2e brigade (66e et 67e, général Fauvart-Bastoul), en même temps que la 1re, et conduite par le général de division, s'est déployée et s'est avancée sur les hauteurs de gauche.

Se formant en bataille avec un ordre remarquable, si l'on tient compte du trouble jeté dans les rangs par la surprise qu'il a subie de la part de l'ennemi, le 66e de ligne, le colonel Ameller en tête, va occuper sur les crêtes la position que ses grand'gardes disputent avec acharnement à l'avant-garde ennemie.

Malgré cette attaque aussi vive qu'imprévue, ce régiment arrive cependant au sommet de ces crêtes, la baïonnette au bout du fusil, et conserve toutes ses positions, qui s'étendent depuis le bois des Ognons jusqu'à la ferme de Flavigny.

Le 67e, colonel Thibaudin, qui se trouve en seconde ligne, s'est également porté en avant, à la suite du 66e de ligne. Ce mouvement s'exécute en colonne par bataillon, jusqu'au moment où il devient nécessaire de se déployer pour ouvrir le feu.

La ligne de bataille appropriée à la configuration du terrain forme un angle obtus : le 1er bataillon du 67e regardant Vionville, les deux autres repliés en arrière, face aux bois de Saint-Arnould et des Ognons.

Des tirailleurs ayant été déployés, une violente fusillade s'engage sur tout le front de notre ligne. Mais l'ennemi, abrité derrière une crête et appuyé de droite et de gauche par des batteries qui font feu sur nous, a un avantage considérable.

Bientôt, comme on le voit, toute la division du général Bataille est entrée en ligne et domine les hauteurs et la grande ferme de Flavigny.

— Ainsi que nous l'avons déjà dit, cette division, au début de la lutte, n'a pu être soutenue par la totalité de son artillerie divisionnaire.

La 8e batterie du 5e d'artillerie (4 rayé), qui est attelée au moment de la surprise. s'est aussitôt portée en avant et au trot; conduite par le commandant Collangette et le capitaine Benoît, elle prend position en un instant sur un petit mamelon à gauche de la route, arrête par un feu nourri et efficace les premiers efforts de l'ennemi et protège ainsi le mouvement de la division.

Pendant ce temps, la 9e batterie du même régiment (mitrailleuses), dont les chevaux sont encore à l'abreuvoir, fait feu de

son emplacement même du camp, après que les servants ont espacé les pièces à bras.

Notre artillerie se trouve placée sur une ligne courbe, concave par rapport à l'ennemi, en suivant à peu près les crêtes qui dominent Flavigny.

L'infanterie du général Bataille se déploie en avant de ces pièces et disparaît peu à peu dans les plis du terrain, où elle s'arrête et use inutilement ses munitions contre un ennemi invisible.

Nos premiers coups de canon ont tout de suite éteint le feu de l'ennemi, mais peu à peu ce feu reprend et son intensité va toujours en augmentant. Une forte batterie allemande établie derrière un solide épaulement sur la crête au sud de Vionville commence son tir à dix heures et demie du matin : elle ne devait se taire qu'à la nuit.

La plupart de nos pièces ont commencé le feu avec deux ou trois servants seulement : peu à peu un grand nombre d'artilleurs, qui se sont laissé entraîner dans la débandade, reprennent leur poste. Les autres batteries viennent successivement prendre part au combat.

La 9e batterie a pu enfin atteler ses voitures, quand ses chevaux sont revenus de l'abreuvoir: aussitôt elle va se placer à gauche de la route, en avant de Rézonville. Pendant plus de cinq heures, nos mitrailleuses occuperont cette position, tirant à deux mille trois cents mètres, contre la grande batterie épaulée et contre les colonnes qu'elles peuvent apercevoir. Le chef de la 9e batterie, le capitaine Dupré, reçoit les félicitations du maréchal Bazaine pour le choix de l'emplacement.

— Plus à gauche, la division du général Vergé est venue aussi couronner les hauteurs avec son artillerie ; sa seconde brigade en retour d'équerre, face au bois, pour se relier avec la brigade Lapasset.

Cette division, dont les brigades, composées du 3e bataillon de chasseurs, des 32e, 55e, 76e et 77e de ligne, sont commandées par les généraux Letellier-Valazé et Jolivet, était campée, au début de l'action, en avant de Rézonville. De la position qu'elle occupait, on apercevait distinctement le clocher de Mars-la-Tour, qui, peu d'instants plus tard, disparut dans la fumée du champ de bataille. A droite et à gauche, des fermes, des bois dont le plus grand nombre allaient devenir le théâtre d'une des plus grandes batailles du siècle.

Le canon des Allemands, comme on l'a vu, a commencé à gronder sur la division Bataille ; puis de nouvelles batteries envoient des obus sur la 1re division, qui, elle aussi, éprouve un

instant de désarroi. Bientôt ramenée par la conduite de ses officiers, cette division prend rapidement les armes et se porte avec beaucoup d'entrain sur les positions ennemies

Toute la brigade Letellier-Valazé était campée sur une seule ligne, le 32e de ligne à droite, contre les équipages.

Tout à coup un éclair, un coup de canon, un obus, viennent presque simultanément surprendre nos soldats. En même temps un nuage de poussière part de Vionville et des dragons en déroute se précipitent sur Rézonville.

« Mon capitaine, dit à son chef de compagnie un vieux sergent du 55e de ligne, si les reconnaissances de cavalerie viennent de rentrer, avouez qu'elles rentrent encore b.... vite. »

Au même instant les clairons font entendre la marche du 32e et du 55e ; les bataillons exécutent simultanément les ordres donnés la veille.

Le canon prussien augmente d'intensité. Les projectiles, passant par-dessus les grand'gardes, qui tiraillent vigoureusement, viennent jeter la perturbation dans le camp des *impedimenta.*

Les chevaux sont en partie à l'abreuvoir, les hommes mangent la soupe.

Malgré le désordre causé par cette surprise, les trois bataillons du 32e de ligne, conduits par le colonel Merle, prennent rapidement les armes et marchent en bataille sur les positions ennemies.

Comme au 6 août dernier, les trois bataillons du 55e de ligne sont engagés isolément et sur des points différents.

A gauche, le commandant Millot, avec le 3e bataillon, se jette au débouché du ravin de Gorze, à la lisière du bois des Ognons et du bois de Vionville, en occupant la Maison-Blanche.

Le 2e bataillon, commandant Chanon, et le 1er, commandant Dameï, dirigés par le colonel de Waldner-Freundstein, forment chacun trois colonnes de division sur une ligne, en faisant doubler les compagnies paires par les compagnies impaires, à une distance les unes des autres égale à la moitié de l'étendue de leur front. Ces deux bataillons se portent aussitôt dans cet ordre, par échelon de division, l'aile gauche en avant, pour s'y placer, la gauche au bois de Vionville, la droite vers la ligne de grand'garde du capitaine Pardieu, qui n'a pas quitté sa position.

Sauf les canons prussiens, couronnant le mouvement de terrain dont on ne voit que le sommet et qui borne la vue, on n'aperçoit rien encore, mais il est certain que la batterie ennemie doit être soutenue. Néanmoins elle est en formation : c'est le moment de l'attaquer par son flanc droit. Le 55e de ligne

est en bonne position avec ses deux bataillons pour l'exécution d'une telle manœuvre.

Ces deux bataillons avancent lentement, couverts par la grand'garde du capitaine Pardieu, mais en ordre régulier, ne pouvant envoyer des feux de salve sur l'artillerie, qui est cependant à bonne portée, et craignant la cavalerie qui doit être en soutien de l'artillerie ennemie, mais que nous ne pouvons voir.

Les Prussiens reconnaissent dans leur historique que, devant le mouvement offensif de la gauche de notre 2e corps, leur batterie Körber, qui avait ouvert le feu, fut forcée de reculer momentanément, sans doute devant le seul feu des tirailleurs qui étaient très rapprochés d'elle.

Après avoir parcouru cinq ou six cents mètres dans cet ordre, le colonel de Waldner-Freundstein s'aperçoit qu'une trouée s'est faite dans la ligne en arrière de sa droite : il n'est pas suivi. Les projectiles ennemis tombent en masse sur le 32e de ligne, ainsi que sur le grand parc des équipages, placé au bord de la route, près de Rézonville, sous la garde du 3e bataillon de chasseurs, passant par-dessus le 55e de ligne, lequel, en contre-bas, trop rapproché du feu de la batterie, au-dessous de la ligne de ses trajectoires, en souffre peu.

Néanmoins, le mouvement offensif est arrêté; il ne peut se faire par le 55e de ligne sans qu'il soit appuyé. Le régiment marche vers l'inconnu. Ce fut là un tort, car depuis on a su que la batterie Körber était sans soutien à son début, quand elle ouvrit le feu.

Les tirailleurs du 55e de ligne s'embusquent, moitié à la lisière du bois de Vionville, moitié dans la direction de Rézonville, refusant l'aile droite. Le combat s'engage vigoureusement, mais notre ligne a des tendances à se rapprocher de Rézonville et à s'éloigner du bois, du ravin de Gorze, ainsi que de la Maison-Blanche.

Le 3e bataillon de chasseurs, qui s'est, lui aussi, promptement formé en colonne en se conformant au changement de front exécuté par la brigade Letellier-Valazé, appuie peu à peu à gauche, laisse à droite la ferme de Flavigny, et, après s'être déployé en bataille, se porte, comme on l'a vu, derrière la droite du 32e de ligne, où il reste en position, sous le feu de l'artillerie prussienne, établie sur les crêtes de Tronville.

La 2e brigade (général Jolivet, 76e et 77e de ligne) a été portée en toute hâte sur les bois de Vionville et des Ognons. Le général Vergé dirige ce mouvement, précédé par le 3e escadron du 7e dragons, qui lui sert de cavalerie divisionnaire.

Le 76e, colonel Brice, formé en colonnes par division, se porte au pas de course à un kilomètre en avant et à gauche, s'engage en partie dans le bois des Ognons et cherche, en profitant de cet abri, à se rapprocher des batteries ennemies qui couvrent le 2e corps de leurs projectiles. Le 76e de ligne est ainsi disposé : le 2e et le 3e bataillon, placés à droite du bois, lancent des tirailleurs contre les batteries ennemies; le 1er bataillon et la gauche du 2e sont sous bois; leurs tirailleurs occupent la lisière et leurs réserves s'échelonnent dans l'intérieur.

Le 77e, colonel Février, soutient vigoureusement le 76e. Le 2e bataillon, dirigé par le général Jolivet en personne, pousse jusqu'au bois de Saint-Arnould, situé en avant de son front, afin d'en déloger l'ennemi et d'appuyer le mouvement en avant fait par le 55e et le 66e de ligne qui sont à sa droite.

Les trois batteries du 5e d'artillerie, attachées à la division Vergé, appuient par leurs feux les mouvements de son infanterie.

La 5e batterie a attelé promptement et la première s'est portée en avant au trot, sous la conduite du commandant Rey; obliquant à gauche, elle se met en batterie en arrière d'une crête sur la gauche de Flavigny et refoule par quelques coups de canon les tirailleurs ennemis, qui commencent à déboucher du bois à moins de cent mètres de distance.

La 12e batterie (mitrailleuses) se place bientôt à droite de la 5e, à quinze cents mètres de la grande batterie prussienne épaulée. La 6e batterie, peu après, vient se placer à gauche, mais le lieutenant-colonel Chavaudret, commandant l'artillerie de la division Vergé, fait bientôt reporter en arrière cette batterie après qu'elle a tiré quelques salves, attendant un moment plus favorable à l'action des mitrailleuses, et laisse le commandement des deux batteries de 4 (5e et 6e) au chef d'escadron Rey.

Alors commence un horrible tintamarre : l'artillerie de notre 2e corps reprend l'offensive avec un ensemble effrayant. Aux formidables détonations des pièces de 12 de la réserve qui viennent d'entrer en action, répondent le bruit plus sec des petits calibres et le grincement des mitrailleuses : la mousqueterie redouble. Partout les balles renversent les combattants, brisent les arbres ou s'enfoncent dans la terre avec un bruit mat.

La lutte continue acharnée et sans trêve. De temps à autre, une vague rumeur s'élève, puis s'éteint dans le bruit général.

Les bois sont environnés d'une fumée bleuâtre, qui court dans les vallons et les ravins et, s'interposant à l'horizon entre le

spectateur et les rayons du soleil, en atténue les feux étincelants.

Enfin, à l'extrême gauche, la brigade mixte Lapasset surveille le bois de Saint-Arnould et les défilés de Gorze.

Vers huit heures du matin, le général Lapasset, prévoyant que la bataille était imminente, a réuni, comme nous l'avons déjà dit, tous les officiers de sa brigade. Par une allocution chaleureuse, en termes aussi élevés qu'énergiques, il leur fait comprendre que l'heure est venue pour chacun de déployer tout son courage, que le salut de la patrie peut dépendre de l'effort qui va être tenté. « L'ennemi est proche et en grand nombre, dit-il, toute l'armée du maréchal Bazaine pourra prendre part à l'action ! »

Le général indique les dispositions prises pour chacun des corps de sa brigade, rappelle à chaque arme les règles générales de sa tactique et réussit à faire passer dans l'âme et le cœur de chacun les sentiments dont il est animé. Tous sont prêts à faire leur devoir.

S'adressant directement au colonel Torel, du 3e lanciers, le brave Lapasset lui dit que, devant y avoir solidarité entre les différentes armes pendant les diverses phases du combat, il ne faut pas attendre ses ordres pour charger, s'il se présente une occasion propice.

« Au nom de la France, je compte sur vous ! » dit-il en terminant à tous ses officiers.

A neuf heures du matin, les grand'gardes de cette brigade commencent l'engagement avec l'ennemi, qui cherche à déboucher du bois de Gorze.

Les hommes finissent à peine de manger la soupe quand, vers neuf heures et demie, le canon gronde à proximité.

C'est l'attaque prussienne.

Nos avant-postes résistent avec une grande énergie et ne se replient, après une vive fusillade, que lorsqu'ils ont affaire à l'artillerie.

Le grand drame commence. Quelques voitures de bagages et de vivres qui se trouvaient encore sur le front de l'armée défilent au galop sur la route de Verdun et se réfugient dans la direction de Metz.

On prend les armes à la hâte. Comme à la bataille de Valmy, l'ennemi tourne le dos à Paris et l'armée française fait face à la capitale.

Le général Lapasset présente au bois de Saint-Arnould et à ses débouchés une première ligne formée du 84e de ligne (colonel Benoît) et de la 7e batterie du 2e d'artillerie (capitaine

commandant Dulon) : cette dernière, appuyée par une compagnie du 14e bataillon de chasseurs, se porte avec un entrain superbe sur une éminence, d'où elle canonne les troupes qui osent s'aventurer sur la lisière du bois de Saint-Arnould.

Dès les premiers coups de canon, le 84e a pris les armes. Le 1er bataillon fait un changement de front en avant sur le peloton de droite, pour soutenir les avant-postes de la brigade.

Le 2e et le 3e bataillon se conforment à ce mouvement, puis se portent en avant : ils se trouvent bientôt devant une seconde vallée semblable à la première et dont l'ennemi devait chercher à faire usage pour nous tourner.

Le régiment placé à l'extrême gauche de la première ligne de bataille, et le 97e, qui se trouve derrière lui, reçoivent pour mission de défendre l'issue de cette vallée jusqu'à la dernière extrémité.

A cet effet, le lieutenant-colonel Charmes, du 84e, reçoit l'ordre de se porter sur le versant opposé avec quatre compagnies, dont une du 3e bataillon et les autres du 2e. Ces compagnies sont établies dans le bois parallèlement au thalweg. Le commandant Dufourc d'Antist, du 2e bataillon, se porte avec les trois compagnies qui lui restent dans le même bois et les dispose de façon à former une tenaille avec les précédentes.

Le 3e bataillon, avec lequel se trouve le colonel Benoît, s'établit sur la crête de l'autre versant de la vallée, appuyant sa droite à un bois qu'occupe la 1re compagnie de ce bataillon.

La seconde ligne de la brigade Lapasset (97e et 3e lanciers) est rapprochée du village de Rézonville.

A son arrivée au campement, dans la journée du 15 août, le 97e de ligne (colonel Copmartin) avait été établi face à Metz. Au premier bruit de la bataille et par un changement de front rapidement exécuté sur l'aile droite, il se place face à l'ennemi.

D'après les ordres du général Lapasset, les 1er et 2e bataillons du régiment sont en seconde ligne, soutenant le 84e, qui se trouve en première : au bout de quelques instants, ces bataillons se portent rapidement, eux aussi, en première ligne, mais bientôt ils sont obligés de s'arrêter et de se défiler des feux écrasants d'une batterie de position prussienne.

Le 3e lanciers, qui a aussitôt renversé ses marmites et est monté à cheval pour se placer dans un bas-fond près du bois de Saint-Arnould, est bientôt obligé de se porter en arrière du 2e corps, derrière un pli de terrain situé à hauteur de Rézonville.

Enfin, le commandant du 2e corps fait mettre en bataille, prêtes à agir où besoin sera, les batteries de la réserve d'artil-

lerie, sous les ordres du colonel Beaudoin. Deux batteries de cette réserve, les 10e et 11e du 5e d'artillerie, conduites par le commandant Rébillot, se portent les premières en avant, vers Vionville, près de la route.

La 10e batterie commence aussitôt le feu : quelques instants après, la 11e batterie est envoyée à l'extrême gauche, à l'ouest de la Jurée, à côté de la brigade Lapasset. Cette dernière batterie tire d'abord contre une batterie et quelquefois sur des tirailleurs dont les casques à pointe brillent, çà et là, à la lisière des bois.

Le 16 août, à cinq heures et demie du matin, la 7e batterie du 17e d'artillerie (réserve du 2e corps) a reçu l'ordre de faire atteler aussitôt la section qui, d'après les ordres du lieutenant-colonel de Franchessin, chef d'état-major de l'artillerie du 2e corps, doit toujours être prête à marcher. Puis, cet ordre est étendu à toute la batterie, mais, avant qu'il puisse être exécuté, les Prussiens surgissent à l'improviste de toutes parts, en dehors des bois et au-dessus des crêtes, à moins de huit cents mètres du camp, sur lequel ils lancent aussitôt de nombreux projectiles.

Il est urgent que la 7e batterie, réserve comprise, quitte son camp sans perdre une minute. Mais en cet instant la cavalerie française traverse ou double le camp de cette batterie pour gagner plus promptement une position en arrière et met cette batterie dans les conditions de combat les plus déplorables.

On peut tirer à la hâte quelques coups de canon, pendant que les hommes garnissent les attelages, et la batterie gagne péniblement, avec des pièces attelées de deux chevaux seulement, une position d'où elle peut découvrir les colonnes ennemies. Il faut bientôt abandonner cette position, les pièces étant à la prolonge, pour une autre plus en arrière.

Dans ce mouvement de retraite, une partie de la 7e batterie se trouve séparée avec tous les caissons de la demi-batterie de gauche. Cette dernière batterie ne se retire qu'après avoir épuisé les munitions de ses coffres d'avant-train et celles de coffres empruntés à des batteries voisines. Elle rejoint alors les autres pièces, qui, de leur côté, ont usé presque toutes leurs munitions.

—La division de cavalerie de Valabrègue s'est, comme on le sait, repliée en arrière pour faire place à l'infanterie du 2e corps. Cette division a été surprise par des obus tirés des bois situés de quinze cents à deux mille mètres à l'ouest de Vionville pendant que beaucoup de ses chevaux étaient à l'abreuvoir et qu'une partie des hommes était aux distributions. Quelques

chevaux sont atteints, mais chacun se précipite sur son harnachement et sur sa monture. En un instant la division est en selle, à part quelques hommes dont les chevaux, effrayés par les obus, se sont échappés.

La division de Valabrègue se replie alors en bon ordre, au pas, traverse la ligne d'infanterie qui se met en défense et s'établit en arrière d'elle sur le terrain situé entre la Voie romaine et la route de Vionville à Rézonville.

Le 5e chasseurs à cheval, ayant le 4e de l'arme à cinq cents mètres en arrière, se trouve en colonne de demi-régiment, face à l'ouest, derrière le sentier qui mène de Rézonville à Villers-aux-Bois. A sa droite, mais adossée aux bois et face au sud, est la brigade Bachelier; environ à cinq cents mètres en avant prend position une batterie d'artillerie, dont le tir précis et ininterrompu cause de grands dommages dans les lignes prussiennes. A la gauche de cette batterie est le 93e de ligne, de la division Lafont de Villiers (6e corps).

Ce dernier corps d'armée a, lui aussi, pris ses dispositions au bruit de la lutte qui s'engage entre le 2e corps et les Allemands.

La division Lafont de Villiers (3e), sa gauche à la route de Verdun, est formée sur deux lignes, soutenues par deux batteries, un peu en arrière des crêtes du terrain. La division Tixier (1re) et le seul régiment de la division Bisson (2e), qui a pu arriver jusqu'à Metz, se portent entre la Voie romaine et le village de Saint-Marcel et la division Levassor-Sorval (4e) est tenue en réserve.

Dans cette première partie de l'engagement, la 5e division d'infanterie allemande, qui a pris position dans les bois de Vionville et de Saint-Arnould, se heurte aux troupes de notre 2e corps, qui lui infligent des pertes sérieuses.

Le général von Doring, qui commande la 9e brigade d'infanterie ennemie, est tué, et le 52e régiment de ligne prussien, décimé par le feu de nos chassepots, compte cinquante officiers et douze cents hommes hors de combat.

Des renforts arrivent aux Allemands. Un détachement du Xe corps, comprenant deux bataillons, deux escadrons et une batterie, sous les ordres du colonel von Lyncher, et bientôt après la 6e division, entrent en ligne.

Les Allemands forment alors un quart de cercle de la route de Verdun (entre Tronville et Vionville) au bois des Ognons.

Bientôt aussi des colonnes prussiennes très profondes exécutent un retour offensif sur nos divisions décimées. Les feux de bataillon et de peloton se mêlent à la voix puissante du

canon. A travers la fumée on distingue les bataillons ennemis qui s'approchent.

On ne s'entend plus : des milliers de balles sifflent au-dessus des têtes des combattants, frappent dans les rangs ou se perdent dans la terre ; mais la rage des uns et des autres est si grande qu'on ne s'occupe que de charger et de décharger son fusil.

Deux attaques prussiennes simultanées contre notre 2e corps se dessinent nettement : l'une sur sa gauche, par les bois de Vionville et de Saint-Arnould ; l'autre, sur sa droite, en avant du village de Vionville et de la grande ferme de Flavigny.

La 6e division d'infanterie prussienne est en avant de Tronville, à l'ouest de la ferme de Flavigny, qu'elle attaque : les quatre batteries de la 5e division de cavalerie qui ont commencé l'action à l'ouest de Vionville, sont à l'extrême gauche de la ligne prussienne. La 5e division de cavalerie (Rheinbaben) se divise : la 11e brigade (trois régiments) couvre la gauche, dans la direction de Mars-la-Tour, la 12e brigade appuie l'attaque de la 6e division d'infanterie contre Flavigny.

La 13e brigade de cavalerie, enfin, est à la droite avec la 5e division d'infanterie, qui, après avoir gravi les hauteurs par la route de Gorze à Vionville, s'établit sur une crête, au nord de la route de Gorze et dans le bois de Saint-Arnould.

Le détachement du colonel Lyncher relie la 5e division à la 6e. La réserve d'artillerie du IIIe corps, à l'ouest du bois de Vionville, remplit le vide entre deux divisions. La 6e division de cavalerie (Mecklembourg-Schwerin) est tenue en réserve derrière le centre, au débouché de Gorze. Quelques-uns de ses escadrons avec une batterie prennent cependant position avec l'artillerie de réserve, qu'ils ont besoin de soutenir.

Le général Frossard oppose aux forces ennemies qui essayent de déboucher du bois de Saint-Arnould la brigade Lapasset et la 2e brigade de la division Vergé, et aux colonnes qui menacent Flavigny et Vionville, la 1re brigade de la division Vergé, ainsi que la division Bataille.

Des deux côtés, le combat est acharné : la brigade Lapasset, établie entre les deux ravins qui descendent vers le bois de Saint-Arnould et soutenue par les régiments de la brigade Jolivet (76e et 77e de ligne), qui pénètrent au sud-ouest du bois de Vionville, soutient une lutte opiniâtre.

Aux premiers coups de fusil tirés par les Allemands sur les grand'gardes du 84e de ligne, les trois bataillons de ce régiment se sont formés en ligne, et sont partis en bataille en avant,

puis, par un changement de direction à droite, sont venus se porter en ligne, face au bois des Ognons.

Là les hommes se couchent : deux compagnies envoyées en tirailleurs se déploient face à ce bois et engagent le feu avec les tirailleurs ennemis qui en bordent la lisière. Les balles sifflent dru, mais les bataillons du 84e sont défilés par un pli de terrain. Le 1er et le 3e bataillon reçoivent l'ordre d'appuyer à droite.

La 7e batterie du 2e d'artillerie, capitaine Dulon, accompagnée de la 2e compagnie du 14e bataillon de chasseurs, vient se placer à l'extrémité gauche de la brigade Lapasset, placée elle-même obliquement en arrière du 2e corps, s'établit sur le flanc gauche du 84e et envoie son feu sur le bois de Saint-Arnould.

La compagnie du 14e bataillon de chasseurs est divisée en trois sections : une sous les ordres du lieutenant Mauprety, à la gauche de la batterie; une autre avec le sous-lieutenant Bernault à la droite, et la troisième en arrière avec le capitaine de Garros.

Le 2e bataillon du 84e a devant lui un ravin qui coupe le bois de Saint-Arnould. Le côté droit est occupé par l'ennemi, dont on voit les armes étinceler à travers les broussailles; celui de gauche n'est pas occupé : pourquoi n'y allons-nous pas?

La fusillade redouble. Le canon gronde dans toutes les directions. C'est une grande bataille qui a lieu. Au lieu d'être assaillants, ce sont les Français qui sont attaqués.

Une ligne de tirailleurs ennemis sort tout à coup du bois et refoule nos postes avancés, qui se rabattent sur la première ligne de la brigade Lapasset.

Le lieutenant Mauprety déploie aussitôt sa section de chasseurs à pied et force les Prussiens à battre en retraite. Bientôt une nouvelle ligne de tirailleurs allemands apparaît et cherche à s'emparer d'une maison que viennent d'abandonner nos avant-postes.

La section Mauprety se porte de nouveau en avant, occupe cette maison et repousse les casques à pointe. Malheureusement, après une demi-heure d'occupation, le feu d'une batterie ennemie oblige nos chasseurs à la retraite; la section reprend alors sa place à la gauche de la batterie Dulon.

L'ordre arrive au 2e bataillon du 84e de ligne de se porter en avant pour aller prendre le bois de Saint-Arnould à revers, de le fouiller et l'occuper jusqu'au ravin dont nous venons de parler. Ce bataillon, guidé par le colonel Benoît, part avec le drapeau qui marche avec la 3e compagnie, capitaine Dally.

En arrivant près du bois, les compagnies du 2e bataillon y sont successivement engagées, en prenant par la gauche.

Lorsque le tour de la 3e arrive, son chef, le capitaine Dally, repasse le drapeau, sa garde et les sapeurs à la 1re compagnie, capitaine Martin, qui s'en va prendre position en arrière de la lisière du bois.

Les obus pleuvent comme grêle sur le champ de bataille. Le fracas du canon augmente encore d'intensité. Nos soldats s'installent au milieu des arbres et des broussailles, ayant soin toutefois de surveiller très attentivement leur flanc gauche.

De leur côté, le 2e et le 3e bataillon du 76e de ligne, placés à découvert sous le feu de plus en plus intense des batteries prussiennes, sont bientôt obligés de quitter une position impossible à garder, sous peine d'être complètement écrasés. Ils vont prendre position un peu en arrière de Gravelotte et sur la gauche de la route. Une partie du 3e bataillon, séparée de la portion principale, se rallie à la brigade Lapasset et combat jusqu'au soir avec elle dans le ravin du bois des Ognons, d'où elle empêche l'ennemi de déboucher.

Le 2e bataillon du 77e, avec lequel se trouve le général Jolivet et que soutient un moment le 76e, ne peut, lui aussi, tenir dans sa position, étant pris d'écharpe par l'artillerie ennemie, et doit se replier et rejoindre les deux autres bataillons, déjà fortement éprouvés par les batteries prussiennes, dont notre artillerie tente en vain de contre-balancer l'effet.

L'artillerie des deux divisions Vergé et Bataille peut avec peine, en effet, résister à l'écrasante supériorité des batteries ennemies, en nombre, en calibre et en portée.

Une formidable batterie prussienne de position armée de dix-huit pièces du calibre de 12, abritées derrière un épaulement, fait un feu infernal : ses obus arrivent sur nos batteries avec une précision inouïe et une rapidité de tir incroyable.

Sur tout le front de l'ennemi, plus de cent vingt pièces de canon tonnent à la fois contre les troupes du 2e corps. Nos braves troupiers, qui étaient sur le point d'arriver au sommet des crêtes et dont la victoire allait peut-être couronner les efforts, sont pris en écharpe et broyés par le tir écrasant de nouvelles batteries ennemies, lesquelles viennent de s'établir sur leur droite et les forcent à battre en retraite.

Frossard appelle alors à lui ses six batteries de réserve, qui accourent à fond de train (6e et 10e batteries du 15e régiment; 10e et 11e batteries du 5e régiment, 7e et 8e batteries du 17e régiment).

La 2e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie, capitaine Bodin, établit avec une rapidité vertigineuse des passages pour cette artillerie et va ensuite servir d'escorte au parc du génie, en arrière du champ de bataille.

Deux batteries de 4 de réserve (6e et 10e) du 15e régiment d'artillerie à cheval sont envoyées à l'extrême gauche en soutien, sous les ordres du commandant de Germay, à la batterie du général Lapasset. Ces deux batteries se portent en avant et à gauche de Vionville et tirent sur des batteries établies sur la crête opposée, ainsi que sur des troupes d'infanterie qui les prennent en flanc et leur font essuyer un feu très vif de mousqueterie.

Sous cette grêle de projectiles, nos artilleurs subissent des pertes sérieuses.

Bientôt, le chef d'escadron de Germay est tué dans la 6e batterie par un éclat d'obus. Une heure après, le capitaine commandant de cette batterie, M. Calemard, est blessé à la jambe par un éclat d'obus, tandis que le trompette Quiry et le 2e canonnier conducteur Dubreuil sont tués par le même projectile. Un peu plus tard, le lieutenant en second Jouatte est très grièvement atteint à la face par une balle qui lui fracasse la mâchoire. Le maréchal des logis Thévenin est blessé ainsi que cinq canonniers. Seize chevaux de cette batterie sont abattus par les balles ou éventrés par les obus.

De son côté, la 10e batterie perd, en moins de trois quarts d'heure, sept hommes hors de combat, dont l'adjudant Pin, blessé mortellement à la tête, et un grand nombre de chevaux atteints.

Malgré leur courageuse résistance, leur infériorité de calibre et les pertes qu'elles éprouvent obligent ces deux batteries à se retirer momentanément. Forcées de changer déjà plusieurs fois de position, elles doivent exécuter des mouvements de retraite à la prolonge et se retirent à hauteur de Rézonville, d'où plus tard elles reprendront leur feu après s'être réorganisées.

La plus exposée de ces deux batteries, la 6e, a tiré environ neuf cents coups et a eu une pièce mise hors de service par suite d'un éclatement prématuré dû à une fusée percutante.

Néanmoins ces deux batteries ont aidé la gauche à empêcher les colonnes ennemies de se porter en avant.

Le chef d'escadron Rebillot, du 5e d'artillerie, a essayé avec ses deux batteries, la 10e et la 11e, de prendre d'écharpe la grande batterie épaulée (allemande).

Après un tir des plus violents, les munitions de ces pièces commencent à manquer: les caissons de réserve ont été entraînés jusqu'à Gravelotte par la débandade du matin. Les troupes de soutien ont été successivement engagées ou se sont retirées. N'importe! les deux batteries du brave commandant Rébillot restent seules et isolées sur la crête, sans recevoir ni ordres

ni approvisionnements, mais ne songent pas un seul instant à la retraite.

La 8e batterie du 17e d'artillerie, également de la réserve du 2e corps, était prête à entrer en ligne sous la conduite du chef d'escadron Gougis, quand un officier d'ordonnance vint lui commander, de la part du colonel Beaudoin, d'aller prendre les ordres du général Vergé, qui réclamait de l'artillerie.

La 8e batterie part en bataille et au galop; arrivé près du général Vergé, le commandant Gougis lui demande ses ordres, et est invité à se porter, le plus vite possible, dans la direction des batteries prussiennes pour prendre les ordres du général Bataille.

On se rend de nouveau au point indiqué! Mais là, ne trouvant pas le général Bataille, le commandant s'adresse au général Fauvard-Bastoul que l'on rencontre en cet endroit, avec quelques compagnies d'infanterie dépourvues de toute artillerie. Aussi la 8e batterie du 7e d'artillerie, reçoit-elle l'ordre de rester avec lui.

Après avoir cherché, tout en marchant, l'endroit le plus favorable pour mettre en batterie, le chef d'escadron Gougis place ses pièces sur le revers d'un petit mamelon, qui le défile des coups des batteries prussiennes, et en dirige le feu sur l'infanterie ennemie, laquelle cherche toujours à déboucher des ravins et des bois par la route de Gorze.

A quinze cents mètres de distance, la batterie commence à tirer avec des obus ordinaires. Les Prussiens, en ce moment-là, n'avancent pas de ce côté, mais défilent en masses profondes derrière leurs batteries pour prendre la direction de Mars-la-Tour et nous couper la route de Verdun.

Ce mouvement est protégé par une ligne de tirailleurs qui bordent le bois et se prolongent jusqu'aux batteries prussiennes. Voyant qu'on peut en approcher davantage, tout en restant à couvert du feu de l'artillerie ennemie, le capitaine-commandant fait amener les avant-trains. Après avoir tiré huit à dix coups par pièce, il porte sa batterie à deux cents ou deux cent cinquante mètres en avant et à gauche de la première position. Se trouvant-là, à une bonne distance, de onze cents à douze cents mètres, il fait commencer un feu des plus rapides.

Avant ce changement de position, l'avant-train de la deuxième pièce vient d'avoir son timon cassé et le coffre à moitié brisé par l'explosion d'un obus dont les éclats ont en outre tué le porteur de derrière et blessé grièvement les chevaux de devant. Le lieutenant Commaille, chef de cette section, aidé du maréchal des logis Michel, chef de pièce, fait

atteler à ce canon un cheval de servant avec sa bricole-poitrail. Mais, au premier effort, les traits se brisent; un nouveau cheval de servant est mis à la place du premier, mais son poitrail en cuir ne résiste pas davantage.

Sans se décourager et sans prêter la moindre attention aux milliers de balles ennemies qui tombent tout autour d'eux, en arrachant du sol de petits flocons de poussière, le brave lieutenant Commaille prend lui-même le sous-verge de derrière, qui reste à l'avant-train, mais malheureusement ne peut allonger les traits, durcis par la pluie.

Le maréchal des logis Michel a alors l'ingénieuse idée de décrocher la chaîne d'enrayage, de la passer dans la lunette de dessus en dessous (ce qui soulève la crosse), et de fixer ainsi les mailles des traits de derrière à l'extrémité de la chaîne, au moyen d'une corde qu'il a sur lui.

Cette pièce, ainsi attelée, suit la batterie à sa deuxième mise en batterie, fait feu, attelle de nouveau de la même manière, et est ramenée à travers champs à Rezonville, sur un parcours de trois mille cinq cents mètres.

Cette opération a lieu sous le feu très vif des tirailleurs prussiens et vaut au lieutenant Commaille et au sous-officier Michel une citation à l'ordre de l'armée.

Dans cette même mise en batterie, le caisson de la sixième pièce a son timon cassé et les chevaux de devant tués. Le brigadier Loubatières, chef des voitures, aidé du conducteur de derrière Westelyuck, dételle les chevaux de ce canonnier. Celui-ci monte sur son porteur et accourt au galop à la batterie, qui se trouve, en ce moment, à près de deux cent cinquante mètres en avant.

Là, il saute à terre, décroche rapidement un timon de rechange sous un caisson, remonte à cheval et revient à fond de train à son propre caisson avec ce timon de rechange en travers de sa selle. Aidé du brigadier Loubatières, ce vaillant conducteur change le timon brisé, enfourche de nouveau sa monture et rejoint la batterie avec son caisson attelé de deux chevaux seulement.

Cette délicate opération de changement du timon s'est accomplie, avec un rare bonheur, sous une grêle de balles que l'infanterie ennemie ne cesse d'envoyer sur ces hommes dévoués, sans toutefois les atteindre.

L'infanterie de soutien à la 8e batterie du 17e d'artillerie a suivi dans son mouvement cette batterie, qui se déploie aussitôt à sa droite et à sa gauche et ouvre son feu contre les tirailleurs prussiens qui avancent de son côté avec une rare audace.

En ce moment plusieurs chevaux, entre autres celui de l'adjudant, sont blessés par le tir d'une batterie de mitrailleuses françaises qui doivent se trouver dans la direction de Vionville, à en juger par les projectiles qui traversent la batterie d'arrière en avant, marquant de longs traits dans la poussière, après chaque salve qu'on entend distinctement.

Notre feu dure dans cette position depuis trois quarts d'heure environ, lorsque les Prussiens, gênés par notre tir, essayent de repousser la 8e batterie. De nombreuses masses d'infanterie allemande se déploient sur cette batterie et dirigent sur elle une fusillade des plus violentes.

En un instant, deux canonniers sont tués, quatorze roulent à terre blessés, dont six grièvement, cinq autres sont broyés par les obus, neuf chevaux sont abattus, treize autres sont blessés.

Bientôt les roues des canons s'enfoncent dans une boue rougeâtre, mais les survivants continuent à manœuvrer leurs pièces avec un calme et un sang-froid imperturbables.

Le général Fauvart-Bastoul, voyant que les Prussiens avancent toujours, prévient le commandant Gougis, qui, bien que blessé, est resté à cheval au milieu de ses artilleurs, qu'il ne peut plus tenir et qu'il est obligé de se replier avec sa brigade d'infanterie (66e et 67e de ligne).

Ne pouvant rester seul dans cette position avancée sans être soutenu, cet officier fait amener les avant-trains et se retire dans un magnifique ordre de bataille, les caissons en tête et au pas.

Après avoir parcouru trois cents mètres environ, voyant que l'infanterie prussienne est assez éloignée de nous et ne nous poursuit pas, il fait aussitôt accrocher ses pièces à la prolonge et ouvre un feu en retraite, qui force les tirailleurs ennemis à se replier de leur côté en toute hâte.

Malgré tout, la puissance supérieure des pièces prussiennes a dominé notre artillerie divisionnaire, ainsi que nos batteries de réserve, qui ne peuvent prendre le dessus et sont forcées de se retirer plus en arrière.

L'artillerie allemande redouble alors son tir sur notre infanterie, qui reste alignée comme à la parade sous cette pluie effroyable de projectiles : des rangs entiers de nos pauvres soldats sont renversés par ces véritables nappes de fer et de plomb, qui coupent l'air en faisant entendre de lugubres sifflements.

Les bataillons du 2e corps commencent à fléchir et à se pelotonner, quand soudain un grand fracas de voitures retentit.

Ce sont les quatre batteries de la réserve de la garde impé-

riale qui accourent, au triple galop, au secours des troupes de Frossard.

Ces batteries, dès dix heures du matin, après avoir traversé devant elles la route d'Étain, ont tourné à gauche, et après avoir traversé la route de Mars-la-Tour sont venues se déployer en avant du village de Gravelotte, face aux bois de Vaux et des Ognons.

En présence de la situation désespérée de Frossard, le brave Bourbaki n'hésite pas à lui envoyer son artillerie de réserve.

Aux sonneries de : « En avant ! » la 3e et la 4e batterie à cheval de la garde se forment en colonne par section et partent au grand trot, parallèlement à la route de Mars-la-Tour.

En tête, le général Pé de Arros, commandant l'artillerie de la garde, le colonel Melchior, chef d'état-major, le capitaine aide de camp Saillard, les capitaines en premier Meurdra et de Lanet, les capitaines en second Méliodon et Huteau, dans leur magnifique uniforme noir et or.

Les conducteurs fouettent à tour de bras leurs grands chevaux bais bruns, qui, les traits tendus, franchissent les sillons et les fossés, au-dessus desquels sautent comme de simples fétus de paille, canons, avant-trains et caissons, autour desquels galopent les servants, le petit talpack en peau de phoque enfoncé sur les yeux, la taille serrée par le dolman bleu foncé à tresses écarlates garnies de cinq rangées de boutons de cuivre, la giberne à buffleterie blanche, dont le coffret est orné d'un aigle couronné et de deux canons croisés, leur battant contre les reins.

L'artillerie ennemie aperçoit ces deux batteries et dirige son feu sur elles, afin de les forcer à rétrograder.

Une grêle de projectiles couvre ces admirables canonniers. Un obus enlève d'un seul coup tout l'attelage d'une pièce, à laquelle les servants, avec une promptitude admirable, attellent leurs chevaux et grimpent sur les coffrets des avant-trains.

Rien n'arrête la marche de cette vaillante artillerie. A cette vue, les soldats du 2e corps, enthousiasmés, reprennent l'offensive et s'avancent en ligne sous une pluie effroyable d'obus, qui viennent éclater dans les rangs, brisant les chassepots, aplatissant les hommes à terre, comme de simples capucins de carte, et soulevant des nuages de poussière.

Guidées par leurs officiers qui les précèdent le sabre haut et leur marquent ainsi la direction à suivre, les 3e et 4e batteries à cheval de la garde se déploient, sans ralentir leur allure, sur une crête perpendiculaire à la route, un peu en arrière et à l'ouest du village de Rézonville.

La 3e batterie, placée en tête, est accueillie par le feu très violent de la grande batterie allemande de position, située à deux mille cinq cents mètres de distance, derrière un épaulement montrant dix-huit embrasures.

Le capitaine commandant Meurdra ordonne d'abord le feu à volonté pour occuper les hommes, dont la plupart sont engagés sérieusement pour la première fois. Puis, quand la ligne est déployée et les corps répartis sur une étendue plus considérable, toutes les pièces font un feu à commandement peu rapide.

La 4e batterie, capitaine commandant de Lanet, est détachée en avant pendant quelque temps pour tirer sur une batterie de campagne qui est venue s'établir en avant et en contre-bas de la batterie fixe. Cette batterie mobile ne tarde pas à cesser son feu et la 4e batterie à cheval de la garde reprend sa position en arrière, où elle est en partie couverte par le terrain. Le feu continue ainsi, avec quelques interruptions sur ce point, jusqu'à la nuit tombante.

Les 5e et 6e batteries à cheval de la garde (capitaines commandants Delaroze et Gay, capitaines en second Bourjat et Larquet) ont été aussi portées en avant. Pendant que la 5e va prendre position au bord du plateau, en avant du point où aboutit le ravin qui descend à Gorze par le bois, la 6e est mise en batterie à l'entrée du ravin, sans avoir occasion de faire feu.

Quelques minutes après, cette dernière va se placer à la gauche de la 5e et les deux batteries dirigent leurs feux sur les têtes des colonnes ennemies, qui cherchent à sortir du bois. Fauchée par nos obus à balles, l'infanterie allemande ne peut en dépasser la lisière, sur laquelle s'entassent des monceaux de cadavres à l'uniforme sombre et coiffés du casque à pointe de cuivre.

Ainsi l'infanterie prussienne est contenue partout par nos artilleurs et nos vaillants lignards, qui repoussent l'ennemi dans toutes ses tentatives, soit pour déboucher du bois de Saint-Arnould, soit pour occuper Vionville et Flavigny. L'acharnement est tel que l'on s'aborde à la baïonnette : Français et Prussiens tombent les uns à côté des autres, et les nombreux *tumulus*, qui marquent aujourd'hui ce coin de la bataille, ne distinguent pas les victimes ensevelies pêle-mêle.

Le 67e de ligne reçoit à un moment l'ordre d'enlever la crete de Tronville et dépose ses sacs à terre. Deux fois ce vaillant régiment se lance au pas de charge, enlevé par son nouveau colonel Thibaudin, désireux de donner le baptême du feu à ses épaulettes qu'il vient de recevoir pour sa brillante conduite à Sarrebrück, le 2 du même mois.

Deux fois, nos soldats arrivent, la baïonnette au canon, jusque sur les positions prussiennes : deux fois, les Prussiens, qui se sont repliés au plus vite dans les bois en arrière, en voyant monter le 67e, criblent ce brave régiment d'une grêle de balles sur ce terrain découvert.

Néanmoins et malgré des pertes énormes, nos soldats se maintiennent un peu en arrière de la crête, encouragés par leur chef, le colonel Thibaudin, qui, bien que blessé au bras droit, est resté ferme et droit sur sa selle. Sauf le colonel, tous les autres officiers supérieurs, le lieutenant-colonel Thoma, les chefs de bataillon Beaugois, Kienlen et Renault ont leurs chevaux tués sous eux.

Dans un de ces retours offensifs, le sous-lieutenant porte-aigle Avérous est tué raide par une balle en se portant en avant avec son drapeau qui est aussitôt relevé par sa garde.

Officiers et soldats rivalisent de bravoure. Le chef de bataillon Beaugois, qui s'est fait tout particulièrement remarquer par son intelligence et sa bravoure à l'attaque du village de Saint-Arnual, le 2 août, et à l'enlèvement à la baïonnette du bois de Styring, le 6 août, est mortellement atteint et tombe de cheval.

Le capitaine Champcommunal, en arrivant un des premiers sur la crête, reçoit deux blessures graves.

Le caporal Collin, bien que blessé à la cuisse, couvre de son corps son capitaine, M. Fauconneau du Fresne, blessé lui-même.

Un autre caporal, le nommé Vichard, un magnifique soldat, reçoit plusieurs blessures, en faisant preuve du plus brillant entrain.

Citons aussi pour leur bravoure et leur sang-froid : le commandant Lazarotti; les capitaines Hay, Lapierre, Amadis; les lieutenants Petit-Jean, Frayssineau, Glassier, Bès, Coince ; les sous-lieutenants Audibert, Ménétrez, Lehir, Jeanne, Despagne; les adjudants Beau, Garrabou, Amadeï; les sergents-majors Rivière, Naudin, Droulin, Dalongeville, Capon, Florentin, Duvezin ; les sergents Cappret et Noël.

Un moment, le 3e bataillon du 67e pénètre même par une charge vigoureuse dans les bois qui lui font face. Là nos soldats poursuivent les Prussiens d'arbre en arbre et les lardent impitoyablement à grands coups de baïonnette.

Les 5 et 6e compagnies de ce bataillon poursuivent cet avantage et s'enfoncent dans la profondeur des taillis, où retentissent les cris : « En avant ! » et les hurlements des Allemands, qui fuient à toutes jambes; tout à coup, elles se trouvent sur la lisière d'une clairière parsemée de tas de bois derrière lesquels

se sont embusqués de nombreux ennemis. Accueillies par une grêle de balles, ces deux compagnies reculent en désordre jusqu'à la lisière des bois.

Au même moment, les Prussiens qui ont reçu des renforts reprennent l'offensive. Le 67e régiment d'infanterie, décimé par le feu, fatigué de cette lutte violente et n'étant pas soutenu, ne peut résister à cette attaque. Il se replie lentement, écrasé par les balles et poursuivi par les obus.

Dans cette retraite, un brave soldat, le clairon Muller, enlève sous le feu de l'ennemi, un officier blessé de sa compagnie qui va tomber au pouvoir des Prussiens.

Grâce à l'énergie de ses officiers, le 67e peut être maintenu en bon ordre et se reforme peu à peu en avant de Gravelotte. Réduit au tiers environ de son effectif présent, le matin même de la bataille, ce régiment se porte en réserve derrière l'aile gauche de l'armée, où il ne prend plus aucune part au reste de la bataille. Dans la soirée et pendant la nuit, les hommes égarés rejoignirent en grand nombre, mais la journée du 16 août coûtait cher au 67e de ligne.

Sept officiers étaient tués : Bourgeois, chef de bataillon; Thierry, de Trégomain, capitaines; Merle, Gelaye, Noël-Zuléis, lieutenants; Padoille, sous-lieutenant.

Seize officiers étaient blessés, la plupart grièvement : Thibaudin, colonel; Champcommunal, Fauconneau du Fresne, Chevroton, capitaines; Charroy, Glassier, Massot, Coince, lieutenants; Turbert, Avérous, Marque, Bertrand, Harricœur, Bachlin, Torchet, Domergue, sous-lieutenants. En tout, vingt-trois officiers hors de combat. La perte en sous-officiers, caporaux et soldats tués ou blessés s'élevait à environ six cents hommes.

Sur la droite de notre 2e corps, la 6e division prussienne dirige un feu violent d'artillerie contre Flavigny et Vionville; son artillerie est renforcée de deux batteries de la 5e division de cavalerie, qui ont été refoulées des hauteurs de Vionville, de quatre batteries du Xe corps successivement engagées et d'une batterie du IVe corps.

Jusqu'à onze heures, aucun résultat ne se produit; les troupes françaises se maintiennent sous le feu écrasant de l'ennemi. Vers onze heures et quart, le général von Lehman entre en ligne avec la 37e brigade, diminuée du détachement du colonel von Lyncker, qui a déjà pris position. Plus en arrière, de puissants renforts allemands sont annoncés; mais en attendant leur arrivée, l'ennemi se borne à redoubler son tir d'artillerie, qu'il a étendu aussi à sa gauche sur les lignes de notre 6e corps, dont les batteries répondent.

Le général Bataille est blessé contre la ferme de Flavigny.

CHAPITRE IV

Défense de Vionville et Flavigny.

Bazaine sur le champ de bataille. — L'escadron d'escorte. — Dispositions du commandant en chef. — Les 10e et 11e batteries du 5e d'artillerie. — Mort du lieutenant-colonel de Maintenant. — Trait de courage du conducteur Charles. — Le 5e escadron du 5e chasseurs à cheval. Ses pertes. — Arrivée de la réserve générale d'artillerie. — Les 11e et 12e batteries du 13e d'artillerie. — Les batteries du 18e d'artillerie. — La crosse en l'air. — Le 66e de ligne décimé. — Défense de Vionville par le 12e bataillon de chasseurs et le 1er bataillon du 23e de ligne. — Évacuation de Vionville. — Pertes du 12e bataillon de chasseurs. — Attaque de Flavigny. — Un furieux combat. — Encore la crosse en l'air! — Le 32e de ligne décimé. — « A mort les assassins! » — Le général Letellier-Valazé est blessé. — Pertes du 32e de ligne. — Mort du commandant Lapasset. — Le 3e bataillon de chasseurs anéantit un escadron de dragons de la garde royale. — Incendie de Flavigny. — Héroïque défense de la brigade Bastoul. — Pertes des 8e et 23e de ligne et du 3e bataillon de chasseurs. — Le général Bataille est blessé. — En retraite sur Rézonville. — Le général Mangin. — Belle résistance du 66e de ligne. — Officiers et soldats distingués. — Pertes du 66e de ligne. — Le 2e corps se retire en arrière de

Rézonville. — Défense du 76e de ligne. — Ses pertes. — Pertes du 77e de ligne. — La 8e batterie du 17e d'artillerie. — Ses pertes. — Les 5e et 6e batteries du régiment à cheval de la garde. — Pertes du 2e corps et de la division Bataille. — Les trois jeunes sous-lieutenants et l'officier d'état-major.

Tandis que les Allemands préparent une attaque formidable contre la droite des troupes de Frossard, le maréchal Bazaine est accouru au bruit de la bataille.

Vers neuf heures et demie du matin, il achevait de déjeûner à son quartier général de Gravelotte, quand une forte canonnade s'est fait tout à coup entendre dans la direction de Flavigny et de Vionville : c'est en avant du front de notre 2e corps.

Le maréchal monte à cheval aussitôt et donne l'ordre à son escadron d'escorte (1er escadron du 2e chasseurs) de se tenir prêt à le suivre. A peine nos chasseurs se sont-ils formés sur leur front de bandière, qu'ils voient arriver sur la route, et dans le plus grand désordre, des dragons de la division de Forton, mêlés à des voitures qui fuient à toute vitesse.

Sur l'ordre de Bazaine, son escadron éssaye, mais en vain, de les arrêter. Ces fuyards s'écrient qu'ils ont été surpris et que l'ennemi arrive sur leurs talons.

Le maréchal, suivi de l'escadron d'escorte, s'engage au grand trot sur la route de Verdun, et ne s'arrête qu'à vingt mètres en arrière d'une de nos batteries établie au flanc sud du village de Rézonville et ayant pour objectif les bois en arrière de Flavigny.

Bazaine s'est ainsi porté au plus fort de l'action. Arrivé au galop devant le front des divisions Bataille et Vergé, sans daigner se préoccuper des obus qui pleuvent avec rage ou des dragons de la division de Forton qui se sont laissés surprendre, Bazaine voit le corps d'armée du général Frossard, renforcé de la brigade Lapasset, luttant avec une rare vigueur contre les forces supérieures de l'ennemi.

Ce corps d'armée est aux prises avec le IIIe corps prussien. Les bois et le plateau de Vionville et de Flavigny continuent à être le théâtre d'un épouvantable combat. Vers la gauche, à deux cents pas peut-être, les tirailleurs français et prussiens se disputent la possession d'une ferme appelée la Maison-Blanche et dont il ne reste déjà plus que des décombres.

D'autre part, notre 6e corps, sous les ordres du maréchal Canrobert, prolonge vers Saint-Marcel la ligne de bataille du 2e corps, s'appuyant par sa gauche à la route de Rézonville et coupant l'ancienne voie romaine.

A la vivacité du feu des Prussiens, Bazaine a promptement jugé de la gravité de l'attaque et du danger de sa situation. Croyant que c'est sur sa gauche que va être fait le plus grand effort et dans le but oiseux de garantir ses derrières, tandis qu'il ne doit songer qu'à marcher en avant pour briser le cercle qui l'environne, le maréchal commandant en chef ne s'occupe que de soutenir sa gauche, qui assure ses communications avec Metz.

Préoccupé surtout d'une attaque de ce côté et de la conservation de sa ligne de retraite sur cette ville, et non sur Châlons, il s'empresse de constituer de fortes réserves à son aile gauche. Son idée fixe est de ne pas être coupé de la capitale de la Lorraine. Il néglige donc de faire donner la garde.

Toutefois, il expédie au maréchal Le Bœuf des officiers d'état-major pour lui prescrire de presser la marche de son corps d'armée, afin de prendre l'ennemi en flanc, et il compte assez sur le savoir et la bravoure du général de Ladmirault pour être certain qu'il accourra au bruit du canon et qu'il se portera partout où l'appelera le danger.

En ce moment, le péril grandit sur toute la ligne. La canonnade de l'ennemi devient de plus en plus intense; nous sommes inquiétés surtout par la grande batterie de position de dix-huit pièces de fort calibre, établies sur les crêtes dominantes à l'est de Tronville. Notre infanterie, qui a brulé toutes ses cartouches, se replie peu à peu. Restée seule et sans autres munitions que ses boîtes à mitraille, l'artillerie divisionnaire du 2e corps doit suivre le mouvement. Les chefs arrêtent toutefois ces batteries à hauteur de Vionville; l'ennemi ne nous poursuit du reste que de ses projectiles.

Pour répondre à ce feu meurtrier des cent vingt pièces de canon que l'ennemi a démasquées et qui criblent surtout le 2e corps, le maréchal Bazaine n'a plus sous la main que les deux batteries de 12 de la réserve de ce corps d'armée.

Ces deux batteries (10e et 11e du 5e d'artillerie), sous la direction du colonel Beaudoin et du commandant Rébillot, se placent à gauche de la route à hauteur de Rézonville et ripostent avec une grande vigueur, appuyées par les quatre batteries de 4 de la réserve d'artillerie à cheval de la garde.

Le combat, en ce moment, est surtout une lutte d'artillerie, dans laquelle nos batteries agissent avec autant d'énergie que d'activité. Plusieurs de leurs officiers succombent. Le capitaine Carbonnel, commandant la 10e batterie, est tué par un éclat d'obus et le lieutenant Gazères grièvement blessé.

Pendant ce temps, les batteries divisionnaires, qui étaient

revenues auprès de Rézonville, se disposant à se servir de la mitraille s'il était nécessaire, ont bientôt retrouvé leurs réserves et recommencent le feu.

La 5e batterie du 5e d'artillerie, placée un peu en arrière, à trois mille mètres de la grande batterie allemande de position, consomme ses munitions et reste sur ce point jusqu'à ce que le général Vergé la fasse appeler près de sa division, à côté du bois des Ognons, à six heures du soir.

La 8e, qui a d'abord tiré à l'entrée de Rézonville sur des colonnes qui paraissent s'avancer, passe à droite et épuise ses munitions.

La 9e reste jusqu'à trois heures du soir à sa première position.

Les coffres sont vides et quelques pièces sont fatiguées par le tir.

Le lieutenant-colonel de Maintenant, du 19e d'artillerie, qui commande l'artillerie de la division Bataille, est atteint mortellement par un éclat d'obus au moment où il donne l'ordre au capitaine Dupré de se diriger sur ses réserves. Cet officier supérieur succomba le lendemain à sa blessure. La 9e batterie, approvisionnée de nouveau, est mise par le général Frossard à la disposition du général Bourbaki, qui la place à côté d'une batterie de la garde, où elle ne trouve plus l'occasion de faire feu.

Dans cette lutte d'artillerie, le général Frossard a son cheval tué sous lui devant la 8e batterie du 17e d'artillerie.

Au même moment, un brave cavalier-conducteur du 2e régiment du train d'artillerie, le nommé Charles, se fait remarquer par un acte de courageux sang-froid pour lequel il est mis à l'ordre de l'armée. Un obus prussien ayant mis le feu à un caisson de munitions d'infanterie qu'il conduisait, ce brave soldat n'hésite pas à éteindre aussitôt ce commencement d'incendie qui menaçait de faire éclater le caisson et se brûle grièvement les mains dans cette dangereuse opération.

Le 5e escadron du 5e chasseurs à cheval, qui s'est rendu la veille à la division Bataille, a été attaché en soutien à l'artillerie de cette division.

Le matin, à neuf heures et demie, et au moment où les troupes prenaient les armes, cet escadron s'est formé en arrière de la ligne d'infanterie. La première panique passée, le capitaine commandant Drivon, profitant d'un mouvement en avant de la division Bataille, est allé reprendre ses bagages restés au campement.

Vers onze heures du matin, au moment où l'infanterie ennemie semble vouloir prendre une vigoureuse offensive, cet

escadron se porte en avant, prêt à charger, mais bientôt il reçoit l'ordre du maréchal Bazaine d'aller soutenir une batterie de 4 et une batterie de mitrailleuses qu'on vient d'établir à gauche de la route de Vionville.

Le maréchal vient de placer lui-même l'escadron sur un rang, lorsque plusieurs obus arrivent y porter le désordre et la mort. Le capitaine-commandant Grivon est grièvement blessé, sa blessure nécessite l'amputation; le lieutenant de Braux est également atteint. Rallié par le capitaine en second Mouton, ainsi que par le maréchal des logis chef Guibert et le maréchal des logis fourrier Vincent, qui font preuve d'une extrême énergie, le 5e escadron du 5e chasseurs est alors porté en arrière dans Rézonville, où il reste jusqu'à la fin de la bataille : la nuit venue, il bivouaquera derrière ce village.

Voyant les pièces du 2e corps impuissantes à lutter plus longtemps contre l'artillerie supérieure de l'ennemi, Bazaine fait alors avancer quatre batteries de la réserve générale : deux batteries de 4 du 18e régiment d'artillerie à cheval et deux batteries de 12 du 13e régiment d'artillerie.

Au moment où les Prussiens ont commencé l'attaque, les huit batteries de 12 du 13e d'artillerie et les huit batteries à cheval de 4 du 18e d'artillerie formant la réserve générale, colonels Salvator et Toussaint, se sont rapprochés immédiatement du théâtre de l'action, sous les ordres du général Canu.

Ces deux régiments sont alors disposés en bataille sur les hauteurs situées au-dessus de Rézonville, parallèlement à la route de Verdun. Ils y étaient depuis peu de temps lorsqu'un ordre du maréchal Bazaine prescrit de conduire deux batteries de chaque régiment de l'autre côté de la route, pour soutenir l'artillerie du 2e corps et de la réserve de la garde, qui ont trop à souffrir du feu de l'ennemi.

La 4e division du 13e d'artillerie (11e et 12e batteries, capitaines-commandants Audoy et Zoeger) part aussitôt au grand trot, la 12e batterie en tête. Ces deux batteries suivent d'abord un petit ravin à droite de la route de Mars-la-Tour, traversent celle-ci et vont prendre position sur des hauteurs sur la gauche de Rézonville.

Au bout de vingt minutes de tir, pendant lesquelles ces deux batteries envoient environ huit coups par pièce, l'artillerie prussienne cesse son feu pour aller s'établir à deux ou trois cents mètres en avant de sa première position. De ce point repéré probablement pendant la première partie de l'action, les batteries allemandes ouvrent un feu terrible par sa justesse. En moins d'un quart d'heure, les deux batteries du 13e régiment,

écrasées par la supériorité du tir ennemi, doivent amener les avant-trains et vont se reformer sur le plateau de la Poste.

Bientôt, avec une tenacité indomptable, elles reviennent au combat et, cette fois, plus heureuses, contribuent à faire taire les batteries de l'ennemi et à arrêter la marche de son infanterie. Elles vont ensuite se placer dans un intervalle laissé plus à gauche dans la ligne de bataille, sans avoir occasion de faire feu, et le soir, vers neuf heures, réoccupent le campement quitté le matin.

La 11e batterie perd dans ce violent combat d'artillerie : deux hommes tués et neuf blessés; un caisson est laissé sur le champ de bataille, son avant-train ayant servi à ramener une pièce de 4 abandonnée du 2e corps. — La batterie a tiré trois cents coups environ avec des obus ordinaires munis de fusées fusantes et sur des distances de tir ayant varié de neuf cents à deux mille sept cents mètres.

La 12e batterie perd de son côté quatre nommes tués, seize blessés; vingt-trois chevaux tués ou blessés, deux caissons brisés; un caisson sauté.

En même temps que ces deux batteries du 13e, la 3e division du 18e d'artillerie à cheval (5e et 6e batteries : chef d'escadron Rey; capitaines-commandants de Cambolas et Mondon) prennent une part brillante à la lutte, sous la direction du lieutenant-colonel Desfaudais.

Ces deux batteries s'établissent en position entre Rézonville et le bois des Ognons : la 5e, à l'extrême gauche, ouvre le feu dans la direction du ravin, qui descend dans la vallée de la Moselle, en passant un peu au-dessous de Gorze, la 6e, plus à droite, tirant sur la grande batterie mobile dont la droite est appuyée au bois de Flavigny.

Bientôt l'ordre est donné aux autres batteries du 18e d'artillerie de se porter en avant. Les quatre premières batteries (1re division, chef d'escadron Masson; 1re et 2e batterie : capitaines-commandants Gouzy et Mengaud; 2e division, chef d'escadron Bonnet; 3e et 4e batteries: capitaines-commandants Arveuf et Bist) partent au galop sous les ordres du colonel et se mettent en batterie à droite de Rézonville, à cent mètres environ de la route de Verdun; mais elles ne restent pas longtemps dans cette position.

Le général Canu, commandant la réserve générale d'artillerie, fait bientôt dire au colonel Toussaint de porter les 1re, 2e et 4e batteries auprès des 5e et 6e batteries du même régiment. La 3e batterie reste seule dans sa première position.

Un nouvel ordre arrive encore de porter plus en avant ces

trois premières batteries. Sous la direction du général Canu et du colonel Toussaint, nos intrépides artilleurs repartent au galop sur un terrain accidenté et vont se mettre en batterie sous une grêle de projectiles, afin de contrebattre de plus près les pièces ennemies.

Soutenues par ce feu, les lignes d'infanterie du 2e corps, après s'être réapprovisionnés aux caissons de cartouches, sont revenues en avant et continuent à tenir solidement leurs positions.

Un moment, le feu de l'ennemi diminue d'intensité et un calme assez grand règne sur toute la ligne.

Le colonel Ameller du 66e de ligne (brigade Fauvart-Bastoul, division Bataille), jugeant le moment favorable pour se porter sur les hauteurs qui dominent Gorze, donne l'ordre à son régiment de marcher en avant. Toute la ligne s'ébranle aussitôt au pas de course et cherche à franchir l'espace libre et ouvert qui conduit à cette position.

Tambours et clairons battent et sonnent la charge : la musique joue la marche du régiment. L'enthousiasme est indescriptible. Officiers et soldats descendent au pas de charge, et aux cris mille fois répétés de « En avant! en avant! » dans le petit vallon qui les sépare de la hauteur sur laquelle se tiennent les Allemands.

Bientôt on arrive au pied de la montée. A cet instant, le feu cesse subitement du côté de l'ennemi : de nombreux fantassins à l'uniforme bleu sombre, coiffés du casque à pointe, se dressent sur la crête. A travers la fumée qui se dissipe, on aperçoit distinctement plusieurs compagnies prussiennes qui viennent de mettre la crosse en l'air. Un grand cri de joie court à travers les rangs du 66e, désunis et rompus par la rapidité de la course : « Ils sont à nous! Ils se rendent! »

Mais, au moment où nos braves petits soldats, pleins de sécurité et croyant à cette démonstration que les Prussiens vont se rendre, s'apprêtent à monter sur la crête, pour recevoir leurs prisonniers, les canons des fusils de ces misérables Teutons s'abaissent tout à coup.

Une décharge générale de mousqueterie, accompagnée d'une grêle d'obus, s'abat à l'improviste sur le 66e et fauche, presque à bout portant, nos soldats sans défiance.

Le régiment s'arrête : les hommes reculent et, tout en faisant le coup de feu, regravissent la pente qu'ils ont descendu si rapidement tout à l'heure.

Dans ce véritable guet-apens, le 66e de ligne éprouve des pertes considérables. Les officiers parviennent à rallier au point

de départ leurs soldats frémissants de rage, et les premières positions sont maintenues. Cette charge a coûté la vie au lieutenant-colonel Ropper, aux capitaines Lelaure, Arnoux et Serval, au sous-lieutenant Plongeron et à environ cent cinquante hommes.

Cependant le 12e chasseurs à pied et le 1er bataillon du 23e de ligne, qui défendent Vionville, empêchent toujours l'ennemi d'avancer sur ce point et lui font éprouver des pertes sérieuses.

Criblées de balles par ces deux vaillants bataillons, les batteries à cheval allemandes, qui se sont établies sur les hauteurs à l'ouest de ce village, sont obligées, sauf une, de déguerpir au plus vite. Toute cette longue colonne d'artilleurs à cheval, coiffés de casques à boules de cuivre et vêtus de la tunique bleue à pattes d'épaule rouge et au collet noir, disparaît au galop derrière le pli de terrain situé à l'est de Tronville.

Un violent combat d'artillerie ne tarde pas à s'engager de part et d'autre entre vingt et une batteries allemandes et près d'une vingtaine de batteries françaises.

La canonnade devient de plus en plus intense. Le joli village de Vionville est noyé dans la fumée. Les obus y pleuvent comme grêle : les pans de murs s'écroulent sous un nuage de poussière blanche...

A dix heures et demie, la 6e division d'infanterie allemande se dispose à marcher sur Vionville : le son grêle des petits tambours prussiens battant la charge retentit. Trois régiments d'infanterie, les 20e, 35e, 64e, coiffés du casque, portant sur la patte rouge d'épaule le numéro de leur corps respectif, en chiffres jaunes, et le parement rouge entouré d'un large galon blanc, s'ébranlent lourdement et, se formant en trois colonnes, attaquent le village à la fois au sud, à l'ouest et au nord. Les défenseurs de Vionville reçoivent cet assaut terrible, sans reculer d'une semelle; sous le feu incessant de nos chassepots, les colonnes prussiennes tourbillonnent et se retirent, laissant le terrain jonché de morts, de mourants, d'armes brisées. Le colonel de Bismarck, qui commande la 2e brigade prussienne, est grièvement blessé.

Un nouvel puis un troisième assauts sont donnés successivement contre les maisons en flammes de ce village : nos soldats luttent toujours avec une énergie indomptable.

Citons parmi les braves défenseurs du 12e bataillon de chasseurs : le commandant Jouanne-Beaulieu; le capitaine adjudant-major Bernet; les capitaines Bertrand, Jambon, Dumoulin; le médecin aide-major Gérard; les lieutenants Burlin, Goyet

Poirier; les sous-lieutenants Ravaux, Bailly, de Bats de Trenquelléon; les sergents-majors Cremadells, Tristani, Robardet, Girard, Cheneby, Blin; les sergents Rougeon, Boudard, Schmitz; le clairon Larrande, etc...

Longtemps le 12e bataillon de chasseurs à pied, le 1er bataillon du 23e de ligne avec la 6e compagnie du 2e bataillon de ce régiment, combattent à courte distance et arrêtent l'ennemi; mais les colonnes allemandes arrivent encore plus nombreuses et plus serrées, et menacent d'envelopper le flanc droit de la ligne.

Nos soldats sont contraints d'évacuer Vionville pour ne pas y être tournés et vont rejoindre les 2e et 3e bataillons du 23e de ligne derrière ce village. Il résulte de ce mouvement de retraite un désordre inévitable. Pour rétablir l'ordre, le lieutenant-colonel de Linière, du 23e de ligne, arrête trois compagnies de l'extrême droite (les compagnies Camus, Gasquet et Schœffer) et les conduit derrière la route de Mars-la-Tour.

Là, profitant d'une crête, il leur fait de nouveau faire face à l'ennemi venant de Vionville et continuer le feu. Cette résistance énergique permet à nos troupes d'évacuer Vionville sans trop grosses pertes : toutefois, le 12e bataillon de chasseurs a été particulièrement éprouvé pendant la défense du village. Près d'un tiers de son effectif a été mis hors de combat. Le capitaine de Saint-Maurice, les sous-lieutenants Garnier et Sarrailh ont été tués. Le capitaine adjudant-major Bernet, les capitaines Dumoulin, Jambon, Jouan; les lieutenants Poirier, Peysson, le sous-lieutenant Ravaux, sont blessés.

Vers midi et demi, une partie du Xe corps prussien, étant entrée en action avec le IIIe, l'attaque, qui s'était un instant arrêtée après l'abandon de Vionville par nos troupes, reprend avec plus de vivacité que jamais.

Le général von Alvensleben II a résolu d'enlever à tout prix le hameau de Flavigny que défend l'infanterie du général Bataille, appuyée par la brigade Letellier-Valazé, de la division Vergé (3e bataillon de chasseurs, 32e et 55e de ligne), établie au sud de ce village.

Malheureusement nous avons déjà subi des pertes nombreuses et les efforts des Allemands vont se porter surtout sur Flavigny. La plaine est jonchée de cadavres, et le maréchal Bazaine, privé de ses deux corps d'armée, qui manœuvrent vers le nord et qui n'ont pu encore prendre part à la bataille, se trouve momentanément hors d'état de renforcer cette partie de sa ligne de bataille.

Là se trouvent réunis, mais décimés, tous les régiments qui forment la 1re et la 2e division du 2e corps.

Tout à coup une épaisse et profonde colonne d'infanterie prussienne débouche au pas de charge par le ravin au sud de Flavigny et court sur ce hameau, en poussant des hourras retentissants. Déjà ces Allemands maudits se croient vainqueurs, quand la brigade Valazé se rue à leur rencontre, baïonnette basse.

En tête de nos bataillons qui, au milieu des éclairs de l'artillerie, s'élancent pour arrêter ce nouvel effort de l'ennemi, on distingue des colonels, des commandants, le brave général Letellier-Valazé lui-même, qui, le sabre haut au milieu des baïonnettes, marchent avec leurs soldats.

Une effroyade canonnade retentit. Près de deux cents pièces d'artillerie tonnent à la fois. La terre en tremble, et si la mitraille ennemie creuse dans nos rangs de sanglants sillons, nos troupiers éprouvent aussi une légitime satisfaction, quand la fumée est poussée par le vent, à la vue des trouées profondes que nos obus creusent dans les colonnes allemandes.

Ici encore se reproduit un fait digne de ces Prussiens sans foi ni loi : des troupes ennemies, placées en face des 2e et 3e bataillons du 32e de ligne, mettent la crosse en l'air, tandis que ces deux bataillons marchent vers elles, pour nous engager à cesser le feu, puis, à bout portant, elles déchargent leurs armes sur les nôtres. Les officiers prussiens prennent part eux-mêmes à cette trahison indigne, car on les a vus lever leurs épées la pointe en bas, en signe de reddition.

Le commandant Collignon est tué à la tête de son bataillon, qu'il conduisait bravement à l'ennemi. Autour de lui, le capitaine Malcor et de nombreux soldats tombent victimes de la trahison des Allemands.

Un transport de rage jette les deux bataillons du 32e au milieu de la colonne ennemie : « A mort les assassins ! Pas de quartier ! » crient nos soldats, entraînés par le colonel Merle ; le lieutenant-colonel Guyot ; les commandants Lapasset et Bazaille ; les capitaines Trinquier, La Condamine ; les lieutenants Debrieu, Villara, Lachaume ; les sous-lieutenants Pecru, Doyen, Daniel, Rudeau, Fine ; les adjudants sous-officiers Schawb, Dubois ; les sergents-majors Bousson, Grandmange, Marmillot, Chabas ; les sergents Noblot et Michel.

En un clin d'œil, l'infanterie allemande est culbutée, enfoncée, refoulée dans le ravin. Avec un bonheur indicible, nos soldats font avaler leurs baïonnettes à ces traîtres. Autour d'eux, les morts et les blessés teutons tombent en tas, et nos officiers, qui, ce jour-là surtout, firent si vaillamment leur devoir, répètent aux hommes : « Hardi, les enfants, hardi ! »

En ce moment, toute la plaine au sud de la route de Mars-la-Tour ne forme qu'un nuage, car on ne distingue ni casque, ni képi, tellement la fumée est épaisse : on entend seulement le sifflement des obus et le singulier clapotement de la mitraille qui troue nos rangs et brise nos armes.

Les soldats du 32e de ligne, poursuivant leurs avantages, sont même sur le point de s'emparer de la crête de Tronville, quand de nombreuses batteries établies sur leur droite les prennent en flanc, les criblent de mitraille et les forcent à battre en retraite par leur droite.

Là, tombent encore le lieutenant-colonel Guyot, et le chef de bataillon Lapasset, frère du vaillant chef de la brigade mixte attachée au 2e corps [1].

Le général Letellier-Valazé (le savant collaborateur de Thiers pour son histoire du *Consulat et l'Empire*) est à ce même instant grièvement blessé. Contre lui, est également atteint son aide de camp, le capitaine d'état-major Witz.

Le colonel Merle, du 32e de ligne, remplace aussitôt ce général à la tête de sa brigade et cède lui-même à son tour le commandement de son régiment au chef de bataillon Bazaille, le seul survivant de ses officiers supérieurs.

Les 2e et 3e bataillons du 32e de ligne veulent encore tenir et rester sur les crêtes, malgré les pertes nombreuses qu'ils éprouvent; mais des renforts venus à l'ennemi les obligent à se retirer à leur tour sur Rezonville, emportant leur général blessé sur deux fusils placés en brancard.

Le 32e de ligne a été cruellement éprouvé, et laisse sur le terrain quinze officiers et trois cent vingt hommes tués, blessés ou disparus, à savoir : le lieutenant-colonel Guyot, tué; — le commandant Collignon, tué; — le commandant Lapasset, mortellement blessé, décédé à Metz, le 9 septembre suivant; — le capitaine-adjudant-major Malcor, les capitaines Genevey-Montaz, La Condamine, Ducarne, blessés; — les lieutenants Jausions, Rollet, blessés; — les lieutenants Frétillier, Achard, disparus; — le lieutenant Angéli, tué; — les sous-lieutenants Fine, Rudeau, blessés; — le sous-lieutenant Boulin, disparu.

A côté du 32e, le 55e de ligne a déployé une égale valeur

1. Le commandant Lapasset, atteint d'une balle au pied gauche, fut évacué sur Metz après un premier pansement et installé dans l'ambulance de l'école d'application que le docteur Mouilhac dirigeait avec un dévouement admirable. Malheureusement la blessure s'enflamma et l'amputation du membre malade fut jugée indispensable. Un fièvre violente se déclara et, malgré les soins du docteur Perret, le vaillant officier, après avoir reçu les derniers sacrements de l'aumônier Darnis, rendit à Dieu sa belle âme de soldat et de chrétien dans la nuit du 9 septembre. Il laissait une veuve et deux fils, qui un jour vengeront la mort de leur père.

entraîné par le colonel de Waldner-Freundstein, les chefs de bataillon Dameï, Millot, le capitaine adjudant-major Lenoble; les capitaines Charlois, Espiau, Dervillée, Mathis; le lieutenant Santelli; le sous-lieutenant Pallez, les sergents-majors Pigeon, Picard, Dallier; le sergent Clément; ce dernier, très vaillant sous-officier, blessé en entraînant ses hommes; un de ceux-ci, le nommé Jamet, a l'œil gauche crevé par une balle : « Je n'ai besoin que de l'œil droit pour faire feu », s'écrie ce brave homme, et il continue à tirer de plus belle.

Malgré tout, le 55e est obligé de suivre le 32e dans son mouvement rétrograde sur Rezonville. Pendant cette retraite, le capitaine d'état-major Peyronnet, aide de camp du général Vergé, contribue énergiquement à ramener une pièce de canon dont les attelages ont été tués.

En voyant la brigade Valazé se replier sur Rezonville, le colonel von Voigtz-Rhetz, chef d'état-major général du IIIe corps, lance sur cette infanterie, espérant la culbuter et la sabrer aisément, deux escadrons de cavalerie placés en soutien des batteries au sud de Vionville.

Cette cavalerie se jette aussitôt à fond de train sur nos bataillons en retraite, mais ceux-ci conservent encore assez d'attitude pour continuer leur mouvement en bon ordre.

Le 3e bataillon de chasseurs à pied s'arrête aussitôt et fait volte-face pour recevoir les assaillants. En tête de ceux-ci galope un escadron de cavaliers vêtus de la tunique bleue de ciel, coiffés du casque de cuivre, et dont le collet rouge est orné de deux larges galons blancs: c'est le 2e escadron du 2e dragons de la garde royale prussienne. Il est suivi du 1er escadron du 17e houzards de Brunswick. Plus en arrière, trois escadrons du 10e houzards s'apprêtent à se déployer à leur tour.

Les cavaliers avancent toujours, le bras tendu, le lourd sabre à pommeau de fer menaçant. Tout à coup, au commandement du chef de bataillon Thoma, une grêle de balles s'abat sur l'escadron des dragons de la garde. Soixante-dix cavaliers roulent à terre, tués, ou blessés avec leurs chevaux, pendant que les débris de l'escadron reculent en désordre et entraînent avec eux les escadrons de houzards.

Débarrassé de cette cavalerie, le 3e bataillon de chasseurs se remet en marche et va se reformer dans Rézonville. Dans cette partie de la bataille, ce brave bataillon a perdu une centaine d'hommes et six officiers: le capitaine Besombes et le sous-lieutenant Charles-Victor Robinet de Cléry[1], tués; les capitaines

1. Ce jeune officier, qui avait quitté l'École de Saint-Cyr le 16 juillet précédent,

Algan, Germain; les sous-lieutenants Rœderer et Berger, grièvement blessés.

Depuis l'enlèvement de Vionville, l'artillerie française en position sur les hauteurs de la voie romaine écrase ce village sous un feu terrible. Les coups de nos batteries redoublent. On voit le jour au travers des maisons. Bientôt l'église de Vionville est en feu, sa flèche en pointe de baïonnette se penche et tombe dans le brasier.

Le seul moyen pour les Allemands de s'y maintenir est de pousser plus avant et d'enlever Flavigny, que défend la brigade Bastoul de la division Bataille. Pour aborder cette position, il faut traverser le plateau, presque entièrement à découvert.

L'artillerie allemande prépare ce mouvement par un furieux combat d'artillerie et crible d'obus les maisons ainsi que la grande ferme-école de Flavigny.

Ce malheureux hameau sert de cible à toutes les batteries ennemies. Sous cette grêle de projectiles qui arrivent de tous les côtés à la fois, l'incendie se déclare sur plusieurs points et bientôt Flavigny commence à flamber comme un gigantesque bûcher.

La brave brigade Bastoul (8e et 23e de ligne), malgré les flammes, s'apprête à disputer à l'ennemi, avec le dernier acharnement, ces décombres fumants.

Pris en flanc et à revers par les tirailleurs prussiens, qui les fusillent à bonne portée, pendant que l'artillerie ennemie redouble son feu sur la ligne de bataille, les tirailleurs des 1er et 2e bataillons du 8e de ligne, placés en avant du hameau, sont forcés de se replier sur Flavigny.

Le commandant Colonna d'Istria est à ce moment atteint de deux balles. Il doit céder le commandement de son bataillon (3e) au capitaine Loubeyre.

Les 5e et 6e divisions d'infanterie prussienne se jettent alors à la fois sur Flavigny, protégés par toutes leurs batteries. Sur la ligne entière de bataille, le canon fait entendre sa terrible voix.

avec son brevet de sous-lieutenant au 3e bataillon de chasseurs à pieds, tombait frappé à mort le 16 août; déjà il avait été cité à l'ordre de l'armée et proposé pour lieutenant vu sa conduite héroïque à Spickeren. Son frère aîné, Louis-Joseph Robinet de Cléry, sous-lieutenant au 19e bataillon de chasseurs à pied, était mortellement atteint le 6 août à Frœschwiller et mourrait le 19 du même mois à Haguenau.

Un de leurs cousins, M. Robinet de Cléry, aujourd'hui le sympathique avocat à la cour d'appel de Paris et alors avocat général à la cour d'Alger, s'était engagé pour la durée de la guerre au 7e bataillon de chasseurs; passé bientôt au 108e de ligne, ce vaillant magistrat gagnait la médaille militaire pour sa belle conduite pendant le siège de Paris. Voilà une famille lorraine (les Robinet de Cléry sont de Metz) qui a héroïquement payé sa dette à la patrie !...

Dès le début de ce mouvement, une action opiniâtre s'engage, et au milieu de ses sanglantes péripéties, toute direction d'ensemble ne tarde pas à disparaître. La ligne allemande, fractionnée en colonnes de compagnie, gagne çà et là du terrain; les compagnies se confondent, leurs débris se rallient à d'autres débris, et, après des efforts aussi longs que furieux, les Prussiens se trouvent avoir avancé d'un millier de pas, dans la direction de l'Ouest.

Éparpillés dans les jardins de Flavigny, derrière les haies, les soldats des 8e et 23e de ligne brûlent toutes leurs cartouches : on se bat sur certains points corps à corps.

Un sergent du 8e de ligne tue, en combat singulier, un officier d'état-major allemand, et, lui arrachant sa ceinture blanche et noire à longs glands d'argent, l'agite triomphalement au-dessus de sa tête, aux applaudissements de nos soldats.

Ce vaillant régiment se couvre de gloire dans cette défense héroïque. Citons tout particulièrement le colonel Haca; les capitaines adjudants-majors Lacapelle et Belladen; les capitaines Loubeyre, Medier, Marchand, Bonnafous, Turc; le médecin aide-major de 1re classe Mulot; les lieutenants Colonieu, Dubois, Robert; le sous-lieutenant Lannes; les sergents-majors Pierron et Leblanc.

Dans cet engagement, le 8e de ligne éprouve des pertes sensibles. Le capitaine Giudicelli et le lieutenant Lotte sont mortellement frappés. Le commandant Colonna d'Istria, les lieutenants Lemoy et Colonieu, le sous-lieutenant Guiu, sont blessés. Deux autres officiers, les lieutenants Dubois et Colas, sont en outre contusionnés. Le régiment perd, ce jour-là, deux cent soixante sous-officiers et soldats, tués, blessés ou disparus.

Le 23e de ligne (ancien *Royal* sous la vieille monarchie) est, lui aussi, rudement éprouvé et compte des pertes cruelles. Découvert sur son flanc gauche par un mouvement de retraite exécuté par le 66e de ligne, ce régiment a dû se replier à son tour sur la ferme de Flavigny, sous les feux croisés de l'ennemi, au moment où son 3e bataillon allait atteindre la crête de Tronville. Nos soldats se retirent en bon ordre jusqu'aux haies qui entourent la ferme de Flavigny, et de là continuent à tirer sur l'ennemi, qui gagne peu à peu du terrain.

Déjà le colonel Roland, le commandant Harty de Pierrebourg, les capitaines Bastien et Dartigues, les lieutenants Riston, de Mondion et Henrionnet de son régiment sont blessés; les lieutenants Rogé, Fiant, Le Rouxeau de Saint-Dridan, Regnier sont atteints mortellement.

Là se distinguent le lieutenant-colonel de Linière; le capitaine

adjudant-major Georget la Chesnais ; les capitaines Bastien, Schœffer, Gasquet, Hoquiné ; le lieutenant Coron ; les sous-lieutenants Jeanniot, Mirault, Riston, Cosson ; les adjudants-sous-officiers Bisson, Kœnig ; le sergent-major Ferry ; le sergent Richet. Ce dernier, bien que blessé grièvement par trois éclats d'obus, se refuse à être emporté du champ de bataille.

Le sous-lieutenant Jeanniot [1], à peine sorti depuis deux années de l'École de Saint-Cyr, est grièvement atteint par une balle allemande et décoré pour sa belle conduite pendant l'action.

La lutte continue inégale : notre pauvre brigade Mangin est écrasée par le nombre ; de nouvelles batteries prussiennes s'établissent en arrière de Flavigny et nous prennent d'écharpe sur le flanc droit.

Le brave général Bataille, en voulant ramener ses troupes sur la ligne de bataille, sent s'affaisser sous lui son cheval, dont deux balles viennent de traverser l'encolure. Quelques instants après, alors qu'à pied il donne des ordres avec un admirable sang-froid, une balle le blesse grièvement au bas-ventre. Contre lui, le lieutenant Couturier, du 12e bataillon de chasseurs, son officier d'ordonnance, tombe de sa monture, mortellement atteint.

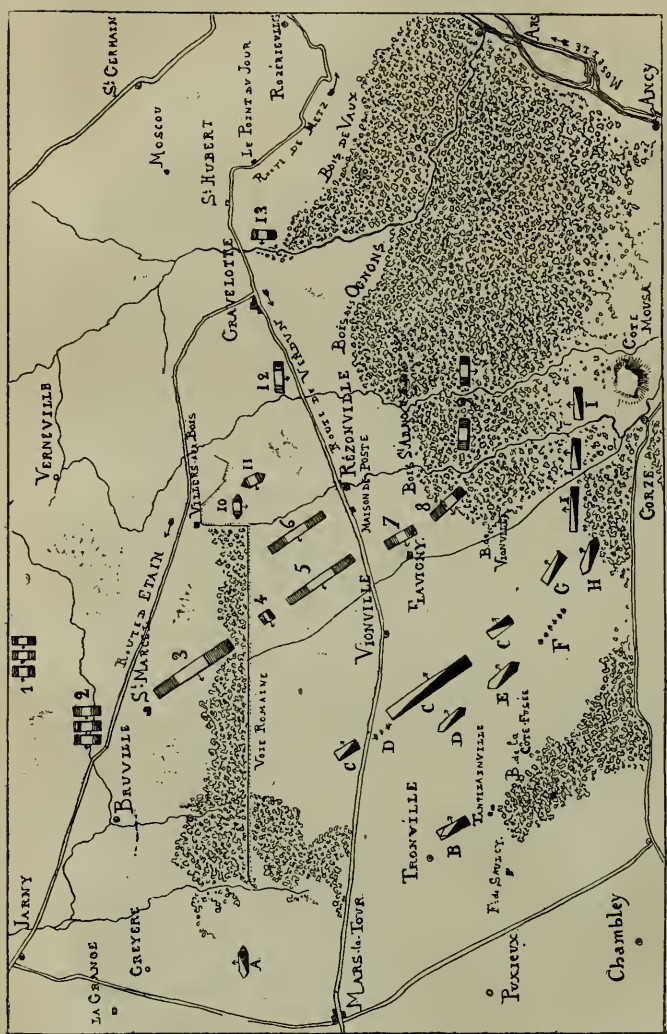
Malgré sa blessure, qui le fait atrocement souffrir, le brave commandant de la 2e division du 2e corps reste encore quelques instants sur le champ de bataille, soutenu par deux soldats, jusqu'au moment où toutes ses dispositions soient prises. Le général remet alors le commandement de ses troupes au lieutenant-colonel Loysel, son chef d'état-major, qui le passe presque aussitôt au général Fauvart-Bastoul, l'ancien colonel du 3e grenadiers de la garde en 1862.

Il est midi et demi. La canonnade redouble. On voit les morts tomber en tas dans la fumée ; des chevaux effarés, l'oreille couchée, se sauvent en lançant des ruades furieuses contre un ennemi invisible.

En voici un superbe, une bête de sang richement harnachée. Son poil alezan brille de reflets pourpres ; les naseaux démesurément ouverts, l'œil en feu, il galope comme sur le turf, franchissant les sillons par des bonds formidables. C'est celui de l'infortuné lieutenant Couturier, l'officier d'ordonnance du général Bataille. Maintenant les rênes sont coupées, le revolver pend à l'arçon de la selle. Son maître est tombé là-bas, contre Flavigny, là où l'on voit les aides de camp des généraux tra-

1. Le sous-lieutenant Jeanniot, qui donna sa démission comme capitaine, est aujourd'hui un de nos peintres militaires les plus distingués.

verser la plaine en tous sens, penchés sur leurs chevaux, à un galop effrené.



PREMIÈRE PHASE DE LA BATAILLE DE REZONVILLE, DE DIX HEURES DU MATIN A MIDI ET DEMI

Français. — 1. 4e corps (en marche). — 2. 3e corps (en marche). — 3. Division Tixier (6e C.). — 4. 9e de ligne (division Bisson 6e corps). — 5. Division Lafont de Villiers (6e C.). 6. Division Levassor-Sorval (6e C.). — 7. Division Bataille (2e C.). — 8. Division Vergé (2e C.) — 9. Brigade Lapasset (2e C.). — 10. Division de cavalerie de Forton. — 11. Division de cavalerie de Valabrègue. — 12. Grenadiers de la garde. — 13. Voltigeurs de a garde.

Prussiens. — A. Cavalerie Barby. — B. Brigade infanterie Leyman. — C. 6e division infanterie Buddenbrok (IIIe corps). — D. Artillerie à cheval. — D. Brigade de cavalerie Redern. — E. 6e division de cavalerie. — F. Réserve d'artillerie (IIIe corps). — G. 3e bataillon (Linoker). — H. Brigade de cavalerie Bredow. — I. 5e division infanterie Stulpnagel (IIIe corps).

Les bâtiments de la ferme de Flavigny, incendiés par les obus, ne peuvent bientôt plus protéger nos soldats. Le 23e de

ligne subit des pertes énormes : un grand nombre d'officiers et de soldats sont tués ou blessés. Son digne chef, le colonel Rolland, et le commandant de Pierrebourg sont blessés à leur tour.

La situation devient de plus en plus critique; plusieurs retours offensifs demeurent infructueux.

Les bataillons de la brigade Bastoul s'arrêtent : la gauche de la ligne (troupes de la division Vergé) plie et entraîne le reste. Les rangs éclaircis du 8e et du 23e de ligne ne permettent plus à ces deux régiments d'attendre de pied ferme une nouvelle colonne ennemie, qui débouche sur leur gauche.

Le général Mangin, qui est au milieu du 8e de ligne, ordonne la retraite. Nos deux régiments se retirent sur Rézonville, laissant un assez grand nombre de blessés dans Flavigny.

Les débris des compagnies de tirailleurs du 8e de ligne couvrent ce mouvement rétrograde, avec le plus grand calme, sous la grêle des projectiles ennemis, rendant coup pour coup aux Allemands. Un régiment de cavalerie, dont on aperçoit les kolbacks fauves et les dolmans verts à tresses jaunes à travers la fumée, s'étant disposé à les charger, nos tirailleurs se groupent autour de leurs officiers et les attendent crânement; mais ce n'est qu'une démonstration : les houzards prussiens se tiennent prudemment à distance.

Le général Fauvart-Bastoul ordonne alors au 8e de ligne de se porter à quinze cents mètres en arrière de Rézonville, sur la droite de la route. C'est là que les débris des tirailleurs se rallient un peu plus tard au régiment, qui ne combat plus de la journée.

Grâce à l'énergique résistance de nos troupes, le mouvement de l'ennemi sur Rézonville est arrêté, et sa gauche est à son tour menacée : cette résistance énergique permet aux premiers régiments de notre 6e corps d'arriver et de menacer sérieusement, à leur tour, la gauche de l'ennemi, dont l'effort sur notre centre est ainsi paralysé.

Pendant la retraite de la brigade Fauvart-Bastoul de Flavigny sur Rézonville, le brave colonel Rolland du 23e de ligne, qui marche en tête de ses soldats, le bras en écharpe et à pied, car son cheval vient d'être tué, les rallie avec un magnifique sangfroid, sous le feu écrasant de l'ennemi. Cet officier supérieur, secondé par son lieutenant-colonel M. de Linière, les conduit à la droite de la route de Mars-la-Tour, en avant de Rézonville, et les place auprès de trois compagnies du 1er bataillon qui ont déjà pris position, après avoir évacué Vionville. Sur ce point, les feux à volonté recommencent à pétiller de plus

belle et attirent les efforts des Prussiens, qui essayent vainement d'enlever la crête.

Cette position, occupée à midi et demi par les débris du 23e de ligne, est conservée jusqu'au soir, grâce au courage et à l'élan des officiers. L'ennemi fait plusieurs fois des efforts énergiques pour les en déloger. Il n'y parvient pas.

Le brave général Mangin, que l'on trouve toujours au milieu du danger, a plusieurs chevaux tués sous lui ; le lieutenant-colonel de Linière tombe grièvement frappé d'une balle à la tête ; à quelques pas de lui, le capitaine Schœffer est blessé d'un éclat d'obus ; le capitaine Gasquet, que l'on voit toujours au milieu du péril et dont les habits sont criblés par des projectiles, n'est pas atteint par le feu de l'ennemi.

Dans cette journée, le 23e de ligne compte cinq officiers tués : les lieutenants Fiant, Le Rouxeau de Saint-Dridan, Rogé; les sous-lieutenants Régnier et de Mondion; — onze officiers blessés : le colonel Rolland ; le lieutenant-colonel de Linière ; le commandant Harty de Pierrebourg; le capitaine-adjudant-major Dartigues; les capitaines Bastien, Schœffer; les lieutenants Babin, Coron; les sous-lieutenants Jeanniot, Riston; — deux officiers disparus : le lieutenant Rouvreau et le sous-lieutenant Henrionnet; — et quatre cent soixante sous-officiers et soldats tués, blessés ou disparus.

— La 2e brigade de la division Bataille (66e et 67e de ligne) a, elle aussi, longtemps tenu bon. Plusieurs fois les colonnes ennemies ont été repoussées par elle sur les hauteurs reprises. Si un renfort lui fût arrivé opportunément, elle n'eût pas bougé de ses positions ; mais aucune troupe française de soutien ne se montre : en revanche, le nombre des Allemands augmente à vue d'œil.

Le 66e résiste toujours, avec un admirable courage. Officiers, sous-officiers et soldats rivalisent de valeur et de dévouement. Le capitaine Tochon, bien que blessé deux fois, reste inébranlable à la tête de sa compagnie; le sergent-fourrier Viguier tombe tué après avoir maintenu au feu une grande partie des hommes de sa section, dont il dirigeait le tir avec un sang-froid et une bravoure dignes des plus grands éloges.

Citons aussi le chef de bataillon Gérard ; le capitaine adjudant-major Serpin ; les capitaines Arnoux, Rivière, Clément, Hurpiot, Delorme, Doridant, Woirgard ; le médecin-major de 1re classe Beaufils; les lieutenants Delort de Mialhe, Devaureix, Demazière de Chambon, Guilhemin, Laramée, Fournier, Montagnon, Bourdelois, Le Flo (officier d'ordonnance du général Bastoul), Royer, Moreau, Malafosse, Juffé, Delorme ; les sous-lieutenants

Frachet, Sauzet, Claris, Badic, Baumard, Thevenin, Imbert, Bidaut, Cecialdi, Devaux, Médard, Vilar, Varnavant; l'adjudant-sous-officier André.

Les sergents-majors et sergents : Santini, Vialle, Piegras, Nicolas, Dey, Loyson, Padovani, Muselli, Peyrelade, Defarges, Ricau, Prejermain, Picoche, Soubeyrand, Vincent, Vianney-Liaud, Choteaux, Dimey, Deguilhem, Bohnn, Sonthonax, Mensmer, Fanon, Chazalon, Drion; le caporal-sapeur Smagghe; le caporal-clairon Vonderscher; les caporaux Finance, Laffon, Sabatte, Dangla; les sapeurs Subra, Ramon; les soldats Saubin, Sévignon, Gautheron, Marast, Thiesse, Saulnier, Joseph, Songlon, Delage, Michaux, Chourreau, Lombard, Ferbert, Bouchardet, Mauny, Friguier, Weber.

Malgré le courage intrépide de tous ces braves gens, la retraite de la brigade Bastoul, décimée par les feux convergents des Allemands, devient inévitable aussi. Le 66e et le 67e de ligne reculent alors et, après avoir fait brillamment leur devoir, abandonnent leurs positions, dans lesquelles ils ne sont pas soutenus.

Deux chefs de bataillon en reforment les débris près du village de Rézonville.

Dans cette retraite, tous les combattants de la brigade Bastoul ont été émerveillés de la conduite héroïque du sergent-major Sonthonax, du 66e de ligne, qui, ayant pris le commandement de sa compagnie après que ses trois officiers ont été mis hors de combat, la maintient au feu et, sous une grêle de mitraille, en dirige le mouvement rétrograde comme à la parade.

Cette journée coûte à ce dernier régiment sept officiers tués : Ropper, lieutenant-colonel; Guichard, chef de bataillon; Lefaure, Arnoux, Serval, capitaines; Plongeron, Bélime, sous-lieutenants; — neuf officiers blessés : Ameller, colonel; Giroud, Tochon, Juffé, capitaines; Delort de Mialhe, Troutot, lieutenants; Frachet, Vilar et Deïss, sous-lieutenants; — plus quatre cent cinquante hommes de troupe tués, blessés ou disparus.

Le 66e et le 67e se portent alors en seconde ligne, où ils restent, sans être engagés de nouveau, jusqu'à la nuit.

Comme on le voit, notre 2e corps avait tenu en échec, pendant plus de deux heures, le IIIe corps allemand, ainsi qu'une partie du Xe, et avait favorisé ainsi le déploiement du 6e corps du maréchal Canrobert. L'attitude héroïque de ces braves régiments avait empêché l'ennemi de déboucher sur la route même de Verdun par Etain et de s'en rendre maître.

Notre 2e corps, fortement éprouvé, serré de toutes parts et

ne recevant aucun secours, est obligé de se retirer épuisé sous le feu écrasant des batteries ennemies.

Seule la brigade Lapasset, qui se trouve à l'extrême gauche, ne s'est pas encore laissée entraîner, et maintient encore ses positions, malgré les efforts réitérés de l'ennemi. Cette vaillante petite troupe doit jusqu'à la fin de la journée prêter un concours efficace à la garde impériale, qui bientôt viendra prendre la place du corps d'armée de Frossard.

Les divisions Vergé et Bataille, la deuxième surtout, qui a subi les premiers efforts de l'ennemi, ont éprouvé des pertes cruelles.

Le 32e de ligne (1re brigade, division Vergé), après avoir battu lentement en retraite, s'est rallié sur son ancien campement et est allé de là prendre position à droite de Rézonville. Quelques instants après, sur l'ordre de son divisionnaire, ce régiment se reporte en avant, exécute un changement de front sur son aile gauche, se déploie face aux bois qui s'étendent de Rézonville à Gravelotte, envoie des tirailleurs dans ces bois, et reste dans cette position jusqu'au moment où l'ordre lui est donné de se porter un peu en arrière sur le plateau situé en avant et à gauche de Gravelotte qu'on craint de voir occuper par l'ennemi.

Le 32e reste dans cette position toute la nuit, l'arme au pied, et ne la quitte qu'à quatre heures du matin, pour se porter en arrière de Gravelotte.

Lorsque le 2e corps a été forcé de plier, comme nous l'avons dit, sous le feu convergent des batteries qui l'entouraient, la 2e brigade (76e et 77e) de la division Vergé, à la gauche, a maintenu quelque temps encore avec une grande fermeté sa position, liée à celle du général Lapasset. Ces deux régiments gardent leurs positions jusqu'à l'arrivée des grenadiers de la garde, qui les remplacent.

Le 1er bataillon et une partie du 2e du 76e de ligne occupent longtemps encore une partie du bois des Ognons et s'y maintiennent énergiquement. Là se distinguent le colonel Brice; les capitaines adjudants-majors Caillot et du Bouzet; le capitaine Biset; les lieutenants Piédanna, Thiébaut, Cottat, Crouan, Grégoire; les sous-lieutenants Pomian, Christophe; les sergents-majors François et Morius.

Toutefois, vers une heure de l'après-midi, cette fraction du 76e de ligne est assaillie de front et sur la gauche par un feu terrible qui l'oblige à reculer. Des masses d'infanterie prussienne s'avancent rapidement à travers le bois et enveloppent presque tous les tirailleurs. Ces braves gens, au nombre de deux cent cinquante environ, se défendent longtemps; presque

tous succombent les armes à la main, et les quelques survivants sont obligés de déposer leurs chassepots sur des monceaux de cadavres ennemis.

Les survivants de cette fraction du 76e, sortent alors du bois à gauche et à droite : les premiers vont s'installer derrière un pli de terrain, et là, se couchant à plat ventre, ouvrent un feu terrible et soutenu sur le bois, si bien que l'ennemi ne peut en déboucher; nos soldats ne se retirent qu'après avoir brûlé toutes leurs cartouches et même utilisé les munitions trouvées dans les cartouchières de leurs camarades tués ou blessés; les mains et le visage noirs de poudre, les vêtements mis en lambeaux par les broussailles des taillis, ils traversent Rézonville, et vont se reformer sur une petite colline à gauche et en arrière de ce village; là, ils rallient ceux qui sont sortis par la droite du bois et qui, s'étant réunis au 55e de ligne, ont pris part à un mouvement offensif exécuté par ce régiment, mouvement que nous raconterons dans le chapitre suivant.

Plus tard, le groupe principal du 76e, qui est à hauteur de Gravelotte, vient se joindre à eux. De là, ce régiment assiste à toutes les péripéties de cette glorieuse bataille et voit reprendre par la garde impériale les positions d'où notre 2e corps venait d'être repoussé.

Les pertes du 76e dans cette journée furent de seize officiers. Tués : de Champmorin du Jarossé et Lafond, lieutenants; Amiot, sous-lieutenant. — Blessés : Gilet, Demangé, Buhot-Launay, Wallerand, capitaines; Rollandes, Laporte, Cottat, lieutenants; Malick, Duclo, Pomian, Christophe, Pascier, sous-lieutenants. — Disparu : Foléas, capitaine adjudant-major. — Plus, six cents hommes tués, blessés ou disparus.

Le 77e de ligne, habilement dirigé par le colonel Février, a longtemps gardé ses positions. Là se sont distingués le lieutenant-colonel Nicot; le chef de bataillon Lemontagner; les capitaines Patenay, Donnève, Chevrier, Eyraud; le lieutenant Mailhes; les sous-lieutenants Balde et Dourthe; l'adjudant Morissonnaud; le sergent-major Landard; le caporal Greffier.

Relevé de son poste par les grenadiers de la garde, le 77e va se reformer en arrière du village de Rézonville. Placé alors en réserve avec les autres régiments du 2e corps, le 77e est massé en arrière du ravin, sur le plateau qui s'étend à droite du bois des Ognons.

Dans cet engagement, le régiment perd le capitaine-adjudant-major Soubiranne et le lieutenant Gardette, tués; les capitaines Donnève, Hiver et Argoud, blessés; plus, cent quarante-cinq sous-officiers, caporaux et soldats tués, blessés ou disparus.

Ainsi donc, la brigade Valazé s'est retirée en arrière de Rézonville, où les divisions Vergé et Bataille, qui, en supportant depuis le matin tout l'effort de l'ennemi, ont subi d'énormes pertes, se sont ralliées et se reconstituent pour attendre, s'il y a lieu, le moment d'agir encore.

La plupart de leurs batteries restent néanmoins en position et, après s'être réapprovisionnées, continuent leur feu avec celles de la réserve, notamment les deux de 12 du commandant Rébillot, qui prêtent vaillamment leur appui au 6e corps, jusqu'à la fin de la journée.

Au moment où le 2e corps battait en retraite, le capitaine d'Esclaibes d'Hust, commandant la 8e batterie du 17e d'artillerie à cheval, s'aperçoit que l'infanterie prussienne avance de nouveau; n'ayant plus personne pour le soutenir, craignant d'être débordé, soit à droite, soit à gauche, et alors d'être coupé dans sa retraite, il se retire jusqu'à Rézonville, en parcourant deux mille huit cents mètres environ et en ne rencontrant sur sa route que des cadavres et nos blessés qui se retirent péniblement.

Quatre chevaux sont tués, trois hommes et six chevaux sont blessés, dans cette retraite effectuée sous une grêle d'obus, qui éclatent de tous côtés.

Arrivé à Rézonville, le capitaine d'Esclaibes d'Hust place sa batterie à l'abri des projectiles de l'artillerie prussienne qui commencent à tomber jusque-là. Il fait remplir tous les avant-trains des pièces et les caissons avec les charges et les projectiles des quatre caissons, dans lesquels il reste le moins de coups à tirer, et envoie le chef de la ligne des caissons changer ces quatre voitures vides contre les deux de sa réserve et deux du parc de réserve du 2e corps.

Il s'occupe ensuite à égaliser les servants par pièces et à remplacer par des chevaux venant de la réserve, les chevaux de selle et de trait qui sont restés sur le champ de bataille. Bientôt, les caissons étant arrivés, la 8e batterie du 17e est prête à recommencer le feu.

Son commandant ne sait où trouver le chef d'escadron Gougis, qui depuis la veille se trouve avec la 7e batterie du même régiment, détachée à la division de cavalerie de Valabrègue; il ignore également où peut se trouver le colonel Beaudoin, qui, dès le commencement de la bataille, est resté sans commandement, toutes ses batteries de la réserve ayant été envoyées séparément de tous côtés aux généraux de division qui réclamaient de l'artillerie.

Voyant devant elle deux batteries qui sont en position à

gauche de Rézonville et qui tirent sur l'artillerie prussienne, la 8e batterie du 17e va prendre position à leur gauche et commence le feu.

Après quelques coups par pièce, constatant que la distance est trop grande pour exécuter un tir d'une certaine précision avec le calibre 4, et ne voulant pas, par suite, user ses munitions mal à propos, le capitaine d'Esclaibes d'Hust fait cesser le feu et se retire en arrière de Rézonville. Cet officier envoie un de ses lieutenants à la recherche du colonel Beaudoin ou du général Gagneur, commandant l'artillerie du 2e corps, et au même instant le chef d'état-major de celui-ci, le colonel de Franchessin, survient et donne l'ordre de se porter en avant de Gravelotte et de mettre en batterie, dans la direction de la route qui débouche du bois de Vaux dans le défilé de la Mance, pour le cas où les Prussiens chercheraient à tourner notre position de ce côté.

Comme nos tirailleurs bordent encore le bois de Gravelotte, le capitaine d'Esclaibes d'Hust prie son lieutenant en premier, M. Commaille, de se porter au galop jusqu'à la lisière de ce bois, et de mesurer, en revenant à pied, la distance exacte à laquelle ils se trouvent. Il y a environ neuf cent cinquante mètres. Les pièces sont aussitôt pointées à cette distance et attendent dans cette position.

Le capitaine en second, Vellicus, qui a été blessé d'un éclat d'obus à la tête, et dont le cheval a été tué dans la précédente mise en batterie, n'en continue pas moins son service. La 8e batterie tire dans cette journée six cents coups de canon. Citons, pour leur courageuse conduite, l'adjudant Duchange; les maréchaux des logis Michel, Cote; les brigadiers Brodier, Mory, Courazier, David, blessés tous les quatre; les artificiers Valleret, Buob; le 2e servant Vuillemin, blessé; cette batterie avait perdu un officier blessé, deux servants tués; quatre brigadiers, un artificier, et onze servants blessés; vingt et un chevaux tués et dix-sept blessés.

Les 5e et 6e batteries à cheval de la réserve d'artillerie de la garde ont également protégé avec la plus grande efficacité la retraite du 2e corps.

Au bout de trois quarts d'heure de feu, le capitaine Gay, commandant la 6e batterie, apercevant reculer l'infanterie française qui est à sa gauche et craignant de se voir surpris par l'infanterie prussienne, qui peut s'approcher de très près, tout en restant défilée par les pentes sur le bord desquelles est placée sa batterie, donne l'ordre de déployer les prolonges. Puis, des renforts étant arrivés, les 5e et 6e batteries de la réserve de la garde

deviennent disponibles. Elles se trouvaient en effet remplacées par une batterie de mitrailleuses de la ligne, que le maréchal Bazaine venait de placer lui-même pour s'opposer vigoureusement à la marche offensive des Prussiens, ce qu'elle réussit complètement à faire.

Dans cette rude journée, le 2e corps a fait courageusement son devoir. S'il a pu, au commencement de l'action, soutenir seul le combat contre un ennemi qui avait pour lui la supériorité en canons surtout et l'initiative de l'attaque, il le doit à la vigueur de ses troupes, et au puissant concours de son artillerie, dont plusieurs officiers, le lieutenant-colonel de Maintenant, le chef d'escadron de Germay, ont, comme on le sait, succombé avec honneur.

Le 2e corps a compté deux cent un officiers et cinq mille quatre-vingt-cinq sous-officiers et soldats tués, blessés ou disparus; en tout cinq mille deux cent quatre-vingt-six, sur un effectif de vingt-six mille six cents hommes, y compris la brigade Lapasset. La division Bataille, la plus éprouvée, compte à elle seule : soixante-seize officiers et deux mille quatre cent trente-deux sous-officiers et soldats hors de combat.

Cette perte élevée s'explique, si l'on considère que ce corps d'armée, pendant près de quatre heures, a été sous un feu d'artillerie des plus intenses, et que la brigade Lapasset, qui, avec la 2e division, a subi les plus grandes pertes (quarante-cinq officiers et neuf cent cinquante-six hommes hors de combat), s'est battue jusqu'à la nuit.

Comme on le voit, les officiers avaient largement payé de leur personne. Un fait à l'appui :

Le matin de la bataille, trois jeunes officiers, sortant de l'école de Saint-Cyr, arrivaient à la 2e division du 2e corps d'armée. Un officier d'état-major fut chargé de les conduire à leurs régiments et de les présenter à leurs colonels. Le canon tonnait déjà, précurseur d'une grande bataille. L'officier d'état-major — il avait vu la Crimée et le Mexique — fronçait le sourcil. Les trois sous-lieutenants, tout à la joie de commencer leur carrière un jour de combat, disaient en chœur:

« Que c'est beau, une bataille! »

— Oui, leur répliqua le commandant, le soir, quand c'est fini. »

Le soir, quand ce fut fini, le général Bataille demanda à l'officier d'état-major :

« Eh bien, et vos sous-lieutenants?

— Tous trois à l'ambulance.

— Et c'est grave?

— Je crois qu'il y en a deux qui ne s'en tireront pas. »

Charge des cuirassiers de la garde en avant de Flavigny.

CHAPITRE V

Charge des cuirassiers de la garde.

Mouvement des Allemands sur Rézonville. — La brigade du Preuil. — Sa formation. — Cuirassiers et carabiniers. — Ordre de charger. — Charge des 1er et 2e escadrons du 3e lanciers. — « Vivent les lanciers ! » — Le coup de *lance à terre*. — Pertes des deux escadrons du 3e lanciers. — Charge des cuirassiers de la garde sur trois échelons. — Une charge sublime. — Attaque du 1er échelon. — Pertes. — Les 2e et 3e échelons. — Le général du Preuil. — Une barricade de cadavres. — Pertes des cuirassiers de la garde. — Le retour de la charge. — Un triste spectacle. — Épisodes. — Chevaux blessés. — Retraite de la brigade du Preuil. — Charge de la brigade de houzards de von Redern. — La 2e batterie à cheval de la garde. — Les houzards de Brunswick. — Mêlée de cavalerie. — Attaque de la batterie Donop par les cavaliers allemands. — Défense héroïque. — Mort du lieutenant d'artillerie de la garde d'Esparbès de Lussan. — Défense de la 10e batterie du 15e d'artillerie. — Combat à l'arme blanche entre les états-majors français et les houzards allemands. — Belle conduite du lieutenant-colonel Gaillard. — Le maréchal Bazaine est entouré. — Charge de l'escadron d'escorte du 5e hussards. — Ses pertes. — Reprise des

canons de la garde. — Attaque du 1er escadron du 2e chasseurs et du 3e escadron du 4e chasseurs. — Le 3e bataillon de chasseurs. — Charge des 3e et 5e escadrons du 3e lanciers. — Le lieu du combat. — La 6e division de cavalerie allemande. — Sa tentative de déploiement. — Elle est repoussée par les feux de notre infanterie. — Le 55e de ligne. — Dialogues sur le champ de bataille. — Le commandant Millot. — Trait de sang-froid de colonel de Waldner-Freundstein. — Un maréchal de France perdu et retrouvé. — Pertes du 55e de ligne.

Les masses prussiennes, voyant plier notre 2e corps devant elles, veulent profiter de cet instant favorable pour gagner du terrain. Déjà même un mouvement en avant se manifeste, malgré le feu de nos batteries, et menace sérieusement Rézonville.

Le commandant du 2e corps a seulement sous la main le 3e lanciers de la brigade mixte Lapasset; un peu en arrière se trouve la brigade de réserve de la division de cavalerie de la garde, la seule qui reste entre les mains de son chef, le général Desvaux, et a été placée, dès le commencement de l'action, des deux côtés de la route de Mars-la-Tour, un peu en arrière de la crête correspondant au village de Rézonville : les carabiniers à droite, les cuirassiers à gauche.

Le général Desvaux, suivi de son aide de camp, le commandant Robert, se tient avec les carabiniers et veille à leur placement en position, tandis que le général du Preuil se trouve avec les cuirassiers.

Vers neuf heures et demie du matin, les hommes de cette brigade venaient de déjeuner et se tenaient prêts à monter à cheval, lorsque le canon s'est fait entendre tout à coup dans la direction de Vionville.

Bientôt des dragons isolés ou par groupes, des attelages sans voitures, arrivent au galop sur le bivouac de la brigade du Preuil. Ce sont des cavaliers de la division de Forton que les obus de l'ennemi viennent de surprendre dans leur campement en avant de Vionville.

On sonne *à cheval*. La brigade du Preuil est aussitôt en selle et se forme sur une ligne, la gauche, composée des cuirassiers, appuyée, comme nous l'avons déjà dit, à la route de Mars-la-Tour, la droite composée des carabiniers et appuyée au bois de Villers

L'aspect de ces troupes d'élite est magnifique : les cuirassiers, coiffés du casque à haut cimier de cuivre et à jugulaires en gourmettes et non en écailles comme les autres cuirassiers, la crinière noire flottante, la cuirasse d'acier bouclée sur la tunique bleu foncé à épaulettes et aiguillettes de fil blanc,

la culotte collante garance à passepoil bleu, renfermée dans la botte forte à hautes tiges en cuir fort, avec éperons à la chevalière; — les carabiniers, imposants au possible avec le large soleil argenté sur le devant de la cuirasse recouverte en cuivre, les épaulettes et les aiguillettes en laine écarlate sur la capote tunique bleu de ciel; leur haute stature est encore augmentée par le casque en cuivre jaune avec la chenille en crin écarlate.

Ce dernier régiment, sous les ordres du colonel Petit, du lieutenant-colonel de la Filolie, des commandants Innocenti et Gervais, se compose de cinq escadrons (1er, 2e, 3e, 5e, 6e), capitaines Bué, Beyne, Thomas, Vieux, Lamarine.

La brigade du Preuil se porte aussitôt en avant dans l'ordre déjà indiqué, malgré les réclamations du colonel Dupressoir, des cuirassiers de la garde, qui demande à reprendre sa place de bataille à la droite de la ligne.

Arrivée à l'endroit où l'ancienne voie romaine fait un coude, la brigade s'arrête et se trouve à peu près à hauteur du village de Rézonville, qu'elle aperçoit à sa gauche et un peu en avant. Une nombreuse artillerie est en batterie sur la crête du plateau, en avant de la brigade. La division de cavalerie de Forton est massée devant nos cuirassiers et carabiniers de la garde. Sur la droite, le long des bois de Villers, la bataille paraît aussi engagée chaudement de ce côté par les troupes de notre 6e corps.

Vers midi, l'ennemi semble vouloir accentuer son mouvement sur Rézonville; les nombreuses batteries que l'on aperçoit au loin vers Flavigny et Vionville lancent sur la brigade du Preuil, quantité d'obus; heureusement leur tir est mal réglé; les projectiles à fusée percutante s'enfoncent sans éclater dans les terres labourées qui entourent nos cavaliers. Quelques chevaux des carabiniers sont seulement atteints; un cavalier du 6e escadron de ce régiment est fortement contusionné, et le trompette Chancogne, grièvement atteint au côté, est conduit aux ambulances. On rétrograde par un mouvement successif par pelotons, pour se mettre en dehors du tir, qui menace de devenir meurtrier. Pendant ce mouvement, un caisson saute derrière la gauche des carabiniers, sans heureusement blesser personne.

L'infanterie prussienne, appuyée par une artillerie formidable et une nombreuse cavalerie, est à ce moment formée en avant de la ferme de Flavigny, derrière une crête qui la met à l'abri du feu.

L'action redouble. Notre artillerie ne peut tenir sa position; elle est trop à découvert. Impossible à notre infanterie pour la

même raison de rester dans la plaine, et cependant l'ennemi avance et menace d'enfoncer notre centre à Rézonville et en même temps de tourner la gauche de notre ligne de bataille.

Il faut à tout prix l'arrêter. Il faut un sacrifice héroïque pour contenir les assaillants.

Ce sacrifice, le général Frossard le demande au 3e lanciers et aux cuirassiers de la garde. Voyant une partie de ses troupes plier, le commandant du 2e corps juge à propos de faire charger une colonne d'infanterie ennemie qui s'avance rapidement et se trouve à peu de distance du ravin de Rézonville, presque vis-à-vis de la position occupée par les cuirassiers de la garde.

Courant aussitôt à ce régiment, il s'adresse au général du Preuil qui se trouve avec les cuirassiers.

« Général, lui dit le commandant du 2e corps, ramassez tout ce que vous avez de cavalerie sous la main et exécutez une charge vigoureuse, sans quoi nous sommes f...ichus (*sic*). »

Cet ordre est confirmé par le maréchal Bazaine lui-même, qui se trouve au milieu des troupes du 2e corps, et qui en même temps appelle sur-le-champ la 2e batterie à cheval de la réserve d'artillerie de la garde (capitaine commandant Donop) pour appuyer ce mouvement et couvrir le flanc gauche des cuirassiers.

Le général Frossard donne l'ordre au 3e lanciers de se jeter le premier à la rencontre de l'assaillant, pendant que les cuirassiers appuieront la charge en arrière et à gauche. Le commandant du 2e corps transmet lui-même cet ordre au général du Preuil, qui va diriger le mouvement, en lui recommandant de pousser sa charge jusqu'à l'artillerie prussienne s'il le peut.

Le capitaine d'état-major de la Pommeraye apporte au colonel Torel, du 3e lanciers, l'ordre du général Frossard. Immédiatement le régiment monte à cheval et le colonel commande : « Par demi-régiment, changement de front sur l'aile droite, au galop, marche ! »

Par suite de ce mouvement, les 3e et 5e escadrons se trouvent à la droite et les 1er et 2e à gauche. Le régiment s'ébranle : rien de plus martial et de plus coquet tout à la fois que ces schapskas en toile cirée, ces courtes tuniques bleues à collet jaune et épaulettes blanches, ces longues lances à flammes blanches et rouges voltigeant de tous côtés au gré du vent.

De nombreux accidents de terrain jettent quelque désordre dans le rang pendant la marche au galop. Cependant le régiment arrive sur la crête et aperçoit enfin l'ennemi avec lequel il va se mesurer, lorsqu'un nouvel officier d'état-major vient arrêter le mouvement. Les lanciers font demi-tour, se reforment, et, sur un nouvel ordre, s'élancent de nouveau.

Au moment où ce brave régiment prend le galop de charge et passe comme un tourbillon à hauteur des réserves de droite du 55e de ligne, on entend une acclamation : « Vivent les lanciers ! » crient les fantassins. Nos cavaliers leur répondent et disparaissent dans la fumée. Ce n'est plus un tourbillon, c'est une véritable trombe de chevaux, courant, galopant à une allure vertigineuse.

Le 1er escadron (capitaine Hydien ; lieutenants Cheyton, Raimond ; sous-lieutenants Adrian, Laroche), et le 2e escadron (capitaines de Rasac, Brulin ; lieutenants Rey, Rossi ; sous-lieutenants, Pesson-Maisonneuve et Bergasse), guidés par le lieutenant-colonel Wolbert, le chef d'escadrons d'Yanville, et le capitaine adjudant-major Chelin, suivent le colonel Torel, qui se dirige droit sur l'infanterie ennemie formée en carré.

La charge est vigoureusement menée et poussée à fond aux cris mille fois répétés de : « Vive l'Empereur ! »

Les deux escadrons conservent une grande cohésion, les lances baissées, et présentent un alignement magnifique. Tout fait prévoir que rien ne résistera à cet ouragan discipliné.

A soixante mètres seulement, les Prussiens font feu, mais la plupart des projectiles vont frapper les cuirassiers de la garde qui se trouvent en arrière, ce qui explique les pertes énormes que ces derniers ont subies dans cette affaire.

En revanche, l'artillerie cause plus de dommages aux lanciers. Un obus éclate entre le colonel Torel et le front du 1er escadron, en plein milieu du groupe d'officiers qui suivent de près le chef du régiment.

Au travers le nuage de fumée et de poussière soulevé par l'explosion de ce projectile, on voit plusieurs cavaliers rouler à terre avec leurs chevaux. Le capitaine-adjudant-major Chelin a été atteint à la tête, le capitaine Hydien en pleine poitrine.

Le maréchal des logis-trompette Gouvenel est blessé à l'avant-bras droit, le brigadier Paul au talon; le maréchal des logis Coupey a le pouce gauche enlevé.

C'est là un noble baptême du feu pour nos lanciers, qui avancent toujours sous une grêle de projectiles ; malheureusement, comme aucun point d'attaque précis n'a été indiqué, la direction change peu à peu : on se jette à droite ; une partie du 2e escadron vient seule donner sur le coin du carré que les Allemands ont formé en voyant accourir la charge. Quelques lanciers dans cette rencontre exécutent avec succès le coup de *lance à terre* sur un groupe de fantassins ennemis qui se sont jetés à plat ventre pour éviter le choc. Habilement pointées, les pointes bleuâtres de nos longues lances se plantent comme

des flèches dans le dos de ces Teutons et les clouent littéralement sur le sol.

Entraînés à toute vitesse, les deux premiers escadrons du 3e lanciers dépassent le carré et sont alors pris de flanc par une fusillade meurtrière qui les force à la retraite. Dans cette charge se distinguent le maréchal des logis Barian; les brigadiers Paul et Claudel; les lanciers Chaillot et Boufil. En ralliant ses hommes, le colonel Torel a son cheval tué sous lui, mais aussitôt le maréchal des logis Bouvier saute à terre et donne le sien à son chef, au risque d'être lui-même pris ou tué.

Les deux premiers escadrons du 3e lanciers ont fourni cette charge brillante avec un entrain parfait et après avoir parcouru environ huit cents mètres avant d'aborder l'ennemi.

Dans cet engagement, les pertes du 3e lanciers s'élèvent à trois officiers blessés : le capitaine commandant de Rasac, dont le cheval a été tué et qui, porté disparu, est retrouvé le 18 août; le capitaine adjudant-major Chelin et le capitaine en second Hydien; — dix-sept-hommes tués dont le maréchal des logis chef Bernard ; les brigadiers Petit-Jean, Chandron, Nallet, Beaumont, le trompette Gerbe et onze lanciers; — seize hommes blessés, dont le maréchal des logis-trompette Gouvenel; le maréchal des logis Ligier; le brigadier-fourrier Gimel; le brigadier Paul; les trompettes Level et Toulon et dix lanciers ; — trente-quatre chevaux tués et douze blessés.

— Le régiment des cuirassiers de la garde impériale suit de près le 3e lanciers : l'action de ce dernier régiment sur les carrés ennemis n'ayant donné aucun résultat, c'est alors que les cuirassiers exécutent cette charge qui est restée légendaire.

Ces braves gens, à cheval depuis le matin, s'avançaient avec le calme de gens résolus. Ils étaient près de la première ligne, et déjà, comme on l'a vu, des obus avaient éclaté dans leurs rangs sans altérer leur sang-froid, quand le maréchal Bazaine, voyant les lanciers refoulés, ordonne au régiment de cuirassiers de charger à son tour pour arrêter à tout prix l'ennemi, qui s'avance et gagne du terrain.

Il n'y a pas une minute, pas une seconde à perdre. Le général du Preuil reçoit l'ordre de charger : « En avant les cuirassiers! » s'écrie-t-il. Au commandement de leur chef, les cuirassiers passent la route de Verdun et se portent en avant vers la gauche de Rézonville. Obligés de se détourner d'un amas de cadavres qui obstruent le passage, ces hommes de fer atteignent au pas la crête du plateau et s'avancent dans un ordre admirable sous une grêle de projectiles.

« En avant! » répètent les officiers. Le cœur bat, les oreilles

tintent, les chevaux, rendus fous par le bruit, s'irritent, se cabrent, ruent dans les rangs, piaffent, tournent sur eux-mêmes, s'ébrouent avec fureur.

Le régiment est formé sur trois échelons, à cent pas environ de distance les uns des autres : 4e et 6e escadrons en première ligne, 2e et 3e en deuxième, 1er en troisième ligne, à environ mille à onze cents mètres des Allemands, qui forment trois carrés intacts, échelonnés et flanqués d'artillerie et de cavalerie. C'est à peine si l'on distingue l'ennemi; il semble une haie à l'horizon.

Soudain, un tourbillon de poussière s'élève sur cette partie du champ de bataille... un immense bruit de ferraille. Le sol s'ébranle comme par un tremblement de terre.....

Sans vouloir attendre que la batterie de la garde du capitaine Donop, qui doit leur ouvrir les carrés ennemis, ait fait feu, les cuirassiers partent au galop, enlevés par le général du Preuil, et s'élancent à la mort avec une ivresse furieuse, en braves qui se savent perdus et qui veulent mourir dans la fièvre de l'héroïsme. Cette valeureuse cavalerie, prenant plus à droite que le 3e lanciers, s'abat, au milieu d'un effroyable ouragan de plomb sillonné d'éclairs, sur les carrés ennemis qu'elle ne pourra ébranler, mais dont elle arrêtera la marche. C'est une charge sublime comme celle des cuirassiers de Frœschwiller et désastreuse comme elle.

Le général Desvaux qui se trouvait avec les carabiniers, en voyant ce mouvement insensé, mais sublime, d'un seul régiment de cavalerie contre toute une division ennemie, se précipite pour retenir les cuirassiers, mais il est trop tard.

C'est vraiment un spectacle grandiose que celui de ces magnifiques escadrons, s'ébranlant comme une muraille de fer, à la voix tonnante de leur gigantesque colonel Dupressoir : casques et cuirasses brillent au soleil, les crinières flottent au vent et la terre résonne jusqu'au loin sous leur galop précipité; mais hélas! le cœur se serre à la pensée qu'on les envoie à une mort aussi certaine qu'inutile.

Les trois lignes d'acier des cuirassiers de la garde se précipitent en avant, comme un ouragan, et s'engouffrent dans un véritable brasier derrière lequel on commence à voir distinctement de grandes masses qui s'avancent. Une forêt de petites pointes brillantes s'en détache, l'on entend des cris gutturaux, des hourras sauvages... fusillade enragée. Les pièces de canon crachent la mitraille, les balles sifflent par milliers, déchirant l'air de ce *trrouit* sinistre, qui fait dire au troupier, insouciant et gouailleur, même au plus fort du feu : « *Entends-tu la perdrix?* »

Les deux escadrons de la première ligne (le 4e, capitaine-commandant Thomas; le 6e, capitaine-commandant Roussange), ayant avec eux le lieutenant-colonel Letourneur et le commandant Sahuquet, entraînés par leurs chefs, sont partis au galop. Dès les premières foulées, des voitures abandonnées, des effets de campement épars sur le terrain, mettent le désordre dans cette troupe, qui n'en poursuit pas moins, avec un courage héroïque, l'attaque qui lui a été ordonnée, et pousse la charge dès qu'elle se trouve à quatre cents mètres de l'ennemi.

Lancés avec une vigueur inouïe, nos cuirassiers abordent l'infanterie en marche vers la route à l'est de Flavigny et qui a formé aussitôt, et avec la régularité du terrain de manœuvre, trois carrés disposés en échiquier; ces carrés sont appuyés à chaque aile par de l'artillerie et soutenus en arrière par des escadrons de houzards.

Les cuirassiers s'approchent et sont à bout portant ; les Prussiens, qui n'ont pas encore tiré un coup de fusil, se serrent sur trois rangs et font feu : c'est alors une de ces mêlés fantastiques qui n'existent le plus souvent que dans l'imagination des écrivains.

Le premier rang du 4e escadron est composé d'officiers : ces vaillants sont tous tués ou blessés ; le deuxième rang éprouve à peu près le même sort.

Le lieutenant-colonel Letourneur et le commandant Sahuquet, qui chargent avec la première ligne, tombent blessés mortellement. Sur sept officiers du 4e escadron, cinq : les lieutenants Bonherbe et Barreau, les sous-lieutenants Leclerc, Cornejoulx et Faralicq, ont leurs chevaux tués et tombent morts ou grièvement blessés au pouvoir de l'ennemi.

Le capitaine-commandant Thomas, atteint assez gravement, resté seul à cheval de tous les officiers du premier rang, traverse la première ligne, suivi par le capitaine en second Masson, le maréchal des logis-chef Langlaude, et entraîne les quelques cuirassiers de l'escadron qui n'ont pas été atteints par les projectiles ennemis.

Fusillée par derrière par le second rang allemand, qui a fait alors demi-tour, et couverte de feux par les compagnies en marche entre Flavigny et la Chaussée, cette poignée de cavaliers tourne le carré de la deuxième ligne, sabre quelques servants ennemis sur leurs pièces, puis revient, en ripostant au coup de sabre des houzards qui la chargent en fourrageurs; enfin, ces intrépides cuirassiers sont hors de danger : un régiment d'infanterie de notre 2e corps, le 77e de ligne, resté un des derniers sur cette partie du champ de bataille et témoin de ce carnage,

crible de balles les houzards prussiens et les met en pleine déroute.

Au 4e escadron, parmi les officiers, il n'y a que le capitaine en second Masson qui soit épargné, mais une balle a enlevé l'épaulière de sa cuirasse et son cheval est blessé ; le maréchal des logis-chef Langlaude est blessé.

Tous les sous-officiers sont tués ou horriblement mutilés. De treize brigadiers, neuf restent sur le champ de bataille, blessés mortellement; des quatre qui reviennent, deux sont blessés : les deux autres ont leurs chevaux tués; de cent cavaliers, il en reste à peine vingt valides.

Le 6e escadron est aussi très éprouvé : le capitaine-commandant Roussange a son cheval blessé; le capitaine en second Gudin tombe sous son cheval tué; le sous-lieutenant Bauvin est blessé; quelques cavaliers sont tués ou blessés; beaucoup de chevaux s'affaissent percés par les projectiles.

La deuxième ligne appuie la première et arrive franchement à la charge; le général du Preuil se met en avant d'elle et charge la canne à la main, suivi de son officier d'ordonnance, le lieutenant de Saint-James, des carabiniers de la garde.

A soixante mètres de la face des carrés ennemis, un feu très violent abat les deux rangs de cette deuxième ligne et produit un pêle-mêle indescriptible d'hommes et de chevaux. De nouveaux feux viennent encore, si c'est possible, augmenter ce pêle-mêle.

Le colonel Dupressoir, qui se trouve à gauche du général du Preuil, a son cheval blessé : il remonte aussitôt, sous le feu, un cheval que lui offre un cuirassier ; le commandant de Vergès a son cheval tué; son épaulette et ses vêtements sont percés de balles; une seule l'atteint légèrement à la tête : il saute sur le cheval d'un brigadier mort et rejoint ses escadrons.

Les capitaines-commandants Laborde et Barois, des 2e et 3e escadrons, sont blessés, ainsi que les sous-lieutenants de Crouy et de Fromessant ; le lieutenant Boudeville et le sous-lieutenant Michaux sont tués; les lieutenants Davesnes et Mégard ont leurs chevaux tués.

La deuxième ligne rencontre comme nouvel obstacle les corps des hommes et des chevaux morts ou blessés, qui forment comme un rempart derrière lequel s'abritent les Prussiens; sa charge est ralentie, mais pas arrêtée; quoiqu'elle ait déjà reçu le feu des batteries ennemies, ses pertes en hommes et en chevaux sont énormes; elles sont cependant moins fortes que celles de la première ligne.

Le 1er escadron, commandé par le capitaine Barenaut, arrive

à son tour, en troisième ligne, à la charge, et vient se heurter contre cette barrière de cadavres, où elle éprouve le même sort que les précédentes : les deux premières lignes ont reçu presque tous les projectiles; il en reste cependant encore pour ce dernier escadron, et il a à lutter contre les houzards prussiens, qui, repoussés par le feu de notre infanterie, se sont ralliés et rechargent de nouveau.

Le capitaine en second Casadovan est blessé; quelques cavaliers sont encore tués ou blessés.

Cet épisode de la bataille est une page honorable pour les cuirassiers de la garde; ils ont eu à combattre des carrés d'infanterie intacts, garnis de tout leur feu, soutenus par des pièces chargées à mitrailles et appuyés par la cavalerie.

Ces vaillants soldats ont prouvé que, malgré tous les engins nouveaux de destruction, des hommes de cœur aborderont toujours l'ennemi, quand il faudra vaincre ou mourir...

Dans cette charge héroïque, citons les capitaines Gudin, Roussange, Barenaut, Barroy, Durand; les lieutenants Lonca, Davenne, Champigneulle, Bonherbe (mort de ses blessures, le 17 septembre) ; les sous-lieutenants Merme, Faralicq, Rougnon, de Crouy, Bauvin ; l'adjudant Becquet ; les maréchaux des logis chefs Langlaude, Christ, Maldidier; les maréchaux des logis Barré, Nera et de Saint-Gervais ; le cuirassier Jacquel.

Citons aussi un brave cuirassier, Jean-Baptiste Dormayer, qui fut cité à l'ordre de l'armée, pour s'être dégagé de son cheval tué sous lui pendant la charge, et, quoique fortement contusionné, avoir sauvé la vie à son capitaine-commandant, également blessé et démonté, en le traînant dans un fourré à l'abri des projectiles.

Deux cuirassiers faits prisonniers durant cette charge, le maréchal des logis-fourrier Delamarre et le cuirassier Seins, et emmenés par les Prussiens à Ars, parvinrent le 18 septembre suivant à s'échapper, franchirent les lignes d'investissement et rejoignirent leurs camarades.

Dans cette charge, les cuirassiers avaient perdu huit officiers mortellement atteints : le lieutenant-colonel Letourneur, le chef d'escadrons Sahuquet, deux lieutenants et quatre sous-lieutenants; — onze officiers blessés : le colonel Dupressoir; le chef d'escadrons de Vergès; trois capitaines; deux lieutenants et quatre sous-lieutenants : — troupe : tués ou disparus : vingt-quatre sous-officiers, cent neuf brigadiers ou cavaliers. Blessés : cinq sous-officiers; cinquante brigadiers ou cavaliers. Deux cent huit chevaux disparus.

Les survivants du régiment des cuirassiers de la garde ont toujours conservé précieusement le souvenir de leurs braves camarades tombés le 16 août.

— L'effort héroïque de nos cuirassiers avait été impuissant contre la grêle de projectiles qui les couvrait; les débris du régiment ont été obligés de reculer sous une grêle de balles et de mitraille. Quelques hommes à peine, quelques chevaux sans cavaliers sortent de la fournaise, qui s'est allumée devant les bataillons prussiens. Pendant sa retraite, cette poignée de cuirassiers est chargée en flanc et ramenée par un régiment de houzards ennemis, dans le sens du Sud au Nord, par conséquent de notre gauche vers notre droite.

Après cette charge émouvante, un silence règne sur toute cette partie de notre ligne de bataille... L'effort de l'ennemi est arrêté, mais on attend, anxieux, le retour de la vaillante cavalerie qui vient de se sacrifier. Bientôt des cavaliers épars couvrent l'espace qui sépare nos troupes de l'ennemi; mais combien ne peuvent parvenir jusque-là !

Plus d'un, échappé au feu des carrés et au vomissement des batteries allemandes, est arrêté dans sa retraite par la balle d'un tirailleur épargné.

Un cheval d'officier arrive au galop..... Son corps a été emporté par un obus, à la ceinture; ses jambes, chaussées de bottes vernies étincelantes, embrassent encore les flancs du cheval, qu'elles enserrent comme dans un étau... Au loin, un maréchal des logis de haute taille cherche à se dégager d'un amas de cadavres d'hommes et de chevaux; un houzard brunswickois qui passe, le saisit par la crinière de son casque et lui tranche la tête.

Un lieutenant arrive à pied, en courant, tête nue, la cuirasse faussée de coups, et se défendant avec le tronçon de son sabre contre plusieurs cavaliers ennemis qui l'entourent. Quelques soldats du 77e de ligne courent à lui, mettent les Allemands en fuite, et ramènent ce vaillant officier, qui leur raconte que faisant partie de la première ligne, il a eu son cheval percé sous lui de plusieurs balles sur le front d'un carré prussien.

Tombé aux pieds des fantassins ennemis, pris sous sa monture, cet officier est resté ainsi, attendant le second échelon du régiment. Après que celui-ci lui a passé sur le dos, il s'est relevé et a retraversé à pied, tout contusionné (car il a porté son cheval sur lui pendant dix minutes au moins), les mille à onze cents mètres, qui le séparent de notre première ligne d'infanterie. Chemin faisant, il a encore dû se coucher à terre, pour laisser passer sur lui toute une charge de houzards brunswickois, et

tout cela sous les balles des carrés ennemis qui sifflent comme de la grêle.

Un autre officier de cuirassiers, dont le cheval s'arrête, blanc d'écume, dans les rangs de notre infanterie, pâlit et tombe; on s'empresse de le relever; il est mort..... son corps est criblé de coups. Un autre est couvert de sang. Sa cuirasse en est maculée, et de petits lambeaux de chair s'attachent au sang coagulé. Un camarade a eu le crâne fracassé à ses côtés et l'a éclaboussé.

Un cheval traîne son cavalier pendu à l'étrier. La tête de l'homme a roulé dans la poussière et le sang. La face est boursouflée, hideuse. L'homme vit cependant et des paroles s'échappent de cette tête, masse de boue informe...

Un poignet coupé, pendant au bout du bras par un lambeau de chair... une figure ouverte d'un coup de sabre. A tous ces revenants de la charge, l'air farouche; tous ivres de colère et de sang; ils ne parlent pas, ils crient. Cris rauques, yeux hagards..... paupières injectées. Ils ne voient ni n'entendent.

De pauvres chevaux blessés se traînent en avant de notre ligne de bataille. L'un s'arrête la tête basse, une fontaine de sang coule de son poitrail. Il promène autour de lui un regard égaré, et tombe tout d'un coup, sur le côté. Un autre, superbe, galopant fièrement sur trois jambes. Il voit les rangs français et hennit..... L'air fier encore, la tête haute, la queue redressée sur le rein, il tient en avant sa jambe brisée qui pend et ballotte au mouvement du galop. Un homme l'achève d'un coup de chassepot.

De tant d'héroïques soldats, un tiers à peine est revenu : les autres jonchent la plaine de leurs cadavres tout autour des carrés prussiens.

Les survivants, au nombre de deux cents à peu près, se rallient contre Rézonville, derrière les carabiniers. Le régiment des cuirassiers de la garde, qui, avant l'action, était, comme on le sait, formé de cinq escadrons, comptant environ cent quinze hommes montés par escadron, est réorganisé à la suite de cette affaire à quatre escadrons, n'ayant plus chacun que soixante-deux hommes montés.

Ce régiment, ainsi réduit, continue à manœuvrer à la gauche des carabiniers, pendant le reste de la journée. La brigade du Preuil, après sa réunion, rompt en colonnes par pelotons et se porte de l'autre côté de la route de Rézonville. Là, elle se déploie, la gauche appuyée au bois des Ognons.

Le sacrifice héroïque des cuirassiers de la garde a atteint le but qu'on se proposait. L'ennemi, devant tant d'audace, hésite,

recule; un instant sa marche offensive est suspendue. Les voltigeurs de la garde, profitant de ce moment de répit, peuvent accourir à temps et boucher la trouée qui s'est roduite à la droite de notre 2e corps.

— Pendant cette attaque de notre cavalerie, les 11e et 17e régiments de houzards allemands, commandés par le général von Redern (13e brigade, 5e division de cavalerie), se tenaient appuyés au hameau alors en flammes de Flavigny. Le chef d'état-major général du Xe corps, qui se trouve avec eux, a suivi les péripéties des charges de nos lanciers et cuirassiers; sur son invitation, les deux régiments (quatre escadrons du 11e hussards et trois escadrons du 17e) sont lancés à la poursuite des cuirassiers de la garde.

Ces derniers, dans leur charge impétueuse sur l'infanterie allemande, dans la direction de Chambley d'abord, puis de Flavigny ensuite, ont été en butte aux projectiles de l'ennemi qui couvraient toute la plaine.

Le général Desvaux, sur l'ordre du maréchal Bazaine, a désigné la 2e batterie à cheval de la réserve de la garde sous les ordres du capitaine Donop et qui est attachée à sa division, pour appuyer la charge des cuirassiers et arrêter l'ennemi. Elle est portée immédiatement en avant, sans troupes de soutien, entre les chemins allant de Bruxières et de Flavigny à Rézonville.

Au moment où elle va ouvrir son feu contre une batterie prussienne, qui tire sur la charge ramenée des cuirassiers de la garde, elle est aperçue par deux escadrons de houzards prussiens coiffés du kolback à haute aigrette et flamme rouge et portant l'*attila* (dolman) marron à tresses jaunes, à rosettes de cuivre et serré à la taille par une ceinture en cuir rouge, qui se jettent sur nos pièces en poussant des hourras retentissants. Ce sont des houzards du 17e régiment de Brunswick, qui, le 12 août dernier, a eu deux escadrons enlevés dans Pont-à-Mousson par les chasseurs d'Afrique du 1er régiment.

Le maréchal Bazaine, qui a lui-même amené cette batterie en position, se trouve entouré d'une centaine d'officiers au milieu des pièces de la garde sur lesquelles les obus allemands commencent à tomber. Lui-même a failli être emporté par un de ces projectiles qui éclate sous le ventre de son cheval et disperse son état-major. A ce moment, nos cuirassiers sont ramenés par les houzards ennemis. On entend le bruit des chevaux qui courent ventre à terre. Tous ces cavaliers tourbillonnent ensemble en échangeant de grands coups de latte et de bancal.

Le maréchal s'efforce en vain de distinguer nos cavaliers, cachés, ainsi que les Allemands, par des nuages de fumée.

Tout à coup la terre semble trembler et une masse compacte de houzards brunswickois, chargeant en flanc, tombent, pour ainsi dire, au milieu de nos pièces et de l'état-major du maréchal.

Dans l'une de nos demi-batteries, la retraite peut être effectuée assez promptement, mais les trois pièces de la demi-batterie de gauche, qui viennent à peine d'être mises en position, sont surprises avant de pouvoir faire feu. Les servants étant remontés à cheval, afin de faire le coup de sabre, au moment où les avant-trains sont disposés pour recevoir leurs pièces, ces avant-trains partent seuls et les trois canons restent, pendant quelque temps, au pouvoir des Brunswickois, qui sabrent servants et conducteurs sur leurs chevaux. Ces braves canonniers résistent héroïquement contre la masse de cavaliers qui les entourent; la plupart sont heureusement préservés des grands coups de taille des Allemands par leurs kolbacks en peau de phoque et les tresses écarlates épaisses et serrées de leurs dolmans.

Le lieutenant d'Esparbès de Lussan, qui commande cette section de gauche, est chargé par un groupe de houzards marrons. Il les attend tranquillement, et là, à bout portant, il en descend quatre avec son revolver, sans se presser, méthodiquement, comme s'il tirait à la poupée chez Gastine-Renette. Mais bientôt il est entouré, et tombe mortellement blessé, haché de coups de sabre. En voulant le défendre, son adjudant est grièvement atteint; deux brigadiers, trois canonniers sont blessés : dix chevaux sont tués, dont six appartenant aux avant-trains des pièces qu'on est obligé d'abandonner sur le terrain.

Une batterie de la réserve du 2e corps, la 10e du 15e régiment d'artillerie, qui s'est portée auprès de la batterie de la garde et tire sur Vionville, est traversée également par quelques-uns de ces houzards brunswickois. Le lieutenant en premier Chapert est légèrement blessé à la tête d'un coup de taille, mais le cavalier qui l'a frappé est tué d'un violent coup de pointe par le canonnier Grünenwald.

Cette batterie, qui, dans cette échauffourée, a eu son lieutenant en premier Chapert, le maréchal des logis Picart et six hommes blessés, se retire ensuite sur le plateau de l'autre côté de la route de Verdun et n'est plus engagée de la journée.

— Dans cette charge violente, les états-majors du maréchal Bazaine et du général Frossard sont entourés et bousculés;

tous ces officiers sont obligés de mettre l'épée à la main et chargent les houzards ennemis avec la plus grande intrépidité.

Une véritable mêlée s'engage entre les états-majors français et les cavaliers allemands. Le lieutenant-colonel Gaillard, sous-chef de l'état-major général de notre 2e corps, fait preuve d'une grande vigueur en s'élançant sur les assaillants. Il vient de s'emparer de sa propre main d'un houzard brunswickois, lorsqu'il reçoit d'un officier, au dolman marron soutaché de tresses d'or, un violent coup de sabre sur la tête qui le blesse grièvement. Bien qu'ayant le front coupé par une profonde balafre et à moitié aveuglé par son sang, qui coule abondamment, ce vaillant officier a encore la force de crever la poitrine de son adversaire d'un coup d'épée.

Le maréchal Bazaine, qui, calme et tranquille, regarde froidement ce combat homérique et a mis lui-même l'épée à la main, est entraîné dans la fuite des attelages d'artillerie, et se trouve, durant quelques minutes, dans le plus extrême danger; le commandant en chef de notre armée, la tête cachée par un couvre-nuque blanc, chevauche un moment côte à côte avec un officier prussien, qui ne le connaît pas; finalement il est recueilli par le 3e bataillon de chasseurs, qui est accouru au pas gymnastique, au bruit de la fusillade.

Comme nous l'avons déjà dit, trois pièces de l'artillerie de la garde sont restées sur le terrain; les houzards brunswickois vont y atteler leurs propres chevaux afin de les entraîner, quand surviennent au galop les deux escadrons d'escorte du maréchal Bazaine (5e du 5e hussards et 1er du 2e chasseurs), qui se trouvaient à une cinquantaine de mètres en arrière; ils ont vu le danger et arrivent au galop sur les intrus.

Le 5e escadron du 5e hussards avait fourni, le 16 août au matin, trente chevaux aux escortes; il ne lui restait que soixante-quinze sabres. Vers une heure, cet escadron était en première ligne, à trois cents mètres environ à hauteur et à gauche de Rézonville. La situation sur ce point, nous l'avons déjà dit, était des plus critiques

Les cuirassiers de la garde venaient de charger des carrés intacts et avaient été très éprouvés. Trois pièces d'artillerie de la garde, placées à cinquante mètres en avant de l'escadron du 5e hussards, venaient d'être abandonnées par les derniers servants. Deux escadrons de houzards de Brunswick fondent sur elles pour s'en emparer.

A ce moment, le maréchal Bazaine, comme on l'a vu, est sérieusement compromis. Il se trouve un peu à gauche de son escadron d'escorte et est entouré par les houzards marrons. En

même temps, arrivent en flanc cinq autres escadrons de houzards allemands, dont quatre portent l'*attila* vert à tresses blanches du 11e régiment de cette arme. Une dizaine de ces derniers dépassent même l'escadron d'escorte, vers lequel un officier d'état-major du maréchal Bazaine accourt à fond de train, en criant : « En avant les hussards ! Aux canons ! »

Malgré le petit nombre de ses cavaliers, le 5e escadron part à la charge, sabrant avec fureur et balayant tout devant lui. En tête, les officiers, coiffés du kolback noir et vêtus du dolman bleu foncé à tresses noires ainsi que du pantalon garance à bande d'argent. Citons le capitaine-commandant des Courtis, le capitaine adjudant-major Marchant, les capitaines en second Guillouzic et Chaverondier, les lieutenants Albouy, Berguemann; les sous-lieutenants Toudy, Senez, Provost, de Broglie, le vétérinaire Compariol.

Une furieuse mêlée s'engage entre les hussards des deux nations. Les nôtres, au dolman bleu foncé à tresses blanches, courbés sur la selle, envoient de formidables coups de pointe, tandis que les Allemands, en *attilas* verts et marrons, debout sur les étriers, frappent à tour de bras de leurs grands sabres recourbés.

Le capitaine-commandant des Courtis a son cheval tué sous lui et est fait prisonnier. Le capitaine adjudant-major Marchant vide les arçons, mortellement atteint d'un coup de mousqueton Dreyse. Le capitaine Chaverondier a la mâchoire fracassée par une balle.

Le maréchal des logis-chef de la Fougère, blessé de deux coups de sabre, a son cheval tué et tombe prisonnier au milieu d'un gros de houzards de Brunswick, ainsi que le brigadier Lecone et le hussard Siméon. Les Allemands ne peuvent se rendre maîtres de ce dernier qu'après l'avoir blessé de onze coups de sabre. Le brigadier-fourrier Follenfant est frappé à mort; neuf hussards sont tués, quatorze blessés ; vingt-huit chevaux sont tués.

Le capitaine Guillouzic prend alors le commandement des hussards survivants et continue à pointer les Allemands de plus belle; le maréchal des logis Gras se distingue par sa bravoure, ainsi que le trompette Godefroy, qui a son cheval tué sous lui. Enfin, la gauche de l'escadron parvient à dégager les trois pièces de la garde et repousse les assaillants.

Malgré les pertes sensibles éprouvées ce jour-là par le 5e escadron du 5e hussards, son faible effectif (d'après l'avis même des officiers faits prisonniers ce jour-là) l'a sauvé, en détournant de lui l'attention de la 6e division de cavalerie

allemande, qui se tenait en observation au point d'où la brigade de houzards de Redern était partie à la charge.

Le second escadron d'escorte du maréchal Bazaine (1er du 2e chasseurs) a pris lui aussi une part brillante à cette mêlée de cavalerie. Au milieu du désordre causé par la batterie Donop, qui se retirait au galop, les chasseurs de France ont vu arriver sur eux, au galop, les dolmans (*attilas*) verts à tresses blanches des houzards prussiens du 11e régiment; mais le capitaine Danloux, prévenant leur attaque, se tourne vers son escadron. « Au galop! Chargez! » s'écrie-t-il d'une voix vibrante. Les deux cavaleries se heurtent à toute allure. Le choc est terrible : des deux côtés, des chevaux et des cavaliers roulent à terre. Surpris de cette rude attaque, à laquelle ils ne semblaient pas s'attendre, les cavaliers ennemis ne tiennent pas. Après un court combat à l'arme blanche, le 1er escadron du 2e chasseurs les met en fuite, après leur avoir démonté un certain nombre de houzards et pris plusieurs chevaux.

Le 3e escadron du 4e chasseurs, qui sert d'escorte au général Frossard, placé plus en arrière des deux escadrons du maréchal Bazaine, ne peut arriver qu'à la fin de cette échauffourée, mais il a encore le temps de sabrer ou de faire prisonniers quelques houzards verts.

Enfin, la fusillade du 3e bataillon de chasseurs à pied, qui est accouru en toute hâte, en voyant le danger que courent nos états-majors, repousse les cavaliers allemands, que nos trois escadrons poursuivent et sabrent à outrance. Beaucoup de houzards westphaliens et brunswickois gisent éventrés sur place. Les survivants sont vigoureusement ramenés jusque sur les têtes de colonne de la 6e division de cavalerie allemande, qui s'avance alors.

Dans cette lutte, le maréchal Bazaine est séparé de son état-major, qui se retire à Gravelotte avec le général Jarras. Le général Frossard doit mettre deux officiers de son état-major à la disposition du commandant en chef de notre armée.

Presque au début de cet engagement, les 3e et 5e escadrons du 3e lanciers (capitaines-commandants Urquette et Brulin ; capitaines en second Rey et Bruley; lieutenants Caillemer, Mathieu, d'Andrée; sous-lieutenants Dupressoir, Henry, Mouillac et de Rougé), ont d'abord été entraînés par le chef d'escadrons Doridant et le capitaine adjudant-major Chelin; bientôt ils se trouvent sans guides et chargent dans le vide.

Avec un rare sang-froid, le capitaine Brulin parvient à se faire entendre de ces deux escadrons égarés et qui allaient être pris en flanc par l'artillerie et les carrés ennemis; il les arrête,

leur fait exécuter un demi-tour par pelotons et les ramène au pas dans le plus grand ordre. Grâce à l'initiative, à la fermeté et à la présence d'esprit de cet homme de cœur, la moitié du 3e lanciers vient peut-être d'échapper à un terrible désastre. Ces escadrons longent la route de Vionville à Rézonville, lorsqu'un officier supérieur de l'état-major du maréchal Bazaine, nu-tête, couvert de sang, l'épée à la main, arrive au galop et crie :

« Au secours les lanciers! Le maréchal est enlevé! » Entraînés par leurs officiers, les lanciers abaissent aussitôt leurs lances, partent au train de charge et rencontrent l'escadron d'escorte du 5e hussards, qui vient de faire payer chèrement aux houzards de Brunswick leur audacieuse tentative.

Un officier de ces houzards, égaré, se jette, au même instant, dans les rangs de nos lanciers, qu'il prend sans doute pour des uhlans. Sa méprise est sur le point de lui être funeste, car il est vigoureusement poursuivi par quelques officiers du 3e lanciers et ne doit son salut qu'aux jambes d'acier du superbe alezan qui le porte. Après ce dernier épisode, les 3e et 4e escadrons vont rallier le reste de leur régiment à hauteur de Rézonville.

A la suite de cet engagement de cavalerie, la plaine entre Flavigny et Rézonville est dégagée pour un moment. Quand la fumée et la poussière se sont élevées et évanouies, on aperçoit des amoncellements de cadavres de chevaux et de cavaliers aux uniformes variés : houzards de Brunswick et de Westphalie aux *attilas* marrons et verts; chasseurs de France à la veste verte; hussards du 5e régiment au dolman bleu foncé à tresses blanches ; artilleurs de la garde, à l'uniforme noir et garance ; cuirassiers de la garde, dont le soleil, qui darde ses rayons ardents sur le champ de bataille, fait resplendir les cuirasses, en se reflétant dans ces miroirs d'acier.

Quelques houzards allemands poursuivis la pointe de nos cavaliers dans les reins et couchés sur l'encolure de leurs chevaux retournent vers Flavigny. Une poignée de cuirassiers de la garde rallie notre ligne de bataille. Plusieurs chevaux abandonnés d'artillerie et de cavalerie françaises se rapprochent de Rézonville.

Le reste de la 2e batterie du régiment à cheval d'artillerie de la garde s'est replié en bon ordre et est venu se placer à la gauche de la 1re batterie (capitaines Forqueray et Marsillon), qui, envoyée en reconnaissance autour du bois de Vaux, garde les débouchés du bois des Ognons. Ces deux batteries, une fois réunies, lancent quelques projectiles qui suffisent à arrêter les

colonnes prussiennes, lesquelles cherchent à sortir du bois, pour tourner notre gauche.

Quant aux trois pièces de la demi-batterie de gauche de la 2e batterie, qui étaient restées abandonnées sur le terrain, on les crut d'abord tombées au pouvoir de l'ennemi. Ce n'est que le lendemain ou le surlendemain que l'officier envoyé à l'arsenal de Metz pour y chercher de nouvelles pièces apprit que les canons compromis à la bataille de Rézonville, avaient été conduits à l'arsenal et les reçut des mains du directeur de cet établissement. Ces canons avaient été ramenés pendant l'action par des canonniers du 18e d'artillerie (réserve générale de l'armée) et par des chasseurs à pied du 3e bataillon.

Pendant cette escarmouche, des forces considérables de cavalerie allemande se sont avancées. C'est la 6e division de cavalerie, qui, massée, sous les ordres du grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, au sud de Vionville, entre les bois de Jaumont et ceux de la Côte-Fusée, a reçu l'ordre de se porter sur Rézonville.

Cette division veut renouveler la tentative des houzards de Redern. Le général von Alvensleben II, qui a constaté le mouvement rétrograde de notre 2e corps, croit qu'il n'a qu'à lancer cette nombreuse cavalerie sur nos troupes, qu'il suppose démoralisées, pour les anéantir complètement.

Quittant la position dans laquelle elle se tenait abritée, la 6e division de cavalerie allemande commence son mouvement offensif en ligne de colonnes sur un front de deux régiments. En première ligne, la 15e brigade : à droite, le fameux 3e houzards de Ziethen, dont les cavaliers portent l'*attila* écarlate à tresses blanches, uniforme que le prince Frédéric-Charles affecte de revêtir et qui lui a valu le surnom de *Prince Rouge*; à gauche, le 16e houzards à l'*attila* bleu de ciel à tresses blanches et coiffés du kolback à flamme jonquille.

En deuxième ligne, débordant à gauche, le 15e uhlans de Schleswig-Holstein, portant l'*ulanka* en drap bleu foncé, aux boutons blancs, à la couleur distinctive jaune citron et aux contre-épaulettes à tournantes de métal blanc. Ce régiment est suivi en échelons à gauche par trois escadrons du 6e cuirassiers, régiment de l'empereur Nicolas Ier de Russie, dont les officiers et les soldats portent sur les pattes d'épaule bleu indigo l'initiale N (en caractère russe) d'or, couronnée ; et à droite par deux escadrons du 3e uhlans brandebourgeois, régiment de l'empereur Alexandre II de Russie, qui portent sur leurs contre-épaulettes jaunes les initiales impériales en métal doré. L'étendard de ce dernier régiment est décoré des médailles commé-

moratives des campagnes de 1813, 1814 et 1866. Sa cravate a été brodée de la main même de l'impératrice Marie de Russie.

Une troisième ligne est formée par six escadrons appartenant à deux régiments divisionnaires, les 9e et 12e dragons, dont les collets et parements des tuniques bleu de ciel sont blancs pour le premier et rouges pour le second.

Mais il a fallu un certain temps pour exécuter ce déploiement, et quand la 6e division débouche entre Fiavigny et le chemin de Buxières, elle se trouve à cinq cents mètres à peine de distance en présence de la division des grenadiers et des zouaves de la garde du général Picard; en outre, les intervalles se sont resserrés à ce point que les escadrons de la première ligne, formés alors en masse, ne peuvent se déployer.

Cependant apercevant cette nuée de houzards écarlates et bleu de ciel qui forment la tête de colonne, notre infanterie ouvre sur eux un feu terrible que seconde bientôt le tir de notre artillerie. A une aussi courte distance, tout coup est mortel.

Assaillie par une tempête d'obus, de mitraille et de balles vomie à la fois par les canons, les mitrailleuses et les chassepots, qui fauche tout et couche les rangs à terre par larges trouées, cette malheureuse cavalerie éprouve des pertes énormes. Le colonel von Ziethen, arrière-petit-fils du célèbre général de cavalerie de ce nom sous le règne du grand Frédéric, tombe frappé à mort à la tête de ses houzards écarlates; contre lui, son aide de camp, le capitaine von Gremin, est également tué; le général von Rauch est blessé et remet le commandement de sa brigade légère au colonel von Schmidt, du 16e houzards. Celui-ci, voyant que la mauvaise direction prise et des fautes de manœuvre font avorter la charge projetée, veut au moins que cette tentative manquée serve à l'instruction des troupes.

Sous un feu intense qui la décime, il fait arrêter la brigade de première ligne, reprendre les intervalles entre les escadrons, rectifie l'alignement, commande le demi-tour par pelotons et se retire au pas. Mais notre feu redouble de violence, et bientôt cette marée d'hommes et de chevaux, chassée comme la vague poussée par le vent, s'enfonce et disparaît dans les ravins de Gorze sans avoir pu même esquisser une attaque.

Pour donner une idée des pertes effroyables subies par la 6e division de cavalerie allemande, il suffira de mentionner un escadron des houzards de Ziethen, qui, au dire des soldats de ce régiment faits prisonniers le soir de la bataille, sur un effectif de cent cinquante cavaliers, en perdit cent dix, tués ou blessés.

Pendant que ces événements s'accomplissent, un dernier régi-

ment d'infanterie du 2e corps, le 55e (division Vergé) est resté avec un courage inébranlable sur sa ligne de bataille.

L'échauffourée dans laquelle le maréchal Bazaine a failli être enlevé par les houzards de Brunswick s'est passée à cinq cents mètres à peine de ce régiment. A ce moment passe au petit galop, près du colonel de Waldner-Freundstein, le colonel Tiersonnier, de l'état-major général, qui, s'adressant au commandant du 55e, lui crie en passant :

« Au moins nous avons un homme. Il faut voir comme il a été chargé.

— Qui ça? interroge le colonel de Waldner-Freundstein.

— Eh! le maréchal, par Dieu !

— Que faisait-il donc ici? Franchement, c'est notre place, mais ce n'est pas la sienne.

— Ah ! mon cher ! ! ! et, levant le bras, le colonel Tiersonnier continue au galop vers Rézonville.

Arrive ensuite un général avec des aiguillettes.

« Mon général, lui dit le colonel du 55e, vous appartenez sans doute à l'état-major général; il est bon que vous sachiez que nous avons besoin d'être soutenus particulièrement à droite. Nous fléchissons ; voyez tout ce qu'il me reste ici. Le régiment tiraille contre le bois.

— ! ! !

— Qui commande ici?

— Ma foi, à vous dire vrai, je n'en sais rien. Le maréchal vient d'être enlevé.

— Le maréchal ? Sur la ligne des tirailleurs ? Eh bien ! c'est du bel ouvrage ! ! ! A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Général Jarras, chef de l'état-major général.

— Mon général, le maréchal Canrobert, auquel revient le commandement, doit être à droite de la route de Verdun, à hauteur de Rézonville, un peu en avant. Il est nécessaire de le prévenir. »

Le général Jarras pique aussitôt des deux dans cette direction.

Le colonel de Waldner-Freundstein cache à ses hommes, tant que cela lui est possible, la disparition du maréchal Bazaine, que lui-même n'a apprise que par la rencontre fortuite du général Jarras.

Le feu continue sur toute la ligne. Les réserves de droite du 55e de ligne ont été engagées; elles sont en retraite, dans un certain désordre, sur Rézonville ; ce sont elles qu'ont rencontrées le colonel Tiersonnier et le général Jarras. L'autre portion du 55e tient toujours la lisière du bois de Vionville en avant de

la Maison-Blanche. Elle est commandée par un vigoureux officier, le commandant Millot, qui a fait toute sa carrière militaire au 1er tirailleurs, et qu'après la conquête de la grande Kabylie le maréchal Randon a félicité devant son régiment et proposé pour la Légion d'honneur.

Très brave, très énergique, cet officier supérieur, bien que blessé au bras, reste néanmoins à la tête de ses hommes, et charge par trois fois l'ennemi, qu'il maintient à distance. Mis à l'ordre de l'armée, il est peu de temps après nommé officier de la Légion d'honneur.

Le colonel du 55e de ligne était occupé, de son côté, à reformer en colonne sur la gauche de la route contre les maisons de Rézonville, la portion en retraite de son régiment, pour la reporter en avant, lorsque les clairons sonnent la charge sur toute la ligne. Le colonel Février, du 77e, en fait autant pour son régiment sur la droite de la route, face à Vionville.

Un officier de chasseurs à pied portant les aiguillettes, Albert Bazaine, neveu du maréchal, s'adressant au colonel du 55e de ligne, lui crie :

« Colonel, vous n'entendez donc pas ? On sonne la charge de tous les côtés.

— Eh ! monsieur ! laissez-moi à mon affaire ; vous n'y comprenez rien.

— Je vous somme, au nom du maréchal Bazaine, de vous porter en avant.

— Tiens, dit le colonel, il est donc retrouvé. »

Et s'adressant au régiment : « Nous sommes des bons, le maréchal est retrouvé, nous allons rejoindre les camarades. »

La confiance renaît. La colonne serrée et reformée se dégage des jardins de Rézonville par un mouvement de flanc, en se dirigeant sur sa position première.

Après avoir dépassé le ruisseau, sa tête est arrêtée à cinquante pas d'une batterie désemparée, abandonnée des hommes et des chevaux, dont les six caissons sont en feu sans avoir encore sauté. Cette batterie est une de celles de la réserve générale qui ont été mises à la disposition du maréchal Canrobert, commandant le 6e corps, pour remplacer celles qui ne lui sont pas parvenues. Plus tard, vers trois heures de l'après-midi, elle fut recherchée et retirée de l'action.

Passer en colonne serrée au milieu de ces caissons enflammés n'était pas pour le 55e de ligne une chose prudente.

« Halte ! Aplatissez-vous, crie le colonel de Waldner-Freundstein ; quand ces saletés auront éclaté, nous marcherons. »

Les yeux des hommes ne quittent plus les caissons. La

quantité et la qualité du danger que l'on court sont inconnues : pourtant personne ne bronche, chacun garde sa place. Les caissons fusent les uns après les autres sans éclater ; il n'y a personne d'atteint. Quand le colonel, qui est resté à cheval, a tranquillement compté à haute voix : « Six ! — Nous pouvons passer, ajoute-t-il. En avant ! »

Les soldats suivent de confiance la voix bien connue de leur chef et arrivent ainsi peu à peu à hauteur de la Maison-Blanche, en suivant la rive droite du ruisseau qui passe à Rézonville.

Cette fraction du 55e de ligne se trouve alors en communication avec la première portion du régiment, qui tient toujours la lisière du bois de Vionville, au débouché de la route de Gorze.

Le feu des tirailleurs n'a pas cessé depuis le matin. La colonne se prépare à faire un dernier mouvement pour se rapprocher encore du débouché du ravin, quand un nouvel officier d'état-major, le capitaine d'état-major Yung, vient dire au colonel de Waldner-Freundstein :

« Ne bougez pas ! Ne bougez pas ! C'est le maréchal Bazaine qui m'envoie. »

Ce capitaine est parti au galop de la lisière du bois des Ognons, d'une petite éminence où le maréchal, escorté de quelques officiers seulement, son état-major étant dispersé, se tient depuis l'échauffourée de houzards de Brunswick et de Westphalie.

« Mais, dit le colonel du 55e de ligne, je cherche à me rapprocher de mes tirailleurs.

— C'est égal, ne bougez pas. Le maréchal trouve que vous êtes bien ici. »

Pour le 55e de ligne, c'est là la fin du combat de la journée. Des renforts considérables s'approchent. Les grenadiers et les zouaves de la garde sont déjà engagés. Passent ensuite les voltigeurs de la garde qui vont prendre position.

Après divers mouvements, le 55e de ligne se trouve rallié tout entier derrière les batteries françaises établies sur les crêtes et en arrière du village de Rézonville.

A dix heures du soir, le colonel de Waldner-Freundstein fit faire l'appel du 55e de ligne. Il manquait huit officiers, dont le commandant Chânon, et le sous-lieutenant Blondel, morts des suites de leurs blessures : le commandant Millot, le capitaine Bateman, les lieutenants Garric, Petitot, les sous-lieutenants Faure et Adam, blessés ; plus trois cent vingt sous-officiers et soldats tués, blessés ou disparus.

Les zouaves de la garde accourent relever la division Bataille en avant de Vionville.

CHAPITRE VI

La garde entre en ligne.

Un temps d'arrêt dans le combat. — Marche en avant de la division Picard et de la brigade de Chanaleilles. — Marche de la division Deligny. — Les premiers mouvements de l'infanterie de la garde. — Entrain des troupes. — Reconnaissances des chasseurs à cheval de la garde et des guides. — Uniformes. — Impatience de combattre. — Convois de blessés. — « Méfiez-vous des Prussiens ! » — Le général Bourbaki et son état-major. — Sous les obus. — « Le maréchal est enlevé ! » — La division Picard entre en ligne. — Marche en bataille des zouaves de la garde en grande tenue de combat. — Le 1er grenadiers. — Uniformes. — Positions de la division Picard. — La division Deligny va assurer la défense du bois des Ognons. — Engagement du bataillon de chasseurs de la garde. — Positions de la division de voltigeurs.

Après la sanglante mêlée qui vient d'avoir lieu entre Rézonville, Vionville et Flavigny, les adversaires, trempés de sueur, reprennent haleine, sous les feux d'un soleil implacable. Il en résulte dans le combat un temps d'arrêt, que le maréchal Bazaine met aussitôt à profit pour faire relever le corps Frossard décimé et épuisé, par la division des grenadiers et des zouaves de la garde du général Picard. Cette division, que le général Bourbaki conduit en personne, vient prendre la place

des divisions Bataille et Vergé. A gauche s'avance également en soutien la 2e brigade (général de Chanaleilles), de la 4e division du 6e corps (28e et 70e de ligne). Ces troupes doivent contenir l'ennemi concurremment avec la brigade mixte Lapasset, qui se maintient énergiquement sur son terrain, quoiqu'elle ait déjà près du cinquième de son effectif hors de combat.

En même temps, le maréchal Bazaine dirige la division de voltigeurs, que commande le général Deligny, vers le bois des Ognons et la place derrière la brigade Lapasset, en ayant soin de faire occuper ce bois par le bataillon des chasseurs de la garde, afin de surveiller les ravins d'Ars et de Gorze, où serpentent les ruisseaux la Mance et la Jurée.

Les deux divisions en retraite du corps de Frossard composent à partir de ce moment la seule réserve de l'aile gauche.

— Le 16 août, le réveil a été sonné à trois heures du matin dans les bivouacs de la division de voltigeurs du général Deligny, qui a passé la nuit au Point-du-Jour.

A quatre heures, le campement est levé; à six heures, les voltigeurs se mettent en marche, après avoir pris le café, et vers huit heures et demie rejoignent le corps d'armée que forme la garde.

A neuf heures du matin, toute la garde impériale fait halte et prend position entre le village de Gravelotte, les routes de Verdun, de Moulins et le bois des Géniveaux, la division des grenadiers et des zouaves en avant de ce village, la division de voltigeurs en arrière.

A neuf heures et demie, au moment où les troupes de la garde prennent leur repas, s'attendant à poursuivre bientôt leur route dans la direction de Verdun, un premier coup de canon, suivi d'une violente canonnade, se fait entendre du côté de Rézonville. Presque aussitôt la fusillade se met de la partie et s'étend sur un large front, à droite et à gauche de la route de Verdun.

L'armée prussienne a en effet pris position sur la route de Metz à Verdun, au delà de Rézonville.

La cavalerie du général de Forton, qui vient d'être surprise dans ses campements par les obus ennemis, débouche en désordre de Vionville et suit la grand'route se dirigeant vers Rézonville et Gravelotte.

Le 2e et le 6e corps français prennent leurs dispositions de combat.

Aussitôt les troupes de la garde reçoivent l'ordre de rompre les faisceaux, de se remettre en marche et d'aller se développer en avant de Gravelotte.

Le général Bourbaki fait surveiller à sa gauche par la division

Picard le bois des Ognons et la vallée descendant à Ars-sur-Moselle. Le 2e grenadiers, sous les ordres du colonel Lecointe, se porte en avant dans la plaine, à gauche de la route de Verdun, en ligne de bataille, par colonnes de bataillon à demi-distance et à demi-intervalle de déploiement [1]. Ce brave régiment, manœuvrant avec un calme admirable, comme sur un champ de manœuvre, vient ensuite se masser en colonne, à droite de la route de Verdun, à hauteur du village de Rézonville.

Le général Deligny a fait aussitôt sonner la marche de sa division de voltigeurs et est envoyé surveiller le bois de la Jurée, qui est fouillé jusqu'à la lisière opposée par le général Brincourt, à la tête de deux bataillons.

Après plusieurs marches et contremarches pour appuyer tantôt la droite, tantôt la gauche de la ligne, la 1re brigade (1er et 2e voltigeurs), sous les ordres du général Brincourt, reçoit l'ordre de se porter sur Rézonville. Ce point est, en effet, menacé par la gauche de l'armée allemande, qui essaye de nous couper la route de Verdun.

Le 3e voltigeurs s'est formé en colonne, face au bois de droite, à cent cinquante mètres au delà de la route de Rézonville.

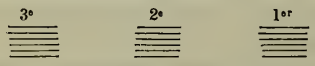
Le 4e voltigeurs, de son côté, va prendre position à trois cents mètres en avant de Gravelotte et y reste jusqu'à midi. L'ordre ayant été donné aux deux premiers bataillons de suivre le mouvement du 3e voltigeurs, ces bataillons formés en colonnes par division, la droite en tête, se dirigent sur Rézonville en longeant la route de Verdun [2].

Ces premiers mouvements ont été exécutés avec un entrain indicible par les divisions Picard et Deligny. Grenadiers, voltigeurs, zouaves et chasseurs traversent Gravelotte au pas gymnastique, en riant et en chantant.

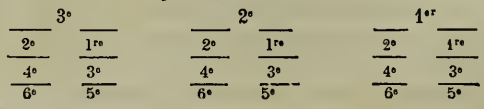
« Enfin, disent-ils tous, nous allons donc les voir! »

La garde tout entière, partagée ainsi en deux parties, à l'exception pourtant de l'artillerie, qui est déjà partie à fond de train

(1) Un régiment formait alors trois colonnes de bataillon, a demi-distance (entre les pelotons) et à demi-intervalle de déploiement.



(2) Un régiment *en colonne par division* (qu'il ne faut pas confondre avec la *colonne de division*) et à intervalle de déploiement, était ainsi formé :



pour appuyer les batteries du 2e corps, se masse rapidement derrière les lignes de bataille disposées les unes derrière les autres en échelons.

L'apparition de ces troupes d'élite en avant de Gravelotte, a pour premier effet immédiat de déterminer un mouvement rétrograde à la droite de l'armée prussienne, mouvement qui s'opère sous la protection d'une forte batterie de dix-huit pièces environ, du calibre de 12, abritées derrière un épaulement et dont nous avons déjà parlé.

Pendant que l'infanterie de la garde opère ces divers mouvements, les régiments des guides et des chasseurs à cheval de la garde, attachés aux grenadiers et aux voltigeurs, comme cavalerie divisionnaire, ne sont pas restés inactifs.

Le régiment de chasseurs à cheval, colonel de Montarby, commandants de Beaulaincourt et de Cherisez, est fort de cinq escadrons, capitaines Ostermann, Lagrange, Garcin, Baudet et Moreau-Revel. Chaque escadron comprend en moyenne cent trente hommes et cent cinq chevaux.

Le 16, au matin, ce régiment, qui a été chargé d'éclairer les derrières de notre armée dans la direction de Metz, reconnaît l'inextricable ravin de Gravelotte et le franchit après avoir laissé un peloton chargé d'éclairer la route jusqu'à deux lieues en arrière.

Les chasseurs ont à peine attaché leurs chevaux arabes grispommelé et commencé les distributions que le canon se fait entendre de plus en plus vivement dans la direction de Mars-la-Tour.

En quelques instants, les chasseurs, vêtus du dolman vert à épaisses tresses blanches garnies de cinq rangées de gros boutons à aigle et coiffés du talpack en peau de veau marin noir, sont en selle, et bientôt tout le régiment s'enlève, piaffant, caracolant dans un nuage de poussière, et va se placer en arrière et à gauche de la division de voltigeurs à laquelle il est attaché.

La direction de l'attaque pouvant faire craindre que l'ennemi, caché par les bois qui s'étendent à notre gauche, ne cherche à profiter de son énorme supériorité numérique, pour nous couper de la route de Metz, deux escadrons, commandés par le chef d'escadrons de Beaulaincourt, sont envoyés sur cette route, avec ordre de l'éclairer jusqu'au bas de la côte qui commence à Montigny. Là, ils devront échelonner des ordonnances de trois cents en quatre cents mètres, qui relient ce détachement au colonel de Montarby, afin de prévenir celui-ci, aussi promptement que possible, de l'apparition de l'ennemi.

Les guides de la garde, que commandent le colonel de Percin de Northumberlan et le lieutenant-colonel Bignon, sont, eux aussi, montés à cheval, au bruit du canon.

Le 4e escadron, sous les ordres du commandant Harmignies, est envoyé aussitôt à l'extrémité du bois de Vaux, situé à un kilomètre à gauche de Gravelotte, pour aller reconnaître la position. Cet escadron s'avance en fourrageurs, au pas relevé de ses magnifiques chevaux anglo-normands à robe bai-brun ; les hommes coiffés du kolback en peau d'ours noir, à longs poils, avec la flamme écarlate rentrée, et vêtus de la pelisse vert foncé à tresses jaunes d'or, doublée en flanelle garance, tiennent la carabine appuyée sur le paquetage de la selle.

En arrivant sur la lisière du bois de Vaux, les cavaliers qui marchent en pointe d'avant-garde entourent et enlèvent un grenadier prussien. Ce prisonnier peut donner quelques renseignements assez utiles au colonel Balland, chef d'état-major de la division Picard.

Cet escadron appuie ensuite une reconnaissance du général Le Poitevin de la Croix (2e et 3e grenadiers) et rejoint enfin son régiment dans sa position en arrière des grenadiers.

Il est dix heures et demie du matin. L'artillerie tonne des deux côtés avec un acharnement épouvantable.

Le corps de la garde écoute en frémissant, et l'arme au pied, tout le fracas de la bataille à laquelle il lui tarde de prendre part. Le corps penché en avant, la main crispée sur le canon du chassepot, ces braves gens dévorent des yeux le fond de l'horizon tout obscurci par la fumée, et où se détachent comme deux gros points rouges, les villages de Vionville et de Flavigny, qui flambent à qui mieux mieux.

De temps à autre, quelques obus envoyés par les Allemands à tir perdu, viennent éclater en avant du front de bataille de la garde, mais sans occasionner aucun mal.

De droite, de gauche, de partout, commence devant les troupes de Bourbaki un lugubre défilé. De longues files de mulets rapportent les blessés sur des cacolets. Les uns couchés, la poitrine ouverte par un éclat d'obus, d'autres assis, repliés sur eux-mêmes, la figure verdâtre, l'œil à moitié fermé ; tout cela couvert de poudre et de sang. Des cris qui fendent le cœur s'échappent de la triste procession.

Il y a là des souffrances atroces qu'augmente encore le balancement du cacolet. Quelques-uns demandent à boire, d'autres fument stoïquement, mais la douleur leur fait mâcher fièvreusement leur cigare ou broyer le tuyau de leur pipe entre les dents.

Puis ce sont des voitures entourées de rideaux de toile grise, avec une grande croix rouge sur les côtés. Le regard plonge avide dans l'intérieur. Des yeux ardents de fièvre brillent dans l'obscurité, se détachant sur une figure pâle et triste... Une large tache de sang couvre la poitrine du malheureux étendu là.....

A un moment, un pauvre fantassin de la division Bataille revenait le bras cassé, marchant péniblement dans le guéret, le fusil en bandoulière, le canon tordu, la capote trouée en plusieurs endroits. Tout à coup un obus égaré tombe à ses pieds, éclate, et le malheureux s'affaisse sur lui-même sans pousser un cri.

Malgré soi on se rappelle un chevreuil blessé, traversant la cépée sur trois pattes, et à qui le chasseur embusqué dans le fossé envoie traîtreusement le coup de grâce. Le pauvre animal fait la culbute la tête entre les pattes, puis, plus rien !

« Méfiez-vous de ces canailles de Prussiens, crient les blessés aux soldats de la garde : ces gueux-là ont recommencé leur infâme manœuvre de la crosse en l'air, et nous nous y sommes laissé prendre ! »

Le général Bourbaki, suivi de son état-major, bien reconnaissable à son fanion tricolore de commandant de corps d'armée que tient le maréchal des logis Paul Frémy, des chasseurs de la garde, est venu se poster contre la maison de poste située en avant de Rézonville, et, se portant en avant de ses officiers, examine attentivement les mouvements de l'ennemi. En avant de lui est déployée l'artillerie de la garde.

Les projectiles prussiens font rage en cet endroit et soulèvent la poussière de la grand'route tout autour du cheval du commandant de la garde impériale.

Un de ces obus tombe sans éclater sur un malheureux cheval de main qui porte les provisions destinées au dîner des officiers de l'état-major et l'écrase.

Vers midi et demi, au retour de la charge des cuirassiers de la garde repoussée par le feu des carrés ennemis, le général Bourbaki aperçoit sur la droite de la route une forte débandade causée par un régiment de chasseurs, qui descend au galop des hauteurs de Rézonville.

Afin d'arrêter tout désordre, il place alors lui-même les deux bataillons du régiment des zouaves de la garde à droite et à gauche de la route, au-dessus des escarpements du ravin de la Jurée, qui descend du bois de ce nom, traverse la route, puis passe entre les bois des Ognons et de Saint-Arnould pour rejoindre Gorze.

Presque au même instant, un jeune officier d'artillerie, portant les aiguillettes d'or, neveu de Bazaine, arrive à fond de train vers le général Bourbaki, en criant : « Le maréchal est enlevé! »

Le général Bourbaki ordonne à cet officier de garder le silence sur cette nouvelle et envoie prévenir le maréchal Canrobert de ce qu'il vient d'apprendre. Celui-ci lui fait répondre de continuer son mouvement en avant pour son propre compte et celui de Frossard : « Quant à moi, ajoute-t-il, je vais diriger le mien, ainsi que celui des 3e et 4e corps qui vont bientôt entrer en ligne. »

Lorsque l'ordre est enfin rétabli dans les colonnes du 2e corps qui se retirent, le général Bourbaki prescrit au général Picard de porter sa division à la hauteur de Rézonville, en arrière des crêtes, à droite et à gauche de la route.

Ce brave général presse le mouvement, va trouver le général Jeanningros et lui donne lui-même l'ordre, pour rétablir la situation compromise, de se porter en avant de Rézonville avec les zouaves et le 1er grenadiers qui composent sa brigade.

Cette brigade rompt en colonne par peloton et marche comme à l'exercice.

On voit alors les plus vaillantes troupes du monde entier s'avancer au pas de charge pour combattre l'ennemi corps à corps. Elles passent en ordre serré et se déploient en avant sous un feu d'enfer. Au passage, des amis saluent de la main les officiers des divisions de cavalerie de Forton et de Valabrègue, et disparaissent bientôt avec leurs hommes dans la fournaise.

Les deux bataillons des zouaves de la garde défilent devant la division Lafont de Villiers, suivis par les 4e et 6e batteries de l'artillerie de la garde. Tous sont en grande tenue de combat. Rien de plus coquet et de plus leste que l'allure dégagée de ces zouaves de la garde, portant comm ecouleur distinctive les tresses de la veste jonquilles et un gland de même couleur au bout de la chéchia (calotte) autour de laquelle a été roulé le turban blanc. Ces vaillants « africains », enlevés par le lieutenant-colonel Hubert de la Hayrie, les chefs de bataillon Lapedagne et Raison, exécutent sous une grêle de projectiles une marche en bataille *superbe*, alignés au cordeau, l'arme sur l'épaule, comme à la parade, tous les officiers montés (capitaines compris), à cheval en avant du front. A cette vue, un long cri d'admiration s'élève sur tout le front de notre ligne de bataille.

Le 1er grenadiers, contrastant par son allure calme et impo-

sante avec la *furia* des zouaves, s'avance comme un mur: les hommes, coiffés du bonnet de police, à galons rouges, la tunique en drap bleu, portant sur le devant de larges brandebourgs plats en fil blanc et une grenade blanche de chaque côté du collet rouge, les épaulettes écarlates, le pantalon rouge à double bande bleue renfermé dans des guêtres de toile blanche; — les officiers coiffés du képi noir à larges galons et grenade d'or, la tunique sans épaulettes, s'ouvrant sur la ceinture de laine rouge; au côté, l'épée et le revolver. Le colonel Théologue et le lieutenant-colonel Péan dirigent ces admirables soldats.

Arrivé à Rézonville vers une heure et demie, le général Jeaningros prend les dispositions suivantes : les deux bataillons de zouaves à droite du village ; le 1er bataillon du 1er grenadiers à gauche des zouaves, en avant du village, et les deux autres bataillons (commandants Delloye et d'Escayrac de Lauture) à sa gauche.

Les zouaves, qui ont mis sac à terre, se portent en avant et battent la marche du régiment. Mais presque aussitôt le général Jeaningros, qui les conduit l'épée haute, reçoit l'ordre de venir reprendre la ligne de bataille qu'il occupait primitivement.

Le 2e grenadiers traverse à son tour la route de Verdun et, guidé par le colonel Lecointe, le lieutenant-colonel Bigault de Maisonneuve, les chefs de bataillon Lucas, Joppé, de Ligniville, ce régiment s'avance à gauche du village de Rézonville, entre la route de Metz à Verdun et le ravin de Gorze.

Le 1er bataillon (commandant Lucas) se déploie, sa droite appuyée à ce village; le 2e bataillon (commandant Joppé) vient ensuite, sa gauche appuyée au bois des Ognons. Le général Le Poitevin de la Croix, qui dirige ces deux bataillons, se relie aux 1er grenadiers dans le prolongement de la ligne.

Les deux premiers bataillons du 3e grenadiers (commandants Herbillon et Lavollée) se portent, conduits par le colonel Cousin, à l'extrémité du plateau de Rézonville et sont tout spécialement chargés de soutenir la brigade Lapasset, ainsi que de refouler l'ennemi dans le bois des Ognons.

Ces divers mouvements de la division Picard se sont opérés sous la protection de deux batteries de cette division et des quatre batteries à cheval de la réserve de la garde, dont le feu repousse les tirailleurs ennemis.

La présence de la division Deligny à l'intérieur et aux abords du bois de la Jurée a, en outre, permis, de l'autre côté du bois, à des troupes du 6e corps de se rallier, et a d'ailleurs d'une manière générale contribué à arrêter le commencement

de débandade du 2e corps vers midi et demi et ramené la confiance en montrant que notre flanc droit était parfaitement gardé.

— En même temps que le général Bourbaki a ordonné le mouvement en avant de la division de grenadiers du général Picard, il a prescrit au général Deligny de porter sa division tout entière à gauche de la route et d'assurer la défense du bois des Ognons et de la vallée d'Ars sur Moselle, les Prussiens semblant vouloir tenter un violent effort de ce côté. Il est important en effet de s'opiniâtrer sur cette position, qui forme l'extrême gauche de la ligne de bataille, menacée par de nouvelles forces ennemies dont la présence à Novéant et déjà même à Gorze est annoncée par des habitants en fuite. L'arrivée sur ce point du 3e régiment de grenadiers donne bientôt au général Lapasset un soutien efficace.

Au commandement du général Deligny, nos troupes s'ébranlent dans un ordre de bataille admirable. Rien de plus imposant que l'aspect de ces régiments, dont les hommes, petits, trapus et agiles, portent le bonnet de police à fond rouge et bords bleus à galons jonquilles, la ceinture de laine écarlate roulée sur la tunique bleue à larges brandebourgs plats en poil de chèvre jonquille et à collet jonquille estampé de la grenade noire. Ce sont là les plus vieux soldats de l'armée, car les hommes de haute stature incorporés aux grenadiers pouvaient facilement passer dans la garde de Paris ou la gendarmerie de la Seine, tandis que les voltigeurs, vu l'exiguïté de leur taille, ne pouvaient forcément pas entrer dans ces corps et restaient dans leurs régiments.

Cette division va se placer face au bois des Ognons, qui couvre le bataillon de chasseurs de la garde. Ce bataillon, qui s'est formé en colonne, en tête de la 1re brigade (général Brincourt, 1er et 2e voltigeurs) est venu se poster sur la lisière du bois des Ognons. Bientôt il détache quatre compagnies en tirailleurs, qui ont immédiatement à lutter et à subir des pertes Les petits «vitriers», sanglés dans leur courte tunique de drap bleu foncé, ornée de brandebourgs en cordonnet jonquille, avec les épaulettes vertes à tournantes jonquilles, le bonnet de police bleu à galons jaunes, le pantalon bouffant gris de fer foncé à plis, serré par des jambières en peau de mouton, — les petits vitriers, disons-nous, s'enfoncent sous bois, les reins pliés, le corps penché en avant, le chassepot pressé contre la poitrine et prêt à faire feu.

Presque aussitôt la fusillade retentit à travers les taillis; de nombreux flocons de fumée s'élèvent en tournoyant au-dessus de la cime des arbres. Les quatre compagnies de chasseurs de

la garde engagent rapidement le feu avec l'ennemi et éprouvent bientôt des pertes sensibles. Les 1re et 2e compagnies de ce bataillon, capitaines Monéglia et Cavade, ont déjà été détachées de leur corps et envoyées comme soutiens d'une batterie d'artillerie qui se porte en avant.

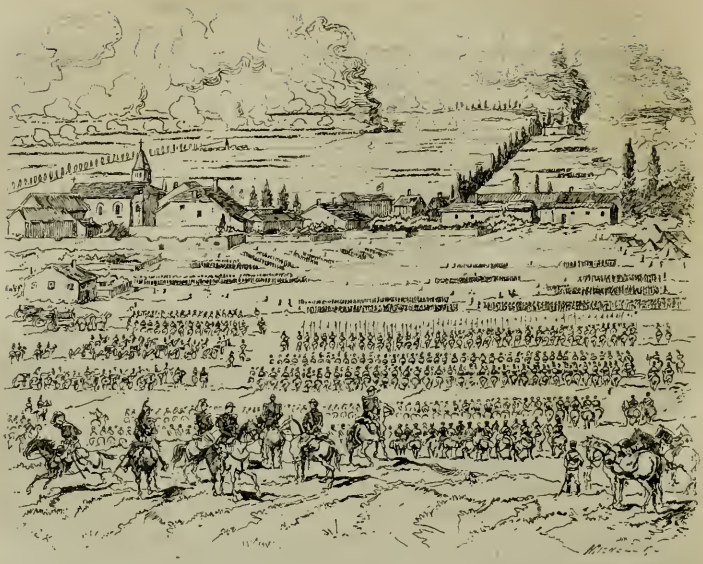
Un bataillon de voltigeurs et deux batteries sont également dirigées vers ce bois.

Deux bataillons du 4e voltigeurs s'étant, en même temps, établis parallèlement au bois, la position se trouve gardée par quatre bataillons et deux batteries.

Les autres troupes de la division se forment en arrière de ces bataillons et y restent réunies jusque vers trois heures, pendant que leurs lignes sont traversées par les colonnes du 2e corps, qui se portent en arrière de la gauche.

Les bataillons du 1er voltigeurs sont ainsi disposés sur l'ordre du général Deligny : le 1er bataillon, la droite appuyée au village de Rézonville, se porte en avant pour appuyer la gauche de sa division. Deux compagnies sont déployées en tirailleurs sur son front. Ce bataillon conserve cette disposition jusqu'à sept heures du soir. Le 2e bataillon a été envoyé à l'extrême gauche de la ligne, pour appuyer une batterie de mitrailleuses vis-à-vis du ravin de la Gravelotte. Le 3e bataillon se tient en réserve derrière le 2e.

De son côté, le 3e voltigeurs exécute plusieurs mouvements : suivant les déplacements de la lutte il louvoie, tantôt dans les bois, tantôt aux abords de Gravelotte, que le 3e bataillon commandant Devy met en état de défense.



Première phase de la bataille de Rèzonville : vue prise en arrière du village de Gravelotte.

CHAPITRE VII

Premiers engagements du 6e corps.

Le 6e corps entre en action. — Sa composition. — Ses position les 16 août au matin. — On attend le signal du départ. — Retards — Arrivée du 2e chasseurs à cheval. — L'ennemi approche. — La canonnade. — La débandade du matin. — « Aux armes ! » — Fureur des soldats. — Les trois grandes attaques de l'armée allemande. — Le 6e corps prend position. — La brigade Péchot occupe le bois de Villers. — Marche de la brigade Leroy de Dais. — Le 9e de ligne. — Positions de la division Lafont de Villiers. — La brigade Colin prend les armes et s'avance au bord de la grand route de Verdun. — « Faut-il faire flotter le drapeau ? » — Positions de la division Levassor-Sorval. — Changement de direction du 6e corps. — Marche en avant de la division Lafont de Villiers. — Canrobert inspecte ses troupes. — Le bâton de maréchal. — De fières paroles ! — Aspect du front du 6e corps. — Canrobert sous le feu. — « Nous ne sommes pas ici à la messe ! »

En même temps que la garde, le corps du maréchal Can-

robert (6e), qui n'a eu jusqu'ici qu'à lutter contre la 5e division de cavalerie et l'extrême gauche de la 6e division d'infanterie prussienne, va donner sérieusement.

Il est évident que les Allemands, après avoir accablé notre 2e corps, porteront leurs efforts sur le 6e corps, qui se relie à Rézonville par la grand'route.

Le maréchal Canrobert n'a sous ses ordres que les trois divisions Tixier, Lafont de Villiers et Levassor-Sorval, car la prétendue division du général Bisson n'est composée que du 9e d'infanterie et ne peut entrer en ligne de compte. La cavalerie est restée à Châlons ainsi qu'il a été dit précédemment.

Au moment où l'action s'est engagée, le 6e corps était déployé entre les villages de Rézonville et de Saint-Marcel, ayant à sa gauche le 2e corps, la garde et la réserve de cavalerie. Son front comprenait la division Lafont de Villiers, le seul et unique régiment de la division Bisson et la division Tixier : celle-ci s'étendait jusqu'au village de Saint-Marcel, occupé par sa 1re brigade. La 4e division (Levassor-Sorval), placée en arrière de Rézonville, parallèlement à la route, surveillait les ravins et les massifs des bois considérables qui s'étendent jusqu'à Ars, Novéant, bois dans lesquels on avait signalé la présence de l'ennemi.

A quatre heures du matin, les troupes sont sur pied, attendant à chaque instant l'ordre du départ. Tout le monde est convaincu que le succès de notre marche sur Verdun consiste surtout dans la rapidité du mouvement, et l'on constate avec chagrin les lenteurs de notre première journée de route.

Le maréchal Canrobert a son cheval sellé et attend impatiemment un ordre : il a prévenu officieusement le 6e corps d'être prêt au premier signal; mais les heures se passent et les troupes ne quittent pas leurs positions.

Que signifie ce retard? Personne ne le comprend. Bientôt des paysans viennent prévenir le maire de Rézonville, qu'ils ont vu à Gorze des troupes prussiennes, dont ils évaluent le nombre à cinq ou six mille hommes; on leur offre de retourner pour s'assurer si de nouvelles troupes passent par le même point; ils acceptent, mais ne reviennent pas avant le commencement de la lutte.

A sept heures et demie du matin, le 2e chasseurs à cheval arrive à Rézonville et fait halte à hauteur du quartier général du 6e corps. Ce régiment vient de quitter le 3e corps pour faire partie du 6e, où il doit remplacer la brigade Margueritte (1er et 3e chasseurs d'Afrique), qui escorte l'Empereur sur Verdun. La division dont il fait partie désormais, commandée par le général du Barail, est composée ainsi qu'il suit :

1re brigade, général de Bruchard : 2e et 3e chasseurs de France.

2e brigade, général de Lajaille : 2e chasseurs d'Afrique et 10e chasseurs de France.

Le 2e chasseurs à cheval a passé la nuit du 15 au 16 août, la bride au bras, avec toute la cavalerie du 3e corps, sur la rive gauche de la Moselle, près de la « Maison des Planches », attendant à chaque instant son ordre de départ.

A quatre heures du matin seulement, le régiment se met en mouvement, ainsi que toute cette cavalerie, suit la route de Verdun en passant par le Ban Saint-Martin, au pied du Saint-Quentin, à Longeville, Moulins-lès-Metz et Jussy. Au delà de ce dernier village, la route gravit une forte pente, au haut de laquelle est campée la garde, s'étendant à Saint-Hubert, la ferme de Moscou et Gravelotte, occupé par le grand quartier général de l'armée française.

Le maréchal Canrobert reçoit le 2e chasseurs à cheval et lui donne l'ordre d'établir son campement dans une prairie sur la droite et sous les murs du village. A midi, ce régiment doit aller remplacer aux avant-postes la brigade de dragons du général prince Murat (1er et 9e dragons), de la division de Forton. — Le 2e escadron est désigné pour servir d'escorte au général Levassor-Sorval, commandant la 4e division du 6e corps.

A neuf heures du matin, les troupes prennent les armes ; les régiments sont formés en ordre déployé.

Déjà le bruit s'est répandu dans le camp que des forces prussiennes occupent le village de Gorze, que pendant toute la nuit des troupes ont passé sur la rive gauche de la Moselle, par le pont de Novéant, et que probablement l'intention du commandant de l'armée ennemie est de se mettre à cheval sur nos communications avec Verdun. Fondés ou non, ces bruits sont de nature à éveiller l'attention et à faire prendre des dispositions pour parer à toutes les éventualités.

Vers neuf heures et demie, nos grand'gardes annoncent l'approche de l'ennemi. Bientôt de nombreuses colonnes prussiennes se montrent sur le plateau, au-dessus de Vionville et marchent vers ce village.

Depuis cinq heures, on attend des ordres de marche, quand tout à coup les premiers obus prussiens lancés sur la division de Forton signalent fort bruyamment la présence de l'ennemi.

Le bruit du canon semble se rapprocher de Rézonville. Les Allemands attaquent sur toute la ligne.

L'action s'annonce dès le début grande et émouvante. La

canonnade est déjà violente et fait présager un engagement des plus sérieux.

Tout à coup on voit arriver à travers champs, une véritable avalanche de chevaux échappés, non bridés, avec la selle sous le ventre, de cavaliers à moitié habillés qui courent à leur poursuite dans toutes les directions; quelques-uns sont couverts de sang. La route est comblée de voitures fuyant de toute la vitesse de leurs attelages.

Ce sont des dragons de la division de Forton, qui se sont laissé surprendre à l'abreuvoir et qui ont été brusquement attaqués par l'ennemi. Surpris, affolés, par cette attaque inopinée, ils se sont jetés sur la route de Verdun à Metz, dans une course effrénée.

Toute cette cohue de chevaux, de cavaliers, de voitures, d'attelages se précipite dans Rézonville et jette l'effroi au milieu des rues encombrées de ce village : beaucoup de soldats sont venus y chercher de l'eau qu'ils ne trouvent pas dans leurs campements ; tous retournent en courant à leurs compagnies, car déjà la canonnade s'accentue, de plus en plus, de la part de l'assaillant.

Un cuirassier en bras de chemise et casque en tête, venant à passer par la gauche d'une compagnie du 93e de ligne, quelqu'un lui crie : « Hé ! cuirassier ! qu'est-ce que c'est donc que cette masse de chevaux qui viennent sur nous ? »

Le cuirassier, qui court après son cheval échappé de l'abreuvoir, répond : « Nous avons été surpris par les Prussiens à l'abreuvoir. Mais un officier du 93e qui n'a sans doute pas entendu cette explication s'écrie : « C'est sans doute une charge qui n'a pas réussi et qui est ramenée ! » Sur quoi un chef d'escadrons de chasseurs à cheval, qui est venu dire bonjour au commandant du 3e bataillon du 93e de ligne, dit en mâchonnant négligemment son cigare : « C'est toujours la même histoire; nous avons été surpris à Forbach ; nous sommes surpris aujourd'hui et nous serons surpris demain, car, selon notre mauvaise habitude, nous nous gardons mal. »

Cette déroute précipitée, sans ordre, sans officiers, produit tout d'abord une pénible impression sur l'esprit général des troupes, impression, devons-nous ajouter, qui se dissipe rapidement.

Les soldats rompent les faisceaux et attendent avec le plus grand calme. Ils sont furieux et disent dans le rang : « Ces cavaliers qui devaient nous garder !! On se f... de nous ! C'est dégoûtant ! »

Une partie des fuyards sont allés se jeter dans les rangs du

2e chasseurs. On sonne à cheval, et ce régiment, n'ayant pas eu le temps de se reconstituer en brigade, agissant ainsi pour son propre compte, se porte à quelques centaines de mètres en avant dans la direction du canon.

Dans la partie du champ de bataille qu'occupe le 6e corps français, le pays est très découvert; les ondulations du terrain déterminent des crêtes peu élevées et des ravines dont l'inclinaison générale est dirigée vers la rive gauche de la Moselle, en aboutissant à des gorges abruptes qui débouchent d'un côté sur Ars et de l'autre sur Novéant par Gorze. De ce côté, le pays est extrêmement boisé, les bois s'étendent jusque dans les ravins profonds des bords de la Moselle, et le plateau lui-même est couvert de nombreux taillis, qui enveloppent le terrain découvert de nos bivouacs.

C'est à la faveur de ces forêts, que nous n'observions pas assez, il faut bien le reconnaître, que les Prussiens ont gagné le village de Vionville, et se sont répandus, grâce encore aux dépressions du terrain, jusqu'à la hauteur du 6e corps. Ils amènent ainsi, au commencement même de l'action, leur ligne de bataille en face des 2e et 6e corps.

Ces corps occupent des positions relativement moins bonnes que celles de l'ennemi. Le 2e corps a une de ses divisions (général Bataille) sur les hauteurs près du petit hameau de Flavigny, la division Vergé est à gauche ; la brigade-mixte du général Lapasset en retour à gauche formant un *crochet défensif* pour observer les grands bois des Ognons et garder le défilé de Gorze.

L'armée allemande dessine trois grandes attaques distinctes : l'une, celle de droite, a remonté la vallée qui conduit d'Amanville-sur-Moselle à Vionville, en passant par Bayonville, Onville, Waville, Chambey et le fonds de Saulcy.

Celle du centre a remonté la vallée de Gorze, qui part de Novéant, passe à Gorze, Saint-Thiébault et Anéouville.

La troisième, celle de gauche, a remonté la vallée de la Mance, qui remonte à Ars-sur-Moselle vers Gravelotte. Mais cette attaque peut être considérée comme une simple démonstration, car, ayant été éventée par les avant-postes du 2e corps, elle doit se confondre avec l'attaque du centre.

Cette attaque du centre, la plus formidable de toutes, est appuyée par trois énormes batteries dont les feux convergent sur le hameau de Flavigny.

Vers neuf heures et demie du matin, les Prussiens, comme on l'a vu, ont débouché en même temps de Mars-la-Tour, et des hauteurs boisées situées à gauche des crêtes, qui s'étendent à droite et attaquent le front des 2e et 6e corps.

Les troupes du maréchal Canrobert ont bientôt rompu les faisceaux et se sont formées en ordre de bataille.

Le 6e corps est placé à droite et en avant de Rézonville, faisant face au village de Vionville et couvert par ses avant-postes qu'abritent les accidents de terrain; son front comprend la division Lafont de Villiers, un seul régiment de la division Bisson et la division Tixier, qui s'étend à droite jusqu'au village de Saint-Marcel. La 4e division (Levassor-Sorval), placée en arrière de Rezonville parallèlement à la route, a pour mission d'appuyer la brigade Lapasset du 2e corps, et de surveiller les ravins boisés qui vont jusqu'à Ars et Novéant et par lesquels l'ennemi peut déboucher.

— La 1re division (Tixier) détache de Saint-Marcel la brigade Péchot (9e bataillon de chasseurs, 4e et 10e de ligne), qui occupe le bois traversé par la Voie romaine, sur la droite de Vionville.

Les trois compagnies de grand'garde du 10e de ligne prennent aussitôt des dispositions de défense sur leur gauche et contre les bois de Vionville situés de l'autre côté d'un ravin en face d'elles et qu'il y a lieu de supposer occupés par l'ennemi.

Cinq compagnies du 2e bataillon, sous les ordres du commandant Morin, conversant aussitôt à gauche, sont placées en bataille, le long de la Voie romaine, qui forme une chaussée élevée d'excellente défense. Le surplus du régiment, quittant son campement, reçoit l'ordre de se porter à l'appui de sa grand'garde et est disposé en arrière à la suite également, le long de la Voie romaine.

Au bruit de la canonnade, la 2e brigade de la 1re division (Gal Leroy de Dais), 12e et 100e de ligne, a également pris les armes. Le 100e de ligne est placé en colonne derrière le 12e de ligne. Le 1er bataillon du 100e régiment (commandant Née Devaux), est envoyé pour prendre position sur la même ligne que le 12e de ligne, sa gauche appuyée dans le principe à un bois très épais, de l'autre côté duquel se trouve le 10e de ligne. Plus tard ce bataillon suit le mouvement général de droite et reste toute la journée exposé à un feu très vif, qui lui cause des pertes assez sérieuses.

Le 2e bataillon, commandant Pernot, sous les ordres du colonel Grémion, après avoir supporté un feu très vif de l'artillerie ennemie, vient déboucher dans la plaine à hauteur du village de Rézonville, clef de la position.

Le maréchal Canrobert, qui a son quartier général dans ce village, réunit ce bataillon du 100e au 28e de ligne, à deux autres bataillons de deux régiments du 6e corps, ainsi qu'à une compagnie du génie pour former une réserve sous les

ordres du colonel Grémion, destinée à défendre cette position jusqu'à la dernière extrémité. Rézonville, en effet, ne fut abandonné par ces troupes que le lendemain matin, vers cinq heures, lorsque la retraite du 6e corps fut complètement assurée.

Le 3e bataillon du 100e de ligne (commandant Poilloue de Saint-Mars, distrait dès le début de ce régiment par ordre du maréchal Canrobert, est placé sur la lisière d'un bois, en avant des batteries de la division, et ensuite porté sur la Voie romaine, en arrière d'un épaulement, à la droite du 10e de ligne et à la gauche du 9e bataillon de chasseurs. Il se maintient dans cette position toute la journée et passe la nuit en grand'garde sur ce même champ de bataille.

— A la gauche de la division Tixier vient se placer près de la Voie romaine, à l'angle sud-ouest du bois de Saint-Marcel, le 9e de ligne, seul régiment de la division Bisson.

— C'est entre le 9e de ligne et la grand'route de Verdun que s'établit la division Lafont de Villiers avec la brigade Becquet de Saunay (75e et 91e de ligne), à l'aile droite, et la brigade Colin (93e et 94e de ligne), à l'aile gauche. Ces troupes soutenues par deux batteries sont formées sur deux lignes.

En avant, à trois cents mètres se trouve la brigade Becquet de Saunay.

En arrière, la brigade Colin, formée en bataille sur son emplacement : le 93e, établi au nord et perpendiculairement à la route de Verdun, appuie sa droite à l'ancienne voie romaine qui borde le bois de Villers et étendant sa gauche vers le 94e de ligne et la grand'route de Verdun.

Au moment où s'est produite la première attaque, les hommes de ces deux régiments, qui n'ont pris encore aucune nourriture ou qui n'ont que peu mangé la veille au soir, sont parvenus à se procurer quelques pommes de terre ; les marmites sont sur le feu, leur promettant un assez maigre repas, mais enfin un repas !

Aux premières notes de la marche de la division, tous ces braves gens, sans la moindre hésitation, renversent leurs marmites, les sacs sont bouclés et tout le monde se place derrière les faisceaux.

Les trois bataillons du 93e, ainsi que ceux du 94e, commencent par se couvrir d'une ligne de tirailleurs, qui est poussée jusqu'à la ligne de peupliers ou dans les fossés bordant la grand' route de Verdun.

Chaque bataillon projette à cet effet ses compagnies des ailes (1re et 6e) (Le bataillon avait alors six compagnies formant dix « pelotons » de manœuvre) par le commandement règle-

mentaire, fait par les chefs de bataillon : « Premier et sixième pelotons... en tirailleurs ! »

Six compagnies ou pelotons de manœuvre se portent ainsi en avant du front de chaque régiment, reliées entre elles de manière à former une chaîne continue et rattachées à l'action du reste du régiment par des soutiens de la force d'un demi-peloton, ou, comme on disait alors, d'une « section »[1].

A ce moment, le porte-drapeau du 93e de ligne, le sous-lieutenant Labbrevoit demande au colonel, qui se tient derrière le centre du régiment, c'est-à-dire derrière le bataillon (2e), à la gauche duquel est placé le drapeau et qu'on appelle souvent pour cela le « bataillon du drapeau » :

« Mon colonel, faut-il faire flotter le drapeau ? »

Il veut dire par ces mots : « Faut-il découvrir notre aigle en enlevant l'étui en toile cirée qui la protège dans les marches contre la pluie et la poussière.

Le colonel lui répond : « Ce n'est pas la peine. Nous verrons plus tard. » Le commandant du régiment juge en effet qu'un drapeau déployé, s'il est placé pour ainsi dire en première ligne, comme c'était le cas avec nos formations surannées de cette époque, est un indice compromettant, dans bien des phases du combat où il est nécessaire de dissimuler une ligne de bataillons dans le moindre pli de terrain, en attendant le moment de l'attaque ou de l'assaut décisifs. Telle est la pensée qui fait prévaloir dans l'esprit du colonel le prosaïsme du drapeau enveloppé dans un fourreau tout noir, semblable à celui d'un long parapluie, sur la poésie du drapeau secouant énergiquement ses plis au vent de la bataille. Ce détail n'est pas oiseux, ainsi qu'on le verra plus loin. Le drapeau reste donc enveloppé, mais avec sa garde, formée de deux fourriers, du caporal-sapeur et des douze sapeurs du régiment.

— La division Levassor-Sorval a également pris les armes au premier coup de canon et, vers dix heures du matin, se trouve formée par bataillons déployés formant échelons, le dos à la route de Verdun et faisant face aux débouchés du bois des Ognons, sur le versant est de la dernière hauteur que l'on trouve avant d'arriver à Rézonville, en venant de Gravelotte.

La 1re brigade, général de Marguenat (25e et 26e de ligne), est placée au commencement de l'action, sur les berges d'un ravin complètement défilé des hauteurs occupées par le gros des forces ennemies. Plus tard, prenant part au mouvement en avant

1. La compagnie, en organisation et en manœuvre, était subdivisée en deux sections : l'une fournissant les tirailleurs et l'autre appuyant, renforçant ou soutenant ces tirailleurs, à mi-distance de leur ligne et du gros du bataillon.

de tout le corps d'armée, cette brigade opérera un changement de front en avant sur l'aile droite et se formera en bataille. Portée ainsi en première ligne, et appuyant toujours le 6e corps, elle surveillera le bois des Ognons et celui de Saint-Arnould.

Quant à la 2e brigade, général de Chanaleilles (28e et 70e de ligne), elle traverse la route en colonne serrée et s'établit face au bois des Ognons.

L'artillerie de la division Levassor-Sorval se composait des 5e, 6e et 7e batteries (4 rayé) du 14e d'artillerie, sous les ordres des capitaines commandants Grimard, Heintz et Delabrousse.

La plupart des chevaux de trait étaient à l'abreuvoir, quand, vers neuf heures et demie, des obus prussiens ont commencé à tomber dans les campements.

La 6e batterie attelle rapidement, se trouve prête la première et, renforcée par la 1re section de la 7e batterie (lieutenant de Sourch), se porte au grand trot en avant de la ligne de bataille de l'infanterie, prend position à gauche de la division, sur la crête du plateau situé entre Rézonville et Vionville, à la droite de la route de Verdun, et de là ouvre immédiatement le feu.

Les autres sections arrivent successivement, et bientôt les trois batteries réunies sur ce point dirigent un tir des plus vifs sur une batterie ennemie placée en avant de Vionville, à quatorze cents mètres environ.

Aussitôt que l'attaque de l'ennemi s'est prononcée sur le front du 6e corps, Canrobert fait exécuter un léger changement de direction et pivoter ses troupes sur leur aile gauche. Ce mouvement les fait obliquer vers les bois et la Voie romaine, qui les séparent de Vionville. Le général von Buddenbrock, menacé par cette manœuvre, prend l'avance et occupe les bois. Aussi ces mouvements de nos troupes s'accomplissent-ils sous les feux des batteries et des tirailleurs ennemis, postés, sur la lisière de ces bois, entre Saint-Marcel, Bruville, Vionville et derrière des crêtes.

La division Lafont de Villiers, entre toutes, exécute son premier déplacement de la plus admirable façon, appuyée par ses deux batteries de 4, qui ont marché et se sont mises en batterie sur les hauteurs du plateau de Vionville, entre la Voie romaine et la grand'route.

La marche en avant de cette division, pour se déployer sur son emplacement de combat présente, par son entrain et aussi sa formation (on marchait en colonne par division à demi-distance, formation essentiellement manœuvrière à cette époque), le caractère d'un mouvement offensif.

Les quatre régiments de cette division passent de la forma-

tion de marche précitée à la formation de combat, dès que les projectiles commencent à tomber sur les bataillons, qui s'avancent en ordre profond à la queue leuleu. Chaque régiment fait rapidement « vers la gauche en avant en bataille » sur le bataillon de tête (le 1er).

La division Lafont de Villiers est alors complètement en plaine, ayant descendu les pentes du plateau de Vionville et marche « en bataille », c'est-à-dire les trois bataillons de chaque régiment déployés à même hauteur sur deux rangs.

A ce moment, passe derrière la ligne des bataillons de cette division le vaillant maréchal Canrobert, suivi de son état-major. Il tient à la main son bâton de commandement recouvert de velours de soie dit bleu de roi, parsemé d'aigles d'or disposés en quinconce et portant la devise : « *Decus pacis, timor belli.* »

S'arrêtant contre le 93e de ligne, le héros d'Inkermann dit quelques mots aux soldats de ce régiment, leur montre avec ce bâton le village de Flavigny, celui de Rézonville, pour leur faire comprendre la situation, et termine sa courte explication par ces mots :

« Et maintenant, souvenez-vous que vous êtes toujours les soldats de Magenta et de Solferino ! » Un long cri d'enthousiasme accueille ces fières paroles. On crie de tous côtés : « Vive la France ! Vive l'Empereur ! Vive le maréchal ! »

L'étincelle électrique est produite : chacun se dispose à faire son devoir.

Les troupes du 6e corps sont bientôt toutes en position de combat et soutiennent avec vigueur la première attaque, d'autant plus énergique de la part des Prussiens que ceux-ci ont choisi l'emplacement de leurs batteries et ont même établi pendant la nuit, sur les crêtes éloignées, des pièces de gros calibre.

En un instant, nos artilleurs occupent, de leur côté, les points favorables ; les tirailleurs avec leurs soutiens se sont portés en avant, et tous couchés, pour présenter moins de surface aux projectiles, ils attendent le moment d'agir. Les bataillons sont massés en arrière de l'artillerie, mais à distance et défilés autant que possible.

Les bagages ont déjà été dirigés sur Gravelotte pour laisser libre ce champ de bataille, qui, par l'intensité de l'action au début, ne peut que s'agrandir.

A part le feu d'artillerie qui s'est engagé entre notre 6e corps et les Allemands, tout est encore calme sur la droite de la route de Metz à Verdun.

Sur la chaussée gisent éventrés dans des mares de sang deux ou trois chevaux qui viennent d'être tués. Le 93e de ligne se tient tout auprès, abrité par la berge, le fossé et les grands peupliers qui bordent cette route. Plus au nord et à l'extrémité du plateau, contre le bois de Villers, la brigade Becquet de Saunay et le 93e de ligne sont déployés en bataille. Plus près de ce bois, une batterie de la division Lafont de Villiers vient de s'installer. Son feu est actif et soutenu. Le capitaine qui la commande se promène en long et en large derrière les canons et répète incessamment : « 3e pièce... feu ! » — « 4e pièce... feu ! » — et ainsi de suite.

Entre cette batterie et la troupe, est placé le 9e bataillon de chasseurs à pied; la plupart de ses hommes se sont couchés à plat ventre pour se garantir du feu, en attendant le moment de donner. Le commandant Mathelin, debout, fait ses dernières recommandations aux chasseurs groupés autour de lui et termine par ces mots :

« Faire le plus de mal possible à l'ennemi, vous en laisser faire à vous le moins possible, voilà ce qu'il faut chercher ! »

En arrière de chaque régiment se tiennent les médecins avec plusieurs infirmiers, tenant en main les chevaux et les mulets porteurs des cantines d'ambulance. Ces cantines renferment du linge, de la charpie, des instruments de chirurgie, des appareils à fractures et quelques médicaments.

Le maréchal Canrobert s'est porté au centre de sa ligne de bataille, suivi de son état-major et de son escorte. Du point qu'il occupe, le coup d'œil s'étend au loin sur la gauche et l'on découvre bien au delà de Vionville, dans la direction du midi, la fumée des batteries françaises dessinant, comme celles du 6e corps, le contour du plateau.

La ligne générale de bataille présente un immense arc de cercle, s'étendant à peu près d'Ars-sur-Moselle à Doncourt, en passant par Vionville. Gravelotte est presque le centre.

L'aspect de cet immense panorama est des plus grandioses avec ces longues rangées de soldats, cette ligne de fumée s'étendant d'un bout à l'autre de l'horizon, ces lueurs vives auxquelles succède un petit panache blanc marquant au-dessus des bataillons ennemis la place où vient d'éclater un obus, ces grondements prolongés et vibrants du canon, ainsi que ces crépitements secs et intermittents de la mitrailleuse.

Quelques balles arrivent jusqu'au maréchal Canrobert ; l'une d'elles brise une motte de terre aux pieds de son cheval. Des obus tombent en avant, en arrière, à droite, à gauche. Lorsque le sifflement, devenant plus strident, annonce leur approche, des

cavaliers de l'escorte se couchent sur le col de leurs montures et ne se redressent qu'en voyant s'élever à distance le nuage de poussière et de fumée qui, annonçant l'explosion, montre que le danger est passé pour une fois encore.

Canrobert, en se retournant, les aperçoit : « Allons, mes enfants, dit-il en souriant, ne saluez donc pas comme ça : ici, nous ne sommes pas à la messe. »

A partir de ce moment, pas un front ne s'abaisse, personne ne songe plus à saluer les obus.

CHAPITRE VIII

Combat dans les bois de Saint-Marcel.

Nouvelle phase de la bataille. — Annonce de l'arrivée des 3e et 4e corps d'armée français. — Les Prussiens se disposent à attaquer le 6e corps. — Nouvelles positions des deux armées à ce moment. — Ineptie et mauvais vouloir de Bazaine. — Canrobert prend l'offensive. — Attaque de la brigade Péchot. — Le refrain du 9e bataillon de chasseurs. — Le colonel Vincendon. — « Tambours du 4e de ligne, la charge! » — Attaque du bois de Saint-Marcel. — Mort du commandant Batier. — Traits de courage. — Une compagnie veuve de ses officiers. — Pertes du 4e de ligne. — Mort du colonel von Kamecke. — Belle conduite de l'artillerie de la division Tixier. — Le 10e de ligne. — La division à un régiment. — Le général Bisson. — Son état-major. — Attaque du 9e de ligne. — Reconnaissance hardie du capitaine Avon. — Belle conduite du général Bisson. — Son état-major est décimé. — Mort du lieutenant-colonel Pavet de Courteille. — Un bel éloge. — En retraite. — Pertes du 9e de ligne. — Trois régiments français contre six régiments allemands. — Pertes énormes de l'infanterie prussienne.

L'entrée en action des grenadiers de la garde a produit, comme nous l'avons déjà vu, un instant de répit.

Jusqu'alors notre 6e corps n'a pas été sérieusement engagé. Le 2e corps décimé se replie.

La bataille est donc entrée dans une nouvelle phase : le maréchal Canrobert a replié son aile gauche ; la division Lafont de Villiers, surtout la brigade Colin (93e et 94e de ligne), va de la grand'route de Verdun vers les bois de Saint-Marcel ; mais cette division est reliée par la grand'route occupée par la brigade Marguenat (25e et 26e de ligne), de la division Levassor-Sorval, à la division de zouaves et grenadiers et à la seconde brigade

de la division Levassor-Sorval (général de Chanaleilles, 28e et 70e de ligne).

A l'aile droite du 6e corps, sur la Voie romaine et à l'extrémité ouest des bois de Saint-Marcel, entre en ligne la division Tixier.

Le 6e corps, les grenadiers et les zouaves de la garde et la brigade Lapasset forment un front de combat compris entre l'ouest du bois de Saint-Marcel et le ravin de la Jurée (soit, une étendue d'environ cinq kilomètres). Tout ce front est appuyé par les batteries du 6e corps, de la réserve de l'armée, par les batteries de la garde et une partie des batteries du 2e corps qui n'ont pas pris part à la retraite des divisions de ce corps (Vergé et Bataille) opérée à l'est de Rézonville.

Comme réserve, la ligne française a les divisions de cavalerie de Forton, de Valabrègue, une partie de la cavalerie de la garde, et la division de voltigeurs de la garde.

A ce moment, le bruit court que les 3e et 4e corps français vont entrer en ligne. Les patrouilles de combat ou les reconnaissances allemandes, ont dû signaler cette entrée prochaine, car les batteries ennemies font alors un mouvement général en avant.

Les Prussiens, après avoir repoussé le 2e corps, se disposent à attaquer notre 6e corps, qui reste toujours dans sa position étrange, sans que Bazaine rectifie cette disposition anormale.

Le 6e corps et la garde auraient pu sans doute s'engager quelques heures plus tôt, et par une vigoureuse offensive rejeter et écraser les deux divisions d'infanterie et les deux divisions de cavalerie, que l'ennemi pouvait seulement à ce moment nous opposer.

A neuf heures et demie du matin, nous avions en présence des Prussiens trois corps (le 2e, le 6e et la garde), soit plus de soixante mille hommes à opposer aux trente mille du *III*e corps allemand, et cependant, ici comme à Forbach, comme à Borny, nous avons laissé passer l'heure, et ce n'est qu'au moment où le 2e corps est écrasé par des forces supérieures que le 6e et la garde entrent sérieusement en ligne.

Le maréchal Bazaine, dès ce moment, est rassuré quant à son plan secret.

Avec sa division de grenadiers et de zouaves, avec la division de voltigeurs, il se relie fortement à Metz.

A Metz qu'il ne veut pas quitter !

Le 2e corps, replié et rallié, forme réserve derrière la garde.

Bazaine pense, dès lors, que l'ennemi ne pourra plus le couper; que tout ce que l'adversaire peut faire, c'est de repousser

le 6e corps français et d'occuper solidement les deux routes de Verdun par Mars-la-Tour et Conflans. Or, désirant ce résultat, il se garde bien de contrarier le mouvement de l'ennemi.

Il le laisse s'étendre en face de notre 6e corps et s'emparer de positions excellentes que nous aurions pu occuper avant lui.

Voici quelle est la position respective des deux armées au début de ce deuxième mouvement.

Armée française : à l'extrême gauche, les voltigeurs de la garde, vers le bois des Ognons, surveillant, par ordre du maréchal commandant en chef, les ravins débouchant de Gorze. Le bataillon de chasseurs de la garde est spécialement chargé de défendre le bois.

La division Levassor-Sorval est réclamée au maréchal Canrobert, qui est appauvri d'autant : cette division, la brigade mixte Lapasset du 2e corps et les grenadiers de la garde se développent sur la hauteur devant Rézonville.

En réserve, derrière ces troupes, les deux divisions d'infanterie du 2e corps et la division de cavalerie de Valabrègue.

Vient ensuite le 6e corps (deux divisions seulement, plus le 9e de ligne), de Rézonville vers Saint-Marcel.

En réserve, la division de cavalerie de Forton.

Du côté de l'ennemi : la 5e division (IIIe corps) se maintient devant Rézonville avec le détachement Lyncker (Xe corps).

La 6e division (IIIe corps) commence à s'étendre vers Saint-Marcel, devant Canrobert, profitant de notre inaction et de l'insuccès du corps de Frossard. La brigade Lehmann, du Xe corps, survenue vers onze heures, appuie ce mouvement audacieux.

Jusqu'à une heure avancée de la journée, le maréchal Bazaine, qui a groupé vers Rézonville et le bois des Ognons la garde impériale, le 2e corps en réserve, la division Levassor-Sorval en renfort, c'est-à-dire plus de cinquante mille hommes, le maréchal Bazaine qui peut écraser la 5e division ennemie, déjà si éprouvée et ne comptant plus que douze à treize mille hommes, ce maréchal de France auquel s'offre une si magnifique occasion de vaincre, de couper l'ennemi en deux, n'en profite pas.

En somme, la 6e division d'infanterie prussienne et la brigade Lehmann vont se mettre aux prises avec notre 6e corps ; il ne reste bien réellement devant les cinquante mille hommes de notre commandant en chef que les treize mille hommes de la 5e division ennemie.

Et Bazaine se contente de maintenir ses lignes !

Et il ne lance pas la garde impériale en avant !

En ce moment, la trahison éclate. Il est impossible de com-

prendre cette attitude inouïe autrement que ne l'a fait le conseil de guerre de Trianon en 1873, en condamnant l'homme du Mexique et de Metz !

Non seulement Bazaine ne cherche pas à écraser cette 5e division (von Stülpnagel), mais il laisse sur la défensive le corps du maréchal Canrobert; il le laisse toujours dans sa position perpendiculaire, et il lui fait subir cet affront d'être attaqué par une division et une brigade prussiennes qui viennent hardiment le provoquer.

Ainsi risquant, non sans témérité, sa 5e division seule en face de cinquante mille hommes, le général von Alvensleben II, commandant du IIIe corps allemand et voyant qu'on permet à cette division de s'installer sur les positions conquises, comptant enfin sur une heure ou deux de trêve de ce côté (car au feu, l'on pressent à l'attitude de l'ennemi ses résolutions), le général von Alvensleben II se décide à pousser la brigade Lehmann et la division von Buddenbrock (la 6e) en travers de la route de Metz à Verdun.

Dans ce but, la brigade Lehmann est lancée, le 24e régiment prussien en tête, sur les bois, au nord de Tronville, bois formés de taillis épais.

Alors seulement le maréchal Canrobert a du monde devant lui, alors seulement il peut se battre... Jusqu'ici il a eu à essuyer une cruelle canonnade qui a fait perdre beaucoup de monde à sa division de première ligne (Lafont de Villiers) et à laquelle il a répondu avec son artillerie, mais sans pouvoir trouver d'infanterie devant lui.

Or, les ordres de Bazaine prescrivent au maréchal Canrobert d'attendre dans sa position l'entrée en ligne des 3e et 4e corps. Celui-ci est donc cloué sur place.

Cependant l'apparition de l'ennemi lui permet enfin d'entamer la lutte. Disons avant tout que si Bazaine n'avait pas fort inutilement enlevé la division Levassor-Sorval à Canrobert, s'il n'avait pas enchaîné celui-ci par l'ordre d'attendre et par la singulière position qu'il avait prescrit d'adopter, le commandant du 6e corps français aurait culbuté les forces qu'il avait devant lui, repris la route et enlevé Mars-la-Tour.

Le général von Alvensleben II avait remarqué, que la division von Buddenbrock était menacée d'une attaque de flanc des plus dangereuses par notre 6e corps.

Pour faire face à ce danger, le général von Buddenbrock, vers deux heures, reçoit l'ordre, tout en se maintenant solidement à Vionville et à Flavigny, de pousser au nord de Vionville avec le gros de ses forces, et de traverser la grand'route pour

gagner le terrain boisé qui se trouve au delà, près de la Voie romaine, afin de mieux appuyer ainsi son flanc gauche.

Examinons les forces qui des deux côtés vont entrer en ligne. En face de Canrobert et de ses deux divisions (Tixier et Lafont de Villiers, plus le 9e de ligne), soit seize mille hommes, la division du général von Buddenbrock et la brigade Lehmann, en tout dix-neuf mille hommes!

Le maréchal Canrobert, privé de sa division Levassor-Sorval, inférieur en nombre, prend néanmoins l'offensive dès que l'ennemi paraît : ce qui lui permet d'agir enfin et de sortir de l'inaction fatale à laquelle l'ont condamné les instructions de Bazaine.

Faisant alors avancer la division Tixier, il dirige la brigade Péchot (9e bataillon de chasseurs, 4e et 10e de ligne) vers le bois de Saint-Marcel. La brigade Leroy de Dais (12e et 100e de ligne) se tient d'abord en réserve.

Précédant la brigade Péchot, les 1re, 2e et 5e compagnies du 9e bataillon de chasseurs filent au pas gymnastique, tandis que leur fanfare jette aux Allemands le refrain gouailleur du bataillon :

« Marie, j'ai vu..... »

Cette avant-garde longe la Voie romaine en repoussant les tirailleurs ennemis et va s'établir, en avant d'un petit taillis, sur une sorte de plateau dominant le terrain, qui s'étend entre ce point et la route de Verdun, à la distance d'environ huit cents mètres du bois de Saint-Marcel. Mais ce bois est fortement occupé par les Prussiens de Buddenbrock et de Lehmann, qui, de la lisière ainsi que de derrière la crête d'un pli de terrain voisin, dirigent sur nos troupes une fusillade infernale.

Ce bois de Saint-Marcel, presque impénétrable, placé entre les villages de Saint-Marcel, Bruville et Vionville, forme le point central du champ de bataille. Pendant la journée entière, il va devenir le théâtre d'une lutte acharnée.

Le 4e de ligne, son colonel, le jeune et intrépide Vincendon, en tête, s'avance alors par un léger changement de direction à gauche, sous le feu des batteries prussiennes fortement établies sur la route de Verdun, de Rézonville à Mars-la-Tour, et sous les balles des tirailleurs ennemis postés dans le bois de Saint-Marcel.

Les tirailleurs du 9e bataillon de chasseurs et du 4e de ligne, cet échelon de combat qui fait du bruit et prépare l'action et souvent le succès, sont engagés immédiatement. Ils descendent

dans un premier ravin, puis remontent vers les crêtes boisées où se tiennent les Allemands, se glissant comme des couleuvres à travers les haies, les palissades et les obstacles de toutes sortes. Le régiment les suit, déployé sur une seule ligne. Là, à cent cinquante mètres seulement de la lisière du bois et toujours précédé de ses tirailleurs, qui sont déjà sur cette lisière, le 4e de ligne subit des pertes sensibles. Ne voulant pas rester exposé plus longtemps à ce feu meurtrier, le colonel Vincendon se tourne vers son groupe de tambours et clairons : « Tambours du 4e de ligne, s'écrie-t-il en levant son sabre, la charge ! »

Cette sonnerie si entraînante et si gauloise retentit : les cris mille fois répétés de : « En avant ! » y répondent, et le régiment s'avance sur le bois, au pas redoublé, dans un ordre superbe.

C'est alors que, forts de leurs bataillons, nos tirailleurs arrivent en un clin d'œil sur la lisière du bois de Saint-Marcel, les habits déchirés par les broussailles, la figure et les mains couvertes de sang, et franchissent le sommet de ces crêtes, derrière lesquelles les Allemands s'abritent, comme ils se cachaient dans les bois, comme ils se dissimulaient dans les trous, car ils eurent rarement le courage de faire la guerre à visage découvert.

Nos soldats arrivent en se grimpant littéralement sur le dos les uns des autres ; là, ils sont accueillis par un feu diabolique, et souvent ils roulent dans la poussière ou dans la fange, sans même avoir pu échanger un coup de fusil. Mais d'autres braves lurons succèdent aux premiers ; on escalade les talus au milieu de milliers de balles qui sifflent et brisent et les arbustes et les hommes.

Enfin, les Allemands sont rejetés au delà de cette première position. Les compagnies du 4e de ligne s'enfoncent alors à travers bois malgré tous les obstacles et refoulent pied à pied l'ennemi de l'autre côté.

A partir de ce moment, le combat se continue pendant plusieurs heures, acharné, implacable, avec des alternatives de succès et de retours offensifs de la part de l'ennemi.

Ce bois de Saint-Marcel, servant de tanière aux Allemands, masque souvent leurs mouvements et leurs batteries. Il sert d'objectif principal au 6e corps, qui, après avoir chassé l'ennemi de nos positions, doit encore l'expulser de ce dernier abri ; puis de nouveaux renforts arrivent aux Prussiens et nous devons plier à notre tour : sur certains points, en avant de notre 6e corps, la lutte est tellement violente que des positions sont prises et reprises à chaque instant. Six fois, les ennemis,

massés de l'autre côté du bois, cèdent et reprennent en partie le terrain où ils se sont retranchés.

Le colonel Vincendon, toujours à cheval au milieu de la fusillade, est partout, donnant l'exemple à ses soldats, les excitant de la parole. Citons aussi le capitaine adjudant-major Maurel et le sous-lieutenant Creutzer, officier-payeur, qui, attachés au colonel pour porter ses ordres, font preuve en plusieurs circonstances de la plus grande énergie et d'un extrême sang-froid.

Enfin, après un dernier effort plus désespéré que les précédents, les Allemands sont chassés du bois de Saint-Marcel et se retirent à la nuit tombante sur la lisière opposée.

Le 4e de ligne a été fortement engagé. Chefs et soldats ont largement payé de leur personne.

Dans un des retours offensifs dont nous venons de parler, une vigoureuse attaque des Prussiens force le 2e bataillon à reculer. A cette vue, son chef, le commandant Batier, s'élance à la tête de ses deux dernières compagnies qu'il a jusque-là tenues en réserve afin de soutenir les siens, et contraint à son tour l'ennemi à battre en retraite, dans le plus grand désordre. Mais ce vaillant officier supérieur est lui-même victime de son dévouement. Son cheval est tué sous lui. Lui-même, au même instant, est mortellement frappé de deux balles : l'une se loge dans les reins, l'autre lui fracture le genou. Le lieutenant Diousidon, de la 2e compagnie, déjà blessé une première fois en se portant à la tête de ses hommes, reçoit une seconde blessure en voulant sauver le corps de son commandant.

Prompts à venger leur chef, nos soldats s'élancent de nouveau, la baïonnette en avant, culbutant et tuant tout dans leur course vertigineuse, mais, accueillis à la sortie du bois par le feu d'une artillerie formidable, ils reviennent en bon ordre dans leur première position. Quelques instants après, l'adjudant Carbon va, avec quelques hommes dévoués, sous le feu et tout proche de l'ennemi, chercher le cadavre de son malheureux chef de bataillon, et lui-même, pendant cet acte de dévouement, est assez sérieusement blessé.

Le capitaine adjudant-major Maurel prend alors d'une façon énergique le commandement de ce bataillon ; il continue à le diriger non seulement avec intelligence, mais encore avec la plus grande vigueur.

Tous les officiers et soldats du 2e bataillon du 4e de ligne se font remarquer par leur mâle énergie.

Le lieutenant Beaugier, de la 1re compagnie, en fouillant, à la tête de dix hommes de bonne volonté, une partie des bois occupée par l'ennemi, se trouve un moment cerné par plusieurs

compagnies prussiennes. Sans perdre un seul instant la tête, cet intelligent officier, plein de présence d'esprit et de sang-froid, se jette sur les Allemands en criant aux siens : « En avant! A la baïonnette! Ils sont à nous! ». Le sergent Labrude et le soldat Waltar, qui se tiennent à ses côtés, répètent ce cri ; leurs huit camarades font chorus.

Les Teutons, croyant que nos soldats sont en nombre, reculent et ouvrent leurs rangs. Le lieutenant Beaugier parvient à se dégager et, bien que blessé de deux coups de feu, rejoint son bataillon avec ses dix hommes.

Le lieutenant Bech, de la 6e compagnie, qui a été admirable d'entraîn et de vigueur à l'attaque du bois de Saint-Marcel, est atteint d'un coup de feu qui lui fracture le bras gauche.

Citons aussi le sous-lieutenant Riveron.

Pendant ce temps, à la droite de notre ligne de bataille, les tirailleurs du 1er bataillon, guidés par le commandant Richard, luttent pendant plusieurs heures contre des forces nombreuses et par l'énergie de leur résistance contribuent à empêcher le mouvement tournant que les Prussiens tentent d'exécuter sur ce point. Ce vaillant officier par son sang-froid exceptionnel et son influence sur son bataillon maintient celui-ci dans l'ordre le plus complet, même dans les moments les plus critiques.

Le lieutenant-colonel Lombardeau s'est placé sur la ligne de tirailleurs du 1er bataillon. Bien que servant de cible avec son cheval à la fusillade ennemie, cet officier supérieur secondé par les officiers de compagnie et aidé avec intelligence par le capitaine adjudant-major Poirier, dirige constamment, comme un jour de revue, et, sans se soucier du danger, maintient la ligne dans les positions les mieux choisies.

La 4e compagnie de ce bataillon, déployée tout entière, résiste à plusieurs retours offensifs des Allemands, conserve pendant trois heures le poste le plus périlleux et subit des pertes nombreuses.

Son commandant, le capitaine Gausserand, tombe raide mort, le crâne traversé par une balle.

L'ennemi est tout proche. Le lieutenant Caisso, bien que déjà blessé à la jambe, se porte aussitôt sur l'éminence où vient de rouler le corps de son capitaine. De là il parvient, en maintenant sa compagnie, à forcer l'ennemi à la retraite. Atteint une seconde fois à l'épaule, il reste néanmoins étendu à ce poste périlleux jusqu'à la fin de la journée, se soulevant sur une main et encourageant les siens de la voix.

Le sous-lieutenant Schüby, tout jeune et à ses premières

armes, lui succède et se montre plein de vigueur. Mais lui-même est bientôt grièvement blessé.

Le sergent-major Corbu prend alors le commandement de cette compagnie privée de ses trois officiers. Réunissant quelques hommes, il essaye de débusquer les Allemands d'un des plus épais fourrés du bois. La tentative est périlleuse, et ce brave sous-officier tombe sans vie, percé de trois balles, en se jetant avec un courage indomptable sur le point le plus dangereux.

Le sergent Chippel se présente à son tour, rallie les débris de la 4e compagnie, dont plus du tiers reste couché sur le champ de bataille, et les ramène au 1er bataillon dans le plus grand ordre.

Citons aussi : le capitaine Bernard (Joseph), commandant la 3e compagnie, qui est entré dans le bois à la tête de ses hommes déployés en tirailleurs, avec un entrain que tout le monde admire, et en dirige ensuite l'action et le feu avec une intelligence peu commune; — le capitaine Digo, commandant la 1re compagnie, vieux serviteur, qui, malgré ses cinquante ans, déploie la plus grande vigueur pendant l'attaque du bois; — le sous-lieutenant Bonneau, de la 3e compagnie, qui, à peine sorti de Saint-Cyr, montre dès cette première journée le calme, le sang-froid et la vigueur d'un militaire éprouvé.

La gauche du 4e de ligne est occupée par le 3e bataillon de ce régiment, qui, pendant plusieurs heures, supporte stoïquement les feux croisés des batteries et des tirailleurs prussiens. Son chef, le commandant Brocard, livré à lui-même avec son bataillon, garde pendant toute la journée les positions les plus périlleuses.

Déjà il a déployé successivement en tirailleurs, quatre de ses compagnies, que le capitaine adjudant-major Lioré maintient et dirige de la façon la plus brillante sous un feu meurtrier.

A onze heures du matin, le commandant Brocard reçoit l'ordre du maréchal Canrobert de déployer également ses deux dernières compagnies et d'enlever, à tout prix, un bouquet de bois rempli d'ennemis, qu'il a devant son front et qui se trouve séparé par un ravin profond du massif principal.

Ce mouvement hardi s'exécute, soutenu seulement à deux cent cinquante mètres en arrière, par les troupes de la deuxième ligne qui restent immobiles dans leurs positions.

Nos soldats avancent pas à pas, sous une grêle de balles et de projectiles, et luttent pendant cinq heures en rase campagne contre l'ennemi abrité dans le bois. Tous sont magnifiques d'audace et de résolution.

Le capitaine Laubiou, commandant la 4e compagnie, atteint d'une blessure grave, dès le début de l'action, reste à la tête de ses hommes, jusqu'à la fin de la journée. Remarqué et admiré de tous, ce vigoureux soldat, natif du Béarn, n'entre à l'ambulance que le 18 août, sur l'ordre formel du colonel Vincendon.

Le sous-lieutenant Thomas, de la 2e compagnie, se présente de bonne volonté pour reconnaître avec quelques hommes seulement le massif de bois très fortement occupé par l'ennemi, et, sous une grêle de balles, accomplit très heureusement sa mission.

Deux soldats de ce bataillon, les nommés Desroys et Sommershalter, montrent une grande énergie en soutenant, derrière une botte de paille, le feu de toute une ligne de tirailleurs prussiens et ne cessent de tirer, qu'après avoir été blessés tous deux assez grièvement.

Au plus fort de l'attaque, un vieux soldat de ce bataillon, dont nous regrettons de ne pouvoir donner le nom, reçoit une première balle qui le blesse à la tête : presque aussitôt une seconde lui fracasse la cuisse et l'étend à terre. Le sang jaillit de cette double blessure et se répand de toutes parts. Accroupi à l'écart, il se bande la jambe avec un vieux mouchoir à carreaux rouges et s'accoude au revers du fossé dans lequel il est tombé. Son chassepot est près de lui. Il appuie ses deux mains à terre, se traîne et attire à lui la crosse du fusil. Ses yeux se dilatent, une expression terrible les anime. Il sent qu'il va mourir, mais, avant de fermer les yeux, il veut encore servir son pays.

Les Prussiens le croient mort, comme la plupart de ceux qui en ce moment ont essayé de franchir la crête. Un officier supérieur allemand, reconnaissable à sa large ceinture d'argent et de soie noire et portant sur ses grosses torsades d'épaule la lettre P surmontée de la couronne royale, abrité derrière un buisson, dirige le feu de ses hommes. C'est le colonel von Kamecke, commandant le 91e régiment d'infanterie allemande. Notre blessé l'aperçoit et le prend pour point de mire.

Le bruit de la mousqueterie augmente. Le vieux soldat devine un nouvel effort des nôtres, car, en ce moment aussi, le roulement du canon réveille les échos. Il se couche sur le côté, n'ayant plus la force de se soutenir, appuie son fusil sur le sol et vise le colonel von Kamecke.

Le coup part : l'officier allemand tombe le crâne fracassé Le soldat se rejette sur le dos ; il ne souffre plus, car il est vengé. — La mort du colonel ennemi a jeté du désarroi dans les rangs de son régiment. Presque au même instant, les quatre cents hommes environ qui restent debout du 3e bataillon du

4e de ligne se jettent de nouveau à la baïonnette dans le ravin.

Un tout jeune soldat, le nommé Perruche, est blessé à la tête en ce moment. Loin de s'arrêter, ce brave garçon se précipite de plus belle sur les ennemis en criant : « En avant le 4e de ligne! Vive l'Empereur! »

Ses camarades le suivent et arrivent en quelques bonds au sommet des crêtes. Tout plie devant leur ardeur. Les Prussiens, malgré leurs officiers, se débandent et se réfugient dans le massif principal. Notre 3e bataillon les y poursuit la baïonnette dans les reins, entre pêle-mêle avec eux dans les bois, trouve cachés dans un ravin quatre-vingts soldats allemands du 91e régiment, dont deux officiers, et les fait prisonniers.

Le commandant Brocard veut poursuivre son mouvement en avant, mais isolé et sans soutien (car la deuxième ligne n'a pas bougé et se trouve maintenant à quinze cents mètres derrière lui), il est forcé de s'arrêter. Peu soucieux de revenir en arrière, ce brave officier supérieur attend que le reste de la ligne arrive à sa hauteur. Enfin ce mouvement se prononce, et le 3e bataillon du 4e de ligne rejoint le centre du régiment par le ravin.

En résumé, le combat a duré depuis neuf heures et demie du matin jusqu'à huit heures du soir, et la nuit seule y met fin. Du village de Saint-Marcel, le 4e de ligne marche en avant pendant dix-huit cents mètres, garde, jusqu'à la fin, sa position avancée sur le centre de la ligne et bivouaque pendant la nuit sur l'emplacement occupé par l'ennemi au début de l'action.

Ce jour-là, le 4e de ligne perd deux officiers mortellement frappés : le commandant Batier et le capitaine Gausserand; — sept officiers blessés : le capitaine Laubiou; les lieutenants Caisso, Bech, Beaugier, Diousidon; les sous-lieutenants Thomas, Schüby — et deux cent vingt-huit sous-officiers et soldats tués, blessés ou disparus.

— Vers midi, le 10e de ligne (second régiment de la brigade Péchot), a été vivement attaqué par l'ennemi qui descendait rapidement des hauteurs en avant de Vionville et en se couvrant par le bois de Saint-Marcel.

Ce régiment et spécialement les trois compagnies de grand'-garde (capitaines Courvoisier, Roques et Bernard aîné), plus exposées et mal défendues, soutiennent néanmoins cette attaque avec beaucoup d'aplomb et de vigueur et ripostent par des feux bien dirigés.

Les compagnies du 10e de ligne placées en arrière sont successivement déployées en tirailleurs, sur les plateaux à gauche de la Voie romaine, suivant une ligne oblique, qui fait face à la fois aux bois de Tronville et au village de Vionville.

Dans cette situation et malgré les obus dont il couvre nos positions, l'ennemi paraît ne pouvoir tenir : vers trois heures de l'après-midi, son feu se ralentit peu à peu.

Trois batteries de la division Tixier, les 5e, 7e et 12e du 8e régiment d'artillerie, se sont mises en position vers dix heures du matin sur le plateau situé en avant et à droite au nord-ouest de Rézonville ; la 7e batterie appuyant sa droite au bois de Villiers, — la 12e au centre et un peu en avant, — la 5e à gauche et plus en arrière, présentant ainsi des échelons propre à dérouter le tir de l'ennemi.

Ces batteries ouvrent le feu sur l'infanterie et la cavalerie ennemies qui manœuvrent près des bois de Tronville et combattent l'artillerie dont ces troupes sont accompagnées, ainsi que la fameuse batterie de position établie à l'abri de la route d'Ars à Verdun. Le combat se soutient ainsi, les batteries françaises faisant des mouvements à bras, quand le tir de l'ennemi est réglé sur elles.

Dans cette action, le capitaine Abord, de la 5e batterie, est blessé. Le capitaine en second Dupuy, qui le remplace, a son cheval tué sous lui. Un coffret saute dans la 7e batterie : un de ses éclats atteint assez grièvement le lieutenant en second Samin. Le sous-lieutenant Coffinet, de la 12e, est aussi blessé.

Plusieurs batteries de la réserve générale de l'armée, entre autres les 9e et 10e batteries du 13e d'artillerie, capitaines Lequeux et Lippmann, armées de canons de 12, ont été mises à la disposition de notre 6e corps et s'établissent à droite de Rézonville, d'où elles combattent l'artillerie ennemie et empêchent les têtes des colonnes allemandes de déboucher.

Enfin, la 4e batterie divisionnaire du général Tixier (8e du 8e d'artillerie) a accompagné dès le commencement de la bataille la brigade Péchot, s'est mise en batterie en avant du village de Saint-Marcel, à mi-côte du point de jonction des deux ravins de Conflans et de Mars-la-Tour et envoie environ cent cinquante obus ordinaires ou à balles dans cette position.

La seconde ligne de la division Tixier, composée de la brigade Leroy de Dais (12e de ligne ; 1er et 3e bataillons du 100e de ligne, lieutenant-colonel Hulot), bien que moins exposée, éprouve cependant quelques pertes et exécute ses mouvements avec autant d'ordre et de calme que sur un champ de manœuvres.

— Dans sa lutte acharnée du bois de Saint-Marcel, la brigade Péchot a été très solidement appuyée sur sa gauche par le 9e de ligne, le seul régiment de la 2e division du 6e corps présent à l'armée de Metz. Le général Bisson, qui commande ce régiment, est un vieux et vigoureux soldat, qui a pris part à l'expé-

dition d'Alger en 1830. Resté sergent par les manières et la conversation, il se révélait sur le champ de bataille, non seulement par un courage tel, qu'il semblait que pour lui le danger n'existait pas, mais surtout par un sang-froid et un coup d'œil remarquables. Excellent homme au fond, ayant conservé les habitudes du « débrouillez-vous » et de la « chaparderie » qu'on attribue aux zouaves de la création.

Son état-major se compose de cinq officiers : chef d'état-major : colonel Dollin du Fresnel; — aide de camp: capitaine Listchfousse; — officier d'ordonnance: lieutenant Gantois, du 20e de ligne. — État-major: commandant Régnier; capitaine Avon. — Un sixième officier, le capitaine Humbel, n'a pu rejoindre à Metz, dont il a été coupé avec le gros de la division.

Le général Bisson a avec lui le général Archinard, commandant la 1re brigade, lequel a pour aide de camp le capitaine Lignières et pour officier d'ordonnance le lieutenant de Julienne d'Arc, du 9e de ligne. Le général Plombin, commandant la 2e brigade, qui rejoignit isolément le lendemain 17 août, ne trouva pas d'ailleurs ses troupes restées au camp de Châlons.

Le 9e de ligne, le seul régiment de cette division qui ait rejoint Metz, avait pour chef le colonel Roux, atteint aussitôt après son arrivée dans cette ville, d'aliénation mentale et admis d'office à la retraite. Ce malheureux officier s'était même suicidé peu après, sous l'empire de cette maladie. Il avait été provisoirement remplacé par le lieutenant-colonel Pavet de Courteille, homme du devoir et doué d'une froide intrépidité.

Le 16 août, à onze heures et quart, l'ordre a été donné par le général Bisson à ce régiment de se porter en avant, au moment même où les cuirassiers de la garde se sont formés en bataille derrière lui. Fatigué de rester dans sa première position, où l'on recevait des coups sans voir grand'chose, et partisan résolu de cette offensive, à laquelle nous semblions dès lors renoncer, le général Bisson a donné cet ordre de se porter en avant, ce que le 9e de ligne exécute avec beaucoup d'entrain.

Conduit par les généraux Bisson et Archinard, commandé par le lieutenant-colonel Pavet de Courteille, le 9e de ligne exécute une première marche en bataille de trois cents mètres environ, un ploiement en colonne double par bataillon suivi aussitôt d'un déploiement, puis une deuxième marche en bataille, avec changement de direction à gauche, pour se rabattre sur la route de Verdun.

Ces mouvements s'exécutent avec un calme et une régularité d'autant plus remarquables que le régiment commence à

ressentir vivement et pour la première fois les effets d'un feu violent d'artillerie et de mousqueterie qui le prend de front et de flanc. Arrivé à cent mètres de la route, le général Bisson fait déployer en tirailleurs les 1re, 4e et 6e compagnies du 1er bataillon, les 1res et 2es des deux autres bataillons.

Ces compagnies s'établissent dans le fossé, que les hommes utilisent pour s'embusquer et sont rejointes bientôt après par le reste du régiment, qui se trouve ainsi formé en bataille le long de la route de Verdun, sa gauche à Rézonville; derrière lui sont établies deux batteries de 4 rayé.

Il est alors midi. L'ennemi prononce un mouvement offensif sur le village. Arrêté un moment par la brillante charge des cuirassiers de la garde, il continue à avancer sous la protection de nombreuses batteries établies entre les bois de Saint-Arnould et le hameau de Flavigny. Le feu du 9e de ligne l'arrête et fait taire en partie sa puissante artillerie.

Le feu prend alors sur ce point une intensité extraordinaire: tous les officiers montés sont tués ou blessés ou perdent leurs chevaux et sont obligés de rester à pied. La fumée devient si intense, qu'en voyant en avant de la ligne des uniformes sombres, quelqu'un s'écrie: « Ne tirez pas, ce sont des chasseurs! » Voulant en avoir le cœur net, un des officiers du général Bisson, le capitaine Avon, saute de l'autre côté de la route et de la lisière de peupliers qui la bordent, en disant derrière lui de ne pas tirer. Arrivé hors des nuages de fumée, cet officier braque sa lorgnette et voit en face de lui une belle ligne de tirailleurs debout, en casques à pointes, qui tirent méthodiquement: certains d'entre eux, les sous-officiers sans doute, tiennent leur fusil dans les deux mains, les bras pendants, sans tirer. La distance ne doit pas être grande, car le capitaine Avon aperçoit distinctement chez quelques-uns, les jugulaires, cuivre à écaille, du casque, qui sont débouclées et tombent droit de chaque côté du visage. Du reste l'officier français ne flâne pas à compter les boutons de leur uniforme et revient vers le 9e de ligne, en disant qu'on peut continuer le feu.

De midi à une heure, ce vaillant régiment soutient à lui seul tout l'effort des Prussiens et a, dans cet espace de temps vingt- six officiers mis hors de combat, dont sept tués sur le coup.

Dans ce moment, le général Bisson a son cheval tué sous lui: il prend alors celui du capitaine Avon, mais est bientôt démonté une seconde fois.

Cet officier général est obligé de rester à pied pour comman-

der le combat. Presque tous les officiers qui l'entourent sont tués ou blessés.

Le capitaine Listchfousse est très gravement contusionné par son cheval qui est tué raide et tombe sur lui. Le commandant Regnier est blessé à la jambe.

Le capitaine Avon, qui, après avoir donné sa monture à son chef est remonté sur le cheval d'un cavalier de l'escorte, est démonté par l'explosion d'un obus, dont un éclat le blesse lui-même à la main.

Le capitaine Lignières est blessé très grièvement par une balle qui lui broie la cheville. L'officier d'ordonnance du général Archinard, le lieutenant de Julienne d'Arc, du 9e de ligne, — un descendant de la famille de Jeanne d'Arc — est tué raide.

La conduite du lieutenant-colonel Pavet de Courteille est également des plus glorieuses. Blessé, dès le début de l'action, par une balle qui lui perce les deux joues, il continue à donner ses ordres avec le plus grand calme, malgré la perte énorme de sang qui s'échappe de sa blessure.

Blessé une deuxième fois par une autre balle qui lui fracasse la cheville du pied droit, il se fait descendre de cheval, adosser au talus de la route et refuse de se laisser porter à l'ambulance pour ne pas distraire des hommes du combat. Il ne survécut que douze jours à ses blessures.

« L'ennemi ayant voulu prononcer un mouvement offensif, dit dans son rapport le maréchal Canrobert, le général Bisson se porte en avant avec le 9e de ligne, le seul de sa division présent à la bataille, et l'arrête. »

Ce dernier mot, simple mais vrai, venant surtout du héros de Zaatcha et d'Inkermann, est à lui seul le plus bel éloge que l'on puisse faire du régiment.

Malheureusement, le 9e de ligne est seul et n'a qu'un faible effectif : treize cent cinquante hommes au départ de Châlons ; seul, le général Bisson a ordonné ce mouvement : le 9e de ligne est presque en potence sur la ligne générale. Pendant que ce régiment repousse ainsi l'attaque du front, il est vivement inquiété sur son flanc droit par une ligne de tirailleurs établie à Vionville. Pour se soustraire à leur feu, ce régiment exécute, vers une heure et demie de l'après-midi, un changement de front en arrière sur son aile gauche, et vient occuper une ligne de bataille, en arrière de la crête orientale du plateau situé au nord-ouest de Rézonville, sa gauche s'appuyant au village, sa droite se prolongeant dans la direction de Saint-Marcel, les bataillons échelonnés à cent pas de distance.

Or, si on se rappelle qu'au moment de sa marche offensive, le

9e de ligne n'avait devant lui que des forces déployées sans réserves, on croira facilement que si ce mouvement eut été fait par une division entière appuyée par son artillerie, au lieu de l'être par un faible régiment, il eut produit un effet autrement puissant sur l'ennemi d'abord et aussi sur le reste de l'armée, qui ne demandait qu'à suivre ce mouvement. La situation était si critique à cet instant pour l'ennemi, qu'il sacrifiait peu après la brigade de cavalerie von Bredow qui fut anéantie, il est vrai, par notre cavalerie, comme on va le voir, mais qui avait pu traverser les lignes de la division Laffont de Villiers et rompre son élan au moment où cette division allait dessiner son mouvement offensif.

Le régiment n'a plus alors d'officiers supérieurs. Le lieutenant-colonel, les chefs des 1er et 3e bataillons sont grièvement blessés. Sur quarante-neuf officiers subalternes, vingt-trois sont tués ou blessés.

Le capitaine Plumejaud prend le commandement du régiment. Les capitaines Targe, Dupleit, Cavalier et, plus tard, quand ce dernier est blessé, le capitaine Aragon, prennent le commandement des 1er, 2e et 3e bataillons du 9e de ligne.

Les pertes de ce vaillant régiment sont plus que cruelles dans cette terrible journée du 16 août 1870.

Lieutenant-colonel Pavet de Courteille, mortellement blessé.

1er *bataillon :* Rougeot, capitaine; Casteuil et Gau, lieutenants, tués; — Guignard et Roma, lieutenants, Hevrard, sous-lieutenant, blessés mortellement ; — Marthe, chef de bataillon, Costille, capitaine ; Delamarre, Stœckel, Casalta, sous-lieutenants, blessés; troupe : trente huit tués, soixante-huit blessés.

2e *bataillon :* De Julienne d'Arc, Humbert, lieutenants, Virjitti, sous-lieutenants, tués; — Danton, capitaine, blessé ; — troupe : dix-neuf tués, trente et un blessés.

3e *bataillon :* Moreau, capitaine, tué; — Naudenot et Cavalier, capitaines, mortellement blessés; — Coudre, chef de bataillon; Jullien, capitaine adjudant-major; Finot, capitaine; Morel, Marceuil, lieutenants ; Duchâteau, Malleret, Robert, sous-lieutenants, blessés; — troupe : vingt et un tués, trente-sept blessés.

Soit, au total : treize officiers tués ou mortellement atteints; quatorze officiers blessés sur un effectif de cinquante-sept; troupe : soixante-dix-neuf tués et cent trente-huit blessés.

Ainsi, dans cette lutte acharnée de la brigade Péchot et du 9e de ligne (soit trois régiments d'infanterie et un bataillon de chasseurs contre la division Buddenbrock et la brigade Lehmann, c'est-à-dire six régiments allemands), l'ennemi n'avait

pu soutenir la lutte et, malgré sa puissante artillerie, avait été obligé de céder devant l'incontestable supériorité du chassepot sur le dreyse. Nos troupes avaient décimé et balayé devant elles les 24e, 30e, 35e, 37e, 64e et 91e régiments d'infanterie allemande, dont les pertes surtout en officiers étaient effroyables.

CHAPITRE IX

Reprise de Flavigny.

Belle conduite de la brigade Becquet de Saunay. — Le 75e de ligne manque de cartouches. — Impassibilité des soldats. — Les officiers vont chercher des munitions. — Les 5e, 6e, 7e batteries du 14e d'artillerie. — Mouvements offensifs du 75e. — Le 91e attaque vainement Vionville. — Combat de tirailleurs. — En retraite. — Le colonel Daguerre. — Le 94e reprend la ferme de Flavigny. — Marche dans un ravin. — Une grêle de projectiles. — La ferme ne peut être crénelée. — Le feu dans Flavigny. — Pertes du 94e. — Le commandant d'Amfreville est blessé. — En retraite. — Le colonel de Geslin est démonté. — Le 93e entre en ligne. — Un vieux dicton du régiment d'Enghien. — Le 93e relève le 75e et le 91e. — Premier engagement du 93e.

En même temps que la division Tixier attaquait les bois de Saint-Marcel, la division Lafont de Villiers soutenait courageusement une canonnade meurtrière.

La brigade Becquet de Saunay (75e et 91e de ligne), qui se trouve en première ligne, déploie la plus brillante valeur.

Le 75e de ligne, sous les ordres du colonel Amadieu, est engagé pendant toute la journée. Dès dix heures du matin, aussitôt après l'exécution du mouvement ordonné par le maréchal Bazaine sur son aile gauche, ce brave régiment a pris immédiatement ses positions de combat.

Chaque bataillon déploie en avant deux compagnies en tirailleurs, à quatre cents pas du bataillon, pour couvrir son front. Le feu de l'ennemi s'ouvre sur nous. La lutte sur ce point prend promptement de grandes proportions; jusqu'à midi, la canonnade allemande augmente d'intensité.

Nos soldats, presque sans abris, subissent des pertes con-

sidérables sans pouvoir atteindre l'ennemi, dont la position est plus favorable. Les premiers blessés se retirent avec leurs armes, ceux du moins qui peuvent marcher.

Le 2e bataillon, moins abrité que le 1er, doit promptement renforcer sa ligne de tirailleurs par deux nouvelles compagnies.

Vers deux heures et demie, chose fatale sur un champ de bataille, les soldats commencent à manquer de cartouches. Le capitaine adjudant-major dans le 1er bataillon et des officiers de compagnie dans les deux autres sont obligés de quitter momentanément leurs postes de combat, pour ravitailler leurs hommes.

Les compagnies restées en bataille reçoivent alors l'ordre de se coucher pendant que les tirailleurs ripostent. Les troupiers se jettent aussitôt le ventre sur le sol pour éviter autant que possible les projectiles de l'ennemi, puisqu'ils ne peuvent plus y répondre. Mais les Prussiens, craignant un stratagème, continuent leur feu, sans oser profiter de cette circonstance.

Bien que faiblement abrités par les sillons des terres labourées, nos soldats montrent le plus grand sang-froid. Les officiers montés restent à cheval, n'ayant pas reçu d'ordres contraires. De temps en temps nos troupiers se retournent pour voir arriver leurs officiers, qui paraissent enfin, et qui, sans se soucier des balles qui pleuvent et des obus qui sifflent, apportent à leurs hommes de quoi répondre aux Prussiens. Les caissons à cartouches destinés au 75e n'ayant pas suivi le régiment, ces officiers se sont alors adressés au 93e, qui a fraternellement partagé avec eux sa réserve de munitions.

Du reste, la droite du 75e est appuyée à l'artillerie divisionnaire (5e, 6e et 7e batteries du 14e d'artillerie), qui a pu se maintenir à sa hauteur, et nos soldats ont la satisfaction de voir que nos obus et notre mitraille ne se trompent pas de chemin, car chaque fois que l'ennemi montre ses bataillons, ceux-ci sont refoulés par de terribles feux de salve.

C'est alors avec des hourras qu'on salue ces braves artilleurs, qui déblayent si bien la campagne. Chacun est bien heureux aussi de voir arriver des cartouches.

Tous ces braves gens ne demandent qu'à se battre et à tomber sur ces gueux de Prussiens. Chacun se dit : « Il faut que ça finisse : après tout, il vaut bien mieux mourir en défendant son pays que de crever de misère dans quelque coin. »

Hélas! c'était pourtant ce qui les attendait, au moins pour la plupart. En attendant, ils se battent tous comme des enragés.

Parfois nos soldats se lancent hardiment par groupes dans la direction de l'ennemi. Il faut les voir alors, tous ces Teutons,

allonger les jambes et rentrer au plus vite sous bois, puis disparaître et tirer presque aussitôt sur les nôtres, qui sont forcés de rétrograder en frémissant de rage et de reprendre leur place de bataille.

— Le second régiment de la brigade Becquet de Saunay, le 91e de ligne, tente mais vainement, de reprendre Vionville aux Prussiens.

Dès le commencement de la bataille, au moment où les ennemis se portaient en masses profondes sur Vionville, le colonel Daguerre a remarqué des bouquets de bois placés à droite et en face de ce village, et à moins de trois cents mètres, qui constituent une position excellente à occuper pour arrêter la marche de l'ennemi.

En conséquence, le 1er bataillon (commandant de Hay-Durand) reçoit l'ordre de se porter en avant vers ces bouquets de bois.

La 1re compagnie (capitaine Grégoire) se déploie aussitôt en tirailleurs, part au pas gymnastique, refoule les tirailleurs ennemis et prend possession de la lisière des bois à droite.

La 2e compagnie (capitaine Savornin) appuie vigoureusement l'attaque de la première.

La 3e compagnie (capitaine Guillemaut) reçoit la mission d'appuyer sa gauche au petit bouquet de bois placé en face des premières maisons de Vionville et de se relier à droite avec la 1re compagnie.

Avec les trois autres compagnies (4e, 5e, 6e) de ce bataillon, le commandant de Hay-Durand se porte en avant, en ordre déployé, pour soutenir les efforts des tirailleurs.

La 1re compagnie, vigoureusement conduite par le capitaine Grégoire, gagne du terrain à droite, débusque partout les tirailleurs ennemis, leur fait beaucoup de mal, et, par des feux bien dirigés, arrête court la marche des soutiens ennemis.

La 2e compagnie vient à propos en cette circonstance prêter un solide appui à la 1re.

Pendant ce temps, la 3e compagnie parvient aux extrémités du petit bois situé en face de Vionville. A ce moment, le brave capitaine Guillemaut tombe tué à la tête de ses hommes.

Des renforts considérables arrivant à l'ennemi, la 4e compagnie (capitaine Dupont d'Aisy) est détachée pour soutenir la 3e compagnie, tandis que les 5e et 6e compagnies (capitaines Souillot et Liénard) prennent position sur la même ligne et à gauche en arrière d'un petit chemin qui longe les bouquets de bois. Ces trois compagnies, bien embusquées, commencent sur l'ennemi un feu des plus vifs, qui l'oblige à se replier en

arrière et à se réfugier dans les maisons, derrière les murs du village.

Encore un effort et Vionville est enlevé ; mais, les cartouches manquant et de fortes colonnes ennemies se montrant sur le flanc droit, les compagnies de droite doivent se replier un peu en arrière ; les compagnies de gauche, écrasées par la mitraille et les obus, se voient dans la nécessité de suivre ce mouvement.

Le 2e bataillon (commandant Gay) a, de son côté, vigoureusement opéré sur la gauche de Vionville, s'est relié avec le 1er bataillon, a gagné du terrain à gauche et en a fait perdre à l'ennemi ; bref, il s'est maintenu ferme jusqu'à l'épuisement complet de ses munitions dans les positions conquises. Il suit alors le mouvement rétrograde nécessité par le mouvement tournant à droite des colonnes prussiennes.

Le 3e bataillon (commandant de Blondeau) d'abord en réserve, a été lancé à l'attaque de Vionville, mais, repoussé à son tour dans son offensive et n'ayant plus de cartouches, il bat en retraite et vient se rallier aux deux autres bataillons.

Ainsi le 91e de ligne, par l'intrépidité et l'énergie de son brave colonel Daguerre, l'habileté des dispositions prises, la vigueur et le courage des officiers et des soldats, vient à lui seul d'arrêter pendant plus d'une heure la marche de colonnes ennemies considérables. Le régiment les a même fait un instant rétrograder, a conquis les abords du village de Vionville et n'a cédé du terrain que faute de munitions.

Le régiment se replie en bon ordre en arrière de Vionville et prend position sur le revers d'une crête, qui domine la route conduisant au village.

Toute l'après-midi, le régiment occupe en première ligne cette position, ayant constamment à supporter le feu d'une artillerie considérable. De cette crête, le 1er bataillon est à même d'exécuter des feux de salve bien ajustés qui empêchent le déploiement des colonnes ennemies et l'installation de plusieurs batteries sur la gauche de Vionville.

En même temps que le 91e de ligne essayait de s'emparer, mais en vain, de ce village, le maréchal Canrobert jetait sur la gauche de la route de Verdun le second régiment de la brigade Colin, le 94e de ligne, qui occupait de nouveau le hameau de Flavigny, et s'y maintenait avec résolution.

Malheureusement, sans songer à préparer l'action de ce régiment par un feu d'artillerie, on a eu la malencontreuse idée d'en diriger les trois bataillons par une marche en bataille, bien lente sur le fond même du vallon de Flavigny. Il faut, en effet, remonter cette dépression de terrain jusqu'à la ferme, car il

importe de l'occuper et de la défendre, pour arrêter le mouvement des colonnes prussiennes qui marchent sur Rézonville.

La marche des trois bataillons du 94e de ligne est protégée, dans chacun d'eux, par une compagnie de tirailleurs ayant en soutien une autre compagnie.

Ces troupes n'ont pas parcouru l'espace de cinquante mètres que déjà une grêle de balles, d'éclats d'obus, de boîtes de mitraille, s'abat sur elles. Cette pluie de projectiles n'ébranle en rien la fière contenance de ces trois bataillons, qui marchent alignés comme sur un terrain de manœuvres. Les tirailleurs engagent avec l'ennemi un feu d'abord assez nourri, et, l'ordre de se porter en avant étant donné, la marche s'accélère, de plus en plus, pour se transformer ensuite en une course effrénée vers la ferme de Flavigny.

Pendant cette marche en avant, le sous-lieutenant Mathias est tué, le lieutenant Charles Martin est blessé à la tête.

Une fois le 94e arrivé à cette ferme, dont les abords sont jonchés de tués et de blessés appartenant à la division Bataille, le colonel de Geslin s'aperçoit que l'action des troupes va y devenir difficile; les murs, la plupart très élevés et très épais, ne peuvent être crénelés, faute d'instruments pour y pratiquer des meurtrières. Pour comble de malheur, la 7e compagnie du 3e régiment du génie, capitaine Belfort, attachée à la division Lafont de Villiers, est occupée sur un autre point très éloigné à exécuter quelques travaux.

La ferme et le verger offrent d'ailleurs un développement insuffisant pour contenir tout le régiment; en certains endroits, les hommes sont placés sur quinze ou dix-huit rangs de profondeur.

Néanmoins notre feu, assez bien dirigé, inquiète vivement les tirailleurs prussiens, qui suspendent leur marche. Quelques coups tirés à grande inclinaison vont même frapper à quinze et dix-huit cents mètres de distance la cavalerie prussienne placée à ce moment en réserve (rapport du prince Frédéric-Charles.)

Bientôt le feu des batteries prussiennes redouble d'intensité et se concentre surtout sur la ferme de Flavigny, dont l'occupation est une gêne pour l'ennemi. Le feu se déclare dans les bâtiments de cette ferme, et le général Colin se voit forcé d'ordonner la retraite.

Là, sont frappés à mort : le capitaine adjudant-major Bourson, le capitaine Loyer, le lieutenant Laroche, et blessés, les capitaines Sabiani, Payreau, les lieutenants Maire et Zibelin, le sous-lieutenant Rey et nombre de sous-officiers et soldats.

Le commandant G. d'Amfreville, qui a déjà eu l'épaule traversée par une balle, reçoit un second coup de feu à la tête. Ce vaillant officier est admirable de courage stoïque; toujours à cheval au milieu de la grêle de projectiles qui tombent de toutes parts, il donne à son bataillon l'exemple du plus grand calme, en indiquant aux hommes les endroits où il faut tirer.

Le gros du régiment bat en retraite avec le général Colin. Les hommes, qui ont quitté leurs sacs pour avoir les mouvements plus libres, sont obligés de les abandonner dans cette retraite précipitée, ainsi que leur campement, que plus tard ils regretteront quand tous ces objets seront impossibles à remplacer.

Une position du régiment reste encore auprès de la ferme de Flavigny et se groupe autour du colonel de Geslin et du lieutenant-colonel; cependant il n'y a plus possibilité de tenir. Il faut songer à la retraite: elle s'effectue en assez bon ordre; mais, pour rejoindre la route, on est obligé de passer sous une nuée de projectiles. Le cheval du colonel de Geslin est tué, celui du lieutenant-colonel aussi. Il en est de même de celui du commandant d'Amfreville.

Cette dernière portion du régiment, guidée par le colonel, s'arrête près de la route, et, abritée par une haie, elle fait sur les colonnes prussiennes un feu bien nourri. C'est là qu'est frappé à mort le capitaine Jacquier.

A compter de ce moment, le 94e de ligne est fractionné en deux parties : la première portion qui est restée autour du colonel de Geslin, et la portion qui a battu en retraite avec le général Colin et qui est retournée au campement du matin.

— Après une longue résistance, les tirailleurs du 75e de ligne, fatigués et décimés, se replient en bon ordre ; ils ont épuisé entièrement leurs munitions. Le 93e relève le 94e et entre en ligne à son tour.

Le 93e de ligne, c'est l'ancien régiment d'Anguien (communément d'Enghien), dont le dicton guerrier était: « *D'Anguien le premier au feu, le dernier au pain.* » Il devait son surnom à ce que, dans une affaire, entendant sonner l'alerte et se trouvant en train de recevoir la distribution du pain sur le front de bandière de son campement, il avait jeté les vivres qu'on venait de lui donner, pour courir plus vite aux faisceaux et de là à l'ennemi, que, du reste, il fut un des premiers à combattre et à repousser.

En 1859, ce régiment avait fait la campagne d'Italie et depuis lors n'avait pris part à aucune autre. La majorité de ses offi-

ciers et un bon tiers de ses sous-officiers avaient vu briller le soleil de Montebello et de Solférino.

Le 93e était un splendide régiment, plein d'entrain et de vertus militaires. L'esprit de corps y était très élevé. Officiers et soldats avaient maintes fois étonné les populations, qui les virent passer en Champagne, allant à l'armée du Rhin, par leur physionomie toute particulière et leur attitude martiale. Le régiment savait son histoire et en était fier.

Ce régiment manœuvrait dans la perfection, et rien ne peut rendre l'effet qu'il produisit, quand il déboucha, le 16 août, dans la matinée, avec sa magnifique tête de colonne, pour entrer enfin en lutte.

Dès le premier moment, le 93e de ligne se trouve très vivement engagé. Les trois compagnies de droite du 1er bataillon et le 2e bataillon se portent en avant par des mouvements successifs, relèvent le 75e de ligne et prennent position à cinq cents mètres de l'ennemi ; à leur gauche, les compagnies de gauche des 1er et 3e bataillons, qui se sont postées sur l'emplacement du 91e de ligne, ainsi que les compagnies de soutien aux batteries divisionnaires, sont depuis un moment fortement engagées.

Ces troupes, après avoir supporté, pendant près de trois heures, un feu très violent d'artillerie, vont de nouveau se porter en avant, lorsqu'une profonde colonne ennemie, en débouchant sur le flanc gauche du 2e bataillon, les oblige à se porter en arrière : elles exécutent ce mouvement rétrograde, en prenant des positions successives pour résister à l'ennemi. Cette manœuvre favorise la concentration du régiment et, vers deux heures du soir, il se trouve de nouveau réuni.

Attaque de la 7e batterie du 20e d'artillerie par le 7e cuirassiers de Magdebourg et le 16e uhlan de d'Altmark.

CHAPITRE X

Charge de la brigade Bredow.

Feu de l'artillerie allemande. — La batterie française de la Voie-romaine. — Mouvements à bras. — Situation critique des Allemands. — Conversion du 6e corps. — Effort suprême des Allemands. — La brigade de cavalerie von Bredow. — Son aspect. — Cuirassiers de Magdebourg et uhlans d'Altmark. —

Types et uniformes allemands. — « Vorwœrtz! » — Départ de la brigade von Bredow. — La chevauchée de la mort. — Le 1er escadron du 2e chasseurs. — Attaque de notre artillerie. — Retraite. — Combat autour des pièces. — Arrivée des 7e et 8e batteries du 20e d'artillerie. — Résistance désespérée. — Courage des officiers d'artillerie. — Belle conduite du commandant Clerc. — Pertes de notre artillerie. — Le 2e bataillon du 93e de ligne est culbuté par une batterie en retraite, attelée à la prolonge. — Apparition du 16e uhlans. — Un instant de confusion. — « Tirez tout de même! » — Le cavalier noir, — Les trois hourras réglementaires. — Charge des uhlans. — Le caporal-sapeur Brossard. — Le colonel Ganzin. — Mort du capitaine Boyer. — Le porte-aigle du 93e de ligne est entouré et cache son drapeau. — Assassinat du docteur Beurdy. — Blessure du lieutenant Martin du 93e de ligne.

La belle attitude des 2e et 6e corps a, comme on vient de le voir, non seulement empêché l'ennemi de s'emparer de la route de Mars-la-Tour à hauteur de Vionville, et de déboucher sur nos derrières par les ravins de Gorze, mais encore a donné un instant de répit à nos troupes.

Les formidables batteries prussiennes nous criblent, il est vrai, de toutes parts, mais très souvent les obus s'enfoncent, et éclatent en faisant fougasse : ces projectiles ne nous couvrent ainsi que d'une mitraille tout à fait inoffensive, car la terre est meuble.

Jusqu'à ce moment on n'a aucun motif de soupçonner une attaque à fond sur le corps de Canrobert. Il est contraire à la tactique de tenter une entreprise de ce genre, si on ne peut mettre en action qu'une partie de ses forces, tandis que l'adversaire peut engager toutes les siennes : or, on distingue en ce moment déjà à l'horizon, vers le nord, dans la direction de Bruville, les premières divisions des corps Le Bœuf et de Ladmirault, qui accourent au pas gymnastique et vont mettre en danger l'aile gauche prussienne que commande von Buddenbrock. Il est donc probable que les Allemands croient avoir assez ébranlé nos 2e et 6e corps par les feux de leur artillerie et qu'ils espèrent profiter d'un instant de confusion qui n'existe pas, mais qu'ils peuvent supposer, pour nous refouler au delà de nos positions et s'emparer de la route de Rézonville avant l'arrivée de nos 3e et 4e corps.

Nos troupes forment en ce moment un angle aigu dont le village de Rézonville figure le sommet et dont les côtés s'écartent au nord vers Saint-Marcel, à l'ouest dans la direction de Mars-la-Tour.

Une puissante batterie française, composée des 5e, 7e, 8e et 12e batteries du 8e d'artillerie, a pris position près de la Voie

romaine, sur une crête allant perpendiculairement du bois de Villers à la route de Mars-la-Tour, et fait éprouver des pertes cruelles aux régiments de Buddenbrock.

Toute l'artillerie ennemie dirige ses feux croisés sur cette batterie meurtrière et essaye de lui imposer silence. Mais nos habiles artilleurs, par de rapides mouvements à bras en avant, et à bras en arrière, changent souvent de position, déroutent les canonniers allemands, dont le tir au début était des plus violents et des plus précis, et déciment les troupes prussiennes sous les verts feuillages où celles-ci se sont crues d'abord en sûreté.

Toutes les tentatives essayées par l'ennemi pour déboucher sont arrêtées et ses têtes de colonnes renversées par notre mitraille.

La situation est critique. Le général von Alvensleben II se trouve à son tour dans la position désespérée où Bazaine a été placé au début de la journée. Afin de se débarrasser de notre redoutable artillerie, les batteries prussiennes tentent un dernier effort. La canonnade reprend avec une fureur nouvelle. En même temps de puissants renforts du Xe corps d'armée sont envoyés au secours de la 6e division d'infanterie allemande et s'avancent au pas redoublé, ayant leurs batteries dans les intervalles des régiments.

Mais à ce moment le maréchal Canrobert fait exécuter à son corps d'armée une demi-conversion à gauche, tout en prolongeant sa droite et contraint ainsi la 6e division d'infanterie prussienne à suspendre son mouvement et à faire front vers le Nord.

Il est à peine deux heures et la journée doit être encore longue. Les Allemands n'ont plus en réserve ni un fantassin, ni un canon, et la 20e division d'infanterie du Xe corps, sur laquelle ils peuvent compter en premier lieu, se trouve encore bien éloignée.

Le IIIe corps d'armée, qui a engagé jusqu'à son dernier bataillon, se maintient avec peine devant notre 6e corps.

Il faut tenir, cependant, jusqu'au moment où la 20e division d'infanterie prussienne pourra entrer en ligne, et comment tenir sous une averse de projectiles?

Le général von Alvensleben II envoie au général von Buddenbrock l'ordre de résister à tout prix : « Il va, dit-il, lui survenir du secours : il faut à force de sacrifices arrêter l'offensive de Canrobert. »

Un effort suprême est indispensable.

Il ne reste donc qu'à essayer ce que pourra le dévouement de la cavalerie, — et on n'a plus qu'elle sous la main — pour se jeter

à l'encontre de l'attaque dessinée par le maréchal Canrobert et tenter une diversion qui *donne de l'air* aux troupes épuisées de von Buddenbrock.

Le général von Alvensleben II appelle à lui les 11e et 12e brigades de cavalerie (5e division, Rheinbaben) et donne l'ordre à cette dernière brigade (7e cuirassiers et 16e uhlans, général von Bredow) d'attaquer le centre de notre position entre la Voie romaine et la route de Mars-la-Tour, ainsi que la rangée de canons qui vomissent la mort sur la division d'infanterie von Buddenbrock.

C'est faire une tentative désespérée que de fondre sur des lignes d'infanterie encore intactes et sur de puissantes batteries, sans que la charge ait été préparée par une violente canonnade, mais la situation commande d'arrêter à tout prix la marche dangereuse de notre 6e corps.

Ainsi, dans ce moment critique, et de même que Bazaine a fait charger au début de cette même journée, dans une circonstance analogue, les cuirassiers de la garde et le 3e lanciers, de même les Prussiens sont obligés de recourir eux-aussi à cette manœuvre, qui nous a déjà coûté cher à nous Français.

— L'ordre est donc porté au général von Bredow de charger la batterie française de la Voie romaine et la ligne d'infanterie qui la soutient.

Dès le premier instant, ce général a compris que, dans les circonstances données, le but ne peut être atteint que par une charge aveugle poussée à fond, et dans laquelle il est du devoir de la cavalerie de savoir même se sacrifier, si besoin est.

Apercevant de l'infanterie sur sa gauche dans le bois de Tronville, von Bredow la prend pour ennemie et détache contre elle deux escadrons. Il couvre ainsi son aile gauche. Comme il les croit sacrifiés, il fait tirer au sort dans chaque régiment, pour savoir quel sera l'escadron, qui aura à se dévouer au salut des autres.

Le 3e du 7e cuirassiers et le 1er du 16e uhlans sont ainsi désignés ; et le sort veut que cette mission soit la moins périlleuse, car c'est l'infanterie prussienne de la brigade von Lehmann qui occupe les bois, et c'est sur ces deux escadrons que les débris de la brigade se rallieront après la charge.

Le général von Bredow forme alors les six escadrons qui lui restent sur deux lignes, à cent mètres de distance. En première ligne les cuirassiers de Magdebourg, colonel comte von Schmettow; en seconde ligne, le 16e uhlans d'Altmark, colonel von der Dollen.

L'aspect de cette troupe est superbe.

Les cuirassiers, géants de l'Allemagne du Nord, à carrure massive, aux cheveux jaunes, peu fournis, à la barbe plus rare encore, ont fort grand air, sur leurs grands chevaux mecklembourgeois. Ce sont bien là les Germains glabres de l'antiquité. Ils sont coiffés du casque d'acier écrasé, avec pointe, jugulaires et aigle de cuivre. La cuirasse d'acier poli est bouclée sur le *Koller*, tunique blanche, sans boutons devant, avec collet, passepoil et parements de couleur distinctive. La couleur du 7e cuirassiers est jaune clair avec les boutons blancs et galons d'argent. En travers la banderole blanche de la giberne. Ils portent la culotte noire à passepoil rouge dans la botte dite brandebourgeoise, montant jusqu'au milieu de la cuisse avec éperons droits à la chevalière. Pour armes, le sabre à lame droite, dit *Pallasch*, dont la garde est munie de trois branches de laiton, et le pistolet. La schabraque, de forme carrée, est jaune pour le 7e avec galons blancs. Ajoutons que le corps d'officiers de ces régiments de cuirassiers se recrute parmi les héritiers des familles les plus considérables du royaume.

Plus sveltes, les uhlans du 16e régiment portent avec beaucoup d'aisance la *ulanka* (tunique) de drap bleu foncé à la couleur distinctive bleu clair et à boutons blancs.

Il est deux heures dix minutes de l'après-midi : les trompettes des cuirassiers et uhlans sonnent la charge. Le général von Bredow se met en tête de ses six escadrons et, levant son sabre : « Vorwœrtz ! » commande-t-il, et cette longue colonne de cavalerie, prenant le galop, marche, en suivant la grande route, sur Vionville, les rangs serrés et en colonne de masses, les cuirassiers en tête, traverse la chaussée à l'ouest du village, et, tournant au nord, longe les batteries prussiennes en action sur ce point : puis elle fait un changement de direction demi à gauche, pour descendre dans le ravin, qui va de Vionville à Bruville et où la division de Forton bivouaquait le matin même de la bataille. Ce ravin est, il est vrai, plutôt un vallon largement évasé aux flancs très doux.

Là, la brigade se forme en bataille, se déploie par escadrons « à droite en bataille » et part en avant. Le 7e cuirassiers est à gauche, avec neuf pelotons de front et deux pelotons repliés en garde-flanc à gauche. Il est suivi un peu en arrière et à droite par le 16e uhlans, de telle sorte qu'involontairement l'attaque se fait d'abord par échelons.

Aussitôt formés, ces deux régiments font un léger changement de front demi-à-droite, et se portent au galop sur la grande batterie de la Voie romaine postée au nord-ouest de Rézonville.

L'approche de cette cavalerie est accueillie par les feux rapides de notre artillerie et de notre infanterie. Les cuirassiers de Magdebourg, qui tiennent la tête, voient déjà plusieurs des leurs mesurer sur le sol la hauteur de leur stature.

Le commandant von Heister a son cheval tué d'un éclat d'obus et tombe avec le bras droit brisé par deux coups de feu. Le colonel comte von Schmettow a le haut de son casque percé de deux balles de chassepot, sans être atteint; près de lui son trompette d'ordonnance est blessé.

La voilà commencée la fameuse charge, célébrée par les Allemands sous le nom de *Todtenritt* (la chevauchée de la mort).

Tous ces cuirassiers et uhlans s'engouffrent dans le ravin sous une trombe de fer et de plomb et en remontent le versant est, se dirigeant vers nos batteries.

La charge de la mort.

Bien peu d'entre eux revirent l'Allemagne.

— Au moment même où la brigade von Bredow s'avançait contre le centre de notre 6e corps, le maréchal Canrobert, sur la requête du chef d'escadron d'artillerie Vignotti, demandait au général de Forton ses deux batteries (9e et 10e du 13e d'artillerie) pour les placer en soutien de son artillerie, à l'ouest du cours supérieur du ruisseau de Rézonville et au sud de l'extrémité est du bois de Saint-Marcel.

En même temps, le 1er escadron du 2e chasseurs à cheval (un des deux escadrons d'escorte du maréchal Bazaine, qui, après l'échauffourée des houzards de Brunswick, a perdu la trace de son chef), atteint la Voie romaine, en travers de laquelle il se forme à cent mètres en arrière et à gauche de la ligne des batteries du 6e corps. Cet escadron, qui avait vu le maréchal se diriger vers notre aile droite, en traversant la route de Verdun en avant de Rézonville, s'est porté, suivant quelques indications qui lui ont été données, sur Villers-aux-Bois, sous un feu violent d'artillerie, et après avoir envoyé des sous-officiers dans toutes les directions à la recherche de Bazaine.

Durant ce trajet, les sous-lieutenants Granier et de Goulaine ont eu leurs chevaux blessés; le chasseur Buchez a été blessé à

la main gauche; deux chevaux de troupe ont été emportés par des obus tirés ou venus de plein fouet.

—La brigade von Bredow arrivait alors à l'extrémité nord du ravin, à l'est du bois de Tronville. Ses escadrons se forment, comme nous l'avons dit, en ligne au fond de ce vallon, et c'est de là qu'ils vont s'élancer sur nous.

Tout à coup un grand fracas se fait entendre dans ce bas-fond ? Nos batteries, dont une principalement, la 3e du 8e d'artillerie, s'est portée à cinq cents mètres en avant des autres avec une rare audace et dont le tir précis et non interrompu cause de grands dommages dans les lignes prussiennes, suspendent un instant leurs feux. A la gauche de cette batterie et un peu en arrière, se trouve le 93e de ligne.

Des hourras frénétiques retentissent dans ce vallon, d'où s'élève un énorme nuage de poussière. Tandis que chacun écoute, anxieux, la marche de cet ennemi invisible, la droite du 93e de ligne hésite, puis se replie en potence. Un mouvement analogue d'hésitation et de flottement se manifeste dans l'artillerie. Les caissons sont ramenés au galop, les prolonges déployées, puis le feu cesse et toute la 5e batterie bat précipitamment en retraite, poursuivie par les cavaliers prussiens, qui cherchent à couper le bras gauche de nos conducteurs à coups de sabre pour leur faire lâcher les rênes.

Au même instant on voit apparaître au-dessus des crêtes les flammes noires et blanches des lances prussiennes du 16e uhlans. Puis, au milieu d'un nuage épais apparaissent des casques et cuirasses étincelants, des justaucorps blancs.

« Hourra! hourra! » Ce sont les cuirassiers allemands qui, plus vite encore que les morts de la ballade et, poussant leurs chevaux à francs éperons, fondent emportés, à bride abattue, sur nos artilleurs surpris, les frappant de grands coups de taille[1].

1. Ces cavaliers allemands ne frappaient que de *taille*. Nos cavaliers, au contraire, comme le prouve dans sa relation le tableau des pertes des Allemands, dressé par le grand état-major prussien, frappaient surtout des coups de pointe ou d'*estoc*. C'est tellement vrai que des camarades du 93e de ligne m'ont raconté avoir entendu des cuirassiers de Magdebourg crier en sabrant : « *Gehauen!* » qui signifie « sabrez ! » c'est-à-dire « taillez » (*gestocken*)! voulant dire au contraire « pointez ».

C'est, du reste, parce qu'on a reconnu que le cavalier français a plus que celui des autres nations l'instinct de pointer, ce qui produit des résultats plus meurtriers et exige une main et un coup d'œil plus assurés, plus de cœur aussi, car, au lieu de « cogner dans le tas », il faut voir où porte sa pointe; c'est parce que notre cavalier sait diriger son sabre comme notre fantassin sait lancer la pointe de sa baïonnette, c'est pour cette raison qu'on a donné, dans notre cavalerie, le sabre droit même à la cavalerie légère, exagération du général de Galliffet, qui *sent* son marquis d'antan, j'allais dire son mousquetaire, et sur laquelle est revenu le général Lhotte, président actuel du comité de cavalerie. — Les races lourdes ont

Toute cette cavalerie poursuit à outrance nos canonniers, qui ne veulent pas abandonner leurs pièces et se font sabrer sur elles.

En quelques instants, cette batterie, qui a été traversée, perd vingt-six hommes et trente-six chevaux hors de combat.

La force principale de la charge de la brigade von Bredow a porté surtout sur la gauche de la ligne d'artillerie.

A peine a-t-on eu le temps d'apercevoir cette nuée de cuirassiers et de uhlans, que ces cavaliers teutons sont déjà au milieu de nos batteries, qu'ils veulent enlever ou détruire, de notre 9e bataillon de chasseurs, qui les reçoit par un feu roulant. Mais rien ne semble devoir les arrêter.

La 9e batterie du 13e d'artillerie, capitaine Lequeux, est traversée, mais éprouve des pertes minimes : un homme tué, douze blessés et neuf chevaux abattus à coups de *pallasch* (sabre droit) par les cuirassiers de Magdebourg. Cette batterie se replie un peu en arrière pour se réorganiser et se compléter à l'aide de sa réserve.

La 10e batterie du même régiment, capitaine Lippmann, a été également surprise et traversée par la charge de la brigade von Bredow au moment où elle venait de mettre les avant-trains pour se porter vers la droite, et perd un maréchal des logis tué, seize hommes blessés, cinq disparus, onze chevaux tués et deux blessés.

La 7e batterie du 8e d'artillerie, ainsi que la 12e batterie de ce régiment, qui ont vu la charge des cavaliers allemands passer à leur gauche, se disposent à faire feu en arrière, chargent à mitraille et pointent sur la cavalerie ennemie qui cherche à se reformer à cinq cents mètres en arrière de notre ligne, mais cette cavalerie est aussitôt masquée par la division de Forton, qui exécute la brillante charge que nous décrirons tout à l'heure.

Au moment même où la cavalerie allemande traversait ces batteries du 6e corps, les deux batteries du 20e d'artillerie (7e et 8e), qu'un aide de camp était venu, au nom du maréchal Canrobert, demander d'une manière formelle à la division de Forton, arrivaient sur le théâtre de la lutte. C'est à regret que le général de Forton avait consenti à leur départ.

Ces deux batteries se sont élancées de toute l'allure de leurs chevaux épuisés, mais stimulés à grands coups de fouet et d'éperon par les conducteurs : le commandant Clerc est en

plus de tendance à tailler, c'est-à-dire, en réalité, *assommer*, que les races fines, déliées comme la nôtre. On *boxe* en Angleterre, on *escrime* en France.

avant sur les traces de l'aide de camp du maréchal commandant le 6e corps.

La 7e batterie tient la tête. Aussitôt arrivées, ces deux batteries sont mises à la disposition du chef d'escadron d'artillerie Vignotti, qui les place en avant de la droite de la division de Forton, sur le prolongement des pièces du 6e corps et sur la crête qui, allant de la route de Verdun au bois de Villers, domine le village de Vionville.

La 7e batterie vient à peine de prendre position que le 7e cuirassiers la charge à fond. Les quelques coups de mitraille que nos pièces tirent en toute hâte, n'arrêtent pas l'élan de ce régiment. La 7e batterie, ainsi que la 8e, est traversée et sabrée. Le revolver au poing, dans une attitude superbe, nos officiers brûlent tous ceux qui s'approchent. D'ailleurs, tout le monde combat : les servants comme les conducteurs. Les cuirassiers, dragons et chasseurs de Forton et de Valabrègue, qui bientôt vont charger au triple galop, auront le temps d'arriver. Ces canons-là sûrement ne seront pas pris cette fois sur le champ de bataille, et si, plus tard, ils sont allés enrichir l'arsenal de Spandau, c'est dans la capitulation de Metz qu'ils furent rendus.

Le colonel comte von Schmettow, le lieutenant Campbell et un sous-officier des cuirassiers de Magdebourg se jettent sur le capitaine Coillot, qui se défend énergiquement, mais qui, atteint d'un coup de sabre au visage par le colonel allemand, tombe de cheval.

Le lieutenant Murguet abat plusieurs cuirassiers à coups de revolver, mais, au moment où il vise le colonel von Schmettow, il est tué par un lieutenant ennemi ; le sous-lieutenant Tocannier, entouré par un gros de cuirassiers, se débat au milieu d'eux avec un courage indomptable, mais il est haché à coups de sabre et affreusement mutilé.

Le lieutenant Ondedieu est fortement contusionné par un éclat d'obus.

Le chef d'escadron Clerc, tout en combattant, a successivement deux chevaux tués sous lui ; tous les officiers de la 7e batterie sont également démontés.

Plusieurs sous-officiers de cette batterie ont à se servir de leur pistolet. C'est avec cette arme que le fourrier Garnier tue raide un cuirassier, qui allait achever le capitaine Coillot déjà blessé.

Un brave sous-officier alsacien, dont le nom nous échappe, doué d'une façon herculéenne, saisit un levier de pointage et, le maniant à deux mains avec une rapidité inouïe, décrit

autour de lui un formidable moulinet, abattant hommes et chevaux.

Un instant il n'y a plus de servants; un artilleur couché près de sa pièce a le temps de faire feu deux fois de suite.

Les cuirassiers allemands se troublent et reculent, mais bientôt ils reviennent avec plus de fureur. Il n'y a plus que le chef d'escadron Clerc debout sur la batterie. Il reçoit l'ennemi, le revolver à la main ; en même temps vingt chasseurs à pied du 9e bataillon, commandés par le sous-lieutenant Grandjean, envoient un feu tellement nourri aux cavaliers allemands qu'ils les font décidément reculer.

Enfin, grâce à l'énergie du chef d'escadron Clerc et à celle des officiers, sous-officiers et artilleurs encore valides, on parvient à sauver les six pièces.

Après l'engagement, tel est l'état de la 7e batterie, que pour la reconstituer il fallut demander vingt-quatre hommes et dix-sept chevaux au dépôt du 17e d'artillerie, qui était à Metz.

La 8e batterie a moins à souffrir de la charge, qui ne la traverse pas directement. Une seule pièce de la section du lieutenant Vuillin a eu le temps de se mettre en batterie. Deux sous-officiers, un brigadier et trois hommes seulement sont tués ou blessés. Au milieu de cette bagarre, le maréchal des logis Labayle se fait remarquer par sa belle conduite.

Dans cette journée, les 7e et 8e batteries du 20e d'artillerie éprouvent une perte de soixante-quatre hommes, dont six officiers, et de quatre-vingt-dix chevaux (dont neuf d'officiers), hors de combat.

— Pendant cette attaque furieuse contre notre artillerie, le 93e, qui était rangé en bataille, aperçoit tout à coup une batterie d'artillerie qui s'avance au trot sur sa droite, *attelée à la prolonge*, c'est-à-dire sans les avant-trains, les pièces à six chevaux (ce qui fait supposer que ce doit être des pièces de 12, l'artillerie ordinaire de campagne du calibre 4 n'étant à cette époque attelée que de quatre chevaux).

Cette batterie venait relever ou renforcer les batteries postées à notre droite et marchait *en bataille*, c'est-à-dire les six pièces sur une même ligne, avec leurs six caissons correspondants les suivant sur une deuxième, quand le 93e régiment d'infanterie voit soudain apparaître trois masses ou escadrons de cuirassiers blancs, ayant l'air de sortir du bois de Saint-Marcel et qui tombent sur cette batterie.

Celle-ci, qui n'a guère que l'espace suffisant pour marcher ou évoluer entre la ligne d'infanterie et la lisière du bois, va se

trouver fort embarrassée. Prise, en effet, en flagrant délit de mouvement, elle ne peut pas se renverser sur ses caissons en faisant face en arrière ou demi-tour pour échapper aux balles de la cavalerie allemande et sauver ses pièces.

Elle fait un changement de direction à gauche[1] et se renverse, à fond de train, sur le centre du 93e de ligne; évidemment, cette batterie cherche à passer par les intervalles des trois bataillons de ce régiment, car ici comme sur tout champ de bataille, ces intervalles sont plus grands que sur la place d'exercice; mais pressée, chargée par les cuirassiers allemands, elle ne peut pas bien mesurer son passage et vient culbuter toute la gauche du 2e bataillon du 93e de ligne.

Cela donne lieu forcément à un horrible désordre; l'ordonnance se trouve rompue sur ce point; des hommes même sont écrasés sous les roues des voitures ou les pieds des chevaux, les longs câbles de prolonge renversent des rangs entiers. C'est une bousculade effroyable qui détermine une trouée par laquelle se précipitent les cuirassiers blancs; déjà même ils ont séparé une pièce du reste de la batterie, abîmant de coups de sabre les conducteurs et les attelages.

Au milieu de cette bagarre, la garde du drapeau du 93e de ligne veut rester ferme, mais presque tous les hommes qui la composent sont momentanément dispersés. On a toutes les peines du monde à reformer une ligne de bataillons.

On y parvient cependant, mais ce n'est qu'au bout d'un certain temps, pendant lequel le reste de la brigade von Bredow a gagné du terrain pour s'approcher de notre ligne d'infanterie.

Soudain, en effet, et presque en même temps qu'a lieu l'incident dont nous venons de parler, on entend crier :

« Voilà les Prussiens ! »

Aussitôt on voit apparaître une forêt de lances hérissant une masse de cavalerie en bon ordre, qui, en perspective, semble au 93e de ligne déployée *en bataille*, mais qui, en réalité, est formée en *demi-colonne* (formation particulière à la cavalerie allemande), ce qui fait — soit dit entre parenthèses — qu'à la traversée de nos lignes ces cavaliers, vus de flanc, paraissent être en colonne et que ces diverses apparences successives, que l'on prend pour des manœuvres exécutées devant l'ennemi

1. L'artillerie fait toujours ses demi-tours, ou, suivant son langage, ses contremarches à *gauche*, parce que c'est *le porteur* qui est à gauche qui sert de pivot pour tourner; ce cheval est en effet plus facilement et plus régulièrement maintenu entre les jambes par le conducteur que l'autre cheval, qui est à droite sous le fouet, ou *sous verge*.

avec la plus grande rapidité, inspirent à nos soldats une certaine admiration.

Les chefs des 1er et 3e bataillons du 93e de ligne commandent aussitôt : « Formez le carré ! » mais le colonel Ganzin fait défaire immédiatement ces carrés, qui ressemblent assez à des *ronds*, beaucoup d'hommes n'y ayant jamais été exercés[1], et parce qu'une bonne infanterie doit recevoir la cavalerie dans la formation où elle se trouve.

Il ne s'ensuit pas moins un certain flottement, au moins dans les idées. Cependant, les uhlans ne sont plus guère qu'à quatre ou cinq cents mètres du 93e de ligne, et l'on entend des officiers, des soldats de ce régiment s'écrier : « Mais ce sont des lanciers de chez nous ! — Ne tirez pas ! » Ces officiers et soldats ignoraient que la flamme de nos lanciers n'était pas *noire et blanche*, mais *rouge et blanche*.

Quelques instants avant, quand le 3e bataillon s'est formé en carré pour recevoir la cavalerie prussienne, un pauvre soldat qui a la jambe cassée et revient de la ligne des tirailleurs, s'efforce de rejoindre ce bataillon, en buttant à chaque pas. Il n'est plus qu'à quelques mètres du front de la 6e compagnie, quand les hommes, impatients de tirer parce qu'ils entendent déjà des décharges sur la droite faites sur les cuirassiers blancs, lui crient : « Allons, dépêche-toi donc de démasquer, tu nous empêches de tirer. »

Le sous-lieutenant Coumès pressent un malheur et, se mettant devant les canons de fusil déjà abaissés, s'écrie : « Pour Dieu, mes garçons, ne tirez pas sur cet homme-là ; — au moins ne tirerez-vous pas tant que je serai devant vous ! »

Les troupiers reprennent, s'adressant au blessé : « Allons, mille dieux, dépêche-toi, tu nous em... bêtes ! » Alors l'héroïque petit lignard crie : « Allez, ça ne fait rien ! Tirez tout de même sur les Prussiens. »

Quoi qu'il en soit, au bout de quelques instants, les uhlans sont sur la ligne de bataille du 93e, qui les reçoit par une décharge

1. Il ne faut pas perdre de vue que la moitié des hommes, c'est-à-dire les réservistes des classes 1863 et 1864, rappelés au moment de la déclaration de guerre et arrivés à Metz de l'avant-veille, ne savaient ni manœuvrer ni même tenir un fusil chassepot, arme que la plupart virent le 14 août pour la première fois de leur vie. Les réservistes des classes 1863 et 1864 étaient les hommes de la 2e portion du contingent. Ils devaient faire deux périodes d'instruction, aux termes de l'ancienne loi : une de trois mois et l'autre de deux mois dans les dépôts des régiments ; mais la plupart n'en avait fait qu'une, par raison d'économie budgétaire, à cause du Mexique, et quand ils furent appelés, le 17 juillet 1870, les hommes de la réserve de la classe 1863 étaient même libérables, attendu que l'année militaire commençait, à cette époque, le 1er juillet et finissait le 30 juin.

terrible. Ils passent comme une trombe en poussant les trois hourras règlementaires, partie par l'intervalle qui sépare les 2e et 3e bataillons, partie par la trouée insuffisamment reformée qu'a occasionnée la bagarre mentionnée plus haut.

Les cavaliers d'Altmark sont arrivés avec une rapidité telle que peu d'hommes ont le temps de tirer un second coup de feu.

Nos soldats ne poussent qu'un cri : « Vive la France! » Les baïonnettes se croisent avec les lances et les sabres; les coups de fusil atteignent les Allemands à bout portant : on recule d'un pas pour se défendre, puis on fait deux pas en avant pour attaquer. Tant pis pour ceux qui tombent, car on marche dessus.

Tout à fait en tête de la charge des uhlans, galope une sorte de géant, qui est apparu à nos soldats comme un chevalier noir du moyen âge. Il monte un magnifique et fougueux cheval lancé à fond de train et il sabre avec une vigueur enragée tout ce qui se trouve à sa portée. Les jambes en arrière, il enlève sa monture, dont les genoux sont pliés comme ceux d'un cerf, et tout autour de lui des hommes tourbillonnent, des fantassins aveuglés par le sang des coups reçus, sur la tête.

Un trophée prussien

Ce cavalier porte un uniforme tout noir, richement chamarré d'épaulettes, de ceintures ou écharpes et de grosses torsades ou aiguillettes d'or. Il est coiffé du schapska comme les autres uhlans.

Était-ce le colonel du régiment ou un autre? On ne l'a jamais su.

Dans cette bousculade, les uhlans ont sabré quelques-uns des soldats du 93e, la plupart gardant *la lance au bras*, d'autres se servant de la lance, le sabre pendu au poignet par la dragonne : un certain nombre d'hommes, entre autres des hommes de la garde du drapeau, sont frappés par eux. Le caporal-sapeur, le brave Brossard, un vieux serviteur médaillé déjà depuis fort longtemps, et dont la grande barbe grise et la haute stature étaient connues de toute la division, reçoit un coup de sabre, mais abat d'un furieux coup de baïonnette le uhlan qui l'a blessé.

Le colonel Ganzin, qui a deux chevaux tués sous lui, est bousculé dans cette bagarre et y perd son képi, ce qui fait qu'on le voit, tout le reste de la journée, coiffé d'un simple képi de troupe.

Dans la 6e compagnie du 3e bataillon, deux hommes sont tués le poumon perforé par la lance; un autre, du nom de Guillin, est grièvement atteint. Le réserviste Mathieu (Jules) reçoit deux coups de sabre sur la tête et un coup de lance dans la fosse iliaque, qui le fait encore souffrir quelquefois.

Enfin le porte-drapeau, le sous-lieutenant Labbrevoit, se voit rapidement assailli, entouré par les uhlans, dont un officier, en déchargeant son revolver au passage, vient de brûler la cervelle au capitaine baron Boyer, ancien élève du prytanée militaire de la Flèche et fils d'un baron du premier Empire qui, comme colonel, avait reçu une épée d'honneur au siège de Saragosse.

Ce dernier incident ajoute à la bagarre, les hommes de la compagnie Boyer s'étant rués avec furie au milieu des uhlans, pour arracher le corps de leur capitaine au piétinement des chevaux.

A un moment donné, le porte-drapeau Labbrevoit se voit seul, au milieu d'un groupe de cavaliers ennemis, et seul avec son aigle, heureusement encore renfermée dans son étui de toile cirée.

Cet officier, Lorrain froid et calme, s'en tire peut-être alors plus *utilement* que s'il se faisait tuer le sabre au poing, en défendant son précieux emblême.

Entouré par les uhlans et voyant que son drapeau va tomber entre les mains de l'ennemi, il crie d'abord : « A moi les sapeurs! » Personne ne répond, aucun soldat du 93e ne se rallie à lui. Il a alors, et instantanément, l'idée d'enlever prestement l'aigle qui surmonte la hampe et qui, par son brillant, peut trahir le drapeau; il la fourre aussitôt dans sa tunique qui, vu la grande chaleur, se trouve entr'ouverte jusqu'au ceinturon, les revers boutonnés après le deuxième bouton.

« De cette façon, pense-t-il, son drapeau sera moins apparent. »

Il le jette ensuite sous un monceau de cadavres d'hommes et de chevaux, qui jonchent le sol autour de lui, mais avec l'arrière-pensée de venir le retrouver après la bagarre.

Cette ligne du 93e dépassée, uhlans et cuirassiers continuent leur course effrénée, entraînés par l'ardeur du combat, et franchissent même dans leur course le vallon qui descend de la Voie romaine sur Rézonville.

A ce moment, des cuirassiers blancs commettent un crime horrible : apercevant en arrière de nos lignes, l'ambulance de la division de cavalerie de Valabrègue du 2e corps, installée dans ce vallon, ils se précipitent dans cette direction.

Les musiciens du 2e voltigeurs de la garde, qui, sous la direc-

tion de leur chef, M. Sellenick, apportaient des bidons d'eau à nos blessés, apercevant ce tourbillon de cavaliers ennemis qui accourent en poussant des hourras assourdissants et n'ayant pour toute arme que leur petite épée, se replient au plus vite.

Bientôt les cuirassiers entourent l'ambulance. L'un de ces Teutons, apercevant le médecin-chef, le major de 1re classe Beurdy, agenouillé près d'un blessé et occupé à le panser, se jette sur lui, le sabre haut. Au bruit, le docteur relève la tête et, apercevant le Prussien, lui montre son brassard blanc écartelé de la croix rouge de Genève, mais cette misérable brute lui répond par deux coups de sabre qui l'étendent raide mort.

A ce moment, un officier blessé du 93e de ligne, le lieutenant Martin, faillit éprouver le même sort que l'infortuné docteur Beurdy. Ce lieutenant, qui sortait des voltigeurs de la garde, bien que très bon officier et excellent camarade, était doué d'un caractère grincheux au suprême degré.

Depuis l'arrivée du 93e à Metz, il ne cessait de bougonner à tout propos, critiquant tout, les opérations, les généraux, les ordres, etc...

Déjà le matin, on peut juger combien sa mauvaise humeur avait dû se donner carrière, en voyant la débandade des dragons de Forton : « Ah! c'est du propre, disait-il, voilà comment nous sommes gardés, etc., etc. »

Un peu avant la charge de la brigade von Bredow, il reçoit un éclat d'obus. Alors ce brave officier entre dans une colère affreuse : « Voilà ce que c'est, crie-t-il, que de nous avoir mis là sur une position absurde, découverte.... en pure perte, etc. »

Enfin, il se décide à se laisser emporter sur un brancard; il est en route pour l'ambulance, quand la cavalerie allemande, qui vient de sabrer notre artillerie et notre infanterie, le dépasse.

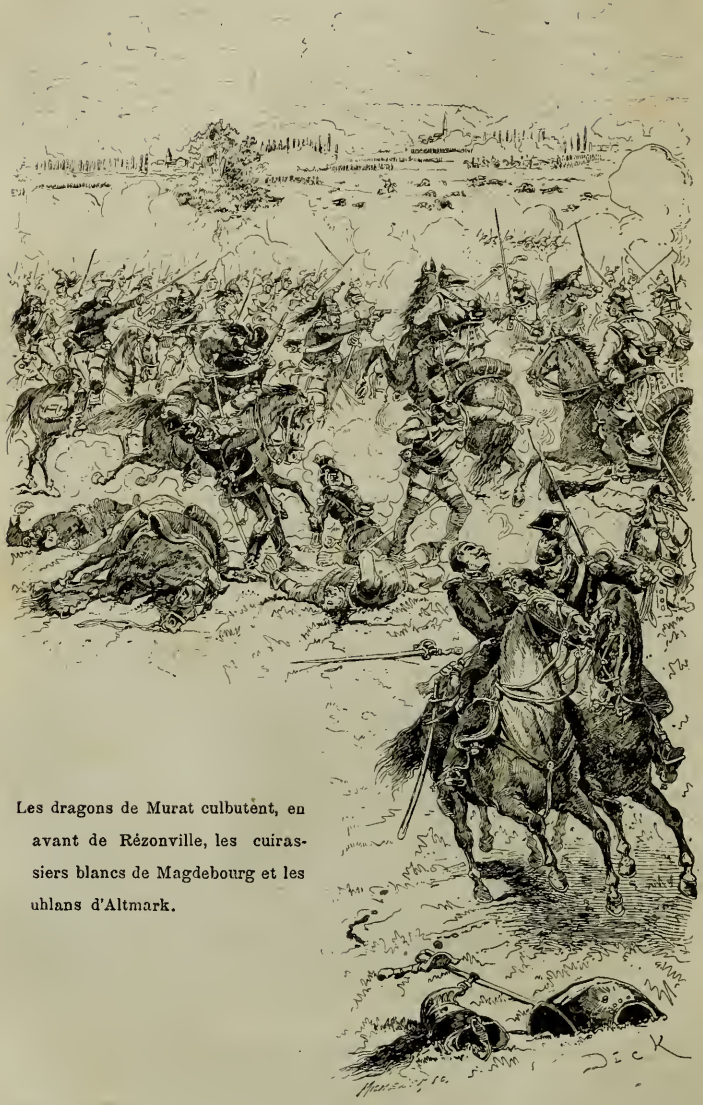
Un uhlan, en passant près de lui, lui assène sur la nuque un vigoureux coup de sabre qui faillit le décoller. En sorte que ce pauvre officier resta tout un mois à l'ambulance des frères de l'Ecole chrétienne à Metz, le menton sur la poitrine, assis sur son séant avec un oreiller derrière le dos, et ne cessant jour et nuit de maugréer contre son caractère.

CHAPITRE XI

Charge des divisions de Forton et de Valabrègue.

Positions des divisions de Forton et de Valabrègue avant la charge. — La cavalerie allemande est emballée. — Avant la charge. — Charge des dragons de Murat. — Pertes des 1er et 9e dragons. — — Officiers et soldats distingués. — Reprise d'un premier canon. — Charge du 1er escadron du 2e chasseurs. — Officiers et soldats distingués. — Notre infanterie fusille la cavalerie allemande, à son retour de la charge. — La colonne ennemie divisée en deux tronçons. — Charge des cuirassiers de Grammont. — Belle conduite du lieutenant-colonel Pobéguin du 10e cuirassiers. — Le général de Grammont est blessé. — Pertes des cuirassiers. — Officiers et soldats distingués. — Le 16e uhlans se heurte au 5e chas- — seurs. — « Chargez ! » — Traits de courage. — Pertes. — Officiers et soldats distingués. — Le lieutenant-colonel Michel Ney est blessé. — Un dernier combat. — Mouche à tout coup. — « *Pâdon, Môssié.* » — Fuite de la cavalerie allemande. — Pertes de la brigade von Bredow. — Prisonniers prussiens. — Reprise d'un canon de la 7e batterie du 20e d'artillerie. — Le chasseur Mangin reprend à un uhlan le drapeau du 93e. — « Bravo ! Mangin, bravo ! » — Présentation au général Bourbaki. — La remise au colonel Ganzin ; puis au 93e de ligne. — Le retour de la charge. — Le butin. — Le *schnaps* allemand ! — Morts et blessés. — Un fanatique. — Le cavalier noir du 16e uhlans. — Une énigme indéchiffrable. — Le baron de Stochausen. — Retraite de la division de Forton. — La division de Valabrègue reste en position. — Les débris de la brigade von Bredow. — La légende des cuirassiers blancs de Bismarck. — Coups de pointe et de taille. — Une belle revanche.

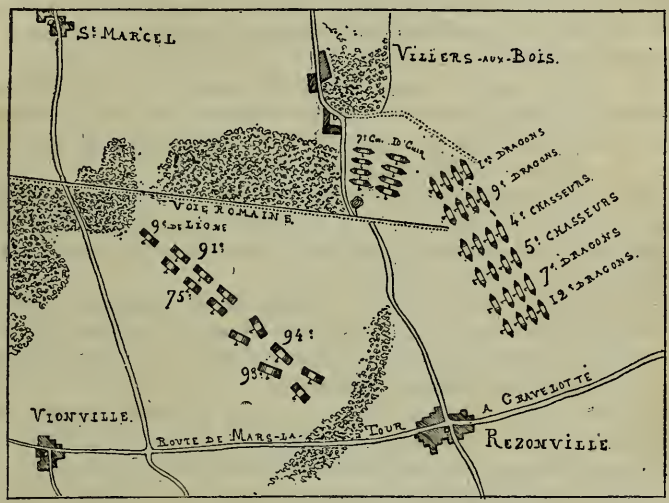
La charge de la brigade von Bredow a cependant, dans son but principal, réussi contre tout espoir. Une sorte d'ivresse belliqueuse exalte et aveugle les assaillants. Mais le feu de notre infanterie, la longueur de la course (plus de deux mille cinq



Les dragons de Murat culbutent, en avant de Rézonville, les cuirassiers blancs de Magdebourg et les uhlans d'Altmark.

cents mètres), les chevaux à bout d'haleine, ont mis le désordre dans les escadrons.

Les chefs de peloton, dans le tumulte du combat, ne parviennent plus à se faire entendre ni à retenir leurs hommes surexcités. Loin de les arrêter, ils sont entraînés avec eux dans leur course vertigineuse et continuent la charge, en se dirigeant sur la deuxième ligne d'infanterie, qui est restée déployée sur les hauteurs de Rézonville. Mais cette cavalerie allemande sera forcée, après sa brillante charge, de revenir en arrière, et comme elle a négligé le principe éternellement vrai de con-



Positions occupées par nos troupes avant la charge de la brigade von Bredow.

server une réserve, elle va payer cher cet oubli, car voici la fin du combat.

La scène va changer.

La cavalerie de von Bredow s'approche rapidement du sommet de la côte, qui dissimule en partie la cavalerie du général de Forton.

Au moment où les Allemands ont commencé leur charge, cette dernière division venait d'exécuter l'ordre qu'avait donné le maréchal Bazaine, de changer le front de sa ligne de bataille, afin d'adosser ses deux brigades au bois de Villers, situé au nord du village de Rézonville, parallèlement à la route de Verdun et lui faisant face.

La division de Forton est alors disposée de la manière suivante : à droite, la 1re brigade (1er et 9e dragons, prince Murat), déployée sur une seule ligne ; à gauche, la 2e brigade (7e et 10e cuirassiers, général de Grammont) sur deux lignes, le 7e cuirassiers en avant.

Nos cavaliers devinent, sans la voir, la charge impétueuse de la brigade von Bredow. Ils entendent la terre trembler sous le galop des chevaux. A leur tour, ils vont prendre leur élan.

Ces braves dragons et cuirassiers français sont remplis d'ardeur et brandissent déjà leurs longues lattes avant de recevoir l'ordre de charger. Ils sont solides sur leurs chevaux comme des statues ; les yeux luisants, la moustache hérissée, ils demandent à marcher au combat.

En même temps s'avancent sur la gauche de la division de Forton les régiments de chasseurs et de dragons de la division de Valabrègue, dont le 5e chasseurs à cheval forme la gauche un peu en avant des autres régiments.

Soudain à droite de la division de Forton retentit un immense hourra ! Une nuée de cavaliers ennemis apparaît sur la crête, prêtant le flanc gauche, à environ quatre cents ou cinq cents mètres de notre ligne de bataille.

Le général de Forton prend rapidement ses dispositions. Les deux régiments de dragons reçoivent l'ordre de charger, les cuirassiers se préparent à les suivre. Le quart des escadrons de cette division est laissé en réserve.

Presque aussitôt le général de Forton donne le signal. Les dragons s'élancent au galop par régiment déployé, précédés par le prince Murat, aux cris cent fois répétés de « Chargez ! » et tombent dans le flanc gauche des régiments prussiens.

C'est le bruit du tonnerre ; la terre en tremble.

Le 1er dragons tient la tête de la colonne et arrive le premier sur l'ennemi, avec le double avantage d'être à droite de ceux que l'on attaque et au début d'une charge, au lieu d'en être à la fin.

Avec nos dragons, charge le 1er escadron du 2e chasseurs. Cet escadron, après avoir protégé la retraite de la 5e batterie du 8e d'artillerie, s'est porté à cent mètres en arrière, et en gravissant un repli de terrain, le capitaine-commandant Danloux s'est aperçu, d'une part, que nos pièces sont poursuivies par les cavaliers allemands, et, de l'autre, qu'en face de nos chasseurs, la brigade de dragons du général de Forton s'ébranle pour charger les Prussiens.

Le capitaine Danloux commande aussitôt un demi-tour par peloton qui s'opère lentement entre la lisière du bois de Villers

et l'aile droite des dragons, avec lesquels cette poignée de chasseurs charge intrépidement.

En voyant arriver nos dragons, les cuirassiers de Magdebourg se sont arrêtés, à quarante pas, debout sur leurs étriers, et le sabre haut.

Sans ralentir leur allure, nos braves cavaliers traversent les Allemands, qui ouvrent leurs rangs, puis se jettent sur les uhlans. Nos escadrons ayant chargé de biais, les deux têtes de colonnes françaises et prussiennes, avant de se traverser, galopent pendant un moment, pour ainsi dire côte à côte.

Enfin le choc se produit. Les dragons du 1er régiment, suivis par ceux du 9e et les quelques chasseurs du 2e, pénètrent comme un coin dans les escadrons allemands et se mettent aussitôt à pointer dans le tas.

La tête de colonne prussienne, abordée en tête et en flanc avec impétuosité, est complètement écrasée. On s'étreint corps à corps. Il y a des duels sans nombre et à mort.

Aux grands coups de taille des sabres prussiens, nos dragons répondent par des estocades (coups de pointe), qui tuent presque toujours leur homme. Lutte homérique et glorieuse qui démontra encore une fois de plus tout ce qu'on pouvait espérer de notre brave armée.

Le 1er dragons, bien enlevé par le colonel de Forceville et ses officiers, prend une brillante revanche de sa débandade du matin et montre de l'élan et de la bravoure dans cette chaude rencontre.

Là sont blessés : le capitaine-commandant Pariset (trois coups de sabre sur la tête); le lieutenant en premier Daguet (coup de sabre au visage); les sous-lieutenants de Laforcade (coup de sabre à la tête), de Parage (coup de sabre à la nuque ayant profondément entaillé le cou), et Bellenguez, porte-étendard.

Parmi les cavaliers, il faut citer les dragons Oberlé (tué), Sehwangre, Boisson, Mouyaux, le brigadier Schmaltz, le maréchal des logis Weinmann, depuis officier, le maréchal des logis-chef Deglaire, mort des suites de ses blessures et n'ayant pu recevoir son épaulette glorieusement conquise.

Le 9e dragons se fait également remarquer et admirer par son élan et son courage, sous l'habile direction du colonel Reboul.

Le lieutenant-colonel de la Loyère a son cheval blessé sous lui et en reprend immédiatement un autre, sans quitter le terrain. Le chef d'escadrons Laviarde ayant eu, lui aussi, son cheval tué, continue la charge sur une nouvelle monture.

Le capitaine Metten, les sous-lieutenants Gauthier et de Biré, le maréchal des logis Maréchal ont leurs chevaux tués sous eux.

Le sous-lieutenant Thiercy a le cou traversé d'un coup de lance; un coup de sabre blesse de la même manière le maréchal des logis Vorlain. Dans cette même journée, le lieutenant Liébich est atteint au côté gauche de la mâchoire par un éclat d'obus.

Le dragon Moretti, qui n'a pas de cheval, est médaillé pour avoir combattu dans les rangs d'un bataillon de chasseurs à pied.

Le dragon Briand est médaillé pour avoir ramené un canon dont les conducteurs et les servants ont été tués ou blessés par les cavaliers allemands.

Le dragon Douennelle, qui reçoit cinq coups de lance en concourant énergiquement à la défense de ce même canon, est lui aussi décoré de la médaille militaire.

Un autre dragon du 9e, dont le nom nous échappe, se trouve tout à coup au milieu de la mêlée aux prises avec un groupe de uhlans. Reculer n'est pas possible, et les lances portent plus loin que sa redoutable latte. Ce vaillant soldat semble soulever son grand cheval dans ses jambes musculeuses; celui-ci se cabre, et tandis que sa main gauche maintient le noble animal, qui en un instant est criblé de coups de lance, de sa droite il met successivement quatre Prussiens hors de combat. Puis nos dragons arrivent, et tout le groupe de uhlans qui entoure cet intrépide soldat, est détruit et foulé aux pieds.

Les pertes du 9e dragons, qui dans cette journée du 16 août, est resté constamment exposé au feu de l'ennemi, sont heureusement assez minimes. Deux officiers blessés, quarante-trois hommes morts, blessés ou disparus; vingt-deux chevaux tués ou blessés.

La poignée de chasseurs du 2e régiment s'est également admirablement conduite, et à elle seule a mis hors de combat une vingtaine de cavaliers prussiens.

Dans cette charge se sont distingués au 2e chasseurs : les sous-lieutenants Granier et Sieur, le maréchal des logis-chef Schneider, les chasseurs Weill, Racouët, Buchez. Ce dernier, bien que blessé à la main gauche par un éclat d'obus, a néanmoins chargé la bride aux dents.

Cette échauffourée de cavalerie entre nos dragons et les Allemands de von Bredow a duré à peine de six à huit minutes, et, quand la poussière est dissipée, on reconnaît que la brigade Murat n'a plus personne devant elle.

— Malheureusement quelques balles égarées tirées par les fantassins français ont frappé aussi dans les rangs de cette brigade.

Le 93e de ligne et le 9e bataillon de chasseurs rendent les plus grands services à notre artillerie, surtout aux deux batteries du 20e régiment, en décimant les cavaliers Prussiens au retour de cette charge.

Pour ne pas gêner l'action de notre cavalerie, les compagnies de droite des 1er et 3e bataillons et le 2e bataillon du 93e vont prendre position sur la lisière des bois de Villers et sont forcés ensuite, faute de munitions, de rallier le gros de la division Lafont de Villiers, près du village de Gravelotte.

La gauche du 93e de ligne, composée des compagnies de gauche des 1er et 3e bataillons, se maintient sur son terrain. Placées alors parallèlement à la route de Verdun près de Vionville, ces compagnies couvrent de feux l'artillerie et la cavalerie ennemies, postées à douze cents mètres en avant.

Ce régiment s'est établi à quatre cents mètres vis-à-vis de la droite du régiment. Le 9e bataillon de chasseurs se trouve en face et à la même distance que le 93e de ligne, et s'est posté à la lisière du grand bois de Saint-Marcel.

Le 1er bataillon du 91e de ligne prend également part à l'insuccès de la charge de la brigade von Bredow, faite sur nos lignes. Formés en bataille, nos petits «lignards » commencent à deux cents mètres seulement sur cette cavalerie un feu nourri qui lui fait éprouver beaucoup de pertes.

Éloignés de quelques mètres seulement de cette lutte épique de cavalerie, nos fantassins peuvent d'autant mieux la contempler qu'ils sont placés comme les spectateurs d'une pantomime équestre, et que le tir de l'artillerie et même de l'infanterie des deux partis est sur ce point du champ de bataille momentanément suspendu, tellement que l'on distingue le son des trompettes sonnant la charge et même des commandements de cavalerie, dominant une immense clameur. Cette mêlée dure de vingt à vingt-cinq minutes.

— Le choc violent des dragons de Murat a séparé la colonne de cavalerie allemande en deux tronçons. La tête, poursuivie par nos dragons, vient se heurter contre la cavalerie du 2e corps et est à peu près anéantie. La queue, composée surtout de cuirassiers, essaye de regagner au galop sa ligne de retraite, défilant alors devant la brigade de cuirassiers que le général de Forton a tenue en réserve.

Le général von Bredow fait sonner le ralliement. Déjà mise hors d'haleine par cette longue course, décimée par le feu, sans

réserve sur les derrières et entourée de tous côtés par la cavalerie adverse, il s'agit maintenant, pour la brigade prussienne, de s'ouvrir un chemin pour la retraite.

Le 7e et le 10e cuirassiers de la brigade de Grammont semblent, pendant ce combat, se trouver sur des charbons ardents. Leur ardeur les pousse en avant; la discipline les retient à leur place de bataille.

Enfin, le général de Forton prononce le commandement si attendu : « Attention, les cuirassiers ! Partez ! » Comme ce signal ne prescrit aucune formation, le 7e cuirassiers part à un train désordonné, les officiers étant forcés de donner toute leur vitesse pour rester en tête de leurs cavaliers, qui courent à bride abattue.

Un formidable hourra se fait entendre. Les Allemands, vivement pressés, cherchent à reprendre la route par où ils ont débouché. Ils y arriveraient peut-être, mais à ce moment même, et tandis que le 7e cuirassiers les charge avec furie, le 1er escadron du 10e cuirassiers reçoit l'ordre de culbuter le flanc de l'ennemi, tandis que les trois autres escadrons de ce régiment restent en réserve.

Conduit par son bouillant lieutenant-colonel Pobéguin, cet escadron charge avec un entrain magnifique, et tombe comme la foudre au milieu des escadrons prussiens, dont les chevaux sont si essoufflés par la longue distance parcourue au galop, qu'ils sont à bout de forces.

Le lieutenant-colonel Pobéguin est à la tête de ses cuirassiers. Il porte les premiers coups aux Allemands et tue de sa main un officier et trois cavaliers allemands. Ses soldats l'accompagnent et disparaissent dans cette épouvantable mêlée.

Le choc de nos cuirassiers est décisif : les cuirassiers blancs, en désordre, abordés avec une vigueur inouïe, sont sabrés de la tête aux pieds. Leurs chevaux, haletants et blancs d'écume, refusent tout service. Le plus grand nombre de ces Allemands tombent sur le champ de bataille. Ceux qui jusqu'à ce moment ont échappé à la mort continuent leur marche au galop, résolus qu'ils sont à traverser les lignes françaises. Mais à leur retour nos cuirassiers se sont élancés à la charge et refoulent ces malheureux Allemands dans le vallon que ceux-ci viennent de traverser et où ils les détruisent presque entièrement.

Dans cette action, le général comte de Grammont, commandant la brigade de cuirassiers, est blessé à la jambe par un éclat d'obus qui lui déchire sa botte et lui fait une contusion assez forte pour l'empêcher de rester à cheval.

On doit le transporter à l'ambulance ; mais, après vingt-quatre heures de traitement, le général voulut reprendre son service.

L'ouragan déchaîné par nos cuirassiers trompe le dernier espoir de l'ennemi. Tout plie devant le 7e cuirassiers et le 1er escadron du 10e.

Ce fût là un brillant combat de cavalerie où le lieutenant-colonel Pobéguin, qui, comme on l'a vu, a déjà dans la matinée formé le 10e cuirassiers en bataille sous le feu de l'ennemi, pendant que le colonel prenait les ordres du général, montra la plus extrême énergie.

Citons aussi le capitaine de Lascous, commandant le 1er escadron, qui est blessé, le lieutenant d'état-major Tribouder de Maimbray, qui montre le plus grand entrain pendant la charge. Cet officier était entré avec le n° 1 à Saint-Cyr et était le plus grand de sa promotion (deux mètres de taille). Citons encore le sous-lieutenant Labarth, les maréchaux des logis Serciron et Jolibois.

Dans cette journée, le 10e cuirassiers a le maréchal des logis Juvanon mortellement blessé, deux hommes tués, le capitaine de Lascous, le maréchal des logis Bagard, les cuirassiers Michelet, Senot, Bourgogne, Baziard, Aloin et Sarrail, blessés ; les cuirassiers Doizon et Humbert disparus.

De son côté, le 7e cuirassiers éprouve les pertes suivantes : le sous-lieutenant Motte, grièvement blessé; les capitaines Vignal, Prévost et de Guibert, contusionnés; un cavalier tué; deux sous-officiers et quatorze cavaliers blessés ; deux brigadiers et un cavalier disparus ; trente chevaux tués ou disparus.

Dans cette seconde affaire, le nombre de tués et de blessés pour notre brigade de cuirassiers est relativement faible, ce qu'il faut attribuer à ce que les cavaliers prussiens se servaient exclusivement du tranchant de leur *pallasch*, tandis que les nôtres n'employaient que l'estoc, et le coup de pointe français, terrible et sûr, jaillissait comme un éclair et allait foudroyer le cavalier ennemi sur sa selle.

Il faut ajouter aussi que les chevaux de la cavalerie ennemie, en arrivant devant nos cuirassiers étaient, on s'en souvient, déjà exténués par un parcours de deux mille cinq cents mètres à plein galop, tandis que les montures de nos cuirassiers étaient parfaitement reposées.

— Cependant le second tronçon de la brigade von Bredow, composé principalement de uhlans du 16e régiment, s'est également mis en retraite au moment du choc des dragons de Murat. La tête de la colonne allemande a été écrasée, les uhlans de la première ligne ont été bousculés et rejetés sur leurs camarades,

qu'ils mettent dans un désordre effroyable. Tout ce monde fait demi-tour, toujours poursuivi par nos infatigables dragons; c'est une cohue indescriptible, sur des chevaux essoufflés de uhlans, de cuirassiers blancs ou bleus, de dragons, de chasseurs, de fantassins isolés, chacun taillant, pointant, tirant au travers de pièces d'artillerie renversées ou debout d'affûts, d'avant-trains, etc.,.. sur tout le parcours suivi précédemment, sous le feu des groupes d'infanterie ralliés et sous une grêle d'obus.

Cheval de uhlan après la charge.

En même temps que la division de Forton enveloppe la brigade von Bredow sur son flanc gauche, le 5e chasseurs, conduit par le colonel Gombaud de Séréville, ancien lieutenant-colonel du 1er hussards, attaque le flanc droit de la cavalerie ennemie et se trouve tout à coup en présence du 16e uhlans, que les dragons de Murat ont vigoureusement ramené.

A la vue de la cavalerie prussienne, le colonel de Séréville porte son régiment en avant, au galop. Les uhlans, surpris en apercevant les dolmans verts à tresses noires de nos chasseurs, se disposent à jeter leurs lances à terre, pour prendre leurs sabres en main, et veulent se ranger en bataille pour les attaquer.

Le colonel de Séréville ne leur en laisse pas le temps et enlève vivement son régiment à la charge.

A peine le mot : « Chargez ! » est-il prononcé que l'on voit le 5e chasseurs à cheval tomber comme le vent sur l'ennemi et hacher tout ce qu'il trouve devant lui. On voit ces bouillants cavaliers pousser leurs chevaux dans le flanc droit du 16e uhlans engageant immédiatement un combat individuel corps à corps et mettant les cavaliers d'Altmark dans l'impossibilité de manier leurs lances.

Le lieutenant-colonel d'Agoult est blessé de deux coups de lance. Le commandant de Labrousse a son cheval blessé.

Tous nos officiers qui tiennent la tête de l'attaque sont admirables de bravoure.

Le lieutenant Dupré tue de sa main deux uhlans.

Le lieutenant Claverie est grièvement blessé.

Le sous-lieutenant Hounau abat à coups de pointe deux

autres uhlans et un officier qui visait le chef d'escadrons de Labrousse.

Le sous-lieutenant Micard frappe mortellement, après une lutte acharnée, un officier de cuirassiers blancs.

Le sous-lieutenant Giraudin tue deux uhlans et fait prisonnier un officier supérieur.

Le maréchal des logis Gromier, par son énergie, sauve la vie à son officier de peloton, le sous-lieutenant Ducasse, qui, blessé et renversé de cheval, est assailli par plusieurs uhlans.

Le maréchal des logis Maréchal dégage le lieutenant-colonel d'Agoult, blessé et entouré de uhlans.

Le maréchal des logis Kuntz a son cheval blessé de deux coups de feu, reçoit lui-même un coup de sabre et ramène deux prisonniers.

Les brigadiers Schmetzer et Schmetz tous deux blessés.

Le chasseur Fontanau se conduit dans la charge de la manière la plus brillante.

Le chasseur Doudanne fait un officier prisonnier.

Citons aussi : les lieutenants Despierre, Alizard, Dieterlen; les sous-lieutenants Verdel et Seegmuller; le porte-étendard Robert; les adjudants sous-officiers Vachin et Domengo; les maréchaux des logis Vincent, Bonet de Chaboulon, Feste, Schmidt; les brigadiers Schmeltz, Chérot, Jolé; les chasseurs Petit-Guenot, Gaillot, Mansion et Wettling.

Le 5e chasseurs perd dans cette charge un jeune officier, le sous-lieutenant de Nyvenheim, tué raide d'un coup de lance qui l'a percé de part en part et dont le frère, officier aux lanciers de la garde, est frappé mortellement quelques heures plus tard. Sept officiers sont blessés : le lieutenant-colonel d'Agoult; le capitaine Drivon; le lieutenant Claverie; les sous-lieutenants Guittet, Gillain, Ducasse et Verdel. Trente-quatre hommes sont blessés, dont onze transportés aux ambulances. On perd aussi douze chevaux tués et vingt-deux disparus.

Cette mêlée commence à peine qu'un groupe nombreux de cuirassiers blancs du régiment de Magdebourg échappé par hasard aux sabres des cuirassiers et des dragons du général de Forton, apparait sur la droite du 5e chasseurs, après avoir fait le tour du bois de Villers, afin de dégager les uhlans.

Le colonel de Séréville, voyant ce nouvel ennemi, craint d'engager son régiment trop loin et fait sonner le ralliement afin de faire face aux cuirassiers; mais quelques-uns seulement de ces derniers viennent se mêler aux uhlans; le plus grand nombre se jettent sur la brigade de dragons du général Bachelier (division de Valabrègue), et dans un élan furieux et

désespéré traversent le 7e dragons. Le sous-lieutenant Grivel de ce régiment et huit hommes de troupe sont blessés; le sous-lieutenant porte-étendard Couppery est contusionné et le sous-lieutenant d'Auberjon a son cheval tué sous lui.

Le lieutenant-colonel du 7e dragons, l'intrépide Michel Ney, à peine âgé de trente-sept années et qui a obtenu tous ses grades à la pointe du sabre, tue de sa propre main, et à l'arme blanche, trois cuirassiers de Magdebourg; un quatrième échappe pour l'instant à la terrible lame de ce jeune officier supérieur en donnant lui-même à ce dernier un coup de sabre, qui lui fait, par bonheur, une profonde, mais peu dangereuse balafre au visage.

Une fois le 7e dragons traversé, les cuirassiers blancs, qui ont obliqué à droite pour échapper aux sabres des cuirassiers et des dragons de Forton, viennent heurter le 12e dragons, qui les reçoit sans reculer d'un seul pas. Entraînés par le colonel d'Avocourt, nos cavaliers refoulent l'ennemi et achèvent de le sabrer.

Le 4e chasseurs, qui se trouve un peu en arrière, n'a pas à intervenir dans cette lutte suprême.

Citons, parmi les braves combattants du 12e dragons, le chef d'escadrons Jacques; le médecin-major Roques; les capitaines de Séréville et du Lou; les lieutenants de Nabat, de Butler, Delafont, Maugain, Meyran, Bruny, Sacquet; les sous-lieutenants de Gapany, des Radrets, Guillaumin, Valladon, Serve, Renard, Dubreuil et Boutal; les adjudants Pavard, de Fornel et Langevin; les maréchaux des logis-chefs Louvenard et Breillot; les maréchaux des logis Tilloy, Courcy, Génestel, Texier et Hurault; les brigadiers Rassant, Gatimel, Joly, Morel, Messin et Roussel; le trompette Aulzemberger; les dragons Rendu, Martin, Lequeret, Daubresse, Coïe, Nam, Antoine, Mugler et Royer.

Dans cette journée, le 12e dragons a seulement un cavalier frappé mortellement d'un coup de sabre, le lieutenant de Pins blessé d'un coup de lance à la joue, le brigadier Messin, aussi atteint d'un coup de lance et le dragon Brin d'un coup de sabre. Ces trois derniers ne voulurent pas entrer à l'ambulance et continuèrent à marcher avec leur régiment.

— Repoussés par les dragons de Bachelier, les débris de la brigade von Bredow cherchent à se replier par une autre direction. Mais alors accourent de tous côtés les cavaliers de la division de Valabrègue, qui, se joignant à ceux du général de Forton, se précipitent sur l'ennemi; le tourbillon se mêle confus et le combat se livre avec fureur de part et d'autre.

Cavaliers et chevaux s'agitent sur un terrain de quelques

cents mètres d'étendue dans une épouvantable mêlée. Ceux-ci, la crinière hérissée, prennent part à cette bataille de géants, tellement leur ardeur est grande.

L'acharnement des nôtres est si grand, chacun est tellement lié à son adversaire, que, malgré la sonnerie du ralliement, le massacre continue toujours.

Ces malheureux cuirassiers blancs et uhlans bleu-clair galopent de droite et de gauche, cherchent une issue introuvable et tombent bientôt sous les coups de revolver ou embrochés par des lattes furieusement maniées.

Un dragon porte un si violent coup de pointe qu'il s'en démet l'épaule. Un autre cherche en vain à retirer son sabre enfoncé jusqu'à la garde dans la poitrine d'un officier ennemi. Un jeune sous-lieutenant tout imberbe, sortant à peine de Saint-Cyr, entouré d'un groupe de cavaliers ennemis, en abat six de son revolver. Mouche à tout coup!

Des cuirassiers de Magdebourg veulent rendre leur sabre... « *Pâdon, mossié! Pâdon, camerad!* » disent-ils avec leur accent tudesque. Un coup de pointe est la réponse.

Un jeune officier du 16e uhlans, tout pâle et tout blond, est entouré par trois cavaliers. Il a décroché son ceinturon d'argent et leur tend un sabre damasquiné : « Ton sabre? Et que veux-tu qu'on en fasse? » lui dit-on, et il tombe la tête fracassée... On ne s'arrête de tuer que quand il n'en reste plus un seul debout.

En peu d'instants, la brigade von Bredow est entièrement anéantie et le terrain couvert de cadavres des uhlans et des cuirassiers.

Le colonel du 16e uhlans est fait prisonnier. Celui du 7e cuirassiers, qui a vu tomber autour de lui ses meilleurs officiers, ordonne à son trompette d'ordonnance de sonner le ralliement afin de grouper, autour de lui, les quelques hommes de son régiment pour se faire jour, mais l'instrument rend un son plaintif et lugubre à peine perceptible, et l'on constate que le pavillon de la trompette a été crevé par deux balles.

Grâce au dévouement de quatre sous-officiers et de deux cavaliers, l'étendard du 16e uhlans peut être sauvé.

Cette lutte terrible, suprême, n'est pas longue. Les mieux montés des cavaliers allemands en réchappent seuls, ainsi que les prisonniers. Une soixantaine de uhlans et autant de cuirassiers blancs parviennent à peine à sortir de la fournaise ; et dans leur fuite vertigineuse plusieurs d'entre eux sont encore couchés sur le dos par les feux de notre infanterie qui les ramasse au passage.

Puis on n'entend plus rien que les hennissements des che-

vaux qui ont échappé à cet affreux massacre et on aperçoit dans le lointain les grandes lances des uhlans rejetées en arrière, qui ressemblent à des épis fouettés par le vent.

Les quelques cavaliers de la brigade von Bredow échappés au

Tirailleurs français décimant les débris de la cavalerie allemande.

massacre se rallient dans un vallon derrière Flavigny, sous la protection du 11e houzards qui s'est déployé entre Vionville et Flavigny, sans toutefois avoir besoin d'en venir aux mains, car la cavalerie française n'a pas continué la poursuite. Ces fuyards qui se sauvent de toute la vitesse de leurs chevaux se retirent par le vallon, qui établit une communication directe entre Rézonville et Flavigny.

Le 93e de ligne fait au passage quelques prisonniers : les uns, emportés par leurs chevaux sur la ligne de notre infanterie ; les autres, ayant la latte de nos cavaliers dans les reins et venant donner tête baissée au milieu de nos rangs. On en prend ainsi une vingtaine, la plupart blessés, et on les fait conduire à l'ambulance par un petit détachement que commande le lieutenant Mouynet. Cet officier et nos troupiers remarquent que ces prisonniers allemands exhalent une forte odeur d'*absinthe* ou de *schnaps*, et en concluent qu'on les a grisés pour les faire mieux charger. Par contre, tous les petits soldats du 93e, qui viennent de combattre avec un admirable entrain, sont cependant tous à jeun depuis la veille au soir.

— Au moment où la division de Valabrègue s'est élancée à l'attaque de la cavalerie de von Bredow avec un si irrésistible élan, le sous-lieutenant Boutal, les dragons Lequerret et Daubresse, du 12e régiment, le brigadier Borgne et le chasseur Leymat, du 5e chasseurs à cheval, aperçoivent, sur la droite, près de la Voie romaine, six uhlans cherchant à entraîner un canon de 4,

attelé de quatre chevaux, de la 7e batterie du 20e d'artillerie, dont les servants ont été tués et qui n'a pu rejoindre sa batterie. Deux de ces uhlans ont enfourché les porteurs de l'attelage et emmènent ce trophée.

Le sous-lieutenant Boutal les désigne de la pointe de son sabre. « Au canon ! s'écrie-t-il, au canon ! » De toute la vitesse de leurs chevaux, ces cinq braves gens s'élancent au milieu du groupe. Des éclairs semblent s'échapper de leurs sabres, tellement les coups se suivent avec rapidité.

Le brigadier Borgne et le chasseur Leymat, de deux furieux coups de pointe, renversent les deux uhlans montés sur les chevaux de la pièce, tandis que le sous-lieutenant Boutal, les dragons Lequerret et Daubresse mettent hors de combat trois autres uhlans et font prisonnier le sixième.

Les deux chasseurs montent alors sur les chevaux d'attelage, et, escortés du sous-lieutenant Boutal et des deux dragons, ramènent triomphalement, aux applaudissements de leurs camarades, la pièce de canon, qu'ils remettent au 20e d'artillerie, après avoir laissé les munitions de l'avant-train à une batterie en position.

Le sous-lieutenant Boutal fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, ses quatre hommes décorés de la médaille militaire, et tous les cinq furent cités pour ce fait d'armes à l'ordre de l'armée.

— On se souvient qu'au milieu de l'échauffourée produite par la charge du 16e uhlans sur le 93e de ligne, le sous-lieutenant Labbrevoit, porte-drapeau de ce régiment, entouré par les cavaliers ennemis, avait caché son insigne sous un monceau de cadavres, espérant le retrouver plus tard.

La bourrasque passée, le régiment se reforme. Tous les hommes ne s'aperçoivent pas immédiatement de la disparition du drapeau ; après l'incident que nous avons précédemment raconté, le porte-aigle s'est rallié vers la lisière du bois, où des fractions du 2e bataillon ont été rejetées. Là, ce brave mais malheureux officier, bien qu'il ait tout fait pour sauver son drapeau, s'affaisse au pied d'un arbre, fou de rage et de désespoir, et veut se brûler la cervelle. Des camarades ont toutes les peines du monde à lui arracher son revolver.

Bref, on croit, dans les rangs, qu'il est allé mettre son précieux insigne à l'abri, dans une position peu menacée.

Cependant le drapeau du 93e de ligne n'a pas été perdu. Au moment où quelques uhlans échappés au massacre de leur régiment par le 5e chasseurs s'échappent à bride abattue à travers les intervalles des bataillons du 93e, un de ces Allemands, en

passant près d'un monceau de cadavres, aperçoit l'extrémité d'un drapeau roulé dans sa gaine en toile cirée et gisant dans une mare de sang.

Sauter à terre, ramasser ce trophée et remonter en selle, est l'affaire de moins de dix secondes pour ce uhlan, qui file au triple galop, en agitant ce drapeau et en criant : « Hourra! »

Mais un brave chasseur du 5e régiment du nom de Mangin aperçoit le cavalier allemand se sauvant, les éperons rivés aux

Le chasseur à cheval Mangin, du 5e régiment, reprend aux uhlans le drapeau du 93e de ligne.

flancs de son cheval, du côté du bois. Séparé de son régiment pendant la charge, ce chasseur s'est arrêté contre la lisière de ce bois et a mis pied à terre afin de s'orienter, quand le uhlan en question passe contre lui, ventre à terre, tenant un drapeau.

Mangin d'un seul bond est en selle, pique aussitôt des deux, rejoint rapidement, avec son petit cheval barbe, le grand mecklembourgeois du uhlan, renverse celui-ci de deux coups de sabre déchargés en pleine figure et s'empare du drapeau, ne sachant pas, sans doute, s'il est français ou prussien. Il est

obligé de le sortir de son enveloppe pour le voir et se hâte ensuite de regagner le 5e chasseurs.

Le colonel de Séréville lui prend ce drapeau des mains, tandis que tous les chasseurs crient : « Bravo, Mangin, bravo! » Ce Mangin était très connu, paraît-il: bon soldat, mais mauvaise tête, il sortait du pénitencier militaire de Metz, et c'est pour cela qu'on eut quelque peine à obtenir pour lui les galons de cavalier de 1re classe. On aurait dû, à mon humble avis, le décorer au moins de la médaille militaire, mais on ne le fit pas, ce que je n'ai point à apprécier ici.

Lorsque le colonel de Séréville eut ramené son régiment à la division, le général de Valabrègue, voyant le drapeau du 93e, lui dit : « Colonel, je me réserve de faire porter au colonel du 93e ce drapeau qui lui appartient ! » Le colonel ne présente aucune objection. On fait passer en arrière le chasseur Mangin qui le porte et qui, plus tard, reçoit l'ordre d'aller le déposer entre les mains du général Bourbaki.

A ce moment, le commandant en chef de la garde s'est établi avec son état-major en avant de la maison de poste de Rézonville et est très occupé à juger le tir de son artillerie, quand, tout à coup, il aperçoit, au milieu de la fumée, un chasseur à dolman vert venant seul à lui et portant un drapeau tricolore roulé sans aigle ni cravate, et couché en travers du pommeau de sa selle:

« Mon général, dit le brave Mangin en faisant le salut militaire, voici un drapeau que mon colonel m'a dit de vous remettre. »

Bourbaki le félicite vivement et, prenant lui-même le drapeau, le remet à son porte-fanion, le maréchal des logis Paul Frémy, des chasseurs de la garde.

Voici comment ce drapeau revint au 93e de ligne. Dans la soirée, le général Bourbaki, rencontrant le colonel Téologue, du 1er grenadiers de la garde, lui dit : « Vous devez connaître le colonel Ganzin, du 93e de ligne, qui sort des grenadiers de la garde, veuillez donc lui faire rapporter son drapeau. »

Le colonel Téologue ne voulut pas avoir l'air de triompher avec un drapeau qu'il n'avait pas repris. En outre, jugeant convenable de ne pas ébruiter qu'un drapeau français avait été enlevé, même un moment, par les Prussiens, sur le champ de bataille, le lendemain matin, il chargea un de ses sapeurs de le rapporter discrètement, sans tambour ni trompette, au colonel du 93e. Celui-ci reçut ce drapeau sous sa tente des mains du sapeur, sans que quiconque s'en aperçût. Ce retour eut lieu vers onze heures du matin, comme le régiment faisait la grand'halte.

Le sapeur, un vieux brave à trois chevrons, décoré de la croix d'honneur et de la médaille militaire, s'était présenté devant le colonel Ganzin, et lui tendant son drapeau qu'il portait sur l'épaule : « Mon colonel, dit-il, voici un drapeau qu'on m'a dit de vous remettre. » On juge quelle fut la joie du colonel du 93e de ligne.

Ce matin-là, le régiment s'était arrêté, vers onze heures, près du château de Verneville. On était triste ; chacun avait le cœur serré en pensant à la perte du drapeau, qui alors était connue. Tous le croyaient perdu.

Tout à coup, le colonel fait sonner aux officiers et se présente à eux, l'air radieux : « Messieurs, leur dit-il, le drapeau est retrouvé. »

Le sous-lieutenant Labbrevoit s'avance, suivi de la garde du drapeau, bien diminuée, hélas! et reçoit l'insigne du régiment, auquel il remet l'aigle et la cravate, pendant que tambours et clairons battent et sonnent aux champs et que la musique joue le refrain du 93e. Officiers et soldats font éclater leur joie par de nombreux vivats. L'instant est solennel, grandiose. Bien des larmes coulaient sur les joues hâlées des braves du 93e de ligne.

— Cette charge légendaire de la cavalerie des généraux de Forton et de Valabrègue contre les cuirassiers blancs et les uhlans de von Bredow avait en tout à peine duré de vingt à vingt-cinq minutes.

Au milieu de cette charge, le 2e chasseurs à cheval, qui se promenait en tous sens dans la plaine entre Rézonville et le château de Villers, avait mis le sabre à la main et s'était porté en avant pour soutenir la division de Forton.

Vers deux heures, la quantité de projectiles lancés sur Rézonville avait obligé ce régiment à se reporter en arrière du village à côté du régiment des carabiniers de la garde, et ensuite à cinq cents mètres sur la droite, dans la direction du château de Villers, s'appuyant à la Voie romaine. Le régiment, placé en bataille à l'angle de ce bois, reçoit vers une heure quelques obus. L'un de ces projectiles renverse le chef d'escadrons d'Aure.

Ce régiment, après s'être élancé à l'aide de la division de Forton, se retire presque aussitôt, en voyant revenir des blessés de toutes armes, ainsi que des détachements de prisonniers allemands.

La charge est terminée.

Au retour du combat, nos braves cavaliers, chasseurs, dragons, cuirassiers, encore entraînés par la chaleur de la lutte saluent leur victoire aux cris de : « Vive l'empereur ! Vive la France ! »

Chacun revient avec sa capture : celui-là tient en main

un magnifique cheval, celui-ci porte en bandoulière des baudriers et des ceintures d'argent; l'un a remplacé son casque à longue crinière par un schapska de uhlan, l'autre s'est couvert d'une longue capote noire et coiffé du casque d'acier à pointe de cuivre d'un cuirassier blanc, et tous de pousser de formidables hourras pendant plus d'un quart d'heure.

On visite les fontes des chevaux ennemis. Dans celles d'un cheval d'officier on trouve des flacons de senteur, des peignes d'écaille, des brosses marquées d'un chiffre armorié; dans d'autres, des cartes fort belles, avec les différentes étapes jusqu'à Paris pointées avec soin. Chacun charge son cheval d'un véritable faisceau d'armes. Les bidons ennemis en verre épais recouvert de cuir, sont consciencieusement vidés, malgré la mauvaise qualité du *schnaps* qu'ils contiennent.

Là où l'on s'est entre-tué, s'est formée une véritable montagne de cadavres de uhlans à parements bleu clair, et de cuirassiers de Magdebourg, véritables géants, en habits jaunâtres, en cuirasses souillées et brisées.

Hommes et chevaux sont entassés et baignent littéralement dans de larges mares de sang.

Un grand cuirassier blanc est littéralement cloué en terre. Le visage est tourné vers le ciel, tandis que le reste du corps, contourné par la souffrance, s'est enfoncé dans le sol, en sens contraire. Un autre a sa cuirasse incrustée dans sa poitrine; il tire démesurément la langue, la colonne vertébrale est brisée.

Un dragon à épaulettes rouges a les jambes tordues; un uhlan a la tête fracassée. Le visage n'est plus qu'un amas de cervelle et de sang coagulés.

Une main couverte de bagues de prix est là à terre, se détachant pâle et blanche sur l'herbe verte maculée de sang. Un homme est littéralement aplati sous les cadavres de trois chevaux... ses yeux sont sortis de l'orbite, retenus par un dernier filament... Ici, un cheval est renversé sur le côté, la tête percée d'une balle à la tempe. Son cavalier est encore en selle, la jambe prise sous l'animal; il appuie sa tête sur son bras ployé dans la position d'un homme qui se repose sur le gazon. C'est un sous-officier de cuirassiers blancs, reconnaissable à son collet jaune orné d'un galon d'argent. Il tourne le dos à des dragons français qui parcourent le champ de bataille; ceux-ci l'appellent: « Hé! l'ami! »... Ni réponse, ni mouvement, ils tournent autour; ce sous-officier n'a plus de visage : il est mort.

Le long d'un mur, un jeune officier du 16e uhlans est étendu, la tête renversée en arrière et fendue d'un coup de sabre; l'épaule droite est fracassée et inonde de sang le drap fin de sa

tunique bleu foncé. Le plastron bleu clair entr'ouvert laisse passer un pli de baptiste que maculent de larges taches noirâtres. La main gauche, recouverte d'un gant paille coquettement ajusté et soigneusement boutonné, est coupée de biais, ainsi que la manchette, très empesée et ornée d'un bouton de prix. Une jambe s'écarte démesurément de l'autre ; la cuisse étranglée dans un pantalon extra-collant en drap gris bleu foncé est brisée au-dessous de la hanche, et le sang qui coule de la blessure inonde la botte, qui est vernie, élégante et chausse un pied aristocratique et cambré.

Une souffrance atroce est peinte sur les traits de vingt ans de ce pauvre garçon... Un lieutenant de chasseurs de France met pied à terre et s'approche de lui. Les yeux du blessé suivent tous les mouvements du Français. Celui-ci lui parle... : pas de réponse. Sous sa tête, garnie de cheveux blonds fins, soyeux et pommadés comme pour le bal, l'officier français place un sac d'infanterie qui traîne par là, un manteau roulé, et lui tend sa gourde ouverte, l'invitant à boire. D'un mouvement nerveux, le Prussien relève le bras gauche et du coude envoie la gourde rouler à quelques pas, en lançant au lieutenant de chasseurs un regard de haine atroce...

Un autre fait prouvera également l'énergie sauvage de nos ennemis. Un officier, appartenant lui aussi au 16e régiment de uhlans, est fait prisonnier et conduit loin du champ de bataille. L'air insolent, il nargue les soldats qui le conduisent. Lorsqu'on veut le désarmer, il lutte contre ceux qui le tiennent. Écumant, couvert de poussière et de sang, sans défense possible, il refuse de se laisser enlever son sabre. On est obligé d'employer la force pour arriver à le désarmer.

Parfois une balle siffle par les jambes de nos soldats, bien après la fin de la lutte. C'est un blessé allemand qui s'est relevé à moitié et leur envoie sa dernière cartouche. Un coup de pistolet ou de carabine dans l'oreille en fait justice.

On se rappelle qu'au moment où le 16e uhlans était arrêté à la charge sur le 93e de ligne, il était précédé d'un grand cavalier noir, tout chamarré d'or. Des officiers et soldats crurent que c'était un prince allemand; le nom même de Frédéric-Charles fut prononcé... On fit passer alors dans les rangs qu'il fallait le faire prisonnier.

Ce cavalier ou un autre, en repassant plus tard devant le 93e de ligne, fut assailli et abattu par quelques chasseurs français.

Quand, après la charge, on alla le relever, on trouva dans ses fontes, entre autres objets, une carte de visite portant : « *Prinz von Salm.* »

On a prétendu qu'ancien aide de camp de Maximilien au Mexique, Autrichien, passé depuis au service de la Prusse, il avait fait le serment de tuer Bazaine ou de mourir.

Il s'est créé à l'armée de Metz des légendes autour de ce cavalier, qui n'était probablement qu'un officier supérieur du 16e uhlans. Ce qui a pu accréditer la légende de ce cavalier ayant juré de tuer Bazaine ou de succomber, c'est sans doute la cartes du prince von Salm que l'on trouva dans ses fontes. Il faut mettre ce fait de côté. Ce qu'on peut maintenir sûrement, c'est que ce cavalier chargeant et sabrant était véritablement superbe. En fait de *prince de Salm*, combattant dans les rangs allemands, il y a bien eu, en effet, un prince de Salm, ancien aide de camp de l'empereur Maximilien au Mexique. Mais cet officier, qui était major du bataillon de fusiliers (le 3e bataillon dans les régiments prussiens porte ce nom) du 4e régiment des grenadiers de la garde royale (régiment de la Reine), fut mortellement blessé, deux jours après seulement, le 18 août, à l'attaque de Saint-Privat.

Vers la fin de la charge, des chasseurs à cheval du 5e régiment tuèrent un magnifique officier du 7e cuirassiers de Magdebourg, le baron Stochausen, dont le portefeuille, la montre et les boutons de manchettes furent remis au colonel de Séréville. Plus tard, pendant le blocus de Metz, celui-ci donna lui-même ces objets à un parlementaire pour être rendus à la famille de l'officier prussien, y compris un billet de cent thalers trouvé dans son portefeuille.

— Une fois la charge terminée, la 12e batterie du 8e d'artillerie qui avait pris position contre la Voie romaine, fit un changement de front, en portant sa gauche en arrière, de manière à avoir le bois de Villers à dos et masqua ses pièces derrière un talus boisé. Dans cette position, elle joignit son feu à celui du corps qui était à sa droite, fit venir sa réserve, recueillit deux pièces et des caissons abandonnés sur le champ de bataille et recompléta sa batterie de combat en hommes et en munitions.

A ce moment, le feu de l'infanterie allemande, partant du côté de Vionville, étant venu couvrir de balles le terrain sur lequel se tient notre 7e cuirassiers, on fait de nouveau sonner la retraite et les régiments de la division de Forton sont alors reformés et conduits dans les fonds de Gravelotte.

La division de Valabrègue reste toutefois sur le terrain où a eu lieu la charge de cavalerie, afin d'appuyer la droite de la division Lafont de Villiers. Le 5e chasseurs, qui se tient en première ligne, reste inébranlable à son poste, bien que de nombreux obus prussiens labourent le plateau, où il a pris position.

Deux de ces projectiles tombent et éclatent au milieu du 1er escadron, où ils tuent et blessent un certain nombre d'hommes et de chevaux.

Dans ce brillant combat de cavalerie, les cuirassiers et les uhlans prussiens furent brisés, émiettés, détruits. Leurs débris, le lendemain, formaient à peine un escadron.

Des cuirassiers blancs de Magdebourg, sept officiers et soixante-dix hommes seulement échappèrent au sabre et au feu. Sept officiers, cent quatre-vingt-neuf hommes et deux cent neuf chevaux étaient hors de combat. Des trois escadrons du 16e uhlans, il ne revint que six officiers et quatre-vingts hommes. Neuf officiers, cent soixante-quatorze hommes et deux cents chevaux étaient restés sur le terrain.

Ainsi donc, en quelques minutes, les six escadrons de la brigade von Bredow avaient perdu sur un effectif de huit cents cavaliers : seize officiers, trois cent soixante-trois hommes et quatre cent neuf chevaux, c'est-à-dire la moitié de l'effectif.

C'est cette charge si meurtrière pour l'ennemi qui a évidemment donné naissance à la fameuse légende « des cuirassiers de Bismarck anéantis ». On voit que si les cuirassiers, au lieu d'être de Bismarck, n'étaient que de Magdebourg, ils n'en valaient guère mieux. Ajoutons que c'était principalement contre le 7e cuirassiers français que le 7e cuirassiers prussiens avait eu à lutter.

Chose étrange, qui ne s'explique que par la manière de combattre des uns et des autres, la division du général Forton ne perdit que douze hommes tués et quatre-vingt-huit hommes mis hors de combat. La division de Valabrègue ne comptait qu'un officier tué et quarante-trois officiers et soldats blessés.

Nos cavaliers, en effet, ne sabrant pas, mais pointant toujours, trouvaient un passage aux entournures des cuirasses et aux couvre-nuques des casques. Ayant eu soin de s'enrouler leur mouchoir autour du poignet, ce qui augmente la vigueur et prévient la lassitude, ils maniaient avec une rapidité vertigineuse leurs longues lattes qui s'enfonçaient dans la gorge ou dans la poitrine des Prussiens : ceux-ci ne s'en relevaient jamais.

Les cavaliers allemands, au contraire, se servant du tranchant de leurs sabres pesants et du pistolet, blessaient les chevaux, mais peu les hommes, qui, protégés par les casques et les cuirasses, ne recevaient que des blessures presque toutes légères. La figure et les bras étaient seuls atteints.

En revanche, nos soldats d'infanterie, dans toutes les luttes qu'ils eurent à soutenir contre la cavalerie, furent constamment frappés à la tête. Leur absurde képi, ne les garantissant en

aucune façon contre les coups de taille de l'ennemi, fut cause que notre armée éprouva des pertes bien plus sensibles que si nos fantassins avaient eu une coiffure militaire raisonnée et utile, destinée surtout à amortir les coups de tête et les coups de figure.

Si l'on en croit les récits de la presse allemande, la charge de la brigade von Bredow ne fut pas inutile : elle arrêta le mouvement dirigé contre les troupes de Buddenbrock, l'arrêta même si bien qu'il ne fut pas renouvelé.

Sans prétendre à rabaisser l'héroïsme de cette vaillante brigade von Bredow, on peut dire hautement que sa charge ne fut pas comparable à celle de nos cuirassiers à Frœschwiller.

Au début, tout favorisa la brigade prussienne. Il y eut surprise de notre infanterie, qui ne put tirer qu'un coup de feu par homme; il y eut surprise de notre artillerie, qui se croyait couverte. Et ce fut en pleine victoire que la brigade von Bredow fut assaillie! Elle n'avait pas à éviter son sort. Elle ne défila pas, comme nos cuirassiers, sous le feu terrible d'une infanterie tirant de flanc et d'écharpe; comme les nôtres, elle n'eut pas cinq lignes successives de bataillons à percer. Elle n'eut pas à s'entêter d'une façon sublime à se faire hacher, un régiment suivant l'autre, malgré l'évidence de la mort certaine.

Abordée par les deux flancs, la brigade von Bredow, qui s'enfuyait alors pour échapper à un désastre, fut sabrée.

En outre, notre 6e corps ne poussa pas en avant, par suite de cette charge de cavalerie, mais bien parce que, Bazaine ne sortant pas de ses positions, le maréchal Canrobert, toujours lié par ses instructions, ne jugea pas qu'il devait outrepasser les ordres reçus.

Les divisions des généraux de Forton et de Valabrègue s'étaient couvertes de gloire. Cuirassiers, dragons, chasseurs, avaient déployé une extrême bravoure.

Cette charge délivra les batteries de la Voie romaine, qui étaient fort compromises. L'artillerie de la 1re division du 6e corps, la batterie de réserve et les deux batteries de la division de Forton doivent donc garder le plus reconnaissant souvenir, à notre cavalerie, de ce brillant fait d'armes.

Si la colonne de von Bredow n'avait pas été ainsi arrêtée dans sa marche par notre cavalerie, elle pouvait dans son mouvement de retraite, ou bien prendre à revers toutes les lignes de notre infanterie qui bordaient la route de Rézonville et y produire le plus grand désordre, ou bien reprendre le chemin même qu'elle avait déjà suivi une première fois lorsqu'elle se

portait en avant, et sabrer alors toutes les pièces que nous avions sur la crête de Rézonville.

Dans l'un comme dans l'autre cas, les conséquences auraient pu être des plus sérieuses.

Disons aussi en terminant que cette belle charge de nos deux divisions de cavalerie était une éclatante revanche de l'échauffourée, qui avait eu lieu le matin même parmi les dragons du prince Murat, en avant de Vionville, ainsi que de l'insuccès éprouvé quelques heures auparavant par notre 3e lanciers et par les cuirassiers de la garde.

CHAPITRE XII

Arrivée du 3e corps (division Aymard).

Fin de la première phase de la bataille. — Canrobert arrêté par Bazaine dans son mouvement offensif. — Convois de blessés. — Courage des blessés. — Reconnaissance du 4e peloton du 3e escadron du 2e chasseurs, à cheval. — Arrivée des divisions Aymard et Nayral. — Inaction coupable de Bazaine. — Trahison ! — Marche de la division Aymard. — Son déploiement en bataille en avant de Saint-Marcel. — Retraite de l'infanterie ennemie. — Le sous-lieutenant Salvan, du 80e de ligne, fait prisonnier deux officiers prussiens. — Pertes du 80e de ligne. — Le terrain où a eu lieu la charge de von Bredow. — Pertes du 11e bataillon de chasseurs. — Le maréchal Le Bœuf sous le feu. — Bivouac de la division Aymard le soir de la bataille. — Marche de la division de dragons de Clérambault. — Reconnaissance du chef d'escadrons de Lignière, du 2e dragons, sur Bruville. — Positions de la division de Clérambault pendant la bataille.

Il est deux heures et demie de l'après-midi. Il y a alors dans la bataille un moment d'arrêt. L'air est plein de fumée et de poudre, et, bien qu'une certaine accalmie succède à la terrible charge de la cavalerie de Forton et de Valabrègue, la canonnade gronde encore.

La première phase de la bataille est terminée.

Le commandant de notre 6e corps, le brave et digne Canrobert, veut alors reprendre son mouvement offensif, *mais un ordre de Bazaine, qui craint toujours pour sa gauche, vient l'en empêcher*. Est-il possible de brider, de rêner aussi court un maréchal de France!!!

L'armée ennemie en ce moment est épuisée. Tout le monde frémit d'impatience dans les rangs français et veut marcher en avant, MAIS LE MARÉCHAL BAZAINE, CONSULTÉ A CE SUJET, RÉPOND PAR UN REFUS.

De nombreux convois de blessés reviennent du champ de bataille. Sur ces dures voitures rudement secouées — tous les chemins ont été défoncés par l'artillerie — nos blessés sont pêle-mêle étendus sur un peu de paille.

Quelques-uns, les plus légèrement atteints, marchent à côté des voitures ; ceux-là ont le bras, la tête ou la poitrine enve-

loppés d'un chiffon sanglant, la plupart ont le fusil en bandoulière. Loin de songer à leurs blessures, ils ne pensent qu'à leurs camarades plus grièvement atteints. Ils réunissent toutes leurs forces pour retenir le chariot, qui descend trop brusquement.

Pas une plainte, pas un cri, pas un soupir.

En marchant au combat, ils savaient que la lutte serait rude, et ils sont dans les heureux, car là-bas, dans la plaine, il y a les camarades qui sont tombés frappés en pleine poitrine.

Tout le long du chemin, ils songent à la mère, à laquelle il va falloir écrire, et ils ruminent je ne sais quel mensonge héroïque pour rassurer la pauvre vieille. Les amputés auront une égratignure, ceux qui ne seront que légèrement blessés se porteront à merveille.

Sur un cacolet un capitaine d'infanterie est étendu tout sanglant; la grosse toile qui le recouvre à moitié, est roide de sang coagulé; parfois des filets humides saignent à travers la paille, et laissent sur la route une trace rougeâtre.

L'infortuné a eu les jambes emportées par un obus de plein fouet; de ses deux mains, il se cramponne convulsivement à la garniture de fer. La tête est affreusement contractée, la bouche laisse suinter une écume tachée de rouge.

Où va cette pensée? Sur ce chemin brûlé par le soleil, au milieu des souffrances qui le dévorent, le malheureux regarde là-bas, bien loin. Il voit ceux qu'il aime : ils lisent la lettre de la veille, celle qui dit que tout s'est bien passé, qu'il n'y a pas de mal.

A une ambulance volante établie contre la Voie romaine, un vieux docteur à moustaches blanches opère un jeune soldat de la ligne : une balle a brisé l'index de ce dernier; le docteur désarticule la phalange, et le blessé, sans qu'aucun tressaillement révèle sa souffrance, regarde stoïquement mutiler sa main. Le docteur débarrasse ensuite un second soldat de deux balles logées dans l'épaule : celui-ci semble s'inspirer de la fermeté de son camarade, car ce genre de courage est contagieux.

Le blessé, quand on lui présente les lingots de plomb déformés, peut à peine croire qu'il les ait portés dans sa chair: il les palpe, il les soupèse, il les regarde curieusement avec une hésitation enfantine et finit par les mettre dans sa poche.

Un chasseur à pied du 9e bataillon, encore un enfant au visage imberbe, pâli par la souffrance, est apporté par deux camarades, qui le tiennent par les épaules et par les jambes. Il a été blessé au flanc droit. Le docteur élargit l'entrée de la plaie à l'aide d'un bistouri, et la pince ramène bientôt un morceau de carton roulé. C'est une blessure faite à bout portant : le culot en carton de la cartouche a été projeté avec assez de force

pour s'enfoncer dans le sillon tracé par le projectile. Quant à la balle, il faut bon gré, mal gré, renoncer à l'extraire, elle a pénétré trop profondément dans les chairs pour que la pince puisse y parvenir.

Le petit chasseur ne profère pas la moindre plainte durant cette douloureuse opération ; au contraire, il dit aux infirmiers qui le soutiennent : « C'est égal, il ne recommencera plus le Prussien qui m'a touché, je lui ai joliment fait son compte ! »

— Canrobert, qui, froid et calme, a assisté à tous ces épisodes sanglants de la première phase de la bataille, a les yeux tournés vers le nord-est, où il espère voir poindre nos 3e et 4e corps.

En ce moment, les 2e et 6e corps de l'armée française ont leur base au nœud des routes et des vallées qui s'inclinent vers Metz du côté de la Moselle. Ils peuvent donc manœuvrer facilement et n'ont rien à désirer sous le rapport tactique. Malheusement, le grand éloignement de l'aile droite, composée, comme nous venons de le voir, des 3e et 4e corps, n'est pas le seul inconvénient qu'on ait à redouter, car ces colonnes, qui marchent, en ce moment, au bruit du canon, ont à traverser des pays coupés de collines et couverts de ravins et de bois souvent inextricables.

Mais, comme on a fait prescrire aux commandants de poursuivre leur marche malgré tous les obstacles, on espère voir poindre incessamment les têtes des colonnes, qui permettront aux corps Frossard et Canrobert de prendre à leur tour une vigoureuse offensive.

Vers deux heures de l'après-midi, le maréchal Canrobert fait envoyer le 4e peloton du 3e escadron du 2e chasseurs à cheval sur la route d'Etain pour reconnaître si cette voie est encore libre et si des patrouilles ennemies ne sillonnent pas le terrain de ce côté. Ce peloton, sous les ordres du lieutenant Rouvray, se dirige par Saint-Marcel sur Bruville. Il continue ensuite sa route sur Jarmy, ne perdant pas de vue les avant-postes français. Ce petit détachement ne rencontre de ce côté que cinq médecins militaires prussiens ramenés par un sergent-major d'un bataillon de chasseurs à pied en position à Doncourt. Ces prisonniers sont conduits au général de Bruchard, qui commande la brigade de cavalerie légère à laquelle appartient le 2e chasseurs à cheval.

Le peloton revient ensuite sur le champ de bataille par Doncourt et en suivant la route d'Etain. Il rencontre le long de sa route des débris de la charge du plateau de la Voie romaine et voit à Saint-Marcel un groupement de prisonniers de la brigade von Bredow gardés par des troupes du 6e corps.

Ce détachement rentre à l'escadron à quatre heures et demie du soir. Le 2e chasseurs a continué, pendant ce temps, ses mouvements sur le champ de bataille, observant toute la journée la canonnade, qui ne se termine qu'à huit heures et demie du soir. A neuf heures, il établit son campement sur l'emplacement qu'il a quitté le matin.

— Cependant, vers deux heures et demie de l'après-midi, au moment où les derniers débris de la brigade von Bredow disparaissent dans le bas-fond de Flavigny, de l'autre côté de la route de Mars-la-Tour, une violente canonnade se fait entendre plus au nord et s'étend de la droite à la gauche. Ce sont, en effet, les divisions Aymard et de Nayral du 3e corps (maréchal Le Bœuf), attendues avec impatience, qui viennent prendre position sur la droite du maréchal Canrobert, aux environs du village de Saint-Marcel, sans toutefois être encore engagées à fond contre l'ennemi, et escarmouchent seulement contre des coureurs allemands.

A ce moment, notre ligne de bataille va pouvoir s étendre d'elle-même et prendre aussi plus de consistance et une direction meilleure, par l'entrée en ligne de ces nouvelles divisions, qui commencent à menacer la gauche du général von Buddenbrock.

Une heure plus tard, le général de Ladmirault survient a son tour avec une division du 4e corps. Les autres divisions suivent.

Près de quatre-vingt-dix mille Français s'avancent donc vers le bord du plateau pour culbuter et envelopper l'armée prussienne.

A ces forces menaçantes, le général von Alvensleben II ne peut alors opposer que les deux divisions du IIIe corps, une brigade d'infanterie du Xe, et deux divisions de cavalerie, en tout trente-sept mille hommes. C'est à quatre heures seulement qu'il reçoit d'importants renforts, que l'artillerie entière et une division du Xe corps, bientôt suivie par d'autres troupes, atteignent le champ de bataille.

Il serait injuste de ne pas reconnaître que les Prussiens luttaient avec une bravoure opiniâtre et un dévouement absolu. Mais ce courage et cette abnégation ne les auraient pas sauvés, s'ils avaient eu en face d'eux un capitaine habile ou seulement décidé à vaincre.

— Que fait alors le maréchal Bazaine?

Va-t-il prescrire une attaque immédiate par les avant-gardes du 3e corps?

Va-t-il donner au maréchal Le Bœuf l'ordre de commencer, à droite de Canrobert, sur la gauche ennemie, ce mouvement tournant si redouté du général von Buddenbrock?

L'instant est des plus favorables. Le 3e corps prend position à la droite du 6e, laissant une division en réserve à la Malmaison. Le 4e corps va déboucher tout à l'heure de Verneville. Le maréchal Bazaine se trouve ainsi dans les meilleures conditions pour tourner le IIIe corps prussien par sa gauche et le rejeter sur la Moselle.

Mais non! Trahissant sa préoccupation constante de rester en communication avec Metz, au lieu d'occuper l'ennemi sur son front, de pousser sa droite en avant et d'en finir avec les premières troupes allemandes engagées, qui peuvent être facilement culbutées dans les ravins, Bazaine ne songe qu'à accumuler des forces vers sa gauche dans les bois des Ognons et de Saint-Arnould.

Des paysans fuyant devant l'ennemi ont rapporté au maréchal Bazaine que des masses allemandes montent incessamment de la vallée de la Moselle sur Gorze. Ce renseignement ne peut qu'accroître les inquiétudes du maréchal relativement à sa gauche. Le 3e grenadiers de la garde est chargé en conséquence de relever la division Levassor-Sorval (6e corps), qui envoie une de ses brigades en soutien du général Picard (division des zouaves et grenadiers de la garde) en face de Vionville. Les voltigeurs de la garde et le bataillon de chasseurs de la garde sont placés au bois des Ognons et dans les ravins de la Jurée. Enfin, les deux divisions du 2e corps, qui ont été si éprouvées dès le début de la bataille, sont ramenées en face de la gorge d'Ars et dans la direction de Gravelotte, afin de parer aux éventualités d'une attaque de l'ennemi de ce côté.

Non content de garder une quarantaine de mille hommes immobiles, près de Metz, pour garder ses communications avec cette place, Bazaine surtout ne veut remporter sur les Prussiens aucun avantage décisif, qui lui ouvrirait la route de Châlons et qui par suite le forcerait de rejoindre l'Empereur.

En conséquence, il suspend la marche du 3e corps et lui impose de se maintenir solidement dans ses lignes, à droite de Canrobert, vers Saint-Marcel, avec la division Nayral (le général Nayral vient de remplacer le général de Castagny, blessé l'avant-veille, 14 août, à Borny), et de se relier à la droite du 6e corps, par la division Aymard, qui vient seulement de rallier le 3e corps, après être sorti de l'effroyable encombrement des routes, et enfin d'envoyer la division Montaudon vers Gravelotte, pour surveiller débouché d'Ars-sur-Moselle).

Cette idée fixe du maréchal Bazaine, redoutant un mouvement tournant qui nous aurait séparés de Metz doit d'autant plus nous frapper, que nous la retrouverons, le 18 août, c'est-à-dire

dans deux jours, plus accusée encore et que le 15 déjà, obéissant à la même préoccupation, le commandant en chef avait, comme nous l'avons dit précédemment, fait sauter le pont de Longeville, sous le canon même de la place.

Cependant, comme notre 4e corps est en retard, Bazaine ne donne qu'à lui seul la mission de tourner l'ennemi.

C'est encore du temps de gagné pour retarder la victoire qui s'offre à nous. Les Prussiens seront peut-être en forces, grâce à ces délais, et ils seront enfin en mesure de conserver leurs positions de Vionville et Mars-la-Tour, sur la route directe de Verdun. Et nous ne pourrons pas passer, ce que désire ardemment le maréchal.

Ainsi la culpabilité de Bazaine se dessine nettement par son acharnement à retirer des forces de sa droite, qui est le point important, le nœud stratégique de la bataille.

Le maréchal Bazaine, qui ne veut pas enlever Mars-la-Tour et percer sur Verdun, retire à ses lieutenants de ce côté les forces nécessaires, il les enchaîne par des ordres qui les immobilisent.

La division Levassor-Sorval est ôtée à Canrobert. La division Montandon est prise à Le Bœuf; la division de Lorencez est paralysée, la division Metman attardée.

Ladmirault est laissé sans ordre; on espère ne pas le voir arriver à temps, et c'est à son apparition, supposée tardive, que l'on a subordonné le mouvement en avant de Le Bœuf et de Canrobert.

C'est enfin l'idée fixe de ne pas gagner Verdun, de rester à Metz, de se faire fermer la route.

C'est la trahison!...

— Le corps d'armée du maréchal Le Bœuf s'est donc mis en route de très bonne heure : à quatre heures du matin, le mouvement a commencé. Mais la marche, souvent retardée par un fatal encombrement, est lente et indécise. La division Aymard, qui a bivouaqué la nuit précédente dans un champ près du Ban-Saint-Martin, prend, au jour, la route de Verdun, traverse Longeville-lès-Metz et Rozérieulles, s'engage, par un crochet fait à Verneville, dans un chemin étroit qui conduit par une pente très raide au vaste plateau de Saint-Marcel traversé par les routes de Verdun et de Briey, et se dirige vers le village de Saint-Marcel.

Le 3e bataillon du 85e de ligne accompagne le convoi de la division et sert d'arrière-garde. Vers neuf heures du matin, la division Aymard fait une halte. Presque aussitôt un grondement lointain, qui va bientôt se rapprochant, indique qu'une bataille est engagée dans la direction de Rézonville et Mars-la-Tour.

La division reçoit l'ordre de se porter en avant et de prendre part à un vaste mouvement de conversion à gauche exécuté par

l'armée tout entière et dont le 4e corps forme l'aile marchante.

Les troupes prennent les armes, font tête de colonne à gauche, traversent le bois et viennent déboucher en face de la ferme de Cautre, sur la route d'Etain.

On apprend alors que le prince Frédéric-Charles, avec son armée, a passé la Moselle à Novéant et à Pont-à-Mousson, à la faveur de l'attaque dirigée sur nous, l'avant-veille, à Borny, par l'armée de von Steinmetz, et vient nous disputer la route de Verdun.

La division Aymard se déploie alors en bataille par bataillons en masse, la 2e brigade à droite.

Tandis que la 1re brigade et le 85e de ligne se portent sur Villers-aux-Bois, le 80e de ligne se dirige de façon que sa droite rase le village de Saint-Marcel, en avant duquel l'action paraît être vivement engagée.

Ces colonnes dépassent Saint-Marcel, prennent leurs intervalles et se déploient, puis, formant les colonnes de division, le 80e se porte en avant, tambours et musique jouant la marche du régiment. Les bataillons prennent position dans l'ordre naturel sur la crête, où se trouvent déjà sérieusement engagées les batteries de la division (8e, 9e et 10e du 11e d'artillerie), contre une grande batterie prussienne établie sur la route de Mars-la-Tour, tout près de Vionville.

Les 1er et 2e bataillons du 60e et le 44e de ligne sont détachés par ordre du maréchal Bazaine pour appuyer un mouvement à l'ouest de Saint-Marcel.

Le 11e bataillon de chasseurs et le 3e bataillon du 60e de ligne continuent leur marche à travers Saint-Marcel et prennent position dans les vergers, où ils reçoivent quelques projectiles.

Quant au 44e de ligne, il ne joue qu'un rôle des plus secondaires dans cette action. Placé en réserve pour garder l'artillerie, il ne perd que quelques hommes, atteints par les projectiles ennemis.

En avant du 80e de ligne, protégé par les talus de la Voie romaine, combattent les 4e et 100e de ligne du 6e corps (division Tixier), qui, à l'arrivée de ce secours, reprennent courage et redoublent de constance et d'énergie.

La compagnie Lespiau (2e du 1er du 80e) est lancée en tirailleurs vers le bois, qui couvre le flanc gauche de la ligne ennemie. La compagnie Monavon, du 2e bataillon, se porte sur la Voie romaine pour appuyer un bataillon du 4e de ligne; le 3e bataillon menace la droite de la ligne ennemie dans la trouée entre les deux bois. Bientôt celle-ci plie et se retire en désordre vers la route de Mars-la-Tour et la batterie qui y est établie.

L'artillerie prussienne soutient cette retraite par une grêle

d'obus, qui viennent tomber au milieu de nos bataillons et particulièrement sur le 3e, qui perd là une vingtaine d'hommes mis hors de combat.

Bientôt la batterie ennemie se tait. Une charge vigoureuse, exécutée sur la droite par les troupes du corps de Ladmirault, semble avoir déterminé la retraite de la batterie, qui était opposée au 80e de ligne et des troupes qui la couvraient. Le régiment reçoit l'ordre de se rallier en avant de Saint-Marcel.

Les bataillons se massent et se forment en ordre derrière la crête : les compagnies envoyées en tirailleurs ramènent une trentaine de prisonniers prussiens dont deux officiers qui se sont rendus au sous-lieutenant Salvan, de la 2e compagnie du 1er bataillon.

Le 80e de ligne perd ce jour-là : quarante hommes tués ou blessés; deux officiers, le capitaine Moynier et le sous-lieutenant Mancet, ont été blessés. Le colonel Janin a eu un cheval tué sous lui, en dirigeant les tirailleurs du 2e bataillon.

— Arrivés au pas gymnastique sur le terrain de l'action, les deux premiers bataillons du 85e de ligne ont manœuvré, pendant quelque temps, exposés au feu des batteries ennemies. Puis le 1er bataillon, avec le commandant Luccioni, sous les ordres du colonel Planchut et du lieutenant-colonel Fauchon, se porte en avant et va soutenir des batteries de notre artillerie fortement engagées et éprouvées par le feu de l'ennemi.

Le 2e bataillon s'est formé en bataille sur la lisière du bois qui est longé par la Voie romaine et déploie aussitôt en tirailleurs ses 3e, 4e, 5e et 6e compagnies.

Enfin, apparaît le 3e bataillon, qui a accompagné le convoi jusqu'à Châtel-Saint-Germain, et vient prendre position à côté du 2e, dans le but de boucher la trouée qui se fait entre le corps du maréchal Canrobert et la division Aymard.

Vers trois heures, les tirailleurs sont ralliés et les deux premiers bataillons du 85e font un mouvement pour se porter sur Rézonville, où on les déploie en arrière de l'artillerie de la garde, pour l'appuyer. Le 75e régiment occupe la droite de ce régiment. A la gauche se trouve la garde.

Pendant cette journée, la 6e compagnie du 2e bataillon est seule assez sérieusement engagée pour protéger le retour de la charge de la brigade de cuirassiers du général de Grammont et fait prisonniers dans cette circonstance sept cuirassiers de Magdebourg. Le chef de cette compagnie, le capitaine Harty de Pierrebourg, ayant été blessé dans cet engagement, le lieutenant Tatin en prend le commandement. Les pertes du 85e sont,

ce jour-là, des plus minimes : un officier blessé; sept hommes de troupe tués; vingt-deux blessés et un disparu.

A la fin de la journée, l'ennemi s'étant retiré de notre droite pour tenter un puissant effort sur la gauche de notre armée, le maréchal Bazaine fait, à ce moment, donner l'ordre au 11e bataillon de chasseurs, ainsi qu'au 3e bataillon du 60e de ligne, d'appuyer fortement à gauche dans la direction de Rézonville. Les deux premiers bataillons de ce régiment restent en réserve.

Le bataillon de chasseurs et le bataillon du 60e de ligne se dirigent rapidement vers Rézonville, à travers les champs et les bois, et parcourent une partie du terrain de la lutte, notamment une clairière où viennent de se rencontrer deux colonnes de cavalerie : la terre est jonchée de débris de toutes sortes, et de cadavres percés de coups de sabre. Partout des monceaux de cuirassiers blancs et de uhlans, puis, çà et là, des dragons et des cuirassiers français. C'est là que vient d'avoir lieu la furieuse mêlée de la cavalerie allemande de von Bredow et des divisions de Forton et de Valabrègue.

Le 3e bataillon du 60e de ligne va prendre position à gauche de Rézonville; en avant de lui sont les zouaves de la garde, ayant à leur gauche des voltigeurs.

Pendant la marche, ce bataillon, en traversant les clairières, a été aperçu par l'ennemi et couvert de projectiles qui lui font peu de mal. Le chef de bataillon Gariel est blessé; deux hommes de troupe sont tués et cinq blessés.

Quant au 11e bataillon de chasseurs, il est allé s'embusquer derrière les maisons de Rézonville, que l'ennemi crible aussitôt d'obus. Quelques instants après, nos chasseurs abandonnent ce village et se portent un peu sur la gauche, à quelques mètres en avant de l'artillerie de la garde, ayant devant eux une ligne de bataille formée par les voltigeurs de la garde.

Les pertes du bataillon sont à peu près nulles : sept hommes de troupe hors de combat, dont deux tués.

Pendant toute la durée de l'action, le maréchal Le Bœuf, commandant le 3e corps, qui s'est porté sur Gravelotte, accompagné du 3e escadron du 10e chasseurs, est constamment exposé aux projectiles ennemis, qui ne cessent d'être envoyés sur l'état-major général et l'escorte du maréchal.

Le 2e escadron de ce régiment, qui a été attaché comme cavalerie divisionnaire à la division Aymard, s'est, au bruit du canon, dirigé à travers champs dans la direction de Gravelotte, où il arrive à midi et se place en réserve avec sa division, à hauteur du village; il reste presque toute la journée dans cette position.

Le canon, qui s'est fait entendre dès neuf heures et demie du

matin, ne cesse pas de gronder jusqu'à sept heures du soir sur la ligne qui s'étend de Rézonville à Mars-la-Tour et au delà.

A partir de ce moment, la canonnade va toujours de plus en plus en s'affaiblissant.

Vers huit heures du soir, on n'entend plus rien que quelques coups de canon isolés ou des fusillades de tirailleurs, à l'adresse des traînards ou des égarés.

Le canon s'est tu partout; tout semble terminé.

Les corps se rallient. On se hâte de faire la soupe ou le café.

La division Aymard bivouaque sur le champ de bataille.

Le 1er et le 2e bataillon du 60e de ligne prennent la direction de Rézonville, le 3e bataillon en revient et le régiment au complet établit son bivouac, contre le 44e de ligne, à l'est de Saint-Marcel, face à Rézonville.

Les deux premiers bataillons du 85e de ligne, après avoir exécuté une marche en bataille, vers sept heures du soir, sont allés occuper l'extrémité de la crête située en avant de Rézonville et y établissent leur campement, ainsi que le 80e de ligne.

Le 11e bataillon de chasseurs, la nuit venue, appuie à droite, dépasse Rézonville et va rejoindre la division Aymard, qui bivouaque à quelques kilomètres de ce village.

Plusieurs compagnies du 1er bataillon du 85e de ligne passent la nuit en tirailleurs et couvrent le front de la division. Le 11e bataillon de chasseurs est campé derrière cette ligne.

De son côté, le 3e bataillon du 44e de ligne va occuper une trouée dans les bois. Enfin le 2e escadron du 10e chasseurs à cheval s'établit à la ferme de Constantin.

La nuit se passe sans alerte.

Division de Clérambault. — A quatre heures du matin, le réveil a été sonné à la maison des Planches, dans les bivouacs de la division de dragons du général de Clérambault. A cinq heures, les régiments montent à cheval pour prendre la route de Verdun. Cette route très accidentée, contourne le mont Saint-Quentin. Les dragons filent au trot, passant par Longeville, Moulins, Rozérieulles, Gravelotte, où cette route se bifurque. Beaucoup de troupes de ligne et de la garde, à cet endroit, à droite et à gauche de la chaussée, se tiennent prêtes à partir. Souvent on est obligé de prendre à travers champs, la voie étant encombrée par l'artillerie et l'infanterie.

La division de Clérambault suit la route du nord (Etain), jusqu'à la ferme de la Malmaison. Arrivés là, les escadrons se dirigent à travers les prés sur Verneville, où ils font halte derrière le village. Les bagages rejoignent en cet endroit. Les tentes sont dressées, on fait la soupe. Vers neuf heures, quelques esca

drons vont faire boire au village, où sont aussi des chasseurs d'Afrique. Tout à coup, à neuf heures et demie, une canonnade éloignée se fait entendre vers le sud.

Le commandant de Lignières, du 2e dragons, qui, le matin au départ, avait reçu l'ordre de prendre, avec ses deux escadrons, l'extrême gauche de la colonne, est arrivé à huit heures vers Verneville, et, à peine arrivé, en est aussitôt reparti afin de pousser une reconnaissance sur Bruville, Doncourt et toute la droite. L'ennemi occupe le plateau en avant de Mars-la-Tour. Deux batteries d'artillerie française se trouvent à gauche de Bruville, sans aucune troupe de soutien. Le lieutenant-colonel d'artillerie qui dirige ces deux batteries prie le commandant de Lignières de lui laisser un détachement de cavalerie. Le peloton du sous-lieutenant Cuny est alors mis à sa disposition.

En arrivant à Bruville, le commandant trouve le général de Ladmirault qui le prie de se rallier à sa cavalerie, qu'il attend, et de faire une reconnaissance fort loin, sur la droite, pour voir s'il n'y a rien à craindre de ce côté.

La cavalerie du 4e corps est trouvée venant par Saint-Privat.

Vers onze heures du matin, le canon tonne déjà depuis plus d'une heure et demie, le commandant de Lignières avec ses éclaireurs traverse Doncourt et se porte rapidement sur Bruville.

Le maire de cette localité, interrogé, affirme qu'il n'a pas encore vu un Prussien, mais qu'un corps considérable est signalé sur la rive droite de la Moselle. Des sondages ont été exécutés la veille et le matin dans la rivière pour chercher un point de passage : il est donc certain que notre flanc droit ne sera pas attaqué le 16.

Le commandant de Lignières retourne à Verneville et se joint à la 2e brigade de sa division, ayant perdu un homme blessé et un cheval tué par les balles des éclaireurs prussiens.

— Pendant ce temps, la division de Clérambault est montée à cheval vers onze heures et demie; les quatre régiments de dragons et quatre escadrons de chasseurs de la brigade légère de Bruchard se mettent en mouvement pour rejoindre le 3e corps dont ils font partie.

Toute cette cavalerie se porte au grand trot, pleine d'élan et d'ardeur, vers la ferme de Cautre, traverse la route de Verdun, puis un grand ravin.

On se forme alors en colonnes serrées par régiment. De midi à trois heures, la division de Clérambault cherche son corps d'armée et parcourt le champ de bataille en tous sens, sans pouvoir le rencontrer. Vers une heure, elle aperçoit des

masses de cavalerie prussienne se prolongeant sur notre droite; on ne s'en préoccupe pas.

Vers deux heures, le feu cesse presque complètement pour reprendre avec plus d'intensité vers trois heures du soir. Un corps de secours prussien vient s'arrêter, précédé de vingt-quatre pièces de canon, auxquelles essaie de riposter une batterie française établie en avant du front de la division de Clérambault. A ce moment, cette division reçoit l'ordre d'aller soutenir la division Legrand. Le général de Clérambault part aussitôt avec son chef d'état-major, le lieutenant-colonel de Jouffroy d'Abbans, la 1re brigade (général de Maubranches), 2e et 4e dragons, et quatre escadrons de chasseurs. La 2e brigade (5e et 8e dragons) est laissée derrière une batterie de mitrailleuses appartenant au 4e corps.

Nous raconterons plus tard la part glorieuse que prit la brigade de Maubranches à la grande charge de cavalerie, qui eut lieu sur le plateau d'Yron.

A quatre heures, un aide de camp du maréchal Le Bœuf, en cherchant le général de Clérambault avec sa division, ramène le général de Juniac avec la 2e brigade au 3e corps, où le maréchal fait prendre position aux dragons sur le flanc d'un petit bois pour charger les Prussiens, qui doivent en sortir. La brigade est formée sur deux lignes ; le 5e dragons en première ligne le 8e de l'arme en seconde.

A peine ces deux régiments sont-ils établis qu'une batterie ennemie placée sur leur gauche et pouvant les prendre d'enfilade ouvre le feu à deux mille mètres. Les obus viennent tomber au beau milieu des escadrons, mais, par un hasard providentiel, blessent seulement quelques cavaliers du 8e dragons.

On commande alors : « Par pelotons à droite! », et la brigade de Juniac va s'abriter à cinq cents mètres plus loin, derrière un pli de terrain. A six heures, le maréchal Le Bœuf envoie l'ordre à cette brigade d'aller se placer près des réserves du 3e corps où elle reste jusqu'à la fin de la bataille.

Vers sept heures et demie, la canonnade cesse presque entièrement sur cette partie du champ de bataille.

La 2e brigade, ralliée par la 1re, qui est revenue de la charge du plateau d'Yron, en colonne par escadron, rompt, passe par le petit village d'Urcourt et établit son bivouac à huit heures et demie du soir près de la route d'Etain, au-dessus de Saint-Marcel, où l'on fait des distributions.

Le campement de la division de Clérambault est à cheval sur le chemin d'Urcourt à Saint-Marcel. Toute la nuit il est traversé par des patrouilles des quatre régiments de dragons, allant en reconnaissance ou en revenant.

CHAPITRE XIII

Les divisions Montaudon, Nayral et Metman (3e corps).

La division Montaudon au matin du 16 août. — Ordres de Bazaine. — Départ de Montigny. — Arrivée à Gravelotte. — Marche sur Ars-sur-Moselle. — La 1re brigade rétrograde sur Gravelotte. — Marche du 95e. — Pertes du 81e. — Pertes de la 5e batterie du 4e d'artillerie. — Marche de la division Nayral. — Sa position entre Saint-Marcel et Bruville. — Son rôle pendant la bataille. — Les 9e, 11e et 12e batteries du 4e d'artillerie. — La division Metman est immobilisée. — Bruits de la bataille. — « A l'ennemi ! » — Routes encombrées. — Un ordre fatal. — Marche et contre-marche. — Arrivée à la nuit. — L'artillerie de réserve du 3e corps. — Les 7e et 10e batteries du 4e d'artillerie contre la Voie romaine. — Leurs pertes. — Les 1re, 2e, 3e et 4e batteries du 17e d'artillerie. — Attitude des batteries ennemies. — Mouvements à bras. — Leurs pertes. — Habiles dispositions. — Les 11e et 12e batteries du 11e d'artillerie.

Le 16 août au matin, la division Montaudon (1re du 3e corps) se trouvait en grande partie entre Amanvillers, Montigny et la ferme de Villers-aux-Bois. Le 3e corps d'armée, placé sous les ordres du maréchal Le Bœuf, après la blessure du brave Decaen, le 14 août, à Borny, avait, comme on le sait, subi des retards qui nous furent très préjudiciables. Le commandant en chef avait écrit le matin même à ce maréchal :

« Je suspends jusqu'à cette après-midi la marche de l'armée. Faites rallier sans retard les divisions en arrière.

« Il n'y a pas d'ennemis sur notre droite ; le danger pour nous est vers Gorze : faites donc reconnaître les routes sur votre gauche, afin de venir vous mettre en seconde ligne derrière les 2e et 6e corps, dans le cas d'un combat aujourd'hui. »

Les premières heures de la matinée se passent tranquillement

dans les bivouacs de la division Montaudon. On attend des ordres, tout en formant par chaque régiment les éléments d'une compagnie d'éclaireurs volontaires; les soldats viennent de manger la soupe, lorsque tout à coup, vers neuf heures et demie, une canonnade bientôt suivie d'une violente fusillade éclate sur la gauche. A onze heures, le vacarme de la bataille est devenu assourdissant et a gagné toute la ligne de Gravelotte à Mars-la-Tour.

On attend en trépignant d'impatience. Enfin, à midi, la division prend les armes, quitte son campement de Montigny et se dirige au canon, chaque brigade formant une colonne, l'artillerie divisionnaire (5e, 6e, 8e batteries du 4e d'artillerie) au centre. Le 62e de ligne est en queue, avec son 3e bataillon d'arrière-garde au convoi.

On se porte en avant de Bagneux vers la ferme de Villers-aux-Bois. Toute la division laisse ses sacs derrière le bois, qui se trouve entre la ferme de Bagneux et Gravelotte, se disposant à prendre part à la lutte déjà fortement engagée et se place : la 2e brigade (général Clinchant), le 81e dans le bois de Rézonville, où son 2e bataillon est déployé en tirailleurs, le 95e en soutien à l'arrière ; la 1re brigade (18e bataillon de chasseurs, 51e et 62e de ligne) se prolonge à droite sur la route de Briey.

Cette première division demeure longtemps sans ordres précis. On ne se met en mouvement que vers trois heures, lorsque déjà l'aile gauche ennemie a faibli devant les attaques redoutables dont elle a été l'objet. La division se porte alors vers Gravelotte, passe en arrière de Rézonville, traverse le village de Gravelotte, s'avance dans le ravin qui conduit à Ars-sur-Moselle jusqu'à cinq cents mètres du village, puis remonte sur le plateau entre les bois de Vaux et des Ognons, pour couper à l'ennemi sa retraite sur Ars-sur-Moselle.

Les trois batteries divisionnaires stationnent une partie de la journée près de Gravelotte et ensuite le long du bois des Ognons.

Pendant ce mouvement en avant de la division Montaudon, sa 1re brigade, au moment où elle va s'engager dans le bois des Ognons, reçoit l'ordre de rétrograder sur Gravelotte, point fortement menacé, et est immédiatement dirigée sur le champ de bataille, où elle se trouve aussitôt en ligne et sous le feu de l'ennemi, vers cinq heures du soir, sa droite vers Rézonville et sa gauche au bois des Ognons.

Nous raconterons plus loin la lutte héroïque que soutinrent les deux braves régiments (51e et 62e de ligne) de cette brigade.

La 2e brigade est restée en avant de Gravelotte, à l'entrée du ravin d'Ars-sur-Moselle.

Vers trois heures, le 1er bataillon du 81e est lancé dans le bois des Ognons. Le 3e bataillon demeure hors du bois de la Jurée, en arrière de Rézonville. Le 2e bataillon rejoint le 3e, et, la nuit étant survenue, on garde ces positions et on bivouaque. Les pertes du 81e de ligne sont, ce jour-là, deux officiers blessés : le commandant Grillet et le capitaine Guillemann; trois hommes tués et sept blessés.

Le 95e de ligne a été également arrêté par de nouveaux ordres, au moment où il pénétrait dans les bois, et a été dirigé sur Gravelotte. Une pointe a même été poussée sur Ars-sur-Moselle, mais l'arrivée de nouveaux corps ennemis fait rapidement revenir nos troupes sur leurs pas.

Le 95e est alors dirigé sur Rézonville, qui est l'objectif des efforts de nos adversaires. En traversant un ravin, plusieurs obus arrivent dans la colonne ; un de ces projectiles éclate en plein centre d'une section de la 4e compagnie du 2e bataillon et met onze hommes hors de combat.

Placé en avant du village et derrière des murs, le régiment est exposé au feu d'une formidable artillerie, mais conserve ses positions sans essuyer de nouvelles pertes, l'ennemi n'ayant pu arriver jusqu'au 95e, au moment de ses derniers efforts.

En même temps que le 95e de ligne, les deux batteries de 4 (5e et 6e du 4e d'artillerie) ont été envoyées à Rézonville pour soutenir le 6e corps et ouvrent leur feu contre les formidables batteries ennemies de Vionville. La 5e batterie perd un officier et cinq hommes blessés, trois chevaux tués et quatre blessés; la 6e n'éprouve aucune perte.

Quant à la 8e batterie (mitrailleuses), elle est restée en batterie à l'entrée du ravin d'Ars-sur-Moselle, ayant comme soutien la 1re section de la 5e compagnie du 18e bataillon de chasseurs à pied, lequel bataillon reste en réserve sur ce point, où il bivouaque à la fin de la journée.

Vers une heure et demie du matin, les troupes de la division Montaudon se replient sur Gravelotte et se rallient derrière le bois des Ognons, puis au jour vont chercher leurs sacs à l'endroit où elles les ont déposés la veille, le long de la route d'Etain, contre la ferme de Bagneux.

— La 2e division (général Nayral), plus au sud que la 1re division, était réunie à Verneville entre les bois de la Cuve et des Génivaux.

Les troupes qui la composaient n'étaient arrivées au bivouac que le 16 août, à cinq heures du matin, vu l'extrême difficulté

d'avancer sur une route encombrée d'artillerie et de bagages.

Vers neuf heures et demie du matin, le canon se fait entendre à l'ouest. Aussitôt, tous les soldats, oubliant leurs fatigues, demandent à grands cris de marcher aux Prussiens; mais ces braves gens, abandonnés longtemps à eux-mêmes, sont agités de la plus vive indignation.

Quand ils reçoivent l'ordre de marche, la bataille est engagée depuis plusieurs heures entre Mars-la-Tour et Gravelotte.

La division Nayral prend rapidement les armes, part de ses campements vers midi, après y avoir laissé tous ses sacs, et s'avance, à travers champs, en suivant les hauteurs, dans la direction du sud-ouest. Précédée par le 5e escadron du 10e chasseurs à cheval déployé en fourrageurs, cette division, par une marche de flanc, débouche entre les bois de Doseuillons et de Bagneux, traverse la route d'Étain, se dirige vers Saint-Marcel et se déploie en ordre de bataille, tout en continuant sa marche.

A deux heures, la division Nayral, après être passée entre les villages de Saint-Marcel et de Bruville, se place en troisième ligne au sud de ce premier village, faisant face à Vionville.

Elle a pris position à deux heures en avant du grand quartier général et de l'artillerie de réserve sur une hauteur assez élevée, et forme une ligne de bataille par bataillons en masse, à intervalles de trente pas, et à quelques kilomètres au nord des villages de Rezonville et de Gravelotte.

Cette division ne fut d'aucune utilité sur le champ de bataille, et son rôle se borna pendant l'après-midi à exécuter une série de marches et de contremarches entre les villages de Saint-Marcel et de Villers-aux-Bois.

Vers trois heures, le combat devenant plus fort sur notre gauche (en avant de Rézonville), la division Nayral marche dans la direction de Villers-aux-Bois.

A quatre heures, les Prussiens faisant un violent retour offensif sur notre aile droite, la division se porte de nouveau à cette aile, la 2e brigade en tête, le 69e à gauche, le 90e à droite. Les bataillons sont déployés en colonnes de division; ils prennent position sur un plateau situé en face de la grande batterie prussienne de Vionville, qui leur envoie plusieurs obus.

Le 41e de ligne, colonel Saussier, se porte également en avant formé en ligne de bataillons en masse, ayant à sa droite le 12e de ligne de la division Tixier (6e corps).

De son côté, le 69e de ligne quitte sa position de soutien, à cinq heures et demie du soir, et se porte en avant, déployé en colonnes de division, sur le bois de Vionville. Pendant un kilomètre, il effectue une marche sous les obus tirés par les bat-

teries prussiennes de Vionville; enfin, il s'arrête sur le bord de la Voie romaine et envoie dans ce bois les compagnies Drappier et Abeïehé, du 1er bataillon, afin de renforcer le 4e de ligne, qui appartient également à la division Tixier. En outre, quelques bons tireurs choisis dans toutes les compagnies sont placés en avant dans un bouquet de bois.

Le 69e de ligne reste dans cette position jusqu'à la nuit, constamment canonné par l'ennemi, mais ne perd que deux hommes tués et onze blessés.

Le 90e de ligne a lancé également quelques compagnies dans les bois de Vionville : ces compagnies prennent part à la fin de l'engagement sur ce point et ont douze hommes tués ou blessés.

Le 5e escadron du 10e chasseurs, qui précédemment éclairait la division, a reçu l'ordre, en arrivant sur le théâtre principal des opérations, de se tenir à deux cents mètres en arrière des lignes et de suivre leurs évolutions. L'escadron reste ainsi spectateur inactif de la lutte engagée en avant de lui et sur ses côtés.

L'artillerie divisionnaire, qui a été très éprouvée l'avant-veille (9e, 11e et 12e batteries du 4e d'artillerie) prend une part très modeste à la bataille, appuyée par le 15e bataillon de chasseurs.

La batterie de mitrailleuses (9e) entre seulement en ligne vers deux heures, mais sans beaucoup de succès, contre les batteries ennemies. Notre batterie tire en moyenne soixante coups par pièce. L'infanterie ennemie ne se montre pas; en revanche, deux escadrons de uhlans, qui s'apprêtaient à charger au débouché d'un bois, doivent s'enfuir en désordre, en laissant le terrain jonché de leurs morts et de leurs blessés.

La 12e batterie (4 rayé) tire seulement une douzaine de coups par pièce : quant à la 11e batterie, bien qu'ayant pris position, elle n'a pas l'occasion de faire feu une seule fois.

Le soir, ces trois batteries bivouaquaient sur le champ de bataille, près de Saint-Marcel.

Cependant, vers sept heures du soir, la division de cavalerie de Valabrègue (2e corps), s'étant formée sur deux lignes, en arrière de la gauche du 41e, la grande batterie prussienne de Vionville redouble son feu, mais ce régiment ne souffre en aucune façon (un homme seulement est blessé), et oblige la cavalerie à se retirer.

A neuf heures du soir, le feu cesse complètement; le combat est enfin terminé!

La 1re brigade bivouaque dans sa position de la soirée, face aux batteries ennemies établies à Vionville. Le 41e de ligne

surtout, qui se trouve très près du bois de Vionville, place des petits postes et une ligne de sentinelles sur la lisière du bois et bivouaque sur le terrain où il se trouve.

A la fin de la journée, la 2e brigade se reporte un peu en arrière, afin de prendre un emplacement de repos et laisse pour se couvrir, le demi-bataillon de droite du bataillon Collasse, établi en grand'garde devant la lisière du bois de Vionville, alors occupé par l'ennemi, et se relie avec le 41e à droite et le 69e à gauche.

Le 5e escadron du 10e chasseurs passe la nuit, la bride au bras, à quelques centaines de mètres en arrière de la droite de la division, soustrait à la vue de l'ennemi par la déclivité du terrain.

— La 3e division du 3e corps, commandée par le général Metman, qui avait déployé tant de bravoure à la bataille de Borny et qui eût été si heureuse d'entrer en ligne, car elle tressaillait au bruit du canon, fut, elle aussi, entièrement immobilisée.

Le 16 août, la division, qui était campée depuis la veille sur le plateau de Plappeville, voit passer contre elle, de très bonne heure, la division Aymard, du même corps d'armée, et reçoit l'ordre de se tenir prête à partir au premier signal.

Cependant les heures se passent, la division reste toujours immobile. Tout à coup, vers neuf heures et demie du matin, on entend du côté de Rézonville des coups d'artillerie de campagne; le fort Saint-Quentin tire avec ses grosses pièces dans la direction de Gravelotte. Les troupes, remplies d'ardeur, demandent à marcher à l'ennemi. De nombreux officiers et soldats se pressent autour du général Metman, qui interroge avec ses jumelles la partie sud-ouest de l'horizon, où s'élèvent de nombreux flocons blanchâtres.

« A l'ennemi ! A l'ennemi ! » crient tous ces braves gens.

Sans doute, le général Metman a bien reçu l'ordre de se porter entre Verneville et Arnoux-la-Grange (ce qui ne modifierait guère sa situation), mais cet ordre est inexécutable, car la seule route à suivre, celle qui passe par Châtel-Saint-Germain, est encombrée de bagages, et, comme cette voie est profondément encaissée, la 3e division semble condamnée à l'inaction. Telle n'est pas, cependant, la pensée de son commandant, le brave général Metman, qui décide de prendre le chemin difficile traversant le Ban-Saint-Martin, Moulins-lès-Metz et l'ancienne Voie romaine. Par ces chemins ardus, il peut, en deux heures, arriver sur les hauteurs de Châtel-Saint-Germain, ou se jeter, avec ses dix-huit pièces d'artillerie, dans la direction d'Ars-sur-Moselle, qui sert de passage aux Prussiens.

Mais, comme si tout devait nous être fatal dans cette funeste guerre, il reçoit, au moment où il va se mettre en marche, l'ordre du commandant du 3e corps d'armée de suivre l'itinéraire que lui tracera un officier d'état-major qui lui est envoyé.

Vers une heure de l'après-midi, au moment où le bruit de la bataille redouble de violence du côté de Rézonville et de Vionville, la division Metman, précédée du 6e escadron du 10e chasseurs, se met en mouvement et descend au Ban-Saint-Martin, la 1re brigade en avant, la gauche en tête, une section d'artillerie ouvrant la marche. Cette division fait alors un à-gauche, contourne Plappeville, traverse Lorry, le bois de Lorry et s'arrête à deux heures à la ferme Saint-Vincent, d'où l'on aperçoit les lignes de feux et de fumée des troupes engagées entre Rézonville et Vionville.

Après une halte d'une demi-heure, la division reprend son mouvement en avant, descend à travers des ravins et des fourrés presque inextricables la rampe du bois de Chatel, franchit vers cinq heures du soir la ligne ferrée en construction de Verdun à Metz, ainsi que la route de Briey, marche au pas gymnastique jusqu'à Chatel-Saint-Germain, qu'elle traverse, et remonte l'ancienne Voie romaine, qui passe à Moscou et à la ferme Saint-Hubert.

Arrivée à ce dernier endroit, la division Metman prend la route de Gravelotte et la suit jusqu'à ce village.

Malheureusement, ce long détour a retardé l'arrivée de cette division, dont l'avant-garde ne débouche dans Gravelotte qu'à la nuit close, au moment où se tirent les derniers coups de fusil.

Il est dix heures du soir, l'action est terminée !

Pendant la marche, les troupes du général Metman ont appris la nouvelle d'un succès de l'armée française, et pas un homme n'est resté en arrière, malgré cette longue étape de neuf heures, des plus pénibles et excessivement précipitée, dans des chemins impossibles.

A peine arrivée, cette division est placée en avant de Gravelotte sur la route de Rézonville et reçoit l'ordre, en cas d'attaque, de défendre cette importante position.

Le 7e bataillon de chasseurs, après quelques heures passées à Gravelotte, où règne un grand désordre, rallie en dehors de ce village une partie de sa division et campe près du bois d'Ars.

Le 7e de ligne bivouaque d'abord sur les bas-côtés de la route, qui traverse Gravelotte, puis dans un champ en avant et à droite du village, ayant en avant de lui quelques artilleurs et à sa droite les débris du régiment des cuirassiers de la garde.

Le 29e de ligne passe la nuit dans les rues de Gravelotte.

Le 59e et le 71e (brigade Arnaudeau) campent à la Malmaison. Les trois batteries divisionnaires du général Metman (5e, 6e et 7e du 11e d'artillerie) sont restées en arrière avec la division et parquent à proximité de la ferme Mogador.

Quant au 6e escadron du 10e chasseurs, il est allé bivouaquer sur la route d'Etain, à un kilomètre en avant de la ferme de la Malmaison.

— On est en droit de se demander ce qui fût arrivé le 16 août si, au lieu d'immobiliser tout le 3e corps d'armée, le commandant en chef eût fait entrer celui-ci en ligne, et il le pouvait!

Si, dans cette journée du 16 août, l'infanterie du 3e corps fut peu ou pas engagée, à l'exception toutefois de la 1re brigade de la division Montaudon, la réserve d'artillerie de ce corps d'armée entra, au contraire, vigoureusement en action et fut d'un grand secours pour les troupes engagées.

Vers neuf heures et demie du matin, les 7e et 10e batteries du 4e d'artillerie (12 rayé), qui appartenaient à la réserve du 3e corps, étaient parquées entre Villers-aux-Bois et Saint-Marcel, quand, tout à coup, la fusillade se fait entendre en avant et une action générale ne tarde pas à s'engager.

Les batteries de réserve sont d'abord établies en bataille face à Saint-Marcel, à dix-huit cents mètres environ de ce village. Vers midi, un aide de camp du maréchal Le Bœuf vient réclamer les deux batteries de 12 du 4e d'artillerie, pour soutenir d'autres batteries fortement engagées à la gauche des bois de Villers, ainsi que le 6e corps, qui est vigoureusement attaqué.

Les deux batteries sont aussitôt formées en colonne par sections et se rendent au trot vers l'endroit indiqué, la 10e batterie en tête, et sous la conduite du général de Berckeim, du colonel de Lajaille et du lieutenant-colonel Delatte.

Après avoir traversé le bois, les deux batteries vont s'établir sur la lisière, au sud de Villers, près de la Voie romaine, à dix-neuf cents mètres environ de Vionville, contre des batteries prussiennes placées en avant de ce village et qui ne tardent pas à leur répondre.

Le capitaine commandant la 10e batterie ayant rencontré l'ancienne Voie romaine, sise en contre-bas des terrains environnants et protégée par une sorte d'épaulement naturel, établit ses pièces en batterie sur cette voie derrière l'épaulement, et laisse en arrière les caissons défilés par le bois, ainsi que la moitié des avant-trains.

Abritée par cet épaulement naturel de la Voie romaine, la

10e batterie peut soutenir le feu de l'ennemi toute la journée, sans éprouver de trop grandes pertes. L'approvisionnement de combat de cette batterie est consommé presque en entier. Ses pertes s'élèvent à un homme tué et cinq blessés. Trois chevaux sont tués.

La 7e batterie, placée, au contraire, sur un terrain complètement à découvert, souffre plus que sa voisine. Elle cesse son feu vers quatre heures du soir, cède à la 10e batterie les obus qui lui restent et va se réapprovisionner au parc du 2e corps.

Elle revient ensuite à son premier emplacement, mais ne s'y arrête pas; l'ennemi battant franchement en retraite vers le sud, elle se porte beaucoup plus en avant et fait feu de nouveau, mais à une assez grande distance et sans éprouver aucune perte.

Dans sa première position, la batterie avait à sa droite la 10e batterie du 4e, comme on le sait, et à sa gauche une batterie de mitrailleuses du 11e d'artillerie : cette dernière toutefois n'était pas à cet endroit dès le début. Dans sa deuxième position, la 7e batterie était restée isolée. Elle avait perdu dans cette journée : deux chefs de section, un chef de pièce tué, un chef de pièce grièvement atteint et cinq hommes blessés. Une dizaine de chevaux avaient été tués ou grièvement blessés.

Le soir, les deux batteries revinrent prendre leur campement de la veille.

— Vers dix heures du matin, deux autres batteries de la réserve du 3e corps, les 1re et 2e du 17e d'artillerie, capitaines de Maillier et Gebhart, sont allées, dès les premiers coups de canon, se mettre en position sur le plateau qui domine à droite le village de Saint-Marcel, faisant face à la plaine qui s'étend au delà de ce village, du côté de Mars-la-Tour.

De cet endroit, ces deux batteries peuvent observer, pendant la plus grande partie de la journée, les différentes phases de la bataille qui se livre à notre aile droite.

Vers six heures du soir, un vide se produisant dans la ligne de bataille, les deux batteries sont appelées à prendre part à l'action et viennent occuper ce vide avec d'autres batteries. Elles prennent position entre Saint-Marcel et le pied des pentes boisées de Vionville, à peu près parallèlement à la Voie romaine et à deux mille cinq cents mètres de fortes batteries prussiennes, qui, postées sur la route, un peu à l'ouest de Vionville, font un feu incessant sur les lignes françaises.

Ces batteries ennemies, qui se sont couvertes par quelques travaux, n'ont pas cessé de tirer depuis le commencement de la journée et balayent de leurs projectiles la trouée des bois de

Villers et le terrain plat qui s'étend de la lisière de ces bois à Saint-Marcel.

Le feu de nos batteries a surtout pour but d'en imposer à l'ennemi, car, vu la distance qui nous sépare de la crête de Vionville (les hausses de nos pièces sont fixées à deux mille huit cents mètres) et l'infériorité de notre position, notre artillerie ne peut pas faire grand mal aux Allemands.

Pendant les premiers moments, le tir des batteries ennemies est trop long, mais il est promptement rectifié. Bientôt leurs projectiles tombent et éclatent en grand nombre au milieu de nos batteries ; mais, vu l'altitude des canons prussiens, ces obus s'enfoncent profondément en terre et leurs éclats produisent peu d'effets.

En outre, les artilleurs des 1re et 2e batteries du 17e ont eu soin de ménager de grands intervalles entre les pièces, afin de couvrir de feu toute l'étendue de la trouée existant entre les bois ; les caissons se trouvent à peu près abrités des vues de l'ennemi, dans un pli de terrain voisin de Saint-Marcel.

D'ailleurs, devant la précision du tir de l'ennemi, nos vaillants canonniers se sont portés «à bras en avant» d'une vingtaine de mètres pour rendre les coups de l'ennemi encore trop longs. Il leur faut ainsi changer de place plusieurs fois, soit en avant, soit en arrière, et, grâce à leurs larges intervalles (trente mètres) et à ces dispositions exécutées avec calme et sang-froid, ils ont la satisfaction de pouvoir soutenir le feu jusqu'à la nuit tombante.

Ces deux batteries tirent en moyenne cent cinquante coups, et n'ont pas un seul blessé.

Quand la nuit est tout à fait tombée, elles cessent leur tir et se retirent sans bruit pour rejoindre leur bivouac du matin. Le soir même, elles se réapprovisionnent au parc, en vue d'une marche en avant pour le lendemain matin.

— Vers neuf heures du matin, les deux autres batteries du 17e d'artillerie attachées à la réserve du 3e corps (3e et 4e, capitaines Limbourg et Loiré) ont reçu l'ordre, au bruit du canon, de monter à cheval. Elles traversent aussitôt au grand trot le village de Saint-Marcel et prennent position sur la route du village un peu en arrière du chemin qui conduit à Ville-sur-Yron. Cette position a été choisie pour battre un petit vallon qui se trouve à droite.

Le feu de ces deux batteries est dirigé contre des batteries prussiennes entre Vionville et Rézonville, dans une position qui commande la nôtre, ce qui rend notre tir très inférieur.

Vers midi, l'infanterie ennemie, qui occupe les bois de Vion-

ville, ayant déployé ses tirailleurs sur la lisière de ces bois, la 3e batterie du 17e tire sur eux avec des obus à balles. Pendant ce temps, la 4e batterie exécute un changement de front, l'aile gauche en avant, pour croiser son feu avec celui de la 3e, contre des masses d'infanterie, qui débouchent du bois, et sur une colonne de cavalerie qui descend le vallon sous la protection des batteries établies sur la route de Mars-la-Tour, Vionville et Rézonville.

L'ennemi ayant renoncé, grâce à l'efficacité du tir, à se porter en avant, et s'étant retiré, notre feu se ralentit également; mais presque aussitôt les batteries prussiennes recommencent à nous canonner avec une extrême vivacité. Elles sont environ à deux mille huit cents mètres de la ligne des batteries de la réserve du 3e corps.

De notre côté, l'intensité du feu redouble au même moment. La 4e batterie du 17e se met en mouvement, sur un ordre du général Berckeim, apporté par le colonel Lanty, pour aller appuyer l'attaque de plusieurs régiments du 3e corps contre l'infanterie ennemie postée dans les bois de Vionville.

La 3e batterie du 17e continue à répondre avec vigueur à l'artillerie allemande, sous la direction du commandant Bobet.

Vers six heures du soir, la 3e batterie, rejointe par la 4e, va reprendre une position peu éloignée du campement occupé le matin et que les batteries rejoignent vers six heures du soir.

La 3e batterie avait tiré cent cinquante et un coups de canon, dont vingt-trois obus à balles. Dans la journée, elle avait eu un homme tué et sept blessés; deux chevaux tués et huit blessés.

La 4e batterie avait tiré cent cinquante-neuf coups de canon. Ses pertes s'élevaient à trois hommes blessés, un cheval tué, un disparu et six blessés.

Pour ces deux batteries, de même que pour les 1re et 2e batteries du même régiment, on avait eu la précaution de prendre de grands intervalles entre les pièces; l'intervalle minimum avait été d'environ vingt à vingt-cinq mètres. Les caissons étaient défilés en arrière de la batterie et à environ cent mètres. Sans cette précaution, les pertes eussent été certainement plus considérables. De plus, on remarqua que beaucoup de projectiles ennemis, qui tous étaient armés de fusées percutantes, n'éclataient pas.

On doit attribuer ce résultat au peu de résistance du terrain, qui était détrempé par suite des grandes pluies des jours précédents. Les projectiles s'enfonçaient dans le sol et le choc n'était point assez violent pour faire percuter les fusées. D'autres

projectiles éclataient, mais faisaient fougasse et leurs éclats étaient peu dangereux.

Citons aussi la brillante conduite dans cette journée de deux autres batteries de la réserve du 3e corps, les 11e et 12e du 11e d'artillerie, dont le personnel, officiers, servants, conducteurs, rivalisa de courage et de sang-froid avec celui des batteries des 4e et 17e régiments.

CHAPITRE XIV

Arrivée du 4e corps.

Retards du 4e corps. — On prend la route de Briey. — Itinéraire prescrit aux trois divisions. — On marche au canon. — Arrivée des renforts allemands. — La division Grenier entre la première en ligne. — Marche de cette division sur Doncourt. — Le canon! — A travers champs. — Halte à Doncourt. — Le 1er bataillon du 13e de ligne. — Un souvenir de Borny. — Une infâme trahison. — Officiers tués ou blessés. — Belle conduite du commandant Commerçon. — La recherche des blessés. — Un touchant souvenir! — Le bruit de la bataille redouble. — En avant. — Marche sur le plateau de Bruville. — La division Grenier s'établit sur ce plateau. — Arrivée de l'artillerie divisionnaire. — Ordre de marche de la division de Cissey. — A Saulny. — Halte à Jérusalem. — On renverse les marmites. — L'artillerie divisionnaire et la division de cavalerie Legrand prennent les devants. — Marche au canon. — Paysans en fuite. — « Racontars. » — A la ferme de Butricourt. — Marche forcée. — Retards de la division de Lorencez. — Quinze heures pour six kilomètres. — A neuf heures sur le champ de bataille. — Positions occupées le 16, au soir, par la 3e division. — La division Legrand, le 15 août, au Sansonnet. — Alertes successives. — Une nuit agitée. — Départ à quatre heures du matin. — Marche à travers champs sur Doncourt. — Le premier ennemi tué. — Grand'halte contre le bois de Doseuillons. — On déjeune. — Au trot! — Au galop! — On décharge les chevaux. — A Drotaumont. — La cavalerie française chasse les éclaireurs ennemis du plateau de Bruville. — Action des deux batteries à cheval du 17e d'artillerie. — Arrivée de la réserve d'artillerie du 4e corps.

Tandis que l'action se continue, de puissants renforts vont entrer en ligne des deux côtés.

D'après les ordres donnés primitivement, toute l'armée française devait coucher, le 15 août, sur les plateaux de la rive

gauche de la Moselle. Le retard causé par la bataille de Borny et l'encombrement des routes n'avaient pas permis au 4e corps d'exécuter ce programme.

Ce corps d'armée, placé sous les ordres du général de Ladmirault, avait, après l'engagement du 14 août, traversé la Moselle, s'était arrêté aux portes de Metz, à gauche de la route de Thionville, et s'était dirigé ensuite en arrière du village de Woippy, où il avait établi son campement.

Se trouvant en retard, il devait partir le 16, dès le point du jour, pour marcher vers la Meuse, en prenant à Gravelotte la route qui passe par Doncourt, Conflans et Etain.

Cependant, ce jour-là, on ne peut pas commencer le mouvement à l'heure prescrite, la route de Verdun, qu'il faut suivre jusqu'à Gravelotte, étant aussi encombrée que la veille.

Le général de Ladmirault prend alors le parti de lancer ses troupes sur la route de Briey. La 3e division (général de Lorencez) doit s'avancer jusqu'à Sainte-Marie-aux-Chênes, tandis que la 1re (général de Cissey) s'arrêtera à Saint-Privat.

La 2e division (général Grenier) et la cavalerie (général Legrand) tournent à gauche au débouché des bois de Saulny, et s'engagent dans les chemins vicinaux conduisant à Amanvillers, à Verneville, à Jouaville et à Doncourt. Elles longent, près de Verneville, quelques-uns des bivouacs du 3e corps, qui n'a pas encore commencé son étape.

Le 4e corps, réduit à deux divisions par l'absence de la division de Lorencez, retenue dans les défilés, se trouve entre Saint-Privat-la-Montagne et Sainte-Marie-aux-Chênes vers onze heures et demie, lorsqu'on entend les bruits distincts de la bataille.

Dès les premiers coups de canon, sans attendre d'ordre, le général de Ladmirault fait poser les sacs à la division Grenier, bientôt suivie par la division de Cissey, et se rabat vers le sud pour courir au canon.

La marche de ces deux divisions par des chemins très difficiles n'est pas sans inconvénient. Les colonnes s'allongent par une marche rapide et rendue plus fatigante encore par les obstacles du terrain. Il en résulte que les premiers bataillons, qui se sont formés sur la droite, laissent entre eux un grand intervalle qu'il faut resserrer.

Tant de retards involontaires ont donné du temps à l'ennemi, qui, prenant rapidement toutes ses dispositions d'attaque et de défense, a garni son front de batteries formidables, fait occuper les bois par des bandes de tirailleurs et déploie, derrière les crêtes, de nombreuses et puissantes colonnes d'infanterie.

Enfin, plusieurs salves d'artillerie annoncent au général en chef que sa droite entre en ligne.

— Du côté des Allemands, les forces sont également arrivées par gradation sur le champ de bataille.

Vers midi, le prince Frédéric-Charles, commandant la IIe armée, a reçu, à son quartier général de Pont-à-Mousson, les premières nouvelles de la lutte engagée par le IIIe corps. Il prescrit aussitôt aux différents corps d'accélérer le pas. Il donne des ordres au commandant du IXe, le général von Manstein, qui suivait la route Silligny-Corny, de se hâter pour soutenir le IIIe corps. Ce général fait partir aussitôt le prince Louis de Hesse avec la 49e brigade de la division hessoise, trois batteries et un régiment de cavalerie, par le ravin de Gorze.

Courant ensuite à toute bride, le « Prince Rouge » atteint lui-même les pentes de Rézonville, apres avoir franchi, en une heure, les vingt-sept kilomètres qui séparent le champ de bataille de Pont-à-Mousson.

De trois à quatre heures viennent se poster sur la gauche prussienne les détachements les plus avancés du Xe corps, parti le matin de Thiaucourt.

C'est d'abord la réserve tout entière d'artillerie du Xe corps, appelée en grande hâte de Chambley, qui arrive aux environs de Tronville, et se portant de là près de Mars-la-Tour, au nord de la route de Verdun, ouvre immédiatement son feu contre les batteries du général de Ladmirault, descendant de Bruville, en ligne de batteries; puis la 20e division d'infanterie (Xe corps); la brigade Woyna, formant l'avant-garde; puis la brigade Wedell. La brigade de dragons de la garde royale, venant de Saint-Hilaire, s'établit avec une batterie à cheval de cette garde, à côté de Mars-la-Tour.

A quatre heures, tout le Xe corps prend part au combat, ce qui porte les forces prussiennes à soixante et onze mille hommes.

Mais d'autres régiments sont en marche, appartenant aux VIIIe et IXe corps. A trois heures et demie, le général von Barnekow, du VIIIe corps, atteint, avec la 16e division, le bourg de Gorze, situé à quatre kilomètres du champ de bataille, et comme il a été rallié par le 11e régiment au IXe, c'est un supplément de seize mille fantassins, qui vient soutenir l'armée allemande. Elle compte alors quatre-vingt-sept mille hommes, et se trouve numériquement égale aux troupes françaises engagées.

La division Metman du 3e corps et la division de Lorencez (4e corps) vont arriver trop tard de notre côté pour se mettre en ligne. Le prince Louis de Hesse, au contraire, amène fort à propos sur la droite prussienne les sept mille hommes qu'il

conduit, l'artillerie de la 5e division allemande ayant épuisé ses munitions.

Les Prussiens forment alors une masse de quatre-vingt-quatorze mille hommes, c'est-à-dire supérieure de quatre ou cinq mille à l'effectif des colonnes françaises, déduction faite, bien entendu, des combattants déjà morts ou blessés de part et d'autre.

— La 2e division du 4e corps est arrivée la première sur le champ de bataille. Cette division, commandée par les généraux Grenier, Véron de Bellecourt et Pradier, est la même qui, le 14 août, à Borny, formait l'arrière-garde du 4e corps et soutint avec une valeur incomparable le premier choc des colonnes allemandes.

Toute cette division a opéré son mouvement le 16 août, à six heures du matin ; elle a levé son bivouac, avec ordre de se diriger sur Doncourt, et s'est mise aussitôt en marche.

Ces troupes traversent Woippy et se dirigent sur le point indiqué.

Le temps est magnifique, le soleil monte lentement et l'ombre des collines s'enfuit peu à peu. Tout à coup, vers neuf heures et demie du matin, un bruit sourd et lointain, répercuté par un faible écho, se fait entendre sur la gauche de la colonne.

C'est le canon! Le bruit se reproduit, mais paraît se rapprocher. Les troupes marchent rapidement, et prennent sans s'en douter le pas redoublé, entraînées, enlevées par le fracas de la canonnade.

En avant de Saulny, on rencontre un piquet de chasseurs à cheval en observation. « Je crois bien que c'est une vraie bataille, » dit le sous-lieutenant qui les commande au chef de l'avant-garde, le commandant Carré, du 5e bataillon de chasseurs. Écoutez plutôt, ajoute-t-il en étendant la main du côté d'où vient le bruit, voici notre artillerie qui donne. Bientôt vous en saurez plus long que moi! »

La canonnade augmente de plus en plus de violence; du côté de Vionville on aperçoit à l'horizon les petits nuages de fumée blanche, produits par les obus, qui éclatent en l'air. Cela ne surprend personne, car on sait que la cavalerie allemande a déjà passé la Moselle à Ars et à Pont-à-Mousson; mais on ne s'attend pas à une bataille sérieuse.

La division, qui, au moment où le bruit de la bataille s'est fait entendre, venait de quitter Saulny, est dirigée d'abord sur Amanvillers; elle vient ensuite reprendre la route de Briey, précédemment suivie, au hameau de Jérusalem, près de Saint-Privat-la-Montagne; elle suit cette route jusqu'à Sainte-Marie-

aux-Chênes, et de là, prenant à travers champs et accélérant sa marche, arrive avant onze heures à Doncourt, où son convoi l'attend depuis le matin.

Une patrouille du 2e chasseurs d'Afrique apprend au général Grenier, commandant la 2e division, que ce régiment de cavalerie, chargé d'éclairer la marche de l'armée, occupe le village de Jarny, situé à deux kilomètres plus loin, sur la route d'Etain. Le 1er et le 3e chasseurs d'Afrique, formant le reste de la division du Barail, sont partis, quelques heures auparavant, pour escorter jusqu'à Verdun la voiture de l'empereur.

La 2e division du 4e corps s'établit entre Doncourt et Jarny. Les soldats déposent les sacs à terre. On dresse les tentes, les troupes se hâtent de faire le café, car, le bruit du canon continuant à se faire entendre, on s'attend à prendre bientôt les armes.

Les hommes sont joyeux et s'apprêtent à se mesurer avec les Allemands. Le 1er bataillon du 13e de ligne (brigade Véron de Bellecourt) se fait, entre tous, remarquer par son ardeur et l'impatience qu'il éprouve d'en venir de nouveau aux mains avec ces Teutons abhorrés. Ce bataillon a un compte sanglant à régler avec eux : l'avant-veille, à Borny, de nombreux officiers et soldats de son effectif ont été victimes d'une trahison germaine, bien souvent répétée depuis au cours de cette guerre.

— Ce jour-là, bien avant l'arrivée de la division de Cissey, le 1er bataillon du 13e de ligne, sous les ordres du commandant Commerçon, occupait la position extrême de notre armée, sur les hauteurs qui s'étendent à gauche du bois et du village de Mey. En indiquant cet emplacement à cet officier supérieur, le général de Bellecourt lui avait donné l'ordre de s'y maintenir *à tout prix;* — cet ordre, le brave commandant l'exécuta.

Le bois de Mey était à sa droite, et un peu en arrière à gauche, sur un léger dos d'âne, la batterie de mitrailleuses du capitaine Saint-Germain.

Le commandant Commerçon répond à l'attaque du Ier corps allemand en faisant déployer en tirailleurs dans les vignes deux compagnies de son bataillon, bientôt suivies de deux autres compagnies. Conformément aux instructions militaires, des hommes choisis dans les deux compagnies de réserve de ce bataillon portent les cartouches de ravitaillement à leurs camarades fortement engagés.

Guidés par des officiers solides, les tirailleurs du 1er bataillon du 13e de ligne, protégés par les accidents de culture et des vignes, répondent avec avantage aux feux de l'ennemi. Par-dessus leurs têtes, les mitrailleuses du capitaine Saint-Germain

peuvent multiplier leurs décharges, grâce à la déclivité du sol.

Le général de Bellecourt, qui vient à ce moment trouver au galop le commandant Commerçon, approuve fortement les dispositions prises par celui-ci, soit pour les tirailleurs, soit pour la réserve.

Les pertes sont d'abord insignifiantes, malgré la disproportion énorme des forces, jusqu'au moment précis où se produit un ignoble incident. Devant les tirailleurs du 1er bataillon du 13e de ligne retentissent les cris poussés de : « Ne tirez pas ! Nous sommes Français ! » Les officiers et les soldats de ce bataillon, surpris, sortent de leurs abris... Les fusils allemands, dont jusque-là les crosses étaient levées en l'air, s'abaissent aussitôt et sont ajustés à coup sûr.

Une terrible décharge éclate à l'improviste. Trois capitaines, MM. Arnold, Maingot et Renaud, le lieutenant Doyen et le sous-lieutenant Arnould roulent foudroyés sur le sol. Les lieutenants Lignel, Desgraves et le sous-lieutenant Morin sont blessés (ces deux derniers moururent des suites de leurs blessures). Ce lâche guet-apens s'est accompli en moins de trois minutes, car, étonnés eux-mêmes de ces cris poussés en bon français et sans accent tudesque, nos soldats n'ont malheureusement pas eu le temps d'en reconnaître et d'en faire connaître l'importance. Le mal est fait, irrémédiable. Sept officiers de ce bataillon ont été tués ou mortellement atteints; d'autres, blessés plus légèrement, et sur les deux cent soixante hommes tués, blessés ou disparus du 13e de ligne dans cette journée, le plus grand nombre appartient au 1er bataillon du commandant Commerçon, qui, par un véritable miracle, ne fut pas touché par les balles ennemies.

Cependant, la division de Cissey étant arrivée au pas de course pour prendre sa part de l'action, le vaillant commandant Commerçon peut enfin rallier les débris de ses compagnies et plus tard contribue puissamment à sauver l'aigle du 64e de ligne.

Vers neuf heures du soir, le combat cesse. Le commandant Commerçon fait alors au colonel Lion de son régiment et au général de Bellecourt le récit de la manière dont il a exécuté leurs ordres. Ces trois officiers sont à cheval. Le général félicite le commandant hautement, publiquement, lui tend la main et dit au colonel : « Envoyez-moi demain une proposition de lieutenant-colonel pour le commandant Commerçon. »

Tout rôle militaire est terminé pour la journée du 14 août; le devoir humanitaire commence. Le commandant Commerçon descend de cheval et, accompagné de dix hommes de bonne volonté armés seulement de leurs sabres-baïonnettes (un coup

de fusil maladroit pourrait donner l'alarme), pénètre dans le bois de Mey, dans la partie la plus rapprochée de son bataillon et perpendiculairement au front de la bataille. Cet officier et son escorte fouillent avec soin les fossés de clôture, le bois lui-même dans un espace de cent cinquante à deux cents mètres, le long de la lisière. Cet officier supérieur veut s'assurer qu'aucun blessé n'a été oublié. Rien : pas un appel, pas un gémissement. Le bois est muet.

Puis, malgré leurs fatigues, malgré la faim, ces hommes dévoués parcourent le village de Mey, visitent les maisons transformées en ambulances. Dans la plus vaste, le commandant Commerçon retrouve le corps inanimé du capitaine Arnold, un vieux soldat d'Afrique, du capitaine Renaud, son compatriote, marié depuis trois mois seulement et qui, le matin même, entendait le feu pour la première fois; du sous-lieutenant Arnould, qui, sorti de Saint-Cyr depuis quinze jours à peine, avait déjà charmé tous les officiers du 1er bataillon du 13e de ligne, par son entrain, sa gaieté...

Lorsque le commandant Commerçon entra dans cette salle assombrie par la fumée des lampes et humide de sang, il entendit ces mots proférés par un soldat grièvement blessé du 13e de ligne à un camarade du même corps, couché contre lui : « Je t'avais bien dit que le commandant viendrait nous voir. »

« Ah! Messieurs, ajoute ce digne officier en s'adressant au cercle d'auditeurs qui l'écoutent à cette grande halte de Doncourt, certes, les éloges du général Véron de Bellecourt m'ont fait plaisir, mais quelle plus douce récompense pour moi que ces paroles sorties du cœur de ces braves gens, blessés, mutilés, sanglants; ils me connaissent et savent qu'ils peuvent compter sur moi de toutes façons, ainsi que j'ai compté sur eux. »

— Mais revenons à la journée du 16 août. Il est onze heures et demie. Le canon, que l'on entend depuis près de deux heures, tonne toujours avec force. Le bruit de la bataille paraît se rapprocher de Doncourt. On reconnaît distinctement le sinistre grincement des mitrailleuses qui déchire l'air et le crépitement de la fusillade. On aperçoit, derrière les collines de Bruville, un brouillard blanchâtre qui s'élève lentement et s'étale dans l'air. La fracas redouble d'intensité, il est évident que c'est surtout un duel d'artillerie. A l'aide des lunettes d'approche, on voit de longues colonnes d'infanterie couronner les collines, puis disparaître derrière les bois.

Tout le monde comprend qu'une grande bataille est engagée et que le 4e corps ne tardera pas à marcher.

En effet, à midi, le général de Ladmirault ordonne au général

Grenier de se porter en avant. La garde de police, les cuisiniers des compagnies, les ordonnances et les voitures restent au camp. Les havresacs et les bagages sont laissés sous les tentes.

En exécution de cet ordre, la 2e division du 4e corps se dirige, à travers champs, sur le village de Bruville, qui est situé sur les pentes d'un vallon, au delà duquel s'élève un grand plateau dont les crêtes sont couronnées par les vedettes de l'ennemi.

Malgré la chaleur, qui devient excessive, les troupes du général Grenier gagnent rapidement ce village, le traversent et montent sur le plateau avec la batterie de mitrailleuses du capitaine Saint-Germain, qui dissipe en quelques coups les escadrons, sur lesquels ces vedettes se sont repliées à notre approche. Cette cavalerie et une batterie légère, qui l'accompagne, s'éloignent rapidement dans la direction de Mars-la-Tour.

A la sortie de Bruville, la division Grenier se forme en bataille, et prend position en avant de ce village : la 1re brigade à gauche, la 2e à droite. Cette division étend ses ailes : à droite vers la ferme de Greyère et à gauche surtout dans la direction de Saint-Marcel. Le 64e de ligne occupe l'extrême droite. Le 1er bataillon de ce régiment est à la droite du chemin, qui de Bruville va rejoindre la route de Mars-la-Tour à Conflans ; les deux autres bataillons à la gauche du même chemin, ces trois bataillons déployés.

L'artillerie de cette division (5e, 6e et 7e batteries du 1er régiment) a quitté à cinq heures et demie du matin, son bivouac en arrière de Woippy; elle traverse ce village et celui de Saulny, et suit la route de Briey, qu'elle quitte ensuite, pour prendre un chemin à travers bois. Ces trois batteries avancent, sans escorte, jusqu'à Sainte-Marie-aux-Chênes. On entend, vers neuf heures et demie, gronder le canon vers la gauche. Aussitôt toute cette artillerie part au trot pour rejoindre sa division.

Guidées par le général Lafaille en personne (onze heures du matin) les batteries Saint-Germain et Erb (5e : mitrailleuses et 6e : 4 rayé) après avoir pris une première position sans tirer, se placent sur le plateau situé un peu en avant et entre Saint-Marcel et Bruville; ce plateau est à la cote 277 (midi).

Il est tout entier garni d'artillerie. Les deux batteries Saint-Germain et Erb se sont placées sur le revers, un peu en avant de la crête. La batterie Erb occupe la gauche de cette ligne de canons. A sa droite, la batterie Saint-Germain.

En avant se trouve un ravin très encaissé, au delà duquel est un bois occupé par les tirailleurs ennemis. De cette position

l'artillerie de la division Grenier peut battre tout le terrain s'étendant de Mars-la-Tour à Vionville.

A peine formée en bataille, la division Grenier a été portée en avant et a parcouru ainsi environ deux kilomètres. Toute l'attention de cette division se porte au sud-ouest, où l'action semble vivement engagée.

— La 1re division du 4e corps, aux ordres du général de Cissey, s'est ébranlée à six heures du matin, se dirigeant vers Saint-Privat-la-Montagne dans l'ordre suivant :

Avant-garde : un escadron de hussards, ayant en avant de lui, comme *extrême avant-garde,* un peloton de hussards.

Gros de la colonne : 2e brigade (57e et 73e de ligne), ayant une batterie de 4 derrière son 1er bataillon : 20e bataillon de chasseurs escortant deux sections de 4 et la batterie de canons à balles ou mitrailleuses ; quatre bataillons de la 1re brigade.

Convoi : trésor, réserve d'artillerie, ambulances, bagages de l'état-major, bagages des corps de troupes, dans l'ordre qu'ils occupent dans la colonne.

Arrière-garde : deux bataillons de la 1re brigade, une section de 4, avec un peloton de hussards en *extrême arrière-garde.*

L'arrière-garde de la division de Cissey devait être ici plus fortement composée que son avant-garde, parce qu'elle fermait la marche de tous les éléments principaux de combat du 4e corps d'armée.

Ce corps d'armée comprenait trois divisions d'infanterie, une division de cavalerie et une réserve d'artillerie. C'était la composition normale du corps d'armée à cette époque, composition à laquelle on semble, du reste, devoir revenir, du moins en ce qui concerne l'infanterie.

Or, le principe de la cavalerie divisionnaire ayant été rappelé en 1869 (*Observations sur la cavalerie* du maréchal Niel), mais l'affectation permanente d'un régiment de cavalerie à chaque division n'étant pas fixée, on détachait ordinairement à cette dernière unité de bataille un ou *deux* escadrons tirés de la division de cavalerie.

C'est ainsi que la division de Cissey avait un escadron et demi de hussards.

La division s'engage sur la route de Metz à Briey, qui s'élève sur le versant de la vallée, en franchissant un long défilé entre Saulny et Saint-Privat, d'où elle gagne la vallée de l'Orne.

On traverse Saulny : le pays est ravissant d'aspect ; des vignes superbes, des jardins délicieux ; à mi-côte, des maisons à terrasse.

Le général de Cissey passe dans les rangs. Il a l'air content

et ses soldats, qui le connaissent, savent à quoi s'en tenir sur ce rapide mouvement des lèvres soulevant sa courte moustache grisonnante.

A onze heures et demie du matin, la division arrive sur le plateau de Saint-Privat-la-Montagne et s'arrête à hauteur de ce village, au hameau de Jérusalem. L'ordre est donné de faire la grand'halte. Les troupes se forment en bataille et les hommes font le café.

Le canon s'entend déjà distinctement à gauche et en arrière. C'est le canon de Rézonville.

Un quart d'heure à peine s'est écoulé, que l'ordre est donné de se porter immédiatement en avant. On renverse les marmites où le café commençait à bouillir; on met sac au dos, les faisceaux sont rompus et l'on attend, l'arme au pied.

Il est midi, de formidables décharges d'artillerie se font entendre à cet instant.

Le général de Cissey est aussitôt à la tête de ses troupes : « En avant! » commande-t-il, en montrant le sud-est.

Prenant les devants avec la division de cavalerie du 4e corps (général Legrand), l'artillerie divisionnaire, aux ordres du lieutenant-colonel de Narp et du commandant Putz (5e, 9e et 12e batteries du 15e d'artillerie), part au trot dans la direction de Vionville.

La division s'élance au canon : le 20e bataillon de chasseurs en colonne, par peloton à demi-distance, et suivi des 1er, 6e, 57e et 73e de ligne dans la même formation ; la 6e compagnie du 20e bataillon de chasseurs est détachée en flanqueurs sur la gauche.

On quitte la route pour s'engager à travers champs, et la colonne se met en marche dans la direction de Doncourt. On laisse sur la gauche Habonville, après avoir traversé la voie ferrée de Metz à Verdun. On côtoie également de ce même côté les bois de la Cusse et de Doseuillons, et on débouche dans une plaine, d'où l'on aperçoit Doncourt à droite, et à l'horizon une épaisse fumée blanchâtre qui révèle la proximité du champ de bataille.

Partout des paysans filent sur leurs charrettes; presque tous remontent ces chemins étroits et rocailleux, qui s'enfoncent dans les gorges entre Gravelotte, Conflans et Briey. Et partout des avis de fuyards effarés :

« Prenez garde au chemin de Bruville.

— Regardez toujours à gauche, nous avons vu les uhlans entre Ville-sur-Yron et la ferme de Gréyère.

— Ils ont brûlé huit maisons là-bas.

— Tenez, voilà la femme d'un charron de Gorze : *ils* ont emmené son mari ; ils le font marcher comme guide devant eux, dans les bois, à coups de crosse de fusil. »

La femme pleure à chaudes larmes.

On arrive sur la route de Metz à Verdun, par Conflans et Étain, après avoir débouché d'une vallée étroite. Le terrain est semé de carrières à terre rougeâtre et gluante. A gauche, les grands bois de chênes de Doseuillons.

Le canon redouble de violence.

On dépasse successivement quatre ou cinq grosses fermes dont les volets sont fermés et qui semblent inhabitées.

La division franchit un ravin profond, traverse la route d'Étain et arrive à quatre cents mètres de la ferme de Butricourt, où elle s'arrête un instant sur le bord d'un petit chemin de traverse et dépose ses sacs à terre.

Cette marche à travers champs, au plus fort de la chaleur, à une allure extrêmement rapide, a fatigué beaucoup d'hommes ; quelques-uns, trahis par leurs forces, sont restés en arrière.

A trois heures, la division de Cissey apparaît sur le champ de bataille, où son artillerie l'a précédé et effectue son déploiement sur le flanc gauche de l'aile gauche prussienne, qui a été portée au nord de Mars-la-Tour, à hauteur de la ferme de Greyère.

Avant d'arriver à Doncourt, les trois batteries divisionnaires ont précédé la division avec la cavalerie du général Legrand, et, vers deux heures et demie, ont débouché en face de Vionville.

Un moment, le feu paraît se ralentir et les batteries françaises, qu'on aperçoit à l'horizon, semblent gagner rapidement du terrain. On dit que les Prussiens sont pris entre quatre corps d'armée, et tout le monde a le ferme espoir de jeter l'armée ennemie dans la Moselle.

— Le général de Lorencez commandait la 3e division du 4e corps. A l'ouest et au nord-ouest de Metz, des bois, des ravins, des cours d'eau forment un grand nombre de ramifications, qui s'abaissent et s'élèvent parfois brusquement, rendant ainsi certains chemins et plusieurs routes très difficiles.

Ces circonstances contribuèrent sans doute à retarder considérablement la marche de la 3e division du 4e corps, qui, ayant quitté son campement près de Lorry, le 15 août, à cinq heures du soir, traversa successivement le Ban-Saint-Martin, Tignomont et Plappeville. Elle gravit ensuite les hauteurs de Saint-Quentin, traversa le col de Lessy, contourna la montagne, qu'elle laissa sur sa gauche, et, prolongeant son mouvement dans la même direction, elle arriva à Sey et au moulin de Longeau,

à l'intersection des routes de Gravelotte et de Châtel-Saint-Germain. Là elle établit son bivouac au plateau de la Sapinière, le 16 août, à sept heures du matin.

A tout moment, la division de Lorencez avait été arrêtée par l'embarras des chemins. La fatalité voulut qu'elle mit quinze heures pour parcourir six kilomètres.

De longues heures d'attente s'écoulent sur le plateau de la Sapinière. De ce point élevé, on aperçoit, très distinctement, vers huit heures du matin, de nombreuses colonnes d'infanterie et de cavalerie prussiennes passant a marche forcée dans la vallée de la Seille et se dirigeant vers la Moselle.

Vers neuf heures et demie, le grondement du canon commence à se faire entendre dans la direction du sud-ouest: c'est celui de Rézonville. Cette canonnade dure toute la journée.

La 3e division de Lorencez, du 4e corps ne bouge pas.

A trois heures de l'après-midi seulement, cette division s'ébranle et reprend sa marche, en passant sous le fort des Carrières, pour rejoindre la route de Lorry à Amanvillers. Elle remonte les pentes de Lessy, passe derrière Châtel-Saint-Germain, laisse les bois de Châtel et de Lorry à droite et se jette dans la direction de Montigny-la-Grange et d'Amanvillers.

Cette marche à pas redoublés amène le 3e division, vers cinq heures du soir, à Amanvillers; mais, là, au bruit de la canonnade, qui semble encore augmenter de violence, le général de Lorencez fait faire un à-gauche à ses troupes et prend la direction de Doncourt par la ferme Champenois et le village de Verneville, laissant à droite les bois de la Cusse. Les troupes sont extenuées.

Arrivée à quatre heures et demie du soir à Doncourt, le 3e bataillon de chasseurs en tête de colonne, la 3e division du 4e corps prend position, en colonne par division, sur un terrain en pente douce qui conduit au village par le nord-est, dépose ses havre-sacs, se porte en ligne à la partie droite du champ de bataille, au sud-ouest du village de Saint-Marcel et du nord-est de Vionville.

Les trois batteries divisionnaires du général Lorencez, aux ordres du lieutenant-colonel Legardeur et du chef d'escadron Legrand (8e, 9e, 10e du 1er d'artillerie, capitaines-commandants Guérin, Baritot et Desveaux) arrivées vers six heures et demie du soir en arrière de Doncourt, laissent leurs réserves près du grand parc, partent au trot en traversant Doncourt et Bruville; elles arrivent sur la ligne de bataille au moment où tous les Prussiens se retirent.

L'infanterie du général de Lorencez traverse Bruville, vers

sept heures et demie du soir. Ce village, ainsi que celui de Doncourt, est encombré de blessés des deux armées. Le canon qui tonne depuis la matinée, cesse peu à peu; l'armée française est restée maîtresse du champ de bataille.

La 3e division est arrivée trop tard!

La 1re brigade (général Pajol, 15e et 33e de ligne) se porte sur Gravelotte, qu'elle dépasse à neuf heures du soir pour aller établir son bivouac, en obliquant à gauche, jusque sur le plateau de Rozerieulles, où elle s'établit en face du bois de Vaux.

Le 3e bataillon de chasseurs à pied rentre au bivouac, près de Doncourt, sans avoir été engagé, il n'a pas même eu à faire un service, mesure de sûreté, que, du reste, il ne prend pas davantage à la fin de cette journée de grand'garde, et a eu seulement un homme blessé dans cette journée.

La 2e brigade (général Berger, 54e et 65e de ligne) a pris position en avant de Doncourt et passe la nuit sur le champ de bataille, les faisceaux formés, les hommes couchés derrière.

A huit heures du soir, au moment où la nuit tombe et où toute canonnade et fusillade ont cessé, le général Lafaille, commandant l'artillerie du 4e corps, fait néanmoins mettre la batterie Guérin (8e du 1er régiment) en position.

Presque au même moment, cette batterie et la batterie Baritot (9e du 1er régiment) se portent en arrière pour bivouaquer, au milieu de la division, entre Bruville et Saint-Marcel. La batterie Desveaux a reçu l'ordre d'aller rallier sa réserve en arrière de Doncourt.

La division de Lorencez avait en effet parcouru quarante-huit kilomètres, et, quand elle était arrivée à hauteur de Gravelotte, il était neuf heures du soir, mais la bataille venait de se terminer à l'instant. Cette division ne put donc, malheureusement, prendre une part directe à la lutte formidable qui était engagée; elle eût peut-être, en arrivant plus tôt, amené un résultat décisif.

— Nous avons déjà dit que la cavalerie du général Legrand et la plus grande partie de l'artillerie de la division de Cissey avaient précédé cette division d'infanterie sur le champ de bataille.

Cette belle cavalerie avait campé la veille, dans des prés délicieux, sur la rive gauche de la Moselle, près de Woippy, au Sansonnet. Le temps était charmant ce jour-là. Pas un coup de canon.

A cinq heures du soir, alerte. Les régiments attendent des ordres, la bride au bras. La nuit vient, pas d'ordres; on desselle les chevaux; on essaye de dormir un peu.

A deux heures du matin, le 16 août, nouvelle alerte, et voilà nos cavaliers encore pendant deux heures, la bride au bras.

A quatre heures, toute la division lève son camp et se met en route pour Doncourt, village situé sur la route de Verdun passant par Conflans et Etain, à l'ouest et à vingt kilomètres de Metz environ. Les 5e et 6e batteries du 17e régiment d'artillerie à cheval, chef d'escadron Poilleux, capitaines-commandants Cahous et Albenque accompagnent la division.

Dans le double but de moins charger la route directe, déjà trop encombrée, et d'éclairer le flanc droit de l'armée, cette division prend la route nord, passant par Briey, explore les villages de Saulny, de Saint-Privat-la-Montagne, et, arrivée à hauteur de Sainte-Marie-aux-Chênes, se rabat sur sa gauche en passant à travers champs.

Il est neuf heures du matin environ, au moment où la division Legrand quitte Saint-Privat.

Une demi-heure environ après ce départ, une violente canonnade se fait entendre en avant et sur la gauche. Une action très vive s'est engagée dans la direction de Doncourt, Mars-la-Tour et Rézonville.

On active la marche sur Doncourt. Le canon s'entend de plus en plus distinctement. A partir de ce moment, une partie de la cavalerie est déployée et fouille les bois voisins de la route que suit la division Legrand. Un peloton du 2e hussards, en traversant un petit taillis, aperçoit dans un fossé, un homme étendu sur le ventre, dans une position si naturelle, qu'il paraît endormi. On s'approche, c'est un uhlan. On le secoue, on le retourne. Il a reçu une balle dans la tête. Un peu de sang sort par le nez. Il est mort.

A mesure qu'on avance, la canonnade devient plus intense. Enfin, à hauteur de Verneville, qui est rempli de troupes d'infanterie, le feu est tellement violent, qu'il est hors de doute qu'une grande bataille doit être engagée.

Néanmoins, et à la sortie de ce village, le général Legrand fait mettre pied à terre, à hauteur du bois de Doseuillons donne l'ordre d'aller chercher de l'eau et de faire le café. Les officiers déjeûnent assis sur le bord d'un des fossés de la route ; déjeûner très sommaire : du pain et du fromage.

Une demi-heure environ après cet ordre donné, l'officier d'ordonnance du général de Ladmirault, M. Baffie, du 2e hussards, arrive à toute vitesse prévenir le général Legrand qu'une bataille formidable est engagée et qu'il ait à porter sa division rapidement sur le lieu du combat, toujours dans la direction de Doncourt.

On part au grand trot. Nos cavaliers franchissent avec une extrême rapidité les ravins et les fossés.

La canonnade est maintenant très vive, très proche. On avance, à travers champs, par régiments déployés. Des pelotons d'éclaireurs et de flanqueurs fouillent les bois à droite et à gauche.

Chevaux et cavaliers s'animant et s'entraînant peu à peu au bruit de la canonnade, on passe sans s'en apercevoir du trot au galop.

Les 5e et 6e batteries du 17e d'artillerie, se conformant au mouvement de la cavalerie, se maintiennent toujours à distance de celle-ci, quoique le trajet parcouru soit de huit à neuf kilomètres et malgré la grande allure à laquelle ce trajet est exécuté.

Enfin, vers dix heures et demie, on débouche à fond de train dans Doncourt, où les bagages de la division Legrand viennent d'arriver. Aussitôt on se prépare à l'action. Ordre est donné de décharger les chevaux à la hâte, et de ne laisser que le manteau sur les fontes.

Toute cette cavalerie et les deux batteries à cheval repartent bientôt, traversent Doncourt au grand trot et se portent dans la direction du sud-est, où la canonnade se fait entendre avec une extrême violence.

Les soldats sont joyeux : « Cette fois, disent-ils, c'est une bataille, une vraie bataille, et nous en serons. »

La division Legrand marche rapidement vers les points désignés. On rencontre des éclaireurs du corps de Le Bœuf. Ils racontent qu'une grande action est engagée du côté de Rézonville, que tout va bien et qu'un régiment de cuirassiers blancs a été complètement détruit.

Appuyant alors complètement à droite, cette cavalerie traverse le village de Droitaumont, puis, coupant en biais les bois qui y touchent, elle se déploie derrière le plateau qui domine Mars-la-Tour.

Cette belle division de cavalerie, placée sous les ordres des généraux Legrand, de Montaigu et de Gondrecourt, est composée des 2e et 7e régiments de hussards, du 3e et du 11e dragons; à son extrémité droite se tient le 2e chasseurs d'Afrique, qui a suivi le mouvement offensif du 4e corps. Après avoir dépassé les bois de Droitaumont, ce régiment se déploie sur le plateau de Mars-la-Tour, formant ainsi l'extrême droite de l'armée française au delà de la ferme de Gréyère, à huit ou neuf cents mètres de l'ennemi. Il est deux heures environ. En ce moment la bataille est engagée fortement dans la direction de

Rézonville, parallèlement à la route de Verdun, sur une étendue de douze kilomètres au moins.

Toutes les troupes, cependant, ne sont pas encore arrivées sur le champ de bataille; aussi le maréchal Bazaine, de crainte d'un mouvement tournant sur sa droite et voulant du reste conserver liberté de communications avec la route de Verdun, fait placer la cavalerie qui débouche, à l'extrême droite, en l'appuyant à cette ferme défendue par un bataillon de notre infanterie.

A l'arrivée de la division Legrand, des éclaireurs de cavalerie allemande qui ont gravi les pentes devant nous, se replient et les hauteurs se couvrent aussitôt de cavalerie ennemie.

Dans cette position, en butte aux projectiles ennemis, les quatre régiments du général Legrand se portent tantôt en avant, tantôt en arrière.

Des reconnaissances sont envoyées pendant le combat sur des masses de cavalerie ennemie, qui paraissent toujours avoir notre aile droite pour objectif et cherchent à tourner par la route de Conflans, la droite du 3e corps.

Les deux batteries du 17e d'artillerie, soutenues par le 3e dragons, sont alors placées par le général de Ladmirault lui-même, de manière à diriger leurs feux contre ces masses et ouvrent leur tir à dix-sept cents mètres.

L'effet de notre canonnade est des plus heureux. Trois coups par pièce suffisent pour déloger de ses positions l'ennemi, qui se retire précipitamment.

A ce moment la bataille est vigoureusement engagée sur notre droite et jusque en avant de nous, tandis que, à notre droite, du côté de Doncourt, les colonnes d'infanterie du 4e corps débouchent et commencent à se déployer.

Comme nous venons de le voir, deux batteries de la réserve d'artillerie du 4e corps (5e et 6e et du 17e d'artillerie) se sont avancées avec la division de cavalerie du général Legrand. Les quatre autres batteries de cette réserve [1] (11e et 12e du 1er d'artillerie, 6e et 9e du 8e) bien qu'ayant attelé leurs voitures à quatre heures du matin, n'ont pu déparquer que deux heures après et

1. Le terme propre, officiel, technique est *Réserve d'artillerie.* On dit bien quelquefois : « Artillerie de réserve » pour désigner un ensemble de pièces de fort calibre, par opposition à des pièces plus légères, plus particulièrement destinées à combattre en première ligne et à marcher avec les troupes en toutes circonstances ; mais ici, il s'agit d'un élément constitutif de corps d'armée parfaitement déterminé, et qui déjà, en 1870, portait la dénomination réglementaire de *Réserve d'artillerie.* Cette réserve pouvait d'ailleurs comprendre aussi bien des canons de moindre calibre que des bouches à feu d'un effet plus considérable, et ayant dans sa composition, non seulement des réserves de pièces, mais encore des réserves de munitions, affûts, artifices, armements, équipages, affûts de rechange, etc...

se sont mises également en route vers Briey par Woippy, Saint-Privat et Sainte-Marie-aux-Chênes.

Là, au bruit de la bataille qui s'engage, le colonel Soleille, commandant la réserve d'artillerie du 4e corps, fait séparer les batteries de combat, avec ordre de prendre la traverse de Doncourt, par Saint-Ail, Batilly et Jouaville. Ces quatre batteries se portent au grand trot sur le terrain de l'action, où elles sont formées en bataille et arrêtées hors de la portée de l'ennemi. Là elles attendent le moment d'agir, sous la protection du 11e régiment de dragons, colonel Huyn de Verneville (division Legrand).

CHAPITRE XV

Premier engagement de la division Grenier (4e corps).

Positions de la ligne française à trois heures du soir. — Le 1er bataillon du 98e occupe la ferme de Greyère. — Mise en état de défense. — Le plateau de Bruville. — La configuration. — Les bois de Tronville. — La division Grenier pousse en avant. — Offensive de notre infanterie (64e, 98e et 13e de ligne). — Combat du 13e de ligne sous bois. — Une funeste plaisanterie. — L'artillerie de la division Grenier se porte en avant. — Ligne de batterie trop resserrée. — Mouvements du 2e bataillon du 13e de ligne. — Le 43e de ligne prend l'offensive. — Aspect du terrain où a été détruit le 16e uhlans. — Violent combat d'artillerie. — Ravages de nos batteries. — Le feu ennemi redouble et nous prend à revers. Retraite de nos tirailleurs en arrière du grand ravin. — Continuation de la fusillade. — Pertes du 13e de ligne. — Retraite de l'artillerie divisionnaire. — Le 1er bataillon du 64e arrête la poursuite des Allemands. — Pertes de notre artillerie. — De Ladmirault maintient sa position du plateau de Bruville.

Au début de l'action, la ligne française était perpendiculaire à la chaussée Rézonville-Mars-la-Tour; ensuite elle a pivoté sur son centre, l'aile droite en avant et, vers trois heures, elle se trouve à peu près parallèle à la route de Verdun.

Le général de Ladmirault a atteint, ainsi que nous l'avons dit, le plateau de Bruville avec la division Grenier. Le 1er bataillon du 98e de ligne est chargé d'occuper la ferme de Greyère, située à la droite de la division : il ne trouve pas de résistance dans cette ferme, d'où la 1re compagnie déployée en tirailleurs fait fuir trois cavaliers ennemis.

La ferme est mise aussitôt en état de défense et crénelée en toute hâte par la 10e compagnie du 2e régiment du génie. Le 1er bataillon du 98e s'y installe solidement. Cette construction est située sur la berge d'un ravin étroit et très escarpé, qui

assure une bonne défense. La division de Cissey s'avance rapidement et va bientôt appuyer en seconde ligne; à gauche se trouve la division de cavalerie de Clérambault du 3e corps, qui vient d'être rejointe par le 2e chasseurs d'Afrique et la brigade de France (dragons de l'Impératrice et lanciers de la garde), qui arrive de Conflans jusqu'où elle a escorté l'empereur.

La surface du plateau de Bruville, où la division Grenier vient de prendre position, présente une forme à peu près triangulaire. Il est limité au nord-est par la vallée d'un ruisseau qui passe à Saint-Marcel et à Bruville, avant de se jeter dans le ruisseau de Greyère, près du village de Jarny.

A l'ouest de ce plateau se trouve le val du ruisseau de Greyère, petit affluent de l'Yron, qui naît près de Mars-la-Tour et descend au nord vers Jarny. Du côté du sud, le plateau de Bruville est terminé par un ravin profondément encaissé au fond duquel coule un ruisseau, dont les eaux vont tomber dans celui de Greyère.

La route de Metz à Verdun par Gravelotte et Mars-la-Tour se trouve à douze ou quinze cents mètres au delà de ce ravin, et l'espace qui les sépare est en grande partie couvert par les bois de Tronville. Ces bois forment deux massifs très épais, inégaux et perpendiculaires l'un à l'autre, entre lesquels une grande percée profondément ravinée, donne un point de vue dans la direction de Vionville. A droite du plus petit de ces bois et à quelques cents mètres en arrière de la route, se montre le village de Tronville, bâti sur le point culminant des crêtes. Mars-la-Tour est placé sur la route, à environ douze kilomètres, à l'ouest des bois de Vionville.

On ne trouve sur le plateau de Bruville d'autres habitations que la grande ferme de Greyère, sise sur les pentes qui descendent vers le ruisseau de ce nom. De l'autre côté de la vallée de ce cours d'eau, on voit un autre plateau, nu et découvert aux environs de Mars-la-Tour, boisé dans la direction de Jarny.

La route de Mars-la-Tour à Jarny, signalée de loin par les files de hauts peupliers qui la bordent, court sur ce plateau parallèlement au ruisseau de Greyère.

Après avoir débouché sur le plateau de Bruville, la division Grenier prononce le mouvement en avant dans la direction du sud et dépasse la ferme de Greyère d'environ un kilomètre. Bientôt, et obéissant à un mouvement général de l'armée, la division revient à hauteur de cette ferme, sans avoir été repoussée par l'ennemi. En avant de la ferme, à un kilomètre environ de distance, se trouvent les deux petits bois de Vorvillotte et de Greyère, occupés par l'infanterie ennemie.

Les deux batteries de 4 de la division fouillent, avec des obus à balles, ces bois dont la lisière est distante de six à huit cents mètres de la route de Conflans à Mars-la-Tour et parallèle à cette route.

Les 2e et 3e bataillons du 64e de ligne sont portés aussitôt sur la droite, dans cette direction et, se joignant au 2e bataillon du 98e de ligne, attaquent, sous la direction du colonel Léger, ces deux massifs, vigoureusement défendus par la 38e brigade prussienne.

Après quelques feux d'ensemble exécutés, avec la plus grande justesse, contre les Prussiens embusqués dans les broussailles, le colonel Léger charge à la baïonnette avec le 2e bataillon du 64e de ligne et reste maître du bois de Vorvillotte; de son côté, le 3e bataillon du 64e (commandant Le Mouël), qui, grâce à la forme accidentée du terrain, domine les tirailleurs ennemis, parvient, avec l'aide du 2e bataillon du 98e, à les déloger et le bois de Greyère, bientôt abandonné complètement, est occupé par ces deux bataillons.

La position de la ferme de Greyère et des deux bois en avant de cette ferme forme l'extrême droite de la ligne de notre infanterie.

De son côté, le colonel Lion, avec les 1er et 3e bataillons du 13e de ligne, s'est installé en avant des bois de Tronville. De ce plateau de Bruville, on domine la plaine de près de vingt mètres. On est dans une très bonne position pour résister à une attaque. Cependant il n'est pas sans danger d'avoir devant soi les bois dont nous venons de parler, et dans lesquels l'ennemi peut s'embusquer pour tirer sur nos batteries. Aussi le général de Ladmirault donne-t-il l'ordre au colonel Lion d'enlever le bois le plus rapproché.

A peine a-t-il reçu cet ordre, que cet officier supérieur prenant avec lui le 3e bataillon du 13e de ligne, descend rapidement dans le ravin, fait sonner la charge et, précédé des 5e et 6e compagnies en tirailleurs, s'élance sur le bois.

Les soldats y pénètrent avec entrain, tirant peu de coups de fusil et sans rencontrer aucune résistance. Les défenseurs, peu nombreux, se sont prudemment retirés de peur d'être cernés. Toutefois un certain nombre de fuyards sont pris ou tués par les 5e et 6e compagnies du 3e bataillon, qui fouillent le bois jusqu'auprès de la route de Verdun.

Le 1er bataillon du 13e de ligne, commandant Commerçon, la droite couverte par la 2e compagnie du 5e bataillon de chasseurs déployée en tirailleurs, ne tarde pas à venir rejoindre le 3e bataillon et occupe la droite. Les commandants de compagnies

déploient immédiatement en tirailleurs, sur la lisière, une section composée des meilleurs tireurs, qui riposte vigoureusement aux fantassins allemands placés dans le second bois de Tronville. A ce moment, un tirailleur du 1er bataillon du 13e de ligne a la funeste idée de s'affubler d'un casque à pointe et de courir, ainsi coiffé, d'arbre en arbre; mais bientôt il est tué raide par la balle d'un de ses camarades, qui l'a pris pour un Prussien.

Les trois batteries du général Grenier (5e, 6e et 7e du 1er d'artillerie) sont venues se placer au sud du plateau de Bruville, à quelques mètres des escarpements. Trois compagnies du 5e bataillon de chasseurs, la 3e, la 4e et la 5e sont placées comme soutien de ces batteries. La 1re et la 6e compagnies, très éprouvées à la bataille de Borny, sont laissées en réserve.

Le combat semble toujours acharné du côté de Vionville. En face de la division Grenier, de nouvelles colonnes d'infanterie prussienne viennent d'entrer dans le petit bois de Tronville. La cavalerie allemande et l'artillerie qui l'accompagne, se sont repliées derrière Mars-la-Tour. D'autres escadrons se laissent voir auprès de Tronville.

Nos batteries dirigent leur feu quelquefois à droite, contre la cavalerie de Mars-la-Tour, le plus souvent à gauche, sur des masses profondes d'infanterie, qui cherchent à déboucher du petit bois ou sur des batteries ennemies, qui viennent se placer contre la route de Mars-la-Tour; tantôt aussi sur des colonnes d'infanterie qui se montrent en arrière de ce bois. Bien qu'on voie des réserves de cavalerie se concentrer à Tronville, on ne tire pas de ce côté, parce que le drapeau des ambulances flotte au clocher de l'église.

Le combat reste quelque temps stationnaire sur cette partie du champ de bataille. On attend sans doute, pour prononcer un mouvement, les ordres du général en chef ou l'arrivée des deux autres divisions du 4e corps, qui ont beaucoup de chemin à faire pour venir de Sainte-Marie-aux-Chênes et de Saint-Privat-la-Montagne.

La division Legrand, à laquelle le 2e chasseurs d'Afrique est venu se joindre, traverse le ruisseau de Greyère pour couvrir la droite de la division Grenier et contenir la cavalerie allemande toujours en vue près de Mars-la-Tour.

L'ennemi se tient sur la défensive et semble également attendre une heure fixée ou un signal convenu. Plusieurs nouvelles batteries viennent se ranger près du chemin de Tronville, à Mars-la-Tour, sans ouvrir leur feu. De nouveaux pelotons d'infanterie descendent de Tronville vers le petit bois situé au nord de la grande route.

Le commandant Carré, du 5e bataillon de chasseurs, traverse alors le ravin et s'avance avec la 4e compagnie de son bataillon, jusqu'à un chemin d'exploitation, dont le revers lui donne une bonne embuscade, à moins de cinq cents mètres de la pointe du bois.

Le 1er bataillon du 43e de ligne vient soutenir cette compagnie tandis que le 3e bataillon du même régiment chasse l'ennemi d'un petit bois, qui est en avant de son front. Le 2e bataillon de ce régiment reste en réserve. Les trois batteries divisionnaires du 1er régiment d'artillerie reçoivent au même instant l'ordre de quitter leur première position, pour aller s'établir sur un plateau moins élevé, qui est en avant.

Ce plateau étant moins étendu, ces trois batteries peuvent à peine se déployer : les intervalles sont resserrés à moins de dix mètres.

La batterie Erb (4 rayé), qui occupe toujours la gauche de la ligne, ne peut même se déployer entièrement, gênée qu'elle est par le bois. Elle ne peut former en batterie que sa demi-batterie de gauche, et encore en la portant en avant de la ligne, en avant de la lisière du bois.

Pendant ce mouvement d'artillerie, deux compagnies du 43e de ligne, conduites par le capitaine d'Adhémar, sont venues se placer à gauche de la 4e compagnie du 5e bataillon de chasseurs. Le commandant Carré forme alors une chaîne de tirailleurs, qui dirigent leur feu sur la lisière du bois et sur les batteries qui sont rangées entre Tronville et Mars-la-Tour, à sept ou huit cents mètres du point que nos troupes viennent d'occuper. Ces tirailleurs éteignent même le feu d'une de ces batteries, que les accidents de terrain leur ont permis d'approcher à bonne distance.

De nombreux bataillons ennemis arrivent alors par la route de Verdun et se dirigent vers notre 6e corps; mais à leur passage entre les bois de Tronville, ils sont reçus, à huit cents mètres de distance, par un feu bien dirigé des 2e et 3e compagnies du 3e bataillon du 13e de ligne. Ces compagnies se sont avancées également et déciment les Prussiens par leurs feux à volonté.

En même temps, le 2e bataillon de ce régiment, sous la direction calme et intelligente du capitaine adjudant-major Geoffroy, combat avec énergie en avant de Bruville et remporte sur l'ennemi des avantages marqués.

Vers midi, ce bataillon avait reçu directement du général Grenier l'ordre d'aller occuper les hauteurs qui dominent ce village. Ces dispositions de combat avaient reçu l'appro-

bation depuis peu de temps, quand le capitaine Geoffroy fut prévenu, par un aide de camp du général de Ladmirault, d'avoir à observer la cavalerie ennemie, qui semblait menacer la droite de notre armée.

Ce bataillon se porte rapidement en avant de son front et reconnaît, en effet, qu'un corps de cavalerie considérable est en vue, à trois kilomètres en avant de la ligne. Pendant ce temps, les troupes du 4e corps marchaient en avant, en traversant Bruville.

Quand le passage fut terminé, le 2e bataillon, après avoir rallié ses tirailleurs, forma le carré et se mit en marche dans cet ordre pour suivre le mouvement du dernier bataillon, qui marchait au fond du ravin, peu profond à cet endroit. Après cent cinquante à deux cents mètres, franchis de cette façon, on rompt le carré ; le bataillon est déployé, et comme il se trouve à l'extrême droite, son chef fait placer deux compagnies en colonne par section, pour soutenir le flanc droit.

L'artillerie divisionnaire vient prendre place dans l'intervalle qui existe entre la gauche et un bataillon du 43e, et on continue, dans cet ordre, la marche en avant.

La ligne de bataille traverse un plateau couvert de gerbes d'avoine, où de nombreux uhlans tués ou blessés gisent sur le sol.

A une heure et demie de l'après-midi, le bataillon est en ligne sur le bord d'un ravin : l'artillerie, qui a pris position, ouvre le feu et le bataillon a là quelques hommes mis hors de combat par les obus ennemis.

A deux heures et demie, la ligne de bataille s'étant, comme nous venons de le voir, portée en avant, précédée de la 4e compagnie du 5e bataillon de chasseurs, disposée en tirailleurs, le 2e bataillon du 13e de ligne suit ce mouvement, flanqué de la 3e compagnie en tirailleurs sur son flanc droit.

L'ennemi riposte vigoureusement. Ses batteries, jusqu'alors silencieuses, ouvrent leur feu, auquel nos pièces répondent aussitôt avec vigueur. Nos tirailleurs offrent peu de prise aux projectiles ennemis. Du reste les batteries allemandes font, sur ce point, plus de bruit que de besogne contre les tirailleurs ou les bataillons déployés en ligne de bataille.

Une grêle de balles et d'obus tombe dans le ravin de Greyère. Tout cet échange de mitraille se fait par-dessus les têtes de nos soldats, sans que ceux-ci aient à en souffrir. Nos tirailleurs, couchés à plat ventre, continuent à diriger leur tir à volonté contre les canonniers prussiens[1].

1. Nous espérons bien qu'on ne nous infligera plus dans la prochaine guerre cette

De temps à autre, les commandants de compagnie font cesser le feu pour laisser dissiper la fumée, et toujours, dans ces moments de repos ou d'intermède, le feu de l'ennemi redouble d'intensité. Très heureusement, comme nous venons de le voir, le plus grand nombre des projectiles allemands tombent dans le ravin, où les Prussiens croient notre infanterie abritée.

Une de nos batteries divisionnaires se fait remarquer entre toutes par la précision de son tir. De la petite hauteur où elle s'est placée, à droite des chasseurs du 5e bataillon, elle lance des projectiles diagonalement, entre les deux bois de Tronville, dans la direction de Vionville, et balaie cette trouée, toutes les fois qu'une troupe ennemie commet l'imprudence de s'y engager.

Au bout de quelque temps, les Allemands, sans doute très incommodés par les feux de notre artillerie et surtout par la fusillade de nos tirailleurs, placent une batterie à l'autre extrémité du bois de Tronville, près de la route de Mars-la-Tour, dans l'axe du chemin qu'occupent ces tirailleurs.

Cette batterie se démasque subitement et ouvre un tir des plus rapides. Ses obus viennent prendre d'enfilade et balayer les revers du talus que garnissent nos tirailleurs.

La position devient très périlleuse et n'est plus tenable. Le commandant Carré du 5e bataillon de chasseurs ordonne de battre en retraite. Ce mouvement en arrière est d'autant plus nécessaire, qu'il n'y a aucune réserve dans le ravin et qu'on voit apparaître, vers Mars-la-Tour, des troupes, qui pourraient s'avancer dans cette dépression du sol, pour nous couper la retraite.

Menacée par ces forces supérieures, ayant à dos ce ravin profond, garni de broussailles, coupé de carrières, la ligne de bataille entreprend la marche en retraite. Les chefs de bataillon des 13e et 43e de ligne ainsi que du 5e bataillon de chasseurs préviennent leurs capitaines que l'on passera ce ravin, avec toute la célérité possible, chaque homme agissant pour son compte.

Les compagnies doivent être reformées sur la crête opposée et établies derrière une petite haie, située en avant du plateau précédemment parcouru. Le porte-drapeau du 13e de ligne

ignoble position à plat ventre, indigne d'un combattant et si favorable à la prostration morale. Nous combattrons haut-le-corps et n'en serons pas plus vulnérables pour cela.

Nous ne disons pas qu'il n'y ait des moments où il soit plus sûr, plus avisé pour des tirailleurs, surtout s'ils sont isolés, de prendre la position du tireur couché, mais nous affirmons qu'il ne faut pas en abuser. Cela est contraire à notre tempérament qui n'a quelque supériorité que dans l'*offensive* résolue. L'offensive suppose — bien entendu — le haut-le-corps et une marche en avant décidée, quelle que soit la grêle des projectiles.

reçoit l'ordre de se porter rapidement au centre de la position à occuper, pour servir de *base* à la nouvelle ligne de bataille[1].

Dès que nos tirailleurs se démasquent, en quittant leurs embuscades, pour se replier vers le ravin, l'ennemi redouble son feu, puis fait avancer ses pièces, qui traversent la route et viennent se placer contre le petit bois de Tronville. Nos batteries de 4 et nos mitrailleuses tirent à toute volée.

Lorsque nos tirailleurs les rejoignent après avoir traversé le ravin, elles ne se maintiennent qu'avec peine.

Dans ce mouvement de retraite, les 1er et 3e bataillons du 13e de ligne sont allés se ranger en bataille en arrière de la colline qu'ils occupaient une heure avant. La 3e compagnie du 3e bataillon oblique un peu trop à gauche et va, par erreur, se joindre au 2e bataillon.

Les 2e et 4e compagnies du même bataillon, déployées en tirailleurs, sont détachées sur la crête pour la défense des pièces. Quelques groupes de Prussiens, profitant du départ de notre ligne de tirailleurs, se sont glissés dans le bois et, pendant toute la soirée, échangent des coups de feu avec ces deux compagnies.

Dans cette journée, le 13e de ligne compte un officier tué, le sous-lieutenant Porteret et cinq officiers blessés légèrement : le médecin-major Potor, les capitaines Paturel et Olive, les lieutenants Gillet et Feuillet. Ces cinq officiers n'entrèrent pas dans les ambulances. Le régiment perdait, en outre, quatre-vingt-onze sous-officiers et soldats tués ou blessés.

Vers quatre heures et demie, le 2e bataillon du 13e de ligne et la 2e compagnie du 5e bataillon de chasseurs sont attaqués dans le grand bois de Tronville par une forte colonne ennemie, et, après une résistance acharnée, obligés d'évacuer cette position qu'ils ont occupée quelques heures auparavant.

Nos trois batteries divisionnaires ont, pendant quelque temps tenu tête à l'ennemi, mais sont très maltraitées par les nombreuses bouches à feu qui leur ont été opposées.

La position n'est plus tenable : aucun projectile ennemi ne se perd ; tout coup porte dans cette immense ligne formée par nos pièces. Nos batteries essaient vainement de changer d'emplacement pour dérouter les pointeurs allemands ; les obus les suivent de position en position et viennent toujours, avec une étonnante précision, tomber tout à côté de nos pièces.

1. *Base* est bien le mot technique, à la condition toutefois qu'avec le drapeau soient au moins deux guides (dits alors *guides généraux*) pour déterminer la base d'*alignement*, car il faut au moins deux points pour déterminer une ligne droite.

Notre artillerie doit abandonner le premier plateau et aller reprendre ses anciennes positions.

Les batteries de 4 (capitaines Erb et Prunot), ayant épuisé leurs caissons, se replient pour aller se ravitailler et pour reconstituer leurs attelages, devenus tout à fait insuffisants. La 4e et la 5e compagnie du 5e bataillon de chasseurs les accompagnent.

Voyant ce mouvement rétrograde, les Prussiens tentent de se jeter sur la batterie Prunot, qui s'était portée en avant et très à droite, mais le 1er bataillon du 64e de ligne, qui lui sert de soutien, fait volte-face; sur l'ordre du lieutenant-colonel d'Aillères, ce bataillon ouvre aussitôt un violent feu à volonté, à genoux, qui arrête net les Allemands et jonche le terrain de leurs morts.

Les mitrailleuses du capitaine Saint-Germain restent seules au bord du ravin. Dans cette action cette batterie a perdu un homme tué et dix blessés; les deux batteries de 4 ont eu seulement trois servants blessés.

Le général de Ladmirault s'était préparé à poursuivre son attaque sur Thionville, mais comme nous venons de le dire, de longues colonnes ennemies ayant débouché sur sa droite, il s'est arrêté pour attendre la division de Cissey. Alors, avec la seule division Grenier, il maintient sa position sur le plateau de Bruville contre de nombreux tirailleurs prussiens précédant des masses profondes d'infanterie, qui se sont arrêtées à distance et semblent attendre un moment propice pour entrer en ligne.

CHAPITRE XVI

Arrivée de la division de Cissey

La division de Cissey à Saint-Privat-la-Montagne. — Le bruit de la bataille. — Départ du 20e bataillon de chasseurs. — Arrivée de la division de Cissey. — « Sacs à terre! » — En avant! — Déploiement en bataille. — Une méprise évitée à temps. — Arrivée de la réserve d'artillerie du 4e corps. — Les 11e et 12e batteries du 1er d'artillerie. — Les 6e et 9e batteries du 8e. — Les 5e et 6e batteries du 17e d'artillerie. — Arrivée de la division Legrand. — Une ruse allemande. — Les prétendus médecins. — Marche en avant de la division Grenier. — Arrivée de la brigade de Bruchard. — Pertes du 3e chasseurs à cheval.

La division de Cissey se trouvait, comme on le sait, à hauteur de Saint-Privat-la-Montagne, quand le bruit de la bataille qui s'engage est parvenu jusqu'à elle.

Le général de Cissey n'hésite pas à marcher dans cette direction et accourt au canon, en devançant les longs convois des divisions Legrand et Grenier qui le précèdent en marchant à la queue leu-leu.

Le 20e bataillon de chasseurs, qui forme la tête de colonne de cette division, descend en renfort de Doncourt, au pas de de course. Bientôt, chasseurs et lignards vont déboucher sur le plateau, où la division Grenier est aux prises avec l'ennemi et se jeteront impétueusement dans l'arène. Ce plateau n'offre aux Allemands ni abris, ni embuscades; c'est à découvert qu'il faut lutter! Aussi leur canon a beau faire rage de mitraille... Rézonville et Bruville seront conservés au mépris du fusil à aiguille, en dépit de la fureur germanique.

Cependant, il est grand temps que nos renforts arrivent. Depuis plusieurs heures, la division Grenier a sur les bras un corps prussien (le Xe) presque tout entier (38e brigade du général von Schwartz-Koppen et la 20e division), soutenu par une

artillerie nombreuse et en position au nord de la route de Vionville à Mars-la-Tour.

Vers quatre heures, le général von Kraatz a engagé le plus gros de ses forces dans le grand bois de Tronville, tandis que la 38e brigade se porte par Mars-la-Tour sur la division Grenier entre ce bois et la ferme de Greyère.

Après un violent combat d'artillerie, qui a duré près de deux heures, les deux batteries de 4 du général Grenier ont été contraintes de se replier, et la ligne de notre infanterie s'est vue forcée d'évacuer les bois et de repasser le grand ravin.

Épuisés par la lutte, à bout de forces, les officiers et les soldats du général Grenier interrogent anxieusement l'horizon vers le Nord, dans la direction par où doivent arriver les renforts du général de Cissey.

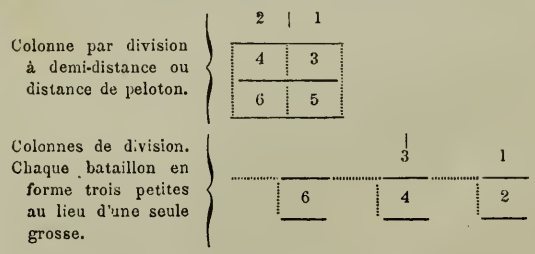
Enfin, un cri de joie général salue l'apparition, au delà de la route de Conflans, d'une ligne de fusils étincelants, éclairés par les rayons du soleil.

C'est, en effet, la vaillante division de Cissey, qui arrive au pas de course par Verneville, en colonne serrée. Laissant Urcourt et Bruville sur sa droite, elle parvient, par un pli de terrain, jusqu'aux premières ondulations du plateau, où la division Grenier lutte avec une indomptable ténacité pour s'opposer aux efforts des Prussiens, qui s'avancent entre la ferme de Greyère et le grand bois de Tronville, situé au nord-ouest de Vionville.

La division de Cissey s'arrête un instant : les havre-sacs sont, par ordre, jetés à terre ; les tirailleurs sont rappelés et les bataillons formés en colonnes de division[1].

« En avant ! » commandent alors d'une voix tonnante les officiers ; les troupes débouchent avec le plus grand entrain sur le

1. Bataillon (à six compagnies ou pelotons) formé en *colonne par division* et en *colonnes de division* (La division est formée de deux pelotons consécutifs).



Cette dernière formation était alors notre formation de combat la plus simple, celle qui se rapprochait le plus de la *colonne de compagnie* prussienne.

plateau. Au même instant, des caissons traversent au grand galop les lignes de l'infanterie de Cissey; les conducteurs crient aux soldats qu'ils arrivent à temps : des chevaux morts, d'autres blessés jonchent le terrain.

L'ennemi a aperçu l'arrivée de ce renfort, car aussitôt une grêle d'obus s'abat sur la 1re division (de Cissey), qui se déploie néanmoins avec le plus grand sang-froid et se forme en ligne de la manière suivante :

A droite, la 1re brigade (général Brayer, 20e bataillon de chasseurs, 1er et 6e de ligne); à gauche, la 2e brigade (général de Goldberg, 57e et 73e de ligne), chaque bataillon en colonne serrée par peloton en arrière et un peu à droite du grand bois de Tronville, derrière une crête où la réserve d'artillerie du 4e corps et les batteries divisionnaires du général Grenier ont pris position et qui domine le grand ravin situé au sud de la ferme de Greyère.

De nombreux obus éclatent dans les rangs de la division de Cissey, qui se couche à terre, attendant le moment de s'engager. Au moment d'arriver sur la ligne de faite, le 20e bataillon de chasseurs, qui précède cette division, a aperçu une ligne étincelante devant elle : « Ce sont des casques prussiens! » s'écrie-t-on, et le bataillon s'apprête à exécuter un feu de salve, lorsqu'on reconnaît l'erreur. C'est un carré de la ligne à genoux, dont on aperçoit seulement le bout des baïonnettes.

— Les six batteries de la réserve du 4e corps sont, on se le rappelle, arrivées des premières, en doublant au trot l'infanterie du général Grenier et ont pris position en avant du village de Saint-Marcel, à la droite de l'armée, mais se sont arrêtées toutefois hors de la portée de l'ennemi.

Ces batteries sont appelées ensuite successivement par les ordres du général Lafaille, commandant l'artillerie du 4e corps. La batterie Gastine (12e du 1er d'artillerie, ou 12 rayé) est appelée la première, et est immédiatement engagée. Il est midi et demi. Sous l'habile direction du chef d'escadron Ladrange, cette batterie commence son feu par quelques coups de canon tirés sur le village de Vionville, traversé à ce moment par une colonne d'artillerie ennemie.

La batterie Florentin (11e du 1er d'artillerie) est appelée à son tour et va se placer à sa droite, sur la crête qui domine le bois de Tronville. L'attaque de Vionville, qui se trouvait si bien à son heure et dont le résultat eût été certain, sans l'insuffisance regrettable des forces de l'aile droite, échouait malheureusement, à cause de l'impossibilité où se trouva le maréchal com-

mandant en chef de déborder sur Mars-la-Tour, au moment où il marchait de front sur Vionville.

L'ennemi a démasqué plusieurs nouvelles batteries, qui prennent en flanc, comme on le sait, l'attaque de la division Grenier, et nous ne pouvons que faiblement contre-battre cette artillerie par un tir très allongé.

La batterie Gastine ayant reçu la première l'ordre de s'arrêter, la batterie Florentin, tête de colonne, continue de marcher jusqu'à quatre cents mètres d'un petit bouquet de bois, situé à trois cents mètres environ en avant du grand ravin. De cette nouvelle position, la batterie dirige d'abord son feu sur l'artillerie prussienne, placée contre la route de Gravelotte à Mars-la-Tour, à une distance de deux mille cinq cents mètres.

Au bout d'une heure à peu près, la 11e batterie se prend, pour ainsi dire, corps à corps avec une batterie ennemie qui est venue s'établir à l'abri d'un pli de terrain, situé à quatre cents mètres de Mars-la-Tour et à quinze cents mètres de notre ligne d'artillerie.

Le tir de la batterie Florentin, habilement réglé à l'aide de fusées percutantes, fait bientôt éclater un caisson ennemi. A la suite de cette explosion, le feu cesse, pour n'être repris sur ce point, qu'après vingt minutes environ d'intervalle et après un changement de position.

— Les 6e et 9e batteries du 8e d'artillerie, capitaines-commandants Maringer et Masson, soutiennent le feu avec la plus remarquable fermeté.

La 6e batterie consomme, dans cette journée, un sixième de ses munitions et a un homme blessé et un cheval tué. La 9e batterie tire plusieurs salves heureuses d'obus à balles.

— Les deux batteries à cheval du 17e régiment (5e et 6e) sont arrivées, sous la direction du chef d'escadron Poilleux, avec la division de cavalerie et, avant même que la division Grenier entrât en ligne, ont, on s'en souvient, balayé le terrain en avant de Bruville et dispersé, avec des boîtes à mitraille, des masses de cavalerie qui cherchaient à tourner, par la route de Conflans, la droite de notre 3e corps.

Après cette opération si heureuse, le général Lafaille prend la 5e batterie sous ses ordres, l'adjoint aux autres batteries de la réserve et la place avec celles-ci entre Bruville et Vionville, sur une crête, à huit cents mètres environ, en avant des bois occupés par l'infanterie ennemie. Des batteries ennemies sont aussi placées en arrière des bois, près de la route de Mars-la-Tours à Metz. Là, le lieutenant en second Morel est tué raide par un éclat d'obus.

Quant à la 6e batterie du 17e régiment, capitaine-commandant Albenque, elle a poursuivi dès le début, avec une rare audace, la cavalerie ennemie qu'elle avait refoulée avec sa mitraille; elle prend d'abord position sur les hauteurs abandonnées par les Allemands et leur envoie quelques obus, du côté de Ville-sur-Yron, à des distances variant de quinze cents à deux mille mètres.

Pendant ce temps, les lignes d'infanterie de la division Grenier sont arrivées avec leur artillerie : la ligne de bataille s'est formée.

La 6e batterie du 17e d'artillerie dépasse ces lignes, pour continuer à poursuivre la cavalerie prussienne, qui se retire à droite de Mars-la-Tour. Il faut pour cela franchir le profond ravin de Greyère, placé devant notre front : ce ravin a peu de largeur, deux cents mètres tout au plus; mais il est très encaissé. Ses abords fort escarpés, coupés de quelques haies ou de légers murs de pierre sèches destinés à soutenir les terres, obligent la batterie Albenque à passer pièce par pièce.

En arrivant sur le bord opposé, cette batterie trouve à sa gauche des bois impraticables à l'artillerie, devant elle Mars-la-Tour à douze ou treize cents mètres et, entre ce village et le ravin, des terrains découverts montant en pente douce jusqu'à elle.

Après avoir pris position, à deux cents mètres en avant du ravin, la batterie reprend le feu contre la cavalerie ennemie, qui continue à se retirer.

Cela dure peu, car tout à coup trois batteries prussiennes se démasquent simultanément : l'une, à notre gauche ; la 6e batterie est cachée à sa vue par des bois; l'autre en avant, derrière la route de Mars-la-Tour à Verdun; la troisième, sur notre droite.

Les premiers coups de ces batteries sont d'une effrayante précision : dans une seule minute, deux attelages gisent éventrés, deux hommes sont blessés grièvement.

La batterie est aussitôt portée en avant, à bras, à quarante mètres de distance, ce qui la sauva de nouvelles pertes, car heureusement les Prussiens ne rectifièrent point leur tir.

Cependant la position est très critique pour cette batterie : en avant et à sa droite, se trouve une nombreuse artillerie, favorisée par la pente du terrain et dont les feux convergants peuvent lui faire essuyer les plus grandes pertes. A sa gauche s'étendent des bois non gardés, par lesquels nos pièces peuvent être surprises et enlevées sans résistance, car notre infanterie se trouve trop éloignée. Enfin, en arrière, un ravin d'un accès difficile coupe la retraite à nos artilleurs.

Le capitaine Albenque juge prudent, dans ces conditions, de repasser le ravin et de venir prendre place dans la ligne de batteries établies sur les hauteurs en arrière : c'est reculer de quatre cents mètres, il est vrai, mais c'est aussi se mettre à l'abri d'une surprise presque inévitable, qui aurait infailliblement amené un désastre.

Dans cette nouvelle position, où la batterie combat jusqu'à cinq heures du soir, une haie d'une longueur de vingt mètres et très élevée, rend les plus grands services. Placée entre les deux demi-batteries du capitaine Albenque, elle sert de point de mire à l'artillerie prussienne et reçoit le plus grand nombre de ses obus.

Derrière la 6e batterie se trouve le 57e de ligne, couché et abrité par la crête.

— Il était environ midi, quand la division de cavalerie Legrand était arrivée sur le champ de bataille. Cette cavalerie avait pris position en avant de Saint-Marcel, à hauteur et près de Bruville, et s'était déployée à la droite de la division Grenier, qui venait d'entrer en ligne, pour couvrir la ligne et flanquer l'armée dont elle formait l'extrême aile droite.

Au moment où la division Legrand déboucha sur le terrain, l'ennemi envoya quelques cavaliers en éclaireurs, dans le but de reconnaître cette nouvelle troupe. Les Allemands furent aussitôt fauchés, on s'en souvient, par la mitraille des deux batteries à cheval du 17e d'artillerie, qu'escortait le 3e dragons.

Ici se place un épisode authentique, qui donnera absolument une juste idée de la bonne foi et de la loyauté teutonnes.

Aussitôt ces cavaliers tombés, deux médecins prussiens portant le brassard blanc à croix rouge de la convention internationale de Genève apparaissent, sous prétexte de ramasser leurs morts et de soigner les blessés et s'approchent de quelques-uns de nos hussards, qui s'avancent en pointe d'avant-garde.

L'un de ces docteurs se dit Bavarois et parle français très correctement. Après avoir examiné les blessés très superficiellement, et sans leur donner aucun soin, ces deux misérables espions, qui ne sont autres que des officiers allemands déguisés en médecins, sautent en selle et disparaissent au plus vite, mais non sans avoir obtenu les renseignements qu'il leur a plu de demander à nos trop confiants hussards.

Le général de Ladmirault envoie alors un peloton du 1er escadron du 7e hussards, commandé par le sous-lieutenant Péchine, reconnaître le terrain se développant au delà des crêtes qui dominent le ravin longeant le chemin de Mars-la-Tour à Jarny.

Il lui est rendu compte que l'infanterie ennemie l'occupe en force.

L'artillerie du général Grenier dirige aussitôt son feu dans cette direction et oblige cette infanterie à se replier au plus vite.

Au début de l'action, la position de la division Legrand était perpendiculaire à la route de Verdun : à quatre heures, elle lui est parallèle. A ce moment, l'ordre est donné de se porter en avant. La division Grenier franchit le ravin de Greyère et se dirige vers Vionville, flanquée à sa droite par la division de cavalerie Legrand (2e, 3e hussards et 3e dragons. Le 11e dragons est resté en soutien de la réserve d'artillerie du 4e corps).

La brigade de France, de la cavalerie de la garde (dragons de l'impératrice et lanciers) ainsi que le 2e régiment de chasseurs d'Afrique) sont venus se joindre aux trois régiments de hussards et de dragons du général Legrand.

Cette marche en avant est interrompue, par ordre du général de Ladmirault, qui fait rétrograder ses troupes, en leur faisant ainsi conserver les positions conquises depuis le matin ; il faut constater que, privé de deux divisions d'infanterie sur trois, il ne peut, avant l'arrivée de cette division de Lorencez entreprendre rien de sérieux sur Vionville.

Pendant que la division Legrand se tenait à l'extrême droite de notre armée, la division de cavalerie du général de Clérambault venait prendre position à droite de notre 3e corps et se reliait ainsi à la gauche du 4e corps.

Aux quatre régiments de dragons de cette division sont venus se joindre le 3e chasseurs à cheval et le 1er escadron du 10e régiment de cette arme de la brigade de Bruchard.

Cette cavalerie légère a quitté son bivouac à quatre heures du matin. Prenant la route de Verdun, elle arrive à la bifurcation de Gravelotte, et là s'engage sur la route qui passe à Étain, la quitte à la ferme de Malmaison, et s'arrête, à huit heures du matin, à hauteur du château de Verneville.

Là, les chasseurs mettent les chevaux au piquet et les font boire. A dix heures, nos cavaliers reçoivent l'ordre de desseller, alors qu'on entend les premiers coups de canon ; à onze heures, au contraire, les trompettes sonnent le boute-selle. Les chasseurs, le général de Bruchard en tête, viennent ensuite rejoindre les dragons du général de Clérambault établis entre Gravelotte et Rézonville.

La division, ainsi constituée, manœuvre sur le plateau, en avant de Saint-Marcel et de Bruville. S'étant portée un peu plus en avant, elle est aperçue, vers trois heures, par une

batterie prussienne, qui la force, par la quantité et la bonne direction de ses projectiles, à se reporter en arrière : mais la rapidité avec laquelle nos régiments de cavalerie, formés en colonne, peuvent exécuter leurs mouvements par peloton, permettent à cette division de chercher un abri derrière les plis du terrain.

Seul le 3e chasseurs à cheval essuie quelques pertes. Le capitaine Frachon, de ce régiment, et quelques chasseurs sont mis hors de combat; mais cet officier, bien que fortement contusionné par un éclat d'obus, reste intrépidement en selle jusqu'à la fin de la bataille.

Le 73e de ligne est chargé en avant de Mars-la-Tour par le 1er dragon de la garde royale prussienne

CHAPITRE XVII

Combat du ravin de Greyère.

Le prince Frédéric-Charles sur le champ de bataille. — Son aspect. — Artilleries française et allemande. — Attitude *expectante* de l'ennemi. — L'infanterie brandébourgeoise évacue les bois de Tronville. — Arrivée de la 20e division prussienne. — Bazaine oublie sa droite. — Arrivée de la division de Cissey. — Une course effrénée. — Les batteries du colonel de Narp. — Les 5e, 9e et 12e batteries du 15e d'artillerie. — Leurs pertes. — Attaque de la brigade von Wedell. — Hessois et Westphaliens. — Marche des Prussiens sur le plateau de Bruville. — Arrivée de l'ennemi sur la crête du plateau. — Belle conduite de la 11e batterie du 1er d'artillerie et de la 6e batterie du 17e régiment. — Retraite de notre artillerie. — Défense du 5e bataillon de chasseurs et du 43e de ligne. — Un feu terrible. — Dreyses et chassepots. — Attaque du 20e bataillon de chasseurs. — Ses pertes. — Belle conduite de Ladmirault. — Son état-major. — Mort du porte-fanion Henry. — La division de Cissey se déploie en ordre de bataille. — Le général de Cissey et son état-major. — Mort du général Brayer et de son aide de camp. — En avant! — Les Prussiens culbutés dans le ravin. — A la baïonnette. — *Zurück!* — Le général Wedell est blessé. — Mort du colonel von Brixen. — Une infâme trahison.

— Le sous-lieutenant Chabal du 57e s'empare du drapeau du 2e bataillon du 16e régiment hessois. — « Méfions-nous, ils font semblant de dormir ». — Fuite de la brigade Wedell. — Ses pertes. — Destruction de cette brigade. — Pertes des 57e et 73e de ligne. — Marche de la brigade de Godberg en avant du grand ravin de Greyère. — Un souvenir de Borny. — Charge de la brigade des dragons de la garde royale. — Première attaque sur trois compagnies du 5e bataillon de chasseurs et du 13e de ligne. — Un rude choc. — Le sergent-major Sibaud sauve le capitaine Chedeville du 5e bataillon de chasseurs. — Le sergent-major Cadet du 13e de ligne. — Un touchant souvenir. — Le 73e de ligne anéantit le 1er dragons de la garde. — Mort du colonel von Auerswald. — Le 57e de ligne fait éprouver le même sort au 2e dragons de la garde. — Mort du colonel Finck. — Fuite des dragons royaux. — Leurs pertes. — Le général de Cissey embrasse le drapeau du 1er de ligne. — Pertes des 1er et 6e de ligne, des 5e et 20e bataillons de chasseurs, des 43e, 64e et 98e de ligne. — Notre infanterie repasse le grand ravin. — Notre artillerie recommence son tir. — Le feu continue jusqu'à la nuit. — La division de Cissey établit son bivouac sur le plateau de Bruville. — La division de Lorencez relève la division Grenier. — Retraite des Allemands. — Le champ de bataille à la nuit. — Blessés recueillis.

Le prince Frédéric-Charles, comme nous l'avons déjà dit, est arrivé vers trois heures et demie sur le champ de bataille.

A ce moment, les chaînes de tirailleurs du 6e corps français voient tout à coup apparaître à l'angle nord-ouest du bois de Vionville, un groupe nombreux de cavaliers ennemis qui s'avancent lentement : l'un d'eux, revêtu d'un uniforme écarlate à brandebourgs dorés, précède de trente pas ses compagnons ; de temps en temps, il s'arrête, et son escorte l'imite respectueusement : il regarde distraitement les débris humains que foule le sabot de son cheval, et sa pensée semble absorbée par l'examen des lieux et des distances. Sa taille est élevée et légèrement corpulente, son teint fortement coloré, son visage encadré d'une épaisse barbe noire, son expression dure et hautaine ; il s'avance, toujours seul, monté sur un cheval dont la robe noire est sans tache, et son escorte le suit à distance : c'est le fameux Prince-Rouge, c'est le prince Frédéric-Charles.

Malgré les balles qui sifflent autour de lui, le commandant en chef de la IIe armée allemande parcourt du regard le champ de bataille et reconnaît immédiatement qu'à son aile droite il ne peut être question que de se maintenir vigoureusement dans les positions déjà occupées, tandis que son aile gauche, au contraire, où le Xe corps est sur le point d'entrer en ligne, passerait à l'offensive contre la droite française.

Le prince expose ce plan aux généraux qui l'entourent et ceux-ci prennent aussitôt leurs dispositions en conséquence ; elles sont

telles qu'à l'artillerie va échoir le rôle principal, à la gauche prussienne.

Peu à peu sept nouvelles batteries sont venues, de divers côtés, s'ajouter à la longue ligne de bouches à feu, qui sont en action entre Flavigny et le bois de Vionville : il y a là cent vingt pièces parmi lesquelles, il est vrai, la nécessité d'aller se ravitailler a déjà produit plus d'un vide. C'est une violente canonnade, qui dure plus d'une heure.

Des différences caractéristiques se produisent dans ce duel des deux artilleries. Tandis que les batteries prussiennes changent à peine d'emplacement et ne modifient leur tir que dans certaines circonstances déterminées, l'artillerie française, au contraire, se montre très mobile. De nouvelles batteries apparaissent sans cesse, tantôt ici et tantôt là, pour disparaitre bientôt après et laisser à d'autres le soin de continuer la lutte sur un autre point.

L'effectif considérable des troupes françaises réunies autour de Rézonville permet d'appliquer également à l'infanterie, ce système de relèvements successifs, mis en usage pour l'artillerie. Il en résulte que les lignes de tirailleurs, incessamment alimentées par un afflux de troupes fraîches, se laissent aller à tenter des mouvements offensifs plus ou moins importants, comme on vient de le voir, sur Flavigny, Vionville, les bois de Tronville, etc....

Ces mouvements amènent rarement les troupes jusqu'à portée du fusil Dreyse (ou à aiguille) : le plus souvent, ils échouent contre l'action de l'artillerie prussienne combinée avec celle de l'infanterie ; mais, d'autre part, ils ont pour conséquence d'entraîner l'infanterie prussienne, lancée à leur suite, dans une série d'entreprises partielles, peu conformes à l'attitude généralement *expectante* [1] recommandée par les ordres.

Enfin, l'infanterie prussienne évacue les bois de Tronville, sous la protection de ses batteries. Les restes des quatre bataillons brandebourgeois se rassemblent à l'est de Tronville ; mais cette résistance, opiniâtrément prolongée pendant cinq heures, a coûté au 24e de ligne prussien cinquante-deux officiers hors de combat. Au bataillon des fusiliers, c'est-à-dire au 3e bataillon

1. Ce mot *expectante* exprime à merveille tout le secret de la tactique traditionnelle des Prussiens, qui consiste à entretenir, à *nourrir* le combat, comme disent les logisticiens de la moderne école allemande, sur tous les points de la ligne de bataille, tâtant çà et là les parties faibles du front ennemi, jusqu'à ce que le moment leur paraisse propice et qu'ils disposent de moyens d'action suffisants, pour produire, à l'endroit présumé critique, un effet décisif. C'est, autrement dit, la combinaison du combat traînant ou démonstratif, avec le coup de boutoir décisif, l'un servant à masquer et à préparer l'autre.

de ce régiment, tous les officiers sont tués ou blessés, et deux fois le porte-drapeau a été abattu sous les balles ennemies. La 73e brigade a perdu vingt officiers et six cents hommes.

La situation est donc critique, quand, vers quatre heures, la 20e division (Xe corps) apparaît sur le champ de bataille de Tronville, comme nous l'avons déjà dit, après une marche de quarante-cinq kilomètres. L'artillerie de corps la devance sur le théâtre de la lutte. Un officier d'état-major la guide vers Tronville, où elle prend position à l'ouest du village, pour faire face à l'attaque tournante, par laquelle l'adversaire cherche à envelopper le bois de ce nom.

— Le maréchal Bazaine continue à ne pas comprendre la situation plus que critique, où se trouve la gauche de l'armée allemande, puisqu'il n'essaye pas d'en profiter, ou plutôt ne veut pas la comprendre, parce qu'il a d'autres projets. On le voit, en effet, ne plus quitter l'extrême gauche de l'armée, observer les différents chemins, qui conduisent de la vallée sur le plateau de Gravelotte, y appeler sans cesse de nouvelles troupes et les masser successivement à la tête des ravins qui vont à Ars et à Gorze. Toutes ses craintes sont pour un mouvement tournant de l'ennemi de ce côté, et il semble que sa seule pensée soit de rester en communication avec cette ville de Metz, dont il ne devrait plus se préoccuper. Quant aux corps de la droite, il paraît les oublier entièrement et ne songer à utiliser ni leur concours, ni les résultats déjà obtenus.

Et c'est là, sur la droite, que se trouve justement le nœud, le point décisif de la bataille : le maréchal Bazaine n'y paraît même pas !... Bien mieux, il n'y envoie aucun ordre. La lutte s'y déchaîne cependant, terrible, implacable, et les troupes du général de Ladmirault accomplissent des prodiges.

— Longtemps, les deux régiments de la brigade Bellecourt de la division Grenier, 13e et 43e de ligne, ont, pour ainsi dire, soutenu à eux seuls, l'effort de l'aile gauche allemande, car le 5e bataillon de chasseurs et la brigade Pradier (64e et 98e de ligne) furent peu engagés ce jour-là.

Longtemps, ces braves gens, soutenus par la présence du général Grenier et de son chef d'état-major, le lieutenant-colonel Rambaud, se sont défendus sur la crête que borde au sud le grand ravin de Greyère.

Enfin apparaissent les têtes de colonne de la division de Cissey. Les soldats de cette division sont accourus à travers champs, au bruit du canon, piétinant parfois dans les ronces, les broussailles ou les épines, puis courant ou galopant, selon l'arme, pour arriver plus tôt sur le théâtre du combat. Tant

bien que mal les grosses semelles de leurs souliers les empêchent de se blesser.

En débouchant sur le plateau de Bruville, le général de Cissey, qui ce jour-là donna les preuves d'un manœuvrier consommé, a déployé sa division : la brigade Brayer (20e bataillon de chasseurs, 1er et 6e de ligne) à gauche et la brigade de Goldberg (57e et 73e de ligne) à droite. Ses bataillons formés en colonne de ligne serrée par peloton [1], un peu à droite du bois situé au nord-ouest de Vionville, occupent un terrain très avantageux, abrités derrière une crête où leur artillerie divisionnaire a déjà pris position, dominant ainsi le grand ravin situé au sud de la ferme de Greyère.

Cette artillerie (5e, 9e et 12e batteries du 15e d'artillerie), sous les ordres du lieutenant-colonel de Narp et du chef d'escadron Putz, est arrivée sur le plateau, bien avant son infanterie. D'abord elle a ouvert son feu contre des batteries placées de l'autre côté de la route, à deux mille mètres, et qui tirent sur notre infanterie, couchée en arrière de la crête du plateau.

Au bout de quelques instants et lorsque le feu paraît produire de l'effet sur l'ennemi, la division de Cissey, qui n'a pu marcher aussi vite que son artillerie, arrive à son tour, réclame ses batteries et celles-ci sont portées à l'extrémité droite vers Mars-la-Tour. Elles se mettent en batterie, dans le prolongement de leur première position, toujours sur le bord du même ravin, et pour contrebattre des batteries placées comme les premières.

Grâce à leur position dominante, les trois batteries du lieutenant-colonel de Narp luttent avec succès contre ces batteries et aussi à un certain moment, contre des batteries que l'ennemi est venu établir en potence, le long du chemin de Mars-la-Tour à Jarny, à douze ou treize cents mètres de notre flanc droit. La 5e batterie, capitaine-commandant Boniface, qui occupe la droite, va prendre aussitôt une position perpendiculaire à la

1. Bataillons formés en colonne serrée par *peloton* ou compagnie (sur le premier peloton ou la droite en tête).

1re Cie		1re Cie
2e	} 6 pas {	2e
3e		3e
4e		4e
5e		5e
6e		6e

Dans la colonne serrée, les subdivisions (ici les pelotons ou compagnies) sont à distance de six pas les uns derrière les autres, c'est-à-dire à distance de *masse*. C'est la plus serrée.

première, à une centaine de mètres à droite, et tire, aussi vivement que possible, à obus ordinaires et à *schrapnels* (obus à balles) sur ces nouvelles batteries ennemies, qui se replient en toute hâte.

Cette 5e batterie, qui dans cette phase acharnée de la lutte a consommé presque toutes les munitions de ses voitures de combat, n'a qu'un seul homme légèrement contusionné.

La 9e batterie, au contraire, perd son lieutenant en premier, M. Laugel, grièvement blessé à la cheville par une balle et mort un mois plus tard des suites de sa blessure.

La batterie de canons à balles (12e) est la plus éprouvée et compte un homme tué et cinq blessés, dont son capitaine-commandant, M. Bottard, grièvement atteint au genou par une balle, et que le capitaine en second Reuflet a aussitôt remplacé dans son commandement.

— L'arrivée de la division de Cissey fut signalée par une des luttes les plus sanglantes de cette mémorable journée.

Le but du commandant du 4e corps français était de rejeter les Prussiens placés à cheval sur la route de Verdun et de refouler leur gauche vers le sud. Il avait donc devant lui le Xe corps du général de Voigts-Rhetz et se trouvait à l'ouest de l'emplacement où le maréchal Canrobert avait obtenu un succès très marqué contre l'ennemi, en déployant les divisions Tixier et Lafont de Villiers, avant la charge de la division de Forton.

Une artillerie nombreuse couvre les Allemands au nord de Mars-la-Tour. Mais l'ennemi sent, lui aussi, l'importance de la position, car nos batteries incommodent beaucoup ses bataillons, qui se trouvent battus en flanc. Voigts-Rhetz décide donc de s'emparer du grand ravin, en même temps qu'il se prolongera sur notre droite, afin d'exécuter un mouvement tournant.

La division Grenier, maintenue à l'extrême droite par le général de Ladmirault, couvre notre flanc gauche sur ce point. La division de Cissey occupe la position de Greyère.

C'est principalement contre elle que le commandant du Xe corps allemand dirige la 32e brigade d'infanterie allemande du général von Wedell (16e régiment hessois et 57e régiment wesphalien). On sait qu'une brigade prussienne était égale en forces à une de nos divisions d'alors.

La brigade Wedell donne tout entière, soutenue à sa droite par une partie de la 19e division. L'artillerie du Xe corps, prenant le plateau de Bruville en écharpe, appuie l'infanterie de son feu terrible et prépare l'attaque.

Toutes les forces disponibles entrent en action.

Pour favoriser cette attaque, les deux compagnies de pionniers qui se trouvent attachées à la brigade Wedell (2e et 3e compagnies du 10e bataillon) y concourent par leurs cinq cents hommes, qui reçoivent l'ordre de se jeter dans un bois, contre notre flanc gauche.

La brigade de dragons de la garde royale, la nombreuse cavalerie du général von Barby, la brigade d'infanterie du général von Lehmann, forment aux ailes et en arrière une réserve formidable.

L'attaque va se dessiner en deux colonnes.

— Il est environ quatre heures de l'après-midi. Soudain un triple hourra retentit dans Mars-la-Tour et, malgré la distance, est entendu jusque sur le plateau de Bruville. En même temps débouche de ce village une nuée de fantassins allemands coiffés du casque orné du léopard d'or et de gueules, portant la patte d'épaule bleu de ciel et un galon blanc autour du poignet écarlate. Ce sont les trois bataillons du 16e régiment hessois, que précèdent à cheval et l'épée haute, le général von Wedell et le colonel von Brixen.

Une canonnade terrible salue leur sortie de Mars-la-Tour mais toutefois ne parvient pas à suspendre leur marche. En même temps, sur la droite, deux bataillons du 57e prussien, formées sur deux lignes, s'avancent contre les hauteurs, et les deux compagnies de pionniers, reconnaissables aux collet et parements noirs de leurs uniformes, s'établissent dans les bouquets de bois situés à l'est et appuient de leur feu le mouvement de la brigade von Wedell.

Le général von Schwartzkoppen dirige en personne cette attaque. Une épaisse chaîne de tirailleurs, suivie de près par les colonnes de compagnie, est sortie des bois, des haies et des fossés qui s'étendent en avant de Mars-la-Tour.

Malgré la pluie d'obus, dont elle a, d'ailleurs, assez peu à souffrir, la 38e brigade gravit le versant sud de la croupe qui lui fait face, atteint la crête et s'engage sur la pente doucement inclinée vers le grand ravin encaissé, situé en avant du front de la position française.

Ces troupes marchent rapidement. Au moment où elles apparaissent sur ce versant, presque complètement découvert, à douze cents pas environ de nos positions, le général de Ladmirault démasque soudain ses mitrailleuses et ouvre, en même temps, un feu rapide de mousqueterie.

Les balles des mitrailleuses et des chassepots assaillent, comme une tempête de fer cette infanterie.

Les régiments hessois et westphalien n'en continuent pas

moins leur marche avec énergie. Les mitrailleuses en fauchent des files entières sans les arrêter. La seconde ligne se porte sur l'alignement des tirailleurs, pour boucher les larges trouées que nos projectiles y ont déjà ouvertes : le même ouragan de mitraille et de mousqueterie la décime et quelques groupes restent seuls en ordre serré, en arrière du front.

Parcourant cent ou cent cinquante pas à la course, puis se jetant à terre, pour reprendre ensuite un nouvel élan, les compagnies descendent ainsi par bonds successifs, quand, tout à coup, elles se trouvent en face du ravin escarpé et profond, sur certains points, d'une cinquantaine de pieds, qui forme comme le fossé d'un ouvrage fortement retranché.

Mais ce nouvel obstacle ne parvient pas encore à arrêter l'assaillant, car les Prussiens marchent toujours. Descendant en masse dans le ravin, les fantassins de Wedell se jettent à l'escalade de l'escarpement opposé.

Le feu nourri des troupes de notre 4e corps roule sans interruption : on dirait le bruit épouvantable d'un énorme torrent qui aurait brisé ses digues; notre artillerie appuie nos braves fantassins de ses salves précipitées.

C'est bien, mais pas assez, car, au même instant, une pluie de balles s'abat sur la crête. Les cinq bataillons hessois et westphaliens surgissent tous ensemble à cent cinquante, cent et même trente pas à peine de la ligne française.

A la vue des uniformes sombres de l'infanterie prussienne, les batteries du 4e corps, qui garnissent la crête du plateau de Bruville et dont les obus à balles et les boîtes à mitraille ont cruellement décimé les rangs ennemis, font une dernière décharge sur les Allemands. Ceux-ci sont à moins de deux cents mètres. Voyant leurs pièces compromises, nos batteries amènent les avant-trains et dégagent le terrain en marchant au pas, pour aller se replier derrière les bataillons, que les généraux de Cissey et Grenier amènent à la rencontre de l'ennemi.

Dans cette phase émouvante, la 11e batterie du 1er d'artillerie (capitaine-commandant Florentin), de la réserve du 4e corps, se distingue par le sang-froid de ses officiers, de ses servants et de ses conducteurs.

Le lieutenant Secoudat, avec une bravoure impassible, concourt de sa propre main, à remettre sur son avant-train la pièce de droite, qui a paru un instant devoir empêcher la batterie de quitter le terrain.

Le lieutenant Schneider fait également preuve du plus remarquable entrain, en rejoignant et arrêtant à une très petite dis-

tance deux caissons, qu'il ramène à sa batterie, bien que son cheval ait reçu une balle en pleine poitrine.

Enfin, le maréchal des logis Nief donne le plus magnifique exemple de discipline militaire : au moment où il roule par terre avec son cheval, dans les jambes duquel un obus vient d'éclater, ce vaillant sous-officier adresse; immédiatement, au capitaine-commandant Florentin, une question de service, à l'exclusion de toute préoccupation personnelle.

— La 6e batterie du 17e d'artillerie, capitaine-commandant Albenque, qui est restée la dernière en position, faillit être enlevée par l'ennemi.

Vers quatre heures, cette batterie, dont les obus décimaient les colonnes ennemies sortant de Mars-la-Tour, voit les batteries placées à sa droite, puis celles placées à sa gauche, se retirer successivement, sans s'expliquer la cause de ce mouvement; les batteries prussiennes de droite cessent en même temps leur feu.

Ne recevant aucun ordre, le capitaine Albenque continue à répondre à la batterie placée à Mars-la-Tour. Bientôt cependant le lieutenant en second Alméras, qui occupe la droite, vient signaler au capitaine-commandant une colonne d'infanterie, marchant vers eux, en longeant le bord opposé du ravin.

Il est difficile de distinguer ce qu'est cette infanterie, éloignée de huit cents mètres environ, dans une position occupée, quelques heures auparavant, par les chasseurs à pied du 5e bataillon.

Quand cette colonne est arrivée à trois cents mètres, il n'est plus permis de douter. Les premiers coups à mitraille tirés contre elle la font prendre le pas gymnastique; les suivants la font descendre rapidement dans le ravin.

La nature des affûts de nos pièces de 4 ne permettant plus de tirer sur la colonne ennemie, le rôle de la 6e batterie est fini : c'est à l'infanterie d'intervenir. Cette batterie se retire rapidement pour laisser la place au 57e de ligne placé derrière elle, que l'on est allé prévenir et qui accourt avec la division de Cissey.

Dans cet engagement, les deux lieutenants de la 6e batterie ont été blessés, mais ils peuvent continuer leur service; cette batterie compte, en outre, quatre hommes blessés, dont trois grièvement : elle a de plus perdu onze chevaux tués, mais son matériel reste intact.

A la vue de nos batteries marchant en retraite, le capitaine Chédeville, commandant la 3e compagnie du 5e bataillon de chasseurs, maintient ses hommes embusqués sur le bord du ravin. Apercevant ensuite approcher le 43e de ligne, son brave colonel

de Viville en tête, il fait vivement appuyer ses chasseurs vers la droite, afin de démasquer le champ de tir.

Ce régiment, qui était couché à plat ventre en arrière des batteries, s'est relevé en voyant la retraite de l'artillerie et, passant dans l'intervalle des pièces, ouvre le feu sur les Prussiens, qui commencent à sortir du ravin. Ces Prussiens sont reçus par une décharge terrible qui foudroie la tête de leurs colonnes : mais de nouveaux ennemis débouchent sans cesse sur le plateau. En même temps, un bataillon du 16e hessois fait, du ravin, un feu à volonté à genoux, qui prend en écharpe et décime notre 43e de ligne. Ce dernier régiment est forcé de se replier, pour prendre une position plus en arrière.

Enhardis par ce recul, Hessois et Westphaliens escaladent de tous côtés le plateau, en poussant des hourras de triomphe.

Le 2e bataillon du 13e de ligne se précipite pour soutenir le 43e. Par suite de la configuration du terrain, ce bataillon possède une excellente position sur son flanc gauche, d'où il domine l'ennemi. Le capitaine Saget (6e Cie) qui se trouve à la gauche, reçoit l'ordre d'aborder les Allemands et d'ouvrir le feu presque à bout portant.

Le 20e bataillon de chasseurs à pied accourt au pas gymnastique, précédant la division de Cissey. Au moment où il va entrer en ligne, le 43e de ligne, placé en avant, se replie sur ce bataillon, et il en résulte une certaine confusion ; mais, enlevé par ses chefs, ce bataillon se reporte en avant, sans présenter une formation bien distincte : c'est une colonne profonde mélangée de subdivision en ligne, qui bientôt se fractionne en deux tronçons.

Pendant une dizaine de minutes, un feu rapide de l'effet le plus terrible s'engage alors entre les deux partis, qui, sur certains points, sont séparés seulement par une distance de moins de cinquante mètres. A aussi courte distance, toute différence disparaît entre le fusil à aiguille et le chassepot, et chaque balle porte.

Une véritable masse de plomb passe sur nos soldats, qui tantôt couchés, tantôt debout, gagnent toujours du terrain. Un feu épouvantable part sans relâche des premiers, mais l'acharnement des combattants est tel, que les survivants se précipitent par-dessus les cadavres de leurs camarades, pour les venger et continuer la lutte.

La fumée est si épaisse que l'on distingue, à peine, les réserves de l'ennemi de l'autre côté du ravin et ses tirailleurs embusqués derrière les javelles de blé, du côté du ravin occupé par nos troupes.

Le 20e bataillon de chasseurs, ardent à venger la mort de son

brave commandant de La Barrière, lâchement assassiné par les Allemands, le 14 août, contre le bois de Mey, est sans cesse au plus ardent de la mêlée; mais déjà la mort a fait de cruels ravages dans ses rangs. Le capitaine de Bermont-de-Vaulx, le lieutenant Messelot, le sous-lieutenant Duverger sont tombés foudroyés; le capitaine Clara est atteint d'une blessure que l'on croit mortelle, et le capitaine des Garets est blessé d'une balle à la cuisse.

Dans cet instant suprême, d'où dépend le succès de la bataille, peut-être le salut de l'armée, celui de Metz, celui de la France, les chefs en foule se sacrifient pour rendre du cœur au soldat; leurs voix, au milieu des coups de tonnerre des canons en furie, au milieu des clameurs stridentes de la mêlée, percent comme des cris de l'honneur.

Le brave et vaillant de Ladmirault, cet héroïque descendant d'une famille de preux, dont l'aïeul reçut la croix de Saint-Louis sur le champ de bataille de Fontenoy, reste en première ligne, exemple pour tous, bravant la mitraille qui pleut de toutes parts. Auprès de lui se tiennent le général Osmont, son chef d'état-major, les généraux Lafaille et Prudon, commandants l'artillerie et le génie du 4e corps.

Le général de Ladmirault est très reconnaissable avec sa haute taille, son grand couvre-nuque blanc flottant sur les épaules, son nombreux état-major et son fanion tricolore. L'ennemi l'aperçoit : avalanche de projectiles.

Un de ses officiers d'ordonnance est tué. Le lieutenant-colonel Deville, chef d'état-major de l'artillerie, est contusionné, ainsi que le capitaine d'artillerie Gillet, du même état-major.

Le général Prudon a son cheval tué et roule à terre, sous le cadavre de sa monture, d'où il est dégagé par le lieutenant-colonel Gallimard, chef d'état-major du génie.

Le porte-fanion du général de Ladmirault, un jeune maréchal des logis du 11e dragons, fils du général Henry, chef d'état-major du 6e corps, a la tête brisée par un éclat d'obus. L'aide de camp du commandant du 4e corps, le capitaine de la Tour du Pin, s'empare du fanion, pendant que tombe le pauvre enfant. « Permettez-moi, mon général, dit-il, de prendre la place du maréchal des logis. » Et c'est M. de la Tour du Pin qui, jusqu'à la fin de la bataille, porte le fanion tricolore [1].

1. Le 21 août, à neuf heures et demie du matin, un officier d'état-major de 6e corps vint demander le sous-lieutenant Coumès, au camp du Sansonnet, où se trouvait alors son régiment, le 93e, pour le conduire au quartier-général du 6e corps, à l'effet d'y être interrogé, à propos de son évasion des mains de l'ennemi. Cet officier avait été fait prisonnier le 18 août à Saint-Privat. Il s'était évadé dans la

Un cavalier de l'escorte du 11e dragons, le nommé Chaboureau, est blessé d'une balle à l'œil.

Grâce à ces efforts et l'annonce de l'arrivée de la division de Cissey excitant les champions, les bataillons de la brigade de Bellecourt tiennent en désespérés. Cependant, à bout de forces, ils vont être contraints de se replier, quand la division de Cissey débouche au pas de charge, à leur droite. Ses braves soldats marchent à l'ennemi sous un feu terrible et réservent le leur, pour ne le fournir qu'à bout portant : du reste, ils ont reçu l'ordre de faire surtout usage de la baïonnette.

En même temps, la belle cavalerie de la division Legrand, placée à l'extrême droite, se prépare à charger l'ennemi, afin d'empêcher le mouvement tournant dont le 4e corps est menacé.

— Au fond du ravin et au sommet des crêtes, la lutte continue toujours, ardente, implacable, acharnée.

La division de Cissey se déploie en ligne de bataille : la brigade de Goldberg à droite, la brigade Brayer à gauche; entre ces deux brigades, le 20e bataillon de chasseurs. Ce mouvement s'exécute avec une admirable précision, sous une pluie de balles et de mitraille.

Le général de Cissey, qui, ce jour-là, eut quatre chevaux tués successivement sous lui, se fait remarquer par son initiative et l'habileté avec laquelle il dispose ses troupes.

Durant toute la journée, ce vaillant officier général reste là où pleuvent les obus, la mitraille et les balles, sans souci du danger, sans rien perdre un seul instant de son calme et de son sang-froid.

Son état-major est digne du chef qui le commande. Citons : le colonel de Place, chef d'état-major de la 1re division, qui est

nuit qui suivit la bataille, et le 20 au soir avait rejoint son régiment. Le sous-lieutenant Coumès fut amené chez le maréchal Canrobert, où se trouvait, entre autres officiers d'état-major, un de ses camarades de collège, le lieutenant Chamoin, actuellement officier d'ordonnance du Président de la République, qui l'introduisit auprès du général Henry, chef d'état-major du 6e corps.

Cet officier était étendu sur un petit lit de campagne, dans un cabinet attenant aux bureaux. Il paraissait avoir les jambes enveloppées, et l'on disait qu'il avait un genou abîmé par un éclat d'obus. Le général Henry questionna le sous-lieutenant Coumès sur les numéros des régiments prussiens qui avaient pénétré dans Saint-Privat, lui demanda divers renseignements sur leur attitude, leurs propos au sujet de la bataille, la direction de certains de leurs corps à la fin de la journée, etc... Il paraissait très calme, quoique un peu triste, et se montra très bienveillant pour le jeune officier du 93e de ligne. Quand celui-ci sortit, le lieutenant Chamoin dit à son camarade :

« Tu l'as trouvé triste, n'est-ce pas? — Pas trop, pourquoi me dis-tu cela? répondit le sous-lieutenant Coumès. — C'est que son fils, qui était porte-fanion de Ladmirault, a été tué le 16 à Rézonville, et naturellement, il en est très affecté.

blessé ce jour-là ; le chef d'escadron d'état-major de Bize ; le capitaine d'état-major de la Boulaye (aîné), aide de camp du général de Cissey ; les capitaines d'état-major Garcin, de la Boulaye (jeune) ; le lieutenant d'état-major Frater ; le lieutenant Foulon, du 73e de ligne, officier d'ordonnance ; le maréchal des logis Roux, du 2e hussards, porte-fanion.

A peine la première brigade de cette division achève-t-elle de se déployer, qu'elle se trouve face à face avec l'infanterie ennemie ; au même instant, le général Brayer, qui la commande, a son cheval tué sous lui, pendant qu'il donne ses ordres d'attaque au 1er de ligne.

Mettant aussitôt l'épée à la main, ce brave général va ordonner de sonner la charge ; mais le feu de l'ennemi redouble ; le commandant de la 1re brigade, frappé à mort, tombe à côté de son aide de camp, le capitaine d'état-major de Saint-Preux, qui, lui aussi, vient d'être atteint mortellement.

Au moment de rendre le dernier soupir, l'infortuné général se fait apporter le drapeau du 1er de ligne, afin de mourir en regardant ce symbole de la patrie.

Le colonel Labarthe, du 6e de ligne, prend aussitôt, en sa qualité de plus ancien, le commandement de cette brigade et passe celui de son régiment au lieutenant-colonel Etienne.

Il faut en finir : quarante pas à peine nous séparent des Prussiens.

« En avant ! » crient d'une voix tonnante les colonels de la division de Cissey, en désignant les Prussiens à leurs hommes de la pointe du sabre.

Et, tandis que le canon gronde comme un orage, tous les régiments de la division, emportés dans un élan indescriptible, se ruent en avant, leurs drapeaux déployés en tête et tombent comme la foudre sur l'ennemi.

Nos soldats se sont lancés au pas de course, car ils aperçoivent devant eux, sur la côte opposée du ravin, d'autres régiments ennemis qui accourent à la rescousse. De notre côté, la canonnade n'a jamais été aussi forte. On voit bien qu'en ce moment le bras de la France est encore solide.

Cette attaque de la division de Cissey est terrible. Les tambours battent la charge et cette sonnerie semble appeler nos troupes au combat.

La division entière s'est mise en mouvement. Et alors, malgré les obus qui éclatent de seconde en seconde dans les rangs, malgré la mitraille dont les couvrent ces gueux de Prussiens, malgré les feux de leur infanterie, nos braves soldats, la figure ruisselante de sueur, oubliant leurs fatigues et leurs souffrances,

arrivent en quelques bonds et la baïonnette basse sur les rangs ennemis.

Bientôt on n'entend plus qu'un bruit confus et mat, au milieu duquel le cliquetis des baïonnettes perce et fulgure, comme un éclair, au milieu d'un violent orage.

Une lutte corps à corps, terrible et implacable, s'est engagée sur le bord du grand ravin. Le moindre pli de terrain est une redoute, le plus léger buisson, une forteresse.

Rien ne peut arrêter l'élan du 20e bataillon de chasseurs qui s'avance par bonds, en exécutant des feux à chaque arrêt, et qui, par son exemple, ramène au feu des subdivisions d'infanterie de ligne déjà débandées.

La 3e compagnie du 5e bataillon de chasseurs, placée à la droite du 2e bataillon du 13e de ligne, prend part à cette sanglante mêlée. Entraînée par le capitaine Chédeville, elle se jette sur les Hessois du 16e régiment. Le clairon Oliger marche en tête et sonne la charge, jusqu'au moment où une balle vient lui casser le bras.

La brigade Brayer combat avec une rage indicible pour venger son chef. Citons au 1er de ligne : le colonel Frémont ; le lieutenant-colonel Breton; les chefs de bataillon Vignaud et Gerder; les capitaines adjudants-majors Tramblay et Rose ; le porte-drapeau Bouilly.

Les sergents-majors Martin, Dottenffelt (grièvement blessé) ; les sergents Geyger, Roquebert (blessé), Van-Osteroon, Bigorgne (deux blessures), Lachmann; le sergent fourrier Clèdes (mortellement blessé); le caporal Lagny (grièvement blessé); le soldat Cayte (deux blessures).

Au 6e de ligne, mentionnons également : le colonel Labarthe; le lieutenant-colonel Etienne; les chefs de bataillon Salle et Payan; le capitaine Leguere; les lieutenants Tocquard et Poirier; le sous-lieutenant Plancher; le porte-drapeau Pincherelle; l'adjudant Vinaguerrat; les sergents-majors Trinquart, Schwartz, Ansant et Beauvais.

Enfin, signalons aussi l'admirable conduite des 57e et 73e de ligne, qui comptent dans leurs rangs une grande quantité de jeunes soldats; tous ces braves enfants montrent le plus brillant courage. Le lieutenant-colonel Robillard, du second de ces régiments, a son cheval tué sous lui et est lui-même grièvement blessé, en se faisant applaudir de la division de Cissey tout entière, pour sa brillante bravoure.

— Cette furieuse poussée à la baïonnette dure à peine quelques minutes.

En voyant ses soldats tomber par centaines, embrochés par

les furieux coups de baïonnette de nos chasseurs et de nos lignards, le général von Schwartzkoppen donne l'ordre de sonner la retraite; alors la terreur saisit Hessois et Westphaliens : « *Zurück! Zurück!* » (En arrière !) tel est le cri qui s'élève dans tous leurs rangs.

Il n'est plus temps : les Français couronnent les crêtes du ravin où se sont engagés leurs ennemis et y culbutent ceux qui sont parvenus à le franchir.

Ce grand ravin de Greyère devient le théâtre d'une lutte sanglante. Les rangs de la brigade von Wedell tourbillonnent et s'écrasent sous les décharges furieuses de nos chassepots. Le massacre est épouvantable : la masse des Allemands, engouffrée au fond du ravin, foudroyée, broyée — c'est le mot — par le feu des Français, reflue désespérément en tous sens.

Depuis un quart d'heure déjà on s'entre-tue; depuis un quart d'heure nos soldats ont rejeté l'ennemi dans le grand ravin, et ce ravin est comblé de cadavres. Parfois la fumée les empêche de voir; tout ce bruit les grise : on tue.....

Le général von Wedell tombe blessé avec son cheval, que viennent de percer deux balles de chassepot.

Un officier supérieur, reconnaissable à ses grosses torsades d'argent placées sur les épaules, à forte carrure, au visage rond et encadré d'une courte barbe jaunâtre, véritable type de Teuton, essaye d'entraîner les Hessois dans un effort désespéré vers la crête d'un plateau, mais la balle d'un des nôtres le renverse foudroyé. C'est le colonel von Brixen, du 16e régiment d'infanterie allemande.

On se demande comment, au milieu de cet enfer de feux, les généraux qui commandent, peuvent distinguer des leurs, l'ennemi qui les fusille. Du reste, nos soldats éprouvent une haine implacable contre ces Prussiens, unique cause de tous leurs maux, et qui, pendant une cinquantaine d'années, ont préparé le traquenard où notre pays se trouve embourbé.

Bientôt la brigade von Wedell est presque entièrement anéantie. Puis tout le ravin et les crêtes sont balayés. Il semble qu'un épouvantable ouragan vient de passer par là. Au bruit de cette mêlée, une autre rumeur succède. Celle-ci est accompagnée de gémissements, de coups de feu, des cris des blessés sur lesquels les survivants marchent sans regarder. Puis, à droite, à gauche, des chevaux abattus et quelques Hessois, Westphaliens ou pionniers, qui ont échappé à cette rafale et qui se glissent ou se traînent comme des ombres, la plupart remontant le versant opposé du ravin, pour rejoindre leurs réserves.

Et nos soldats entendent toujours le grondement du canon

tandis que sur leur droite nos braves cavaliers, comme nous le verrons tout à l'heure, font, eux aussi, vaillamment leur devoir.

Eh bien ! même au milieu de cet enfer, nos soldats retrouvaient leur caractère bon et généreux.

Au moment où la division de Cissey rejetait les Allemands, devant la pointe de ses baïonnettes, au delà de la crête du plateau de Bruville, une centaine de Hessois se trouvèrent acculés à l'extrémité de gauche du ravin. Tout pliait devant notre ardente division, et ceux des ennemis qui n'étaient pas tombés, s'enfuyaient dans le ravin ou sur le versant opposé. Bien plus, voyant qu'ils n'ont pu nous échapper par la fuite, ces Allemands nous attendent et déposent les armes.

Des soldats du 73e s'avancent pour les faire prisonniers. Mais, dans ce même moment, une fusillade très vive s'engage sur leur gauche et ils croient qu'ils sont secourus : alors, avec la rapidité de l'éclair, ils ramassent leurs fusils et font feu sur nos soldats à bout portant.

Cette trahison est, à la vérité, leur dernier fait d'armes.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, ces misérables Allemands disparaissent dans une véritable trombe. Quelques minutes encore et des monceaux de morts attestent que justice est faite; chacun des nôtres a voulu venger sur ces traîtres la mort d'un de ses camarades.

Cet engagement terrible succédant à une marche de quarante-cinq kilomètres exécutée par la brigade Wedell, a totalement épuisé les soldats prussiens. Quatre cents d'entre eux sont hors d'état de remonter l'escarpement opposé et, quoique non blessés, tombent, sans opposer la moindre résistance, entre les mains de la brigade de Goldberg, qui vient de se jeter dans le ravin.

L'entraînement de la lutte a été si grand qu'on a vu même des officiers, des sous-officiers de notre 4e corps, que des emplois particuliers pouvaient en dispenser, vouloir quand même avoir leur part de combat. Ce fait, qu'on n'admettrait plus aujourd'hui, avec l'organisation actuelle, a été, pour ainsi dire, général à l'armée de Metz. C'était à qui ne serait pas retenu en arrière par quelque fonction ou service auxiliaire.

C'est ainsi qu'un officier d'un régiment de la brigade de Goldberg, le sous-lieutenant Chabal, du 57e de ligne, faisant fonctions d'officier-payeur et n'ayant, par conséquent, pas de troupe à conduire, a pris un fusil et combat comme un simple soldat.

Suivant son régiment, il se laisse glisser le long de l'escarpement à la poursuite des Prussiens.

A peine arrivés dans le grand ravin, les soldats français peuvent contempler leur ouvrage. Le fond de ce ravin, ainsi que

les pentes, sont couverts de monceaux de morts et de mourants revêtus de l'uniforme bleu sombre à collet rouge et pattes d'épaule bleu céleste. Le sol est jonché de fusils brisés, de casques défoncés, de baïonnettes tordues et gluantes de sang, car de nombreux Allemands se sont enferrés sur les baïonnettes de leurs camarades, en roulant du haut de l'escarpement dans le fond du ravin.

Les réserves ennemies ne tiennent plus; les Prussiens fuient en désordre dans la direction d'un bois voisin, où l'on voit se mouvoir des masses d'infanterie, bientôt dispersées par le feu de nos chassepots.

L'enthousiasme est à son comble chez nos soldats, qui recueillent en chemin les trophées abandonnés par l'ennemi.

Soudain, le sous-lieutenant Chabal aperçoit à une dizaine de pas de lui un porte-drapeau prussien renversé par une balle; en deux enjambées l'officier français est sur lui; saisissant alors le drapeau, il tente de l'arracher des mains de son adversaire; mais celui-ci lui oppose une vive résistance et l'oblige à rompre la hampe pour s'emparer de ce trophée.

Cette lutte inégale est de courte durée. L'officier français n'a pas à faire usage de son fusil contre un ennemi blessé, que son pied maintient à terre, et qui ne songe d'ailleurs qu'à conserver son drapeau.

Le sous-lieutenant Chabal laissa seulement, entre les mains du porte-drapeau prussien, un morceau de hampe de quarante à quarante-cinq centimètres de longueur que les Allemands recueillirent pieusement et à l'extrémité duquel ils adaptèrent plus tard, à l'aide d'une bague d'or, le nouveau drapeau du 2e bataillon du 16e régiment hessois.

Toutefois, notre brave officier a emporté la partie supérieure comprenant la hampe diminuée, l'étoffe et les cravates en soie, les franges et les glands en argent, l'écusson et la lance dorée, le tout horriblement mutilé.

A ce moment, nos régiments *sonnent au drapeau;* on rallie les troupes. Appelé de divers côtés par des officiers de son régiment, qui, blessés, désirent lui confier de l'argent pour leur famille, le sous-lieutenant Chabal [1] est obligé de traverser plusieurs fois le champ de bataille et même d'aller jusqu'à l'ambulance de Bruville, toujours chargé de son précieux trophée.

Mais, épuisé par les fatigues de cette rude journée, il doit se servir d'un aide pour porter ce drapeau. Et, comme l'élément

1. N'oublions pas que le sous-lieutenant Chabal était officier payeur, et comme tel, chargé de la tenue des actes de l'état civil de son régiment.

comique côtoie presque toujours le drame, l'aide dont il se sert est un sous-officier hessois, son prisonnier, un colosse qui s'est volontairement rendu et qui s'acquitte de cette désagréable corvée de la meilleure grâce du monde, jusqu'au moment où M. Chabal peut enfin remettre le drapeau à son colonel, qui le fait parvenir aussitôt au général de Cissey[1].

Mais reprenons notre récit au point où nous l'avons laissé. Une fois descendue dans le ravin, la brigade de Goldberg en remonte la pente opposée. Cette rampe est tellement jonchée de cadavres que les jeunes soldats de cette brigade croient que la plupart simulent la mort pour leur échapper, et se disent entre eux : « Méfions-nous, ils font semblant de dormir ! » (*Historique.*)

Continuant sa marche offensive, la brigade de Goldberg achève la destruction de la brigade Wedell. « Devant cette attaque vigoureuse, les régiments du Xe corps, dit le rapport prussien, sont rejetés sur Tronville. »

L'artillerie allemande qui s'est un peu éloignée, revient pour protéger les débris de son infanterie, mais, ne pouvant tenir contre la supériorité de l'artillerie de notre 4e corps, elle disparait après quelques décharges.

La brigade de Goldberg s'établit alors au delà du grand ravin, sur un plateau (portant la cote 257 sur la carte d'état-major), et prend position le long de la crête, le 57e à droite et le 73e à gauche. Là, nos soldats sont à couvert des obus ennemis venant de Mars-la-Tour, qui vont tous éclater sur la pente opposée.

On se reforme, autant qu'on peut le faire, après un engagement corps à corps sur un terrain de cette nature.

L'action a été de courte durée, mais décisive et meurtrière, l'ennemi s'est retiré nous laissant ses morts et ses blessés, ainsi que plus de quatre cents prisonniers.

1. Pendant plus d'un mois, le drapeau du 2e bataillon du 16e régiment hessois resta exposé sur l'esplanade de Metz avec les deux pièces de canon prises le 18 août à Saint-Privat par la division Grenier. Ce trophée est aujourd'hui accroché à la voûte de la chapelle des Invalides.

En 1870, dès la déclaration de guerre, un patriote français, M. Joly Polard, de Jussy (Aisne) avait versé une somme de *deux cents francs* pour être remise, à titre de don patriotique, au soldat français qui prendrait le premier drapeau prussien sur un champ de bataille.

Onze ans plus tard, en 1881, ce legs fut délivré à M. le capitaine Chabal, de la garde de Paris, sous la forme d'un revolver d'honneur, portant gravé sur une plaque de cuivre cette inscription : « *Arme d'honneur décernée par le ministre de la guerre, au nom de M. Joly Polard, au capitaine Chabal, qui a pris un drapeau à l'ennemi, le* 16 *août* 1870. »

La brigade von Wedell était presque détruite. Sur quatre-vingt-quinze officiers et quatre mille cinq cent quarante-six hommes que les cinq bataillons de cette brigade comptaient dans cette attaque, soixante-douze officiers et deux mille cinq cent quarante-deux hommes avaient été mis hors de combat ou faits prisonniers par nos soldats, soit près de soixante pour cent de l'effectif primitif. La proportion des tués aux blessés était comme 3 : 4.

Les pertes de cette brigade se décomposaient ainsi :

16e d'infanterie...	Tués.....	27 officiers,	526 hommes.
	Blessés.....	21 —	787 —
	Disparus.....	1 —	423 —
	Total.....	49 officiers,	1.736 hommes.
57e d'infanterie...	Tués.....	6 officiers,	366 hommes.
	Blessés.....	17 —	422 —
	Disparus.....	0 —	18 —
	Total.....	23 officiers,	806 hommes.

Soit, pour la brigade, comme nous venons de le voir, une perte totale de 72 officiers et 2,542 hommes.

Le 16e régiment hessois avait été totalement anéanti. Son colonel et tous ses officiers supérieurs étaient tués : le drapeau de son 2e bataillon était tombé entre nos mains. Le soir, il comptait à peine cent soixante hommes, blessés pour la plupart, qui furent ralliés, il est vrai, le lendemain par quelques centaines d'hommes dispersés dans tous les bois et ravins avoisinant Mars-la-Tour.

Ce brave régiment s'était rué à l'assaut du plateau de Bruville avec une *furia toute française*.

Le lendemain, en effet, quand les Allemands, auxquels Bazaine venait d'abandonner le champ de bataille, ensevelirent les morts, ils trouvèrent de l'autre côté du ravin, sur la crête qui était occupée par nos troupes, les cadavres de huit officiers, d'un enseigne porte-épée et d'un grand nombre de soldats du 16e hessois, preuve certaine de la bravoure de ce régiment.

Après être descendus dans le ravin, des soldats français du 73e de ligne relevèrent entre autres blessés un soldat hessois qui avait reçu sept blessures. Ce malheureux respirait encore.

« Je ne crois pas, disait cet Allemand, qu'il y ait un seul de nous qui ne soit pas blessé ou contusionné, et encore, s'il en reste quelques centaines, c'est tout. »

Pendant cette lutte si courte et si sanglante, la brigade de

Goldberg avait, elle aussi, surtout éprouvé de grandes pertes.

Le 57e de ligne comptait dix officiers tués : le chef de bataillon Deville-Chabrol; les capitaines Blanchard, Colleau; les lieutenants Gauthier, Chauvelle; es sous-lieutenants Méline, Bourrion, Miavril, Gilardeau, Doyard.

Treize officiers étaient blessés : les capitaines Collinet, Pastre, Henry, Dubois, Castellot, de Noisy; les lieutenants Comoy, Avenati, Vignon, Pinon; les sous-lieutenants Pradelle, Demy et Nasica.

Parmi les hommes de troupe, on comptait quatre-vingt-dix-sept tués, cent soixante-dix-sept blessés et cinq disparus.

Le 73e de ligne, qui était entré comme un coin dans les masses allemandes, avait, lui aussi, éprouvé des pertes sensibles. Les capitaines Drault, Gay, Fossoyeux, les lieutenants de Berthe et Rambaud étaient tués.

Le lieutenant-colonel Robillard; les capitaines Billon, Blanchot et Pichat; les lieutenants Brajon, Brocard, Versmée; les sous-lieutenants Rumigny, Vespa, Lallement, deVisdelou, Mairet et Thollet se trouvaient au nombre des blessés et avaient fait preuve d'un sang-froid et d'un courage remarquables.

Ce brave régiment avait eu trois cent quarante-sept sous-officiers et soldats tués, blessés ou disparus.

— Cependant la brigade de Goldberg s'est reformée et couronne la crête, en avant du grand ravin. Au delà de la grand' route, on aperçoit les débris de la brigade Wedell cherchant à se rallier derrière une ligne de troupes fraîches, qui s'avancent et protègent la retraite des fuyards.

La brigade de Goldberg, enflammée par la destruction de l'infanterie prussienne, se porte en avant, drapeaux déployés. Le 1er régiment d'infanterie suit le mouvement en deuxième ligne, ainsi que le 20e bataillon de chasseurs.

Deux compagnies du 2e bataillon du 13e de ligne, se laissant aller à leur ardeur, marchent également en avant

La 3e compagnie du 5e bataillon de chasseurs, entraînée par le capitaine Chédeville, se joint à tous ces braves gens. L'entrain de ce bataillon est inexprimable. Déjà l'avant-veille les chasseurs du 5e bataillon se sont couverts de gloire par leur héroïque défense du bois de Mey. Ce jour-là, dans un mouvement offensif tenté par le 13e de ligne, le porte-drapeau de ce régiment, qui s'était précipité en avant pour rallier et entraîner les soldats, était tombé frappé à mort. A cette vue, le colonel Lion s'élance en appelant à lui les soldats et les chasseurs du 5e bataillon qui combattaient à côté.

L'ennemi n'est plus qu'à cinquante pas. Répondant à l'appel

du colonel Lion, le fanfariste Cauvez, de la 6e compagnie du 5e bataillon de chasseurs, s'élance des premiers, saisit le drapeau et le remet entre les mains d'un officier du 13e de ligne, qui accourt le chercher.

On juge par là de l'esprit de dévouement qui animait les chasseurs du 5e bataillon.

Aussi est-ce avec un enthousiasme indescriptible que les nouveaux venus se portent à la suite de la brigade de Goldberg. Toutes ces troupes passent le ravin, en sonnant la charge, sans ordre de bataille et s'arrêtent avant d'aborder la crête opposée.

Le colonel Labarthe, qui a pris le commandement de la brigade Brayer, met un peu d'ordre dans cette masse, qui aborde le plateau, où quelques coups de fusil sont échangés.

— L'aile gauche prussienne semblant menacée à la suite de ce terrible échec du ravin de Greyère, le général von Voigts-Rhetz, qui commande le Xe corps, fait appel à la cavalerie.

Ce général veut tenter un dernier effort pour dégager ses divisions refoulées. La fameuse brigade de dragons de la garde royale, dite brigade de Brandebourg, se trouve à proximité.

Voigts-Rhetz lui envoie aussitôt l'ordre de se lancer sur la droite de la brigade de Goldberg, un peu désorganisée par le passage du grand ravin, afin de sauver les débris de l'infanterie hessoise et westphalienne, qui fuient dans le plus grand désordre.

— Cette charge de dragons fut l'occasion d'un brillant fait d'armes pour notre infanterie, qui montra une solidité inébranlable.

Les Prussiens ont beaucoup vanté la belle conduite de leur infanterie contre nos cuirassiers chargeant à Morsbronn, mais nos fantassins se montrèrent plus fermes encore que les leurs dans l'affaire du ravin de Greyère.

Dans ce dernier engagement notre infanterie ne se trouvait pas dans une position aussi favorable, de bien s'en faut, que les nombreuses masses d'infanterie prussienne, qui furent attaquées à Morsbronn par notre cavalerie.

On se souvient des difficultés de terrain rencontrées par nos cuirassiers, des fortes lignes échelonnées que formaient les bataillons ennemis, des obstacles et des difficultés de tout genre contre lesquels se heurtèrent les nôtres.

La tâche des dragons était moins dangereuse, et pourtant ils échouèrent complètement.

— Il est environ cinq heures du soir. A ce moment débouche du bois de Mars-la-Tour une brigade de cavalerie ennemie,

montée sur de magnifiques chevaux mecklembourgeois à robe foncée. Ces cavaliers sont vêtus de la tunique bleu céleste dont le col et les parements écarlates sont ornés de galons blancs. L'aigle d'or de leur casque en cuir bouilli tient dans ses serres le glaive et la main de justice.

Ce sont les dragons royaux de la brigade de Brandebourg.

Le 1er régiment de cette brigade prend les devants et se porte contre l'aile droite de l'infanterie française. Deux escadrons du 4e cuirassiers de Westphalie, reconnaissables aux passepoils et parements écarlates de leurs tuniques blanches, veulent suivre les dragons, mais ils ne parviennent pas à charger.

Laissant en réserve le 4e escadron du 1er dragons de la garde royale avec son étendard, le colonel von Auerswald s'élance avec les trois autres escadrons de son régiment, et charge à fond, avec un courage héroïque, les bataillons français en train de poursuivre vigoureusement leur succès.

Le premier choc de ce régiment se produit sur trois compagnies de la division Grenier, qui marchent à notre extrême droite. Ce sont la 3e compagnie du 5e bataillon de chasseurs (capitaine Chédeville), les 4e et 5e compagnies du 2e bataillon du 13e de ligne (capitaines Paquet et Paturel).

Cette infanterie marchait déployée en tirailleurs, la baïonnette en avant. Tout à coup la compagnie de chasseurs est brusquement assaillie par les dragons royaux. Cette cavalerie, lancée à bride abattue, arrive sur la droite des chasseurs. Ceux-ci, qui n'ont pas d'ordre de bataille, ont à peine le temps de se grouper pêle-mêle avec les soldats du 13e de ligne.

Nos tirailleurs, ralliés en petits pelotons, ouvrent aussitôt le feu sur les dragons, qui arrivent le sabre haut et dressés sur leurs étriers ; ils fusillent ces cavaliers qui s'écoulent alors dans les intervalles des pelotons, avant d'aller se heurter contre les troupes de la division de Cissey, massées un peu en arrière.

Le choc est rude : chaque soldat français bien campé, tue son homme à bout portant. Plusieurs se servent de leurs baïonnettes contre les chevaux lancés au galop et ont leurs armes complètement tordues.

Le capitaine Chédeville, du 5e bataillon de chasseurs, violemment heurté par un cheval, va rouler tout étourdi sur le sol. Le sergent-major Sibeud vole à son aide et le protège en jouant de la baïonnette.

Un officier supérieur des dragons royaux charge le sergent-major Cadet, du 13e de ligne, et lui envoie un formidable coup de sabre, en criant : « Tiens! canaille de Français! » Le jeune sous-officier détourne, avec le canon de son chassepot, la lourde

lame du Prussien, qui ne coupe heureusement que son épaulette rouge. « Tiens! cochon de Prussien ! » riposte Cadet, et d'un coup de fusil il tue net l'insolent *dragoner*.

Un autre officier de dragons tombe mortellement atteint aux pieds d'un soldat du 13e de ligne, qui se baisse sur le blessé · « A boire, par pitié, un peu d'eau! » râle l'Allemand, et, tirant de sa poche une montre en or, il la présente au soldat; mais celui-ci la repousse, et, retirant le bidon qu'il porte en sautoir, il le met dans les mains de son ennemi.

Après avoir bu, l'officier donne alors au soldat un petit couteau-nécessaire, en lui disant affectueusement : « Tiens, mon garçon, prends ceci : tu te souviendras de moi. »

Cependant les dragons de Brandebourg, après avoir traversé ces groupes de tirailleurs, font tête de colonne à gauche et, se croyant hors de danger, enfoncent dans le flanc de leurs chevaux les larges molettes d'acier de leurs éperons. C'est avec une nouvelle ardeur qu'ils se précipitent sur l'infanterie du général de Cissey. Le 73e de ligne est leur principal objectif.

Cette infanterie est encore légèrement désorganisée par son élan et la magnifique charge à la baïonnette qu'elle vient de fournir. A la vue de cet ouragan de cavalerie qui accourt dans un nuage de poussière, la brigade de Goldberg, sans aucun commandement, par un prodige inouï d'initiative et de discipline, se pelotonne autour de ses aigles et se trouve instantanément formée en ligne, face à l'attaque, qu'elle attend de pied ferme, en refusant un peu sa droite.

Le 20e bataillon de chasseurs, le 1er de ligne et le bataillon du 43e imitent son exemple.

Ces carrés improvisés, faits de soldats de toutes armes, laissent tranquillement arriver les dragons royaux lancés à toute vitesse et réservent leur feu ; puis, ouvrant à courte distance un tir des plus rapides, en reçoivent la charge par des salves envoyées de front, de revers et dont la dernière renverse, à bout portant, l'escadron de tête du régiment prussien. Cet escadron, foudroyé, s'abat d'un bloc aux pieds du 73e de ligne.

Le colonel von Auerswald, qui dirige la charge, est lui-même mortellement blessé. Un officier d'état-major, six officiers et un capitaine tombent morts autour de lui.

L'élan de ses dragons est complètement rompu. Les deux autres escadrons ne peuvent arriver jusque sur nos baïonnettes et tournent bride, décimés par la fusillade, qui les poursuit d'une averse de plomb dans les reins des hommes et les croupes des chevaux.

Deux escadrons du régiment frère, le 2e régiment de dragons de la garde, à la vue de cette déroute, fondent ventre à terre et chargent à plusieurs reprises sur le 57e de ligne et le 20e bataillon de chasseurs : ils éprouvent le même sort. En quelques minutes hommes et chevaux roulent pêle-mêle sous le feu terrible des chassepots et nagent dans leur sang.

Quelques dragons du 2e régiment échappés au massacre tournent bride, quand, dans leur retraite, ils viennent à repasser au trot sous le feu du 1er bataillon du 43e de ligne, que son colonel, M. de Viville, dirige lui-même, le bras droit en écharpe, et se tenant auprès de son aigle, qui a reçu un obus et plusieurs balles. Ces malheureux Allemands restent tous sur le carreau. Pas un n'échappe.

Ce dernier engagement s'est effectué à deux kilomètres environ et sous les yeux du 98e de ligne ; quelques tirailleurs de ce régiment, postés dans la ferme de Gréyère, ont même forcé les deux escadrons du 4e cuirassiers de Westphalie, par un feu plutôt menaçant que dangereux, à faire un circuit dans leur mouvement en avant, comme dans leur mouvement de retraite.

Le colonel du 2e régiment de dragons de la garde, le comte Finck von Finckenstein, qui s'est illustré pendant la guerre de 1866, tombe percé de coups dans cette sanglante mêlée. Ses blessures l'avaient tellement défiguré que son cadavre ne fut reconnu et retrouvé que beaucoup plus tard ; pendant longtemps on ignora ce qu'était devenu ce chef héroïque, qui s'était acquis tant de renommée par sa célèbre marche de nuit de Jicin au quartier général du prince royal de Prusse, la veille de la bataille de Kœniggrœtz-Sadowa.

Écrasés dans cette double charge poussée à fond, les débris de la brigade Brandebourg tournoient et s'enfuient dans la direction de Tronville, laissant le terrain jonché de ses cadavres.

Après s'être reformés derrière l'artillerie, les dragons royaux constatent que presque tous leurs chefs ont disparu.

D'après les documents officiels allemands, cette magnifique brigade de cavalerie fut à peu près anéantie.

Les pertes étaient surtout effroyables au 1er dragons de la garde. Le colonel von Auerswald, mortellement atteint, mourut de ses blessures ; un major et trois capitaines, dont le prince Henri VII de Reuss, étaient tués ; neuf autres officiers, cent vingt-cinq cavaliers, étaient hors de combat, ainsi que deux cent cinquante chevaux.

Il ne restait au régiment que six officiers, dont un major. Le 17 au matin, une centaine de cavaliers seulement répondirent à l'appel : on ne put former qu'un seul escadron avec les

trois escadrons qui avaient chargé la veille et laissé les deux tiers de leur monde en avant du ravin de Gréyère.

La fleur de la noblesse prussienne servait dans cette fameuse brigade de Brandebourg, soit comme officiers, soit comme engagés volontaires pour la durée de la guerre.

A la suite de la bataille du 16 août, toute la haute société berlinoise fut en deuil. Un grand nombre de gentilshommes de haut rang avaient été abattus par les balles de nos braves petits fantassins. Citons, entre autres, le comte von Westarp, le comte Georges von Wesdehlen, le comte von Kleist, le prince Henri VII de Reuss, le baron Witzleben.

Le médecin particulier du roi Guillaume avait perdu son fils et son beau-fils, tous deux officiers au 1er dragons de la garde.

— Dans ce double engagement contre l'infanterie hessoise et les dragons royaux, l'infanterie de notre 4e corps s'était couverte de gloire.

Le général de Ladmirault, enthousiasmé par la brillante conduite du 20e bataillon de chasseurs, arriva, aussitôt après la fin de la lutte, vers ce bataillon et lui adressa publiquement les éloges les plus flatteurs.

De son côté, le général de Cissey, passant sur le front de bandière du 1er de ligne, le félicita en entier, et, se faisant apporter l'aigle, embrassa tout ému dans une commune étreinte le brave colonel Frémont et le drapeau de cet héroïque régiment, tout mutilé par les balles ennemies.

Cette journée coûtait cher au 4e corps.

Outre les pertes déjà citées de la brigade de Goldberg (57e et 73e de ligne) et du 13e, la division de Cissey en avait subi de douloureuses.

Le 1er de ligne comptait seize officiers et environ quatre cents hommes hors de combat. Parmi les officiers tués, mentionnons: le capitaine Mathieu, le lieutenant Ménétrier, les sous-lieutenants Chaix, Gaudin et Jouchoux.

Le 6e de ligne avait été bien moins engagé que le régiment précédent et avait seulement perdu trois officiers blessés : le capitaine Dubois, le lieutenant Rothier, le sous-lieutenant de Saintignon; deux soldats tués; quinze sous-officiers et soldats blessés.

Le 20e bataillon de chasseurs à pied avait été particulièrement éprouvé. Trois officiers étaient tués, le capitaine de Bermont de Vaulx, le lieutenant Messelot, le sous-lieutenant Duverger; deux autres officiers : les capitaines Clara et des Garets étaient blessés; dix-huit sous-officiers ou chasseurs étaient tués et soixante blessés.

A l'exception du 13e de ligne, dont nous avons déjà donné les pertes, qui étaient des plus sensibles, la 2e division (général Grenier) du 4e corps avait bien moins souffert que la 1re (général de Cissey).

Le 5e bataillon de chasseurs n'accusait qu'un officier contusionné : le capitaine Chédeville; un caporal et cinq chasseurs tués; treize chasseurs blessés; un chasseur disparu.

Outre son brave colonel de Viville, blessé au bras droit, le 43e de ligne comptait quatre officiers blessés : les capitaines Béchu, Brunet, Cornillon, le sous-lieutenant Rochet, et cent quatre-vingts hommes de troupes tués, blessés ou disparus.

Les pertes de la brigade Pradier, qui était restée en réserve, étaient des plus insignifiantes. Au 64e, on comptait seulement le sous-lieutenant Ratier, fortement contusionné; trois hommes tués, dix-huit blessés et sept disparus. Au 98e, deux soldats étaient tués et un disparu; un officier et sept soldats blessés.

— Les progrès des Allemands avaient donc été arrêtés, et d une manière sanglante, en avant de Mars-la-Tour. Leur aile gauche épuisée cédait peu à peu sur presque tous les points. Cependant notre succès de ce côté ne fut pas décisif, car, malgré c s désastres partiels et un mouvement de recul très prononcé, les Prussiens continuèrent d'occuper Vionville et par là de fermer la route de Verdun.

Un effort général de notre aile droite déciderait infailliblement la journée. On n'en fait rien. La préoccupation du commandant en chef est tout entière de ne pas se laisser menacer vers Metz; le village de Vionville est laissé aux Prussiens à bout de forces, incapables de résister à une sérieuse offensive qui achèverait notre victoire.

Les ordres ne viennent malheureusement pas, et notre 4e corps ne peut pousser ses avantages, après la terrible leçon qu'il vient d'infliger aux troupes allemandes, qui l'approchent de trop près.

La gauche prussienne est, en résumé, enfoncée. C'est alors que, pour dégager ou sauver cette gauche fort en danger, le général Voigts-Rhetz lance sa cavalerie sur notre flanc droit. La cavalerie du général Legrand et plusieurs autres régiments s'avancent de ce côté, et vers cinq heures du soir une grande mêlée de cavalerie, que nous raconterons dans le chapitre suivant, s'engage presque au même instant sur le plateau d'Yron, de l'autre côté du vallon où passe la route de Mars-la-Tour à Jarny.

— De son côté, et après avoir repoussé la charge des dragons royaux de la brigade de Brandebourg, notre infanterie avait repassé le ravin : les deux compagnies du 2e bataillon du

13e de ligne rejoignent ce bataillon, qui reste toujours en première ligne à l'extrême droite, où il a encore à supporter le feu de l'artillerie ennemie.

Au moment où la brigade Wedell était descendue dans le grand ravin de Gréyère pour monter à l'escalade du plateau de Bruville, les batteries du 4e corps établies sur la crête de ce plateau avaient, on se le rappelle, amené leurs avant-trains et s'étaient repliées un peu en arrière, sur la droite, pour laisser le champ libre à l'infanterie du général de Cissey, qui accourait au pas de course.

Mais bientôt ces batteries, qui, grâce à leur abri derrière l'infanterie, ont pu réapprovisionner leurs coffres, grâce aussi, il est vrai, à la présence d'esprit de leurs capitaines en second, lesquels sont allés chercher eux-mêmes les caissons de rechange, ces batteries, disons-nous, viennent reprendre leur ancienne position, et aident au mouvement en avant de notre infanterie. A cet effet, elles ont dû diriger leur tir sur les batteries ennemies et sur les dragons de la garde royale, qui chargent notre infanterie dans le ravin, à cinquante mètres au plus en avant des pièces.

Jusqu'à cinq heures et demie, le feu de notre artillerie est des plus vifs. Nos mitrailleuses et la 5e batterie du 17e régiment couvrent de projectiles les bois situés devant nous et occupés par l'ennemi, tandis que celui-ci envoie quelques balles, dont une tue le cheval du lieutenant en premier de cette batterie, sans toucher la cavalerie, au moment de cette nouvelle mise en position.

Dans cette journée, la 5e batterie du 17e d'artillerie, qui avait tiré neuf cent quatre-vingt-un coups de canon, perd un officier tué, le lieutenant en second Morel, un homme tué et trois blessés. Six chevaux sont abattus par la fusillade ennemie.

Devant le tir bien dirigé de notre artillerie, l'ennemi n'ose plus tenter un seul retour offensif. A gauche du plateau de Bruville, la garde impériale s'empare d'un bois où l'on distingue quelques uniformes sombres surmontés de casques à pointe, qui disparaissent bientôt au milieu des broussailles.

La nuit approche. Vers sept heures, une reconnaissance d'officiers ennemis à cheval apparait tout à coup sur le flanc droit de notre position, mais bientôt ces audacieux Teutons sont mis en fuite et disparaissent au plus vite, devant la fusillade de quelques habiles tireurs de l'aile droite du 2e bataillon du 13e de ligne.

Au même instant, un peloton de cavalerie allemande, s'étant avancé à la découverte sur le petit bois, situé au delà du grand

ravin, est reçu à coups de fusil par le 2e bataillon du 98e de ligne, qui met une quinzaine de cavaliers hors de combat.

A partir de cinq heures et demie du soir, le feu d'artillerie,

LE CHAMP DE BATAILLE DE RÉZONVILLE
(16 août 1870, à 7 heures du soir.)

qui jusqu'alors était des plus nourris, s'est ralenti et les batteries allemandes se retirent peu à peu.

Nos batteries ne font plus contre elles qu'un feu lent et intermittent, à des distances croissantes, jusqu'à sept heures et

demie. A cette heure, le colonel Soleille, commandant la réserve d'artillerie du 4e corps, arrive à la 11e batterie du 1er régiment (12 rayé) et lui donne l'ordre, ainsi qu'à la 5e du 15e et à la 9e du 8e, de voir si l'on pourrait inquiéter un rassemblement de troupes allemandes, que l'on aperçoit se mouvant au-dessus de Tronville, entre ce village et la route de Verdun, à environ deux mille trois cents mètres de distance.

Le premier coup, dirigé par le lieutenant Schneider, de la 11e batterie du 1er d'artillerie, ayant eu une portée considérable, on en tire six autres, auxquels les Prussiens répondent par six coups également bien tirés et avec des intervalles évidemment copiés sur ceux de nos artilleurs.

La nuit tombe: après cet échange de salut courtois, la 11e batterie cesse son feu; elle avait perdu, dans cette journée, un homme tué et quatre blessés. Le matériel n'avait subi que des avaries insignifiantes produites par des éclats d'obus.

En même temps que la 11e batterie envoyait ses derniers coups au delà de Tronville, la 5e batterie du 15e d'artillerie avait eu l'occasion de tirer sur des masses d'infanterie prussienne qui cherchaient, aux approches de la nuit, à rentrer dans le bois situé à gauche dans le ravin, vers Vionville.

Jusqu'à cet instant, la 12e batterie du 1er (12 rayé), capitaine Gastine, a eu l'occasion de tirer sur une batterie prussienne, dont elle n'aperçoit que la fumée des pièces, ce qui rend son tir très difficile et finit par la réduire au silence.

Dans cette journée, la 12e batterie a tiré six cents coups de canon et perd huit hommes grièvement blessés.

Il est sept heures et demie du soir. Le silence se répand sur le champ de bataille.

Les brigades de Goldberg et Brayer reçoivent l'ordre de se rallier sur la crête la plus avancée qui domine le grand ravin de Gréyère et qui a servi de point de départ pour la charge à la baïonnette. Le 57e et le 73e bivouaquent à droite; le 1er et le 6e de ligne à gauche ; le 20e bataillon de chasseurs au centre. Nos grand'gardes occupent le plateau.

Le général de Ladmirault, qui se trouve sur cette crête, avec son état-major, adresse aux soldats de la 1re division quelques paroles de félicitation, auxquelles ces braves gens répondent par les cris mille fois répétés de : « Vive la France ! Vive l'Empereur ! »

Les faisceaux sont à peine formés, que l'on voit des bouffées de fumée blanchâtre apparaître entre les peupliers, qui bordent la route de Verdun, à la gauche de Mars-la-Tour. Les obus éclatent en l'air et les éclats passent inoffensifs au-dessus du

plateau de Bruville ; l'artillerie française riposte vivement et bientôt tout rentre dans le silence.

La nuit, qui est tombée rapidement, a mis fin au combat. Il est huit heures et demie. Le champ de bataille est resté aux mains de notre vaillante armée.

A ce moment, la 3e division du 4e corps (général de Lorencez) arrive enfin sur le plateau de Bruville et campe à droite de la 1re division (de Cissey), où elle relève la 2e (Grenier), qui a reçu l'ordre de reprendre son campement à Doncourt.

A dix heures et demie du soir, cette dernière division retourne à ce village et les troupes du général Grenier rentrent vers minuit dans leur camp, où elles peuvent enfin prendre un peu de repos et de nourriture.

De son côté, vers neuf heures du soir, la division de Cissey s'est portée à cinq cents mètres en arrière de sa première position ; les hommes se reposent un instant au pied de leurs faisceaux.

Vers onze heures, on se remet en marche : on se porte sur l'emplacement où les sacs ont été déposés et on y bivouaque jusqu'au jour.

Le général de Ladmirault, avec ses deux divisions d'infanterie, reste définitivement maître du plateau de Bruville. Il aurait fallu, pour compléter la victoire, que ces deux divisions, dépassant la route de Verdun, se fussent portées sur la hauteur de Tronville, clef de la position ennemie, afin de l'enlever.

La force de cette position et l'approche de la nuit ne le permettent pas. On se contente donc de rester sur tout le terrain dont on a délogé les Allemands.

Enfin, la retraite de l'ennemi commence par l'aile gauche prussienne, qui se replie dans le plus grand désordre.

De ce côté, les troupes de Frédéric-Charles se retirent sur Tronville et Mars-la-Tour, qui sont la clef de leurs positions, puisque ces villages commandent les ravins, par lesquels leurs forces débouchent sur le champ de bataille en arrivant des ponts de la Moselle.

— Les batteries divisionnaires et de réserve de notre 4e corps restent en position sur le champ de bataille jusqu'à dix heures du soir, puis reçoivent l'ordre d'aller camper à Doncourt, où elles arrivent à deux heures du matin et où elles remplacent immédiatement les munitions consommées.

Pendant que la division Grenier se replie sur Doncourt, le 2e bataillon du 13e de ligne, qui a été séparé de son régiment, reste avec la 1re division du 4e corps.

Le capitaine adjudant-major Godfroy, qui commande ce

bataillon, va prendre les ordres du général de Cissey et lui expose que, ne faisant pas partie de la 1re division, et la bataille paraissant terminée, il désire rejoindre son régiment. Il fait en outre observer à ce général que ses soldats sont sans sacs, par conséquent dépourvus de vivres, et qu'ils n'ont rien mangé depuis la veille à trois heures du matin.

Le général de Cissey propose alors au capitaine adjudant-major Godfroy de faire distribuer aux hommes de son bataillon quelques biscuits par le 1er de ligne (proposition qui n'est pas acceptée), mais il lui ordonne de rester sur l'emplacement où il se trouve, la position étant trop importante pour l'abandonner.

Cet officier général prescrit en outre de placer des grand' gardes dans le ravin, de se bien garder sur le flanc droit, enfin de ne quitter la position que sur un ordre du général, et dans ce cas, de lui en rendre compte.

La 2e compagnie (capitaine Olive) est envoyée en grand'garde. A dix heures du soir, le capitaine Guérin, de l'état-major de la 2e division, vient apporter l'ordre au 2e bataillon du 13e de ligne de rejoindre la division sous Doncourt. A une heure du matin, le bataillon est à son bivouac, et le drapeau du 13e est remis au colonel.

De son côté, le 3e bataillon du 64e de ligne, également séparé du reste de son régiment, avait erré jusqu'à dix heures du soir et avait fini par retrouver son 2e bataillon bivouaqué dans le bois même de Gréyère, qu'il avait enlevé aux Allemands. Ces deux bataillons se mettent alors en quête des sacs abandonnés dès le début de l'action, les retrouvent à minuit et se réunissent au 1er bataillon, qui vient également d'arriver sous Doncourt.

La nuit est profonde sur le champ de bataille. On n'entend plus que les cris des blessés et rien ne décèle la présence de l'ennemi. Seule, une grosse ferme située sur la route de Verdun à mille mètres de notre droite est en feu et, semblable à une torche colossale, répand une lueur rougeâtre sur cette partie du champ de bataille.

Quelques corvées de soldats du 98e de ligne traversent même le ravin d'Yron et vont relever, sur le plateau de ce nom, les blessés assez nombreux, résultant de la grande charge de cavalerie. Ces blessés sont déposés dans la ferme de Gréyère, où ils reçoivent les premiers soins.

Malgré le peu de distance qui sépare les avant-postes des deux armées, la nuit est tranquille et silencieuse. On dirait que des deux côtés on ne songe qu'à reprendre des forces, pour mieux continuer la lutte au point du jour.

Combat du plateau d'Yron. — La brigade de France (lanciers de la garde et dragons de l'impératrice) charge la cavalerie prussienne du général von Barby.

CHAPITRE XVIII

La charge du plateau d'Yron.

Situation critique de l'ennemi. — Démonstration de la cavalerie du général von Barby. — Sa composition. — Force de la cavalerie française sur ce point. — Arrivée des chasseurs d'Afrique et de la brigade de France. — Marche de cette cavalerie de Conflans au plateau de Bruville. — Reconnaissance des chasseurs d'Afrique. — Apparition de la cavalerie ennemie. — Halte de notre cavalerie. — Reconnaissance du village de Ville-sur-Yron. — La batterie allemande von der Plawitz prend en flanc la division Legrand. — Premières pertes du 7e hussards. — Le terrain de l'action. — Positions de notre cavalerie. — Ordres du général de Ladmirault. — Le capitaine de la Tour du Pin. — Aspect du champ de bataille. — Le 2e chasseurs d'Afrique est lancé sur la batterie prussienne. — Son départ. — Héroïsme des blessés. — Aux canons! — Le 13e dragons de Schleswig-Holstein est enfoncé. — Courage du chasseur Anglade. — Traits de bravoure. — Prise de la batterie. — Le lieutenant Claverie. — Pertes du 2e chasseurs d'Afrique. —

Les chasseurs d'Afrique se replient. — Charge de la division Legrand et de la brigade de France. — « Il est trop tard! » — Au sabre! — Charge de la brigade de Montaigu. — Passage du ravin. — Un moment d'arrêt. — Le hussard français. — Le choc. — La mêlée. — Le général de Montaigu est blessé et fait prisonnier. — Corps à corps. — Ruses prussiennes. — Courage du colonel Carrelet. — Pertes des 2e et 7e hussards. — Charges des 3e et 4e escadrons du 3e dragons. — Assassinat du général Legrand. — Héroïsme du lieutenant Voirin. — Carrière militaire du général Legrand. — Le général de Gondrecourt. — Le colonel Campenon est blessé. — Pertes du 3e dragons. — Charge des lanciers de la garde. — Les dragons d'Oldenbourg sont détruits à coups de lance. — Arrivée des dragons de l'impératrice. — Une mêlée de six mille cavaliers. — Sanglante mêlée. — Les lanciers de la garde sont pris pour des dragons allemands. — Belle conduite du colonel de Latheulade. — Pertes des lanciers de la garde. — Les trompettes des dragons de l'impératrice sont pris par les Allemands pour des officiers. — Le capitaine adjudant-major Gauthier sauve le colonel Sautereau-Dupart démonté et blessé. — Pertes des dragons de l'impératrice. — Le ralliement. — Les deux parties abandonnent le terrain où a eu lieu la charge. — Arrivée de la division de Clérambault. — La brigade légère de Bruchard traverse le ravin. — La brigade de Maubranches arrive sur le plateau. — Charge du colonel Cornat avec le 1er escadron du 4e dragons. — Traits de courage. — Pertes de cet escadron. — Le 2e dragons. — La cavalerie ennemie se replie au delà de Mars-la-Tour. — Recherche des blessés. — Le cadavre du général Legrand est transporté à Bruville. — Nos blessés. — Aspect du terrain du combat. — La division Legrand se replie sur Doncourt. — Marche de nuit. — La brigade de France à Gravelotte.

Pendant que l'infanterie des divisions de Cissey et Grenier de notre 4e corps s'illustrait par son brillant combat du ravin de Gréyère, la division de cavalerie Legrand de ce même corps d'armée exécutait la charge mémorable du plateau d'Yron, un des plus grands chocs de cavalerie de ce siècle.

Il était environ quatre heures et demie du soir. L'infanterie du général von Wedell venait d'être détruite; la brigade de dragons de la garde royale avait subi le même sort, en essayant de sauver les débris de cette infanterie.

La situation de l'ennemi devenait critique, malgré l'immobilisation du 3e corps par Bazaine.

Les divisions de Cissey et Grenier (4e corps) se trouvaient en mesure de déborder les Prussiens.

Quoique l'attitude de notre 3e corps ne fût pas de nature à encourager une marche en avant du 4e, le général de Ladmirault, commandant ce dernier, poussait autant qu'il le pouvait son mouvement, qui devenait inquiétant pour l'ennemi.

Les dragons de la garde royale chargèrent, on vient de le voir, contre la division de Cissey.

Mais il s'agissait de contenir, plus à gauche, la division Grenier.

Afin de nous arrêter, le général prussien von Barby fit une démonstration avec six forts régiments de cavalerie, qui occupaient l'extrême gauche, en face de notre extrême droite, vers Ville-sur-Yron.

Le général Legrand, soutenu par les généraux du Barail et de Clérambault, disposait sur ce point de neuf régiments; seulement nos effectifs étaient de beaucoup moins forts, ce qui égalisait le nombre.

Le général von Barby, commandant la 11e brigade de cavalerie (5e division, Rheinbaben), se trouvait avec ses trois régiments, 19e dragons, 13e uhlans et 4e cuirassiers (deux escadrons seulement) en position d'attente, entre Mars-la-Tour et Tronville, en dehors de l'aile gauche du front de combat des troupes prussiennes.

Des régiments de cavalerie, que des missions particulières avaient séparés de leurs brigades, et même des régiments divisionnaires ainsi que des escadrons isolés, vinrent spontanément se rallier à lui ou le rejoignirent quand il se porta à la rencontre de notre cavalerie. Le général von Barby (dont la brigade n'eut, en tout, que neuf escadrons sur douze engagés dans le combat de Ville-sur-Yron) se trouva, en fait, à la tête d'une forte division de cavalerie et fit charger vingt-deux escadrons.

Voici, du reste, quelle fut sa formation d'approche :

Le 13e dragons (quatre escadrons) servait d'avant-garde; puis, en première ligne : le 19e dragons (quatre escadrons); le 4e cuirassiers (deux escadrons), et le 13e uhlans (trois escadrons); en seconde ligne, le 10e houzards (trois escadrons) et le 16e dragons (quatre escadrons). A ces vingt escadrons vinrent se rallier deux escadrons des dragons de la garde.

Ce fut contre ces six régiments, précédés, sur leur droite, par une batterie à cheval, que se heurtèrent nos régiments de cavalerie : 2e chasseurs d'Afrique (division du Barail) ; 2e et 7e hussards (brigade de Montaigu, de la division Legrand); 3e dragons (brigade de Gondrecourt, de la même division), lanciers de la garde et dragons de l'impératrice (brigade de France) tous venant, à l'instant du choc, de la ligne boisée Bruville-la-Grange. A ces six derniers régiments se joignirent plus tard la brigade de Maubranches, de la division de Clérambault (2e et 4e dragons), ainsi que les chasseurs à cheval du général de Bruchard (trois escadrons du 3e chasseurs et un escadron du 10e de cette arme).

Les trois régiments du général Legrand avaient fait halte dans la plaine vers deux heures de l'après-midi. Devant eux, à cinq ou six cents mètres, les 1re et 2e divisions d'infanterie du 4e corps faisaient bonne contenance et maintenaient leurs positions.

A ce moment, la canonnade, après avoir été très violente, s'apaise et, vers trois heures, s'arrête presque complètement sur toute la ligne.

Le temps est splendide. Tout le monde est très confiant, très gai. Le bruit se répand que la bataille est gagnée, que les Prussiens se retirent.

— Arrive une nouvelle division de cavalerie que commande le général du Barail : 2e chasseurs d'Afrique, lanciers de la garde et dragons de l'impératrice.

En effet, aussitôt après le départ de l'empereur, la brigade de France (lanciers et dragons de la garde) s'était arrêtée à Conflans, avait mis ses chevaux à la corde, placé ses grand' gardes et procédé aux diverses distributions.

Des éclaireurs ennemis ayant été signalés dans la plaine, sur la gauche, cette brigade avait reçu l'ordre de s'étendre et de surveiller les abords de la grand'route.

Deux pelotons de lanciers et deux pelotons de dragons sont envoyés en reconnaissance sur Rézonville et signalent la cavalerie ennemie.

Cependant les hommes avaient mangé rapidement la soupe pour se tenir prêts à partir au premier signal, lorsque, vers dix heures du matin, une violente canonnade se fait entendre dans la direction de Rézonville, Vionville et Mars-la-Tour. Le bruit devient bien vite plus intense. Le grincement strident des mitrailleuses et le crépitement bien connu de la fusillade parviennent jusqu'à Conflans.

Le général du Barail, qui est resté avec le 2e chasseurs d'Afrique, prend le commandement des trois régiments et donne l'ordre au général de France de faire monter sa brigade à cheval et de marcher au bruit du canon. Il a, de plus, avec lui les 5e et 6e batteries à cheval du 19e d'artillerie (chef d'escadron Loyer, capitaines-commandants Jaubert et Bédarrides).

En un instant, les escadrons sont en selle. La nouvelle division improvisée part au trot et, coupant à travers champs, marche droit au canon dans la direction du sud-est. Elle traverse les villages de Droitaumont et de la Ville-aux-Prés, franchit le petit ruisseau d'Yron, dépasse le village de la Ville-sur-Yron et s'engage dans le bois de Gréyère, où s'entendent très distinctement les feux des bataillons et les décharges des

mitrailleuses. Le jeu de ces engins produit dans le tumulte comme un infernal fracas de crécelles.

Chaque pas en avant rapproche nos trois régiments de l'ennemi.

Au delà de ce bois de Gréyère se livre une furieuse bataille. Le village de Rézonville semble être le point sur lequel se dirigent les efforts des deux armées.

Enfin la division du Barail, après de nombreuses marches et contremarches à travers les terres labourées et les taillis, débouche du bois de Gréyère sur le plateau en face de Mars-la-Tour et aperçoit notre infanterie, derrière laquelle se tient toute la division de cavalerie Legrand.

Les chasseurs d'Afrique, les lanciers et les dragons de la garde se déploient alors et forment l'extrême droite de l'armée française, près de la route de Jarny à Mars-la-Tour, un peu en arrière de la ferme de Gréyère. A leur droite s'étend un vaste plateau borné par le ruisseau d'Yron et fermé par le village d'Hannonville : c'est là que, plus tard, notre cavalerie doit charger.

La brigade de France, formée en colonnes serrées, attend des ordres.

Il est deux heures de l'après-midi. En avant, la bataille continue avec acharnement et s'étend sur la gauche, parallèlement à la route de Verdun, sur une étendue de douze kilomètres.

Les éclaireurs du 2e chasseurs d'Afrique fouillent les bois et découvrent un poste ennemi placé en observation à l'extrémité ouest de Mars-la-Tour. Sur l'ordre du général du Barail, un demi-escadron de ce régiment est formé sur un rang par le commandant Bossan, à sept cents mètres environ et vis-à-vis de ce poste. Un feu d'ensemble de pied ferme, parfaitement dirigé, disperse instantanément l'adversaire. Le peloton du lieutenant en second Plantier (2e escadron) est aussitôt lancé en fourrageurs, soutenu par le reste de l'escadron du capitaine Chaulin. Nos braves chasseurs d'Afrique balayent le terrain en un clin d'œil et ramènent prisonniers plusieurs uhlans et houzards prussiens, quand, tout à coup, au fond de la plaine, du côté d'Hannonville, un gros nuage de poussière très épaisse s'élève au-dessus de la route de Verdun et indique un mouvement important de cavalerie.

Bientôt apparaissent deux masses noires, deux profondes colonnes ennemies, qui marchent dans notre direction.

Est-ce de l'infanterie? Est-ce de la cavalerie? Quelques officiers, armés d'excellentes lorgnettes, pensent que c'est de la cavalerie prussienne, mais nul n'ose l'affirmer. On peut penser que

ce sont les deux divisions de cavalerie ennemie, qui ont été dirigées par Biancourt, dans la direction de la route de Verdun par Étain, pour savoir ce que fait l'armée française, et peut-être même pour barrer la route à l'empereur.

Un escadron du 2e chasseurs d'Afrique, envoyé en tirailleurs pour reconnaître cette troupe, ouvre le feu à mille mètres et ne fournit aucun renseignement précis. En même temps le général du Barail envoie l'ordre au gros de la division de faire demi-tour et de se retirer dans les bois. Nous ne sommes pas probablement en forces pour engager la lutte. Les dragons de l'impératrice commencent ce mouvement rétrograde et rompent par quatre, au trot, par la route de Jarny.

A ce moment, une de nos deux batteries à cheval prend position dans une éclaircie, se tenant prête à écraser de son feu la troupe qui tentera de s'approcher.

A peine notre division a-t-elle parcouru trois ou quatre cents mètres en arrière, qu'elle reçoit contre-ordre et revient prendre sa première position.

C'est, dit-on cette fois, la division de Cissey qui entre en ligne et qu'on a prise pour l'ennemi... Ce qui est certain, c'est que, quand la division du Barail revient à son point de départ, la plaine est déjà évacuée.

Une troupe qui fait un mouvement aussi rapide peut-elle être de l'infanterie? Il est plus que probable que la cavalerie ennemie s'est arrêtée en voyant notre batterie à cheval prendre position, et, au lieu de chercher à inquiéter le mouvement rétrograde des tirailleurs du 2e chasseurs d'Afrique, a elle-même tourné bride pour ne se montrer que plus tard dans la soirée.

Après cet engagement de tirailleurs et cette contremarche, la division du Barail reste peu de temps dans l'immobilité. Bientôt, en effet, elle se porte en avant avec ses deux batteries divisionnaires, suivant le mouvement offensif du 4e corps, et se dirige du côté de Mars-la-Tour.

Les chasseurs d'Afrique du colonel de Lamartinière, précédant la brigade de France, traversent les ravins qui se trouvent sur le côté gauche de la route de Jarny à Mars-la-Tour et, dépassant la ferme de Gréyère, se déploient en face de ce dernier village.

Quelques obus lancés, à ce moment, par les Allemands et qui n'atteignent personne, déterminent un mouvement de recul dans toute la cavalerie. Du point où se trouve la division du Barail, elle aperçoit devant elle de nombreux ravins où se cache l'infanterie prussienne; il est peut-être difficile de charger.

Pendant plus d'une heure et demie, cette division avance,

recule, guette l'occasion favorable, attend des ordres et gagne constamment un peu de terrain à droite. Ce mouvement de va-et-vient dure jusqu'à cinq heures du soir.

Les 5e et 6e batteries du 19e régiment d'artillerie prennent successivement diverses positions à proximité de Mars-la-Tour, et s'établissent définitivement en batterie au nord et à quinze cents mètres de ce village. Elles tirent d'abord sur une batterie qui sort du village par le nord pour prendre sa position de combat, plus tard sur divers groupes qui se sont avancés à quinze cents mètres environ dans la même direction, et enfin sur des colonnes de cavalerie, qui se forment à l'ouest de Mars-la-Tour, en arrière de la route de Jarny.

Les deux batteries tirent six ou huit coups par pièce et, au moment où leur tir est à peu près réglé, elles reçoivent l'ordre de se porter en arrière, pour laisser le champ libre à notre cavalerie, qui se dispose à charger la cavalerie prussienne. Les deux batteries prennent alors position sur une hauteur en arrière et y restent inactives, jusqu'à la fin du combat. Leurs pertes se réduisent à quelques chevaux blessés.

— Cependant, vers trois heures et demie, la division du Barail a traversé la ferme de Gréyère et le premier grand ravin, qui se trouve entre cette ferme et Mars-la-Tour et a opéré sa jonction avec la division de cavalerie Legrand.

Les officiers se retrouvent, se reconnaissent, vont les uns aux autres, causant le plus joyeusement du monde. Un officier du 2e hussards apporte une grande peau de bouc, pleine de café. La chaleur est ardente; on accourt, on se presse et, avec de grands éclats de rire, on se bouscule pour boire.

La brigade de la garde et les chasseurs d'Afrique ont accompagné, comme on le sait, l'empereur jusqu'à Conflans. Là, ils ont été relayés par la brigade Margueritte, qui a pris l'escorte jusqu'à Verdun. On interroge les officiers : « Que disait-il? Quelle figure avait-il ? etc. » De minute en minute, un coup de canon. On n'y fait pas grande attention.

Depuis quelque temps, en effet, le feu de l'artillerie prussienne s'est considérablement ralenti, tandis qu'au contraire l'artillerie française gronde toujours. Seule la batterie ennemie de grosses pièces, établie au-dessus de Tronville, envoie dans la plaine contre notre cavalerie, et à une distance considérable, d'énormes obus. On s'attend à un retour offensif des ennemis. Ils ne tarderont pas à le faire.

Effectivement, vers quatre heures du soir, la canonnade reprend avec la plus violente intensité. C'est la bataille qui recommence. Notre cavalerie est toujours en face de Mars-la-

Tour, la division Legrand en première ligne, éclairée par le 2e chasseurs d'Afrique. En seconde ligne, la brigade de la garde.

Notre infanterie obtient en ce moment un succès marqué dans le ravin de Gréyère et se rue déjà le long des pentes pour tourner les Allemands et les pousser en désordre vers la Moselle, dont on voit miroiter les eaux à travers les éclaircies des vallées.

En arrière de cette première ligne d'assaillants en branle, les divisions Legrand et du Barail, rangées en bataille, trépignent sur les étriers. C'est une fête pour nos braves fantassins et cavaliers, leur premier plaisir de la guerre, de poursuivre en plein champ, à la belle clarté du soleil, un adversaire qui se dérobe et n'aime que les ténèbres.

Mais bientôt, à l'horizon de Mars-la-Tour, sur le versant opposé du ravin, du côté de la route de Verdun, d'épais tourbillons de poussière noircissent le ciel. Qu'est-ce que c'est que cette grande poussière ?

Notre cavalerie est rapidement reformée en bataille et portée en avant.

Quand cette poussière est dissipée, elle laisse apercevoir une masse profonde de cavalerie, appuyée par de l'artillerie légère, qui prépare un retour offensif sur notre droite et veut tenter de nous tourner de ce côté.

L'effort de l'ennemi se dessine avec netteté : il est considérable. Déjà les têtes de colonnes de cette cavalerie traversent la route de Mars-la-Tour à Verdun, arrivent en colonne par pelotons, parallèlement à notre propre cavalerie, et sur ses derrières. Néanmoins, ces têtes de colonne sont encore loin.

La lutte recommence dès lors plus vive que dans le premier acte de la journée. L'heure est critique ! Cette marée montante des réserves prussiennes se défile vers la gauche et se dirige vers Ville-sur-Yron.

Le colonel Carrelet du 2e hussards envoie en reconnaissance vers ce village un sous-officier et trois hommes hardis, intelligents et bien montés. Ils partent, descendent au grand galop la pente du ravin qui longe la route de Jarny, et disparaissent dans la vallée. Mais, au bout de quelques minutes, on les voit de l'autre côté du ravin, escaladant, toujours au galop, la pente au sommet de laquelle est le village. En approchant des maisons, ils reçoivent et rendent quelques coups de feu. Le village est occupé. Les quatre hommes se replient, reviennent du même train dont ils s'en sont allés, et rendent compte au colonel.

Il peut être quatre heures et demie du soir, quand nos batteries à cheval, déjà engagées contre l'artillerie ennemie,

sont tout à coup prises en rouage par une batterie de cavalerie allemande.

C'est la batterie von der Plawitz qui, soutenue par le 4e escadron du 2e dragons de la garde royale, est venue s'établir avec une extrême audace, jusqu'au point de croisement de la route de Jarny et du chemin de Ville-sur-Yron à la ferme de Gréyère, à environ douze cents mètres et sur le flanc droit de notre cavalerie.

Cette batterie s'est placée à bonne portée et en excellente position pour faire le plus grand mal à la division Legrand, qui se trouve, depuis trois quarts d'heure environ, à hauteur de la ferme de Gréyère. La batterie allemande se met à tirer et, en un instant, couvre de projectiles cette division qui est sur deux lignes : les 2e et 7e hussards formant la première ; le 3e dragons, en réserve, à cent mètres en arrière, forme la seconde. Plus à droite, la brigade de France et les chasseurs d'Afrique.

Le 2e hussards est défilé du feu des pièces ennemies par la ferme de Gréyère, placée à sa droite, et ne perd que deux hommes et quatre chevaux atteints par des éclats d'obus. Il en est de même du 3e dragons, masqué par un pli de terrain. Seul le 7e hussards est exposé à un feu de plein fouet et dans l'immobilité la plus complète.

Aussitôt en position, les pièces ennemies ont, comme on l'a vu, dirigé leur feu sur la division Legrand; les deux premiers projectiles tombent en avant et en arrière de ses lignes, mais le troisième éclate en plein dans les rangs du 7e hussards. Il en est de même de ceux qui suivent.

Notre cavalerie, qui commence à souffrir, est obligée de rétrograder un peu sous ce feu des plus vifs, rompt en colonne avec distances, la droite en tête, et se déploie rapidement face en arrière.

— Cependant le général de Ladmirault a vu le danger que court son aile droite, et arrive rapidement au flanc menacé. Placé contre la ferme de Gréyère, le commandant du 4e corps examine le champ de bataille. Un ravin suivi par un ruisseau profond se trouve à ses pieds, et, de l'autre côté, des champs s'étendent entre Jarny et Mars-la-Tour, le long de la route qui relie ces deux points. Tout ce terrain, sur lequel va se produire le formidable choc des deux cavaleries, est légèrement incliné au nord-ouest, et, vers le milieu, la déclivité se prononce par une dépression marquée.

Il faut arrêter les deux masses de cavalerie prussienne, dont le déploiement n'est pas encore achevé, et qui sont venues inquiéter notre infanterie en la prenant à revers.

Jugeant tout de suite le mouvement qui se prépare, le général de Ladmirault fait avancer plusieurs compagnies du 5e bataillon de chasseurs à pied de la division Grenier et place en arrière, dans un bois, le 98e de ligne; puis il va opposer à la menace de flanc l'effort de toute la cavalerie qu'il peut réunir, et dont voici le nombre et le dispositif.

En arrière de notre droite, à cinq cents mètres environ de la ferme de Gréyère, se trouve le 2e chasseurs d'Afrique sous les ordres du général du Barail. Viennent ensuite les 2e et 7e hussards et le 3e dragons, sous les ordres du général Legrand (le 11e dragons, qui lui appartient également, est en réserve derrière notre infanterie). Puis, à hauteur du village de Bruville, se trouve le général de France avec les lanciers de la garde et les dragons de l'impératrice.

Enfin, la division de Clérambault du 3e corps d'armée est près du village de Bruville et se compose des 2e, 3e et 10e chasseurs et des 2e, 4e, 5e et 8e dragons (les régiments de chasseurs sont diminués des détachements fournis aux divisions d'infanterie, et les 5e et 8e dragons sont, à ce moment même, auprès du maréchal Le Bœuf, commandant le 3e corps).

Comme on le voit, de part et d'autre, ce sont des masses de cavalerie qui vont entrer en scène, et nous allons assister à un spectacle à la fois grandiose et terrible.

Il devient indispensable d'éteindre le feu de la batterie von der Plawitz. C'est alors que le général de Ladmirault fait porter aux généraux du Barail, Legrand et de France l'ordre d'agir avec leur cavalerie pour dégager sa droite.

L'aide de camp du commandant du 4e corps, le capitaine de la Tour du Pin, part au galop pour avertir ces officiers généraux et leur transmettre l'ordre suivant: « Ramasser toute la cavalerie ; la faire charger en masse, afin de dégager la droite de la ligne menacée. »

Prenant sa course vers le ravin de Bruville, le capitaine de la Tour du Pin rencontre d'abord le général du Barail à la tête du 2e chasseurs d'Afrique, puis le général Legrand devant sa division, enfin le général de France avec sa brigade de la garde.

A tous trois, il présente la situation, le but de son général (le général Legrand appartient seul au commandement du 4e corps), et tous trois font rompre aussitôt à droite pour franchir le ravin, qui contourne le plateau de Gréyère.

Il y a toujours la même grande poussière à l'horizon. Des officiers de la division Legrand échangent quelques paroles avec le capitaine de la Tour du Pin. On lui demande ce qu'il pense de ce nuage.

« Nous avons d'abord cru, dit-il, que c'était de la poussière française: une grande reconnaissance de la cavalerie du maréchal Le Bœuf; mais nous nous trompions, c'est de la poussière prussienne. Ce sont des réserves qui entrent en ligne. La bataille n'est pas finie. »

En ce moment, toute cette partie du champ de bataille ressemble à une mer agitée.

Tandis que l'infanterie des généraux de Cissey et Grenier repousse définitivement les Allemands au delà du ravin de Gréyère, on distingue à droite, du côté et au delà de la cavalerie ennemie, des points noirs qui annoncent la présence de nombreux bataillons. Le brouhaha de la bataille a cessé depuis un instant. Le trépignement de nos cavaliers qui, tout en entourant leur poignet de leur mouchoir pour mieux assujettir le pommeau du sabre, attendent avec impatience l'ordre de foncer sur l'ennemi; le hennissement des chevaux, dont les oreilles se dressent, forment un tableau étrange, dont les spectateurs de cette lutte épique conserveront toujours le souvenir.

A cette heure, les chasseurs d'Afrique de du Barail et la brigade de la garde du général de France, après maintes évolutions préparatoires, non exemptes de peine ni de dangers, exécutées depuis le matin autour du champ de lutte, derrière le rideau des bois et des taillis de chênes, sont venus se poster côte à côte avec la cavalerie du général Legrand, tous les cavaliers attendant, en face de l'ennemi, l'occasion de prouver ce qu'ils valent.

Sur l'avis du commandant du 4e corps, cette vaillante cavalerie se dispose rapidement au combat.

Les chasseurs d'Afrique du 2e régiment, qui ont reçu l'ordre de charger les premiers pour déblayer le terrain, ouvrent sans retard de la façon la plus brillante ce gigantesque carrousel, un des plus beaux qu'ait offerts la guerre moderne, puisque cent vingt-six escadrons doivent y figurer!

Peu de temps avant la charge, ce régiment s'est trouvé sous le feu des batteries allemandes, et quelques obus tombés dans les rangs ont blessé des hommes et des chevaux. Les cavaliers atteints ont mis pied à terre pour se faire panser. Tous remontent précipitamment à cheval pour la charge: tel, l'épaule contusionnée par un éclat d'obus, galope en bras de chemise, n'ayant pas eu le temps de remettre sa veste; tel autre, le bras en écharpe, charge la bride aux dents.

Pour joindre l'ennemi, il faut descendre dans un énorme ravin presque à pic, franchir un ruisseau profond et fangeux,

remonter ensuite le revers opposé et, alors seulement, se former sur le plateau.

Ce mouvement difficile est néanmoins exécuté avec une rapidité admirable par les chasseurs d'Afrique, que le général du Barail a enlevés avec une extrême vigueur.

A la voix de leurs chefs, on voit alors passer comme un éclair ces intrépides « *chasse-marais* », tous soldats faits et habitués aux dangers qu'ils affrontent chaque jour dans le désert.

Le régiment en colonne franchit au galop le ravin, traverse le ruisseau, gravit à toute allure l'escarpement qui le sépare de l'ennemi, saute la route, et débouche à fond de train sur le plateau de la Grange ou d'Yron, d'où les Prussiens canonnent notre cavalerie avec vivacité.

« Aux canons! » s'écrie le colonel de Lamartinière, et, faisant exécuter un à-gauche à ses quatre escadrons, il les lance en fourrageurs sur la batterie ennemie, dont les coups ralentissaient l'élan de nos colonnes d'attaque.

Cette charge brillante s'effectue en face de la ferme de la Grange, perpendiculairement à la route de Mars-la-Tour à Jarny.

Nos chasseurs d'Afrique partent couchés sur l'encolure de leurs petits chevaux barbes, la pointe du sabre en avant, en poussant des hourras frénétiques, et se précipitent avec tant d'impétuosité, que les artilleurs ennemis n'ont que le temps de lancer deux obus seulement sur les assaillants.

Sans ralentir leur allure, nos escadrons traversent la batterie prussienne, tout en sabrant les artilleurs, qui s'enfuient épouvantés; un jeune officier au visage énergique et basané, le sous-lieutenant Claverie, aidé par les hommes de son peloton, met plusieurs pièces hors d'usage et est cité pour ce fait à l'ordre de l'armée.

La batterie est dépassée.

Le 4e escadron du 2e dragons de la garde royale, qui sert de soutien à cette batterie, accourt à son aide; mais, en un clin d'œil, il est enfoncé, culbuté et haché à coups de sabre.

A ce moment débouchent en avant, et sur la droite des chasseurs d'Afrique, les masses de la cavalerie allemande, dont les flanqueurs s'ébranlent contre eux.

Le 13e régiment de dragons de Schleswig-Holstein, reconnaissable au galon blanc qui borde le collet et les parements écarlates des tuniques bleu clair de ses cavaliers, se présente.

Sans ralentir leur allure et emportés par leur élan, les « Africains » exécutent au train de charge une grande conversion sur la droite, et poussent, bride abattue, jusqu'au sommet

du plateau que couronnent ces dragons, rangés en masse immobile, le court mousqueton Dreyse à la main. Une décharge meurtrière décime, de loin, nos chasseurs; sans daigner y répondre, ils enfoncent ces premiers escadrons, frappant d'estoc et de taille.

Dans ces moments suprêmes où la patrie seule fait entendre sa noble voix, on retrouve toutes les vertus guerrières, dont on fait trop peu de cas lorsque le danger n'est plus à nos portes.

Quelques-uns de nos chasseurs d'Afrique se signalent ce jour-là par des actes d'une folle bravoure.

Un d'entre eux, le nommé Anglade, blessé grièvement d'un éclat d'obus au poignet droit, pendant l'attaque qui a eu lieu à l'ouest de la ferme de Gréyère, a l'avant-bras enveloppé et soutenu entre deux lattes en bois arrachées à une persienne de cette ferme. Aussitôt le pansement terminé, il remonte à cheval, tant bien que mal et, la bride aux dents, charge les Prussiens avec son escadron. On le voit au milieu des dragons bleus, armé d'un tronçon de sabre et dépassant les plus hardis.

Après le premier ralliement, ce véritable héros demande à grands cris à retourner au combat; il s'élance, mais alors sans armes, dans la mêlée, car son tronçon de lame vient d'être brisé et cette fois au ras du pommeau. Après cette seconde charge, on ne le revit plus. Il était resté sur le champ de bataille parmi les morts et les blessés; toutefois, à la nuit tombante, il eut encore la force de se traîner dans la direction de Metz. Sa première blessure nécessita l'amputation et, deux mois après, il reparut à son régiment.

Les exemples de dévouement ne furent pas plus rares que les actes de courage. Citons-en un entre mille.

Le capitaine Fallet, commandant le 5e escadron de ce même régiment, se trouve avec ses soldats au milieu de la mêlée. La mort frappe de toutes parts : elle est inexorable. Chasseurs d'Afrique et dragons de Schleswig-Holstein s'entre-tuent sans merci. On se pousse, on se bouscule au milieu du sifflement des balles, du pétillement de la fusillade et du cliquetis des sabres qui s'entre-choquent.

Tout à coup, le cheval du capitaine Fallet est abattu, l'officier tombe; il va périr sans doute, mais un brave chasseur, dont nous regrettons vivement de ne pas savoir le nom, vient de l'apercevoir. Il saute à bas de son cheval et offre sa monture à l'officier qui refuse. Mais le soldat insiste : « Montez, mon capitaine, dit-il à son chef, votre vie est plus précieuse que la mienne! »

Le capitaine Fallet enfourche cette nouvelle monture et, tout couvert de sang et de poussière, rentre dans la mêlée. Le

chasseur y rentre, lui aussi. Un coup de pointe le débarrasse d'un grand diable de dragon prussien très bien monté, qui roule à terre en entraînant sa selle, dont les sangles viennent d'être rompues. Le chasseur s'empare du cheval de ce dragon, et rejoint son escadron sur cet animal qu'il a monté à cru.

Le capitaine adjudant-major François, bien que blessé, ramène également en main le cheval d'un dragon ennemi, qu'il a pris après la charge.

En entraînant ses hommes au plus épais des escadrons allemands, le colonel de Lamartinière est blessé, mais il reste intrépidement en selle, encourageant ses hommes de la voix et de l'exemple. A côté de lui tombent, frappés à mort, le lieutenant en second Brugière, du 5e escadron, et le sous-lieutenant Bléthener, du 6e escadron. Le capitaine-commandant Brouard, du 6e escadron, reçoit deux coups de sabre ; le capitaine adjudant-major François, comme nous venons de le dire, est mis hors de combat. Dix-neuf sous-officiers et cavaliers sont tués et vingt-sept blessés.

Cependant le gros de la cavalerie du général von Barby se précipite à son tour pour dégager le 13e dragons, mais, en se heurtant contre ces masses trop nombreuses, les chasseurs d'Afrique se dégagent des premiers détachements ennemis, puis, conversant toujours à droite, se rallient en un clin d'œil, à l'angle formé par la route de Jarny et un petit bois.

Là, ils s'arrêtent, font tête à l'ennemi qui a tenté de les poursuivre jusqu'à la hauteur de Ville-sur-Yron et fusillent, de pied ferme, les lourds dragons bleus qui s'arrêtent indécis. Bientôt, c'est au tour de ces derniers à sonner le ralliement, car toute notre cavalerie s'apprête à passer le ravin.

Dans ce fait d'armes téméraire, la rapidité avait enlevé le succès et atteint le but que l'on se proposait, car la batterie sabrée ne reparut plus de la journée. Ce bel engagement valut au 2e chasseurs d'Afrique les éloges réitérés du général commandant le 4e corps.

Ajoutons que les médecins et les vétérinaires de ce régiment s'étaient acquittés de leur noble mission de la façon la plus brillante. Ils s'étaient établis sur le revers du chemin de Mars-la-Tour à Jarny, et là, avec un calme stoïque, prodiguaient leurs soins aux blessés, au milieu de la fusillade et des cavaliers combattants. Le cheval de l'un de ces docteurs disparut même dans la mêlée et se trouva, le soir seulement et sans selle, à Bruville.

— Pendant ce temps, les généraux Legrand et de France ont pris leurs mesures pour attaquer la cavalerie allemande, qui

s'est portée en avant et forme deux masses, dont l'ensemble présente l'aspect d'une tenaille.

La première de ces masses, à laquelle vient se rallier le 13e dragons et qui est composée du 19e dragons, du 4e cuirassiers et du 13e uhlans, est sur une ligne perpendiculaire à la route; sa droite est à deux cents mètres environ de celle-ci: la deuxième masse (16e dragons, 10e hussards et deux escadrons du 2e dragons de la garde) est formée sur deux lignes à peu près parallèles à la même route.

Tout à coup on entend un bruit singulier, et l'on voit passer comme une bande de lions tous ces beaux régiments de cavalerie des généraux Legrand et de France, qui, ne rencontrant plus le feu de l'artillerie si brillamment enlevée par nos chasseurs d'Afrique, franchissent en colonne le ravin et la route et débouchent sur trois lignes se débordant.

Le piétinement des chevaux fait trembler la terre. En voyant nos soldats si braves, si fiers, on sent que la France, quoique malheureuse, ne peut tomber!

En première ligne, les 2e et 7e hussards, serrés dans leurs dolmans marrons à tresses blanches et vertes à tresses jaune d'or, fringants comme en un jour de parade, la pointe du sabre en avant et guidés par leurs vaillants colonels Carrelet et Chaussée.

En seconde ligne, le 3e dragons entraîné, lui aussi, par ses chefs, s'élance dans cette fournaise qui engloutit tant de monde. Le général Legrand charge à la tête de ce régiment.

Puis, en troisième ligne, les lanciers de la garde, portant la veste bleu de ciel à col et passepoils écarlates, le czapska bleu de ciel recouvert en toile cirée, et les dragons de l'impératrice, à l'habit vert clair avec épaulettes et aiguillettes de fil blanc, coiffés du casque de cuivre à crinière flottante et à aigrette de cimier en crin noir. Les colonels de Latheulade et Sautereau-Dupart conduisent ces régiments d'élite, entièrement composés de vieux soldats, à la figure hâlée, aux longues moustaches, et qui passent avec une telle rapidité, qu'on a peine à apercevoir leurs figures poudreuses et martiales.

La division de cavalerie de Clérambault, moins la brigade de dragons de Juniac, accourt également à portée du combat.

— En recevant l'ordre de charger, le général Legrand a formé, en colonnes serrées par brigade, sa division qui était en bataille au nord de la ferme de Gréyère.

La brigade légère (2e et 7e hussards) s'ébranle la première, fait demi-tour par pelotons à droite et rompt par quatre au galop. Nos hussards descendent le ravin d'une vitesse insensée;

les hommes s'écrient joyeusement : « On va charger! ça va chauffer! »

On va droit devant soi, passant par-dessus les haies, sautant des rigoles et des fossés, traversant des cours de ferme. Les obus prussiens font la conduite à nos hussards; toutes les habitations, d'ailleurs, sont silencieuses, abandonnées, désertes. Cependant, dans une cour de ferme, un malheureux enfant d'une douzaine d'années, debout dans un tombereau, pousse des cris aigus, danse et gambade en regardant passer nos cavaliers. Quelque pauvre petit idiot qu'on a oublié là.

Le 3e dragons s'avance en deuxième ligne, comme nous l'avons dit, débordant à droite la brigade légère.

La brigade de France (lanciers et dragons de la garde) a également rompu par pelotons à droite et forme la droite de ce vaste mouvement destiné à déborder l'ennemi. Cette brigade formée en colonne serrée traverse le ravin, sur la droite de la division Legrand, et se forme à gauche en bataille de manière à prolonger cette division en arrière à droite, les lanciers précédant les dragons de l'impératrice qui débordent à droite; cette brigade s'avance au pas dans la direction du village de Ville-sur-Yron.

— Cependant, les trois régiments du général Legrand ont remonté le ravin, franchi le chemin de communication de Mars-la-Tour à Jarny, exécutent un mouvement de pelotons à gauche et se trouvent haletants, en nage, hommes et chevaux, adossés à un bois. Là, ils se forment en bataille, faisant face à Ville-sur-Yron et ayant même derrière eux la ferme de la Grange.

Le 3e dragons est placé à la droite de la ligne, qui se continue par les 2e et 7e hussards, ce dernier appuyant sa gauche sur le chemin de Jarny.

Plus de projectiles prussiens. La division Legrand voit se rallier devant elle le 2e chasseurs d'Afrique, qui, par sa charge en fourrageurs si bien menée, vient de dégager le plateau et a contraint à une retraite précipitée la batterie prussienne qui mitraillait notre cavalerie.

Mais, quand les chasseurs d'Afrique, en se ralliant, déblayent le terrain, cette division aperçoit devant elle, à travers la poussière, un immense développement de cavalerie ennemie qui se tient immobile sur la crête. Deux régiments sont rangés en bataille, et, derrière leur aile gauche, se tiennent plusieurs autres régiments formés en masse profonde.

La brigade de hussards fait face à la première masse de l'ennemi; le 3e dragons, ainsi que la brigade de la garde, sont opposés à la deuxième masse.

La distance qui sépare les deux cavaleries est de sept à huit cents mètres environ. La cavalerie allemande continue à déboucher en colonne avec distance, au pas. La tête de colonne est à hauteur du centre de la division Legrand.

A cet instant, le capitaine de la Tour du Pin, qui a accompagné les lanciers et dragons de la garde dans leur marche en avant, montre au général de France les cavaliers allemands à petite portée de fusil et revient encore assurer le général Legrand du concours du commandant de cette brigade. Au même moment, un second aide de camp du général de Ladmirault apporte au général Legrand l'ordre de ne pas différer l'action et de charger sans délai.

Si le commandant du 4e corps envoie cet ordre, c'est parce qu'il aperçoit des essaims de tirailleurs descendant de Tronville et décelant une nouvelle attaque d'infanterie, contre les progrès de laquelle il redoute de voir se buter notre charge, si elle tardait davantage.

« Il est trop tard, le moment est passé ! » dit alors au général Legrand le général du Barail, qui vient de rallier ses chasseurs sans avoir été soutenu.

On s'arrête un instant. Le colonel Carrelet, du 2e hussards, comme la distance est très grande, demande au général Legrand à entamer, avec le mousqueton-chassepot, la masse profonde de la cavalerie allemande qu'on aperçoit à quelque huit cents mètres, arrêtée sur la crête du ravin.

Le général Legrand, plein d'une ardeur chevaleresque et brûlant d'aborder l'ennemi, répond : « Non, non, au sabre ! » et il donne l'ordre au général de Montaigu d'enlever sa brigade et de commencer la charge.

Le colonel Carrelet réitère sa demande à son commandant de brigade : « Laissez-nous faire un feu avant de charger, mon général, dit le colonel. — Non, répond le général de Montaigu, l'ordre est formel. » Et, mettant l'épée à la main, il s'écrie : « A l'arme blanche, allons, messieurs ! »

Le colonel Carrelet se tourne alors vers son régiment, le 2e hussards, qu'il embrasse du regard, et, debout sur ses étriers, le sabre haut, avec un geste qui peut-être paraîtrait banal sur le champ de manœuvre, mais qui est sublime, à ce moment-là, commande d'une voix éclatante : « Escadrons, garde à vous ! Pour charger ! Sabre à la main ! Au galop, marche ! »

En même temps, les trompettes sonnent la charge, signal décisif et tous les officiers répètent le commandement : « Chargez ! »

A ce commandement, les quatre escadrons du 2e hussards (le

5e a été détaché auprès de la division de Cissey), ainsi que le 7e hussards mettent le sabre à la main, commencent aussitôt la charge de pied ferme, et partent au bruit des fanfares du galop. Dragons de la ligne, dragons de l'impératrice et lanciers de la garde suivent ce tourbillon. Un quart de lieue les sépare du front de bataille ennemi.

Plusieurs escadrons n'ont pas eu le temps de se former complètement, la ligne est un peu ouverte. N'importe!

L'entrain des hommes est admirable. Les officiers n'ont pas besoin de les exciter. Il y a de l'émotion dans tous les cœurs, mais une émotion haute et généreuse.

Les excellents, légers et courageux petits chevaux barbes bondissent de sillon en sillon. Le cheval, aussi bien que le cavalier, s'anime et se grise à la guerre.

Rapidement la distance se rapproche, et à travers le nuage de poussière qui les enveloppe, nos hussards aperçoivent la ligne ennemie imposante et calme, qu'on a négligé de faire battre par l'artillerie et qui les attend de pied ferme sur le haut de la crête, sans reculer d'une semelle. C'est une grande masse composée du 13e dragons, colonel von Brauchitsch, dont les cavaliers se détachent comme des colosses sur l'horizon.

Ce régiment est formé en bataille, avec des pelotons en colonne aux ailes : sa gauche est appuyée à la division entière de cavalerie prussienne, en colonnes serrées, et forme ainsi la droite d'une tenaille mouvante prête à recevoir le choc du 2e hussards français, tandis que le 7e régiment de cette arme donnera, partie dans un intervalle, partie contre le 13e dragons allemands.

A la vue de la ligne de nos hussards qui accourt, comme un ouragan, quelques dragons bleus se dégagent vivement de la troupe ennemie pour reconnaître l'attaque fournie à pleine allure déjà, malgré la longue pente contraire.

Les dragons allemands, surpris, restent toujours immobiles sur la crête, sauf à l'aile droite; des pelotons la prolongent, en se reformant face à la brigade de Montaigu.

Cent cinquante à deux cents mètres séparent à peine les deux troupes, quand un mouvement d'hésitation, d'arrêt presque, se produit sur toute la ligne de bataille de la brigade légère française : « C'est de la garde! » s'écrie-t-on de toutes parts. Cette erreur est due à la tranquillité avec laquelle la colonne ennemie attend notre attaque ! elle est due aussi à l'ignorance où l'on se trouve de la position des deux régiments de la brigade de France.

Toutefois cette hésitation n'est pas de longue durée. C'est la tête de colonne ennemie composée de dragons royaux que

nos cavaliers ont devant eux. Comme cette tête de colonne se trouve encore éloignée de cent à cent cinquante mètres, le 6e escadron et la gauche du 5e escadron de notre 7e hussards exécutent une conversion à droite, afin de prendre part à l'action.

Cependant nos hussards approchent, approchent toujours. Superbes de crânerie et d'entrain, ils rassemblent et enlèvent violemment leurs chevaux.

Bien que le hussard contemporain nous donne une faible idée de ce que fut jadis le houzard français, c'est encore le cavalier le plus pimpant de notre armée.

Hélas! où est-il le temps où un hussard était un être à part, redouté de l'ennemi, adoré des femmes, admiré des hommes? Les Lassalle, les Pajol, les Colbert, les Curély, les de Brack, ces glorieux sabreurs dont l'intrépidité n'a pu jamais être surpassée, ont laissé d'impérissables souvenirs dans les fastes de la cavalerie légère. Ces hussards épiques, avec trente cavaliers, jetaient l'épouvante dans toute une armée. Les vieux régiments de l'arme: Berchiny, Chamborand, Lauzun, se glorifiaient encore du nom de leurs fondateurs. Il y en avait des bleu national, des bleu céleste, des rouge écarlate, des verts, des blancs et des gris; il y en avait eu des noirs; quelques-uns portaient la pelisse d'une couleur différente de celle du dolman. Les hongroises variaient également, et chacun de ces régiments se croyait et se disait le plus beau et le plus vaillant, et tenait à le prouver aux belles et à l'ennemi.

Enfin les dolmans marrons galonnés de blanc des Chamborand (l'ancien 2e hussards) et les marron vert galonnés de jaune du 7e régiment de l'arme, ne sont plus qu'à une vingtaine de mètres de la crête du plateau d'Yron, quand les dragons prussiens poussent soudain les trois hourras réglementaires, font feu de leur mousqueton attaché à l'arcon, mettent vivement le sabre à la main et descendent en ordre majestueux, le casque noir à l'aigle d'or enfoncé sur les yeux, et en formant, comme nous venons de le dire, la droite d'une tenaille mouvante. Ces dragons viennent à nous, mais viennent au pas, comme certains de leur force, au-devant de notre torrent.

A la décharge de mousqueterie des cavaliers allemands, un grand cri se fait entendre : « Chargez! chargez! » Qui le pousse, ce cri? Tout le monde. Il sort à la fois de toutes les poitrines. Des acclamations frénétiques de : « Vive l'empereur ! » l'accompagnent. On entend le petit bruit sec des revolvers déchargés en même temps. Il nous semble que le canon et la mousqueterie se taisent.

Nos officiers sont en première ligne, couchés sur l'encolure de leurs chevaux, les étriers chaussés jusqu'au talon, l'éperon au flanc, les rênes courtes, le sabre et une poignée de crins dans la main gauche, le revolver dans la main droite ; ils jettent plusieurs coups de feu dans la muraille vivante qui leur fait face et entrent dans cette muraille, enlevés, poussés, portés par les cavaliers de leurs pelotons, qui s'écrient : « Les voilà ! les voilà ! Nous les tenons ! »

Le choc est terrible, la rencontre est sanglante, l'action s'engage pour ainsi dire corps à corps. Nos hussards font brèche, ils pénètrent. Aussitôt les sabres jouent des deux côtés ; chez les Allemands du taillant, chez nous de la pointe. Les officiers ennemis ne tardent pas à reconnaître la supériorité que cette dernière escrime assure aux Français et ils crient à leurs hommes d'imiter nos cavaliers.

Les plus vigoureux de nos hussards, le général de Montaigu en tête, fendent les rangs prussiens ; mais la masse des chevaux français, petits et essoufflés par la longueur du parcours, fourni à pleine allure, se brise contre le mur que leur opposent les lourds dragons ennemis, dont les montures sont très supérieures comme taille.

Le mouvement des cavaliers ennemis pour gagner du terrain à droite les a un peu désunis, de sorte qu'au moment où les deux lignes s'abordent les hussards français du 7e régiment, qui forment l'aile gauche, viennent donner dans les intervalles agrandis des dragons allemands, les traversent, se replient sur eux et les poursuivent la pointe au dos, sans rencontrer de résistance sérieuse. Mais à ce moment l'aile droite formée par le 2e hussards est refoulée sur l'aile gauche, au moment où celle-ci obtient le succès le plus complet et pousse devant elle un grand nombre de cavaliers.

Cependant le 10e régiment de houzards prussiens, devançant la masse de cavalerie qui s'avance de Mars-la-Tour, accourt au trot en ligne de colonnes, fond au galop sur la brigade de Montaigu, la refoule d'abord, puis, débordant avec ses trois escadrons par les deux ailes des dragons, continue à charger.

Alors, qui de nos hussards a traversé veut de nouveau se frayer un passage à travers les rangs reformés ; la mêlée devient enragée.

A la tête de quelques hussards, le général de Montaigu, qui, tout à l'heure au premier rang, a si bravement entraîné ses soldats à la charge, a pénétré au plus épais des rangs ennemis. Bientôt il est frappé de deux coups de sabre, sans gravité, à la tête, puis est renversé de cheval... Démonté, il court à pied,

brandissant son épée, la figure rouge de sang. Des cavaliers ennemis le poursuivent. Il va être atteint.

Un officier de houzards prussiens, dolman vert, à tresses jaunes et noires, kolbach à flamme rouge (à peu près l'uniforme de notre régiment des guides), pique droit sur le général d'une course effrénée. Il va l'atteindre. Non, le cheval est emporté, il dépasse le but.

L'officier prussien, un tout jeune homme, fait, pour arrêter sa monture, de vains efforts; le cheval continue sa course et l'emmène au milieu d'un petit groupe de lanciers de la garde, qui accourent la lance baissée. Ce malheureux reçoit au passage cinq ou six coups de pointe, dont un en pleine gorge; il tombe à la renverse sur la croupe, puis glisse, mais une jambe est engagée dans l'étrier.

Hussards du 2e régiment sabrant les dragons de Schleswig-Holstein.

Ainsi accroché par le pied, l'officier est traîné pendant une cinquantaine de mètres; il se détache enfin du cheval et reste immobile par terre, sur le dos. L'animal aussitôt s'arrête, un de nos lanciers s'approche, le prend par la bride et l'emmène. Mais, de nouveaux houzards ennemis entourent le général de Montaigu, qui, après une défense désespérée, est forcé de rendre son épée teinte de sang à un lieutenant de houzards allemands. Son officier d'ordonnance, le sous-lieutenant d'Imécourt, de notre 7e hussards, après avoir défendu son chef jusqu'à la dernière extrémité, peut échapper aux mains des ennemis, grâce à un hasard providentiel.

Le commandant en second de ce 10e houzards prussiens tombe mortellement blessé.

Le cheval d'un lieutenant de notre 2e hussards, qui a reçu un violent coup de pointe dans l'épaule, se cabre follement, après un écart terrible. Presque désarçonné, l'officier français est comme remis en selle par une masse, qui lui tombe sur le bras gauche. C'est un hussard, son plus proche voisin, qui vient d'être atteint et renversé.

Un capitaine de dragons ennemis se précipite à son tour. Notre officier tire un coup de revolver. La tête blonde du *dragoner* ennemi disparaît le long de l'encolure du cheval, le corps s'affaisse et roule.

On sut, après l'affaire, que les dragons royaux du 13e régiment portaient, entre le drap du vêtement et la doublure, une épaisse lame de cuir d'un centimètre et plus. Nos hussards, en effet, sont surpris de sentir la pointe de leurs sabres s'arrêter sur la poitrine des cavaliers ennemis. Cette mode conservatrice, bien que nullement chevaleresque, n'est d'ailleurs pas contraire aux droits de la guerre.

Une singulière tactique, également employée par un grand nombre de cavaliers ennemis, est celle-ci : aussitôt que l'un d'eux est touché, cet Allemand appuie tout le poids de son corps sur un étrier, après avoir déchaussé l'autre étrier ; la selle tourne alors, passe sous le ventre du cheval, et le cavalier tombe à terre. S'il n'est que légèrement blessé, ce cavalier s'enfuit à toutes jambes. Si sa blessure est plus sérieuse, il se couche et fait le mort, ce qui explique les deux ou trois cents chevaux laissés entre nos mains à l'issue de cette charge.

Le 2e hussards, notre ancien Chamborand, est tombé, comme la foudre, sur le 13e dragons prussiens rangé en bataille et a promptement engagé l'action corps à corps ; mais suivi de trop près, à trente mètres environ, par les lanciers de la garde, le 2e hussards se trouve tout à coup resserré entre les lanciers français et la cavalerie ennemie.

Ce brave régiment subit des pertes considérables et, malgré l'habileté du colonel Carrelet, qui le commande, il éprouve beaucoup de difficultés à se dégager d'abord et à se rallier ensuite.

Ce brave colonel s'épuise en efforts surhumains pour rallier ses hommes. Son malheureux cheval a le poitrail presque coupé en morceaux et laisse, derrière lui, une large trace rouge.

Un adjudant du même régiment (2e hussards) sort de la mêlée, épuisé, haletant, les yeux hagards, tout couvert de sang, sur un cheval à moitié fourbu. Ses vêtements en lambeaux et son sabre en tire-bouchon témoignent éloquemment des combats corps à corps qu'il a dû livrer. Il ramène un de ses officiers qui est littéralement haché de coups de sabre : nez enlevé, poignets coupés, etc., etc....

Dans cette lutte sanglante, le 2e hussards déploie toute la noble ardeur dont ses chefs sont animés. Le lieutenant-colonel Hervé de Planhol, le chef d'escadrons Duhesme, les hussards Noël et Charles se font remarquer entre tous.

Vingt-trois officiers de ce régiment sur trente-deux sont tués,

blessés ou disparus, et quatre-vingts de ses sous-officiers, brigadiers et cavaliers sont mis hors de combat.

Parmi les officiers frappés dans cette lutte sanglante, on compte le chef d'escadrons du Plessis (un coup de pointe); le capitaine commandant de Maussion, mort de ses blessures; le capitaine adjudant-major de Saran (deux coups de sabre); les capitaines Gauthier (quatre coups de sabre), Esquer (cinq coups de sabre); les lieutenants Louat, de Montréal, de Saint-Martial, Weill (quatre coups de sabre), Lepennetier, Emery; les sous-lieutenants d'Astanières (un coup de pointe et deux coups de sabre dont un a fortement entamé le crâne), Jumelle (quatre coups de sabre), Hainglaise (mort de ses blessures), Longuet (cinq coups de sabre), Paul Cuny (cinq coups de sabre), Dusseau (neuf coups de sabre et deux coups de pointe), Seroux.

Parmi les sous-officiers les plus grièvement atteints, se trouvent l'adjudant Boé; les maréchaux des logis-chefs Dutrey et Badez; les maréchaux des logis Lebouteiller, Prat, Forrest (six coups de sabre), Valaize, Beaumont, Leguen; le brigadier-fourrier Cottret; le brigadier May (deux coups de sabre et deux coups de feu).

Le hussard Noël a reçu sept coups de sabre; Cornet (quatre coups de sabre), François (six coups de sabre). Enfin les deux trompettes Coste et Balasse, bien que blessés, n'ont pas cessé un seul instant de sonner la charge.

Le maréchal des logis Leguen, vieux soldat, ayant droit à sa retraite, mourut à l'hôpital de Metz, à la suite de trois amputations successives causées par plusieurs coups de feu aux mains et aux articulations des poignets. Ce vaillant sous-officier put du moins vivre encore assez de jours pour pouvoir contempler, avant de mourir, le ruban de la Légion d'honneur qui fut la juste récompense d'une carrière sans reproches.

Tout ce sang généreux n'eût pas été répandu en vain, si nous avions su profiter, dans la suite, du succès qui s'était manifesté en notre faveur.

Quoique fort éprouvé de son côté, le 7e hussards comptait également plus de blessés que de morts.

Cependant le sous-lieutenant Larbalétrier avait disparu dans la charge : son corps fut retrouvé le soir même, portant la trace d'un coup de feu dans le ventre et ne donnant plus signe de vie.

Les officiers blessés dans cette charge furent : le colonel Chaussée (quatre coups de sabre); les chefs d'escadrons de Gaucourt et de Kergrè; le capitaine Klotz; les lieutenants Devols et Malin; les sous-lieutenants Fagot et Flahaut.

Le 7e hussards comptait donc un officier tué, huit officiers blessés, — un sous-officier tué, six blessés, deux disparus, — quatre hommes de la troupe tués, trente-huit blessés et deux disparus.

— Cependant le général Legrand, qui se trouvait à la tête du 3e dragons, s'est élancé à son tour, en voyant un nouveau régiment de dragons prussiens, le 19e oldenbourgeois, exécuter un changement de front et menacer de prendre la brigade de Montaigu par son aile droite.

Au moment où il a reçu l'ordre de charger l'ennemi, le colonel Bilhau, commandant du 3e dragons, n'avait que deux escadrons sous la main, les 3e et 4e.

Le général Legrand les enlève vigoureusement et, à la tête de cette petite réserve, se précipite au cri de : « Vive l'empereur! » sur la droite de nos hussards.

Ce valeureux officier général, suivi seulement du colonel Campenon, son chef d'état-major, du lieutenant d'état-major Voirin, son aide de camp, du sous-lieutenant de Maestre du 7e hussards, son officier d'ordonnance, d'un capitaine, d'un maréchal des logis et d'un trompette du 3e dragons, s'est élancé avec un magnifique entrain, à cent pas en avant de ses dragons, pour appuyer sa première ligne.

C'est un magnifique soldat, portant la tenue d'officier d'Afrique, avec ses cheveux blancs, ses moustaches noires retroussées en croc, son haut képi galonné et sa grande ceinture de laine rouge roulée sur le dolman à larges tresses retenues par des olives de soie.

Les braves dragons, à sa suite, traversent le ravin large et profond d'Yron, sans se préoccuper de la masse d'ennemis qu'ils ont devant eux, et se précipitent la pointe du sabre en avant sur la cavalerie prussienne. Ils poussent leur charge à fond, abordent franchement les houzards du 10e régiment prussien qui leur sont opposés, les culbutent, mais à ce même instant ils sont pris en flanc par le 19e dragons d'Oldenbourg, qui s'est rabattu en ligne sur leur attaque et ils se retirent en passant sur les cadavres des houzards tombés sous leurs coups.

C'est pendant cet épisode de la bataille que le général Legrand est *assassiné*.

Son cheval a été tué et lui-même renversé. Dans sa chute, son épée s'est brisée. Il est donc *démonté* et *désarmé*. Des ennemis loyaux le respecteraient.

Mais ceux qui n'ont jamais appelé à leur aide que l'incendie et la dévastation, ces Allemands, aussi insolents plus tard

qu'ils avaient été souples et plats, lorsqu'il s'agissait de pénétrer dans nos arsenaux, dans nos ministères et dans notre vie intime, ces Allemands, disons-nous, ne sont pas animés de sentiments aussi chevaleresques que nos généreux soldats et ne doivent pas respecter un ennemi hors de combat.

Lorsque le général Legrand est tombé, désarmé, une jambe prise sous sa monture, une douzaine de drago oldenbourgeois s'acharnent sur lui pour le larder et le foulent aux pieds de leurs chevaux. Ils le criblent de coups de sabre et, semblables à des bêtes fauves, ne l'abandonnent qu'après l'avoir assassiné.

Cet infortuné général se trouvait à ce moment séparé du colonel d'état-major Campenon et de ses autres officiers. Seul, son aide de camp, le lieutenant d'état-major Voirin, sorti de Saint-Cyr (en 1867) avec le numéro 1, se trouve à ses côtés; cet officier saute aussitôt à bas de son cheval pour couvrir son chef de son corps, mais il est lui-même renversé et reçoit dix-sept coups de sabre. Ce brave Voirin fut plus tard abîmé dans la lutte contre les bandits de la Commune. Il avait perdu un œil, et sa mâchoire était tellement endommagée qu'il fut autorisé à porter toute la barbe, pour cacher la vue de cette dernière, blessure.

Bref, le général Legrand fut assassiné sur le plateau d'Yron, comme le général Duhesme, le soir de Waterloo, par de lâches ennemis.

Né à Versailles, le 27 janvier 1810, le général Legrand était un engagé volontaire qui ne devait sa fortune qu'à lui-même, à sa conduite et à son courage à l'armée d'Afrique. Engagé volontaire aux hussards de la garde royale en 1828, il avait obtenu, en 1837, l'épaulette de sous-lieutenant et fait son avancement jusqu'au grade de capitaine au 3e spahis : c'est là qu'il connut le commandant Fleury, du même régiment, avec lequel il resta lié. Il se distingua particulièrement à la prise de la Smala d'Abd-el-Kader ainsi qu'à la bataille d'Isly.

Chef d'escadrons au 2e chasseurs d'Afrique en 1850, il fut appelé, au commencement du second empire, auprès de son ancien camarade d'Afrique, le colonel Fleury, des guides de la garde, et fut nommé lieutenant-colonel de ce beau régiment. Il commanda ensuite le 5e cuirassiers. et, après sa promotion, en 1860, au grade de général de brigade, il obtint de retourner en Afrique, où il exerça pendant plusieurs années le commandement de la subdivision d'Oran. Pendant l'insurrection des tribus sahariennes, en 1864, sa brillante conduite lui valut la croix de grand officier de la Légion d'honneur.

Général de division depuis 1868, il commandait la 11e division militaire à Perpignan, lorsque la guerre éclata. Il sollicita un commandement actif, obtint celui de la division de cavalerie du 4e corps, et fut tué glorieusement, le 16 août, le sabre à la main, en cavalier brillant qu'il avait été toute sa vie.

Le général Legrand laissait une veuve et onze enfants (dont dix filles et un garçon qui chargeait dans les rangs à Rézonville). Ses filles sont aujourd'hui, paraît-il, dans un état plus que voisin de la gêne. Quelle honte pour une nation, que cette manière d'honorer le sacrifice de la vie fait à la Patrie, alors que notre pauvre France est mise en coupe réglée par les nombreux ministres, qui se succèdent presque journellement au pouvoir!

Oui, quelle honte! quand on songe qu'il suffit d'avoir été ministre pendant quelques jours, comme un Ricard ou un Paul Bert, pour que la veuve ait une pension princière. Or, c'est le caprice de quelques avocaillons qui suffit à faire un ministre, tandis qu'il faut au moins trente années de services militaires pour arriver à conquérir les étoiles de général!

— Dans la mêlée, où vient de succomber le général Legrand, son état-major et les officiers des 3e et 4e escadrons du 3e dragons qui le suivent, tombent presque tous sous les sabres des dragons oldenbourgeois.

Le général de Gondrecourt, commandant la brigade de dragons, se voit cerné, entouré par trois, quatre, cinq, six cavaliers ennemis. Il n'hésite pas : piquant, sabrant, il s'élance dans le groupe et, grâce à son excellent cheval, parvient à se débarrasser de ses ennemis. Un officier du 19e dragons d'Oldenbourg essaie de l'arrêter, mais le général le renverse d'un coup de pointe et rejoint ses dragons en brandissant sa lame rouge de sang, et en s'écriant : « Encore un qui n'embrassera plus sa Greetchen! » A ses côtés, son officier d'ordonnance est tombé, cruellement blessé.

Le colonel d'état-major Campenon rallie les dragons et les hussards, qui se trouvent autour de lui. C'est un grand, fort et vigoureux officier, à la voix de stentor, intrépide marcheur, enragé chasseur et solide cavalier.

Ce jour-là, il est blessé par une balle au bras gauche et, pour la quatrième fois, depuis le commencement de sa carrière militaire, il est cité à l'ordre de l'armée.

Dans cette lutte de quelques instants, le colonel Bilhau, du 3e dragons, est renversé sous son cheval, couvert de contusions, et fait prisonnier, ainsi que son lieutenant-colonel, M. Collignon, atteint de deux coups de sabre pendant la bagarre.

Le capitaine adjudant-major, M. d'Abel de Libran, blessé de dix-sept coups de sabre et d'un coup de lance, est laissé pour mort sur le champ de bataille.

Les 3e et 4e escadrons du 4e dragons perdent en outre, les capitaines-commandants Bigarré, horriblement mutilé, et Peyron, qui est gravement contusionné et renversé sous son cheval : tous deux sont faits prisonniers. Le sous-lieutenant Moulinier est tué. Quarante-sept sous-officiers ou soldats tués, blessés ou disparus, manquent à ces deux escadrons.

Cependant les 1er et 2e escadrons du même régiment, en voyant la charge, sont accourus à bride abattue. Ils se précipitent dans le gouffre béant, sans parvenir toutefois à rejoindre leurs camarades des 3e et 4e escadrons. Quand ils en sortent couverts de sang et de poussière, ils comptent au nombre de leurs blessés : le chef d'escadrons Henri de Verneville, qui les commande et qui a reçu trois coups de sabre en peu d'instants; le capitaine adjudant-major Giraudon, atteint de plusieurs blessures; les lieutenants Declève, Mossier; les sous-lieutenants Lacroix, Sangouard et de Ménonville. Plusieurs de ces derniers officiers, blessés légèrement, restent au corps.

Dix-sept sous-officiers et dragons de ce régiment sont, ce jour-là, tués ou disparaissent, parmi lesquels nous citerons : le maréchal des logis-chef Faivre, les maréchaux des logis Aubineau, Dapremont, Bottelin, Toussaint; le brigadier Tisseron.

Quarante et un sous-officiers et dragons sont blessés.

Citons l'adjudant Lux, le maréchal des logis-trompette Chailloux, le maréchal des logis Guégen; les brigadiers André, Demazures, etc.

Le chef d'escadrons Augey du Fresse, resté le seul des officiers supérieurs, prend alors le commandement du 3e dragons.

Fait curieux à signaler : son collègue du même régiment, le commandant Henri de Verneville, a, comme on le sait, été blessé. Cet officier supérieur ainsi que son frère, colonel du 11e dragons, possèdent un château situé contre le village qui porte leur nom et voisin du lieu où s'est livré ce combat de cavalerie.

En chargeant à la tête de ses escadrons, le commandant Henri de Verneville reçoit plusieurs coups de sabre, dont un lui fend le crâne, et tombe évanoui : on le transporte dans son château, et il se réveille dans sa propre chambre, dans son propre lit.

— Mais voici venir la brigade des lanciers et des dragons de la garde, sous les ordres du général de France, qui suivait la division Legrand, à une distance de vingt-cinq à trente mètres,

et qui, lancée à la rescousse, vient encore augmenter le désordre.

Cette première masse tourbillonnante va se grossir de cette nouvelle série de combattants, venant tomber en trombe, les uns sur les autres.

Les lanciers de la garde, à peine formés, sont partis au pas, sur la gauche en bataille, tandis qu'à leur droite, les dragons de l'impératrice achèvent seulement leur déploiement. Bien qu'inférieure en nombre, la cavalerie française fait face partout.

Il se produit alors un mouvement d'incertitude sur la nationalité de la troupe, qui est en vue de nos lanciers, car la distance est encore grande. Mais bientôt le doute n'est plus permis : on est à cent pas environ.

Le colonel de Latheulade levant son sabre, s'écrie : « Ce sont eux ! Chargez ! » Ce commandement est vivement répété. Nos lanciers partent au galop et fondent impétueusement, la lance croisée, sur les dragons d'Oldenbourg. Ceux-ci, de leur côté, fondent sur le régiment aux cris de « Hourra ! »

Le choc est terrible. Notre régiment de lanciers de la garde, formé en ligne, s'est élancé franchement et aborde avec un entrain remarquable la cavalerie ennemie.

La gauche de ce régiment va tomber dans la droite des troupes du général Legrand ; mais le centre perce le premier rang des cavaliers allemands, qui est presque entièrement détruit à coups de lance. De nombreux cadavres de dragons oldenbourgeois, dont la tunique bleue de ciel, au col et parements noirs, porte sur la patte blanche d'épaule, l'initiale A, surmontée de la couronne royale, jonchent le sol.

Malheureusement, la droite des lanciers de la garde va donner dans un régiment de uhlans, dont la *ulanka* (tunique) bleu foncé, porte le col, les parements et les passepoils de drap blanc. C'est le 13e régiment de uhlans hanovriens, qui accourt au trot le plus allongé.

Débordés par ces uhlans qui les prennent en flanc, nos lanciers de la garde se voient assaillis, en même temps, par le 5e escadron du 2e dragons de la garde royale qui, revenant de sa reconnaissance vers le nord, franchit haies et fossés pour venir tomber sur leurs flancs et sur leurs derrières.

Les lanciers du colonel de Latheulade plient sous ce double effort. Le 2e escadron, qui forme la droite de ce régiment, a dû charger sans avoir terminé sa formation : il est pris en flanc par deux escadrons (un du 4e cuirassiers de Westphalie et un du 19e dragons d'Oldenbourg) qui, au moment même où s'entamait cette charge, sont venus se former en potence. Cet esca-

dron est le plus éprouvé : il revient avec un seul officier, le sous-lieutenant Leconte, le maréchal des logis-chef, le maréchal des logis-fourrier, un maréchal des logis et trente lanciers environ. Tous les autres officiers, sous-officiers, brigadiers et soldats de cet escadron sont tombés tués ou blessés.

— Les dragons de l'impératrice, qui étaient en train de se former, accourent alors au secours de nos lanciers. Entraînés par leur bouillant colonel Sautereau-Dupart, le lieutenant-colonel Boby de la Chapelle, les chefs d'escadrons de Verninac et de Louvencourt, les dragons tombent, à leur tour, sur le flanc que leur présentent les uhlans hanovriens.

Quatre escadrons de quatre-vingts hommes chacun, soit un total de trois cent vingt sabres environ, prennent part à cette affaire.

Plus de six cents mètres séparent encore nos dragons de l'ennemi. Ils les franchissent avec une vertigineuse rapidité, tirent, au galop, plus de cent coups de carabines-chassepot, dont on peut constater le terrible effet et, avec trois de leurs escadrons, se jettent rapides comme la foudre sur les uhlans, qui s'approchent, au petit trot, les lances croisées. L'escadron de droite (3e), arrêté au commencement du mouvement pour faire face à droite, se rue en même temps contre un escadron ennemi, qui s'est détaché du gros de la troupe et cherche à prendre d'écharpe la brigade de France.

Les uhlans sont enfoncés, traversés, sabrés, mais la deuxième ligne formée par le 16e dragons, dont la tunique bleu de ciel porte le collet, les pattes d'épaule et les parements jaunes d'or, est encore intacte. Les dragons de l'impératrice tombent sur cette seconde ligne, qui a commis la faute de trop se rapprocher de la première et se brisent au milieu d'elle, en la brisant elle-même.

Enfin, pour compléter ce chaos, arrivent sur les derrières de la mêlée : d'un côté, les cuirassiers westphaliens (4e régiment) qui se jettent de front et ne peuvent guère y pénétrer ; de l'autre, nos infatigables chasseurs d'Afrique du 2e régiment, qui ont cessé leur feu et s'enfoncent en fourrageurs au plus épais de la lutte ; mais, l'attaque de ces derniers est, en partie, masquée par le ralliement des autres régiments français : ils se reforment alors au delà du ravin d'où ils envoient encore quelques coups de fusil aux cavaliers prussiens dispersés.

— Le désordre est alors à son comble.

Ce n'est plus ni une attaque, ni un combat, mais une mêlée vertigineuse, un tumulte furieux, une sorte de tourbillon dans lequel six mille cavaliers de toutes couleurs, de toutes armes,

s'égorgent au milieu des hourras et du choc formidable du fer, les uns avec la pointe, les autres avec le tranchant du sabre.

Six régiments de cavalerie française et autant de cavalerie allemande, sont entassés, confondus pêle-mêle dans cet étroit espace.

Un épais nuage de poussière s'élève bientôt et voile cette boucherie indescriptible : au milieu de cette poussière, qui obscurcit l'espace, on n'y voit presque plus; amis et ennemis se trouvent confondus, sans se reconnaître, grâce surtout à l'analogie que présentent certains costumes de notre cavalerie avec ceux de la cavalerie prussienne. Cette masse confuse de cavaliers tourbillonne et se mêle à ce point qu'on ne peut distinguer les Français des Allemands; les sabres frappent toujours sans relâche et tuent au hasard.

C'est un spectacle épique.

Qu'on se représente le soleil bas déjà sur l'horizon, éclairant ces deux grandes masses de cavalerie qui s'entre-choquent.

Jamais scène de guerre n'offrit un caractère plus saisissant plus dramatique.

On voit alors se renouveler une de ces scènes grandioses, une de ces luttes homériques, qui atteint, dans ses proportions, ce que les grandes guerres du commencement du siècle ont pu nous offrir de plus impressionnant.

En voyant tous ces régiments de cavalerie s'entre-choquer, en entendant tonner le canon, dont le bruit terrible réveille toute la contrée, en voyant ces cavaliers se heurter avec rage et frénésie, il semble que le ciel va s'effondrer sur la terre. On pense alors aux grandes charges de cavalerie de Marengo, d'Iéna, d'Eylau, de la Moskowa, de Champaubert, de Waterloo, et de vingt autres champs de bataille.

Il semble qu'on voit passer les ombres des Murat, des d'Hautpoul, des Ney, des Montbrun et de tant d'autres héros, dont les noms sont impérissables.

Au premier choc a succédé une sanglante mêlée, l'une des plus curieuses de l'histoire militaire et qui dure une dizaine de minutes environ.

A partir de ce moment, il est difficile de raconter nettement les incidents de cette lutte formidable.

Des milliers de sabres sont croisés, les rangs confondus. Les premiers escadrons prussiens ont été détruits; chevaux et cavaliers tombent les uns sur les autres et couvrent déjà la terre.

C'est sur des cadavres qu'on galope, qu'on se cherche, qu'on se poursuit et qu'on se tue. Ce ne sont plus que coups de sabre et de lance, détonations de revolvers et de mousquetons; toutes

les armes agissent à la fois. On entend les cris et les commandements et aussi les gémissements dans les deux langues.

Tout cela forme un tumulte immense. Des hommes renversés de leurs chevaux, parfois se relèvent encore sur leurs genoux, pour donner un dernier coup de sabre à l'ennemi. A chaque instant, on voit surgir de nouveaux combattants qui s'engouffrent, pêle-mêle, dans ce chaos.

Les terribles lattes, recouvertes de sang, dominent ce tumulte effroyable, la fumée et la poussière semblent, en montant vers le ciel, refléter le rouge sombre de la bataille et la terre en tremble, car les feux d'une artillerie formidable, ajoutent encore à l'horreur du spectacle.

Enfin, c'est le suprême moment où chacun frappe d'estoc et de taille.

Nos malheureux lanciers de la garde, qui ont donné dans l'aile droite de la division Legrand, sont pris par notre 3e dragons, à cause de leur veste bleu de ciel de petite tenue, pour des dragons prussiens et sont massacrés sans pitié. Au milieu des imprécations, des détonations et du cliquetis des sabres se choquant les uns contre les autres, on distingue à peine les cris de : « Ne nous frappez pas! Nous sommes Français. — Pas de quartier ! » leur répondirent nos dragons, qui ont vu des uhlans clouer au sol les blessés, et qui, pensant à une ruse de l'ennemi pour les arrêter, frappent toujours. Quelles horribles scènes; mais comment faire pour y mettre fin ?

Le colonel de Latheulade, atteint de nombreuses contusions, heureusement sans gravité, son sabre rouge de sang jusqu'à la garde et dont la lame s'est tordue, s'occupe de rallier ses lanciers, quand un gros de dragons prussiens l'entourent et se jettent sur lui, le sabre haut.

Sans perdre un seul instant son sang-froid, le brave colonel tient à distance les assaillants par un rapide moulinet et s'écrie : « A moi, les lanciers! » Son appel est entendu. Les maréchaux des logis Maroquenne, Lafargue, Charreaux, le brigadier Caille, le lancier Lunel, se précipitent au secours de leur chef et le dégagent aussitôt.

Dans cette mêlée se distinguent le lieutenant-colonel de Biré; le chef d'escadrons Ollivier; les capitaines Lejeune, Leroy, de Pierre, de Soulanges; les lieutenants Krempel, Pinot, de Balincourt, de Boisdofré; les sous-lieutenants Richard, Ancenay, de Chaignon, Chiroussot, Thoron, Boquet et de Chazelles.

Beaucoup d'officiers et de lanciers reçoivent de terribles blessures à la tête; beaucoup de chevaux, sans cavaliers, reviennent instinctivement reprendre leurs places dans les rangs.

Deux officiers sont atteints mortellement; l'un, le sous-lieutenant Richet, est tué sur place ; le second, le sous-lieutenant de Neukirchen de Nyvenheim, blessé de plusieurs coups de feu et de sabre, meurt des suites de ses blessures, le 15 septembre suivant, à Norroy-le-Sec (Moselle). Déjà, comme on l'a vu, son frère, officier au 5e chasseurs à cheval, succombait le même jour, dans la charge de son régiment contre la brigade von Bredow.

Quinze officiers sont blessés. Ce sont :

Le colonel de Latheulade, blessé légèrement;

Le chef d'escadrons de Villeneuve-Bargemont : coup de sabre à la tête; un second à la main : coup de lance au bras.

Le capitaine Castel : sept coups de sabre, un coup de lance, fortes contusions.

Le capitaine Poinfier : un coup de sabre au front; deux coups de sabre à la main droite et plusieurs contusions.

Le capitaine Moyret, coup de feu.

Les capitaines Villard et Pistoye de Maillanes.

Le capitaine Boisdofré : sept coups de sabre à la tête; un autre à la main droite : trois coups de lance dans le dos; plusieurs contusions.

Le capitaine adjudant-major Le Roy : coup de sabre à l'avant-bras droit.

Le lieutenant Marceron; coup de pointe à la tempe.

Le lieutenant Decormon; coup de sabre à la tête, un autre à la main gauche.

Le sous-lieutenant Lamy, Ernest : trois coups de sabre dont l'un lui entame fortement le cou et un second la mâchoire; quatre autres coups de taille sur les bras et la poitrine.

Le sous-lieutenant Perrot de Chazelle : coup de feu au bras gauche, coup de sabre au même bras, coup de sabre sur la tête (trois blessures graves).

Les sous-lieutenants Dubéarnès et Boquet (blessé à l'épaule gauche).

Il manquait en outre vingt sous-officiers et lanciers tués; cinquante blessés et quarante disparus.

Parmi les blessés, citons l'adjudant Beaufils; le maréchal des logis-chef Thil (quatre coups de sabre, un coup de lance); les maréchaux des logis Mery de Montigny (six coups de sabre), Person (visage balafré), Maroquenne, Degoul (deux coups de lance, trois coups de sabre), Lafarge (deux coups de lance, un coup de sabre), Le Guellaut (trois coups de sabre), Peloux (deux blessures), Besson; les brigadiers Bazin, Mathau, Mougey (trois blessures); le trompette Segel; les lanciers Joly (deux coups de sabre, cinq coups de lance), Grimon (trois coups de sabre sur

la tête et trois coups de lance), Audebert (quatre coups de sabre), Blancher (quatre coups de lance, cinq coups de sabre).

Beaucoup de nos cavaliers blessés avaient été atteints aux bras, particulièrement à l'avant-bras gauche, celui autour duquel est emmanchée la main de bride ; ils avaient, comme on dit, reçu le coup de manchette : aussi on ne s'explique pas qu'on n'étende pas à tous les cavaliers, le gant à crispin des anciens dragons et cuirassiers et des gardes de Paris actuels. C'est la défense la meilleure et *la plus indispensable* au cavalier français contre le cavalier allemand. Elle est plus indispensable qu'une arme à feu.

— Dans cette furieuse mêlée du plateau d'Yron, les dragons de l'impératrice, qui se trouvent démontés, se servent avec succès de la carabine-chassepot. Les balles sifflent dans toutes les directions. D'après une tactique convenue d'avance, les cavaliers ennemis se précipitent à quatre, cinq, six sur nos officiers.

Les trompettes des dragons de l'impératrice, signalés par les larges galons d'or qui surchargent leurs tuniques écarlates, sont pris pour des officiers et ont particulièrement à souffrir.

Le colonel Sautereau-Dupart, des dragons de l'impératrice, est entouré par des uhlans hanovriens; blessé de deux coups de lance, il est renversé de cheval et va être achevé sans pitié, quand le capitaine adjudant-major Gauthier, bien que démonté et blessé court au secours de son chef et, soutenu par plusieurs sous-officiers, parvient à mettre les uhlans en fuite.

Le sous-lieutenant Boquet, des lanciers de la garde, et le maréchal des logis Orda, des dragons de l'impératrice, relèvent alors le colonel Sautereau-Dupart, auquel le maréchal des logis Boinard donne son cheval.

Le brave lieutenant-colonel Boby de la Chapelle, le lieutenant Gosset, le sous-lieutenant Bontemps sont tués raides.

Le lieutenant Antonin, le sous-lieutenant Bouteilles sont blessés mortellement.

Le capitaine Lyet, le lieutenant d'Angelo, le sous-lieutenant Kalt sont blessés.

Outre les officiers, vingt-huit dragons de l'impératrice sont tués; trente-trois autres sont blessés: le régiment perd en outre une quarantaine de chevaux.

La mêlée dure toujours et le ralliement n'a pas encore sonné pour les Français.

Les ulhans hanovriens, qui sont opposés aux dragons de l'impératrice, commencent à faiblir et bientôt s'échappent dans toutes les directions, dans la plaine, autour des bois, dans les bois mêmes, où se réfugient, en rampant ou en courant, tous

ceux des leurs, qui sont blessés ou qui ne sont que démontés.

La poursuite commence. Entraînés dans une course folle, les dragons de l'impératrice vont trop loin. Les capitaines de Lavalette, Robert et Lyet, ce dernier quoique blessé, partent au galop, s'opposent à la poursuite et font partout sonner le ralliement aux rares trompettes qui ont survécu.

Les dragons s'arrêtent, se réunissent à ces officiers et deux escadrons environ sont reformés sur le lieu même du combat, tout prêts à recommencer la charge. Mais, pour le moment, il n'y a plus rien à faire : les cavaliers prussiens, refoulés dans leur mouvement en avant, se rallient eux-mêmes tout au fond de la plaine, sur la route de Verdun, du côté de leur infanterie. Nos dragons, pour les amorcer de nouveau, manœuvrent, mais en vain, devant eux.

Les deux escadrons de la garde rejoignent alors le régiment, qui s'est déjà replié avec toute la cavalerie française, et s'est reformé en arrière, près de la division d'infanterie du général de Cissey.

En effet, pendant la dernière charge de ces deux escadrons de dragons de l'impératrice, l'acharnement de la lutte a fait flotter quelque temps encore ces ouragans humains et le carnage aurait continué, si le général de France, témoin de la fureur aveugle de la mêlée, n'eût fait sonner le ralliement pour essayer de rassembler ses soldats.

Nos cavaliers reviennent, en désordre, se reformer vers leur point de départ et redescendent vers le ravin d'où ils sont sortis.

Les Allemands poursuivent d'abord nos escadrons, en poussant des hourras formidables et arrivés sur les bords de ce ravin, couvrent de balles les malheureux cavaliers tombés avec leurs chevaux, en voulant repasser le fossé fangeux.

Enfin les débris de nos hussards pêle-mêle avec des cavaliers de toutes armes, dragons de la ligne, dragons de l'impératrice, chasseurs d'Afrique, lanciers de la garde, achèvent de repasser le ravin.

Les chevaux sont extenués, rendus, brisés. Les Français s'arrêtent, se groupent, et se reforment, non sans peine, sur le plateau opposé. Chacun cherche les siens au milieu de la confusion.

Dans ce dernier ralliement, des cavaliers du 2e hussards, avec leurs dolmans marrons à tresses blanches, pris pour des Prussiens par les dragons de l'impératrice, reçoivent de nombreux coups de sabre, qui, mal dirigés, produisent heureusement peu d'effet. Une telle méprise ne s'explique, comme nous venons de

le dire, que par la diversité de nos uniformes de cavalerie généralement mal connus.

— Cependant le ralliement sonne toujours de part et d'autre. Les cavaliers acharnés à la lutte ont peine à s'y arracher. On se compte, on fait l'appel. Le général Legrand a été tué dans la mêlée. Le général de Montaigu est disparu. Et un tel? qui l'a vu?

— Moi, répond un camarade, il est tombé à quatre pas de moi, tué raide d'une balle en pleine poitrine, dès le commencement de l'affaire; toute la charge lui a passé sur le corps.

— Et un tel?

— Moi, je l'ai vu. Il était emballé par son cheval. Il est prisonnier, s'il n'est pas tué, car il s'en allait droit vers les dragons d'Oldenbourg. »

Ceux des Allemands que la poursuite a entraînés, s'esquivent et remontent vers les crêtes; les trompettes rappellent des deux côtés, et les deux cavaleries cherchent à se reformer, chacune sur le terrain qu'elle a quitté pour le combat.

Le ralliement de la nôtre est dirigé par le général de Gondrecourt, qui s'est dégagé avec peine de la mêlée.

Ce ralliement est protégé à gauche, par le feu des groupes du 2e chasseurs d'Afrique, qui se sont jetés dans le petit bois de Ville-sur-Yron, d'où ils fusillent la cavalerie prussienne, et également par le feu de deux compagnies du 5e bataillon de chasseurs à pied, que le général Grenier a postées derrière les arbres de la route de Verdun...; à droite, par le feu des cavaliers démontés, qui se sont groupés à la lisière du bois, mais surtout par l'action du 98e de ligne, placé dans un bois entre la route de Verdun et la route de Gréyère; enfin, par le feu des pièces de 12, que le général de Ladmirault a placées pour soutenir l'attaque.

A ce moment notre infanterie, par son feu, anéantit presque entièrement le 2e régiment de la garde prussienne, qui vient pour surprendre notre cavalerie par le haut du ravin. — Au loin on apercoit la cavalerie ennemie, qui se reforme, elle aussi, en désordre, et bien loin du plateau dont elle nous a disputé la conquête, et dont la possession ne reste en définitive, ni aux uns ni aux autres, après cette sanglante diversion.

Mais le gros de cette cavalerie, qui a d'abord repris victorieusement sa position primitive sur les crêtes, n'y reste pas longtemps comme une menace. Bientôt elle doit céder le terrain et battre en retraite par suite de l'entrée en scène de la division de cavalerie du général de Clérambault (3e corps).

Ce général n'a pas été prévenu du mouvement, qui allait être

exécuté par la cavalerie; mais, apercevant de l'endroit qu'il occupe, la poussière soulevée par les charges de la division Legrand, il se porte rapidement en avant vers le ravin, pour prendre part au combat et assurer la victoire. Il ordonne alors à la brigade de chasseurs du général de Bruchard, qui forme sa droite, de descendre dans le ravin, qui la sépare du théâtre de la lutte et de le franchir.

Cette brigade légère se jette malheureusement trop à droite, et, au moment où elle commence sa descente, la tête de colonne (3e chasseurs) voit arriver sur elle, en désordre, un mélange de chasseurs d'Afrique, de hussards, de dragons et de lanciers de la garde, que, dans la poussière, on prend pour des uhlans et qu'on est sur le point de charger. Un peu de désordre en résulte.

Le calme rétabli, la brigade légère, qui présente à peine l'effectif d'un régiment, car elle n'est qu'à quatre escadrons (trois du 2e chasseurs, un du 10e) traverse le ravin, la route de Jarny à Mars-la-Tours, et s'établit de la manière suivante, d'après les ordres du général de Clérambault : les trois escadrons du 3e chasseurs, leur gauche à la route, tournant le dos à un bois, et face à de nombreux escadrons de cavalerie ennemie, en bataille à dix-huit cents mètres environ en avant et protégés en arrière par de l'infanterie.

L'escadron du 10e chasseurs placé en potence, à deux cents mètres en avant et sur le flanc gauche, a pour mission de prendre de flanc la cavalerie ennemie.

Le 6e escadron du 3e chasseurs est poussé en avant, pour reconnaître la position de l'ennemi; mais celui-ci ne paraît pas désirer de recommencer aussitôt la lutte, car il reste immobile, bien que très supérieur en nombre.

Cependant la division de dragons du général de Clérambault s'est avancée à son tour. A ce moment, elle comprend seulement la brigade de Maubranches (2e et 4e dragons), la brigade de Juniac (5e et 8e dragons), étant restée, en réserve, en arrière de l'infanterie du maréchal Le Bœuf.

A la voix du général de Clérambault, la brigade de Maubranches s'est portée en avant, au trot, avec le plus vif entrain, le 2e dragons à gauche, le 4e à droite. Dans sa hâte de trouver l'ennemi, cette brigade prend le chemin le plus court, rencontre devant elle le ravin escarpé d'Yron, le franchit vivement et traverse la route de Mars-la-Tour à Jarny.

Il est six heures du soir. A ce moment, la cavalerie des généraux Legrand et de France exécute son mouvement rétrograde, repasse le ravin en sens inverse et se rallie derrière les dragons

du général de Clérambault. Des chasseurs d'Afrique placés sur les pentes du ravin tirent par-dessus la tête des dragons.

A huit cents mètres en avant, les 13e et 16e dragons prussiens sont en train de se rallier et menacent de se reporter en avant. Un feu très vif se fait entendre, entretenu par des cavaliers allemands, qui ont poussé leur poursuite contre la cavalerie francaise, jusque dans le village de Ville-sur-Yron, situé en arrière et à droite de notre position.

Le 4e dragons arrive le premier sur le plateau. Il est commandé par un chef des plus énergiques, le colonel Cornat. C'est un officier de grand élan, impétueux, entraînant, chargeant, comme le prescrit le régiment, à la tête de ses escadrons, et ne permettant pas qu'on lui dispute l'honneur afférent à son grade d'être le premier au choc et au danger. Il a longtemps servi aux chasseurs d'Afrique, où il a laissé des souvenirs de vigueur et d'intrépidité. Au Mexique, il a obtenu plusieurs citations à l'ordre de l'armée.

Le colonel Cornat a aussitôt compris qu'il faut agir au plus vite, car le 13e dragons prussiens s'ébranle de nouveau.

La traversée du ravin a fait perdre quelque temps au 4e dragons français: son chef n'a encore réussi, à ce moment, qu'à rallier deux escadrons (1er et 2e).

N'importe! Le colonel Cornat, le sabre haut, enlève vivement son 1er escadron à peine formé, au cri de : « A moi, dragons! » et le lance en fourrageurs contre le 13e dragons prussien.

En tête galopent le colonel Cornat et le lieutenant-colonel Goybet, officier plein de bravoure et d'intelligence, qui seconde parfaitement son chef; le chef d'escadrons de Ravel, le capitaine-commandant de Kerouartz, le capitaine Delhière, et le sous-lieutenant d'état-major Falcou. Tous ces officiers, superbes d'entrain, conduisent le 1er escadron à la charge avec beaucoup de sang-froid et de courage.

La vaillante petite troupe arrive, comme un boulet de plein fouet, dans le flanc des dragons allemands.

A ce moment, un jeune maréchal des logis nommé Auburtin, grand gaillard de vingt-trois ans, aux longues moustaches blondes, et dont le cheval s'est emballé, sort des rangs et tombe le premier sur les cavaliers ennemis.

Un major de dragons se jette sur lui, le sabre haut; mais, d'un vigoureux coup de pointe, Auburtin lui crève la poitrine. Malheureusement la lame se brise dans la blessure de l'Allemand. Le maréchal des logis est désarmé : les dragons bleus l'entourent. Aussitôt il saisit, sur son paquetage, sa hachette de campement et essaie de parer, avec cette arme improvisée, les for-

midables coups de taille qui lui sont portés; le manche de cette hachette se brise. Le jeune sous-officier, fou de rage, saisit alors son casque par la crinière, qu'il enroule autour de son poignet, et, doué d'une force peu commune, se met à frapper avec cette masse sur les Allemands. Enfin les dragons français arrivent et finissent par dégager Auburtin, qui en est quitte au prix de quelques estafilades.

Pris en flanc, les dragons allemands sont forcés d'arrêter leur charge. Une rapide mais furieuse mêlée s'engage aussitôt.

Le capitaine-commandant de Kerouartz blesse et désarçonne un officier allemand, après un véritable combat singulier. Le capitaine Delhière, en entraînant ses hommes, tue successivement deux dragons prussiens, à coups de pointe.

Le brigadier Faure et le dragon Tabary dégagent un officier blessé des dragons de l'impératrice, que de lâches ennemis allemands allaient achever; puis, ce dernier, prenant cet officier en croupe, le ramène à travers la mêlée.

Le dragon Lemarquis a mis pied à terre, par ordre, avec deux de ses camarades, pour relever un officier blessé de notre 2e hussards. Pendant que les deux premiers emmènent le blessé, Lemarquis est assailli par huit cavaliers ennemis. Ce courageux soldat se défend seul, comme un lion, et met les Allemands en fuite après en avoir tué quatre à coups de fusil.

Le brigadier Chauvelot ramène également un blessé au milieu du feu.

Les adjudants Toulmonde et Lemaigre, ainsi que le maréchal des logis Engelvin, font preuve, dans cet engagement, de beaucoup d'entrain et de courage.

On ne tient pas devant tant de valeur, aussi les Allemands sont-ils bientôt forcés de rétrograder en désordre.

Le 1er escadron du 4e dragons a eu l'honneur d'échanger les derniers coups de sabre de cette lutte mémorable du plateau d'Yron.

A ce moment, le 4e dragons en entier se rallie au 2e escadron, resté comme base de ralliement.

Dans cette charge en fourrageurs, le 1er escadron avait tué pas mal de monde et forcé l'ennemi à se retirer du village de Ville-sur-Yron et à cesser ses feux.

Le colonel Cornat s'avance alors avec le 4e dragons tout entier sur la cavalerie ennemie, qui a été refoulée à l'autre extrémité du plateau d'Yron. Les Allemands ne croient pas devoir nous attendre, vu qu'au même instant, le 2e dragons de la brigade de Maubranches et les chasseurs de la brigade de Bruchard, ralliés par le général de Clérambault, commencent à se

montrer sur les bords du plateau. Toute cette cavalerie ennemie se met définitivement en retraite sur Mars-la-Tour. Le colonel Cornat s'occupe de faire sonner la charge et de poursuivre, lorsqu'il est arrêté par la sonnerie de l'état-major général.

Dans cette affaire, qui avait duré une vingtaine de minutes environ, le maréchal des logis-fourrier du 1er escadron du 4e dragons avait été tué. Cinq hommes du même escadron avaient disparu avec leurs chevaux, emportés par leur entrain à la poursuite des dragons jusque dans le ravin situé à l'ouest du plateau d'Yron. Il est plus que certain qu'ils furent tués en cet endroit. Quatre dragons, en outre, étaient blessés, sept chevaux furent tués.

Les dragons du colonel Cornat avaient fait plusieurs prisonniers et ramenèrent de nombreux chevaux de prix abandonnés sur ce terrain, où les deux cavaleries en étaient venues aux mains.

Pendant que le 4e dragons français culbutait le 13e dragons prussien et forçait la cavalerie du général von Barby à une retraite définitive, le 2e dragons était arrivé sur le plateau. Conduit par le colonel du Paty de Clam, qui a passé la plus grande partie de sa carrière militaire aux spahis des provinces d'Oran et de Constantine, ce régiment s'est aussitôt formé en bataille, perpendiculairement à la route de Mars-la-Tour à Jarny.

Le colonel du Paty, afin de soutenir le 4e dragons dans son mouvement en avant, déploie en tirailleurs le peloton du lieutenant Chigot, qui contribue puissamment par son feu, à la retraite du 13e dragons prussien. Dans cet engagement, le lieutenant Menant est fortement contusionné et le sous-lieutenant Joly, du 3e escadron, a la jambe brisée par un coup de feu.

— Il est six heures et demie du soir lorsque cet engagement a pris fin : le feu de l'infanterie cesse quelques minutes plus tard, cette accalmie se produit après chaque échec partiel des Allemands.

L'action n'est pas poursuivie : les troupes ennemies comme nous venons de le dire, se sont repliées au delà de Mars-la-Tour et de la route de Verdun, nous cédant toute l'étendue du champ de bataille, où la recherche de nos morts et le soin de nos blessés termineront pour nous une des plus glorieuses rencontres de cavalerie de la guerre moderne.

Quant aux Prussiens, le nombre de leurs cadavres gisant dans la plaine, indique ce qu'ils ont subi de pertes et témoigne en même temps de la vigueur de l'attaque et de l'acharnement de la lutte. D'après le général allemand von Kaehler, les pertes

des régiments ennemis qui ont pris part au combat du plateau d'Yron, auraient été de quarante-deux officiers, quatre cent quarante-trois hommes et trois cent quatre-vingt-onze chevaux.

Il ne nous reste plus qu'à porter secours aux blessés et à relever nos morts sur le plateau d'Yron. A quelques pas du front du 3e chasseurs de France, on aperçoit le malheureux général Legrand, étendu à terre, perdant son sang par de nombreuses blessures et sur le point d'expirer. Le valeureux soldat ne tarde pas à rendre le dernier soupir, et son corps est transporté sur une selle, les jambes pendantes d'un côté, la tête de l'autre, jusqu'au village de Bruville, où sont établies nos ambulances.

Des officiers de chasseurs rencontrent un capitaine du 3e dragons grièvement blessé, étendu à terre. Il a la tête fendue : la cervelle sort et fait bourrelet en dehors du crâne. Il râle dans un buisson d'épines, ses mains sont affreusement déchirées.

« Sommes-nous vainqueurs, dit-il, en soulevant ses paupières alourdies? »

Les officiers de chasseurs ne peuvent lui répondre ni oui, ni non, car cette question, qu'il leur adresse, ceux-ci se l'adressent également à eux-mêmes : « Où en sommes-nous? Qu'est-ce que nous avons fait aujourd'hui? » Telles sont les interrogations qui sont sur toutes les lèvres.

On fait descendre un chasseur de cheval. Il enlève sa selle, prend sa couverte, l'étend par terre. Sur cette couverte, les officiers placent le blessé. Ce malheureux souffre et gémit horriblement. Cependant il peut dire quelques mots :

« Je suis marié. J'ai deux enfants. Il y a un petit portefeuille dans la poche de ma tunique. Dans ce portefeuille, une lettre pour ma femme, avec l'adresse. Je vous recommande cette lettre. »

On rencontre par bonheur, un mulet de litière. On étend le blessé sur l'une des deux litières suspendues de chaque côté de son bât. Il y a sur l'autre, un mort pour faire contre poids, un tout jeune homme, maréchal des logis aux lanciers de la garde.

Étendu, contre un amas de dragons d'Oldenbourg, un dragon de l'impératrice, aux moustaches grisonnantes, au teint hâlé, fume flegmatiquement un vieux tronçon de pipe : il a reçu huit coups de pointe dans le corps : « Il n'y en a qu'un qui me gêne, dit-il ». On peut le croire! Le fer a traversé un des poumons, et le blessé se plaint de crachements de sang; il n'en continue pas moins à fumer sa pipe, malgré les avis des docteurs et les regarde négligemment panser les huit trous profonds, qui criblent son torse robuste.

Les médecins-majors Luc, du 10e chasseurs à cheval, et Jourdain, du 4e dragons, se font remarquer par leur zèle en pansant les blessés sur le champ de bataille, et font enlever, faute de cacolets, bon nombre de blessés parmi lesquels se trouvent beaucoup d'officiers du 2e hussards, du 3e dragons et des lanciers de la garde.

Les soldats de la division de Clérambault restent une grande heure sur le plateau d'Yron, visitant les sillons, ramassant les blessés et les morts.

Lorsque le terrain est dégagé et que les blessés des différents corps ont pu être presque tous ramenés, les colonels Cornat et du Paty de Clam font sonner le ralliement. La canonnade a beaucoup diminué de notre côté.

La brigade de Maubranches repasse alors la route de Jarny et le ravin, et se reforme de nouveau en colonne serrée sur la crête en arrière, où elle reste en position pendant quelque temps.

De son côté, la brigade légère du général de Bruchard exécute son mouvement de retraite, retraverse également le ravin et rejoint la division de dragons de Clérambault.

Mauvais signe que tous ces mouvements en arrière. On est inquiet, triste.

Vers sept heures du soir, l'escadron du 10e chasseurs remonte de nouveau sur le plateau d'Yron, recueille de nouveau quelques blessés et revient contre sa brigade.

A ce moment, l'aspect du champ de bataille est lugubre. Les tumultes se sont éteints; les grands chocs sont épuisés; mais les moissons brûlées fument : partout un affreux pêle-mêle de cadavres de bêtes et de gens, d'armes brisées. De nombreux chevaux survivants, démontés ou blessés, se sont pelotonnés, craintifs et inquiets, en plusieurs groupes. Les brides coupées, les selles retournées, les schabraques vertes, rouges ou bleu de ciel traînant à terre, ils hennissent, se cherchent, s'appellent et se rencontrent. Ils tondent avidement le plateau dénudé et gémissent après le ratelier absent et l'auge de la caserne. Où sont leurs brillants cavaliers? Où sont ces amis de tous les jours qui les soignaient, qui les guidaient, qui les aimaient? Ils sont morts, morts pour le drapeau et pour le pays.

Neuf heures du soir. La cavalerie de la division Legrand, qui s'est ralliée sur le 11e dragons arrivé trop tard pour prendre part à la charge, opère un nouveau mouvement de retraite. La nuit est noire. Au loin, très au loin, plusieurs incendies.

Où va-t-on ? A Doncourt, paraît-il, reprendre les effets jetés

à la hâte sur le bord du chemin, quand on a déchargé les chevaux pour partir à la légère.

La plaine est silencieuse. Le champ de bataille désert. Les sillons sont remplis de morts prussiens, que l'ennemi, qui semble se retirer et renoncer à la lutte, ne vient point relever. Est-il donc bien nécessaire de revenir sur ses pas ? L'ennemi n'a pas gagné un pouce de terrain et n'avance pas. On se demande : « Pourquoi ne pas pousser sur Mars-la-Tour? On verrait, au moins, ce qui se passe par-là. »

Les chevaux épuisés, à bout de souffle et de force, ne portent leurs cavaliers qu'à grand'peine. Leur pas traîne. Ils buttent au moindre obstacle : ils n'ont ni bu, ni mangé depuis dix-huit heures.

La colonne s'allonge silencieuse dans les ténèbres. L'avant-garde est comme vacillante et incertaine de la direction du point de ralliement.

Nos soldats ramènent beaucoup de chevaux allemands, ramassés sur le plateau d'Yron, et qui, par leur épuisement, témoignent des grands efforts faits par la cavalerie ennemie.

Ces chevaux sont chargés de butin : casques à pointe, kolbacks, schapskas, selles, bidons, sabres à lourde poignée de fer, lances à flammes noires et blanches, etc. Toutes ces dépouilles pendent, accrochées par des courroies, se heurtent, se cognent dans un perpétuel cliquetis.

Un de ces chevaux, qui succombait sous la fatigue et sous la charge, fait un écart, « tire au renard », se défend, se cabre. Un bidon de fer-blanc, mal fixé, se détache, vient battre les jambes du cheval qui s'échappe, se met à courir, épouvanté, affolé, jetant le plus grand désordre dans la colonne. Les hommes, qui, pour la plupart, étaient à moitié endormis sur leurs montures, se réveillent, et, avec de grands cris, se mettent à la poursuite du cheval.

Celui-ci, aux abois, prend des temps de galop, à tort et à travers, lançant force ruades et semant dans la colonne entière un véritable tohu bohu.

Enfin, vers dix heures du soir, on aperçoit des feux dans la nuit. C'est Doncourt. L'ex-division Legrand et les chasseurs d'Afrique de du Barail traversent le village. Grand encombrement de toute la division Grenier du 4e corps.

Partout des blessés : dans les maisons, sous les hangars, dans les cours de fermes, sur l'herbe. Pas de service organisé. Des falots vont et viennent dans l'obscurité. La cavalerie s'arrête dans un terrain labouré, à côté du village. Là, chacun se tâte, s'examine; on découvre de-ci, de-là, de légères avaries : contu-

sions, estafilades, écorniflures. La plupart de ces petites blessures sont à la tête.

Aussi, une heure après que les hussards et les dragons ont mis pied à terre, nombre d'hommes se promènent avec des bandes, des mouchoirs, des compresses autour de la tête. Par là-dessus, des képis déchirés, des kolbachs fendus, des bonnets de coton, des foulards indiens noués aux quatre coins à la propriétaire, enfin les coiffures les plus variées et les moins militaires.

Quelques blessures plus sérieuses et plus profondes se sont enflammées et nécessitent des pansements. Les médecins ont peine à suffire à la tâche.

Enfin on réussit à remettre la main sur les gros bagages. Les voitures régimentaires arrivent. On va pouvoir souper. Distribution de vivres aux soldats. (L'*Invasion*, par Ludovic Halévy.)

De son côté et à la même heure, la brigade légère du général de Bruchard s'établit au bivouac entre Saint-Marcel et Bruville. Un peu plus en arrière, la division de dragons de Clérambault va camper contre Urcourt et près de la route d'Étain.

Enfin, la brigade de la garde du général de France, une fois ralliée, exécute un mouvement de retraite et vient bivouaquer près de la ferme de Gravelotte, mais cette fois du côté droit de la route de Verdun et en face du campement de la veille.

— Cette charge du plateau d'Yron, à la suite de laquelle nous restâmes maîtres de ce plateau, fut un des faits de guerre les plus saisissants de cette campagne.

« Il faudrait remonter bien loin dans l'histoire, dit l'éminent général Bonie, pour assister à un choc aussi formidable de masses de cavalerie, se heurtant les unes contre les autres. Le résultat cherché par nous fut atteint, puisque l'ennemi dut renoncer à tourner notre droite. »

La journée du 16 août, si féconde pour l'étude du rôle de la cavalerie aux temps modernes, avait prouvé que notre cavalerie était toujours digne de son ancienne réputation.

La destruction des régiments de Bredow par les cuirassiers de Forton et la furieuse mêlée du plateau d'Yron, où des masses de cavalerie étaient entrées en scène et s'étaient heurtées comme aux temps glorieux du premier Empire, avaient contribué à établir nettement ce fait indiscutable : c'est que jamais, pendant la guerre néfaste de 1870, pas plus à l'armée de Sedan qu'à l'armée de Metz, la cavalerie française n'a été battue par la cavalerie allemande.

Du reste, l'ennemi reconnut lui-même que la victoire nous était restée, car voici la fin du rapport du grand état-major

prussien : « L'intervention d'une division fraîche de cavalerie française (de Clérambault) acheva la *déroute* des derniers escadrons allemands. »

Cependant cette double attaque de la cavalerie du général von Barby et de la brigade de dragons de la garde royale avait, tout en échouant dans son but, empêché également le général de Ladmirault de profiter de ses succès et de marcher sur Vionville, en lui faisant croire qu'il avait devant lui des forces supérieures. Indécision fatale qui sauva les deux corps allemands, lesquels semblaient presque inévitablement voués à une destruction complète.

De ce côté, l'action si bien engagée resta stationnaire; elle était presque terminée.

Quelque invraisemblable que cela puisse paraître, le maréchal Bazaine ne connut pas l'arrivée du 4e corps sur le champ de bataille. Mais il faut citer textuellement cette partie de la déposition de Bazaine, et ce n'est pas un des moindres étonnements qu'inspire le procès de Trianon :

« Quant au 4e corps, je n'avais pas été prévenu de ce côté-là; on ne m'a pas prévenu de son arrivée... Je ne les ai appris (les succès heureux obtenus par le 4e corps) que le soir, parce qu'il y avait une brigade de la garde qui avait été conduire l'empereur. Cette brigade était restée avec le 4e corps. J'attendais toujours son retour pour savoir ce qui se passait. Je ne l'ai revue que le soir, à la nuit close. »

Artillerie de la réserve générale traversant le village de Rézonville.

CHAPITRE XIX

Engagement de la division Picard.

La garde impériale est engagée. — Bourbaki sous le feu en avant de Rézonville. — Son courageux sang-froid. — Arrivée de Canrobert. — Insouciance de Bazaine. — Les Allemands repoussés. — Leurs pertes. — La division Picard sous le feu ennemi. — Engagement du 1er grenadiers. — Officiers distingués. — Le grenadier Giudicelli. — Un courageux ordonnance prussien. — Pertes du 1er grenadiers et des zouaves de la garde. — L'artillerie de la division Picard. — La 4e batterie du régiment monté de la garde est décimée. — Courage des officiers et des artilleurs. — Une pièce veuve de ses servants. — La batterie de mitrailleuses est désemparée. — L'ennemi veut enlever nos pièces. — Belle conduite du sergent Isverdens des zouaves de la garde et du sous-lieutenant Cadiot du 1er grenadiers. — Le 2e grenadiers entre en ligne à son tour. — Immobiles sous le feu. — Le colonel Lecointe, les commandants Lucas et Joppé sont blessés. — Mort du lieutenant-colonel Bigault de Maisonneuve. — Ruse des Allemands contre le

2e grenadiers. — Le général Picard. — Pertes du 2e grenadiers. — Défilé des blessés. — Amputation du commandant Joppé. — Les deux bataillons du 3e grenadiers s'opposent à un mouvement tournant de l'ennemi. — Assassinat du lieutenant Fabrègue par un officier allemand. — Le régiment des gardes se dispose à charger. — Le colonel de Percin-Northumberlan est blessé. — Action séparée des six batteries du 18e régiment d'artillerie. — Leurs pertes.

Tandis qu'avait lieu à l'extrême gauche allemande la furieuse mêlée des deux cavaleries sur le plateau d'Yron, la 6e division allemande parvenait à grand'peine à se maintenir dans Vionville.

Là, les Allemands ont affaire aux intrépides zouaves et grenadiers de la garde, qui viennent d'entrer en action.

A une heure de l'après-midi, on doit se le rappeler, la 2e division d'infanterie de la garde, général Picard, avait été engagée, sous la direction du général Bourbaki, pour soutenir l'infanterie de ligne, qui faiblissait en avant de Rézonville.

En effet, le commandant en chef de la garde impériale, voyant le désordre que l'attaque des Allemands produisait de Rézonville au bois des Ognons, a pris sur lui d'engager la garde, réserve de l'armée. Il remplace les troupes du 2e corps qui rétrogradent, fait reculer les Prussiens bien au delà des points qu'ils menacent, rétablit le combat sur ces positions à l'avantage de l'armée française, et si ce succès du 16 août, qui conserva aux nôtres le champ de bataille de Rézonville, n'eut pas tous les caractères d'une victoire complète, ce ne fut certes pas de la faute de Bourbaki.

Ce général s'est placé en avant du village de Rézonville avec son état-major et surveille, avec un calme admirable, l'ensemble de l'action.

A un certain moment de la journée, une batterie prussienne semble prendre pour objectif ce groupe de cavaliers aux brillants uniformes, que fait remarquer le fanion tricolore porté, haut et ferme, par le maréchal des logis Paul Frémy, des chasseurs de la garde.

Une grêle d'obus vient bientôt labourer la terre sur ce point. Bourbaki enjoint alors à ses officiers de descendre de leurs montures et de se porter à une centaine de mètres plus à droite. Quant à lui, il reste seul et à cheval au beau milieu de la route de Verdun, comme une cible vivante, afin de surveiller l'engagement de la division de grenadiers qui se produit à quelques centaine de mètres en avant.

Vers trois heures et demie, le maréchal Canrobert arrive dans le village de Rézonville, que la première section de la

10e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie, commandée par le capitaine Olier, vient de mettre en état de défense, sous un feu très vif d'artillerie et de mousqueterie.

Le général Bourbaki rejoint aussitôt le commandant en chef du 6e corps. Cette rencontre est des plus émouvantes.

Le soleil rougit, comme d'une traînée de sang, les toitures de tuiles des maisons de Rézonville. De la grand'route, qui se perd dans la direction de Mars-la-Tour et où se trouve l'artillerie de la garde, on distingue Vionville et le bois des Ognons. A ce moment défile contre les états-majors un groupe d'une centaine de cuirassiers blancs et de uhlans bleus, la plupart blessés. Ces prisonniers sont tout ce qui reste de la brigade von Bredow, que viennent de sabrer les hardis cavaliers des généraux de Forton et Valabrègue.

Après une demi-heure d'entretien, Canrobert prend congé du général Bourbaki et dirige réellement l'action au centre pour le reste de la journée. Pendant ce temps, le maréchal Bazaine n'a fait prévenir aucun chef de corps de l'endroit où il se trouve; il reste tranquillement à l'extrême gauche, s'amusant à diriger une batterie de mitrailleuses, et la fait tirer sur les Allemands qui commencent déjà à repasser dans le plus grand désordre les deux ponts d'Ars-sur-Moselle.

Le prince Frédéric-Charles, qui conduit en personne les troupes allemandes vers Rézonville et Gravelotte, au centre et à gauche de notre ligne de bataille, lance plusieurs fois des troupes fraîches sur ces positions; mais ces attaques opiniâtres, répétées jusqu'à cinq fois, restent sans résultat. Elles viennent toutes échouer contre l'inébranlable fermeté de la garde impériale, qui repousse l'ennemi, en lui faisant subir des pertes cruelles. Le 20e régiment de Brandebourg a trente-deux officiers hors de combat; les pertes des autres régiments sont aussi fortes.

Le terrain perdu par le 2e corps en avant de Rézonville a été bien vite regagné par les zouaves et les grenadiers du général Picard, mais au prix d'énormes sacrifices. Cette admirable infanterie a abordé l'ennemi avec rage et, d'un seul bond, l'a refoulé bien en arrière. Mais de loin, de très loin, l'artillerie ennemie redouble son tir et décime ces intrépides soldats, dont elle renverse des rangs entiers.

De une heure et demie à quatre heures, la division Picard reste dans sa position, essuyant le feu terrible des batteries prussiennes.

La brigade Jeaningros (zouaves et 1er grenadiers) s'est couchée et soutient les trois batteries divisionnaires du régiment

monté d'artillerie de la garde (3e, 4e et 6e batteries), sous les ordres du lieutenant-colonel Denecey de Cevilly, du régiment à cheval et du chef d'escadron Leveille.

Le 1er bataillon du 1er grenadiers reste toute la journée en avant de Rézonville, dont les Prussiens ne peuvent s'approcher malgré tous leurs efforts. Ce bataillon est constamment canonné. Le lieutenant-colonel Péan, qui le dirige, a été chargé spécialement par le général Jeaningros de la défense de ce village et a pris d'habiles dispositions, pour que sa troupe ne reste pas inutilement exposée au feu. Il l'a abritée dans de bonnes positions où il peut attendre l'ennemi.

Les 2e et 3e bataillons du 1er grenadiers sont, en grande partie, déployés en tirailleurs sur la gauche de la route de Verdun, où, dirigés par le colonel Théologue, ils arrêtent la marche des colonnes prussiennes. Le 2e bataillon, commandant Delloye, gagne même du terrain sur l'ennemi. Pendant quatre heures, ce bataillon tient la position sous un feu écrasant. Le 3e bataillon, sous les ordres du commandant d'Escayrac de Lauture, maintient toujours l'ennemi à la même distance, et l'empêche même de faire un seul pas en avant.

Ce brave régiment de grenadiers fait preuve d'un courage et d'un sang-froid admirables.

Citons tout particulièrement pour leur brillante conduite : les capitaines de Bainville, Steger, de Gaye, Lanes, Guillonet; les lieutenants Elissambures, Choisi, Diot; les sous-lieutenants Philippe, Bruker, Robaglia, Bailleul, Rueff, Gaby, Coste, Angelini, Vaux; le médecin-major Tourainne ; le médecin aide-major Papillon; les adjudants Peri, Parsy et Bordenet; les sergents-majors Charles, Delater, Bourumand, Berthelmot, Pasqualini, Sollivet, Lechêne, Bernard; le sergent-fourrier Azéma; le sergent Kornmann.

Vers trois heures de l'après-midi, le lieutenant-colonel Péan ayant demandé un homme de bonne volonté pour aller explorer le terrain compris entre le 1er bataillon et les Prussiens, le grenadier Joseph Giudicelli s'offre aussitôt et remplit parfaitement sa dangereuse mission sous une grêle de balles.

Pendant cet engagement, nos grenadiers, couchés à plat ventre derrière leur havresac, dont ils se sont fait un léger abri, font feu avec un calme digne des plus grands éloges, choisissant leur but et ne déchargeant leur arme qu'à bon escient.

A un certain moment, où la fusillade s'est un peu ralentie, un officier supérieur prussien, d'état-major sans doute, vient se planter à cheval, suivi d'un uhlan d'ordonnance, à trente mètres au plus du front des grenadiers.

Tout d'abord, ceux-ci ne font pas attention à cet officier, le prenant, naturellement, pour un des nôtres. A la fin cependant, un vieux sergent, le voyant tirer un calepin et prendre des notes comme s'il était au camp de Châlons, l'examine de plus près, et, reconnaissant un ennemi, l'ajuste, fait feu et l'étend raide mort.

Le uhlan d'ordonnance, brave garçon, saute aussitôt à bas de son cheval, enlève le cadavre, le place en travers de sa selle et part au galop. Devant tant de dévouement, un grand cri s'élève sur notre ligne : « Ne tirez pas! ne tirez pas! » Personne de nos grenadiers n'eut en effet le courage de tirer sur ce dévoué soldat.

Dans cette journée du 16 août, le 1er grenadiers avait eu deux officiers tués : les capitaines Lucas et Legrand, et douze blessés : le lieutenant-colonel Péan ; les capitaines de Gaye, Billion (mort des suites de ses blessures), Wenger-Steger ; les lieutenants Horry, Portier, Dubois ; les sous-lieutenants Huin, Morel, Schmittheisler.

Deux cent trois sous-officiers ou hommes de la troupe étaient tués ou blessés.

— Le régiment des zouaves de la garde, que dirige ce jour-là le lieutenant-colonel Hubert de la Hayrie, a, sur ses deux bataillons (commandants Lapedagne et Raison), un seul engagé sérieusement. Il perd cinq officiers blessés, dont un, le capitaine Manceaux, meurt, des suites de ses blessures, le 26 août ; le capitaine Jacob est très grièvement atteint à la tête et au bras droit.

A diverses reprises, les zouaves se portent en avant et exécutent tous leurs mouvements, par échelon, sous un feu épouvantable, et alignés comme à l'exercice.

— Comme on le voit, la 2e division de la garde, campée en avant de la 1re, a été engagée beaucoup plus tôt que celle-ci. La 3e batterie du régiment monté de la garde (capitaine-commandant Barjon, capitaine en second Le Bouteiller), campée à une certaine distance des deux autres batteries (4e et 6e), opère isolément pendant toute la journée.

Cette batterie a d'abord soutenu la reconnaissance du général Desvaux sur les bois des Ognons et de Vaux, ainsi que sur la route d'Ars, en prenant diverses positions qui lui auraient permis de battre tous les débouchés de ces bois.

Vers midi, quand la division Desvaux (cavalerie de la garde) se porte sur Rézonville, la 3e batterie l'accompagne, traverse le ravin des Ognons et, ne recevant aucun ordre, cherche à prendre position à gauche et un peu en avant du village. Mais

la place n'est pas tenable : la position du terrain est telle, que l'on se trouve au pied d'un glacis, tandis que la batterie prussienne, qu'il s'agit de contre-battre, en occupe la crête. Elle va s'établir à droite de la route sur un meilleur emplacement, reconnu à l'avance par le capitaine-commandant Barjon, lorsqu'un officier d'ordonnance du général en chef lui porte l'ordre de revenir à gauche et à hauteur du village, et d'ouvrir le feu contre la grande batterie ennemie, qui, de sa position dominante, à gauche et en arrière de Flavigny, vue de Rézonville, bat tout terrain environnant jusqu'à trois mille cinq cents mètres.

Des batteries du 2e corps et de la réserve générale flanquent notre 3e batterie, à droite et à gauche. Des lignes d'infanterie sont couchées derrière elle. On tire à deux mille huit cents mètres, mais, à cette distance, la pièce de 4 manque de puissance et de précision ; la 3e batterie s'avance alors de cinq cents mètres, recommence et continue son tir, qui paraît très précis, jusqu'à ce qu'elle reçoive l'ordre de cesser le feu. A ce moment, les attelages de deux caissons ayant été tués, ces voitures sont mises hors de service par les projectiles ennemis. Il est environ trois heures, la 3e batterie se retire en arrière de la crête et ne rentre en ligne que vers trois heures et demie, à l'arrivée de la division des voltigeurs de la garde (1re division).

Les 4e et 6e batteries de la division Picard (capitaines-commandants Malcor et Robert, capitaines en second de la Monneraye et Marchal) ont pris d'abord position en arrière des zouaves de la garde, qui sont couchés par terre entre la route de Verdun et la Voie romaine, sur une ligne oblique à cette route, de telle sorte que leur droite est presque à hauteur de Vionville.

Aussitôt ces batteries, appuyant leur droite à la Voie romaine, ouvrent le feu contre les batteries prussiennes; mais à peine ont-elles tiré de six à huit coups par pièce, que l'ordre est donné de remettre les avant-trains pour les reporter en arrière d'environ quinze cents mètres. Les zouaves de la garde suivent ce mouvement.

Dans cette nouvelle position et après quelques instants d'inaction, la 4e batterie ouvre de nouveau son feu contre une batterie prussienne, qui est venue se placer à douze cents mètres de distance, au bord et à gauche de la route de Verdun, entre Rézonville et Vionville.

Quelques coups bien pointés obligent les Prussiens à reculer, mais un nouvel ordre prescrit encore de faire cesser le feu lorsque chaque pièce a tiré une dizaine de coups et de rétro-

grader le long de la lisière du bois que longe la Voie romaine.

Les batteries s'arrêtent dans une dépression de terrain à hauteur de Rézonville. Les zouaves ont encore suivi ce mouvement rétrograde. Pendant ce temps, le 3e corps, arrivant par la droite, occupe le terrain sur lequel ces deux batteries viennent de combattre.

Jusqu'alors la 4e batterie n'a éprouvé aucune perte. La 6e (mitrailleuses), au contraire, qui a tiré trente-cinq coups par pièce dans la première mise en batterie, a eu cinq hommes hors de combat (dont trois tués) et deux chevaux abattus.

Vers quatre heures, ces batteries sont en bataille, face à Rézonville et à six cents mètres de ce village : devant elles, se tient, couché par terre, le 1er bataillon du 1er grenadiers; à leur gauche et un peu en avant, abritées derrière ce village, deux autres batteries d'un autre corps d'armée.

L'action s'engage vivement et paraît se rapprocher de Rézonville. L'artillerie prussienne de Flavigny démonte successivement et force à se retirer plusieurs batteries qui sont venues s'établir à droite de la route, un peu en avant du village.

La 4e batterie de la garde s'avance pour les remplacer, mais le général Le Poitevin de la Croix, commandant la 2e brigade (2e et 3e grenadiers) de la division Picard, réclame son soutien. Ses troupes, portées en avant et à gauche de la route, sont écrasées par l'artillerie ennemie.

Laissant ses caissons à l'abri derrière les maisons de Rézonville, la 4e batterie vient s'établir en batterie au pied du glacis dont il a déjà été parlé et commence aussitôt un feu très vif.

Le pointeur de la 1re pièce, le canonnier Mire, se distingue entre tous par son sang-froid et la justesse de son tir. Au bout d'un instant, la batterie de mitrailleuses (6e) vient se joindre à la 4e, en se plaçant encore plus à droite.

L'ennemi concentre son feu sur ces deux batteries. Son tir, aisément repéré sur l'angle du village de Rézonville, est d'une extrême précision et fait bien des victimes parmi nos artilleurs, mais les grenadiers du général Le Poitevin de la Croix sont dégagés : c'est l'essentiel.

Quatre batteries prussiennes concentrent entièrement leur feu sur la 4e batterie de la garde. Les soixante-deux hommes de cette batterie, officiers compris (Malcor, capitaine-commandant; de la Monneraye, capitaine en second; Lambert et de Pange, lieutenants), restent impassibles sous cette grêle d'obus, qui creusent le terrain en tous sens, hachant les hommes, éventrant les chevaux.

Cependant les coffres des avant-trains de la batterie sont épuisés [1]. Deux caissons, tirés de leur abri du village, sont aussitôt appelés et le feu ne perd pas un instant de sa vivacité, malgré les pertes croissantes.

Nos braves canonniers se tiennent autour de leurs pièces, recevant les obus et la mitraille, aussi juste que si l'on tirait sur eux, à la cible. Quel spectacle! Les hommes tombent horriblement mutilés et attendent, sans se plaindre, que les cacolets puissent arriver jusqu'à eux; les chevaux hennissent, se traînent sur les genoux, sur le ventre, pour venir mourir en appuyant leur tête sur le cadavre d'un artilleur.

La 4e batterie montée de la garde fait merveille, mais à quel prix! Au bout d'une demi-heure, il ne reste plus que la moitié des canonniers. Une trentaine gisent tués ou blessés dans des flaques de sang.

Les officiers pointent eux-mêmes, écartant avec la main, pour pouvoir se pencher sur leurs pièces, les restes sanglants des artilleurs tués sur les affûts.

Il ne reste plus qu'un seul servant à la 6e pièce. Le maréchal des logis, chef de cette pièce, s'est mis lui-même à la charge. Pendant que ce sous-officier manœuvre le refouloir dans l'âme de la pièce, le servant qui se tient à la culasse, le pouce sur la lumière, est frappé en pleine poitrine et tombe foudroyé. La lumière de la pièce se trouve ainsi débouchée : le coup part, et le maréchal des logis, dernier champion de la 6e pièce, est lancé à dix mètres en avant, aveuglé par la flamme, la face brûlée, le bras droit emporté et la main gauche entamée.

N'importe! la 4e batterie ne cesse pas de tenir tête aux vingt-quatre pièces d'acier qui la foudroient. Enfin, en voyant passer devant lui, après nombre d'hommes, le capitaine Malcor blessé, que l'on mène à l'ambulance, le lieutenant-colonel Dennecey de Cevilly se porte à la 4e batterie et lui donne l'ordre de se retirer.

Le 1er escadron des guides détaché à cette batterie va alors rejoindre son régiment, qui surveille, avec la division de cavalerie de la garde, les ravins et les bois de Gorze. Cet escadron a perdu le brigadier Vest, blessé par un éclat d'obus à la cuisse, à la poitrine et à la tête. Son cheval a été tué. Le guide Balvet est blessé par une balle à la cuisse gauche.

La 6e batterie (mitrailleuses) du régiment monté de la garde est également très éprouvée. Son lieutenant en premier, Bernard,

1. A chaque avant-train de pièce, il y a *un coffre* de munitions qui contient une trentaine de coups. Le caisson est une voiture qui contient *trois coffres* et par conséquent quatre-vingt-dix coups environ.

est blessé, un homme tué, neuf blessés ; dix-neuf chevaux sont abattus. Avant que cette batterie ait ouvert le feu, l'adjudant et quatre chefs de pièce étaient déjà hors de combat. En cet état, la lutte ne peut guère continuer plus longtemps avec succès.

Le lieutenant-colonel de Cevilly vient, à propos, arracher à leur poste les hommes survivants de cette batterie.

— Trois pièces de la 4e et autant de la 6e, privées de leurs chevaux, sont restées sur le terrain.

Le prince Frédéric-Charles, apercevant en avant les trois mitrailleuses restées sans défense, presque tous leurs servants s'étant fait tuer, lance pour s'en emparer deux bataillons du 35e régiment prussien. Déjà les Allemands sont arrivés sur une mitrailleuse, quand un jeune sergent des zouaves de la garde, nommé Isverdens, accomplit le trait suivant : ce sous-officier a vu le mouvement de l'ennemi, il ne perd pas son sang-froid et réunissant une trentaine de braves « chacals », il se jette à la baïonnette sur les Prussiens, qui entourent la mitrailleuse, et, fait dans leurs rangs un tel carnage que dix ennemis sur cent restent debout. Ce brave sous-officier est sublime de courage dans sa lutte contre les Allemands, et les assaillants tombent devant lui. De son côté, la petite troupe du sergent Isverdens éprouve des pertes sérieuses ; lui-même est atteint de trois coups de feu et est nommé sous-lieutenant, le soir même, sur le champ de bataille.

Pour leur part, des grenadiers du 1er bataillon du 1er grenadiers se sont également rués sur un gros de Prussiens, qui accourent pour s'emparer des deux autres mitrailleuses.

Le sous-lieutenant Cadiot enlève, sous une grêle de balles, sa section et se jette en avant, dans un élan magnifique, en criant à ses hommes :

« Allons, les enfants ! Aux mitrailleuses ! Ne les laissons pas aux mains de ces gueux-là ! »

L'ennemi recule devant tant d'audace. Le caporal Dubouet et le grenadier Signac, aidés de quelques artilleurs épargnés par la mitraille, s'attellent aux deux mitrailleuses et les ramènent à bras sur la route, malgré la grêle d'obus, qui n'a pas encore cessé en ce lieu. Dans cette opération, le caporal Dubouet a le pied écrasé par la roue d'une de ces mitrailleuses.

Déjà les trois pièces de la 4e batterie ont été aussi enlevées à bras par les servants.

Dans cette dernière position, la 4e batterie a tiré de cinquante à soixante coups par pièce.

— Entre une heure et deux heures, le 2e grenadiers de la garde (deux bataillons, le 3e est resté en réserve) reçoit l'ordre d'entrer

en ligne en avant et à gauche du village de Rézonville, entre la route de Metz à Verdun et le ravin de Gorze.

Les deux bataillons engagent aussitôt une violente fusillade avec les tirailleurs prussiens, postés dans les bois, qui se trouvent à leur gauche.

L'artillerie ennemie, qui se trouve à dix-huit cents ou deux mille mètres des grenadiers, leur envoie une première salve qui passe derrière eux; une seconde passe en avant, mais la troisième les couvre de projectiles.

Il faut des troupes aussi éprouvées pour rester impassibles, sans reculer d'une semelle, sur le versant de ces hauteurs constamment battues par le feu de l'artillerie ennemie. Mais le général Le Poitevin de la Croix, un vaillant, qui a gagné tous ses grades en Afrique, est là, et se multiplie, secondé par le colonel Lecointe, le lieutenant-colonel Bigault de Maisonneuve, les chefs de bataillon Joppé et Lucas.

Quand les grenadiers se sont mis en marche, ils se sont imaginé qu'à l'exemple des vieux grognards du premier Empire ils allaient décider de la victoire, en se portant en avant, baïonnette croisée.

Ces braves gens se trompaient.

Par une sorte d'aberration, depuis quelques années, un ministre de la guerre (le maréchal Niel), officier d'une haute, valeur, d'un patriotisme ardent, mais issu de l'arme essentiellement *défensive* du génie, nous avait induits à déserter nos vieilles traditions d'offensive, de cette tactique toute d'élan, si appropriée, si conforme à notre tempérament national : il s'ensuivit qu'une fois en campagne nos meilleures troupes eurent souvent leur essor vers l'ennemi comme paralysé. C'est ainsi qu'au lieu de se ruer sur l'ennemi nos superbes grenadiers de la garde, le 16 août 1870, se voient obligés de rester immobiles, — car telle était devenue la formule de combat, — sous la mitraille qui creusait de larges vides dans leurs rangs.

Au lieu de se ruer sur l'ennemi, ils se voient obligés de rester immobiles, à plat ventre au milieu des guérets, sous la mitraille, qui creuse de larges vides dans leurs rangs. A tout moment on les entend dire à leurs officiers : « En avant! En avant! Qu'attendons-nous? Allons donc prendre les canons! »

Que n'eût-on pas fait avec de si vaillants soldats? Vers deux heures et demie, la compagnie du capitaine Léger est portée en avant pour riposter au feu des batteries ennemies. Le capitaine Léger est tué; autour de lui de nombreux grenadiers tombent frappés mortellement ou blessés.

Le colonel Lecointe a la jambe traversée par une balle.

Vers six heures du soir, le lieutenant-colonel Bigault de Maisonneuve (de la promotion de 1844 de Saint-Cyr) est atteint d'un coup de feu, qui lui coupe l'artère crurale. Transporté le 17 août au matin à Metz, le mulet de litière sur lequel il était couché s'abattit dans la rue des Clercs. La ligature de l'artère se brisa dans la chute et ce malheureux officier succomba aux suites de l'hémorragie. C'était un officier très brave, de grande valeur, à la veille d'être nommé colonel.

Le commandant Lucas est contusionné à la poitrine.

Vers deux heures, le commandant Joppé reçoit un premier coup de feu qui lui coupe le biceps du bras droit.

« Je ne sentais pas la souffrance, racontait plus tard cet officier supérieur aussi modeste que brave; je restai, je n'avais pas grand mérite. »

Vers trois heures, un coup de mitraille lui brise le cubitus du même bras, depuis le poignet jusqu'au coude, sans atteindre toutefois le radius.

Le commandant Joppé regarde alors derrière lui et aperçoit le général Le Poitevin de la Croix et son aide de camp, qui viennent d'avoir leurs chevaux tués sous eux. Il lève son bras blessé, et, sur un signe affirmatif du général, va remettre le commandement de son bataillon au capitaine Normand. Puis, l'intrépide blessé gagne, seul et à pied, l'ambulance de Rézonville. Les médecins ne lui laissent pas ignorer qu'il devra subir l'amputation. Après un pansement sommaire, le commandant Joppé est mis sur un cacolet et conduit à Gravelotte, où, vers cinq heures, il est amputé du bras droit par le docteur Boulogne.

Dans le trajet du champ de bataille à l'ambulance volante de Rézonville, l'ordonnance du commandant fit remarquer à son officier que celui-ci était blessé au pied. Le commandant, en effet, avait eu le troisième orteil coupé, mais, jusque-là, dans la chaleur du combat, il ne s'était pas aperçu de cette troisième blessure.

Mais revenons à nos grenadiers.

Un moment, les deux bataillons du 2e régiment manquent de cartouches, mais, rapidement approvisionnés de nouveau, ils reprennent l'offensive.

C'est alors que les Prussiens, se voyant repoussés, lèvent la crosse en l'air, agitent un drapeau blanc et arrêtent ainsi, pendant quelque temps, le feu de nos troupes. Cette ruse de guerre n'est qu'une lâcheté, n'ayant d'autre but que de permettre à une nouvelle colonne prussienne de déboucher et de venir faire,

à moins de deux cents mètres, une terrible fusillade sur les deux bataillons du 2e grenadiers.

Le 3e bataillon, commandant Lucas, est le plus éprouvé; sa 5e compagnie compte, à elle seule, quarante-cinq hommes hors de combat.

Le général Le Poitevin de la Croix fait alors recommencer le feu. Les clairons et les tambours sonnent et battent à tout rompre. Les grenadiers se massent au pas gymnastique et prononcent un vigoureux mouvement offensif. Quelques coups de fusil isolés partent d'ici, de là; puis le feu se propage du centre aux deux ailes, et, en quelques secondes, la canonnade reprend plus forte qu'auparavant.

Devant l'élan de nos soldats, l'ennemi est ébranlé et s'éloigne en toute hâte.

Le général Picard, toujours au plus fort du feu, et dont l'escorte de guides a eu le cavalier Prioris tué d'un éclat d'obus et quatre chevaux abattus, accourt et, profitant de ce mouvement de retraite de l'ennemi, fait relever les deux bataillons épuisés du 2e grenadiers par le 3e bataillon du même régiment (commandant de Ligniville), pendant que le 2e voltigeurs de la garde se porte en avant.

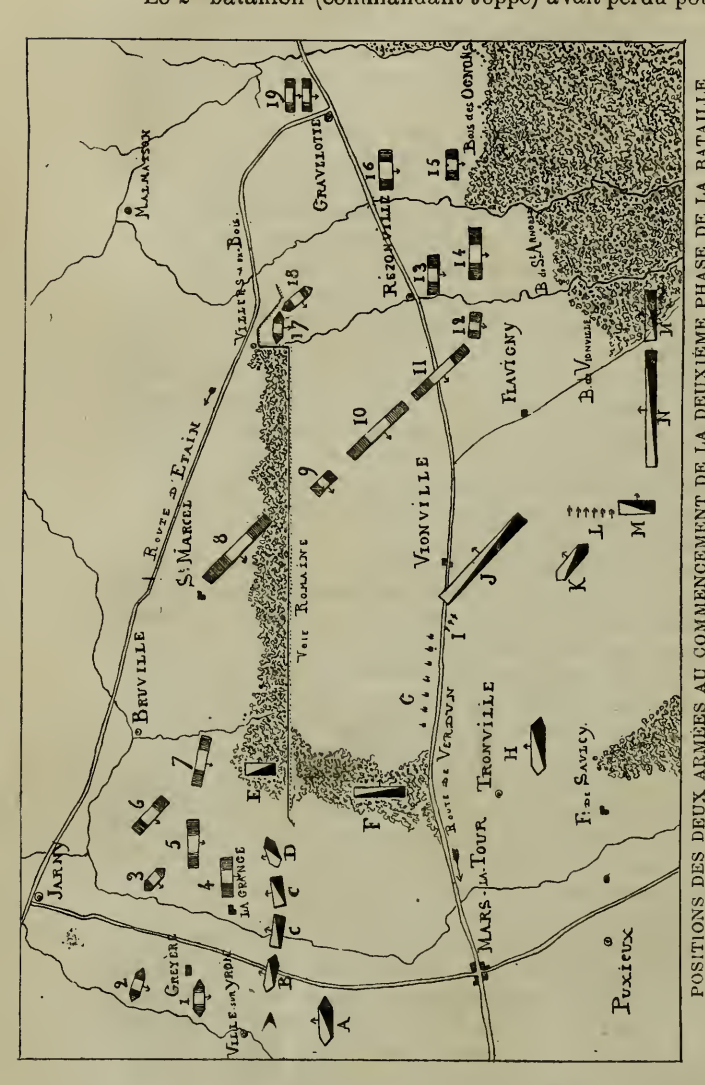
Les deux bataillons du 2e grenadiers ainsi relevés du feu se retirent, guidés par le seul officier supérieur qui leur reste, le commandant Lucas, lequel, bien que fortement contusionné, marche en avant, portant sa selle sur la tête.

Le 2e grenadiers de la garde, sur ses quinze cents combattants, perdit, ce jour-là, sept officiers tués, dix-neuf blessés, trois cent quatre-vingt-six sous-officiers ou hommes de la troupe tués ou blessés, et cent vingt-neuf disparus; sur ce dernier nombre, plusieurs rentrèrent au corps, entre autres le lieutenant Archambault, qui, fait prisonnier, réussit, le mois suivant, à rentrer dans Metz, déguisé en paysan et portant une pelle et une pioche sur l'épaule.

La perte totale de ce vaillant régiment s'élevait donc à cinq cent trente-sept hommes, y compris les officiers.

Parmi ceux-ci, étaient tués : le lieutenant-colonel Bigault de Maisonneuve; les capitaines Léger et de Jeetze; le lieutenant Urtin; les sous-lieutenants Persin de Suzor, Barre, Conte. — Étaient blessés : le colonel Lecointe; les chefs de bataillon Joppé et Lucas; le sous-lieutenant porte-aigle Primat; les capitaines Bonafous, Costa, Hohmann, Normand, Baulïch, Vigouroux de Rouville; les lieutenants Massias, Ricard, Archambault, Jougleux, Venino; les sous-lieutenants Chasseing, Rey, Dueillier et de la Lance.

Le 2e bataillon (commandant Joppé) avait perdu pour sa part



POSITIONS DES DEUX ARMÉES AU COMMENCEMENT DE LA DEUXIÈME PHASE DE LA BATAILLE DE RÉZONVILLE (16 AOUT 1870)

Français. — 1. Division de cavalerie Legrand (4e C.). — 2. Division de cavalerie du Barrail (2e Chasseurs d'Afrique et brigade de France. — 3. Division de cavalerie de Clérambault (3e C.). — 4. Division Grenier (4e C.). — 5. Division de Cissey (4e C.). — 6. Division Nayral (3e C.). — 7. Division Aymard (3e C.). — 8. Division Tixier (6e C.). — 9. Division Bisson (3e de ligne, 6e C.). — 10. Division Lafont de Villiers (6e C.). — 11. Division Levassor-Sorval (6e C.). — 12. Division Picard (G. I.). — 13. Division Deligny (G. I.). — 14. Division Montaudon (3e C.). — 15. Brigade Lapasset (2e C.). — 16 et 19. 2e Corps. — 17. Division de cavalerie de Forton. — 18. Division de cavalerie de Valabrègue (2e C.).

Allemands. — A. Cavalerie von Barby. — B. 2e régiment de dragons de la garde royale. — C. C. Brigade von Wedell. — D. 1er régiment de dragons de la garde royale. — E. Brigade Lehmann. — F. 19e division (Xe corps). — G. Réserve d'artillerie du Xe corps. — H. Cavalerie von Redern. — I. Batterie à cheval. — J. 6e division d'infanterie. — K. 6e division de cavalerie. — L. Réserve d'artillerie du IIIe corps. — M. Brigade Lyncker. — N. 5e division d'infanterie.

cent soixante-quinze hommes et le 3e (commandant Lucas) trois cent cinquante-neuf.

Comme on le voit, ce vaillant régiment avait été cruellement

décimé; aussi les voitures d'ambulances et les cacolets qui s'étaient dirigés à toute vitesse vers le point où il était engagé, étaient-ils bientôt revenus chargés de blessés.

Un lugubre défilé recommence à travers Rézonville et passe devant le front des divisions de cavalerie de Forton et de Valabrègue, qui ont pris position en arrière de ce village.

Un brancard passe porté par deux grenadiers : étendu sur un matelas, gît un officier, sa tunique noire au collet rouge garni de grenades d'or, maculée de boue sanglante. Un obus de plein fouet lui a broyé les deux cuisses. Il tient d'une main l'ombrelle de quelque cantinière élégante, car elle est garnie de franges et de guipures; de l'autre main, il répond aux saluts des officiers de dragons et de cuirassiers par un geste nerveux et désespéré.

Bientôt, il supplie qu'on dépose le brancard à terre et qu'on le laisse mourir tranquille. Un autre officier est porté par son ordonnance, qui le tient dans ses bras comme un enfant. D'une main, il enlace le cou bronzé de son soldat, de l'autre, il comprime sa poitrine traversée par une balle.

Un vieux sergent passe dans une charrette, fumant sa pipe; sa main gauche est fracassée, son œil est fier; il est calme, insouciant : « Ça va-t-il là-bas? lui crient des cuirassiers. — Oui, oui, répond-il d'une voix forte, ils ne sont pas à la noce, allez! » Et, de fait, on n'entend plus la fusillade; la baïonnette travaille. Déjà les pointeurs ennemis, manquant le but, dépassent nos lignes, et leurs obus tombent dans l'herbe, sur un espace vide.

Un grenadier passe, tenant le bras d'un camarade; c'est un homme jeune, sans barbe, de haute taille; il marche d'un pas ferme, et de sa main libre tient son arme. Une balle lui a labouré la face. En arrivant à hauteur de la division de Forton, il s'arrête, son regard s'obscurcit; ne pouvant aller plus loin, il s'assied sur le bord de la route. Un chirurgien lui propose d'extraire sa balle : il se laisse charcuter et l'action du bistouri qui lui découpe les chairs ne lui arrache pas un cri. L'opération terminée, il se relève, ramasse son chassepot, reprend le bras du camarade, et, du même pas ferme, hardi, reprend le chemin de l'ambulance. « Voilà un homme mort dans une heure », dit le chirurgien.

Sur un des deux sièges d'un cacolet d'ambulance est attaché un énorme cuirassier blanc, de haute stature. Un coup de pointe lui a perforé le bas-ventre; sa tunique blanche à parements jaunes est souillée de larges taches noirâtres; ses jambes, chaussées de hautes bottes à entonnoir, pendent inertes et traînent sur le sol.

Sur l'autre siège est assis, pour faire contre-poids, un vieux grenadiers à trois chevrons, un tronçon de pipe sous la moustache grisonnante, et replié sur lui-même.

Le commandant Joppé a été transporté sur un cacolet de l'ambulance volante de Rézonville à l'ambulance installée dans la maison de poste de Gravelotte, où il doit subir l'amputation du bras droit.

Au moment où il descend de son cacolet pour entrer dans cette maison, une jambe avec sa botte et son pantalon bleu d'artilleur à double bande rouge passe devant ses yeux jetée par la fenêtre de la chambre, où les médecins taillent et charcutent.

Le commandant entre dans cette pièce. Près du patient, se tient un vieux grenadier chevronné, médaillé, le bras fracassé, tenant à peine par quelques lambeaux de chair, et qui attend patiemment son tour d'amputation. Le chef de bataillon Joppé le reconnaît. C'est un grenadier de son régiment, nommé Jaquot, planton du lieutenant-colonel de Maisonneuve, et qui, lors de l'arrivée du commandant au 2e grenadiers de la garde, avait été envoyé à la gare de Saint-Cloud, au-devant de celui-ci, pour le guider au mess des officiers.

Les chirurgiens font remarquer à l'officier blessé que chacun passe à son tour; mais Jaquot croit devoir insister pour que son supérieur passe avant lui et celui-ci accepte les honneurs du couteau.

Ce brave garçon fut moins heureux que son chef : les Allemands, lors de la capitulation, jugèrent celui-ci incapable de reprendre du service (ils se trompèrent, car le commandant Joppé continua son service actif avec le grade de lieutenant colonel) et Jaquot, au contraire, fut fait prisonnier [1].

— Il est trois heures de l'après-midi. En même temps que le 3e bataillon du 2e grenadiers de la garde relevait les deux premiers bataillons de ce régiment, qui étaient à bout de forces, les deux bataillons du 3e grenadiers (le 3e était parti le matin même escortant les bagages du quartier impérial) s'avancent plus à

1. M. Joppé était commandant d'armes à Versailles en 1871. Beaucoup de grenadiers du 2e régiment allèrent le voir, à leur retour des prisons de l'ennemi, Jaquot entre autres. Il avait alors vingt-trois années de service, était médaillé et amputé du bras droit. Son ancien chef de bataillon essaya d'obtenir pour ce fidèle serviteur la décoration, mais malheureusement il échoua.

Comme Jaquot, après un court séjour à Versailles, partait pour le département de l'Ain, le commandant Joppé eut l'idée de lui remettre une lettre pour son ami le commandant Leperche, l'aide de camp dévoué du général Bourbaki, et lui raconta la conduite du grenadier Jaquot, le 16 août 1870. Le commandant Leperche présenta lui-même au général ce vieux soldat, qui, trois mois après était décoré.

gauche, sous les ordres du colonel Cousin, pour résister à un mouvement tournant de l'ennemi. Les Allemands reprennent à ce moment l'offensive et débouchent d'un ravin, appuyés par des batteries qui couvrent les crêtes de projectiles.

Le 2e bataillon d'abord (commandant Lavollée, capitaine-adjudant-major Chambry), le 1er bataillon ensuite (commandant Herbillon, capitaine-adjudant-major Grenon), se portent à l'extrémité du plateau de Rézonville et ouvrent le feu sous une grêle de balles et de mitraille.

La lutte s'engage avec opiniâtreté.

Les Prussiens essayent encore une fois de la ruse de la crosse en l'air. Tout à coup une compagnie d'infanterie ennemie, qui est engagée contre une section du 2e bataillon du 3e grenadiers que commande le lieutenant Fabrègue, cesse le feu, lève la crosse en l'air et s'avance en demandant grâce à nos soldats.

Plein de confiance dans la loyauté de ses adversaires, l'officier français se dirige, suivi de ses grenadiers, vers le *hauptmann* (capitaine) ennemi, qui lui présente son sabre par la poignée. Au moment où il va saisir cette arme, l'infâme Teuton, qui tient sa main gauche cachée derrière le dos, la relève brusquement armée d'un revolver et brûle la cervelle au lieutenant Fabrègue.

Les grenadiers ne font qu'un bond, un seul, en poussant un hurlement de rage, et, avant même que les Prussiens aient pu abattre leurs dreyses et faire feu, les sabres-baïonnettes des nôtres leur trouent la poitrine.

En un clin d'œil, justice est faite : tous ces Allemands gisent éventrés dans des mares de sang. Quant au misérable hauptmann, son cadavre était criblé de coups, chaque grenadier avait tenu à venger sur lui l'assassinat de son officier.

A la suite des engagements des 14, 16 et 18 août, le quartier général de l'armée du Rhin, dans un ordre du jour, enjoignit à nos soldats, quand l'ennemi lèverait la crosse en l'air, de n'en tenir aucun compte et fit défendre à nos officiers de se tenir constamment debout, c'est-à-dire haut le corps, pendant l'action.

— Quelque temps après, le maréchal Bazaine donne l'ordre au général Halna du Frétay, commandant la brigade de cavalerie légère de la garde, de traverser Rézonville, pour regagner le côté gauche de la route de Verdun, afin d'augmenter la cavalerie, qui se trouve en nombre très inférieur de ce côté.

A trois heures et demie, le général Picard, commandant la 2e division de la garde à laquelle le régiment des guides est attaché, ordonne au chef de ce régiment, le colonel de Percin-

Northumberlan, de se porter en avant avec ses trois escadrons disponibles pour charger en avant du village de Rézonville.

Le colonel fait aussitôt déployer le régiment afin d'exécuter cet ordre, mais, en présence de l'éloignement des troupes prussiennes et de la grêle de projectiles qui inondent la plaine, il reçoit l'ordre de se défiler, autant que possible, dans un des angles rentrants du village.

Le régiment des guides, formé en colonne par pelotons, afin de pouvoir se porter en avant au premier ordre, reste dans cette position jusqu'à six heures du soir.

Pendant ce temps, les balles et les obus arrivent dans la colonne. Le colonel de Percin-Northumberlan reçoit une balle dans la main gauche ; le capitaine en second Manheimer est blessé à la jambe droite par un éclat d'obus et est évacué sur Metz. Les guides Gonin et Domberger sont tués; le guide Cuny a l'épaule emportée; le guide Bernard a la mâchoire fracassée; six chevaux sont tués.

— Les 1re, 2e, 3e, 4e, 5e et 6e batteries du 18e régiment d'artillerie à cheval (réserve générale de l'armée) prennent une large part, sous les ordres du colonel Toussaint et du lieutenant-colonel Desfaudais, à la défense du village de Rézonville.

Ces batteries ont d'abord pris position, à gauche de ce village, en arrière de la route de Verdun.

Mais bientôt, à partir de ce moment, les différentes batteries du 18e d'artillerie se trouvant séparées, il est difficile de faire une narration générale du rôle qu'elles ont joué dans cette bataille : nous allons donc prendre chaque batterie séparément.

Les 1re et 2e *batteries*, conduites par le commandant Masson, après avoir tiré quelques coups de canon dans cette première position, se portent en avant de la route, en arrière du ruisseau de Rézonville et du même côté de ce village, sur une crête située entre le bois des Ognons et Rézonville.

Ces deux batteries commencent alors le feu, ayant les bois des Ognons à gauche et tirant dans la direction de Flavigny.

Vers une heure de l'après-midi, la 1re batterie (capitaine Gouzy) est envoyée sur une crête plus avancée, déjà garnie d'artillerie, où elle prend place entre deux autres batteries du régiment.

Cette batterie reste là environ une heure. Bien que le feu de l'artillerie ennemie soit extrêmement violent, la 1re batterie, protégée par une ondulation de terrain, est assez heureuse pour n'avoir que quelques hommes blessés et quelques chevaux tués. Le commandant Masson fait prévenir le capitaine Gouzy d'avoir à continuer le feu avec la même hausse, le tir étant très efficace;

malheureusement, cette position devient impossible pour les batteries voisines ; l'ordre est alors donné d'aller prendre position en arrière; la 1re batterie repasse la route et vient rejoindre les autres batteries du 18e d'artillerie qui, arrivant de différents côtés, se reforment sous les ordres du colonel Toussaint.

Les pertes de cette batterie sont, pour la journée du 16 août, de six hommes mis hors de combat, de deux chevaux tués et de cinq blessés.

La 2e batterie, vers onze heures de l'après-midi, et d'après l'ordre du général Canu, commandant la réserve générale d'artillerie, traverse, sous la direction du colonel Toussaint, le ravin au fond duquel coule le ruisseau qui passe à Rézonville et se porte sur le plateau, situé en avant de Flavigny, pour contrebattre une batterie de position placée à sept cents mètres de Vionville et à deux mille mètres de distance du sommet de ce plateau.

Cet emplacement est extrêmement périlleux; l'ennemi ayant dirigé son feu, depuis le matin, sur ce point, doit facilement régler son tir. Le colonel Toussaint en fait l'observation et se fait répéter l'ordre de se porter à la position indiquée.

Bientôt ce qui était prévu, arrive : les projectiles viennent tous éclater dans cette batterie et causent de tels ravages, qu'au bout de dix minutes vingt et un hommes, dont trois chefs de pièce et vingt-neuf chevaux, sont tués ou blessés.

Au moment de la mise en batterie, un coffre de munitions a sauté tout d'abord; le chef de pièce, le brigadier et cinq hommes sont frappés : la pièce n'est plus en état de faire feu. La retraite, étant devenue nécessaire, se fait en bon ordre. Le capitaine commandant Gouzy peut reformer trois pièces complètes, avec lesquelles il revient se placer à côté des autres batteries du régiment.

Pertes de la 2e batterie : deux maréchaux des logis tués, un maréchal des logis blessé; dix-huit hommes mis hors de combat, deux morts depuis; plus, vingt-neuf chevaux tués ou blessés.

La 3e *batterie* (capitaine Arveuf) est d'abord restée seule à deux cents mètres environ à droite et en avant de Rézonville. Là, elle tire sur une batterie ennemie qui se trouve dans la direction de Flavigny, à deux cents mètres de distance environ, et sur des troupes prussiennes placées en arrière.

Plusieurs charges brillantes de notre cavalerie ayant eu lieu, à ce moment, de l'autre côté de la route, la batterie tire sur la cavalerie prussienne de von Bredow, chaque fois que cette dernière n'est pas masquée par notre propre cavalerie.

Vers deux heures du soir, la batterie est prise de flanc par les feux d'une batterie ennemie, qui est venue se placer du côté de Vionville; trois pièces de la batterie sont alors dirigées dans cette direction, mais, cette batterie allemande ayant disparu après quelque temps, le tir des six pièces de la 3e batterie est repris dans la première direction.

Jusqu'alors la 3e batterie a peu souffert : masquée par les arbres de la route, elle est mal vue par l'ennemi : tous les obus passent par-dessus la batterie ou tombent en avant.

Les projectiles n'arrivent en grande quantité que vers deux heures et demie du soir; à ce moment, l'infanterie, qui est couchée dans les fossés de la route, bat en retraite; une batterie qui est venue se placer à droite de la 3e batterie a devancé le mouvement de l'infanterie.

A ce moment, le lieutenant Veysser a la jambe traversée par une balle. Le cheval du chef d'escadron Bonnet s'abat, gravement frappé par un éclat d'obus.

Bientôt le tir de l'artillerie allemande, qui a été jusque-là trop long ou trop court, devient parfaitement juste; les projectiles tombent régulièrement dans la batterie, qui éprouve des pertes cruelles. Le capitaine en second d'Adhémar est tué; douze hommes sont mis hors de combat, dont trois mortellement atteints; vingt-cinq chevaux sont tués ou blessés.

Il est inutile de rester plus longtemps dans cette mauvaise position; en se retirant, la 3e batterie faillit être enlevée par la charge de la brigade de cavalerie von Bredow; heureusement les cuirassiers de Magdebourg, qui arrivaient à hauteur de nos pièces, furent, comme on l'a vu, chargés et culbutés par notre cavalerie.

La 4e *batterie* (capitaine Biot) est également partie de sa première position à droite de Rézonville, a passé derrière le village, traversé la route et est venue s'établir en batterie sur une crête à deux mille deux cents mètres environ des batteries prussiennes.

La situation est fort critique; néanmoins le feu commence immédiatement. Les munitions des coffres d'avant-train sont brûlées, lorsque le colonel Toussaint fait dire à la batterie de se retirer. A cet instant, le lieutenant en premier Rauber a la tête enlevée, le capitaine Biot a le bras emporté; treize hommes sont tués, sept blessés; quarante-un chevaux sont abattus par la mitraille ennemie.

Le lieutenant en second Lecuir, resté seul debout des officiers de la 4e batterie, ramène alors celle-ci, sous une grêle de projectiles, et va rejoindre les autres batteries du 18e régiment.

La 5e *batterie* (capitaine de Cambolas) avait été dirigée, sous les ordres du lieutenant-colonel Desfaudais et du chef d'escadron Rey, de l'autre côté de la route, pour surveiller le ravin, qui, remontant de la vallée de la Moselle, passe près de Gorze et débouche sur le plateau entre Rézonville et Gravelotte.

Le capitaine de Cambolas fait alors ouvrir le feu sur une batterie qui, à couvert du bois, prend d'enfilade nos batteries établies sur la crête parallèle au ruisseau de Rézonville; bientôt des tirailleurs ennemis sortent de ce bois, mais quelques obus arrêtent leur mouvement; le feu est dirigé de nouveau entièrement sur la batterie ennemie, qui, au bout de quelque temps, est obligée de cesser son tir.

La 5e batterie n'a pas beaucoup à souffrir, grâce à sa position en arrière d'une crête en avant du bois que longe la Voie romaine : tous les obus allemands vont éclater dans ce bois; mais, peu à peu, le tir de l'artillerie ennemie se rectifie, et un déplacement devient nécessaire.

La 5e batterie continuant son feu, les pièces sont portées successivement de trois cents mètres à gauche, mais à six heures et demie une nouvelle batterie vient prendre la 5e d'enfilade, ce qui force cette dernière à se transporter de cinq cents mètres vers sa droite. Elle reste dans cette dernière position jusqu'à la nuit, après avoir perdu quinze hommes blessés, onze chevaux tués et neuf blessés.

La 6e *batterie* (capitaine Mondon) était partie avec la 5e batterie et était allée se placer de l'autre côté de la route, sur la crête située entre Rézonville et le bois des Ognons.

Là, elle ouvre le feu sur une grande batterie prussienne établie entre Flavigny et le bois, principalement sur la partie de cette batterie qui s'appuie au bois; la 6e batterie est aussitôt assaillie par une grêle de projectiles, dont la plupart éclatent au milieu de nos pièces et occasionnent des pertes sensibles.

Là sont blessés mortellement le lieutenant en second Cothenet et l'adjudant Daricades; malgré leurs blessures, ces deux admirables soldats veulent quand même rester au feu; le médecin-major Arnaud, qui a accompagné les premières batteries envoyées en avant, a beaucoup de peine à les décider à quitter leur poste de combat.

La 6e batterie continuant à être de plus en plus éprouvée, le général Canu prescrit de la reporter en arrière du village de Rézonville. Outre le lieutenant Cothenet et l'adjudant Darecades, dix hommes ont été mis hors de combat; dix chevaux sont tués et neuf blessés.

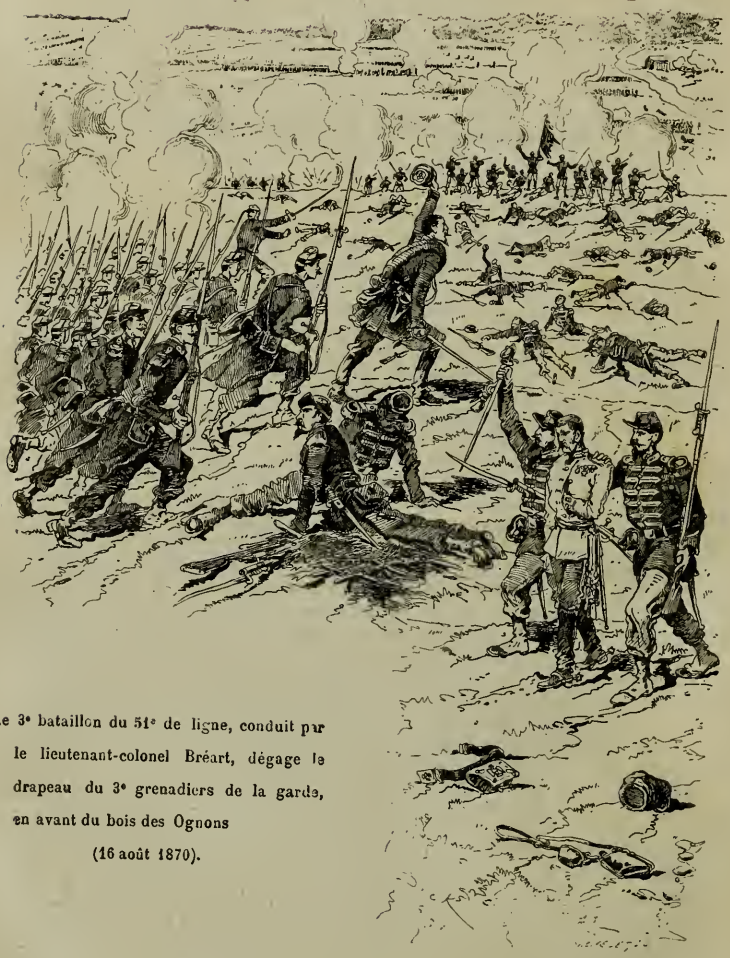
Vers quatre heures du soir, la division Deligny, voltigeurs

de la garde, arrivant sur le terrain pour soutenir les grenadiers et les zouaves du général Picard, le général Canu prescrit au 18e régiment d'artillerie d'aller se placer en réserve à hauteur de Rézonville. Les 1re, 2e, 3e, 4e et 6e batteries se réunissent de nouveau sous les ordres du colonel Toussaint et vont s'établir sur la position au-dessus de ce village, qu'elles occupaient le matin, mais elles ne sont plus employées ce jour-là. A la nuit, elles retournent à Gravelotte et reprennent leur campement de la veille

CHAPITRE XX

Engagement de la division Deligny.

Brillante conduite de la batterie de mitrailleuses de la division Deligny. — Les voltigeurs de la garde se portent en avant. — Le 3e voltigeurs va soutenir les 2e et 3e grenadiers. — L'artillerie de la division Deligny engage le feu. — Entrée en ligne de la brigade Brincourt. — Belle parole du commandant Bourdon de Vatry. — Marche à la baïonnette des 1er et 2e voltigeurs. — Le fourrier Péquignot. — Mort du capitaine de Cramayel et de ses deux officiers. — Le lieutenant suédois Anderson. — Pertes du 2e voltigeurs. — Le premier homme tué du 1er voltigeurs. — Mouvements de ce régiment. — Engagement du 4e voltigeurs. — Arrivée de la division Montaudon. — Le général Deligny au feu. — Les capitaines Hulin et Tordeux. — Les chasseurs à pied de la garde dans le bois des Ognons. — Le régiment de chasseurs à cheval de la garde. — Arrivée des renforts allemands — Les ambulances à Rézonville. — Énergie des blessés. — Les Allemands essaient de déboucher du ravin de Gorze. — La 1re brigade de la division Montaudon est rappelée en avant de Rézonville. — Le 62e de ligne se forme en bataille. — Le 51e de ligne en tirailleurs. — Les chasseurs à pied de la garde refoulent l'ennemi. — Leurs pertes. — Le sergent Ducrot. — Le 51e en tirailleurs. — Mort des commandants Bergère et Lieutaud. — Pertes du 1er bataillon du 51e. — Défense du 3e grenadiers. — La garde du drapeau. — Le commandant Lavollée est blessé. — Le colonel Cousin et le drapeau du 3e grenadiers. — Mort du colonel Cousin. — Le capitaine Morand saisit l'aigle. — Une défense suprême. — « Au drapeau ! » — Épuisement complet des munitions. — Combat singulier entre un officier de grenadiers et un capitaine prussien. — La charge ! — Arrivée du 3e bataillon du 51e de ligne. — Marche de ce régiment. — Le général Montaudon conduit la charge à la baïonnette. — Trait de courage du capitaine adjudant-major Nieger du 51e. — Fuite de l'ennemi. — Charge du 1er bataillon du 62e. — Belle conduite du tambour-major Boutry. — La 5e batterie du régiment d'artillerie à cheval de la garde. — Pertes du 3e grenadiers. — Pertes du 51e et du 62e de ligne. — La 3e batterie du régiment monté de la garde. — Le général Bourbaki forme une grande batterie de cinquante-quatre pièces. —



Le 3e bataillon du 51e de ligne, conduit par le lieutenant-colonel Bréart, dégage le drapeau du 3e grenadiers de la garde, en avant du bois des Ognons (16 août 1870).

Sa composition. — Une fâcheuse confusion. — Pertes de l'artillerie à cheval de la garde. — Retraite de l'artillerie ennemie. — Arrivée de nouvaux renforts allemands. — Marche en avant de la brigade Garnier. — Pertes des 3e et 4e voltigeurs. — Les 1er et 2e voltigeurs sur la crête de Rézonville. — Leurs pertes. — L'officier prussien et le sergent Lay. — Le maréchal Bazaine au ravin de Gorze. — Reconnaissance des carabiniers de la garde. — La 8e batterie du 4e d'artillerie (mitrailleuses) foudroie l'ennemi. — La nuit arrive. — Fin de la bataille à notre aile gauche. — — Les ambulances de Gravelotte.

Pendant ces différentes phases de l'action, le général Picard avait employé le reste de ses troupes disponibles à relier, sous un feu d'artillerie très meurtrier, la droite et la gauche de sa division.

Cependant le général Bourbaki s'est vivement préoccupé des efforts que les zouaves et les grenadiers de la garde ont à supporter sur la gauche de la position.

Déjà vers trois heures, par son ordre, la batterie de mitrailleuses (5e du régiment monté de la garde, capitaine-commandant Pihan, capitaine en second Constant) de la division Deligny s'est portée sur la crête, à gauche des troupes de la division Picard, à peu près à hauteur de Rézonville, en face de la grande batterie prussienne de position, sur laquelle elle ouvre le feu, ainsi que sur deux batteries mobiles, qui occupent une crête à environ deux mille cinq cents mètres de distance.

Une heure après, le tir trop bien réglé de l'ennemi rendant sa position intenable, la batterie de mitrailleuses, sur un ordre du général commandant en chef la garde, ordre apporté par le général d'Auvergne, s'avance de cinq cents mètres et plus tard de six cents, et s'établit sur une position plus élevée, d'où elle couvre de ses feux une crête le long de laquelle circulent de l'artillerie et des colonnes d'infanterie prussienne.

Elle reste là jusqu'à cinq heures et demie du soir, maintenant un tir extrêmement vif, malgré les pertes dont elle est accablée. Le lieutenant en second Mertian est légèrement blessé, un homme est tué, neuf sont blessés. A ce moment, quatre des mitrailleuses sont complètement hors de service par suite de l'encrassement; le déchargeoir de l'une d'elles a été brisé par un obus.

La batterie se retire alors progressivement en seconde ligne; lorsqu'elle cesse complètement son feu, à sept heures du soir, elle a tiré onze cent quatre-vingt-dix coups.

Aucun mot ne peut rendre la bravoure et la solidité avec lesquelles cette batterie a combattu.

— Cependant la 1re division de la garde (général Deligny) est restée en réserve jusqu'à quatre heures du soir, en arrière du centre du champ de bataille. Elle se met en bataille en diverses positions et surveille les débouchés des bois et des ravins à droite et à gauche, ainsi que la route de Verdun passant par Mars-la-Tour.

La 8e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie attachée à la division Deligny (capitaine Richard) est chargée de mettre en état de défense une vaste ferme, ancienne maison de poste de Rézonville, qu'elle a ordre de défendre ensuite jusqu'à la dernière extrémité. Elle n'y fut pas d'ailleurs attaquée.

Il est quatre heures. Les voltigeurs de la garde changent de position pour se porter à gauche de la route de Verdun, sur la crête où le général Bourbaki a fait placer les quatre batteries de la réserve de la garde, pour répondre aux batteries de position de l'ennemi.

Au même moment, le général Bourbaki fait donner l'ordre au général Garnier de se porter en avant avec les trois bataillons du 3e voltigeurs, pour concourir au mouvement exécuté par la ligne des grenadiers.

Ce régiment quitte aussitôt sa position pour se porter à gauche de la route de Verdun et se forme en ligne de bataillons déployés et échelonnés par la droite.

En avant! Le 3e voltigeurs descend le ravin et vient se former sur trois lignes de bataillons déployés, assez peu espacés à cause du terrain. Ce régiment sert de deuxième ligne et de soutien à la 2e brigade de la division Picard (général Le Poitevin de la Croix, 2e et 3e grenadiers).

Les voltigeurs se couchent à terre. Ils sont entourés, en avant et sur les flancs, de batteries dont le feu ne les empêche pas, malgré des pertes sensibles, de se tenir sur les emplacements qui leur ont été assignés.

Les deux batteries de 4 de la division Deligny (1re et 2e du régiment monté de la garde, capitaines Clairin, Belin, Bodin et Boreau de Roincé) prennent position sur le plateau à gauche et un peu en avant de Rézonville. Sous l'habile direction du lieutenant-colonel Gerbaut et du chef d'escadron Voilliard, elles ouvrent le feu contre la grande batterie prussienne de position et à gros calibre qui leur fait face.

Un combat d'artillerie s'engage et dure jusqu'à la nuit tombante, facilitant les mouvements des voltigeurs, qui prononcent un mouvement en avant et vont, avec les grenadiers, se porter à hauteur de la brigade Jeaningros, qui a dépassé le village de Rézonville sur la droite de la route de Verdun.

Pendant ce tir, le lieutenant-colonel Gerbaut est blessé à la jambe, les deux batteries ont quatre hommes tués, neuf blessés et seize chevaux hors de combat.

— D'un autre côté, le général Brincourt, commandant la 1re brigade de la division Deligny (bataillon de chasseurs de la garde, 1er et 2e voltigeurs), a reçu également, vers quatre heures, du général Bourbaki l'ordre de faire surveiller avec un régiment le rentrant du ravin des Ognons, celui du côté du chemin de Gorze. Il part aussitôt avec le 2e voltigeurs, colonel Peychaud, lieutenant-colonel Verjus.

Ce régiment, qui est en position sur les hauteurs dominant Vionville, s'avance déployé en bataille.

Le 1er bataillon est sous les ordres d'un jeune commandant, M. Bourdon de Vatry, parent du prince de la Moskowa et ancien aide de camp de l'empereur. Son avancement rapide lui a suscité bien des jaloux : « Ce n'est sans doute, disent-ils, qu'un officier de salon ! »

Au moment où les voltigeurs se mettent en mouvement, ils sont aperçus par les batteries ennemies, qui les canonnent vivement. Le premier obus prussien qui arrive sur le régiment, tombe droit sous le cheval du commandant Bourdon de Vatry. Celui-ci, avec le plus grand sang-froid, maintient sa monture sur place et, saluant de l'épée, s'écrie :

« C'est le premier obus de la campagne ! C'est mon baptême ! Je le salue ! »

Ces quelques paroles prononcées avec un calme magnifique redoublent le cœur au ventre des soldats, qui, tous, se seraient fait hacher sur un seul mot de leur commandant. Par un hasard providentiel, l'obus s'était profondément enterré et ne put éclater.

Tout le régiment sur une seule ligne file à la baïonnette, ainsi que le 1er voltigeurs. La 2e brigade (3e et 4e voltigeurs) forme le carré, pour soutenir la 1re, à quatre cents mètres en arrière.

Enfin, le 2e voltigeurs s'arrête sous un feu très nourri. Son 1er bataillon doit, aussitôt arrivé, relever un bataillon de grenadiers qui a épuisé ses munitions. Le 2e est déployé face au ravin et le 3e mis en réserve.

Le 1er bataillon est couché dans les sillons, en avant des deux batteries divisionnaires. Le feu est des plus violents. Les balles et la mitraille tombent sur ce point et font voler au loin la terre.

Ce bataillon commence à éprouver des pertes sensibles. Le lieutenant-colonel Verjus, qui le dirige, bien que blessé par une

balle qui lui enlève la moitié d'une oreille, reste intrépidement son poste de combat.

Un obus éclate auprès du fourrier Péquignot, de la 1re compagnie du 1er bataillon, lui fracasse la mâchoire et lui enlève le bras droit. Ce jeune sous-officier, à peine âgé de vingt ans, tout mutilé qu'il est, se met alors, avec une énergie surhumaine, à la recherche de son capitaine et lui demande la permission de se retirer du champ de bataille.

Le capitaine de cette compagnie, M. Fontaine de Cramayel, et ses deux officiers, le lieutenant Lainé et le sous-lieutenant Bruant, s'obstinent à rester debout en avant de leurs hommes, qui, sont couchés à terre.

M. de Cramayel, qui compte plus de quinze années de grade de capitaine, est connu de toute l'armée pour sa bravoure poussée jusqu'à la témérité. Petit, trapu, c'est un soldat hors ligne.

A la façon des héros d'Homère, il injurie les Allemands et les défie en agitant son épée. Un éclat d'obus le blesse une première fois.

« Couchez-vous, capitaine ! couchez-vous ! » lui crient ses voltigeurs. Il reste impassible à son poste, mais bientôt une balle le frappe en plein front. Le malheureux officier ouvre les bras, tourne sur lui-même et s'abat comme foudroyé.

Le lieutenant Lainé lui succède, mais lui-même tombe, sans vie, auprès du cadavre de son chef.

Le sous-lieutenant Bruant le remplace, mais à son tour il chancelle, mortellement atteint. Le sergent-major Laurenti s'élance pour le soutenir.

« Sergent-major, lui dit le blessé, je vous passe le commandement de la compagnie; c'est le moment de montrer du cœur et de gagner l'épaulette, » et il expire en prononçant ces paroles.

Laurenti en effet fut nommé sous-lieutenant quelques jours après.

Ces trois braves officiers avaient été tués en se passant le commandement comme à l'exercice.

Aussitôt après avoir pris le commandement de la 1re compagnie, le sergent-major Laurenti commande « en avant ».

A cet instant, le sous-officier maître d'armes du régiment, qui a demandé à faire campagne, afin d'obtenir la croix, est tué d'une balle au front, comme il se relève pour marcher en avant.

Ce 1er bataillon du 2e voltigeurs fut le plus éprouvé ce jour-là de toute la division Deligny. La 6e compagnie avait eu à elle

seule vingt-neuf hommes tués ou blessés sur un effectif de moins de quatre-vingt-dix combattants.

A ce régiment se trouvait attaché un officier suédois, le lieutenant Anderson, qui y faisait son service. Quand la guerre éclata, il voulut faire campagne avec ses amis du 2e voltigeurs, et le 16 août se fit remarquer par sa brillante conduite en avant de Rézonville, où on le vit, vêtu de son uniforme suédois, ramasser le fusil d'un voltigeur tué et faire le coup de feu contre les Allemands.

A certains moments, le feu de l'ennemi était tellement violent, que les voltigeurs étaient obligés de faire halte, et de se coucher dans le creux des sillons ou dans les trous pratiqués par les projectiles allemands.

Vers la fin de la journée, trois officiers du 2e voltigeurs s'étaient, un instant, abrités dans un de ces trous, quand un obus y tomba au beau milieu, éclata et blessa deux de ces officiers.

Ce jour-là, le 2e voltigeurs perdit cinq officiers tués, les capitaines Langlois, Fontaine de Cramayel et Frêlon (ce dernier décédé le 21 octobre); le lieutenant Lainé, les sous-lieutenants Bruant et Saget de la Jonchère (décédé le 23 août). Seize officiers, en outre, avaient été plus ou moins grièvement blessés.

Le 1er voltigeurs, en même temps que le 2e régiment de cette arme, s'était porté en avant.

Vers midi ce premier régiment s'est établi en arrière de la grande batterie de quatre-vingts pièces formée avec le parc et la réserve d'artillerie de la garde (pièces de 12 et de 4). De nombreux obus arrivent devant, à droite et derrière cette batterie. La plupart de ces projectiles sont tirés trop longs, mais bientôt ils deviennent de plus en plus courts.

A deux heures, le 1er voltigeurs perd son premier soldat tué. A ce moment, un obus tombe en plein au beau milieu de la 6e compagnie du 3e bataillon. Le capitaine Carrère de cette compagnie, qui est monté, remplit les fonctions d'aide de camp du colonel Dumont; le lieutenant est resté aux bagages; le sous-lieutenant Dubois commande donc cette compagnie. Le projectile allemand tombe sur le canon de fusil d'un voltigeur nommé Dupont, qui, ainsi que ses camarades, est couché à plat ventre, ayant son chassepot tout armé devant lui. Cet obus éclate, met le malheureux soldat littéralement en lambeaux et blesse un deuxième voltigeur.

A ce premier homme tué, un mouvement d'hésitation court dans les rangs des voltigeurs. Les soldats placés à côté de la victime se lèvent et s'écartent brusquement. Le sous-lieutenant

Dubois va voir les tronçons du cadavre, qui est méconnaissable ; les cartouches se sont enflammées dans la cartouchière et ont communiqué le feu aux vêtements. Impossible de retrouver le numéro matricule du havresac, qui a disparu. Enfin, M. Dubois prend une des épaulettes rouges à tournantes jonquilles du cadavre, appelle le numéro matricule à haute voix et finit par apprendre que son soldat tué se nommait Dupont.

Peu après, un voltigeur de la 5e compagnie du 3e bataillon, qui porte une oie vivante attachée sur le havresac, est effleuré par un obus qui lui enlève en un clin d'œil ce havresac et la volaille, sans causer le moindre mal à leur propriétaire.

Vers quatre heures, le 1er bataillon de ce régiment se porte en avant, à gauche de Rézonville, ayant à sa droite les zouaves du lieutenant-colonel Hubert de la Hayrie. Des batteries de mitrailleuses sont placées sur les pentes à droite du bois des Ognons et causent aux Prussiens des pertes énormes.

Le 2e bataillon du 1er voltigeurs se porte un peu en avant. Le 3e reste en réserve comme soutien de l'artillerie de la garde. Quelques hommes seulement sont atteints par les projectiles ennemis.

Dans cette position, le général Brincourt, avec les 1er et 2e voltigeurs de la garde, est couvert à gauche par une batterie, que soutiennent quelques compagnies d'infanterie du côté de la crête du chemin de Rézonville à Gorze, par des troupes de la division Montaudon et de la brigade Lapasset et par quatre compagnies des chasseurs à pied de la garde ; à droite, il est relié à la ligne des grenadiers par les voltigeurs de la brigade Garnier (3e et 4e régiments).

— Vers deux heures de l'après-midi, le général Deligny a envoyé l'ordre au colonel Ponsard, du 4e voltigeurs, de se porter en avant avec les deux premiers bataillons de son régiment, afin de protéger les batteries d'artillerie de la garde. Cet ordre est exécuté aussitôt. Ces deux bataillons se déploient en bataille et s'avancent jusqu'à cent cinquante mètres en avant des batteries, la droite du 1er bataillon appuyée à Rézonville, et le 2e bataillon sur la même ligne de bataille.

Dans cette position, cette partie du régiment éprouve des pertes très sensibles. C'est là que le commandant du 1er bataillon, M. Chazotte, est blessé dangereusement d'un éclat d'obus. Le capitaine Salles le remplace dans son commandement.

Le général Deligny, après avoir fait coucher les hommes, ordonne de cesser le feu de l'artillerie pendant quelques instants afin de faire croire aux Allemands que nous avons évacué cette

position. Puis, il fait exécuter des feux de batterie des plus violents, qui ne tardent pas à démonter les batteries prussiennes.

Le 3e bataillon du 4e voltigeurs, commandant Fonsalle, est resté dans la position qu'il occupait au commencement de la bataille. Vers une heure de l'après-midi, les 5e et 6e compagnies reçoivent l'ordre de se porter sur la gauche et de se déployer en tirailleurs, face au bois des Ognons. Une autre compagnie, la 4e, va s'établir, à son tour, à gauche du même bois, face au ravin qui traverse la route de Gravelotte à Ars-sur-Moselle.

— Vers trois heures, le maréchal Bazaine, craignant un mouvement tournant de l'ennemi de ce côté, fait placer deux batteries d'artillerie de la garde un peu à droite de la route et donne l'ordre aux compagnies, qui sont déployées en tirailleurs, de se maintenir dans cette position, jusqu'à l'arrivée d'un puissant renfort.

Il est à peu près cinq heures, lorsque la 1re brigade de la division Montaudon, du corps de Le Bœuf, débouche devant Gravelotte. Les trois compagnies déployées du 3e bataillon du 4e voltigeurs se rallient, à leur tour, aux trois premières et ce bataillon va prendre position tout à côté de Gravelotte, où il bivouaque jusqu'au lendemain matin à cinq heures.

Dans cette phase de la bataille, tous les officiers de la 1re division de la garde font preuve d'une admirable valeur.

Le général Deligny, accompagné de son chef d'état-major, le colonel Ferret, arrive à cheval au milieu des rangs et fume tranquillement sa pipe. La vue de ce beau soldat, à la bravoure si calme, si réfléchie, excite et enlève les hommes de sa division. Son aide de camp, le capitaine d'état-major Hulin, ramène des soldats de ligne qui se sauvent dans le plus grand désordre, mélangés et tirant au hasard. Il rétablit le calme dans cette bande en disant : « Le premier qui fait feu ainsi sans motif, je lui tire les oreilles. »

L'aide de camp du général Brincourt, le capitaine d'état-major Tordeux, se fait remarquer entre tous, par son élan et son entrain. Par suite d'une blessure reçue au front pendant la campagne du Mexique et qui n'a jamais été entièrement guérie, il porte toujours un bandeau autour de la tête. Cet officier, au lieu de revenir auprès de son général, une fois les ordres transmis, met pied à terre et, l'épée à la main, enlève et électrise les voltigeurs.

De leur côté, les compagnies du bataillon des chasseurs de la garde sont envoyées alternativement pour fouiller le bois des Ognons. A travers les taillis et les broussailles, on aperçoit courant, d'arbre en arbre, de buisson en buisson, les courtes

tuniques sombres à brandebourgs de cordonnet jonquille, les épaulettes vertes à tournantes jaunes, les larges pantalons gris de fer, à plis, serrés par des jambières en peau de mouton des soldats de ce bataillon.

— Pendant la première partie de la journée, les escadrons du régiment des chasseurs à cheval de la garde, qui est attaché à la division de voltigeurs, font les mouvements nécessaires pour flanquer cette division et être toujours prêts à donner.

Toutefois, le service des deux escadrons d'éclaireurs étant reconnu inutile, ces escadrons sont rappelés et réunis aux trois autres, près du village de Rézonville ; mais, bientôt, il faut les éloigner de ce point, pour les mettre à l'abri du feu écrasant de l'ennemi, dont les projectiles n'atteignent aucun des leurs, grâce à ce changement de position.

— A l'aile droite allemande, de nombreux renforts ne cessent d'arriver à l'ennemi. La 16e division du VIIIe corps (Ire armée) atteignait la Moselle, vers midi, à Arry, lorsqu'elle est informée que la bataille est engagée. Le lieutenant-général von Barnekow fait aussitôt hâter le pas, et, un peu avant quatre heures, les têtes de colonnes de cette division débouchent à Gorze. La brigade Rex prend position sur la côte Mouza, au nord de Gorze, et reçoit l'ordre d'attaquer Rézonville. Tous les efforts tentés par cette brigade, renforcée par le 9e régiment du IIIe corps, sont impuissants à entamer les Français.

L'arrivée d'un nouveau régiment (11e du IXe corps) décide une nouvelle tentative ; mais les voltigeurs de la garde et la brigade Lapasset qui, depuis le matin, est restée cramponnée au plus fort de la mêlée, obligent les Allemands à rentrer dans les bois de Saint-Arnould. Le 11e régiment est le plus éprouvé, et perd son colonel (von Schoning), quarante-neuf officiers et onze cent dix-neuf hommes.

Les pertes sont également sensibles dans nos rangs. De tous côtés les blessés affluent dans Rézonville. Pendant toute la journée, ce n'est, du reste, qu'un long défilé de blessés, qui arrivent aux ambulances : à pied, en cacolet ou sur des brancards, après avoir reçu un premier pansement sur la ligne de bataille.

C'est beau à voir le soldat français dans ces occasions-là ! Quel patriotisme ! Quelle énergie ! Quel mépris de la mort !

Ici, c'est un capitaine qui a une balle dans les poumons et qui n'a que la force de dire à ses hommes : « Nous sommes vainqueurs ! » avant d'expirer.

Là, c'est un caporal qui a le bas de la figure emporté, et qui, ne pouvant parler, bat des mains pour dire à un frère d'armes

que la victoire est à nous. A côté, le médecin panse un tout jeune homme, à qui un éclat d'obus vient de fracasser l'épaule, et qui, loin de se plaindre pendant qu'on retire de sa plaie les débris du projectile, gémit sur le sort d'un camarade à qui un obus vient d'enlever une jambe.

Un malheureux lieutenant d'artillerie a eu tout le bas de la figure broyé par un éclat d'obus, et comme il se soutient encore, c'est à pied qu'il veut gagner la grande ambulance de Rézonville, d'où, par gestes, il demande à être ramené sur-le-champ à Metz.

Un officier de cuirassiers a reçu, lui, une balle au milieu de sa cuirasse; cette armure a été trouée comme avec l'emporte-pièce, et la balle, après avoir traversé un journal plié en quatre sur sa poitrine, l'a grièvement blessé.

Les vivandières s'empressent autour des malheureux blessés; toutes vident généreusement leurs tonneaux pour donner à boire aux soldats qui souffrent. Les cantinières des zouaves et le cantinier du régiment monté d'artillerie de la garde accomplissent des prodiges de dévouement.

Entrée du village de Rézonville.

La grande route qui traverse Rézonville, se trouvant enfilée par le tir de l'ennemi, est à peu près déserte.

Dans une petite rue, faisant angle droit avec la route, sont situés l'église, le presbytère, l'école des filles, celle des garçons avec plusieurs maisons particulières. Tout cela n'est qu'une vaste ambulance. Des blessés y arrivent à tout moment par l'extrémité opposée à la route. On ne sait plus où les caser; les greniers même en regorgent déjà.

Que l'on s'imagine des hommes sanglants et mutilés, couchés en grand nombre le long des murs et sur la chaussée; d'autres pleins de santé s'agitant autour d'eux; dans les coins ou par terre, des amas de chassepots dont quelques-uns partent à tout instant par suite de quelque choc; les obus prussiens arrivant de temps en temps par-dessus tout cela, puis, avec les gémissements des blessés, les cris des chefs pour faire retourner au feu

les soldats valides, les plaintes contre un ennemi qu'on accuse de diriger volontairement sur les ambulances le tir de son artillerie; enfin, les objurgations des médecins attentifs à faire décharger ou manier avec précaution les fusils des blessés et de leurs porteurs, et on aura une idée de la physionomie de la rue de l'église à Rézonville dans l'après-midi du 16 août 1870.

— Il est près de cinq heures, le feu se ralentit, la bataille paraît gagnée. Le maréchal Bazaine rappelle de Gravelotte et dirige sur le débouché du ravin d'Ars, la division Montaudon du 3e corps, restée jusqu'à quatre heures en réserve près de Villers-au-Bois. Cette division doit opérer un mouvement tournant sur la droite de l'ennemi, pour aller couper les ponts d'Ars-sur-Moselle.

Par l'ordre aussi du maréchal, et dans la crainte d'une tentative contre sa gauche par les ravins de la Mance, les divisions Vergé et Bataille du 2e corps, qui n'ont quitté que momentanément le combat et, se sont reformées en arrière de Rézonville, sont placées sur le plateau, au Sud et à dix-huit-cents mètres environ de Gravelotte, à la lisière du bois des Ognons. Plusieurs bataillons des 8e et 76e de ligne occupent tous les sentiers de ce bois, mais l'ennemi ne se montre pas de ce côté.

Tout à coup, une violente détonation se fait entendre, et une épaisse fumée s'élève du débouché du ravin de Gorze. devant lequel les deux bataillons du 3e grenadiers, le bataillon des chasseurs de la garde et la brigade Lapasset sont en ligne de bataille. A cette première détonation succède bientôt une seconde, une troisième, dix autres, cent autres; le mouvement de retraite de l'ennemi s'arrête, la bataille recommence... C'est une nouvelle armée, qui vient au secours de celle que nos braves soldats viennent de culbuter; déjà de grandes lignes sombres s'avancent et débouchent par le défilé de Gorze, qui se trouve plus à l'est, au pied du plateau de Rézonville.

Cette violente recrudescence des feux d'artillerie indique que les Prussiens, renforcés sans doute de troupes fraîches, reprennent l'attaque sur notre centre et notre gauche. Ce sont, en effet, des troupes du VIIe et du VIIIe corps prussiens qui, après avoir franchi la Moselle à Corny et gravi directement les hauteurs de la rive gauche, ont traversé les bois des Chevaux et des Ognons; remontant ensuite le ravin à gauche de ce dernier bois, ces renforts prennent l'offensive avec un acharnement indescriptible, pour déboucher des bois et du ravin et enlever Rézonville.

Sur l'ordre du maréchal Bazaine, la 1re brigade (51e et 62e de ligne) de la division Montaudon, est arrêtée dans son mouve-

ment tournant sur Ars-sur-Moselle. Il faut, avant tout, repousser cette nouvelle tentative de l'ennemi. Cette 1re brigade, guidée par le général Montaudon en personne, revient vivement sur ses pas et traverse le ravin de la Jurée, précédée par des grenadiers et des chasseurs à pied de la garde.

Le 51e et le 62e de ligne marchent en colonne par pelotons, serrée en masse par pelotons (1), passent, en la longeant, derrière l'artillerie de la garde, qui commande les débouchés de Gorze, et prennent position à gauche de ces batteries.

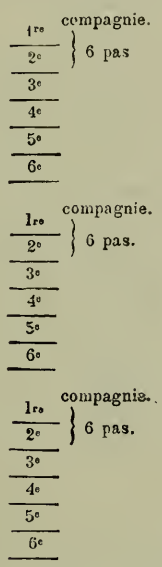
Là, le maréchal Bazaine indique lui-même les points où ces deux régiments doivent se porter. Ceux-ci se forment alors en bataille.

Le colonel Dauphin du 62e de ligne déploie ses deux bataillons, sous le feu de l'ennemi : le 1er à droite et le 2e à gauche du plateau, dont le centre est occupé par le 3e grenadiers de la garde.

Le 1er bataillon, ayant à sa droite le 51e de ligne, est couvert par des tirailleurs des chasseurs à pied de la garde.

Le 2e bataillon, dont les deux compagnies de droite se sont

1. La colonne par pelotons est serrée en *masse*, c'est-à-dire, à *six pas* entre les subdivisions.



Un régiment de trois bataillons en colonne par pelotons, serrée en masse présente l'aspect ci-dessus.

portées un peu en avant des grenadiers, forme un crochet, face au bois des Ognons, avec ses deux compagnies de gauche, croyant cette partie du bois occupée par l'ennemi. Revenu de son erreur, ce bataillon se redresse et appuie sa gauche au ravin qui le sépare du bois. Il ouvre alors son feu sur les points occupés par l'ennemi et l'empêche, de concert avec les autres troupes, de déboucher par le ravin de Gorze.

Le 51e de ligne s'est mis, de son côté, en position, sous le commandement du lieutenant-colonel Bréart qui dirige le régiment, (le colonel Delbecque, souffrant ce jour-là, étant resté à l'ambulance du corps d'armée). Les trois bataillons du 51e se couchent, toujours serrés en masse, sur un terrain incliné; au bas se trouve un ravin où ont pris position les deux bataillons du 3e régiment des grenadiers de la garde.

La canonnade prussienne continue de plus belle. Les meilleures troupes ennemies tentent toujours de déboucher des bois de la Haye-Notre-Dame et de la Côte-Fusée. Mais toutes ces tentatives échouent devant la résistance du bataillon de chasseurs de la garde, du 3e grenadiers, de la brigade Lapasset et de la 1re brigade de la division Montaudon.

A l'arrivée de cette dernière brigade, le bataillon de chasseurs de la garde a pris vigoureusement l'offensive, ayant à sa droite le 51e, et à sa gauche le 62e.

Dans cette lutte, se font remarquer par leur brillante valeur : le capitaine Chauffeur; le lieutenant de Monard; les sergents Ducrot, Spitz, Guibert, Coëffé, Edmond; le caporal-clairon Grangé; les caporaux Brouant, Faure; le sapeur Pagès; les chasseurs Boutin, Biel, Metzger, Becker, Arsin-Berod.

Le capitaine Cesari est tué à la tête de sa compagnie (8e). Le commandant Dufaure du Bessol est blessé à la main gauche; les capitaines Chauffeur, Sauvan, Langbein; les sous-lieutenants Tasset, Bouchon et Vincent sont blessés. Le lieutenant Rochefort est atteint au bras, le lieutenant de Monard reçoit des contusions à la poitrine et au bras. Le sous-lieutenant Conte blessé, meurt quelques temps après des suites de sa blessure. Le sous-lieutenant Martin, frappé au cou par une balle sucombe quelque jours après. Quarante sous-officiers, caporaux et chasseurs sont tués, cent cinquante blessés et dix disparus (1).

1. Le bataillon des chasseurs de la garde était parti de Rueil le 16 juillet à l'effectif de six cent quatre-vingts hommes et de vingt-neuf officiers. Ce bataillon formé à huit compagnies fut renforcé, à Metz le 16 août, par cent quatre-vingts réservistes ou semestriers.

La plupart des chasseurs à pied de la garde étaient Basques, Béarnais, ou Gascons,

De son côté, le 51e de ligne, dont les bataillons restent toujours couchés par terre, reçoit avec un calme inébranlable la grêle de balles et de mitraille que les Prussiens ne cessent d'envoyer sur lui.

Le lieutenant-colonel Bréart a fait déployer en tirailleurs, en avant du bois des Ognons, les 1re et 6e compagnies du 1er bataillon. Les hommes font feu couchés à plat ventre et maintiennent à distance les fantassins allemands.

Ne recevant pas de nouvelles de la 1re compagnie, que commande le capitaine Descoubès, le lieutenant-colonel de Bréart envoie un sergent de la 2e compagnie (capitaine

mais surtout Basques. L'Empereur avait même songé, à Biarritz, à créer, à l'instar de l'Autriche en Tyrol, un corps de chasseurs basques exclusivement recrutés dans les Basses et les Hautes-Pyrénnés et comptant dans la garde. Un projet avait été fait à ce sujet, mais on n'y donna pas suite.

Le bataillon possédait un corps admirable de sous-officiers, parmi lesquels il faut citer en première ligne, Ducrot, le sergent Ducrot, premier moniteur de gymnastique que toute la vieille armée connaissait, car il avait des états de service incroyables. Moniteur général de gymnastique à Saint-Cyr en 1873-74, il en partit pour aller avec la mission militaire française, monter un gymnase au Japon, à Yeddo.

Ce sous-officier connu universellement sous le sobriquet de *Pette-sec*, était une figure mâle entre les plus mâles, avec ses moustaches à la Victor-Emmanuel : En 1870 il était sergent de la 4e compagnie. On aura une idée de l'esprit militaire de nos anciens sous-officiers quand on saura le trait suivant : Quelques jours avant la déclaration de guerre, *Pette-sec*, s'était fait au gymnase une blessure assez grave à la main gauche. Or, quand l'ordre du départ arriva, le commandant voulut laisser *Pette-sec* au dépôt pour qu'il pût s'y rétablir et lui promit de le rappeler au bataillon à la première occasion; mais *Pette-sec* n'entendit pas de cette oreille-là : il franchit toutes les consignes, bouscula tous les plantons, enfonça la porte du mess des officiers et là, déclara au commandant que s'il le laissait en arrière et ne l'inscrivait pas immédiatement pour partir, il donnait sa parole d'honneur qu'il se brûlerait la cervelle sur-le-champ.

Comme on savait *Pette-sec* capable de mettre sa menace à exécution — son revolver qu'il avait acheté tout exprès, était déjà chargé, — force fut de l'emmener *Pette-sec* était un type et, malgré ses excentricités, nul n'eût osé le blaguer, car il avait eu des duels qui avaient coûté fort cher à ceux qui s'étaient frottés à sa lame. Il portait sur son sac, en outre des effets réglementaires, une pioche, une pelle; à la ceinture, un revolver, un poignard à pointe empoisonnée; une gourde à hauteur du deuxième bouton près du cou; au camp il avait entouré sa tente d'un fossé circulaire avec pont-levis; il pointait son arme tous les soirs sur l'ennemi, appuyée sur deux fourches; il avait placé à droite et à gauche deux potences en bois avec deux silhouettes en papier (Bismarck et Guillaume).

Autre fait qui prouve l'esprit militaire de nos anciens sous-officiers. Pendant la bataille du 16 août un sergent vint rendre compte au capitaine-major Roché qu'il arrivait de Paris avec les semestriers et rappelés et qu'il apportait des képis pour le bataillon Le bataillon de chasseurs de la garde, avait en effet versé ses shakos avec les gibernes le 2 août, pendant son séjour à Thionville (du 1er au 7 de ce mois) Ces képis devaient remplacer pour les chasseurs, le bonnet de police. Ils étaient à visière, en drap bleu foncé et passepoils jonquille, avec galon, de même couleur et de même forme que la gendarmerie, placé au-dessus du turban.

Ce sergent insista, sa mission remplie, pour prendre part au feu et, séance tenante il se mit dans les rangs où il fut blessé grièvement aux deux jambes et dut subir une double amputation.

Le caporal-clairon Grangé, bien qu'attendant sa retraite, était, sur sa demande expresse parti en campagne avec le bataillon : blessé au bras gauche le 16 août il fut amputé à Metz et y mourut des suites de cette opération.

Bruno) qui tombe blessé pendant le trajet et ne revient pas. Le lieutenant-colonel s'adressant alors au chef de ce bataillon, le commandant Bergère, lui dit : « C'est une compagnie de votre bataillon, allez voir! »

Cet officier supérieur s'avance aussitôt, à pied, sous un feu terrible, et tombe bientôt frappé d'une balle en pleine poitrine.

Le commandant Lieutaud, s'est mis le genou en terre, en arrière de la ligne des tirailleurs.

« Attention au commandement, les enfants, dit-il : en joue... feu! » A peine achève-t-il ce dernier mot qu'une balle, entrant par sa bouche encore ouverte, lui fracasse la nuque et le renverse foudroyé.

Le 1er bataillon du 51e de ligne est le plus éprouvé, ce jour-là, et sur vingt officiers présents en perd quinze tués ou blessés.

Le capitaine Bruno est traversé par une balle à hauteur des reins et meurt après onze jours d'atroces souffrances.

Son camarade, le capitaine adjudant-major Verraux se penche sur le blessé pour lui serrer la main : au même instant, il est tué par une balle, qui le prend au cou et ressort à hauteur de la ceinture.

Le sous-lieutenant Duru est frappé en pleine poitrine. Le lieutenant Grousset reçoit un éclat d'obus dans le ventre. Le sous-lieutenant Avril de la 5e compagnie du 1er bataillon, qui est sorti de Saint-Cyr, il y a un mois à peine, et dont le frère aîné est également sous-lieutenant à la 2e compagnie du même bataillon, a la jambe coupée par un éclat d'obus.

Le capitaine de cette 2e compagnie, M. Ségur est grièvement atteint et meurt quelques temps après des suites de sa blessure.

— Cependant, vers quatre heures et demie de l'après-midi, la situation du 3e grenadiers de la garde est devenue plus que critique. La lutte s'est engagée avec une violence extrême entre les deux bataillons de ce régiment et les masses profondes de l'ennemi.

Le colonel Cousin, secondé par les commandants Herbillon et Lavollée, dirige la résistance. Auprès de lui, l'aigle du 3e grenadiers fait flotter fièrement ses plis déchirés par les projectiles ennemis.

Les vieux brisquards qui entourent cette aigle, et l'officier qui la porte, le sous-lieutenant Marcel, lui aussi un ancien soldat, ont vécu longtemps ensemble. Tous ces braves se connaissent, s'aiment et ont appris par de rudes épreuves, à s'estimer mutuellement.

En arrière du drapeau et de sa garde se tiennent les douze sapeurs du 3e grenadiers. C'est à eux qu'incombe la noble mission d'en renforcer la garde si l'on combat en ligne. Si l'on forme des colonnes d'attaque, c'est encore les sapeurs qui doivent protéger le colonel contre les coups dirigés de trop près.

Ils sont là douze et ils en valent cent.

Le drapeau est bien gardé.

La mitraille ennemie fait rage sur ce régiment.

Tout à coup, le commandant Lavollée, du 2e bataillon du 3e grenadiers, reçoit un obus qui éclate en plein entre les jambes de son cheval. La pauvre bête est mise en lambeaux : son cavalier, lancé en l'air par la violence de l'explosion, retombe à terre sans connaissance et couvert de blessures.

Le général Bourbaki, qui se trouve à peine à cinq cents mètres de l'endroit où était le commandant Lavollée, reste un instant fort surpris en voyant un cavalier et son cheval projetés en l'air au milieu d'un nuage de fumée et de poussière.

Le commandant en chef de la garde envoie aussitôt son porte-fanion, le maréchal des logis Paul Frémy, des chasseurs de la garde, s'assurer de cet accident. Ce sous-officier arrive sur le terrain au moment où l'on emporte le commandant Lavollée couvert de blessures, auxquelles ce vaillant officier put heureusement survivre.

Au milieu de cet ouragan de fer, qui s'abat sur le 3e grenadiers, le drapeau de ce régiment change trois fois de main ; les officiers qui le portent successivement sont tués ou blessés. Le sous-lieutenant porte-aigle Marcel est tombé le premier grièvement atteint et a passé son drapeau au capitaine Geoffroy du 2e bataillon qui, lui-même, reçoit trois blessures ; un troisième officier ramasse cet emblême, mais est frappé d'une balle au front.

Le colonel Cousin s'empare alors de l'aigle, dont la hampe est brisée par une balle entre ses mains, mais il relève aussitôt ce drapeau, et l'agite fièrement en s'écriant :

« C'est le drapeau du 3e grenadiers de la garde impériale, les Prussiens peuvent le mutiler, mais ils ne l'aborderont pas ! »

A ce moment l'ennemi fait une décharge générale sur ce malheureux officier, qui tombe criblé d'un vingtaine de balles et expire en tenant son drapeau serré contre sa poitrine mutilée et sanglante.

Le capitaine Morand, un vieil officier, qui est resté constamment au premier rang des combattants, saisit l'aigle.

Le colonel, les deux chefs de bataillon, tout est par terre ; mais, sous ce feu terrible, qui dure déjà depuis quatre heures, pas un homme ne bronche.

Le capitaine Volmérange, bien que blessé, prend alors le commandement des débris du 3e grenadiers. Ces débris, au nombre de deux cents sous-officiers et soldats et d'une dizaine d'officiers, se groupent autour de l étendard mutilé pour défendre dans une lut e corps à corps l'insigne du régiment.

Citons parmi ces vaillants : le capitaine adjudant-major Chamby; le capitaine Lavigne; les lieutenants Tabareau, Heusch, Durand (Félix), Borie; les sous-lieutenants de Ganay, Bonnardel et Déliot.

Ils sont là, ces deux cents braves, groupés autour de leur drapeau et se défendant comme des enragés, contre les Prussiens qui surgissent de toutes parts des bois où ils se tiennent cachés.

Juchée sur un petit mamelon, cette poignée de vaillants lutte avec le courage du désespoir, à moitié enveloppée dans la blanche fumée de la poudre.

« Au drapeau ! au drapeau ! » ne cesse de crier le vieux Morand qui agite en l'air le palladium sacré du régiment. Auprès de lui, se tiennent, avec une énergie et un courage dignes des plus grands éloges, le sergent Morlas et le grenadier Hermann, ce dernier, bien que blessé de deux coups de feu à l'épaule et au cou.

Bientôt les cartouches s'épuisent, le feu cesse complètement. Enhardis par ce silence, les Prussiens débouchent en foule du ravin de Gorze et s'avancent sur les grenadiers. Hélas ! la défense à la baïonnette est impossible pour ceux-ci. Les chassepots ont été changés pendant l'action et les directrices des canons ne s'adaptent plus aux poignées des sabres-baïonnettes.

Nos soldats, jettent alors sur le sol, leurs armes inutiles, et, prenant à la main leurs sabres-baïonnette, s'apprêtent à défendre, dans une suprême lutte corps à corps, l'aigle du 3e grenadiers.

Cependant les Allemands s'approchent toujours. Un *hauptman* (capitaine) s'avance alors, croyant que nos grenadiers veulent se rendre. Ceux-ci, auxquels il répugne de frapper un homme seul, le laissent s'avancer.

« Messieurs, dit l'officier ennemi avec arrogance, vous vous rendez ! vous êtes mes prisonniers. — C'est vous, au contraire, qui êtes le nôtre, » répond une voix mâle et vibrante, et un capitaine du 3e grenadiers se jette l'épée haute sur le *hauptman*.

Les soldats font alors le cercle autour des deux officiers et assistent à ce duel qui dure à peine quelques secondes. En un clin d'œil, l'Allemand est terrassé et le capitaine de grenadiers lui passe son épée au travers du corps.

Le feu de l'ennemi redouble alors sur nos admirables grenadiers qui tous meurent à leur poste ; mais la position est désespérée. Le petit groupe va s'éclaircissant, le drapeau n'est plus qu'une loque noire de poudre. Tout à coup, le clairon retentit, sonnant la charge avec fureur, des cris enthousiastes arrivent jusqu'aux combattants.

Le drapeau du 3e grenadiers est sauvé.

C'est le 3e bataillon du 51e de ligne, conduit par le lieutenant-colonel de Bréart, qui arrive au pas de course. En voyant les Allemands sortir audacieusement du ravin de Gorze, ce brave régiment s'est lancé, en avant, à la baïonnette, se rabattant à gauche de Flavigny sur Tantelainville par les Carrières.

Le 1er bataillon du régiment, passant à gauche de Flavigny, s'arrête sur un petit plateau, vis-à-vis de Vionville, le 2e marche sur les Carrières, et le 3e sur Tantelainville. Tous trois sont mêlés à des soldats de différents corps, notamment de la garde.

Ce dernier bataillon, apercevant la situation critique où se trouvent les rares survivants du 3e grenadiers, se lance à leur secours, fait à peine un temps d'arrêt pour envoyer une bordée de chassepot aux Prussiens et, descendant le mamelon, tombe sur eux à la baïonnette.

Le général Montaudon, à pied, l'épée à la main, charge lui-même à la tête de ce bataillon. Signalons parmi les braves qui l'entourent : le capitaine adjudant-major Nieger, les capitaines Cirou et Louaut, les lieutenants Estienne et Mayence.

Le capitaine adjudant-major Nieger, possède l'âme d'un héros dans une enveloppe de glace.

Déjà, au début de l'action, voyant ses jeunes soldats manifester quelque inquiétude, au moment où les obus pleuvaient littéralement sur eux, il a quitté sa place de bataille pour se placer sur son cheval, devant le front des troupes et, devenant le point de mire des tirailleurs et pointeurs prussiens, il a allumé tranquillement un londrès qu'il a fumé jusqu'au bout, sans changer de place.

Tous ses camarades sont venus tour à tour lui demander du feu et causer avec lui, et les soldats n'ont plus bronché.

Sous la poussée impétueuse du 3e bataillon du 51e, les Allemands reculent et, repoussés par l'irrésistible élan de nos soldats, regagnent les bois.

Ceux-ci arrivent sur les positions prussiennes aux cris mille fois répétés de : « En avant ! Vive l'Empereur ! » Les batteries ennemies se sauvent au plus vite : on voit encore sur l'emplacement qu'elles occupaient des débris de roues, d'avant-trains,

des cadavres d'hommes, de chevaux et des ornières profondes creusées par le recul des pièces. Dans cette charge brillante, le lieutenant-colonel Bréart a été blessé, mais est resté à la tête de ses hommes. Un vieux soldat de Crimée, le nommé Giraud se fait également remarquer en embrochant plusieurs Allemands à la baïonnette, et est décoré pour cette action d'éclat. Il est sept heures. Le crépuscule arrive rapidement. A ce moment, le lieutenant Cocanas du 3e bataillon allume sa cigarette au cigare du sous-lieutenant Bergouignan, quand une balle arrive, traverse le bras de ce dernier et frappant le lieutenant Cocanas à la tête, le tue raide.

— En même temps que le 3e bataillon du 51e, le 1er bataillon du 62e a été vigoureusement enlevé à la baïonnette par son chef, et s'est précipité sur les Allemands avec ce bataillon et la garde.

Cette charge s'exécute avec un entrain si remarquable, que les Prussiens se hâtent de battre en retraite, au pas de course, poursuivis jusque sur leurs batteries, qui disparaissent rapidement.

Après cette charge, le 1er bataillon du 62e, dont le chef et l'adjudant-major sont blessés, est rallié en arrière sous une vive fusillade par le capitaine Moulis, le plus ancien du bataillon et se déploie en tirailleurs.

Le tambour-major Boutry, déjà remarqué au Mexique pour sa conduite courageuse au feu, a quitté sa canne, a pris un fusil pour combattre et s'est fait remarquer de tous en relevant, sous le feu de l'ennemi, un capitaine de son régiment grièvement atteint.

La 5e batterie du régiment à cheval d'artillerie de la garde (capitaines Delaroze et Bourjat) a fortement appuyé la colonne d'attaque des 51e et 62e de ligne, formée à gauche de la ligne de la garde.

Les deux premières sections de cette batterie ont pris position à droite et la troisième à gauche de la colonne d'infanterie. Elles ouvrent aussitôt leur feu; les sections de droite, à deux mille trois cents mètres sur la batterie de position et la section de gauche, à dix-sept cents mètres sur des batteries mobiles, qui se sont avancées, vers notre extrême gauche, en longeant les bois de Vionville. La nuit est presque venue. Nos coups ont probablement peu de justesse, tandis que la batterie fixe ennemie, qui a tiré toute la journée sur la crête qu'occupe la 5e batterie, couvre celle-ci d'obus ainsi que l'infanterie.

Un certain désordre se met alors dans les rangs du 51e et on fait cesser le feu. Les Prussiens en font autant et leurs batteries

mobiles paraissent se retirer. La 5e batterie a perdu cinq hommes tués ou morts de leurs blessures, dont un chef de pièce, neuf blessés, dont le capitaine-commandant Delaroze et l'adjudant. Six chevaux ont été tués et une quinzaine blessés.

Les pertes considérables éprouvées par cette batterie sont dues principalement à la façon dont elle a été engagée dans sa dernière position, sans soutien et en très petite quantité.

Quand le 3e bataillon du 51e de ligne et le 1er bataillon du 62e sont venus dégager les grenadiers du 3e régiment, pas une cartouche ne restait dans les cartouchières de ces derniers, mais aussi, pas un homme n'avait quitté son rang.

Ces braves gens qui ont été magnifiques de sang-froid et de discipline, manquent absolument de cartouches, car ils en ont brûlé près de cent vingt mille et ne possèdent plus que des armes détériorées.

Aussi reprennent-ils tranquillement la route du camp vers Gravelotte. Cependant, vers sept heures et demie, le général Montaudon fait un nouvel appel au régiment et fait distribuer des cartouches aux grenadiers.

Ce petit groupe marche de nouveau en avant pour se joindre aux combattants. Mais, à ce moment, l'ennemi enfin commence à battre en retraite et bientôt précipite sa fuite. Le petit détachement se forme en colonne à huit heures et demie du soir et reprend la route du camp, où il ramène les débris du drapeau; il les dépose à dix heures du soir dans une maison où le lieutenant-colonel d'Argenton passe la nuit.

Dans cette mémorable journée de Rézonville, le 3e grenadiers, sur quarante-deux officiers présents, avait perdu huit officiers tués et seize blessés; sur un effectif de neuf cents sous-officiers, caporaux et grenadiers, quatre cent soixante-douze étaient tués ou blessés.

Officiers tués : colonel Cousin; — 1er bataillon : Grenon, adjudant-major; Coussirat, André, lieutenants; Pollard, sous-lieutenant. — 2e bataillon : Audouy, capitaine; Fabrègue, lieutenant; Petit, sous-lieutenant.

Officiers blessés : 1er bataillon : Herbillon, chef de bataillon; Marcel, sous-lieutenant porte-aigle; Dandeleux, de Lauzun, Geoffroy, Drevon, capitaines; Tinel, lieutenant; Delliot, sous-lieutenant.

2e bataillon : Lavollée, chef de bataillon, Volmérange, Frosté, capitaines; Linarès, lieutenant; Mahaud, Marchal, Orain, de Courbon, sous-lieutenants.

Comme on le voit, ce brave régiment avait cruellement souffert. Le soir de la bataille, il lui restait à peine de quoi former

un bataillon, sous les ordres du capitaine Volmérange, le plus ancien du corps.

Le 51e de ligne, qui avait constamment combattu sous le feu d'une formidable artillerie, avait également éprouvé des pertes très sensibles.

Onze officiers étaient tués : les chefs de bataillon Bergère et Lieutaud; le capitaine adjudant-major Verraux; les capitaines Montclard et Bruno; les lieutenants Cocanas, Caubet, Grousset; les sous-lieutenants Chelles, Duru, Tridon.

Seize officiers étaient blessés : le lieutenant-colonel Bréart, commandant Herbé; les capitaines Honoret, Ségur, Micheleau, Barbier; les lieutenants Martin, Javelot, Desmarais, Serdet, Charpentier et Carbonneil; les sous-lieutenants Avril, Chelles, Singaraud, Bergouignan.

Les pertes pour la troupe s'élevaient à trois cent soixante-seize hommes, ainsi répartis approximativement: quarante tués, deux cent cinquante-sept blessés et soixante-dix-neuf disparus.

Le 62e de ligne avait été lui aussi, très éprouvé. Huit officiers étaient tués: les commandants Belfroid et Briand de Foussière; le capitaine adjudant-major Boutet; le lieutenant Nachtshein; les sous-lieutenants Arnould, David, Soudée, Troy. Six officiers étaient blessés; neuf soldats tués, cent vingt-deux blessés et quarante-neuf disparus.

Pendant cette mémorable phase de la lutte, la 3e batterie du régiment monté de la garde a reçu, vers quatre heures et demie, du général Pé de Arros, commandant l'artillerie de la garde, l'ordre d'aller à l'extrême gauche remplacer une batterie de la ligne, qui a épuisé ses munitions et qui a été fort maltraitée.

Avant de se retirer, le capitaine commandant cette dernière batterie ayant fait connaitre ses hausses, le tir de la 3e batterie de la garde se trouve réglé dès les premiers coups de canon et ses servants peuvent très bien constater les effets désastreux qu'ils produisent. L'infanterie ennemie, qui s'est massée dans le vallon de Gorze et qui occupe le bois de Saint et une partie du bois des Ognons, cherche à déboucher sur le plateau. Ses têtes de colonnes ne sont qu'à huit cents mètres de la batterie qui, tirant sur elles, à obus ordinaires et à obus à balles, les oblige à fuir dans le plus grand désordre.

Près de deux heures se passent, sans que les colonnes ennemies puissent faire des progrès sensibles; mais, peu à peu, leurs tirailleurs, que l'infanterie françaises couchée en avant et à côté des pièces de la garde, ne parvient pas à éloigner, font pleuvoir sur la batterie une grêle de balles. En quelques instants

six canonniers et plusieurs chevaux sont assez grièvement blessés.

L'adjudant, atteint de trois balles, est emporté à l'ambulance et meurt pendant le trajet. Enfin, la situation devenant de plus en plus critique, la 3e batterie de la garde recule d'une vingtaine de mètres pour être mieux à couvert derrière une crête de terrain.

A ce mouvement, les lignes d'infanterie, couchées en avant de la batterie, se lèvent et battent vivement en retraite, empêchant ainsi de continuer le tir, l'ennemi les suit de près, mais les pièces ont été remises promptement sur les avant-trains, et, d'ailleurs la deuxième ligne d'infanterie remplaçant la première, repousse les Allemands et les oblige à battre en retraite à leur tour.

Il est sept heures environ.

Le général Bourbaki, constatant que l'armée prussienne réduit sensiblement son front et paraît vouloir dissimuler sa retraite par une offensive vigoureuse, donne l'ordre alors au général Pé de Arros de réunir toute l'artillerie qui se trouve à sa portée et de s'établir sur le contrefort, qui s'étend entre les vallons des Ognons et de Rézonville. Les quatre batteries de la réserve d'artillerie de la garde (colonel Clapier, 3e et 4e batteries du régiment à cheval : chef d'escadron, Archambault de Montfort; capitaines Meurdra, de Lanet, Meliodon et Huteau ; 5e et 6e batteries du régiment à cheval : chef d'escadron Dejean ; capitaines Delaroze, Gay, Bourjat, Larquet), jointes aux batteries attachées à l'infanterie de la garde, avec des batteries de la réserve générale de l'armée et les 6e, 7e et 12e batteries du 5e d'artillerie (réserve du 2e corps), forment une formidable batterie de cinquante-quatre pièces, qui réussit à arrêter la marche de l'ennemi et à permettre, aux zouaves et aux grenadiers, un mouvement offensif en avant d'elles.

Cette énorme batterie ouvre le feu à volonté et tire tantôt sur l'artillerie ennemie qu'elle désorganise, tantôt sur l'infanterie quand elle peut l'apercevoir.

Cette batterie ne reçoit d'ordres et de direction de personne. Chaque officier supérieur ou commandant de batterie suit ses inspirations ou ses caprices.

A sept heures et demie, la 12e batterie du 5e d'artillerie se reporte en avant, sur un ordre du grand état-major général, pour tirer à travers le ravin de Gorze, sur les troupes allemandes qui, dit-on, sont en fuite ; elle se place à côté d'une batterie de mitrailleuses du 3e corps et tire un peu au hasard jusqu'à la nuit.

Les 3e et 4e batteries du régiment à cheval de la garde (com-

mandant Archambault de Montfort, capitaines-commandants de Meurdra et de Lanet) ont été engagées depuis midi jusqu'à trois heures du soir, heure à laquelle ces deux batteries sont relevées par les 5e et 6e batteries (commandant Dejean, capitaines-commandants Delaroze et Gay).

Vers cinq heures, les 3e et 4e batteries rentrent en ligne, vont se mettre en batterie à gauche de la route de Mars-la-Tour, à hauteur de Rézonville, et tirent sur la grande batterie prussienne établie sur la lisière et dans les bois situés en face.

Il pouvait y avoir une heure que ces deux batteries faisaient feu, quand, des bois placés à leur gauche, une colonne d'infanterie prussienne ouvre un feu violent sur nos artilleurs, qu'elle prend d'enfilade.

A un moment donné, ces Allemands poussent l'audace jusqu'à sortir du bois et à exécuter sur nos batteries des feux de salve nourris.

A cette vue, le commandant Archambault de Montfort fait exécuter un changement de front à la 3e section de la 4e batterie et donne l'ordre de tirer à mitraille.

Mais le colonel Melchior, chef d'état-major de l'artillerie de la garde, arrive sur lui au galop, et lui dit :

« Vous tirez sur des Français; vous ne voyez donc pas les couleurs nationales ! »

Cette troupe prussienne porte en effet à son centre le drapeau de la Confédération germanique (noir, blanc, rouge) qu'il est possible de confondre, à cette distance, avec un étendard français.

Le feu cesse pendant cette interpellation, et les Prussiens rentrent dans les bois comme une nuée de passereaux.

Dans cette journée, sauf aux 2e et 5e batteries, dont les pertes, que nous avons déjà données, ont été assez cruelles, les autres batteries du régiment d'artillerie à cheval de la garde ont peu souffert.

La 1re batterie compte un sous-officier tué et un brigadier blessé ; — la 3e, deux hommes tués, trois blessés; douze chevaux tués ; — la 4e, un homme tué, deux blessés; neuf chevaux mis hors de combat ; — la 6e, trois hommes blessés; deux chevaux tués, une dizaine blessés.

Vers le soir, la batterie fixe de Tronville, sur laquelle tirent nos artilleurs, est renforcée par des batteries mobiles qui viennent se placer en avant et à sa gauche. Mais devant la pluie de fer qui foudroie le village de Vionville et les hauteurs situées en arrière, une vive panique se déclare dans les rangs ennemis. L'infanterie allemande chargée de protéger la réserve d'artillerie du Xe corps, se retire en toute hâte.

Les batteries mobiles qui arrivaient pour renforcer la grande batterie fixe sont forcées, par la grêle de nos obus, à rebrousser chemin, sans avoir eu le temps de se mettre en position et se retirent à fond de train.

Partout, les batteries ennemies se taisent : notre artillerie se porte en avant au galop et couronne les crêtes des plateaux. L'ennemi bat en retraite du côté des ravins d'Ars et de Gorze, nos mitrailleuses font entendre leur grincement sinistre et saccadé, tirant sur les fuyards : déjà une forte colonne d'attaque s'est formée et va décider de la complète victoire des Français. La cavalerie se met en mouvement pour la poursuite ; ah ! le beau moment !

Une violente fusillade se fait tout à coup entendre. Ce sont de nouveaux renforts ennemis, qui arrivent de toutes parts : d'abord trois escadrons bleu de ciel à tresses jaunes du 9e houzards et trois batteries, qui ont traversé la Moselle avec la brigade Rex ; puis bientôt après une partie de la 25e division (hessoise), dont une brigade (la 49e) se dirige vers les bois des Chevaux et des Ognons. Trois batteries d'artillerie qui la suivent prennent position en avant des pièces de la 5e division, qui n'ont plus de munitions.

Le feu de nos tirailleurs décime promptement les artilleurs hessois et les rejette en arrière. Les régiments d'infanterie de la 49e brigade engagent une lutte difficile dans les bois et ne parviennent pas à gagner du terrain, mais, en revanche, ils ont arrêté la marche offensive de nos troupes.

— L'ennemi prolongeant sa résistance sur la gauche, le général Deligny, qui est resté à la position près du bois des Ognons, se porte en avant sur un ordre du général commandant en chef de la garde avec sa seconde brigade (général Garnier).

Cette brigade composée des trois bataillons du 3e voltigeurs et de deux bataillons du 4e voltigeurs, marche à l'ennemi, déployée sur deux lignes.

Les bataillons du 3e voltigeurs se ploient, en marchant, en colonne double. En avant, le colonel Lian, le lieutenant-colonel Biadelli, les commandants Heintz, Thévenet, Castaigne, le porte-aigle Mechin.

Cette brigade atteint rapidement les hauteurs du versant droit du ravin de Rézonville. Chaque bataillon du 3e voltigeurs est précédé d'une ligne de tirailleurs.

Le 1er bataillon reçoit l'ordre direct du maréchal Bazaine de se porter, à droite, sur la route de Mars-la-Tour et de se mettre sous les ordres du général Picard, afin d'appuyer la

1er brigade de la division de la garde : 1er grenadiers, zouaves de la garde, général Jeaningros.

Les deux autres bataillons du 3e voltigeurs restent à gauche. Les hommes se couchent, exposés qu'ils sont toujours à un feu très vif de l'artillerie ennemie.

Ce régiment perd ce jour-là deux officiers blessés : le capitaine Roveda et le sous-lieutenant Maillard; neuf soldats tués et quarante-quatre blessés.

Se sont distingués : les capitaines Chevalier, Bastide et Thomé; le lieutenant Reinhartz: les sergents Mavech, Bosquani, Calendini; le caporal Minnot; les voltigeurs Thomas, Thouvenot, Vincentilli, Calendini, Grand-Vina, Bachmann, Cabrilier, Sancery, Dattar, Prévot, et Méchaussie.

De son côté, en descendant le ravin de Rézonville, le 1er bataillon du 4e voltigeurs a rencontré la gauche du 84e de ligne de la brigade Lapasset, qui battait en retraite, ainsi que plusieurs compagnies de grenadiers de la garde.

Après une demi-heure de marche, ce bataillon s'arrête sur un petit monticule et exécute des feux à volonté pendant environ un quart d'heure. La nuit arrivant, le feu cesse.

Pendant cette marche, la brigade Garnier avait eu à essuyer un feu des plus nourris : aussi avait-elle été obligée de faire exécuter un changement de direction sur son aile gauche au 2e bataillon du 4e voltigeurs, pour éteindre ce feu tiré d'écharpe, qui partait de la lisière du bois de Saint-Arnould.

Ce bataillon marche dans cette nouvelle direction pendant trois cents mètres. Arrivés à cet endroit, les hommes se couchent; mais, comme les pertes subies sont par trop fortes, le colonel Ponsard fait mettre la baïonnette au canon, et gravit au pas de charge à la tête de ce bataillon, le petit monticule qui se trouve de l'autre côté du ravin. En quelques minutes la hauteur est couronnée et le feu des batteries allemandes ne tarde pas à cesser.

Dans cet engagement, se sont distingués par leur courageux entrain : le commandant Richard du 2e bataillon ; les lieutenants Ruis et Huart; le sergent Picard et le tambour Bailleul, de la 6e compagnie, qui a toujours battu la charge en avant de son bataillon. Citons encore le capitaine adjudant-major Duhoux; le capitaine de Chasseloup-Laubat; le lieutenant Monnier; les sous-lieutenants Galdemar-Choinel, Lambert, de Milleville, Jourdan, Figié et Pourquery ; l'adjudant Lecomte; les sergents-majors Mazy et Jauvion.

Le 2e bataillon avait perdu le capitaine Arriet et le lieutenant Durand, blessés mortellement, le capitaine Hamel et le lieutenant de Sambœuf, blessés légèrement.

Le commandant Chazotte, du 1er bataillon, avait été dangereusement atteint.

Dans cette journée, le total des pertes éprouvées par les 1er et 2e bataillons du 4e voltigeurs s'élevait à vingt-quatre hommes tués et cent vingt-huit blessés.

— Au moment où la brigade Garnier se portait en avant pour aborder les hauteurs de Rézonville, le général Deligny, ne croyant pas la droite de cette brigade assez protégée, avait donné l'ordre au 1er bataillon du 1er voltigeurs et aux deux premiers bataillons du 2e voltigeurs de se porter en avant pour appuyer le 2e bataillon du 4e voltigeurs dans son attaque de la position.

A ce moment, les Prussiens, qui ont vu se retirer deux batteries de la garde, supposent un mouvement de retraite à notre extrême gauche et prononcent une vigoureuse offensive sur les trois bataillons de la brigade Brincourt.

Le 1er bataillon du 1er voltigeurs, sous le commandement du colonel Dumont, se porte en avant, déployé et formant un échelon entre la droite des deux bataillons du 4e voltigeurs et la gauche de la division de grenadiers.

Au moment où ce bataillon commence sa marche en bataille, les Prussiens exécutent leur retour offensif. Nos voltigeurs s'arrêtent pendant quelques minutes, repoussent l'ennemi par une vive fusillade, puis reprennent leur marche en avant, sous une pluie de balles et d'obus.

Après avoir parcouru douze cents mètres environ, les voltigeurs du 1er et du 2e régiment arrivent, dans le plus grand ordre, à cent mètres environ de la crête occupée par l'ennemi et que celui-ci abandonne en toute hâte.

Cette attaque a été poussée avec un tel entrain que le général Deligny doit arrêter les tirailleurs du 1er bataillon du 1er voltigeurs pour ne pas dépasser le front de bataille.

Dans cette journée, le 1er voltigeurs n'avait eu qu'un homme du 3e bataillon, le voltigeur Garnier, broyé par un obus, et deux hommes blessés par les éclats de ce projectile. Le 1er bataillon comptait de son côté trois hommes tués et une trentaine blessés, dont le lieutenant Herbillon, atteint assez grièvement par un éclat d'obus.

Le lieutenant Canoz et le sergent Barthe s'étaient particulièrement distingués à l'attaque des crêtes.

Une fois établis sur la crête de Rézonville, nos voltigeurs se couchent à terre. Le feu se continue dans cette position entretenu de part et d'autre avec une grande ardeur.

Au crépuscule, le feu est rapide des deux côtés. Parfois un

silence subit se produit, sans ordre, sans sonnerie. On est très près des batteries prussiennes.

Un officier allemand, monté sur un magnifique cheval noir, profite de ce silence pour s'avancer tranquillement et au petit pas, entre les deux lignes.

Devant le calme et l'allure si paisible de cet ennemi, nos voltigeurs s'écrient : « Ne tirez pas! ne tirez pas! C'est un parlementaire. Ils vont se rendre! »

L'Allemand marche toujours vers nous ; puis, quand il est arrivé à bonne portée, il arrête son cheval, tire sa jumelle et se met à observer notre position.

Un vieux sergent du 2e voltigeurs, qui sort des zouaves, nommé Lay, afin de trancher la difficulté, va seul au-devant de l'officier, l'arme à l'épaule, et lui crie, quand il est arrivé à bonne portée de voix :

« Que demandez-vous? que voulez-vous? Rendez-vous! » Pour toute réponse, l'officier prussien tourne son cheval, file au galop et disparaît derrière la crête, avant que nos voltigeurs, stupéfaits de tant d'audace, aient eu le temps de lui envoyer le moindre coup de chassepot.

Dans cette journée, outre les trois officiers de la 1re compagnie du 1er bataillon dont nous avons déjà mentionné le décès, le 2e voltigeurs avait encore perdu le sous-lieutenant Saget de la Jonchère, blessé mortellement et décédé des suites de sa blessure, le 23 août. Une douzaine d'officiers étaient blessés ou contusionnés et un assez grand nombre de soldats mis hors de combat.

— Vers sept heures du soir, le général Bourbaki fait appeler le régiment des guides, qui a pris position en arrière du village de Rézonville, sur le côté droit de la route de Verdun, et lui donne l'ordre de charger sur la gauche de cette route, mais bientôt le régiment est arrêté dans son mouvement et va reprendre sa position à droite, où il passe ensuite la nuit au bivouac.

— Cependant, vers cinq heures du soir, le maréchal Bazaine, craignant toujours une tentative de l'ennemi vers les défilés d'Ars, vient lui-même s'assurer de la position des Prussiens de ce côté. Le régiment des carabiniers l'accompagne dans cette reconnaissance.

Là, le maréchal est rejoint par son escadron d'escorte du 2e chasseurs qui, après être allé à sa recherche jusqu'au village de Villers-aux-Bois, est revenu aussitôt sur ses pas, en apprenant que son chef s'est dirigé sur l'aile gauche et, après une course d'une heure aux plus vives allures, débouche sur le plateau que borde le bois des Ognons.

Sur l'ordre du maréchal Bazaine, le maréchal des logis-chef Schneider de cet escadron, suivi de deux chasseurs, va reconnaître le ravin, qui s'étend entre le bois des Ognons et le bois de Vaux, par lequel le commandant en chef de notre armée craint de se voir tourner.

Dans cette reconnaissance, le maréchal des logis-chef Schneider arrête un espion allemand, lequel déclare que de fortes colonnes ennemies se sont engagées dans ce ravin et marchent sur Gravelotte.

Le maréchal jette aussitôt de l'infanterie sur les côtés de la gorge boisée qui s'étend au pied du plateau. En même temps, il fait appeler une batterie de mitrailleuses pour enfiler cette gorge et arrêter toute entreprise de l'ennemi de ce côté.

La 8e batterie (canons à balles) du 4e d'artillerie (1re division du 3e corps), qui stationnait en avant et à gauche du village de Gravelotte, se porte en avant au grand trot, descend le plateau ventre à terre et se place en batterie à mi-côte, sur la gauche de la gorge, défilée dans un petit bois.

Le régiment de carabiniers s'établit en arrière de cette batterie de mitrailleuses, pour la soutenir en cas d'éventualité.

Bientôt, tout au fond de la gorge, débouchent de noires colonnes ennemies cherchant à gagner le champ de bataille. On les voit traverser l'espace vide entre deux mamelons.

En quelques instants, les « moulins à café », comme les appellent nos soldats, commencent leur travail, sous les yeux du maréchal Bazaine, qui reste près de trois quarts d'heure à examiner les effets du tir de la mitrailleuse.

Dans cette occasion, on peut observer plus que jamais le résultat foudroyant de ce nouvel engin de guerre : du reste, la position de la batterie est des plus favorables pour le tir de la mitrailleuse sur des colonnes d'infanterie.

Les Prussiens sont incessamment refoulés et leurs têtes de colonnes écrasées. Chaque fois que l'éclaircie entre les deux coteaux s'est garnie d'un cordon noir, trois crépitements réguliers..... et voilà la place nettoyée!..... Et c'est ainsi chaque fois qu'une colonne nouvelle débouche, et cela pendant près de quatre heures, sans autre interruption que le temps de laisser se garnir de monde l'espace à mitrailler.

Dans cette position, la 8e batterie du 4e d'artillerie tire sans désemparer, avec un plein succès, plus de trois cents coups par pièce, sans avoir à subir de pertes sensibles.

La nuit vient, le jour baisse sensiblement : chaque coup de mitrailleuse est précédé d'une lueur rougeâtre. On n'entend plus que le tir précipité de cette batterie balayant la gorge, par

laquelle les Prussiens commencent à se retirer et les rares coups de fusil de soldats isolés déchargeant leurs armes.

L'action engagée sur ce terrain se prolonge jusqu'à huit heures et demie et finit par la retraite de l'ennemi épuisé.

Le feu cesse, on bivouaque sur cette partie du champ de bataille.

Au centre, lorsque la nuit met fin à la lutte, le village de Vionville reste aux Prussiens; du côté de l'est cependant, il est occupé par les Français.

De tous côtés les blessés affluent : l'action a été sanglante et terrible.

Entre Rézonville et Gravelotte, à peu près aux deux tiers de la route, sur la droite, se rencontre une ambulance installée dans une maison de poste. Le local est encombré, et l'on a déposé de nombreux brancards avec les blessés qu'ils supportent, dans un grand jardin situé derrière la maison.

Beaucoup de troupes, surtout de la cavalerie, sont massées en réserve aux abords de Gravelotte. Des centaines de voitures de transport y stationnent.

Les ambulances remplissent ce village. La nécessité de s'abriter contre le feu de l'ennemi n'ayant pas obligé, comme à Rézonville, à choisir de préférence certaines maisons, on a mis les blessés un peu partout : chambres, étables, cours, jardins, enclos, tout est rempli, et ceux qui se trouvent au grand air, ne sont pas les plus mal partagés.

Au milieu de Gravelotte, la route de Metz à Verdun bifurque. L'une des branches, comme on le sait, prolonge vers Rézonville, Vionville et Mars-la-Tour la ligne droite commencée à l'entrée du village ; l'autre se sépare perpendiculairement vers le nord, mais pour tourner bientôt et redevenir presque parallèle à la première, en se dirigeant sur Doncourt-en-Jarnisy.

Le gros des maisons de Gravelotte est, par rapport à la première route, du côté opposé à la seconde. Cependant, en suivant cette dernière, on rencontre bientôt sur la droite les bâtiments presque neufs d'une grande ferme. Le drapeau blanc à croix rouge s'élève ce jour-là au-dessus de la porte. Il y a presque autant de blessés dans ce seul endroit que dans tout le reste du village. Là se trouvent le révérend père Marchal et tous les aumôniers de la garde impériale.

Au loin, quelques coups de canon des batteries prussiennes, qui couronnent les hauteurs, se font encore entendre de temps à autre et éclairent l'horizon. La bataille est terminée faute de jour. Chacun espère en finir le lendemain avec les Allemands, qui, dans cette journée, ont cédé du terrain sur tous les points.

CHAPITRE XXI

Engagement de la brigade Lapasset.

Défense héroïque du général Lapasset. — La brigade mixte. — Sa formation. — Sa composition. — La batterie du capitaine Dulon (7e du 2e d'artillerie). — Ses pertes. — La 2e compagnie du 14e bataillon de chasseurs. — Ses pertes. — Défense des 1er et 3e bataillons du 84e de ligne. — Le colonel Benoit est blessé. — Officiers et soldats distingués. — Le 2e bataillon du 84e dans le bois des Ognons. — Marche sous bois. — Reconnaissance d'un ravin par la 3e compagnie. — Attaque des trois compagnies des 11e, 46e et 86e de ligne. — Leurs pertes. — Le 2e bataillon du 84e évacue le bois des Ognons. — Trait de courage du soldat Champenois, du 84e. — Les deux premiers bataillons du 97e sont placés en soutien d'artillerie. — Le colonel Copmartin et le lieutenant-colonel Grandvalet, du 97e, sont blessés. — Officiers et soldats distingués. — En retraite. — Retour offensif du 3e bataillon du 97e. — Retour offensif des Allemands. — Le général Lapasset conduit lui-même un retour offensif à la baïonnette. — L'ennemi est refoulé. — Le général Frossard et le 2e corps. — On bivouaque sur les emplacements de bataille. — Le refrain du 84e. — Le 2e bataillon du 84e rejoint son régiment. — Pertes du 84e et du 97e de ligne.

Depuis le matin, comme nous l'avons déjà dit, la brigade Lapasset est restée cramponnée au sol, en avant de Rézonville, concurremment avec les grenadiers et les zouaves du général Picard, et contient énergiquement les forces allemandes, qui augmentent à vue d'œil.

Il est important, en effet, de s'opiniâtrer sur cette position, qui forme l'extrême gauche de la ligne de bataille, menacée par de nouvelles colonnes ennemies, dont la présence à Novéant et même déjà à Gorze est annoncée par des habitants en fuite. L'arrivée sur ce point du 3e régiment de grenadiers donne bientôt au général Lapasset un soutien efficace.

La *brigade mixte*, comme on appelle la brigade Lapasset, se compose de deux magnifiques régiments d'infanterie, les 84e et 97e de ligne, colonels Benoit et Copmartin. Comme la légion romaine, elle possède, outre son infanterie, des éléments de toutes armes: 3e lanciers, colonel Torel; 7e batterie de 4 rayé du 2e d'artillerie, capitaine-commandant Dulon; 2e compagnie du 14e bataillon de chasseurs, capitaine de Garros. Le capitaine d'état-major de Gibon remplit les fonctions de chef d'état-major, et le capitaine Broussier, celles d'aide de camp.

Le commandant de cette brigade, le général Lapasset (Ferdinand-Auguste), ancien élève de l'École de Saint-Cyr, a fait toute sa carrière en Afrique. Officier actif, d'un tempérament infatigable, d'un esprit ferme, judicieux et droit, d'une intelligence ouverte et sagace, il a fait beaucoup, dans le centre d'action où il s'est trouvé, pour la prospérité de notre grande colonie.

Séparé à Sarreguemines, le 6 août, du 5e corps d'armée, auquel il appartenait comme général de brigade, il a rallié, comme on le sait, le corps du général Frossard, auquel il reste annexé, à partir du 7 août. Malgré l'infériorité relative du commandement du général Lapasset, le général en chef ne dédaignait pas de le consulter, et on le trouvera mêlé d'une façon glorieuse à toute cette complexe et douloureuse histoire de la campagne de Metz.

Vers une heure de l'après-midi, les Prussiens cherchent à tourner notre gauche : la 7e batterie du 2e d'artillerie, attachée à la brigade mixte, leur est aussitôt opposée. En même temps, le capitaine de Garros, qui commande la 2e compagnie du 14e bataillon de chasseurs, porte vivement toute cette compagnie à gauche de la batterie, position que nos « vitriers » maintiennent jusqu'au soir, en dépit de la grêle de balles et de mitraille, que les Prussiens ne cessent pas un seul instant de faire pleuvoir sur eux.

Cette compagnie essuie des pertes cruelles. Le capitaine de Garros, très grièvement atteint d'un coup de feu au bras droit, tombe au pouvoir de l'ennemi dans un retour offensif et est évacué sur Ars-sur-Moselle. Le lieutenant Mauprety est blessé. Trois chasseurs sont tués, quarante blessés.

Cependant, grâce au courageux exemple des sergents Jeanvoine et Lancrenon et stimulés par la sonnerie de la charge que les clairons Casanas et Pédébiben soufflent à pleins poumons, la 2e compagnie du 14e bataillon se fait décimer sous le feu, sans reculer d'une seule semelle.

La batterie du capitaine Dulon est également très éprouvée. Deux artilleurs sont tués. Un officier, cinq sous-officiers et

quatorze artilleurs sont blessés. L'adjudant, le maréchal des logis fourrier, deux brigadiers et trois conducteurs ont leurs chevaux abattus sous eux. Dix chevaux d'attelage sont tués et vingt-huit, blessés. En récompense de son courage, le capitaine Dulon est mis à l'ordre de l'armée et est décoré.

Ce mouvement des chasseurs du 14e bataillon a été vigoureusement appuyé, sur l'ordre du général Lapasset, par le 3e bataillon du 84e de ligne, qui vient se placer à la gauche de la 2e compagnie de chasseurs, tandis que le 2e bataillon du même régiment entre dans les bois, que les ennemis commencent à évacuer.

Le 3e bataillon du 84e, commandant Broussolle, après avoir reçu l'ordre de prendre l'offensive, s'est placé perpendiculairement à sa direction primitive. La 1re compagnie reste dans le bois qu'elle a occupé dès le matin et la 4e compagnie est déployée en tirailleurs. L'ennemi est établi dans un autre bois situé en avant du front de ce bataillon. Celui-ci reste quelque temps dans l'inaction ; ses tirailleurs seuls répondent au feu des Allemands. La 2e compagnie va remplacer la 4e, qui a épuisé toutes ses munitions.

Il est trois heures environ. Le commandant Broussolle, averti qu'il va être attaqué par des forces ennemies, qui essaient de le tourner sur le versant de droite, se porte aussitôt de ce côté, avec quatre compagnies, pour faire face à cette attaque. Les troupes ennemies, placées dans le bois, profitent de ce mouvement pour agir sur le flanc du 3e bataillon du 84e et sont d'abord maintenues par la 2e compagnie déployée en tirailleurs dans la première direction. Mais cette compagnie, menacée, à son tour, d'une attaque analogue, se replie dans le bois situé derrière sa gauche et où se trouve déjà la 1re compagnie. Ces deux compagnies, réunies alors, opposent une résistance efficace à l'ennemi, qui cherche encore à attaquer les flancs du 3e bataillon.

Le 1er bataillon, pendant ce temps, s'est maintenu inébranlable, sous la direction du commandant de la Chevardière de la Grandville, dans la position prise le matin. Il reçoit l'ordre d'appuyer à gauche, afin d'occuper les crêtes, tandis que le 3e bataillon a reçu, dans le même but, l'ordre d'appuyer à droite.

Ces marches, qui sont trop aventurées, amènent du flottement dans les deux bataillons, ce qui permet à l'ennemi de prendre une offensive vigoureuse et de les refouler. Mais à ce moment un grand cri s'élève : « La garde! Voici la garde! » Ce sont, en effet, les grenadiers du général Picard qui accourent,

sous la mitraille, l'arme à l'épaule et alignés comme à la parade.

A la vue de ce renfort, la confiance revient dans les rangs du 84e de ligne. Le brave colonel Benoit, secondé par les commandants de la Chevardière de la Grandville et Broussolle, qui font preuve d'une extrême énergie, réunit quelques pelotons, se met à leur tête et prend, à son tour, une vigoureuse offensive. Tous ces officiers payent brillamment de leur personne.

Le colonel Benoit et le commandant Broussolle sont blessés et transportés à la grande ambulance de Rézonville. Le commandant de la Chevardière de la Grandville, bien que blessé une première fois, s'obstine à rester sur le champ de bataille et n'en est emporté qu'après une seconde blessure.

Là aussi se distinguent le capitaine Kienlin, les lieutenants Pommeret, Thomas, Pierrottet, d'Hugues, Gillon, de Boistel, de Migny, Cœur, Delaplace, de Chaussand ; les sous-lieutenants Gillot, Denise, de Falaiseau, Dutoya, Dugourgeot, Thierry de Ville-d'Avray ; le tambour-major Haquette ; le sergent-major Duffart ; les sergents Erhard, Billaud, Bonnin, Riméri et Grünenwald ; les sergents-fourriers Riméri, Pantaloni ; le caporal Mormand ; les soldats Duchuin, Vaymackers, Acinani, Chevalier, Guyot, Plumauzel, Kock, Schneider, Lair, Belloye et Dion.

Le sergent Forteu-Nauton nommé sous-lieutenant meurt de ses blessures, ainsi que le sous-lieutenant Desalle.

Guidés par le lieutenant-colonel Charmes, qui a pris le commandement du 84e, les soldats des 1er et 3e bataillons refoulent enfin les forces ennemies, mais ne peuvent profiter, sans s'aventurer, de leur succès et conservent leur position jusqu'à la nuit.

Cependant, vers deux heures de l'après-midi, le 2e bataillon, commandant Dufourc d'Antist, avait, lui aussi, prononcé une vigoureuse offensive, soutenu par les trois compagnies isolées des 11e, 46e et 86e de ligne attachées au 3e bataillon du 97e.

Jusqu'à ce moment, ce bataillon avait attendu l'ordre de se porter en avant, officiers et soldats suivant attentivement les péripéties de l'action engagée de tous les côtés. La droite de notre armée paraît avoir gagné du terrain. Il semble que la fusillade s'éloigne.

Le commandant Dufourc d'Antist donne l'ordre au capitaine Dally, de la 3e compagnie, de prendre l'offensive et d'aller retrouver le lieutenant-colonel Charmes, qui est venu occuper une autre partie du bois, avec les 4e, 5e compagnies et une section de la 6e compagnie du même bataillon.

Le lieutenant-colonel enjoint à cet officier de se porter en avant, pour aller garder le flanc gauche de la position.

Le capitaine Terrière, de la 5e compagnie, revient avec le capitaine Dally pour lui indiquer où se trouve sa compagnie.

La 3e compagnie se met en mouvement, précédée par ces deux officiers. Il lui faut descendre au fond d'un ravin, devant lequel le bataillon se trouvait le matin. On marche avec beaucoup de difficulté au travers du bois, lequel, à mesure qu'on avance, devient de plus en plus fourré. Les hommes qui sont sac au dos, sont arrêtés, à chaque instant, par les broussailles. Bientôt on ne peut plus reconnaître où se trouvent les autres compagnies du 2e bataillon. Impossible de concourir avec elles à une action commune.

Aussi, dans la crainte de se fusiller avec ces compagnies, le capitaine Dally, en arrivant au fond du ravin formé par un petit sentier, embusque les hommes de la 3e compagnie, et va, avec le capitaine Terrière, reconnaître un peu ce qu'il y a devant lui. Sur la droite, se trouve justement une clairière. Les deux capitaines s'y portent, mais à peine sont-ils à découvert, qu'une grêle de balles les salue. C'est par miracle qu'ils échappent à une mort certaine. Le capitaine Dally se rejette vivement à gauche pour rejoindre sa compagnie et perd de vue le capitaine Terrière.

Abrité derrière un arbre, il constate que l'ennemi occupe fortement la crête opposée du ravin. Ses hommes, heureusement, sont bien abrités, car un feu violent vient d'être ouvert sur eux, mais ne leur occasionne aucune perte.

Toutefois, il est impossible d'avancer, encore moins de songer à déloger l'ennemi de sa position.

En effet, à ce même moment, on aperçoit, sur la hauteur de droite, les trois compagnies des 11e, 46e et 86e de ligne, qui battent en retraite.

Le sous-lieutenant Tortebatte du 46e, secondé par le lieutenant Champanhet, les soldats Reynes, Bressac et Mülerseck, ramène les hommes au combat; mais, bientôt accablées par le nombre, ces compagnies se replient de nouveau. Le sous-lieutenant Tortebatte essaie encore de les arrêter, mais il tombe grièvement blessé; à ses côtés le sergent Nouguier est atteint mortellement ; quinze hommes du 46e sont mis hors de combat. Le capitaine Lelièvre, commandant la compagnie du 11e de ligne entraîne ses deux sections avec une vigueur extrême.

Enfin le capitaine Maurin, du 46e, est obligé de se replier avec son détachement. Le capitaine Dally se voit dans la nécessité d'en faire autant et ordonne à sa compagnie de battre en retraite à travers bois, pour gagner la hauteur du ravin. A peine arrivés sur cette crête, les hommes de la 3e compagnie reçoi-

vent une grêle de coups de fusil des autres compagnies du 84e de ligne, qui les prennent pour des Allemands.

Le clairon du capitaine Dally cherche en vain l'embouchure de son instrument, qu'il a retirée et mise dans une de ses poches, afin de ne pas la perdre, pendant cette marche sous bois : durant quelques minutes on est obligé de rester couché à plat ventre. L'ennemi, qui, de son côté, a également aperçu cette compagnie, mais l'a bien reconnue comme étant française, lui envoie de nombreuses boîtes à balles. Enfin, le clairon retrouve sa maudite embouchure et sonne à pleins poumons la marche du 84e de ligne.

La fusillade s'arrête aussitôt. Les hommes du capitaine Dally ont échappé comme par miracle aux balles françaises.

Il est environ quatre heures du soir. Tout à coup une vive fusillade éclate sur la gauche. La 3e compagnie se trouve dans une position dangereuse. Que se passe-t-il là-bas?

Le capitaine Dally doit, à toute force, chercher à rejoindre le lieutenant-colonel Charmes, pour prendre des nouvelles et des ordres. Après de nombreuses difficultés, cet officier parvient enfin à rejoindre son chef, au moment où le capitaine Hurstel, de la 4e compagnie, y arrive seul de son côté, ayant été séparé de ses hommes et poursuivi par une vive fusillade.

Les balles pleuvent sur ce point. Bientôt débouche aussi la 2e compagnie, qui, sous les ordres du lieutenant Dumas, se replie sur la réserve. Son sous-lieutenant M. Blary a été blessé au bras d'un coup de feu.

Le 2e bataillon du 84e est attaqué sur son flanc gauche. L'ennemi gagne du terrain dans le bois. La fusillade redouble de violence. Le lieutenant de Falaiseau, de la 3e compagnie, reçoit une balle dans le bras gauche.

Le lieutenant-colonel Charmes laisse les 2e, 4e, 5e et 6e compagnies dans l'endroit qu'il a fait retrancher avec des abatis d'arbres, charge le capitaine Dally d'aller, sur la lisière du bois, reconnaître ce qui se passe sur le champ de bataille et l'accompagne lui-même.

La 3e compagnie, les officiers en tête, suit un petit sentier, et reçoit de nombreux coups de feu venant de la droite. Le capitaine Dally fait observer au lieutenant-colonel Charmes qu'il serait prudent d'envoyer en avant deux ou trois hommes, le fusil armé et prêt à faire feu.

« En effet, dit le lieutenant-colonel, nous marchons là comme des fous. » Un soldat, le nommé Moret, se trouve près du capitaine Dally : celui-ci le fait passer devant lui, l'arme apprêtée. Cet homme n'a pas fait une dizaine de pas, qu'il se

trouve nez à nez avec un soldat prussien. Moret n'a pas même le temps d'épauler : il presse la détente et le Teuton fait la culbute.

A cette détonation, huit ou dix Allemands, qui s'étaient embusqués dans les fourrés, se lèvent aussitôt et s'enfuient à toutes jambes à travers l'épaisseur du taillis.

Le capitaine Dally laisse une section sur ce point, avec des chasseurs et emmène l'autre section, pour aller prendre position sur une petite éminence.

Le lieutenant de Falaiseau, qui, bien que blessé, n'a pas voulu quitter sa compagnie, paraît souffrir plus qu'il ne veut l'avouer. Le capitaine Dally l'engage à se rendre à l'ambulance : le courageux officier résiste, son chef est presque obligé de lui en donner l'ordre formel.

En arrivant sur la hauteur, la section y débusque plusieurs fantassins ennemis, qui, en se glissant sous bois, cherchaient à en gagner la lisière pour venir tirailler sur nos pièces en batterie. La section du capitaine Dally prend position, le dos à cette lisière. Les hommes échangent des coups de feu avec les tirailleurs ennemis, qui finissent par disparaître. Un simple soldat nommé Champenois tue deux de ces Allemands et dégage trois hommes du 76e de ligne, qui étaient entourés par un gros d'ennemis et sur le point d'être faits prisonniers.

Le canon gronde toujours, mais la fusillade paraît peu à peu se ralentir et s'éloigner vers la droite.

— Les deux premiers bataillons du 97e, qui, dans le principe, devaient soutenir en seconde ligne le 84e, ont été, eux aussi, promptement engagés. Placés en arrière des batteries d'artillerie, ces deux bataillons surbordonnent leurs mouvements à ceux de ces batteries et exécutent, pendant la journée, plusieurs mouvements en avant et en retraite. De onze heures du matin à cinq heures du soir, ils se maintiennent admirablement, bien que le feu de l'artillerie ennemie leur fasse éprouver des pertes sensibles.

Déjà, vers midi, le colonel Copmartin est grièvement blessé par une balle qui lui a traversé le genou gauche. Plus tard, le lieutenant-colonel Grandvalet reçoit deux blessures, l'une à la main, l'autre à la cuisse.

Le commandant Doumenjou, du 1er bataillon, prend alors la direction du régiment.

Son collègue, le commandant Blondy, du 2e bataillon, est tué en entraînant ses hommes. Le capitaine adjudant-major Cambart lui succède et se montre d'une bravoure calme et froide, qui excite l'admiration entière du régiment.

Tous, officiers et soldats, rivalisent de dévouement et de courage.

Au moment où il reçoit les ordres du commandant Doumenjou, le capitaine adjudant-major Four est foudroyé par un éclat d'obus.

Le lieutenant Passemar de Saint-André, commandant la 3e compagnie du 1er bataillon, fait preuve d'une réelle intrépidité en restant debout sous le feu de l'artillerie, pour maintenir ses hommes et ne se couche, pour se défiler, que sur l'ordre exprès de son chef de bataillon. Ce brave officier reçoit deux blessures, dont l'une est des plus graves : un éclat d'obus lui ayant perforé la poitrine.

Le caporal Richard, blessé grièvement dès le début de la bataille, reste à son escouade jusqu'à ce qu'il reçoive une nouvelle blessure, qui le met définitivement hors de combat.

Citons aussi les capitaines Pierron, Joubert, Baume, Schmitt, Malfait ; les lieutenants Nigond, Joubert, Girardel, Lecer, Guette ; les sous-lieutenants de Serre de Saint-Roman, Rost, Fournols, Saulnier, Costa, Blanc ; les adjudants Garcot, d'Anglade, Bazard ; les sergents-majors Mourier, Drouet, Rigollot ; le clairon Lefaivre.

Vers quatre heures et demie, les grenadiers de la garde impériale, qui se sont portés résolument en avant, sont ramenés assez vivement. Les deux premiers bataillons du 97e ont à souffrir beaucoup, pendant ce mouvement de retraite, car les obus ennemis dirigés sur la garde, les atteignent aussi.

A ce moment critique, le capitaine Raine, commandant la 4e compagnie du 2e bataillon, réussit à rallier une partie de ses hommes, qui commençaient à se pelotonner sous le feu terrible des batteries allemandes.

Le commandant Doumenjou rassemble lui-même, malgré la violence de la canonnade et de la fusillade de l'ennemi, ces deux bataillons, qui se replient sur Rézonville et sont chargés, concurremment avec le 100e de ligne, sous les ordres du colonel Grémion, de la défense de ce village. Ils se maintiennent dans cette nouvelle position jusqu'à la fin de l'action et bivouaquent dans le village même.

Dès le début de l'action, le 3e bataillon du 97e, commandant Genalhac, a été placé par le maréchal Bazaine comme soutien de l'artillerie, à la gauche de la ligne de bataille. Ce bataillon, que son chef dirige tout le temps de l'action, avec calme et vigueur, souffre beaucoup par les feux de l'artillerie ennemie, sous l'action de laquelle il reste exposé de dix heures du matin à huit heures et demie du soir.

Pendant un mouvement de retraite des batteries françaises, ce bataillon est appelé près de Rézonville, avec ordre de s'y maintenir, mais le général Lapasset le fait revenir à la gauche et lui ordonne de fouiller les bois de Gorze occupés par les troupes prussiennes, où il échange avec celles-ci quelques feux nourris de tirailleurs.

Il est six heures du soir. Tout à coup une violente fusillade éclate, mêlée au fracas de la canonnade et au grincement des mitrailleuses. Des milliers de balles sifflent au-dessus de la brigade Lapasset. Les officiers des compagnies du 84e, qui occupent une partie du bois des Ognons, croient à une méprise et envoient à la lisière de ce bois, prévenir qu'il est occupé par nos troupes.

Mais il n'y a pas eu confusion. Ce sont nos canons et nos mitrailleuses qui tonnent sur de fortes colonnes ennemies cherchant à déboucher du vallon de Gorze, pour tourner la gauche de notre ligne de bataille. Les Allemands déploient une extrême vigueur dans ce retour offensif.

Bientôt les chasseurs et les voltigeurs de la garde sont ramenés par le feu nourri des troupes fraîches de Frédéric-Charles, qui commencent, à ce moment, à sortir du vallon.

Enlevant alors sa brigade par son exemple, et appuyé par les efforts des officiers et la sonnerie de la charge, le général Lapasset ramène tout son monde face à l'ennemi, qui redouble son feu.

Au milieu de cet ouragan de mitraille, le commandant de la brigade mixte reste calme et impassible ; il reçoit deux balles l'une sur un bouton de sa tunique, l'autre sur le poitrail de son cheval.

Le capitaine adjudant-major Cromback, du 3e bataillon du 97e, officier des plus vigoureux, au physique et au moral, se tient à ses côtés et transmet ses ordres d'un bout à l'autre de la ligne, sous le feu de l'ennemi.

Le capitaine Verharne, enlevant vivement sa compagnie, se lance le premier à la baïonnette et entraîne à sa suite tout le 3e bataillon du 97e. Le porte-drapeau de ce régiment, le sous-lieutenant Miotte, veut, lui aussi, se jeter en avant : une balle le renverse sans vie, mais l'aigle est aussitôt relevée et brille toujours au premier rang.

Surpris de cette brusque attaque, l'ennemi bat en retraite à son tour. En même temps, le feu des fractions du 84e établies dans les bois et dont l'ennemi ne peut apprécier la force et surtout le tir des mitrailleuses, qui est dirigé de ce côté avec une extrême intensité, font échouer les projets des Allemands. Une violente fusillade, qui dure près de deux heures et dans

laquelle le 84e de ligne et le 3e bataillon du 97e brûlent presque toutes leurs munitions, s'engage sur ce point.

Ce dernier bataillon reste en position jusqu'au dernier coup de feu, vers neuf heures du soir.

La 1re et la 2e compagnie du 3e bataillon du 84e restent sur la crête, à la gauche des grenadiers de la garde, jusqu'à la nuit close. Ces deux compagnies quittent le champ de bataille, pour se rallier aux 1er et 3e bataillons du 84e, qui ont formé les faisceaux, en attendant le reste du régiment.

Cependant, le 2e bataillon du 84e est resté dans le bois des Ognons. A sept heures et demie du soir, la fusillade se ralentit. La nuit commence. Les mitrailleuses continuent à faire rage; mais le canon a cessé de gronder. Un bataillon du 76e de ligne vient relever la compagnie du capitaine Dally (3e); celle-ci rejoint alors, à la lisière du bois, le commandant Dufourc d'Antist, qui se trouve à cet endroit avec quatre autres compagnies du 2e bataillon.

Tout auprès, à quelques pas, le général Frossard s'est arrêté avec son état-major près de la batterie de mitrailleuses. Il fait entièrement nuit. Non loin de là, les deux divisions du 2e corps attendent, formées en bataille.

Ordre est donné de bivouaquer sur les emplacements que les troupes occupent. Les hommes sont harassés, à moitié morts de fatigue, dévorés par une soif ardente, et pas d'eau à proximité.

Le général Frossard se dirige vers Gravelotte, et après lui les deux divisions du 2e corps. Le 2e bataillon du 84e reste seul. Le commandant Dufourc d'Antist, qui a avec lui le drapeau, ne sait trop quoi faire. — Doit-il rester en cet endroit? — C'est bien dangereux, il est vrai, de camper adossé à un bois [1] dont l'ennemi occupe l'extrémité opposée et à travers lequel il peut se glisser à la faveur de la nuit, pour tomber ensuite sur les hommes endormis. — Mais où aller? — Rézonville est bien éloigné!

Tout à coup on entend le refrain du 84e sonné par un clairon, puis le refrain du 2e bataillon. Le commandant Dufourc d'Antist se décide alors à marcher dans la direction de ces sonneries. Enfin, après bien des tâtonnements, le 2e bataillon rejoint les 1er et 3e bataillons de son régiment, campés en avant de Rézonville. Le lieutenant-colonel Charmes est resté dans le bois des

1. L'ordonnance du 3 mai 1832, sur le service des armées en campagne, alors en vigueur, défendait d'adosser une grand'garde ou une troupe à un bois dont on n'occupait pas la lisière opposée.

Ognons avec la 5e compagnie du 2e bataillon. On envoie le chercher.

Il est environ dix heures du soir : un silence de mort règne sur le champ de bataille. Les feux de bivouac s'allument de tous côtés. L'appel se fait sur le front des compagnies. Combien d'amis, de camarades manquent, hélas! à cet appel.

Les deux régiments du général Lapasset ont été particulièrement éprouvés. Tous deux ont eu leurs colonels et la plupart des officiers supérieurs mis hors de combat.

— Le 84e compte trois officiers et vingt-deux sous-officiers et soldats tués; dix-huit officiers et trois cent seize sous-officiers et soldats blessés; cinquante-sept sous-officiers et soldats disparus.

État-major : Benoit, colonel, blessé.

1er bataillon : de la Chevardière de la Grandville, commandant, ué. — 1re compagnie : Salze, lieutenant, tué; 2e compagnie : Vogelweith, capitaine; Simon, sous-lieutenant, blessés; 3e compagnie : Remy, capitaine, tué; Marchand, sous-lieutenant, blessé; 4e compagnie : Gillon (Edouard), lieutenant; Dutoya, sous-lieutenant, blessés; 5e compagnie : Decaup, capitaine; Pommeret, lieutenant, blessés; 6e compagnie : Bourboulon, capitaine; Vergniaud, lieutenant, blessés.

2e bataillon, 2e compagnie : Blary, sous-lieutenant, blessé; 3e compagnie : de Falaiseau, lieutenant, blessé.

3e bataillon : Broussolle, commandant, blessé; 5e compagnie : Clanet, capitaine, blessé; d'Hugues, lieutenant, mort des suites de ses blessures; 6e compagnie : Fradin, capitaine, tué; Pierrottet, lieutenant, blessé.

— Le 97e de ligne accuse vingt officiers hors de combat.

Tués : Blondy, chef de bataillon; Four, capitaine adjudant-major; Miotte, porte-drapeau; Renouard, Tain, Baubras, capitaines; Carré, Miquel, Saint-Arroman, Passemar de Saint-André, Nigond, Blanc, lieutenants.

Blessés : Copmartin, colonel; Grandvalet, lieutenant-colonel, Palanque et Malfait, capitaines; Weyl, Barbarin, Dupois, lieutenants; Roux, sous-lieutenant.

Les hommes de la troupe comptaient quarante-neuf tués, deux cent quatre-vingt-six blessés et cent un disparus.

CHAPITRE XXII

Dernier engagement du 6e corps.

Canrobert à Rézonville. — Les officiers de son état-major. — Situation du 6e corps à trois heures du soir. — Devant Vionville. — Reconnaissance du capitaine Aubry. — En avant. — Le commandant Boussenard est blessé. — Retour offensif des Allemands. — La division Tixier. — Son artillerie divisionnaire. — Le 9e bataillon de chasseurs. — Les colonnes allemandes. — Pertes de la 12e batterie du 8e d'artillerie. — Le 4e de ligne. — Engagement du 10e de ligne. — Pertes de ce régiment. — Le 12e et le 100e de ligne. — Leurs pertes. — Engagement de la division Lafont de Villiers. — Le 75e de ligne est décimé. — Ses pertes. — Mort du colonel Amadieu. — Défense du drapeau du 75e. — Le 1er bataillon du 91e repousse la cavalerie allemande. — Pertes du 91e. — Le 93e tente plusieurs mouvements offensifs. — Mort du lieutenant de Levezou de Vezins. — Ses dernières paroles. — Son corps est retrouvé. — Pertes du 93e. — Le sous-lieutenant Le Guen. — Beau trait de désintéressement du capitaine Duboc. — Le 94e de ligne est divisé en deux fractions. — Le colonel de Geslin rallie à Gravelotte les débris de son régiment. — Le maréchal Canrobert dirige en personne un retour offensif de la seconde fraction du 94e. — Pertes de ce régiment. — L'artillerie de la 3e division du 6e corps. — Pertes des 5e, 6e et 7e batteries du 14e d'artillerie. — Deux batteries de 12 (9e et 10e du 13e d'artillerie) soutiennent l'artillerie du 6e corps. — Leurs pertes. — Belle défense de la division Levassor-Sorval en avant de Rézonville. — Mort du général Marguenat. — Pertes des 25e et 26e de ligne. — Rôle joué par la brigade de Chanaleilles. — Le 70e sur la route de Verdun. — Les 7e et 8e batteries du 18e d'artillerie soutiennent la 4e division. — Leurs pertes. — Le 3e bataillon du 70e est refoulé sur Rézonville. — Canrobert le ramène en avant. — Feux du 70e de ligne sur la cavalerie allemande. — Le capitaine Hardeman. — « Grande victoire! » — Pertes du 28e et du 70e de ligne.

Dans cette journée du 16 août, le 6e corps, jadis le corps du maréchal Ney, soutint les principaux efforts de l'ennemi et subit

des pertes sensibles. Canrobert le commandait : Canrobert, le plus intrépide soldat de notre armée, le plus vigoureux de nos chefs, le plus électrisant pour le soldat.

Pendant toute cette journée, ce vaillant homme de guerre s'expose comme le plus simple soldat, toujours au-devant du feu de l'ennemi, plaçant lui-même ses têtes de colonne et chargeant à la tête de ses troupes. On meurt avec ces gens-là, on ne recule jamais !

Tout l'état-major du maréchal est là, au grand complet : chef d'état-major général, général Henry; sous-chef d'état-major général, colonel Borson, un ancien soldat de la brigade de Savoie, qui a opté pour la France en 1860; chefs d'escadron Roussel, Caffarel ; capitaines Grosjean, de Vallin, Leps, Aubry, Chalanqui ; lieutenant Chamoin ; aides de camp : commandants Boussenard et Lonclas ; officiers d'ordonnance : capitaine d'artillerie de Randal; lieutenant de cavalerie de Forsanz ; lieutenant d'infanterie de Reyniès. Près du maréchal Canrobert se trouve aussi le médecin principal Quesnoy.

Il est environ trois heures de l'après-midi. Toutes les troupes du 6e corps ont gagné du terrain en avant de Rézonville et couronnent la crête, qui domine Vionville de quelques mètres.

Le feu de l'artillerie et de la mousqueterie a cessé en avant des troupes du 6e corps et particulièrement à Vionville. Le maréchal Canrobert, pensant qu'on peut pousser en avant, envoie le capitaine Aubry parcourir au galop la ligne des tirailleurs, avec ordre de venir lui rendre compte de la situation de cette ligne, des dispositions des troupes et de l'attitude de l'ennemi.

Cet officier trouve partout les troupes pleines d'enthousiasme, et peut longer la ligne à trois cents mètres de Vionville, sans qu'il parte le moindre coup de fusil de ce village, qui semble abandonné.

Le capitaine Aubry rend compte aussitôt de sa mission au maréchal Canrobert. Celui-ci prescrit alors le mouvement d'ensemble de toute sa ligne sur Vionville, qui paraît devoir être très facilement enlevé, et lui-même, suivi de tout son état-major, s'élance vers ce point, pendant que toute la ligne française se relève et marche, elle aussi, sur ce village, aux cris mille fois répétés de : « Vive l'empereur ! »

A peine le maréchal et son état-major ont-ils atteint la crête du mouvement de terrain, derrière lequel ils se sont dissimulés quelques instants avant, que les batteries prussiennes se mettent à tonner.

La première salve ennemie tombe au milieu de l'état-major

général du 6e corps, blesse les chevaux des capitaines Grosjean et Leps. Bientôt un obus éclate sous le cheval du commandant Boussenard et met cette monture dans le plus piteux état.

Le commandant Boussenard saute aussitôt à terre, demande un cheval de l'escorte, prend celui d'un jeune sous-officier et desselle lui-même son cheval blessé. A ce moment, une seconde salve arrête l'état-major du 6e corps, et cette fois, un éclat d'obus brise, près de l'épaule, le bras gauche de cet officier supérieur.

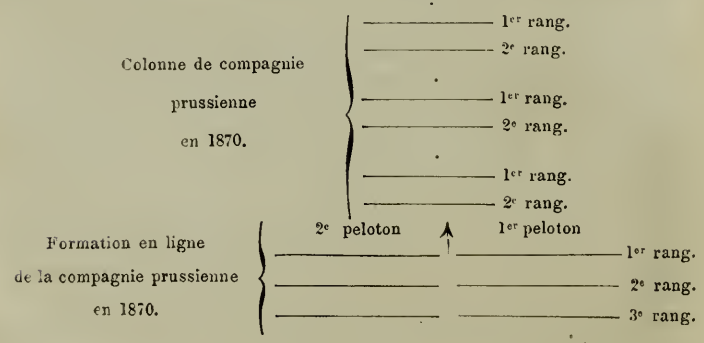
On s'empresse autour du blessé, qu'on emmène, puis que le capitaine Aubry place lui-même sur une civière pour le faire emporter à l'ambulance. Les médecins français lui enlevèrent le bras, peut-être précipitamment, car les médecins allemands, qui occupèrent le lendemain cette même ambulance, prétendirent que l'amputation était facile à éviter.

C'est une grande perte que celle de Boussenard. Après sa blessure, l'état-major du 6e corps se replie et nos troupes s'arrêtent. Couchés sur le sol, nos soldats n'attaquèrent pas Vionville et n'avancèrent plus.

— Le feu des Allemands sur le plateau central de Rézonville a cessé aussitôt après la charge malheureuse de la brigade de cavalerie von Bredow. Il est dès lors dirigé plus au nord. Le mouvement de notre 4e corps étant arrêté, l'ennemi prépare une nouvelle attaque dans la plaine de Rézonville.

A cinq heures du soir, les Allemands prononcent un vigoureux retour offensif sur toute la ligne et avancent sur nos positions par colonnes de compagnie[1], qui se succèdent d'instants en

1. Vue de loin la formation *préparatoire* de la « colonne de compagnie allemande », la formule de combat par excellence de nos adversaires, présentait l'aspect d'une de nos colonnes de peloton. Cette formation avait, en effet, trois pelotons, dont un (celui de queue) formé avec les troisièmes rangs des deux pelotons consécutifs de la compagnie prussienne. »



instants. Ces colonnes sont successivement et énergiquement repoussées.

La division Tixier (1re du 6e corps) soutient ainsi le combat jusqu'à la nuit, en conservant ses positions intactes.

Les 1re, 2e et 5e compagnies du 9e bataillon de chasseurs se maintiennent avec la plus rare énergie sur la position qu'elles ont enlevée le matin même et comptent quatre officiers légèrement contusionnés et quatre-vingt-sept hommes de troupe tués ou blessés.

L'artillerie de la division Tixier (5e, 7e, 8e, 12e batteries du 8e d'artillerie) contribue puissamment à arrêter les retours offensifs de l'ennemi, notamment la 8e batterie, qui tire une centaine d'obus sur les colonnes d'attaque allemande [1] et va bivouaquer, à la nuit tombante, sur l'emplacement qu'elles occupaient avant la bataille.

La 7e batterie, ayant échangé sur le champ de bataille ses arrière-trains de caissons vides contre des arrière-trains de caissons abandonnés, s'est reconstituée en recueillant des attelages. Cette 7e batterie se reporte alors en avant, accompagnant une batterie de la garde de canons à balles.

Vers le soir, cette batterie est envahie, pendant un instant, par des hommes d'infanterie, qui se replient en bon ordre. Le lieutenant Oéhmichen les engage à tenir encore, ils se remettent en ligne à ses côtés. A la nuit close, la 7e batterie campe près des bivouacs de la cavalerie, en avant de Gravelotte. Elle a perdu dans la journée un officier blessé, trois hommes tués, six blessés et deux disparus.

Vers cinq heures et demie du soir, la 12e batterie du 8e régiment, après avoir réoccupé la position qu'elle avait tenue au début de la bataille, se met en batterie, dans un pli de terrain, sur le versant qui regarde la plaine de Rézonville, de manière à écharper les colonnes qui s'avanceraient sur ce village. Elle attire sur elle le feu concentré de l'artillerie ennemie. La colonne allemande se compose de colonnes de bataillon [2] avec des sections d'artillerie intercalées entre elles.

Une de nos batteries à cheval vient se placer à sa gauche, une autre batterie s'établit à sa droite et nous avons la satisfaction de voir reculer l'aile gauche ennemie de plus d'un kilomètre jusque derrière Vionville.

1. La colonne d'attaque allemande n'est pas autre chose que notre ancienne « colonne double sur le centre et par section sur les ailes.

2. *Colonnes de bataillon*, c'est-à-dire formées chacune d'un bataillon, comme celles que nous avons aujourd'hui et que nous avons toujours eues.

Voulant à tout prix faire taire les batteries du général Tixier, les Allemands les font charger à différentes reprises par leur nombreuse cavalerie ; mais les 3e, 4e et 6e compagnies du 9e bataillon de chasseurs, qui ont été détachées à la garde de cette artillerie, repoussent brillamment les attaques réitérées des escadrons ennemis et sont l'objet de félicitations toutes particulières de la part du général commandant l'artillerie du 6e corps.

La 12e batterie du 8e régiment perd dans cette journée deux hommes tués ; un officier et vingt-deux hommes blessés, dont trois mortellement, et six chevaux tués.

A la nuit, ces batteries rallient leurs réserves, font boire leurs chevaux dans la mare de Villers-aux-Bois et bivouaquent au milieu de l'infanterie.

Jusqu'à la fin de la journée, le 4e de ligne, colonel Vincendon, conserve sa position avancée sur le centre de la ligne et bivouaque, pendant la nuit, sur l'emplacement occupé par l'ennemi au début de l'action.

De son côté, le 10e de ligne soutient le combat jusqu'à la nui en gardant ses positions intactes. Le feu cesse ; mais en présence de ces attaques furieuses, sans cesse renouvelées, le régiment, appréhendant un nouveau retour offensif, conserve pour la nuit son excellent ordre de combat de la journée et bivouaque sur le terrain même qu'il a occupé.

Une précaution importante est ajoutée, toutefois, à la demande du commandant Morin : la compagnie du génie de la division (3e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie) établit rapidement dans la soirée, sous la direction du capitaine Audier, une tranchée-abri, pour couvrir la tête de la grand' garde et barrer le chemin de Flavigny.

Dans cette longue journée du 16 août, où le 10e de ligne a su constamment tenir l'ennemi à distance, les pertes de ce régiment, quoique très regrettables, sont relativement faibles.

Les capitaines Varé et Puéchegut (4e et 6e compagnies du 3e bataillon) sont tués. Le lieutenant de Neuvillée et le sous-lieutenant Destecam (6e du 3e bataillon) sont grièvement blessés. Enfin vingt sous-officiers et soldats sont tués et cent quatre blessés ou disparus.

La seconde brigade de la division Tixier (12e et 100e de ligne) ne le cède en rien, comme valeur et entrain, à la brigade Péchot (9e bataillon de chasseurs, 4e et 10e de ligne).

Elle est commandée par le général Le Roy de Dais, un ancien combattant de Crimée et d'Italie, qui a reçu les deux étoiles la veille de la déclaration de guerre à la Prusse. Fait curieux à signaler, ce brave officier devait neuf mois après, ainsi que

son collègue le général Péchot, tomber sous les balles des bandits de la Commune.

Dans cette journée, les 1er et 2e bataillons du 12e de ligne ont à leur droite les troupes du général de Ladmirault ; le 3e bataillon s'empare d'une partie des bois qui garnissent la route de Verdun, par Conflans et Gravelotte. Sont cités pour leur conduite : le lieutenant Lefay ; les sous-lieutenants Moreau, Gombault, Pollin, Florent, Fleury, Cazet et Delanoüe ; les adjudants sous-officiers Malespina et Fillebois.

Les pertes du 12e de ligne sont de deux morts et quarante-cinq blessés, tous sous-officiers et soldats, et d'un officier contusionné, le capitaine Fourquemin.

— Les 1er et 3e bataillons du 100e de ligne, diminués du 2e bataillon qui s'est installé dans Rézonville, sont restés sous les ordres du lieutenant-colonel Hulot, du 100e ligne, et perdent le sous-lieutenant Bourgeois, tué ; les capitaines Loustauneau, Belvaux ; les lieutenants Roques, Bastien, Delprat, de Bizemont, Luigi blessés ; huit hommes de la troupe tués, soixante-cinq blessés et onze disparus. Le soir, la brigade Le Roy de Dais bivouaque sur le champ de bataille, le long des crêtes qui s'étendent en avant de Saint-Marcel.

— La division Lafont de Villiers (3e du 6e corps) a été particulièrement éprouvée dans ses attaques infructueuses contre Vionville.

Le 75e de ligne, bien que décimé par la longue lutte qu'il soutient depuis le matin, à bout de forces et de munitions, s'obstine toujours à tenir tête aux Allemands. Les compagnies du 3e bataillon déployées en tirailleurs et le 1er bataillon sont chargés, à brûle-pourpoint, par des uhlans qu'ils repoussent, en leur faisant subir de grandes pertes. Beaucoup de chevaux restent entre les mains de nos soldats, ainsi que des prisonniers blessés.

Le 2e bataillon s'épuise en vains efforts pour reprendre Vionville. Le brave colonel Amadieu, qui le dirige, est blessé mortellement. Deux fois nos soldats se ruent sur le village, deux fois ils sont ramenés, en laissant le terrain jonché de morts et de mourants.

Sur les huit officiers montés du 75e de ligne présents à l'action, sept sont atteints, eux ou leurs montures : colonel Amadieu, tué; Hantson, commandant (1er bataillon), cheval blessé; Flament, capitaine adjudant-major (1er bataillon), cheval blessé; Fornier de Violet, commandant (2e bataillon), cheval tué; Caruel, capitaine adjudant-major (2e bataillon) cheval tué; David de Beaufort, commandant (3e bataillon), plusieurs bles-

sures, cheval tué ; Larue, capitaine adjudant-major (3e bataillon), blessé.

Le 2e bataillon est plus que décimé : une seule compagnie est restée groupée autour du drapeau. Tout à coup, l'officier qui le porte, le sous-lieutenant Mazoyer, tombe blessé avec son précieux fardeau. Les Allemands se jettent en avant pour s'en emparer ; mais un brave sapeur saisit rapidement l'aigle et, bien que blessé au visage, saute sur un cheval de uhlan, à la schabraque bleue galonnée de jaune, et là, fait flotter haut et fier le drapeau du 75e de ligne. Au même instant, la 4e compagnie du 3e bataillon arrive au pas de course ; devant ce renfort, les Prussiens se replient et rentrent dans Vionville.

Le 75e est alors rallié dans le vallon au nord de Gravelotte et y passe la nuit.

La journée du 16 août coûte cher à ce régiment.

Son brave colonel Amadieu a été frappé mortellement et meurt le soir même de sa blessure. Les capitaines Trion jeune, Tisselin; les lieutenants Faure, Delangle et Laporte, sont morts devant l'ennemi ; les capitaines Verneuil et Trion aîné sont atteints mortellement. Le commandant David de Beaufort est blessé, ainsi que le capitaine adjudant-major Flament, le sous-lieutenant porte-drapeau Mazoyer, les capitaines Bécherel, Perrin, Reynaud, Santelli ; le lieutenant d'Orémieux ; les sous-lieutenants Florens, de Aldrovandi, Noguès, Venture, Bordel, Duvivier et Laschamp.

En outre, il manquait au 75e de ligne cinq cent vingt-cinq sous-officiers et soldats, tués, blessés ou disparus.

— Vers quatre heures du soir, le 1er bataillon du 91e de ligne, de même que le 75e, est chargé par les uhlans allemands. Ce bataillon, formé en bataille, commence, à deux cents mètres seulement sur cette cavalerie un feu nourri, qui lui cause beaucoup de mal.

Dans cette phase de la bataille, le chef de ce bataillon, M. de Hay-Durand fait preuve d'un entrain, d'une vigueur et d'une intelligence remarquables. Citons aussi dans ce bataillon : le capitaine adjudant-major Anouilh; le capitaine Guillemaut, tué glorieusement à la tête de sa compagnie ; le lieutenant Ferrière, blessé deux fois en avant de sa section ; le lieutenant Triozan, qui joint beaucoup de sang-froid au coup d'œil de l'intelligence du terrain.

Le colonel Daguerre a son cheval tué sous lui ; le cheval du commandant de Hay-Durand est tué ainsi que celui du capitaine adjudant-major Anouilh. Rappelons encore la brillante conduite du colonel Daguerre ; du lieutenant-colonel Champion ;

dans le 2e bataillon : du commandant Gaz, du capitaine adjudant-major Magnal, officier très brillant dans l'action et tué à l'entrée de Vionville; du lieutenant Blanc. Dans le 3e bataillon : du commandant de Blondeau; des lieutenants Poix et Cesari, ce dernier grièvement blessé.

Le chiffre des pertes pour le 91e s'élevait à trois officiers tués, treize officiers blessés ; à trente hommes de troupe tués, deux cent cinquante-quatre blessés; et quatre-vingt-deux disparus, ce qui formait un total de trois cent quatre-vingt-deux personnes.

Officiers tués : Magnal, capitaine adjudant-major; Guillemaut capitaine; Victorin, sous-lieutenant.

Officiers blessés : Daguerre, colonel (deux blessures); de Hay-Durand et Gaz, chefs de bataillon; Gérold, capitaine adjudant-major; Nicey, Chambelland, Pagneux, capitaines; Ferrier, Poix, Cesari, lieutenants; Eucher, de la Grève, de Francey, sous-lieutenants.

— On se rappelle qu'au retour de la charge repoussée de la cavalerie du général von Bredow, un uhlan avait aperçu le drapeau du 93e de ligne jeté à terre, au milieu des morts et des mourants et s'en était emparé; mais quelques minutes après son trophée lui fut repris par le cavalier Mangin, du 5e chasseurs à cheval. Toutefois, le drapeau du 93e ne fut remis que le lendemain à son régiment.

Aussi, quand le bruit courut dans les rangs du 93e, que le drapeau du régiment était tombé aux mains de l'ennemi, ce fut d'abord de la stupeur : puis la folie du désespoir s'empara de tout le monde et l'on parla d'aller le reprendre coûte que coûte.

De son côté Canrobert, avait, lui aussi, appris ce fâcheux incident. Aussitôt il entre dans une grande colère, parle même de faire passer le malheureux porte-drapeau par les armes, et fait dire au 93e qu'il fera tuer jusqu'au dernier de ses soldats pour que ce drapeau soit repris.

Aussi le 93e effectue-t-il plusieurs mouvements offensifs enragés, pendant lesquels nos hommes se jettent en avant, tête baissée, baïonnette au canon, vers l'infanterie prussienne qui est devant eux, et qu'ils font reculer. Dans ces attaques désespérées, qui ne sont pas très raisonnées et ne se raccordent même pas bien avec l'ensemble de la lutte, le 93e sème beaucoup de monde sur le terrain.

Le régiment perd, d'ailleurs, huit officiers dans cette journée. Nous avons déjà nommé le capitaine Boyer. Citons encore le capitaine Bertèche, ancien porte-drapeau du régiment, qui mourut quelques jours après de ses blessures; les lieutenants

Parraud, de Levezou de Vézins. Ce dernier était petit-fils par sa mère du maréchal Oudinot. Il tomba en héros.

De Levezou de Vézins, un des plus beaux officiers de l'armée, était profondément royaliste; jamais, pour rien au monde, on ne lui eût fait chanter au régiment la *Marseillaise*.

Le 16 août, il commandait sa compagnie, car son capitaine remplissait les fonctions de major et le colonel avait fait rester ce dernier en arrière, avec les bagages et le convoi.

Dans cette situation, de Vézins eut cette conscience de se dire qu'après tout on doit, à certains moments, mettre tout en œuvre pour tirer de ses hommes le *summum* de l'entrain et du dévouement. Aussi, loyalement convaincu qu'un chant patriotique, comme la *Marseillaise*, a toujours un certain effet sur le cœur du soldat, il se mit à entonner à pleine voix, en marche, le sabre haut, le premier couplet de cet hymne.

A peine achève-t-il ce couplet qu'il tombe, la jambe fracassée par un éclat d'obus. Il essaie de se soulever, mais presque aussitôt il est frappé par une balle à la tête et par une seconde en pleine poitrine.

Ses soldats se précipitent et veulent l'emporter à l'ambulance : « Non, non, mes amis, leur dit-il, ne quittez pas vos rangs, j'ai peu d'instants à vivre. » Son sergent-major Morel s'approche et lui demande ses ordres. « Morel, lui dit le mourant, ne vous occupez pas de moi; c'est à vous que revient le commandement de la compagnie, puisqu'il n'y a plus d'officiers; prenez-le et marchez à l'ennemi, mais avant je vous prie de recevoir cette montre et cet anneau. Vous remettrez l'un et l'autre à ma mère et vous lui direz que je meurs en soldat et en chrétien. »

Le pauvre Morel, qui pleurait à chaudes larmes, serra une dernière fois la main à son officier et reçut les objets qu'au retour de la captivité il remit religieusement à Mme de Levezou de Vézins [1].

Dans cette journée du 16 août tombèrent aussi le lieutenant

1. Vers la fin de 1871, le père du lieutenant de Levezou de Vezins vint passer quelques jours à Saint-Etienne, où le 93e de ligne était en garnison, « éprouvant disait-il, le besoin de se retrouver dans l'atmosphère, dans la famille militaire, où avait vécu son fils. » Il manifesta le regret de n'avoir pu retrouver le corps de son enfant, malgré toutes ses recherches. Deux soldats du régiment ayant entendu parler de cela vinrent le trouver et lui dirent: « Monsieur, nous savons où repose votre fils : c'est nous qui l'avons enterré, étant avec lui à l'ambulance de Vionville. Nous avons tenu à ce que ce fût nous qui l'enterrions, parce que c'était un officier de notre régiment. » Ces deux hommes étaient libérables et allaient quitter le régiment. M. de Vézins père les conduisit à Metz, et ces braves gens déterrèrent le cadavre de leur lieutenant, qui était *parfaitement conservé*. On l'emporta au château de Caylus, près de Montauban, où, après lui avoir rendu des devoirs solennels, on l'inhuma.

Ramplon, lequel, bien que blessé grièvement dès le début de l'action avait refusé de quitter sa place de bataille pour aller à l'ambulance; le lieutenant Valcke; les sous-lieutenants Valette et Vulmont.

Dix-huit officiers furent blessés, à savoir : le chef de bataillon Seriziat; les capitaines Reiffinger (atteint de deux balles à la jambe), Lévy, Bonnafous, Salomé, Régnier (qui plus tard commanda, étant évadé de Metz, la 2e légion d'Alsace-Lorraine, à l'armée de Lyon); les lieutenants Nicolas, Goudet, Rigal, Martin ; les sous-lieutenants Dulauroy, Duboc, Ferry, Fressinet de Bellanger, Lalieu, Ganzin, Pichot (balle au genou, qui l'a estropié et forcé à quitter l'armée), Le Guen. Ce dernier officier n'eut pas de chance : un an auparavant, se trouvant en garnison au fort de Vanves, il eut un duel avec le lieutenant, qui commandait le pénitencier militaire établi dans ce fort; il faut dire que, quelques jours avant cette rencontre, il avait attrapé une entorse au pied : en rompant sur le terrain, cette entorse s'aggrava et en même temps lui fit recevoir un coup d'épée. Il souffrit longtemps de cette entorse, et voulut néanmoins, lors du départ du 93e pour la campagne, faire toute la marche à pied, avec le régiment : son pied était affreusement gonflé en arrivant à Metz; il n'en alla pas moins au feu dans ces conditions et reçut une balle, dans ce même pied, à la bataille que nous racontons ici.

L'adjudant Aubesquier du 3e bataillon fut grièvement blessé. Le lieutenant Goudet de la 6e compagnie avait reçu deux coups de feu : comme la place de l'adjudant était derrière la gauche du bataillon, dont la 6e batterie était l'extrémité, le capitaine de cette compagnie permit à ce sous-officier de s'utiliser à la 2e section dont le chef venait d'être blessé. C'est là, que l'adjudant Aubusquier, qui était à côté du sous-lieutenant Coumès, reçut un éclat d'obus qui lui détacha, pour ainsi dire, le poignet gauche, lequel ne tenait plus que par un nerf.

Un vieux sergent, à trois brisques, de cette section, le père Jaillet, comme l'appelaient les soldats, aida le sous-lieutenant Coumès à faire au blessé, avec son mouchoir, une espèce de 8 qui lui pressait l'avant-bras et le poignet pour maintenir ce dernier, précaution qui permit, au dire du médecin, à Aubesquier de conserver ce précieux outil de notre être. M. Aubesquier, qui est aujourd'hui capitaine, a eu seulement le poignet assez fortement dévié.

Rappelons aussi le fait suivant, absolument authentique, qui donnera une idée de la valeur morale du corps d'officiers de cette admirable armée de Metz, qui était et sera unique au monde.

Le sous-lieutenant Duboc, de ce même 93e de ligne fut atteint par une balle qui lui fracassa le coude et nécessita une des opérations chirurgicales les plus terribles ; à la fin du siège de Metz, on voulut lui donner un certificat d'incurabilité, vu son état, qui était des plus dangereux ; il refusa, voulant partager le sort de ses soldats : il alla donc en captivité. A son retour, il offrit ses services à l'armée en formation à Versailles, contre la Commune. Il fut bientôt grièvement blessé de nouveau, à l'attaque d'une barricade.

Or, un jour, M. Thiers, en venant visiter les ambulances de Versailles, vit un tout jeune capitaine (Duboc avait été fait capitaine adjudant-major) qui était couché sur un lit d'ambulance, l'air très délicat et ressemblant à une jeune fille. C'était, en effet, un officier très joli de figure, d'une taille de guêpe, en un mot, fort élégamment tourné.

Le chef du Pouvoir exécutif s'informa de la situation du blessé et demanda s'il avait été récompensé. Le médecin en chef lui dit que Duboc avait déjà été décoré à Metz, pour une première blessure grave, mais qu'il n'avait encore rien reçu pour ses services présents. « Eh bien ! dit M. Thiers, qu'on lui donne un grade ou de l'avancement dans la Légion d'honneur. » Cela voulait dire « la rosette ».

Mais Duboc se souleva alors sur sa couchette et refusa énergiquement, — disant qu'il se considérait comme payé, et au delà, de ses services, alors que tant d'autres valeureux officiers de son régiment n'avaient rien obtenu. — Il ne fut donc pas fait officier de la Légion d'honneur ou nommé chef de bataillon. Plus tard survint la commission de revision des grades, qui le remit lieutenant, et ce ne fut que quelques années plus tard, qu'il fut promu capitaine au 68e de ligne.

Dans cette journée du 16 août 1870, le 93e de ligne avait perdu, en plus de ses vingt-six officiers mis hors de combat, six cent quatorze sous-officiers et soldats tués, blessés ou disparus.

— On se rappelle que le 94e de ligne, après avoir évacué la ferme de Flavigny, qu'il avait d'abord reprise, dans un brillant retour offensif dirigé par le général Colin, s'était fractionné en deux parties.

La portion de ce régiment, qui s'était ralliée autour du colonel de Geslin, au nombre de quatre cent cinquante hommes environ, s'était arrêtée en avant de Gravelotte, entre ce village et Rézonville.

Après un moment de repos et après avoir fait renouveler les munitions, le colonel de Geslin engage les officiers à prendre

chacun un fusil : il donne lui-même l'exemple, et ce détachement se porte en avant, avec l'intention de se mettre à la disposition de quelque général qui pourrait l'utiliser. Il est arrêté par l'intendant de Préval, qui annonce au colonel de Geslin que les Prussiens sont en pleine déroute et que le concours de son détachement devient, dès lors, inutile.

Le colonel de Geslin ramène alors sa petite troupe en arrière de la route et fait former les faisceaux, jusqu'à la tombée de la nuit, où, entendant sonner la marche de la division, en arrière de Gravelotte, il ordonne à ses hommes de se porter sur ce point ; il s'y trouvait déjà le général Lafont de Villiers, avec les débris des trois autres régiments de la 3e division du 6e corps.

L'autre groupe du 94e de ligne, qui était formé en trois portions de bataillon, s'était, ainsi que nous l'avons dit, porté sur l'emplacement, d'où le régiment était parti le matin.

A peine reformée, la portion du 1er bataillon est requise de se reporter en avant par le général Bisson, dont nous avons déjà raconté l'héroïque offensive avec le 9e de ligne, le seul régiment de sa division (2e du 6e corps) qu'il avait pu amener avec lui à Metz, les trois autres ayant été coupés à Dieulouard et forcés de rétrograder sur Châlons.

Cette fraction du 1er bataillon du 94e reçoit l'ordre de refouler les colonnes prussiennes, qui paraissent être encore à une très grande distance : arrivé sur l'emplacement le plus propice, ce bataillon ouvre un feu bien nourri, bien réglé et assez efficace pour déterminer la retraite de ces colonnes, dans les rangs desquelles notre fusillade paraît creuser de profonds sillons.

Néanmoins, les balles des tirailleurs ennemis blessent encore les sous-lieutenants Courtépée et Durand. Le sergent-major Antoine, frappé au front, tombe roide mort, sans pousser un seul cri. Une fois les cartouches épuisées, le bataillon est reporté en arrière de la crête, sur la déclivité du terrain, hors de l'atteinte des balles allemandes, mais toujours dans la sphère d'action des projectiles ennemis, qui ne cessent de tomber.

Un peu plus tard et sur la gauche, le maréchal Canrobert vient lui-même se mettre à la tête du 2e bataillon, qu'il entraîne en avant avec le drapeau, pour aller enlever une batterie ennemie ; mais à peine a-t-on parcouru une centaine de mètres qu'une volée de mitraille vient couper les jambes au sous-lieutenant Legros, qui est tué, et jette à terre un bon nombre de sous-officiers et soldats. On doit ramener le 2e bataillon à côté du 1er. Pendant le reste de la journée, ces deux bataillons restent exposés aux atteintes des projectiles ennemis ; ils ont, en outre,

à supporter, vers six heures et demie du soir, une vigoureuse charge de cavalerie, mais, le général Colin ayant fait former le carré, le régiment repousse avec énergie cette charge, qui ne peut l'entamer.

Dans cette journée, le 94e subit de fortes pertes. Il perd dix officiers tués, quatorze blessés et cinq cent quarante sous-officiers et soldats, tués, blessés ou disparus.

Officiers tués : le capitaine adjudant-major Bourson; les capitaines Briot, Jacquier, Loyer; le lieutenant de Montvert; les sous-lieutenants Mathias, Gayral, Laroche, Legros et Péron.

Officiers blessés : le commandant d'Amfreville; les capitaines Sabiani, Boulay, Peyreau; les lieutenants Martin (Charles), Ziebelin, Maire, Dumont, Noffelbach, Fuget, Hurel; les sous-lieutenants Rey, Durand et Courtépée.

— Les trois batteries de 4 rayé attachées à la division Lafont de Villiers prennent une part des plus actives à la lutte engagée entre Rézonville et Vionville (5e, 6e et 7e batteries du 14e d'artillerie, capitaines-commandants Grimard, Heintz, Delabrousse).

Ces batteries entretiennent une canonnade des plus violentes avec l'artillerie ennemie, à laquelle elles ripostent vigoureusement, et tiennent bon, malgré des pertes énormes.

La 6e batterie est particulièrement éprouvée. Le lieutenant en premier Lasserre est tué, vingt-cinq hommes sont mis hors de combat; vingt chevaux sont tués et dix blessés.

Sous le tir précis et énergique de nos braves artilleurs du 14e régiment, deux caissons font explosion dans les batteries ennemies, mais le feu des Allemands, éteint un instant, ne tarde pas à reprendre de l'intensité et à s'étendre, par l'arrivée de nouvelles batteries, sur toute la crête à droite de Vionville.

Sur les indications données par un colonel d'infanterie, la 7e batterie se porte un peu en avant et découvre à bonne portée d'obus à balles (onze cents mètres environ) un régiment de uhlans, rangé en bataille, dans un pli de terrain. Dès le premier obus, la cavalerie ennemie fait demi-tour, au galop, pour charger avec du renfort sur nos batteries de la droite. Pendant ce temps, la 3e section de la 7e batterie se porte en avant, sous le commandement du lieutenant en second du Souich; ne retrouvant plus sa batterie, cette section reste avec la 6e batterie et joint son feu au sien. Le lieutenant du Souich est atteint très grièvement au bras par un éclat d'obus, (blessure qui nécessita l'amputation).

En même temps, la brigade Bredow tente sur notre infanterie du 6e corps l'attaque que nous avons racontée précédem-

ment. Cette charge qui, on le sait, fut repoussée, n'arriva pas jusqu'à la partie principale des batteries du général Lafont de Villiers, qui arrêtèrent à plusieurs reprises par leur feu, les têtes de colonnes ennemies, se présentant aux débouchés de Vionville.

Vers trois heures du soir, la 7e batterie du 14e d'artillerie, réapprovisionnée avec les caissons de sa réserve, prend position en arrière de son premier emplacement et contrebat, à deux cent cinquante mètres environ, les batteries ennemies.

Malgré l'écrasante supériorité en nombre et en portée des pièces prussiennes, les 5e, 6e et 7e batteries du 14e d'artillerie ne se retirent qu'à la tombée de la nuit, après avoir épuisé toutes leurs munitions, et rejoignent, vers sept heures du soir, leur division massée sur la route de Verdun, près de Gravelotte.

La 5e batterie a perdu sept hommes blessés; deux chevaux tués, sept blessés. La 7e : deux hommes tués et quinze blessés.

Deux batteries de 12 rayé (9e et 10e du 13e d'artillerie, chef d'escadron Brunel, capitaines-commandants Lequeux et Lippmann), détachées de la réserve générale de l'armée, sont envoyées en toute hâte pour soutenir l'artillerie du 6e corps. Traversées et assez éprouvées par la charge des cavaliers de von Bredow, ces deux batteries se complètent par leurs réserves et se reportent bientôt à gauche du village de Rézonville, à la disposition du maréchal Canrobert.

Vers neuf heures du soir, elles se retirent en arrière pour bivouaquer à l'angle des deux routes d'Étain et de Mars-la-Tour.

La 9e batterie a perdu : un homme tué, douze blessés et neuf chevaux tués; la 10e batterie compte un maréchal des logis tué, seize hommes blessés, cinq disparus; onze chevaux tués et deux blessés.

— L'ennemi essaie toujours de tourner Rézonville par sa droite; de nombreuses réserves sortent à chaque instant du bois des Ognons, mais la division Levassor-Sorval (4e du 6e corps) garde énergiquement ses positions. Cette circonstance, à laquelle, sans doute, l'ennemi ne s'attendait pas, permet à la garde impériale de prendre une vigoureuse offensive.

A ce moment l'ennemi est arrêté ; la 2e brigade, (général de Chanaleilles) de la 4e division va se porter aussitôt sur les crêtes en face de Vionville, dont l'ennemi cherche à nous déloger.

Cette manœuvre est couronnée de succès, et les Allemands, qui nous ont fait subir des pertes sérieuses par le feu de leur artillerie supérieure en nombre et en calibre, ne peuvent gagner du terrain.

Le village de Rézonville, qui est devenu le centre de la posi-

tion, a été, comme on le sait, mis en état de défense et se trouve à l'abri des efforts de l'ennemi.

— Le 1er bataillon du 25e de ligne (commandant Philebert) a été porté en avant et établi sur la crête du mamelon, en avant de Rézonville, face aux lignes prussiennes et à la grande batterie de Vionville. Ce bataillon se maintient seul, avec grand'peine, une demi-heure sur cette position et est enfin rejoint par la brigade Le Poitevin de la Croix (2e et 3e grenadiers).

Les hommes du commandant Philebert se maintiennent, avec les grenadiers, jusqu'à quatre heures du soir et ne se retirent qu'avec ces derniers, ayant totalement brûlé leurs cartouches. Ce bataillon passe alors par Rézonville et se retire sur le côté nord de la route, entre cinq et six heures du soir, en avant de Gravelotte et à proximité de la route, sur le versant qui fait face au bois des Ognons.

Pendant ce temps, les deux autres bataillons (2e et 3e, commandants Faure et Terreyre), sous les ordres directs du colonel Gibon et du lieutenant-colonel Morin, restent déployés en arrière de la crête. L'artillerie placée en masse considérable par le maréchal Bazaine, lui-même, sur l'ancienne Voie romaine, près de Saint-Marcel, engage un feu terrible, auquel répond l'artillerie ennemie.

A deux heures trois quarts, l'artillerie de la garde, qui est placée en avant du 25e de ligne, cesse le feu, écrasée par les batteries allemandes, dont le nombre augmente à vue d'œil. Les deux bataillons de ce régiment, précédés par les compagnies des capitaines de Feydeau, Damey et une section de la compagnie Rondot, déployées en tirailleurs, se portent en avant, franchissent la crête et s'établissent à mi-côte, sur le versant du plateau qui fait face à l'ennemi. A peine peuvent-ils faire usage de leur feu, à cause des troupes qui sont en avant. Bientôt cependant ces deux bataillons se trouvent en première ligne et maintiennent leurs positions, jusqu'à cinq heures et demie, heure à laquelle se produit forcément un mouvement de recul.

Le général Marguenat, qui commande la 1re brigade de la division Levassor-Sorval, s'efforce de ramener les soldats du 25e de ligne à l'ennemi, quand, frappé par un obus, il tombe roide mort sur le champ de bataille. A côté de lui, le colonel Gibon et le lieutenant-colonel Morin ont leurs chevaux tués sous eux; le commandant Faure, du 2e bataillon, est grièvement atteint et sa blessure nécessitera l'amputation ; le commandant Terreyre, du 3e bataillon, est blessé mortellement et meurt quelques jours après.

Cependant le colonel Gibon parvient à arrêter une partie du 2e bataillon, l'établit en arrière de la crête et lui donne l'ordre de s'y maintenir quand même, jusqu'à ce que l'on batte en retraite. Ce bataillon, auquel le 3e s'est promptement rallié, arrête énergiquement les Prussiens, qui ne peuvent parvenir à déboucher du bois.

Remplacés par d'autres troupes, que fait avancer le maréchal Canrobert, les deux bataillons du 25e de ligne se retirent lentement sur Gravelotte, traversent la route et réunis au 1er bataillon en avant de ce village, campent avec les autres troupes sur la hauteur, qui est le point essentiel à converser.

Les pertes du 25e de ligne dans cette journée sont cruelles.

Huit officiers tués : Terreyre, commandant; Picollet d'Hermillon, capitaine; Vadoz, de Gensoul, lieutenants; Joigny, Gambini, Fontaine, Macault, sous-lieutenants.

Deux sont disparus et probablement morts : Damey, capitaine, et Lallemand, sous-lieutenant.

Onze sont blessés, quelques-uns très grièvement : Faure, commandant ; Mériel-Bussy, capitaine adjudant-major; Boucard, Granier, Dibart de la Villetanet, capitaines ; Giraud, Nogaret, Lunet, lieutenant; Leclerc, Sallé, et Petit sous-lieutenants.

En tout, vingt et un officiers hors de combat.

Pour la troupe, trois cent soixante et onze hommes tués, blessés ou disparus.

— Le 26e de ligne, colonel Hanrion (second régiment de la brigade Marguenat), qui s'est tenu jusqu'à trois heures à gauche du 25e de ligne, se porte, à ce moment, à droite de ce dernier régiment, pour soutenir le 3e grenadiers de la garde, lequel se trouve trop engagé.

Quittant sa position, le 26e de ligne se porte sans sourciller, sous une grêle de projectiles, jusqu'aux positions qui lui ont été indiquées. Les bataillons, déployés à cinquante pas d'intervalle, marchent en bataille en avant, franchissent un ravin et gravissent une pente sur laquelle les grenadiers du colonel Cousin font une résistance héroïque.

Les tirailleurs du colonel Hanrion vont se placer à la gauche de ces soldats d'élite, mais bientôt la position n'est plus tenable : le feu devient de plus en plus meurtrier; les munitions commencent à s'épuiser; il faut battre en retraite. Les deux premiers bataillons du 26e se retirent sous le feu, ajoutant des pertes nouvelles à celles qu'il a déjà subies.

Le 3e bataillon du 26e, séparé des deux autres par un mouvement sur la droite, n'est pas contraint de participer à cette retraite ; son action devient isolée et est utilisée, jusqu'à la fin

de la journée, par le général Levassor-Sorval, soit pour protéger la retraite des grenadiers de la garde, soit pour défendre, plus tard, les positions successivement occupées par ces derniers.

Le soir, le 3e bataillon campe à Rézonville, les deux autres reprennent le campement qu'ils ont quitté le matin.

Le 26e de ligne perd, ce jour-là :

Trois officiers tués : Clet, chef de bataillon ; Richard et Kiéffer, lieutenants.

Seize officiers blessés : de la Monneraye, lieutenant-colonel ; Perrier, chef de bataillon ; Legrand, capitaine adjudant-major ; Ferry, Parade, Pons, Chave, Beaumont, capitaines ; Devevey, de Varènes, Picot, Foye, Bennet, lieutenants ; Foulon, Tournay, Saint-James, sous-lieutenants.

Troupe : trente-deux tués ; deux cent quarante blessés ; cent sept disparus. Total : trois cent soixante-dix-neuf hommes.

— La seconde brigade de la division Levassor-Sorval (général de Chanaleilles, 28e et 70e de ligne) est, ce jour-là, bien moins éprouvée que la brigade Marguenat.

Dès onze heures du matin, la brigade de Chanaleilles, qui faisait d'abord face au bois des Ognons, a appuyé à droite, et, traversant la route de Verdun, est allée se masser derrière les premières maisons de Rézonville. Dans cette position, elle est pour la première fois exposée aux projectiles de l'artillerie ennemie, et bientôt elle va se déployer, à droite de ce village, dans les champs, et perpendiculairement à la route.

Il importe de maintenir cette brigade dans cette position de Rézonville, qui se trouve au centre de la lutte, soit pour protéger et défendre ce point essentiel, soit pour empêcher un mouvement tournant de l'ennemi.

Le 28e et le 70e de ligne restent donc là, impassibles sous le feu très vif de la formidable batterie de position, retranchée derrière des terrassements qui ont été élevés la nuit précédente, et contre laquelle notre artillerie vient, batterie par batterie, lutter sans aucun avantage.

Vers midi, le 70e de ligne, le colonel Henrion-Berthier en tête, se porte en première ligne, à quatre cents mètres environ, en avant de Rézonville, pour relever le 9e de ligne. Les deux premiers bataillons du 70e se déploient à droite de la route de Verdun, et le 3e bataillon à gauche, perpendiculairement à cette route. Dans cette nouvelle position, le régiment entier se trouve sous un feu violent de plusieurs batteries ennemies, contre lesquelles son tir est bientôt reconnu impuissant, vu l'éloignement. On fait coucher les hommes.

Privé de son artillerie divisionnaire qui est restée à Châlon, le général Levassor-Sorval n'a pour répondre aux nombreuses batteries ennemies que les 7e et 8e batteries (capitaines-commandants Charpaux et Boyet), du 18e régiment d'artillerie. Ces batteries ont été détachées de la réserve générale la veille, et mises à sa disposition.

Ces deux batteries, sous la direction du chef d'escadron Kesner, se sont tout d'abord établies à gauche de la route de Verdun, non loin de Rézonville, mais, étant trop éloignées des batteries ennemies, elles se portent plus en avant et perdent là, quelques hommes blessés et plusieurs chevaux tués.

Dans l'après-midi, le commandant Kesner fait avancer ses batteries entre Rézonville et le bois de Saint-Arnould, et les place à huit cents mètres environ de ce bois, pour soutenir un mouvement offensif de l'infanterie; mais cette position ne peut pas être conservée longtemps devant le feu efficace et soutenu de l'artillerie ennemie. C'est dans le mouvement de retraite de ces deux batteries que le lieutenant en premier, Bedell, de la 8e batterie, est blessé.

Le soir, les deux batteries bivouaquent entre Gravelotte et Rézonville et accusent les pertes ci-après :

7e batterie : six hommes blessés; huit chevaux tués et dix chevaux blessés.

8e batterie : un officier blessé; un homme tué; dix hommes blessés, douze chevaux tués; quatre disparus.

Les 1er et 2e bataillons du 70e de ligne, malgré le tir violent des batteries allemandes, gardent leur position jusque vers sept heures et demie du soir.

Vers deux heures de l'après-midi, le feu de l'artillerie allemande devient tellement meurtrier pour le 3e bataillon de ce régiment, que son commandant lui donne l'ordre d'aller prendre position derrière la chaussée droite de la route.

Le bataillon se retire; l'ennemi s'en aperçoit et couvre la route de projectiles. Une véritable pluie d'obus s'abat sur ce bataillon, dont les hommes se pelotonnent, rompent les rangs et reculent sur Rézonville dans le plus grand désordre.

Au moment où les fuyards arrivent aux premières maisons de ce village, Canrobert apparaît.

Le héros d'Inkermann s'avance seul, au milieu de la mitraille, au petit pas de son grand cheval percheron bai brûlé : sur la poitrine la plaque de la Légion d'honneur et la médaille militaire. Son état-major le suit à une vingtaine de mètres.

Le maréchal est calme, tranquille, l'épée au fourreau; il ne prononce pas un mot, pas un reproche; il se contente de regar-

der les soldats, mais d'une telle façon que l'effet produit sur les fuyards est indescriptible.

En un clin d'œil, le 3e bataillon du 70e s'arrête, comme cloué en terre ; honteux de sa défaillance passagère, il se retourne aussitôt et fait face à l'ennemi. Là où quelques instants auparavant il n'y avait que des hommes démoralisés et battant en retraite, il n'y a plus maintenant que de braves soldats, qui marchent en avant aux cris de : « Vive Canrobert ! A la baïonnette ! »

Le maréchal se met alors à la tête de ce bataillon et le place sous les ordres du colonel Théologue, du 1er grenadiers de la garde. Postés derrière les talus de la route de Verdun, les hommes du 70e concourent jusqu'à la fin de la journée à la défense du village.

Tout à coup, un grand mouvement de troupes ennemies se fait remarquer à l'entrée de Vionville. Des casques, des cuirasses étincellent sous les rayons du soleil. A travers les nuages de poussière on aperçoit des cuirassiers dont la tunique blanche est galonnée de bleu, des uhlans bleus aux passepoils et parements jaunes. Ce sont les cuirassiers de Brandebourg et les uhlans de Brandebourg et du Schleswig-Holstein, qui s'apprêtent à tenter une charge à fond sur notre infanterie.

Le général Levassor-Sorval ordonne alors d'ouvrir un tir rapide sur cette cavalerie. Mais, hélas! les chassepots, à force de faire feu, sont encrassés par la poudre : les leviers glissent avec difficulté dans les culasses. A cette vue le capitaine Hardeman, saisi d'une véritable inspiration, prend un fusil et urine dans le canon; tous les soldats emploient ce procédé qui manque, sans doute, de décorum, mais qui est efficace ; d'ailleurs en campagne et sous le feu de l'ennemi, on ne doit pas se montrer difficile [1].

En un clin d'œil les chassepots sont décrassés et une grêle de balles s'abat sur la tête de colonne de la cavalerie prussienne, qui tourne bride et disparaît dans Vionville.

Cependant des résultats heureux ont été obtenus à la gauche, et surtout à la droite de l'armée française, car un officier supérieur de l'état-major vient les confirmer aux défenseurs de Rézonville en ces termes, tout en parcourant leur front de bataille :

1. Deux jours après, à St-Privat, de nombreux soldats furent également obligés d'employer cette recette, plus que sommaire, d'entretien du fusil en campagne. Uriner dans le canon est un vieux truc qui nous vient des vieux soldats d'Afrique lesquels les tenaient, sans doute, des vieux de la vieille des guerres du Premier Empire

« Grande victoire, mes enfants! Vive la France! vive l'empereur! » Les bataillons, électrisés par cette bonne nouvelle, se lèvent et répètent en masse ce cri joyeux et patriotique, qui devient pour eux le prélude du succès de la journée.

Dans cette bataille, le 28e de ligne perd six officiers blessés : le commandant Maganza, éclat d'obus à la tête et à la main le capitaine Bartoli, coup de pointe le long de l'épine dorsale; le capitaine Saint-Amand, clavicule droite brisée par un éclat d'obus; le capitaine Astier ; les sous-lieutenants Rochas et Delaquerrière, tous les trois légèrement atteints. Ce régiment compte, en outre, quatre-vingt-sept officiers et soldats tués, blessés ou disparus.

Le 70e de ligne perd, de son côté, quatre officiers tués; le lieutenant Lambert ; les sous-lieutenants David, André et Beringuier. Dix officiers sont blessés : le colonel Henrion-Berthier, qui n'a pas quitté son régiment ; les capitaines Lamoureux et Frémiot ; les lieutenants Wolf, Lecat, Stenus et Tassel ; les sous-lieutenants Richard de Vesvrotte, Lelong et Villelongue.

Sous-officiers et soldats : quarante tués, cent quatre-vingt-onze blessés; trente-trois disparus. Total : deux cent soixante-quatre hommes hors de combat.

CHAPITRE XXIII

Attaque de nuit des Allemands.

Le prince Frédéric-Charles prépare une surprise de nuit. — La 6e division de cavalerie allemande est appelée de Flavigny. — Marche de la brigade Grüter et des houzards de Schmidt. — Les troupes du 6e corps au repos. — Canrobert et le 93e de ligne. — Le déjeuner d'un maréchal de France. — Reconnaissance du 4e chasseurs à cheval sur Vionville. — Le 5e chasseurs à cheval se porte en avant. — Position de nos troupes en avant de Rézonville. — L'action recommence. — Le 5e chasseurs se replie. — Charge des houzards de Ziethen. — « Au drapeau ! » — Formez le carré. — La charge arrive. — Un moment d'indécision. — « Ne tirez pas ! » — Des trompettes des guides. — Les régiments de trompettes. — « Feu ! » — Houzards rouges foudroyés ou embrochés. — Le 5e chasseurs charge les houzards. — Fureur de nos soldats. — Charge du 16e houzards sur le 94e de ligne. — Une ruse déloyale. — Mort du capitaine Briot du 94e. — Le colonel von Schmidt est blessé. — Attaque du 91e. — Le carré plein ou en colonne contre la cavalerie. — Défense du drapeau du 91e. — Défense du 28e de ligne. — Retraite du 70e. — Le capitaine Colomb d'Ecotay et quelques soldats du 9e de ligne protègent le général Bisson.— La cavalerie allemande essaie de surprendre le bataillon de chasseurs de la garde. — « Tirez ! Ce sont des Prussiens ! » — Le général von Grüter, commandant les uhlans, est blessé mortellement. — Charge des houzards de Ziethen sur le 1er bataillon du 1er voltigeurs de la garde et les 1er et 2e bataillons du 4e voltigeurs. — Le 2e voltigeurs achève la déroute de la cavalerie ennemie. — Retraite des Allemands au delà de Vionville.

Vers huit heures du soir, le Prince Frédéric-Charles, qui s'obstine à tenter une surprise sur nos troupes, appelle à lui les deux brigades de la 6e division de cavalerie, qui ont pris position au Sud-Ouest de Flavigny.

Le « Prince-Rouge » a pour système, qu'avec les Français, la

dernière heure du combat est la plus favorable, surtout quand une attaque est faite à l'improviste. C'est une des habitudes de ce prince de masser, ainsi, à la fin d'une journée, une forte colonne de cavalerie et de tenter une poussée vigoureuse sur un point quelconque. En outre de l'échec que la 20e division prussienne a subi devant Rézonville, il a reçu l'avis que sa gauche ne peut pas sortir de sa position de Tronville pour prendre l'offensive. Craignant alors que l'armée française ne profite de cette réduction de l'ennemi à la défensive passive, pour prendre une offensive générale, il crée une diversion en demandant à sa cavalerie un nouveau sacrifice.

Les deux brigades de la 6e division de cavalerie, grand-duc de Mecklembourg (14e brigade, général von Grüter : 6e cuirassiers, 3e et 15e uhlans ; — 15e brigade, colonel von Schmidt : 3e et 16e houzards) ont quitté aussitôt les abords de Flavigny, et se dirigent vers Rézonville, renforcés de deux régiments divisionnaires, 9e et 12e dragons.

Le Prince-Rouge a laissé, en apparence, cesser la bataille pour donner à nos troupes une fausse sécurité.

Avec l'obscurité naissante, le feu commence à s'éteindre peu à peu sur toute la ligne de bataille. La nuit tombe déjà rapidement ; la cavalerie allemande n'a plus, en quelque sorte, pour se guider vers les points d'attaque, que les éclairs des pièces et de la mousqueterie ennemies.

La 14e brigade (cuirassiers et uhlans) a pris sur la droite : quant aux houzards de la 15e brigade, ils s'avancent droit sur Rézonville, appuyés par les dragons.

Bientôt toute cette cavalerie dépasse la ligne de l'infanterie et de l'artillerie prussiennes, et franchit les fossés de la route de Verdun.

Rien encore n'a signalé son approche aux régiments français dont on aperçoit à peine les masses sombres, à travers les lueurs incertaines du crépuscule.

— En avant de Rézonville, les troupes du 6e corps et de la garde impériale, sont comme au repos, assoupies par terre de fatigue et d'énervement.

Il est près de huit heures du soir. A ce moment Canrobert apparaît seul, sans escorte et s'arrête devant le front du 93e de ligne. Des officiers et de nombreux soldats de ce régiment le reconnaissent et se groupent autour de lui.

« Eh bien, mes pauvres enfants, leur dit le brave maréchal, avez-vous eu le temps de manger la soupe ce matin? — Ah! oui, je t'en fiche, répondent les hommes, nous n'avons rien dans le ventre. »

Le maréchal tire alors d'une poche de sa tunique un morceau de pain noir et dur comme de la pierre, enveloppé dans un morceau du journal le *Gaulois* et dit : « Moi non plus, voilà mon déjeuner, et je n'ai pas encore eu le temps d'y toucher ».

Cela fait plaisir aux soldats : on crie « Vive le maréchal ! vive Canrobert. »

« Eh bien ! monsieur le maréchal, interrogent quelques officiers. Est-ce que ça va bien ? — Il est dommage, répond Canrobert que M. le maréchal Lebœuf (qui commandait le 3e corps) n'ait pas pu arriver plus tôt ; nous eussions eu une belle affaire. » Et il quitte le 93e de ligne pour aller réconforter un autre régiment par ses paroles empreintes d'une si bienveillante sollicitude.

— Un peu avant la tombée de la nuit, un peloton du 5e escadron du 4e chasseurs de France, lorsque le feu s'est ralenti des deux côtés, est envoyé en avant pour s'assurer si les Prussiens occupent toujours Vionville. Ces cavaliers reconnaissent bien vite la présence des Allemands dans ce village et se replient, laissant sur le terrain le cadavre d'un de leurs maréchaux-des-logis.

Quelques instants après, au moment où la bataille paraît à peu près terminée et où la cavalerie se replie pour aller camper, le colonel du Ferron du 4e chasseurs est envoyé en avant pour observer Vionville. Le 1er escadron est déployé en tirailleurs, tournant le dos à la Voie romaine, face à ce village.

En même temps, un capitaine d'état-major vient dire au colonel de Séréville du 5e chasseurs, que le maréchal lui fait donner l'ordre de charger sur-le-champ, toutefois cet officier ne peut donner aucune indication précise.

Le 5e chasseurs se porte alors vers la gauche, de manière à passer entre la route, le long de laquelle sont couchés les zouaves de la garde, et la brigade Colin établie sur deux lignes perpendiculaires à la route : le 93e en première ligne, le 94e en second.

A gauche se trouvent le 91e de ligne, quelques fractions du 9e de ligne et la brigade de Chanaleilles (28e et 70e de ligne) ; en arrière et, encore plus à gauche, sont en position les chasseurs à pied de la garde, le 1er bataillon du 1er voltigeurs ainsi que les 1er et 2e bataillons du 4e voltigeurs.

Le colonel de Séréville, du 5e chasseurs à cheval, croit tellement qu'il va charger en avant du 93e de ligne, qu'il fait prévenir ce régiment, afin de ne pas avoir à souffrir de son feu.

A huit heures du soir, l'action semble finie : le canon prussien paraît s'éloigner dans la direction de Verdun. Le nôtre gronde encore du côté de Rézonville, mais avec moins de fréquence.

On fait relever les lignes de tirailleurs, qui sont restées plusieurs heures couchées par terre, et, après avoir laissé une arrière-garde pour observer les débouchés des ravins, les troupes se rangent à quelques pas de là, tout près de Rézonville, où les blessés affluent.

Tout n'est pas terminé pourtant. Le jour va finir, quand, tout à coup, on entend une violente fusillade qu'accompagne le bruit sourd et prolongé du canon, dans la direction du sud-ouest.

L'action reprend subitement : le feu de l'artillerie ennemie, qui s'est ralenti un instant, redouble de vigueur et d'intensité; une fusillade plus vive encore se mêle au grondement de la canonnade; bien loin, on voit soudain apparaître, succédant à cet ouragan de fer et de mitraille, un tourbillon de cavalerie prussienne.

Voici, en effet, ce qui est arrivé. Le colonel de Séréville en accomplissant sa reconnaissance avec le 5e chasseurs, a aperçu, quand il est arrivé au haut des pentes dominant Vionville, de grosses colonnes d'infanterie prussienne, qui montent vers Rézonville, précédées par un rideau de tirailleurs. Le colonel de Séréville, ne voulant pas charger seul cette infanterie non encore entamée, se replie un peu en arrière afin d'attendre la brigade de dragons du général Bachelier, qui a suivi son mouvement et permettre ainsi au 93e de ligne de jeter, par des feux à courte portée, quelque désordre dans les rangs ennemis. Ce dernier régiment est prévenu que l'infanterie prussienne va l'attaquer ; on lui recommande d'attendre pour ne tirer qu'à coup sûr.

Vaine recommandation! Quelques coups de feu retentissent aussitôt et la fusillade, à laquelle les Prussiens répondent, devient bientôt générale.

La deuxième ligne française, sans s'inquiéter de la première ni du 5e chasseurs à cheval, ouvre également un feu violent et une forte batterie prussienne établie au sud de Vionville et dont l'obscurité a, depuis peu, arrêté le feu, profite du désordre, qu'elle devine aisément, pour couvrir de nouveau le plateau de ses projectiles.

Le 5e chasseurs à cheval se trouve donc pris dans un tourbillon d'obus et de balles aussi bien françaises que prussiennes. Par un hasard miraculeux, aucun chasseur n'est atteint : deux chevaux seulement sont blessés. Le régiment se retire lentement et en bon ordre, faisant exécuter, pour se faire reconnaître, diverses sonneries françaises; il s'arrête un peu avant Rézonville, après avoir rallié les dragons de la brigade Bachelier.

— En même temps, le colonel von Schmidt, qui est arrivé avec sa brigade de houzards au nord de la route de Verdun, aperçoit tout ce désordre et tente d'en profiter. Faisant ouvrir un passage au travers de l'infanterie prussienne, il lance ses cavaliers sur une masse, que l'obscurité permet, à peine, de distinguer encore.

Les houzards de Ziethen, qui portent le costume préféré du prince Frédéric-Charles : *attila* (dolman) écarlate à tresses blanches et culotte noire à hongroises blanches, tiennent la tête de la charge.

Les tirailleurs du 93e de ligne ont aussitôt signalé ce grand mouvement de cavalerie ennemie sur le front de leur régiment et un peloton du 5e chasseurs à cheval, qui vient de se replier, a été immédiatement lancé en avant en reconnaissance, dans cette direction, par le général Becquet de Sonnay, commandant la 1re brigade de la division Lafont de Villiers.

Malheureusement, au lieu de renforcer les tirailleurs du 93e, embusqués dans les fossés ou derrière les arbres de la route de Verdun, les officiers supérieurs les rappellent par la sonnerie : « Au drapeau! » et font former un vaste carré.

A peine ce carré est-il formé, qu'on aperçoit, en avant de la première face, une masse de cavaliers rouges et blancs, qui montent la côte au galop vers le 93e, et bientôt on entend les cris répétés de : « Vive l'empereur! Vive la France! » qui paraissent sortir de cette masse de cavaliers.

C'est le peloton du 5e chasseurs, qui, étant allé à la découverte du côté de la cavalerie allemande (le général Becquet de Sonnay a du reste prévenu le 93e de cette reconnaissance) et s'étant cassé le nez sur le régiment des houzards de Ziethen, revient à toute bride, pour rendre compte des mouvements préparatoires d'attaque de la cavalerie ennemie. Mais les houzards allemands poussent la charge derrière nos chasseurs et galopent sur les talons de ces derniers, s'en servant ainsi de paravent pour arriver jusque sur nos lignes.

Cependant les chasseurs, qui ont aperçu le 93e de ligne, en train de prendre de son côté des dispositions contre la cavalerie et qui craignent d'être victimes d'une méprise comme il s'en est déjà produit deux dans la journée (celle du 91e de ligne fusillant le 9e bataillon de chasseurs et celle du 3e dragons chargeant les lanciers de la garde) crient tant qu'ils peuvent : « Vive la France! Vive l'empereur! » pour se faire reconnaître.

Comme le matin, vis-à-vis de la brigade von Bredow, il y a discussion dans le carré du 93e : « Ne tirez pas! crient les uns (ceux qui n'aperçoivent que les chasseurs), ce sont des Français!

— Ce sont des Prussiens! » répliquent énergiquement les autres, qui, placés un peu obliquement, par rapport à l'axe de la colonne prussienne, voient déjà les *attilas* écarlates.

Le sous-lieutenant Coumès crie de toutes ses forces : « Ce sont des houzards prussiens, nous n'avons plus de hussards rouges en France! » Un sergent-major du 94e de ligne, riposte aussitôt : « Mais non, mon lieutenant, ce sont des trompettes des guides! »

« Bougre de malin! dit alors de sa voix de tonnerre en ôtant sa pipe en bois de la bouche, le général Becquet de Sonnay (qui se tient au centre du carré), est-ce que tu as vu des régiments de trompettes dans ton village? »

Cependant, toute cette cavalerie n'est plus qu'à quelques pas du carré. Sur la droite de celui-ci, passent comme l'éclair, les chasseurs du 5e régiment, puis, presque aussitôt, les soldats du 93e voient sur leurs baïonnettes un gros de cavaliers hurlant : « Hourra! Hourra! » les officiers, le sabre haut et dressés sur leurs étriers!

Deux ou trois décharges ont lieu et font crouler sur la face du carré, une vingtaine d'hommes et de chevaux, qui, dans leur chute, écrasent ou assomment quelques-uns de nos soldats.

C'est chose curieuse à voir, que les mouvements faits, pour se retenir, par les cavaliers allemands projetés, en vertu de la vitesse acquise, en avant de leurs chevaux tués. Ils ressemblent à des écuyers de cirque exécutant des tourniquets ou rotations des bras.

Bref, le choc est des plus rudes : les cavaliers prussiens ont chargé à fond, comme des fous, et tel un peloton de jockeys de steeple, qui se jeterait à toute vitesse sur une tribune.

Dans cette rencontre, le commandant Paon du 3e bataillon est bousculé par un houzard de Ziethen, dont la pointe du sabre reste engagée dans la coquille de son sabre d'officier supérieur.

Il faut dire que la plupart des cavaliers prussiens se sont jetés d'instinct en quelque sorte, en voyant la première face du carré hérissée de baïonnettes, sur les faces latérales qui ne peuvent tirer, non plus que la quatrième face, et évitent ainsi le feu de nos soldats ; quelques-uns, toutefois, vont s'échouer sur trois pelotons du 5e chasseurs à cheval, qui servent de soutien au peloton envoyé en reconnaissance et se tiennent abrités derrière la ligne du 93e, pour recueillir cette reconnaissance ou la renforcer au moment voulu. Ces pelotons voyant arriver ces houzards rouges un peu désorganisés et entraînés par leurs chevaux emballés, leur barrent le passage, les entourent et

tombent sur leur masse, ainsi cernée, à coups de sabre redoublés.

C'est ce qui explique, qu'en se reportant en arrière, la bataille finie, vers la Voie romaine, le 93e trouva, gisant sur le terrain, bon nombre de houzards rouges, la plupart fortement entaillés au visage.

Beaucoup de ces cavaliers étaient attachés sur leurs chevaux par de petites courroies avec boucles partant de la selle, à travers la schabraque et prenant la jambe.

Devant la face du carré du 93e, où s'était brisée la tête de colonne des houzards de Ziethen, il y avait un amoncellement d'hommes et de chevaux : quelques-uns de ces cavaliers avaient été cloués en terre, à coups de baïonnette, par nos fantassins. Mais, nos soldats étaient bien excusables ; ils avaient entendu d'abord les cris de : « Vive l'empereur ! vive la France ! » presqu'en même temps accompagnés de ceux de « hourra ! hourra ! » et, n'ayant aperçu et surtout vu arriver sur eux, que la masse rouge de cavaliers allemands, ils croyaient que ces cris différents étaient sortis de cette même masse.

« Ce sont des traîtres, disaient-ils, pas de quartier ! »

En un mot, ils étaient exaspérés contre des ennemis qu'ils proclamaient hautement déloyaux. Le sous-lieutenant Coumès dut enjoindre formellement à un vieux sergent de sa compagnie, un brisquard à trois poils, de respecter et de sauvegarder même la vie de deux houzards rouges, dont un trompette, qui s'étaient abattus à ses pieds et qu'il n'avait eu que la peine de relever.

Ce sous-officier venait en effet de dire et presque à haute voix, — si bien que son chef l'avait entendu : — « Attends un peu, que je vais leur régler leur affaire à ces cochons-là : ils ne pourront plus crier : Vive la France ! Vive l'empereur ! » et il s'apprêtait à leur casser la tête d'un coup de crosse.

— Refoulée par l'énergique réception du 93e de ligne, la masse des houzards rouges se jette sur la gauche et tombe au milieu des zouaves de la garde, qui la reçoivent à grands coups de baïonnette.

En même temps le second régiment de la brigade von Schmidt, le 16e houzards, est arrivé sur le 94e de ligne placé en seconde ligne.

Les dolmans bleu de ciel de ces cavaliers les font, pendant quelques instants, prendre pour des chasseurs d'Afrique, d'autant plus que quelques-uns d'entre eux crient : « Vive la France ! » en bon français ; aussi les laisse-t-on approcher de très près.

Tout à coup et à un signal donné, ces houzards poussent de fré-

nétiques hourras et chargent à fond. Une vive fusillade, partant de tous côtés, répond à leurs cris, mais produit une panique des plus fâcheuses : les zouaves de la garde et le 70e de ligne, qui sont en avant, se croyant attaqués, tirent sur le 94e ; il y a là un moment de trouble et de confusion. qui pourrait avoir les suites les plus fâcheuses, si la sonnerie de : « Cessez le feu ! » répétée sur toute la ligne, ne venait immédiatement rétablir le calme et le sang-froid.

Au milieu de cette épouvantable bagarre, le brave et digne capitaine Briot, qui, souffrant d'une entorse, a déployé une énergie surhumaine pour marcher jusqu'à ce jour, est frappé à l'épaule d'une balle française et reçoit d'un houzard prussien un horrible coup de sabre, qui lui traverse la poitrine de part en part : ce malheureux officier meurt le lendemain matin, en proie à d'atroces douleurs.

— Dans les hasards de cette charge au milieu de l'obscurité, de nombreux houzards et des uhlans de la brigade de von Grüter s'abattent sur le 91e de ligne qui, à ce même instant, se retirait sur l'emplacement qui lui avait été assigné pour passer la nuit, et le chargent dans tous les sens.

Faisant face partout, ce brave régiment, par un feu à bout portant et bien ajusté, met cette cavalerie en désordre.

Le colonel von Schmidt, qui commande ces nombreux escadrons est blessé. Une vingtaine de prisonniers restent entre les mains du 91e de ligne.

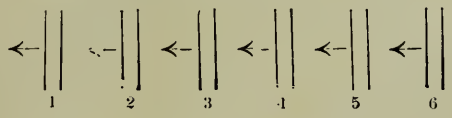
Le 1er bataillon de ce régiment, commandant de Hay-Durand, parvient à se former en carré régulier et par sa bonne contenance en impose à cette nuée de cavaliers qui tourbillonnent autour de lui. Ce bataillon rejoint dans cet ordre la position qui lui est assignée et sans perdre un seul homme.

Le 2e bataillon, commandant Gaz, formé en carré plein ou en *colonne contre la cavalerie* [1], ne peut parvenir, malgré une

1. En effet, une troupe en colonne, c'est-à-dire en ordre de marche, qui, brusquement affaiblie par la cavalerie, n'avait pas le temps de former le *carré* (formation essentiellement à un centre vide), formait la « *colonne contre la cavalerie* »

Nos nouveaux règlements de manœuvre ont maintenu cette formation plus facile à exécuter instantanément et, pour ainsi dire, sans quitter l'ordre en colonne, ou plutôt sans avoir besoin de se déployer, par de simples rabattements, à droite et à gauche des extrémités des ailes de chaque subdivision de la colonne.

Bataillon en marche en colonne par peloton.



fusillade très vive, à empêcher quelques cavaliers d'entrer dans ses rangs. Il se passe alors un épisode des plus émouvants.

Le drapeau du 91e, enveloppé un moment par des uhlans, court les plus grands dangers, mais est intrépidement défendu. Un uhlan, en passant, a déjà touché l'aigle du drapeau avec sa lance : il est aussitôt massacré à coups de baïonnette; un second Prussien s'élance à son tour pour enlever ce trophée, le saisit et essaie de l'arracher des mains de son porte-drapeau, le sous-lieutenant Vial. Ce brave officier, fort heureusement, le tue raide d'un coup de revolver. A ses côtés, le sergent Grenier et le caporal-sapeur Lebrun se distinguent particulièrement dans la défense du drapeau du 91e de ligne.

— Le 28e de ligne a également eu à supporter le choc des cavaliers allemands.

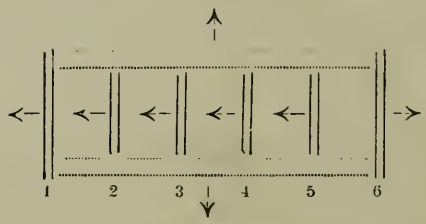
Ce régiment, qui était au repos perpendiculairement à la route de Verdun, à gauche et en avant de Rézonville, a vu tout à coup un corps de houzards prussiens venir se former, subitement, en colonne, à cinq ou six cents mètres de son front.

Un peu d'hésitation se produit alors : quelques hommes du 28e commencent à plier, mais ils sont aussitôt ramenés par leurs officiers et la ligne est reformée en un clin d'œil.

Il commence à faire nuit et l'on pense tout d'abord que ces cavaliers, dont on ne distingue pas très bien les uniformes, ne sont autres que des chasseurs ou des hussards français, qui ont traversé les intervalles du 28e peu auparavant, et qui sont, sans doute, rentrés par un autre côté; mais après trois vigoureux hourras poussés par toute cette cavalerie, toute hésitation disparaît et l'ennemi est reçu par un feu formidable, qui creuse de larges brèches dans ses rangs.

La tête de colonne des houzards allemands est coupée par la fusillade du 28e. L'escadron qui la compose, ne pouvant revenir

Colonne contre la cavalerie.



Les subdivisions du bataillon ayant serré sur la tête, les files des extrémités bouchant les espaces, et la 6e subdivision ayant fait demi-tour.

sur ses pas, tourne le carré sur sa droite, et le charge par derrière en criant, en très bon français : « Vive la France ! Vive l'empereur ! »

Une mêlée générale s'engage sur ce point et aucun de ces houzards, entourés d'un cercle d'acier, ne peut s'échapper. C'est là que sont blessés le capitaine Bartoli et un certain nombre de sous-officiers et de soldats. Là aussi se distinguent les capitaines Baldacci, Saint-Amand ; le lieutenant Baugé ; l'adjudant sous-officier Maillot ; le sergent-major Colombani ; les sergents Blanchard, Bredin, Baret, Brendlé, Hippolyte, Valentini ; le sapeur Castaing ; les soldats Péraud, Marlot et Butet.

« Vous en avez jeté plus de cent cinquante par terre ! » répétèrent quelque temps après aux officiers du 28e de ligne, les officiers de la brigade de cuirassiers du duc de Grammont-Lesparrre (7e et 10e régiments), qui avaient vu, à peu de distance, cet épisode brillant et rapide de la bataille.

— Ces charges impétueuses de la cavalerie allemande ont produit un certain désordre sur cette partie du champ de bataille. Plusieurs de nos régiments sont un instant inquiets et hésitants.

Le 70e de ligne est forcé de céder du terrain et va se poster à environ cinq cents mètres en arrière, pour s'appuyer aux troupes en position, à hauteur de Rézonville.

Ce mouvement ne peut s'opérer sans entraîner un certain désordre ; toutefois, la grande majorité des hommes se rallie à hauteur de ce village : les bataillons sont promptement reformés. Le 70e de ligne se porte en avant de nouveau et y demeure jusqu'au moment, où l'ordre est donné d'aller occuper les campements désignés pour la nuit.

— Le 9e de ligne, qui est resté en réserve, vu les pertes sérieuses qu'il a subies dans son attaque sur Vionville, a été également chargé par la cavalerie allemande. Le général Bisson ordonne le feu et fait ensuite battre en retraite. Dans ce mouvement, que l'obscurité rend difficile, ce général reste isolé et pourrait être enlevé par quelques cavaliers audacieux, sans le secours énergique du capitaine Colomb d'Ecotay. Cet officier saisit un fusil, rallie avec l'aide de quelques officiers une vingtaine de soldats du 2e bataillon du 9e de ligne, riposte aux Allemands et fait ainsi escorte au général Bisson, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à craindre ni du feu, ni des charges de l'ennemi.

Après leur tentative infructueuse sur les régiments de notre 6e corps, les houzards allemands de la 14e brigade et les uhlans du général von Grüter obliquent sur leur droite et se dirigent, bride abattue, sur l'entrée du ravin de Gorze, espérant être plus heureux sur ce point.

A ce moment la canonnade est éteinte : un groupe d'infanterie formé en grande partie de voltigeurs, de zouaves et de chasseurs à pied de la garde, auxquels se sont joints quelques soldats de la ligne, se trouve réuni au sud du bois des Ognons, sur la pente du ravin de Gorze.

Dans le but de parer à une attaque de nuit et de veiller à sa sécurité, le général Garnier, commandant la 2e brigade de la division des voltigeurs de la garde, a pris la direction de ces troupes qui, formées en carré, avec un feu de bivouac au centre, sont couchées et reposent sous la garde de quelques groupes placés en avant de chaque face. Quelques hommes se sont détachés pour aller chercher de l'eau dans le voisinage.

Vers huit heures, les vedettes placées face à l'ouest entendent une troupe de cavalerie s'élevant du fond du ravin vers le champ de bataille.

Interpellée avec une certaine hésitation, car, à la lueur de la lune, cette troupe est prise pour des lanciers de la garde en reconnaissance, le chef de ces cavaliers répond au : « Qui vive ? » par le mot : « France ! » prononcé d'une voix très ferme, très nette et sans aucun accent.

Des blessés et des isolés qui se trouvent dans le bois voisin crient alors à leurs camarades : « Tirez ! tirez ! Ce sont des Prussiens ! »

Les Allemands, se voyant découverts, se lancent à l'attaque : le commandement de : « Chargez ! » se fait alors entendre avec cette intonation grêle et saccadée des officiers de cavalerie prussienne ; les escadrons de uhlans prennent la charge à environ cinq cents mètres du carré.

Entre temps, le général Garnier fait lever les hommes et leur recommande de ne tirer que par rangs successifs et à son commandement.

A l'arrivée de la charge, à près de quatre-vingts mètres, la première salve démolit le premier peloton, puis les échelons successifs de uhlans sont à leur tour accueillis et repoussés par des feux d'ensemble exécutés, avec calme, par ces vieux troupiers.

Entre deux salves, un voltigeur, se glisse jusqu'au premier cavalier tué à vingt mètres environ du carré et revient bientôt rapportant sa lance à la flamme noire et blanche, ainsi que son schapska. Ce double trophée tire nos soldats d'anxiété et leur prouve que leurs balles ont été à l'adresse de l'ennemi et non à celle de frères d'armes. On s'explique jusque-là l'anxiété de nos soldats, si l'on se rappelle que dans la journée, et sur ce même point, des chasseurs à pied de la garde, qu'à travers bois on

prenait pour des Allemands avaient été fusillés par nos troupes.

Dans cette attaque, le général von Grüter, commandant la 14e brigade de uhlans, est très grièvement atteint et quelques semaines plus tard succombait à ses blessures.

—A huit heures moins le quart, le 1er bataillon du 1er voltigeurs, ainsi que les 1er et 2e bataillons du 4e voltigeurs étaient, on se le rappelle, arrivés en arrière de la crête, où était établie pendant la journée, la grande batterie prussienne, et s'étaient arrêtés à une distance de trois cents mètres environ.

Le général Brincourt, commandant la 1er brigade de la division Deligny, envoie alors au colonel Dumont, du 1er voltigeurs, l'ordre de se porter plus en avant. Mais celui-ci lui fait répondre qu'il est très bien placé, qu'il reste où il se trouve, et que, d'ailleurs, son chef peut venir s'assurer par lui-même de l'excellence de sa position.

Vers huit heures, des troupes de ligne placées en avant, principalement du 51e régiment d'infanterie se replient et arrivent en désordre sur les voltigeurs, annonçant qu'ils sont poursuivis par des forces nombreuses de cavalerie ennemie.

Le colonel Dumont envoie alors le capitaine Carrère, qui est monté, reconnaître ce qui se passe en avant. Bientôt cet officier revient et rend compte à son chef qu'en effet deux colonnes de cavalerie ennemie, fortes d'à peu près de deux cinquante hommes chacune et formées en grande majorité de houzards rouges et bleus de ciel, s'approchent de nos positions, lentement et avec prudence, pour voir si ces hauteurs, clefs de la position, ont été conservées par nos troupes.

Le colonel Dumont fait former le 1er bataillon en carré sur trois faces, fait rassembler, autant que possible, les soldats d'infanterie de ligne, qui battent en retraite et les place sur la quatrième face de ce carré.

Les voltigeurs mettent alors le genou en terre et attendent la cavalerie ennemie. Celle-ci arrive sur la droite et est reçue, comme on l'a déjà vu, par les zouaves de la garde ; rétrogradant aussitôt, elle arrive sur le 1er voltigeurs avec précaution, mais ayant entendu hennir un cheval (celui du capitaine d'état-major Hulin, aide de camp du général Deligny), elle appuie encore à droite et se trouve prise entre le feu du 1er bataillon du 1er voltigeurs et les 1er et 2e bataillons du 4e voltigeurs placés, à cent mètres en avant, et à la gauche du 1er régiment de l'arme.

Le colonel Dumont fait commencer le feu à son commandement, lorsque les houzards allemands arrivent sur la crête et s'enlèvent sur le sommet en noires silhouettes, à environ trois cents mètres de distance.

Pas un seul cavalier ennemi ne peut arriver jusqu'à nos voltigeurs. Les hommes d'une seule face n'ont brûlé que de une à trois cartouches.

Les deux bataillons du 4e voltigeurs ont croisé leur feu avec le bataillon du colonel Dumont.

De même que le capitaine Carrère pour le 1er voltigeurs, le capitaine Vincent, du 4e voltigeurs, à la tête d'une section, s'est avancé pour reconnaître cette troupe, et a constaté qu'on a affaire à la cavalerie ennemie. Aussi, au commandement du capitaine Salles, qui remplace le commandant Chazotte, du 1er bataillon, grièvement blessé, le feu est repris à volonté.

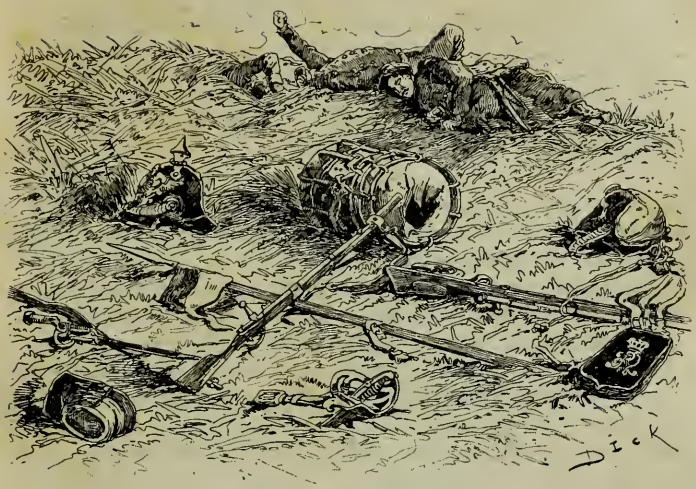
En quelques instants la charge de la cavalerie allemande a été repoussée et les houzards filent par la droite, où le 2e voltigeurs les achève et les ramasse au passage.

— Ce retour offensif de la cavalerie allemande, le dernier effort impuissant du Prince-Rouge, a été de peu de durée; peu à peu les détonations cessent de toutes parts, pour faire bientôt place à un silence relatif, interrompu par des clameurs lointaines, quelques coups de feu isolés ou les cris déchirants des blessés.

Assaillis de tous côtés, et à bout portant, par une fusillade des plus meurtrières, houzards et uhlans regagnent en toute hâte leur première position de Flavigny; les ténèbres, qui enveloppent le champ de carnage, paralysent enfin les combattants.

Cette charge désespérée, dont le but devait surtout donner aux troupes prussiennes harassées, couchant sur leurs positions, l'impression qu'elles étaient victorieuses, n'eut pas de résultats appréciables. Certaines fractions se heurtèrent à des obstacles de terrain ou à des troupes amies.

Il n'y eut guère que la 15e brigade de houzards du colonel von Schmidt, qui en vint aux coups de sabre contre des groupes d'infanterie. Les chevaux allemands, sellés depuis deux heures du matin, n'avaient ni bu ni mangé de la journée et certains régiments ennemis ne prirent leur bivouac qu'après minuit.



Un coin du champ de bataille, en avant de Rézonville.

CHAPITRE XXIV

La nuit de la bataille.

Fin de la bataille. — Le silence. — L'ennemi est repoussé sur tous les points.— Une nuit glaciale.— La recherche des blessés.— Les bivouacs. — Sonneries aux perdus. — Le refrain du 41e de ligne — Les avants-postes ennemis. — Pas de feux. — Bivouacs de la garde. — Reconnaissance des voltigeurs. — La 6e compagnie du 3e bataillon du 1er voltigeurs en grand'garde au ravin de Gorze. — Une lugubre trouvaille. — Un ruisseau de sang. — Les morts débout. — Un horrible spectacle. — Bivouacs de la cavalerie de la garde. — A l'abreuvoir. — Bivouac du général Bourbaki. — L'officier de houzards rouges prisonnier. — Sur la paille. — Bivouacs du 6e corps. — Les divisions Tixier et Lafont de Villiers. — Reconnaissance sur Vionville. — Prisonniers prussiens au bivouac. — Insouciance de nos soldats. — A la belle étoile. — La division Levassor-Sorval en avant de Rézonville. — Le 2e voltigeurs de la garde est acclamé. — Bivouac du 2e escadron du 2e chasseurs à cheval. — Le 2e corps. — Belle conduite de son artillerie. — La route de Verdun est ouverte. — Bivouacs de la cavalerie du 2e corps. — Un ancien adjudant du 3e lanciers. — Bivouacs de la brigade Lapasset. — Mme Renouard. — Une triste

recherche.— Bivouacs de la division de Forton. — Les 3e et 4e corps se replient en partie. — Fureur et indignation des officiers et des soldats. — Le ravin de Gréyère. — Les cadavres allemands. — Une section fauchée par la mitraille. — De sanglants sillons. — État moral de l'armée française, le 16 août au soir. — Évacuation des blessés. — Patriotisme des Messins. — Appel du gouverneur du Metz. — Arrivée des blessés de Rézonville. — Un navrant cortège. — Courage et abnégation des femmes de Metz.

Cette charge désespérée de la cavalerie allemande, en avant de Rézonville, a été le dernier épisode de la sanglante tragédie qui se déroule depuis le matin.

L'indécision qui ne cesse de régner dans le commandement supérieur et la chute du jour viennent mettre un terme aux efforts de nos valeureux soldats.

Partout la canonnade diminue d'intensité. Aux reflets rougeâtres du soleil couchant ont bientôt succédé les ténèbres de la nuit.

Le feu s'éteint peu à peu; çà et là, encore un coup de canon isolé, et enfin silence complet... Amis et ennemis, harassés de fatigue, s'endorment à quelques pas les uns des autres ; quelque balle perdue, envoyée par une sentinelle effarée, traverse encore l'espace de temps en temps, en sifflant, et c'est tout...

Partout l'ennemi est repoussé et a pu seulement conserver à grand'peine ses positions extrêmes. De tous côtés, les troupes allemandes : infanterie, cavalerie, artillerie, laissant par monceaux, sur la lice, morts et blessés, se sont repliées en arrière de Mars-la-Tour, de Vionville et dans les bois de Gorze.

Il est près de dix heures du soir quand l'action a cessé sur tous les points. Depuis neuf heures et demie du matin, les nuages de fumée, qui enveloppaient les combattants, ne s'étaient pas encore éclaircis.

Un profond silence s'étend alors sur ce large plateau, où depuis douze heures s'entre-tuaient trois cent mille hommes, où crépitait une épouvantable fusillade, où tonnaient douze cents pièces de canon et où la mort avait fait une si riche moisson.

Une nuit froide succède à cette brûlante journée d'été, et, après des efforts presque surhumains, les combattants vont pouvoir prendre quelques instants de repos dans leurs bivouacs.

La nuit s'est épandue sur ce vaste plateau de Gravelotte, mais de sombres rumeurs en troublent le silence solennel : il semble qu'une plainte immense monte vers le ciel, la plainte de plus de trente mille hommes, qui dorment là, rigides.

Comme nos vaillantes troupes ont gardé leurs positions, nous avons la suprême consolation de relever nos morts et nos

blessés. De distance en distance, on voit des ombres qui glissent enjambant les cadavres amoncelés ; de tous côtés, les médecins et les ambulanciers ramassent les blessés, à la clarté blafarde de la lune.

Un je ne sais quoi d'amer et de lugubre oppresse les cœurs les mieux trempés. C'est l'inexprimable imposance de ce terrible recueillement succédant, tout d'un coup, au plus formidable vacarme.

Les troupes bivouaquent sur les emplacements mêmes où elles se trouvaient à la fin de la bataille.

Une fois les fusils mis en faisceaux, les chevaux attachés au piquet, les canons parqués et disposés en batterie et les feux allumés, on respire enfin. Depuis l'aube, officiers et soldats sont restés en haleine, sous le feu, et *à jeun*.

Les chercheurs de provisions se répandent dans les fermes et les hameaux du voisinage ; toutes les maisons, transformées d'urgence en salles d'ambulance, sont remplies de blessés gémissants ! C'est là le côté douloureux qui se présente, mais adouci cependant, quand, maître du champ de bataille, on peut retrouver les siens et les soigner. Nous avons cette grande consolation à Rézonville.

Les pourvoyeurs ne rapportent rien en fait de provisions ; il faut se contenter d'un rogaton de biscuit et de quelques pommes de terre déterrées, çà et là, dans les champs.

A l'horizon, ni illumination de campements prussiens, ni bruit de patrouilles ! On ne voit que le rayonnement des flammes qui dévorent les hameaux de Flavigny, de Saint-Marcel et le village de Vionville ; on n'entend qu'un bourdonnement de pleurs dans les arbres, de voix d'infirmiers à la glane et de brancardiers égarés.

Sur divers points éclatent, par instants, les sonneries des clairons français sonnant aux perdus, en jouant le refrain des régiments.

Par-dessus tous ces refrains, perce, par sa note vibrante et lugubre, celui du 41e de ligne :

« On m'assassine !
On m'assassine !
Je m' moque pas mal de ça ! »

Souvenir d'un combat des premières campagnes d'Afrique, où ce régiment avait été décimé et massacré en partie par les Arabes d'Abd-el-Kader.

La nuit s'écoule péniblement; les hommes, enveloppés dans leurs capotes ou roulés dans leurs manteaux, essaient de se livrer au repos, la tête appuyée sur le hâvre-sac, ayant pour dais la voûte du ciel étoilé ; les chevaux se sont affalés par terre, sous le collier ou sous la selle, affamés lorsqu'ils auraient mérité triple ration d'avoine.

Mais, après les émotions d'une journée aussi agitée, il est difficile de trouver le sommeil, surtout en face d'un ennemi entreprenant et quand la prudence commande de ne pas chercher même les jouissances des feux de bivouac, pour ne point décéler sa présence et servir de point de mire.

Aussi, l'humidité des bois, le froid, le manque de vivres, la crainte d'être attaqués, tiennent nos soldats éveillés pour la plupart, malgré leur fatigue.

La ligne des avant-postes prussiens, formant un vaste arc de cercle, s'étend du bois des Ognons au bois de Tronville. Au lever de la lune, la cavalerie de l'aile gauche ennemie prolonge la chaîne des grand'gardes, jusqu'à la petite rivière de l'Yron.

— Chaque corps de notre armée s'établit au bivouac, là même où il se trouve.

Garde impériale. — La division Picard (zouaves et grenadiers) se forme et vient se masser, chaque régiment en colonne par division, en avant de Rézonville. Ces vaillants bataillons, réunis avec ordre et cohésion, quoique épuisés de fatigue, offrent une masse solide sur laquelle on peut fonder de grandes espérances.

Une partie du bataillon des chasseurs de la garde campe sur l'emplacement occupé le matin et l'autre bivouaque sur le terrain même du champ de bataille.

Les bataillons de la division Deligny (voltigeurs de la garde) se replient un peu en arrière du grand ravin de Rézonville, pour bivouaquer.

Le 3e bataillon du 1er voltigeurs se trouve à ce moment tout à fait en avant et près de la crête où était installée pendant toute la journée une forte batterie prussienne, qui s'était retirée au plus vite, lors du mouvement offensif de nos voltigeurs, vers la fin de la journée.

Le colonel Dumont fait alors reconnaître l'emplacement de cette batterie par des patrouilles d'officiers et de voltigeurs choisis et déterminés. Sur le terrain on trouve des caissons brisés, des roues et des affûts fracassés ; on ramène des blessés ennemis et même des prisonniers valides, qui ont été surpris, au moment où ils essayaient de se dissimuler sous bois. Au retour, chaque voltigeur rapporte un casque à pointe au bout de son chassepot et un fusil à aiguille en bandoulière.

Vers dix heures du soir, ce 3e bataillon est reporté tout à fait en arrière, à la garde de la batterie de mitrailleuses de la division Montaudon, établie dans le bois des Ognons. Le bataillon de voltigeurs prend position à côté de cette batterie.

La 6e compagnie, que commande le sous-lieutenant Dubois, est envoyée en grand'garde dans le ravin de Gorze. En le traversant, cette compagnie reçoit une grêle de balles, qui ne touchent personne : on n'a pas entendu la moindre détonation. Un capitaine de carabiniers de la garde déclare aux voltigeurs, en cet endroit, que les Prussiens essaieront certainement un mouvement offensif, pendant la nuit qui va avoir lieu.

Ce ravin a été balayé toute la journée par les mitrailleuses de la division Montaudon et est encombré de cadavres ennemis. Partout on n'entend que des cris et des gémissements.

La nuit est très froide. Dans les gorges, la Mance et les petits ruisseaux, qui descendent du nord du plateau, roulent follement sur leur lit de cailloux et de mousse.

L'air est pur, dégagé des fumées de la bataille; du bois des Ognons s'exhalent des senteurs forestières. Les arbres détachent leur feuillage noirâtre sur le bleu sombre d'un ciel parsemé d'étoiles. Plus d'autres bruits que ceux de la nature, dont le calme délicieux proteste contre les fureurs de l'homme.

Défense absolue d'allumer le moindre feu; les voltigeurs meurent de faim et de soif : rien, pas même un biscuit, pas même une goutte d'eau. Le sous-lieutenant Dubois envoie son tambour afin de tâcher de lui rapporter un peu d'eau. Ce soldat revient, au bout de trois quarts d'heure, avec un bidon rempli dans une mare, qu'il a pu, dit-il, découvrir au milieu de l'obscurité.

L'officier en fait aussitôt verser dans un quart, mais au moment de le porter à ses lèvres, il s'arrête, malgré la soif, devant l'odeur nauséabonde de ce liquide. Il fait rapidement flamber une allumette et regarde: horreur! le quart est rempli de sang : le tambour, au sein des ténèbres, a rempli son bidon à une mare formée dans un creux de terrain par les ruisseaux de sang qui s'échappaient des nombreux cadavres entassés en cet endroit-là.

Quelques instants après, le sous-lieutenant Dubois, à la tête de plusieurs voltigeurs, s'avance à la découverte, descend la pente du ravin et s'engage dans le défilé de Gorze. A chaque instant, les semelles des souliers de nos soldats glissent sur quelque chose de visqueux.

Une odeur indéfinissable s'exhale de partout, et, comme la

lune s'est momentanément voilée, nos éclaireurs buttent à chaque pas contre quelque cadavre.

Soudain, le sous-lieutenant Dubois étend le bras en avant, sent le contact de quelque chose de froid, s'arrête et dit tout bas à ses hommes :

« Attendons un peu; tout à l'heure, quand la lune donnera, nous verrons ce qu'il peut y avoir devant nous ! »

Mais quand la lune, dégagée des nuages, vient éclairer l'endroit où se trouve la petite reconnaissance, nos voltigeurs reculent, saisis d'horreur, en présence du spectacle qui frappe leurs yeux.

Des rangs entiers de soldats ennemis sont là, foudroyés par les mitrailleuses. Serrés les uns contre les autres, ils ne sont pas couchés, mais debout. A peine sont-ils un peu inclinés les uns sur les autres. La lune éclaire leurs faces blêmes. Quelques-uns, les yeux ouverts; d'autres, la tête renversée en arrière, tiennent encore leur arme serrée : ils ont été frappés au moment de faire feu.

Derrière le premier rang, on en voit un autre; derrière ce second, un troisième. Ces files de soldats se perdent dans l'obscurité.

« Allons-nous-en, dit le sous-lieutenant Dubois à ses voltigeurs, c'est affreux ! — Chut ! dit un sergent, les autres ont passé à l'abri de ceux-là et ils ne sont pas loin. »

Au même moment, quelques balles viennent siffler auprès d'eux, et confirment l'avis du sous-officier. Le casque d'un des Prussiens tués s'incline et roule par terre.

M. Dubois et ses hommes se retirent vers le bivouac, non sans retourner la tête de temps en temps, pour voir encore cet épouvantable tableau, qu'éclaire en plein la lune de ses reflets verdâtres, et qui semble exercer sur eux comme une espèce de fascination.

Toute la nuit, des hommes de tous les corps de la ligne, qui cherchent leur régiment, passent contre la grand'garde de voltigeurs.

Ces soldats d'élite, quoique très fatigués par la journée et le manque de nourriture, font très bonne garde.

La cavalerie de la garde s'est établie entre le bois des Ognons et Gravelotte, en arrière de l'artillerie, pour la soutenir, en cas d'attaque de nuit. Les chevaux n'ont pas bu depuis la veille au matin, lors du court séjour de la garde au Ban-Saint-Martin; on se décide à les envoyer à l'abreuvoir pendant la nuit. Les régiments, divisés en deux fractions, descendent successivement dans les gorges profondes de la Mance, au milieu d'une obscu-

rité qui permet à peine de se diriger. Au retour de l'abreuvoir, les hommes passent le reste de la nuit en armes et la bride au bras.

Le général Bourbaki a établi son bivouac, en avant de Rézonville, contre la maison de poste. Le commandant en chef de la garde et ses officiers mangent tous ensemble, et debout, un morceau de viande retrouvé dans les fontes, car, on se le rappelle, leur mulet de popote a été, pendant la journée, broyé par un obus, ainsi que les provisions dont il était chargé.

Vers neuf heures du soir, on amène au général un jeune officier prussien des houzards rouges de Ziethen, qui vient d'être fait prisonnier dans la charge désespérée tentée par la cavalerie ennemie. Son cheval blessé s'est emballé, lui a fait franchir les lignes françaises, et ne s'est arrêté qu'à l'entrée de Rézonville, au beau milieu de l'état-major du commandant en chef de la garde. Ce prisonnier accepte avec reconnaissance une part du frugal repas des officiers de l'état-major de la garde impériale.

Mort en bonne place!

Il parle assez bien français et n'a pas l'air trop rassuré sur l'issue de la bataille, qu'il suppose devoir continuer dès le lendemain matin.

L'état-major bivouaque, ensuite, en plein air. Le sous-lieutenant Sédillot, des zouaves de la garde, le comme étant plus jeune des officiers d'ordonnance, et le maréchal des logis porte-fanion Paul Frémy sont chargés, après que le général Bourbaki, le commandant Leperche, et les capitaines Jorna de Lacale et de Sancy de Parabère se sont couchés, côte à côte, sur des bottes de paille, de les recouvrir de ce même fourrage, et, leur tâche accomplie, se collent ensuite au plus vite à l'une des extrémités! Car il ne faisait pas chaud, cette nuit-là!

6e *corps*. — La division Tixier s'est établie le long des crêtes de Saint-Marcel.

La nuit du 16 au 17 août se passe sans incidents pour la division Lafont de Villiers. Tout à la fin de la bataille, on voit passer sur la route de Vionville à Rézonville une troupe sombre dont on ignore la nationalité.

La charge des houzards rouges de Ziethen vient d'avoir lieu, et le carré du 93e de ligne n'est pas encore rompu. Le général Becquet de Sonnay dit : « Il faut dix bons bougres pour aller voir ce que c'est que cette troupe. »

Le sous-lieutenant Coumès se trouvait alors près de l'aide de camp de ce général, le lieutenant d'état-major Libersart, dont il avait été le condisciple à La Flèche. Il en profite pour s'offrir, est accepté, grâce peut-être à cette camaradiere scolaire, et prend avec lui quatre hommes, dont un clairon du 66e de ligne, nommé Gondran, qui a la tête couturée d'un énorme coup de sabre et une balle au cou-de-pied. Ces hommes déterminés vont jusqu'à Flavigny, qui est abandonné, et sur tout leur parcours voient un entassement inouï d'hommes et de chevaux : les rues de ce hameau sont remplies de cadavres. La petite reconnaissance revient rapidement rejoindre son régiment, sans avoir constaté la présence de l'ennemi, qui, sur ce point, s'est retiré au delà de Vionville.

Le 93e de ligne rompt alors le carré, fait « sections à gauche » et se reporte en arrière, ainsi que toute sa division, vers la Voie romaine, où l'on bivouaque à la belle étoile, après avoir allumé quelques feux, sans, d'ailleurs, la moindre précaution de sûreté.

Les diverses fractions des régiments bivouaquent sur le terrain même où elles se trouvent ralliées.

Les hommes, brisés par les émotions de la journée, exténués d'efforts et de fatigues, haletants de soif et de faim, car ils n'ont rien mangé depuis la veille, s'abandonnent à un sommeil profond, autour des feux de bivouac, dont les lueurs épaisses projettent, à travers l'obscurité de la nuit, des éclats blafards, qui donnent au champ de bataille un aspect morne et lugubre.

Quant aux officiers, il leur est bien difficile de se livrer au repos; ils savent que l'armée française a remporté sur l'ennemi un avantage des plus sérieux; mais, en songeant aux pertes terribles que leurs régiments ont éprouvées, chacun d'eux pleure un camarade, un ami; aussi, les impressions, qu'ils échangent autour des feux à demi éteints, sont-elles sérieuses et la joie du succès ose-t-elle à peine s'y faire jour.

Les souvenirs funèbres de la nuit passée aux bivouacs de Gravelotte seront ineffaçables pour les officiers de la division Lafont de Villiers.

Cependant le 3e bataillon du 93e de ligne a envoyé des corvées, sous la direction du sous-lieutenant Coumès, du côté de Rézonville et de Villers-aux-Bois, pour tâcher de se procurer quelque provende.

Ces corvées réussissent à trouver, après mille recherches et

moyennant finances, quelques poules et quelques bidons de lait qui, joints aux biscuits qu'on peut encore réunir, permettent de faire un *frichti*, autour duquel tout ce qui reste du 3e bataillon s'assied en cercle.

Deux houzards rouges de Ziethen, faits prisonniers par l sous-lieutenant Coumès, prennent place dans ce cercle, ahuris atigués, à peine rassurés, reçoivent comme les autres leur part du souper et boivent dans les bidons de nos troupiers [1]. Ces deux Allemands regardent avec de grands yeux étonnés la gaieté et l'insouciance de nos soldats qui, après s'être restaurés, répondent, à l'appel, pour un tel tué : « Mort au champ d'honneur! » du même ton qu'ils diraient : « A la garde montante, » ou : « En corvée, » et nettoient tranquillement, la pipe aux lèvres, avec les cendres du bivouac, leurs sabres-baïonnettes rouges de sang.

Le commandant Paon est même obligé de menacer de fourrer tout le monde à la garde du camp, pour qu'on prenne le parti d'aller dormir. On se couche à la belle étoile, parce que, dans la journée, pour exécuter la marche ayant pour but la reprise du drapeau, on a fait mettre les *sacs à terre* et que la plupart de ces havresacs, portant la tente-abri, ont été perdus.

La division Levassor-Sorval bivouaque contre les maisons de Rézonville.

Les hommes n'ont pas mangé depuis la veille; ils ont seulement pris le café noir; on leur permet de faire la soupe sur le plateau même. En un clin d'œil les feux s'allument; la fumée des broussailles monte vers le ciel en tourbillonnant.

Des hourras se font entendre. C'est le 2e voltigeurs de la garde, qui se replie sur Rézonville, précédé par le lieutenant-colonel Verjus, droit sur la selle, la tête entourée de linges sanglants et que les troupes du 6e corps acclament aux cris mille fois répétés de : « Vive la garde! Vivent les voltigeurs! »

Impossible de pénétrer, ni même de circuler dans la grande rue de ce village, encombrée par les chevaux de main, les ordonnances, les équipages et les bagages.

1. On doit se rappeler, que, dans la charge tentée à la tombée de la nuit, en avant de Rézonville, le sous-lieutenant Coumès avait fait prisonniers, pour sa part personnelle deux houzards rouges, dont un trompette. Le sergent Jayet, ayant dit au moment où le régiment se retirait, la bataille finie : « Attends un peu que je leur fasse leur affaire à ces traitres : une balle à chacun et ça fait le compte, » M. Coumès les avait en quelque sorte pris sous sa protection. Bref, ces houzards marchèrent avec le 93e de ligne tout le 17 et une partie du 18 août.

Particularité caractéristique et qui ne saurait se produire aujourd'hui, le colonel du 93e eut toutes les peines du monde à en débarasser la 6e compagnie du 3e bataillon du 93e qui les avait recueillis. Enfin on réussit à les faire prendre par des gendarmes, et à les faire conduire au quartier général de la 3e division du 6e corps pour qu'on les interrogeât.

Le 2e escadron du 2e chasseurs à cheval, mis à la disposition du général Levassor-Sorval, a été employé dans la journée à la garde d'une batterie établie sur la gauche de la route de Verdun et un peu en arrière de Rézonville. Pendant toute la journée, il erre de batteries en batteries, ne quittant pas les abords de ce village.

Le soir, vers neuf heures, cet escadron, abandonné et sans ordres, cherche à rejoindre son régiment. En désespoir de cause, il passe la nuit dans le verger de la maison de poste, qui a servi de quartier général au maréchal Bazaine, le matin même de la bataille.

Dans cette glorieuse journée du 16 août, le 6e corps, comme on l'a vu, avait intrépidement conservé, pendant douze heures de combat, ses premières positions, en faisant subir à l'ennemi des pertes très considérables, tout en en éprouvant lui-même de très sensibles.

La position de Rézonville formait la ligne brisée de notre ordre de bataille et avait une importance capitale; aussi l'ennemi avait-il dirigé contre elle les feux d'une grande partie de son artillerie. La nôtre avait résisté avec un magnifique courage et on ne saurait trop louer les services rendus par cette vaillante arme, dans la journée du 16 août.

2e *corps.* — La nuit venue, le 2e corps, comme toute l'armée, conserve sur le champ de bataille les positions qu'il occupait au moment où le feu a cessé, sa division de cavalerie sur le plateau en avant du bois, à droite de Rézonville.

Les batteries de la division Bataille et de la réserve se réapprovisionnent le soir, au parc. Celles de la division Vergé ne reçoivent que quatre-vingts coups par pièce.

Dans cette journée, l'artillerie ennemie n'a pu éteindre le feu d'aucune des batteries de notre 2e corps, qui n'ont jamais reculé que par suite du manque de munitions ou de la retraite des troupes de soutien.

L'ennemi a été repoussé sur tous les points: toutes ses positions ont été enlevées, à l'exception de celle de Tronville.

La route de Verdun est ouverte! C'est une victoire! La joie est grande dans les troupes et fait supporter gaiement le manque absolu de vivres.

La brigade de cavalerie légère du 2e corps (4e et 5e chasseurs) établit son bivouac à l'endroit où elle a chargé le matin même, et passe la nuit, la bride au bras, la droite appuyée au bois de Villers, auprès des dragons du général Bachelier (7e et 12e régiments).

Le 3e lanciers a pris son campement, près de Rézonville. Il

n'y a là ni vivres, ni avoine; aussi M. Charles Liénard, ancien adjudant du régiment, et qui se trouvait alors propriétaire à Ars-sur-Moselle, est-il le bienvenu, lorsqu'il apporte deux tonneaux de vin au campement de ses anciens camarades.

Le maréchal Bazaine a envoyé un ordre au général Frossard, disant que le 2e corps pourrait, vers dix heures du soir, se reposer un peu, mais après s'être informé, soit par des reconnaissances, soit au moyen de renseignements donnés par les habitants du pays, si l'ennemi lui-même s'était retiré.

De son côté, la brigade mixte Lapasset passe la nuit sur les positions conquises. Les deux braves régiments qui la composent, le 84e et le 97e de ligne, ont été plus que cruellement décimés; au nombre des vaillants officiers du 97e frappés ce jour-là, se trouve le capitaine Renouard, gendre du général Thouvenin, qui habite Nantes.

Digne fille et digne femme d'un officier, Mme Renouard a voulu suivre son mari au milieu des péripéties de la campagne, et, pour ainsi dire, jusque sous le feu de l'ennemi.

Elle se trouvait à Metz, lors de la bataille de Rézonville. Au bruit de l'engagement, elle part aussitôt, courageuse et résolue, arrêtant chaque convoi qui passe sur la route funèbre, interrogeant chacun des survivants qu'elle rencontre; arrivée sur le lieu même de la bataille, elle trouve le 97e, qui se reforme, décimé et ayant laissé un grand nombre de ses officiers sur le champ de bataille.

Avec quelle angoisse ses yeux cherchent son mari, au milieu de ces rangs éclaircis? On le devine: ils ne l'y aperçoivent pas! Des camarades du capitaine Renouard indiquent à la malheureuse femme un monticule et lui disent : « C'est là que combattait le 97e, là qu'ils ont donné, là qu'ils sont tombés! »

Elle y court, trébuchant, à chaque pas contre les morts et les mourants, marchant sur un sol détrempé par des ruisseaux de sang, parfois tournant des monceaux de cadavres, qui font obstacle à sa marche, tantôt s'inclinant sur un groupe endormi dans la mort, du milieu duquel elle a cru entendre un cri, une plainte, un gémissement s'échapper.

Cette épouvantable recherche dure six heures, au fort de la nuit, à la lueur incertaine de la lune et des étoiles, et Dieu seul sait où la vaillante créature put trouver la force de continuer.

Enfin, devant elle, dans un coin de ce champ lugubre, se dresse une ombre sanglante : c'est un soldat blessé du 97e, qui a combattu toute la journée auprès de son mari.

C'est de lui qu'elle apprend que le capitaine Renouard a été évacué sur les ambulances de Metz, la cuisse brisée par un éclat

d'obus. L'héroïque femme emporte le soldat blessé dans sa voiture dont elle s'est fait suivre et retourne à Metz. Elle y retrouve son mari, s'assied à son chevet et, trois jours après, le voit mourir.

Division de Forton. — Au moment que les houzards allemands de von Schmidt tentaient leur charge désespérée, la division de cavalerie du général de Forton se trouvait derrière l'infanterie de notre 6e corps et se préparait même à quitter le champ de bataille; mais, par suite du retour offensif de l'ennemi, cette division conserve sa position, fait face à l'ennemi, se rapproche de la route de Verdun et se prépare à charger. Mais bientôt tout s'apaise et les balles, qui tombaient autour de la division Forton, cessent de pleuvoir.

A huit heures et demie du soir, harassés mais joyeux du succès obtenu par nos armes, cuirassiers et dragons quittent le champ de bataille et viennent, par un commencement de nuit obscure, reprendre position en avant de Gravelotte, où ils établissent leur bivouac, dans un champ situé à gauche de la route et près du campement de la cavalerie de la garde.

Les deux batteries à cheval du 20e d'artillerie (7e et 8e batteries) attachées à la division de Forton suivent celle-ci dans son mouvement rétrograde sur Gravelotte, emportant le regret de n'avoir pu aborder le terrain, où elles ont laissé leurs morts et leurs blessés, lors de la charge de la cavalerie de von Bredow; mais toutes les tentatives faites dans ce but, avant neuf heures du soir, par les officiers et canonniers des deux batteries, sont infructueuses, les balles prussiennes balayant le terrain de manière à le rendre impraticable.

3e et 4e corps. — Comme on l'a vu, une partie de ces deux corps d'armée a reçu l'ordre de se reporter en arrière et de reprendre les campements du matin.

Tout le monde est furieux.

« Nous ne sommes donc pas vainqueurs?

— Si nous le sommes, pourquoi battons-nous en retraite?

— On ne va donc pas en avant?

— Eh bien, qu'est-ce que nous avons alors f...ichu toute la journée? »

Ces questions partent toutes simultanément; mais comme la discipline est une seconde nature, chez les officiers comme chez les soldats, on obéit : les rangs se reforment et l'on part silencieusement, abandonnant avec rage toutes ces positions de droite si brillamment enlevées à l'ennemi, principalement le plateau de Gréyère, dans le ravin duquel les soldats de Ladmirault ont tenu les Allemands immobiles sous leur feu pendant

plus d'une demi-heure. Là, pas un uniforme français, il n'y a que des Prussiens, presque tous du 16e régiment (hessois). Là, les corps sont serrés et empilés les uns sur les autres. Peut-être, sous cet amas de cadavres, y a-t-il un malheureux blessé, à demi étouffé.

Sur la gauche de ce ravin, contre le bois de Vionville, une allée de sapins sombres. C'est là qu'au début de l'affaire se tenaient les avant-postes de notre 6e corps. Une section tout entière est couchée et dort du dernier sommeil : chaque homme a conservé son attitude : le lieutenant a encore une main dans la poche.

Partout où la lutte a été le plus violente et où de grands mouvements d'artillerie ont eu lieu, la trace des voitures est marquée par de sanglants sillons, au milieu de tous ces corps écrasés par les roues des pièces de canon et gisants dans une boue rougeâtre.

— Dans tous les bivouacs de notre admirable armée, nos soldats se reposèrent un peu des fatigues de la journée. Ils avaient conscience de s'être bien battus. Ils savaient les Prussiens aussi abîmés qu'eux et même davantage, et ils s'attendaient à reprendre, de grand matin, la marche sur Verdun, interrompue par la bataille.

— La nuit du 16 au 17 août fut employée à évacuer sur Metz la majeure partie de nos blessés, qui avaient reçu les premiers pansements dans les ambulances du champ de bataille. Un travail immense fut nécessaire pour enlever tous les malheureux qui attendaient du secours : les hôpitaux, les maisons particulières de Metz en furent encombrés.

Depuis le 14 août, la population de cette noble ville, qu'on allait bientôt séparer de la France sous d'absurdes prétextes, faisait preuve d'un touchant patriotisme.

Le 17 août au matin, les Messins se pressaient devant une affiche blanche, placardée dans tous les coins de la ville et ainsi conçue :

« APPEL AU DÉVOUEMENT DES HABITANTS DE METZ.

« La bataille de Rézonville a été glorieuse pour nos armes; l'ennemi a été vigoureusement repoussé.

« Mais le nombre des blessés est très considérable; nos casernes en sont remplies; il devient presque impossible de donner, à ces braves soldats, tous les soins qu'ils méritent.

« Dans cette circonstance, le commandant supérieur de Metz

vient, avec une entière confiance, faire appel au patriotisme des habitants. Il n'est pas dans la ville un seul citoyen qui ne regarde comme un devoir sacré de recevoir dans son domicile un certain nombre de blessés.

« Les convois arrivent par la porte de France; présentez-vous au Fort-Moselle, et recueillez chez vous les héros blessés de la bataille de Rézonville!

« *Metz, le* 17 *août* 1870.

« Le commandant supérieur de la place de Metz,

« COFFINIÈRES. »

Bientôt arrive le navrant cortège.

Les blessés sont tellement nombreux que l'on a dû se servir, pour les rapporter, de toute espèce de moyens de transport. Outre les cacolets, où les uns sont assis, soutenus par une sangle, et les litières, où les plus malades sont étendus, ce sont des fourgons dont le couvercle a été rabattu, des charrettes bourrées d'une paille fraîche déjà rougie de sang, des voitures de louage et jusqu'à des voitures de maître.

Ceux dont la blessure est légère sourient à la foule accumulée pour les voir sur les trottoirs étroits de la rue : quelques-uns agitent leur képi, en essayant un cri de : « Vive la France ! » qu'interrompt une grimace de douleur.

D'autres, pâles, couverts de boue, emmaillotés de linges sanglants, répriment à grand'peine un cri de douleur, à chaque pas du paisible mulet qui les porte.

Il y en a enfin qui sont complètement étendus, les yeux fermés, blêmis par la perte du sang : on ne sait s'ils vivent encore. Spectacle affreux : un pauvre enfant qui n'a pas vingt ans et dont le corps mutilé ne présente plus que le tronc et la tête; un paquet informe est à la place de ses jambes amputées et sert, sans doute, à arrêter une mortelle hémorragie.

La foule acclame ces héros de la veille, se précipite sur la chaussée pour leur donner à boire, du tabac, de l'argent, bref tous les petits présents que peut suggérer une ingénieuse charité. Le général Coffinières n'a pas fait appel à des sourds.

On voit les braves Messins se disputer les soldats à qui des blessures légères ont permis de revenir à pied, et les emmener avec un air de triomphe.

Les femmes de toutes les conditions se transforment en sœurs de charité. La grande dame et la simple ouvrière luttent de courage et d'abnégation. Les soins les plus pénibles, les plus rebutants même, ne lassent point leur pitié. Leur généreuse con-

stance montre par des signes manifestes qu'elles sont bien du pays de Jeanne d'Arc « la bonne Lorraine ».

Plus de deux mille blessés furent recueillis chez les habitants; pour les soigner, les familles pauvres s'imposaient des privations. A l'incapable maréchal qui faisait tuer inutilement les soldats, les femmes de Metz donnaient des leçons d'humanité, de dévouement, d'honneur et de patriotisme.

CHAPITRE XXV

La retraite sur Metz.

Pertes françaises et allemandes. — Trente-quatre mille victimes. — Généraux français tués et blessés. — Pertes détaillées de la garde impériale. — Pertes des 2e, 6e et 4e corps. — Pertes de la division Montaudon. — Corps décimés. — Le 93e de ligne. — Pertes allemandes. — Pertes de la cavalerie allemande. — Chiffre des troupes engagées dans la lutte. — Blessures occasionnées par l'artillerie et la mousqueterie. — Les corps français engagés un à un. — L'armée française garde ses positions. — Les troupes prussiennes refoulées dans les bas-fonds de Gorze. — Deux dépêches de Bazaine. — L'armée allemande est vaincue *tactiquement* et *stratégiquement*, — Les routes de Verdun restent ouvertes aux Français. — Le soir de Rézonville. — Situation critique des Allemands. — Bazaine ne voit rien. — Incapacité et mauvaise foi. — Péripéties de la bataille. — Bazaine ne pense qu'à maintenir sa ligne de retraite sur Metz. — Deux partis à prendre : continuer aussitôt la route sur Verdun, ou livrer bataille le 17. — Marche de nuit impossible. — Succès certain le 16 et probable le 17, en vue d'un nouvel engagement. — Prussiens inquiets. — Le général de la Jaille et le colonel von Burg. — Bazaine le soir de Rézonville. — On attend des ordres. — Le conseil de guerre à la maison de poste de Rézonville. — Décision prise le lendemain de continuer la bataille. — Apparition de Bazaine. — « J'ai fait le sous-lieutenant, aujourd'hui! » — En retraite. — Manque de vivres et de munitions. — Fausseté de ces deux allégations. — Courage et abnégation des soldats français. — Inaction des troupes allemandes le 17 août. — Le prince Frédéric-Charles et le colonel français. — Aveux des Allemands. — Ordre de retraite envoyé par Bazaine. — Les nouvelles positions à occuper. — Etonnement douloureux de nos troupes. — Abandon aux Allemands des routes

d'Etain et de Briey. — Embarras et duplicité de Bazaine. — Son rapport à Napoléon III. — Bazaine ne veut pas profiter de la victoire. — Après un triomphe, un maréchal de France recule!

La bataille de Rézonville avait duré près de douze heures. Les pertes des deux côtés étaient effroyables.

Dix-sept mille Prussiens, morts ou blessés, trempaient la terre de leur sang; un nombre à peu près égal de Français dormaient déjà du sommeil éternel, se débattaient dans les affres de l'agonie ou gisaient mutilés sur le sol. Le sang coulait lentement vers les bas-fonds.

Trente-quatre mille victimes dans un seul jour! C'est la population entière d'une grande ville.

Comme on le voit, les pertes sont égales de part et d'autre; mais Bazaine, qui a *tactiquement* vaincu malgré lui, s'apprête déjà à prendre ses dispositions pour évacuer un champ de bataille dont il est resté le maître.

— Les pertes des Français étaient les suivantes :

	OFFICIERS GÉNÉRAUX	OFFICIERS	TROUPE	TOTAL
	—	—	—	—
Tués.....	3	144	1.215	1.362
Blessés.....	2	595	9.523	10.120
Disparus.....	1	92	5.379	5.472
	6	831	16.117	16.954

Les cinq mille quatre cent soixante-douze disparus étaient pour la plupart des blessés laissés dans des ambulances de Rézonville et de Gravelotte, qui furent occupées par les Allemands dans la matinée du 17 août.

Le général de division Legrand, les généraux de brigade Brayer et Marguenat avaient été tués; le général de division Bataille et le général de brigade Letellier-Valazé étaient blessés; le général de brigade de Montaigu était également blessé et avait disparu. Enfin sept colonels étaient atteints.

—Dans cette mémorable journée du 16 août 1870, les troupes de la garde impériale avaient fait preuve d'une bravoure et d'une solidité inébranlables sous la main de leurs chefs, dont l'intelli-

gence et le sang-froid s'étaient montrés à la hauteur de toutes les difficultés. Voici leurs pertes :

	OFFICIERS			TROUPES		
	TUÉS	BLESSÉS	DISPARUS	TUÉS	BLESSÉS	DISPARUS
1re division, infanterie.....	4	33	»	39	436	68
2e division, infanterie.....	14	60	1	118	1.157	117
Division cavalerie	1	29	18	3	106	173
Artillerie.....	»	2	1	10	76	14
	19	124	20	170	1.775	372
	163			2.317		
Total général.....	2.480					

Les chiffres représentent dans les deux colonnes des : *tués*, le nombre des hommes tués raide. Beaucoup d'autres, morts, après la bataille, dans les ambulances, figurent dans ce tableau, aux colonnes *blessés* et *disparus*.

— Le 2e corps, qui, à lui seul, avait supporté tout l'effort de l'ennemi au début de la bataille, avait considérablement souffert.

	OFFICIERS			TROUPES		
	TUÉS	BLESSÉS	DISPARUS	TUÉS	BLESSÉS	DISPARUS
État-major général.....	»	5	»	»	»	»
1re division	3	38	9	76	572	919
2e division.....	12	59	5	147	976	1.309
Brigade Lapasset	10	33	2	92	623	241
Division de cavalerie.....	1	12	»	4	51	1
Artillerie.....	3	7	»	4**	60**	6**
Ambulances.....	1	»	»	»	»	«
	30	154	17	323	2.282	2.480
	201			5.085		
Total général.....	5.286					

— Le 6e corps, sur un effectif de trente et un mille quatre-vingt-

**. Ces chiffres ne s'appliquent qu'à la réserve d'artillerie. Les pertes des batteries divisionnaires sont comprises dans celles de leurs divisions.

deux hommes, avait perdu un général tué, deux cent un officiers et cinq mille deux cent cinquante-huit sous-officiers ou soldats, tués, blessés ou disparus. Le général de brigade Marguenat et le colonel Amadieu du 75e de ligne étaient tués.

— Les divisions de Cissey, Grenier et Legrand du 4e corps comptaient deux mille quatre cent cinquante-huit hommes hors de combat; la division Montaudon du 3e corps avait perdu environ sept cents hommes.

Les autres divisions de ces deux corps d'armée n'avaient pas été engagées ou avaient subi des pertes presque insignifiantes.

Quelques corps étaient décimés : le 9e bataillon de chasseurs, le 9e de ligne, le 93e, etc... Ce dernier régiment comptait vingt-sept officiers hors de combat sur soixante-six et six cent quatorze hommes sur deux mille deux cents.

Du reste, quelques-uns de ces régiments allaient combattre le surlendemain (journée du 18), avec autant de solidité et d'énergie que si leurs cadres eussent été au complet.

Le 93e, par exemple, allait encore perdre à Saint-Privat dix-neuf officiers et cinq cent dix-huit hommes. C'était donc, en deux jours : quarante-six officiers sur soixante-six et mille cent trente-deux hommes sur deux mille deux cents. De pareilles troupes n'étaient-elles pas en état de prendre l'offensive, au premier signal de leurs chefs?

— Les Allemands accusaient, de leur côté, seize mille quatre cent cinquante-sept hommes tués, blessés ou disparus, parmi lesquels deux généraux tués : Wedell et Doring, plusieurs blessés et onze colonels tués.

Leurs pertes se répartissaient ainsi :

	OFFICIERS TUÉS, BLESSÉS, DISPARUS	TROUPES TUÉS, BLESSÉS, DISPARUS
IIIe corps et 6e division de cavalerie.....	333	6.700
X^e corps et 5e division de cavalerie.....	258	6.600
VIIe et IXe corps, et dragons de la garde.....	120	2.446
	711	15.746
Total général.....	16.447	

Sur dix-neuf régiments de cavalerie allemande présents sur le champ de bataille, avec un effectif de dix mille sept cent quatre-vingts chevaux, le total des pertes de la journée s'élevait

à quatre-vingt-seize officiers, quatorze cent vingt-cinq hommes, dix-huit-cent trente-sept chevaux, ce qui donne, comme proportion, un homme hors de combat sur sept; un cheval sur six.

Plusieurs régiments d'infanterie allemande, les 40e, 32e, 57e et 24e, étaient plus que décimés. Le 16e régiment (hessois) était complètement anéanti et avait perdu le drapeau de son 2e bataillon, enlevé par le sous-lieutenant Chabal, du 57e de ligne (division de Cissey).

Le 24e régiment, fut, après cette bataille, envoyé en Poméranie pour s'y reformer : plus tard, il revint à l'armée de l'Est et, à la bataille de Villersexel, fut de nouveau à peu près détruit.

— On voit, comme nous l'avons déjà dit, que de part et d'autre les pertes furent énormes et à peu près égales.

Mais chez les Prussiens, morts et blessés tombèrent surtout sous l'action de notre feu d'infanterie, tandis que la plupart de nos soldats atteints succombèrent sous les obus de l'artillerie ennemie, en raison d'une tactique vicieuse, qui maintenait les lignes sous le feu des batteries prussiennes, et aussi en raison de l'obstination de Bazaine à faire décimer notre infanterie sur place, en l'empêchant de donner de l'avant.

L'artillerie allemande écrasait nos bataillons, maladroitement offerts comme cible à ses coups. Aussi il ne faut pas conclure à une supériorité de courage du côté des Allemands.

— Dans cette bataille, Bazaine avait donc fait combattre l'armée française contre tout son génie et contre toutes ses traditions, en lui imposant une défensive passive, la pire de toutes les combinaisons, tandis que l'armée prussienne voulut toujours, et quand même, prendre l'offensive.

— Le chiffre des troupes qui, des deux côtés, prirent part à la lutte a été discuté : les Allemands, exagérant nos effectifs et diminuant volontiers les leurs, ont avancé que nous étions deux contre un ; il n'est donc pas inutile de citer des chiffres positifs.

Les Français avaient en ligne de cent dix à cent quinze mille hommes : le 2e corps (moins la division de Laveaucoupet); le 6e corps, dont une division, la division Bisson, n'avait, on le sait, qu'un régiment; deux divisions du 3e corps (la division Metman non arrivée, la division Aymard et la 2e brigade de la division Montaudon non engagées); le 4e corps (moins la division de Lorencez), et la garde.

Les Allemands disposaient de deux corps d'armée entiers, c'est-à-dire deux fois trente-sept mille hommes au minimum (chiffre officiel).

Ce qui fait, avec les deux divisions de cavalerie détachées de la IIe armée, plus de quatre-vingt mille hommes.

En outre, la 1re brigade de la 25e division (IXe corps), une brigade du VIIIe corps, un régiment de la 18e division, une brigade hessoise, la brigade de Brandebourg des dragons de la garde, une batterie du IVe corps, une batterie de la garde.

Soit une masse de cent mille hommes environ contre cent quinze mille au plus.

La supériorité numérique des Français n'était donc pas bien considérable; mais il faut surtout remarquer que, tandis que les Allemands avaient constamment maintenu au feu, jusqu'à la dernière minute, tous leurs bataillons, nous n'avions engagé les nôtres que successivement.

Bazaine tenait nos forces hors portée d'atteindre l'ennemi, et quand ces forces étaient enfin en présence de nos adversaires, le maréchal les immobilisait.

Il était donc relativement facile aux troupes allemandes et aux renforts qui leur survenaient sans cesse de se maintenir contre nous.

— Au début, le 2e corps (Frossard) combattit seul; il fut ensuite presque entièrement retiré de la lutte : le 3e corps agit peu; le 4e s'arrêta après l'engagement de cavalerie du plateau d'Yron.

En résumé, et c'est là l'opinion des historiens impartiaux, comme Lecomte, les effectifs agissants furent sensiblement égaux. On ne saurait nier que, le 16 août 1870, l'armée française ne reçut qu'un seul ordre: « *se maintenir sur ses positions.* » Cet ordre, elle l'exécuta sans difficulté, et elle aurait obtenu des résultats plus décisifs, si on les lui avait demandés.

Ceci posé, est-il juste de vanter outre mesure, comme tous les historiens d'outre-Rhin, la valeur de l'infanterie allemande? En réalité, cette infanterie tenait parce que Bazaine refusait de la culbuter. Qu'on se rappelle ce qu'il advint de la brigade d'infanterie hessoise, qui fut écrasée et anéantie dans le ravin de Gréyère par cette admirable charge de notre infanterie, dont l'initiative est due au général de Ladmirault.

— Cette lutte de douze heures fut un succès incontestable pour notre armée.

« Comme le disait, dans le temps, un général russe, Mentschikoff, la victoire appartient à celui qui doit enterrer les morts, et celui-là doit enterrer les morts, qui reste à côté d'eux, sur le champ de bataille. C'était notre lot, nous étions maîtres du champ de bataille; par conséquent, nous étions victorieux[1]. »

1. Déposition du maréchal Canrobert au procès Bazaine (1873).

Nous étions victorieux en effet. Malgré le décousu de l'action, malgré l'absence de toute direction de la part du commandant en chef, nos troupes avaient repoussé toutes les tentatives de l'ennemi : sur la droite, sur la gauche, comme au centre, notre armée gardait ses positions; elle couchait sur son champ de bataille; elle était restée maîtresse de Rézonville, la clef de sa position, malgré les assauts furieux que Frédéric-Charles avait répétés jusqu'à six et sept fois sur ce point d'une importance capitale ; elle avait même étendu sa ligne, vers le but qu'elle voulait atteindre, puisque sa droite, à la nuit, occupait Bruville et la ferme de Gréyère, et que la route de Verdun par Conflans et Doncourt, comme aussi celle de Briey, lui restaient complètement ouvertes.

Les Prussiens, au contraire, n'avaient pu conquérir le plateau de Gravelotte : toutes leurs attaques avaient échoué et l'armée allemande, repoussée de front par les 2e et 6e corps et par la garde, avait été prise en flanc par les 3e et 4e corps, qui s'étaient rabattus et établis en potence sur la droite de notre 6e corps. Cette armée n'avait rien gagné comme position, et n'avait même pu se maintenir qu'à Mars-la-Tour et à Vionville (ce dernier village avait été évacué par nos troupes à midi).

Les troupes de Frédéric-Charles avaient donc été contraintes de descendre des bords du plateau de Gravelotte vers les contre-pentes boisées, traversées par les vallées des ruisseaux de Gorze et de la Mance, qui se déversent sur la rive gauche de la Moselle. L'armée prussienne passa la nuit dans les bas-fonds.

Les dépêches suivantes du maréchal Bazaine mettent le fait hors de doute et ne sont pas contredites par les Allemands:

« Quartier général, 16 août.

« Nous avons partout maintenu nos positions et infligé à l'ennemi des pertes considérables. — A huit heures du soir, l'ennemi a été refoulé sur toute la ligne. »

« 17 août, 4 heures du soir.

« Hier, pendant toute la journée, j'ai livré bataille à l'armée prussienne entre Doncour et Vionville. L'ennemi a été repoussé et *nous avons passé la nuit sur les positions conquises.* »

Cette dernière assertion est une impudente imposture; on va voir comment le maréchal commençait à abandonner, dès la nuit précédente, ces excellentes positions.

En somme, toute armée qui se propose un but et ne l'atteint pas se trouve vaincue.

Tactiquement l'armée ennemie était repoussée partout.

Tactiquement, elle était, même à la dernière heure, dans une position précaire; elle coucha sur son terrain, mais elle attaquait, et, pour être victorieuse, c'est sur le nôtre qu'elle aurait dû pouvoir établir ses bivouacs.

Stratégiquement, elle fut vaincue.

En effet, son but, pour couper la route de Verdun, n'était pas atteint. Les routes par Étain et Briey étaient restées ouvertes.

Donc, nous étions victorieux. Si Bazaine, trahissant toujours, donna l'ordre, comme nous allons le voir, de se replier le 17 août sur Metz, il ne faut en conclure rien autre que cette triste vérité : c'est que le maréchal ne voulait pas profiter de sa victoire.

— Dans toute la guerre de 1870, il n'y a peut-être pas eu d'heures plus graves que celles de la soirée qui suivit cette terrible journée de Rézonville.

Pour la première fois, depuis l'ouverture des hostilités, les forces se sont trouvées égalisées, et l'incontestable discipline [1] des Allemands, la supériorité écrasante de leur artillerie, la confiance que leur donnaient les succès précédents, n'ont pu venir à bout de la valeur française.

Après douze heures d'une lutte sans trêve, ils sentent la victoire leur échapper; une division entière de leur infanterie a perdu un tiers de son effectif; d'autres régiments, comme le 16e, le 37e allemands, le détachement Lehmann, les cuirassiers de Magdebourg, les uhlans d'Altmark, semblent s'être fondus dans la mêlée... L'accablement est sur tous les visages.... Une charge désespérée de dragons de la garde royale a été foudroyée par l'infanterie française... Vers huit heures du soir, dans l'obscurité, les houzards de Ziethen tentent un effort suprême et vont se briser sur le village de Rézonville.....

Les succès de notre droite et les avantages obtenus à notre gauche devaient décider le maréchal Bazaine à prendre rapidement l'offensive, mais ce maréchal, qui était absolument incapable de faire manœuvrer une centaine de mille hommes, ne vit pas le parti immense qu'il pouvait tirer de la journée; il ne comprit pas qu'il n'avait qu'un signe à faire pour pousser les 4e et 6e corps en avant, sur notre droite, au delà de Mars-

1. C'est une légende que la discipline des Allemands. Elle est *incontestable*, mais elle est loin d'être MERVEILLEUSE parce que : 1° elle ne vaudrait rien pour une autre nation et que 2° elle ne résisterait pas à de premiers revers (opinion du vieux général prussien Steinmetz).

Il n'existe pas au monde d'armée plus disciplinée que l'armée française, parce que sa discipline est non *imposée* brutalement, mais *acceptée* et consentie : elle est non passive mais active. Dans notre armée, avec des chefs faits sur le modèle de nos admirables officiers et sous-officiers de l'armée de Metz, les troupes seront toujours disciplinées.

la-Tour, les appuyer avec le 3e, qui était entré successivement en ligne, et se rendre ainsi maître de la seule route de Verdun qui fût occupée par l'ennemi. Les cent mille Allemands qui se trouvaient devant nous étaient écrasés, culbutés dans les bas-fonds et jetés dans la Moselle.

— Une disposition défavorable de la ligne de bataille avait contribué à rendre meurtrière, pour nos troupes, la première phase du combat.

Notre ligne, dans la matinée, était presque *perpendiculaire* à la route de Verdun. Le commandant en chef, ne s'attendant pas encore à être attaqué par des forces considérables, avait laissé les 2e et 6e corps dans l'ordre où ils avaient marché et campé, ce qui n'était pas avantageux, dans l'hypothèse d'une attaque venant de la gauche.

La ligne de bataille aurait pu être, dès le début, ce qu'elle devint par la force même des choses, vers trois heures de l'après-midi, c'est-à-dire à peu près *parallèle* à la route.

Il aurait suffi pour qu'il en fût ainsi qu'on eût laissé le 2e corps continuer sa marche jusqu'à Mars-la-Tour, le 15 au matin, le 6e corps restant seul à Rézonville. Le 2e corps aurait alors formé la droite de la ligne, au lieu d'en tenir la gauche ; les 3e et 4e corps d'armée, qui, retardés dans leur marche, avaient dû opérer un long mouvement de conversion pour arriver à cette droite, auraient eu beaucoup moins de chemin à parcourir pour entrer efficacement en action, puisque leur conversion aurait pu être faite entre Rézonville et Saint-Marcel.

Les phases de la bataille eussent été tout autres, et les résultats bien plus marqués en notre faveur.

— Tandis que notre droite écrasait la gauche ennemie, Bazaine était toujours inquiet pour ses derrières et songeait à assurer sa ligne de retraite, alors qu'il n'eût dû s'occuper que d'achever son mouvement en avant.

Les charges de la cavalerie de Forton et de Valabrègue avaient dégagé entièrement le centre du champ de bataille. Après un brillant engagement, le maréchal Le Bœuf s'était relié à la division Tixier, du 6e corps, à gauche et à la division Grenier, du 4e corps, à droite.

Les grenadiers, les voltigeurs, les chasseurs à pied de la garde et la brigade Lapasset commandaient les ravins profonds de la Mance et de Gorze ; nos batteries de mitrailleuses enfilaient le bois des Ognons et tous les ravins que s'y rattachent.

Le corps de Canrobert avait dégagé les abords de Rézonville avec le concours de l'infanterie de la garde et n'avait plus rien devant lui.

La victoire était dans nos mains.

C'est dans ce moment suprême qu'il eût fallu de l'initiative. Les Prussiens avaient livré une bataille hasardée, après laquelle ils pouvaient être anéantis ; mais, loin de combiner l'emploi actif et vigoureux de toutes les forces dont il disposait, notre commandant en chef laissa son armée dans l'expectative, au lieu d'achever sa victoire.

Pendant ces douze heures d'action, Bazaine n'eut qu'une seule préoccupation : « maintenir sa ligne de retraite sur Metz, s'opposer à un mouvement hypothétique des Allemands sur notre gauche. » A cette pensée, il sacrifia tout ; il appela une division du 3e corps et fit venir le corps Frossard tout entier, après sa retraite opérée à Rézonville ; enfin il garda, une partie de la journée, les voltigeurs de la garde, et réunit même autour de Gravelotte, pour appuyer sa gauche, qui était solidement appuyée à des talus inabordables, dix régiments de cavalerie, qui ne furent pas engagés, dont trois de la magnifique cavalerie de la garde impériale (carabiniers, chasseurs à cheval et guides).

Quant à l'aile droite, le commandant en chef ne s'en occupa même pas : il n'envoya pas un seul aide de camp de ce côté pour se renseigner ; il ne donna pas un ordre ; et ce n'est, d'après sa déposition même, que le soir, par hasard, qu'il fut informé des succès et même de l'arrivée du général de Ladmirault.

Et, cependant, c'était là le point capital ; la gauche c'était Metz, c'est-à-dire la place que l'on quittait, mais la droite c'était Verdun, la direction que nous devions gagner à tout prix.

Bazaine, en agissant ainsi, avait sans doute espéré que le commandant de notre 4e corps serait brusquement repoussé par des forces supérieures, que l'ennemi s'établirait sur la route de Verdun par Conflans et lui fournirait un prétexte pour se retirer vers Metz.

Cependant, les Prussiens n'avaient pas à leur gauche des forces menaçantes, comme il le présumait, et la bravoure des divisions Grenier et de Cissey avaient déjoué son calcul. Il lui fallait exécuter son dessein en alléguant d'autres motifs. Il se rejeta sur la crainte qu'il avait de ne pas se trouver assez en forces à l'aile gauche pour repousser les tentatives que l'ennemi pouvait faire sur ce point, en débouchant d'Ars, dans le but de couper la retraite de notre armée vers Metz.

Mais nous croyons que les Prussiens, qui avaient fait de grands efforts, le 14 août, pour nous retenir sous Metz, n'eurent pas et ne pouvaient pas avoir l'intention de se jeter entre Metz et nous.

Leur but évident, comme leur intérêt, était de nous barrer les routes de Verdun, pour empêcher la jonction de notre armée de Metz avec celle que le maréchal de Mac-Mahon reconstituait au camp de Châlons.

Si, pendant la bataille du 16 août, les Allemands s'efforcèrent de déboucher en nombre par les ravins d'Ars et de Gorze, c'est parce qu'ils marchaient *au plus près* pour venir prendre part à l'action, suivant leur constante et prudente habitude de *courir au canon*. Mais leur projet n'était pas de nous couper de Metz.

Aussi le résultat immédiat de cette bataille gagnée par le courage des soldats fut-il nul : nos positions nous restaient, mais l'ennemi était maître de Mars-la-Tour, qu'il ne dépendait que de nous d'occuper, après les premiers et si réels succès du général de Ladmirault.

Des deux routes de Verdun, nous en tenions une, celle d'Étain, mais la plus importante était aux Allemands. L'obligation de faire avancer notre droite était si évidente, que le colonel d'état-major Loysel prit sur lui d'indiquer le mouvement au maréchal Bazaine, qui se refusa à donner un ordre.

— A l'issue de la bataille de Rézonville, deux résolutions se présentaient : profiter du succès obtenu, pour marcher en toute hâte, en suivant la route d'Etain et celle de Briey, plus au nord ; ou bien, attendre au lendemain matin et recommencer l'action avec l'appui des deux divisions de Lorencez et Metman, qui n'avaient pas pris part au combat.

Nous n'aborderions pas ces questions, forcément très hypothétiques, si les débats du grand procès de Trianon n'avaient fourni, sur ce sujet, des renseignements si positifs, des opinions si autorisées, que l'on a le droit de conclure.

Marcher en avant, la nuit même du 16 au 17 août, était chose impossible; nos soldats n'étaient pas en état de se mettre en route, à l'instant, sans prendre le moindre repos; depuis le 14 au matin, ils étaient sur pied, et avaient livré deux batailles, après avoir piétiné sur place pendant vingt-quatre heures, sur la route de Verdun ou dans les défilés de Lessy.

Était-il prudent, d'ailleurs, de prêter ainsi le flanc à un ennemi que notre retraite allait encourager, que chaque minute devait renforcer, car moins de trois corps de la IIe armée allemande avaient combattu, et nous ne pouvions manquer d'être rejoints dès le lendemain par les autres troupes de la IIe armée, peut-être même par celles de la Ire armée, accourues en toute hâte de Borny.

Dans ces conditions, entreprendre une marche aussi longue, non plus par la route directe de Verdun, mais par le chemin

beaucoup plus long de Briey, c'était courir la chance très probable d'un combat, avec des chances de nombre et de positions très inférieures.

Tous les chefs de corps, interrogés à ce sujet par le président du conseil de guerre de Trianon, n'ont pas hésité à déclarer que l'opération eût été difficile, sinon même impossible.

Mais, si cette première solution d'une marche rapide dans la nuit du 16 au 17 devait être rejetée, il restait la seconde hypothèse, celle d'une attaque décisive tentée le 17 au matin par l'armée française, victorieuse la veille et augmentée de la division de Lorencez, du 4e corps, et des quatre divisions du 3e corps qui, à l'exception de la 1re brigade de la division Montaudon, avaient peu ou pas du tout combattu à Rézonville.

Sur ce point, l'avis unanime des commandants était que l'on devait livrer bataille, et que l'on avait toute chance pour réussir.

Il suffit, d'ailleurs, d'un instant de réflexion pour voir que le combat s'imposait fatalement.

Il fallait, en effet, ou forcer le passage, ou nous retirer sous Metz, au lendemain même de la bataille de Rézonville.

Il est certain que la partie était moins belle le 17 août que le 16; nous n'avions que cinq divisions de plus, et l'ennemi pouvait avoir reçu deux, peut-être trois corps d'armée de renfort; mais, d'un autre côté, attendre plus longtemps, c'était augmenter encore les chances des Allemands; nous n'avions plus à espérer l'appui d'un seul régiment et, à moins de vingt lieues, l'état-major prussien comptait près de deux cent cinquante mille hommes.

Certain le 16, probable le 17, le succès devenait plus tard très problématique : telle était la situation qui, le 16 au soir, devait se présenter à l'esprit du commandant en chef et le décider à une action des plus énergiques.

— A proprement parler, la bataille de Rézonville est la deuxième phase d'une opération, laquelle, commencée par les Allemands à Borny, devait se terminer à Saint-Privat. Le but ou l'objet de cette dernière phase était, pour nos ennemis, de couper la retraite de l'armée française sur Verdun ou sur la vallée de la Meuse.

Nous pouvions encore nous dégager par le faisceau des routes qui se dirigent de Metz sur Étain, par Conflans et Briey. Pour cela, il fallait faire attaquer les Prussiens, le 17, au point du jour, par les troupes françaises encore intactes, et livrer ainsi un combat d'arrière-garde pour nous donner le temps de filer.

On voit d'après cela que les Allemands n'avaient pas atteint

le but de la bataille, celui de nous couper la retraite sur la Meuse, puisqu'il y avait encore des routes libres.

Quant à Bazaine, ce qui ressort de l'examen des faits et du procès de 1873, c'est qu'il ne s'était dirigé sur Verdun que pour obéir à la volonté de Napoléon III, et que, son souverain une fois parti, il n'avait plus songé qu'à ne pas s'éloigner de Metz, afin d'attendre les événements.

— Plus que jamais, il était nécessaire de continuer à marcher sur Verdun, après avoir livré bataille. Cette bataille, si tardive fût-elle, le 17 août au matin, était l'unique chance de salut pour l'armée française.

Les Prussiens s'attendaient à être, ce jour-là, attaqués dès l'aube par nos troupes, et, de leur propre aveu, la perspective de cet engagement leur causait de graves inquiétudes, car ils eussent été impuissants à nous résister, surtout dans la première partie de la journée du 17 août.

L'anecdote suivante montrera combien ce mouvement en avant, tenté par notre armée, eût donné d'heureux résultats.

Le jour de la capitulation de Metz et au moment où les troupes allemandes allaient entrer dans la ville, le colonel d'état-major prussien von Burg vint présenter ses hommages au général d'artillerie de la Jaille, sous les ordres duquel il avait fait la campagne du Mexique, en qualité d'attaché militaire étranger, et, durant la conversation, lui dit :

« Mon général, comment se fait-il que le 17 août vous n'ayez pas marché en avant? Le roi de Prusse, dont le quartier général était à Pont-à-Mousson, était arrivé pendant la soirée sur le champ de bataille et en repartant avait donné des ordres pour que le lendemain, si vos troupes recommençaient l'attaque, l'on battît aussitôt en retraite et l'on repassât la Meuse, en se faisant protéger par une arrière-garde, qui aurait été ainsi sacrifiée. Notre armée devait ensuite évacuer à marches forcées le territoire français et aller s'établir sur la frontière dans les positions qu'elle occupait au moment de la déclaration de guerre.

« Déjà, pendant la nuit, le mouvement de retraite avait commencé pour les bagages et les ambulances. Aussi, le lendemain au point du jour, jugez combien furent grandes notre surprise et notre joie, quand nous aperçûmes votre armée, laquelle, à l'encontre de toutes nos prévisions, se repliait sur Metz, en laissant la seule division Metman, en arrière-garde, sur le champ de bataille. »

— Le 16 août au soir, au moment où la nuit mit fin au combat, le maréchal Bazaine était en avant de Gravelotte, au milieu de notre première ligne de tirailleurs; il dirigeait lui-même une

batterie de mitrailleuses, qui enfilait le ravin de Gorze et arrêtait le dernier effort que l'ennemi avait voulu tenter.

Le canon se tait : la fusillade s'arrête, nous sommes partout maîtres du champ de bataille, et tous, officiers et soldats, attendent, avec anxiété, les mesures qui vont être prises pour poursuivre l'ennemi et compléter la victoire.

Le maréchal se dirige alors vers Rézonville et de là vers la maison de poste située en avant de ce village, et où, à l'issue de la bataille, les commandants des corps d'armée, les maréchaux Canrobert, Le Bœuf, les généraux Bourbaki, Frossard, de Ladmirault, se sont réunis en conseil de guerre, vers neuf heures du soir, sous la présidence du héros de Zaatcha et d'Inkermann.

Le conseil, après une vive discussion, décide de continuer le mouvement en avant, le lendemain matin, au point du jour, car on croit encore que le maréchal Bazaine a été enlevé et fait prisonnier, le matin même, par les houzards de Brunswick.

Au moment où les officiers généraux, qui composent ce conseil, vont se retirer, le maréchal Bazaine entre dans la salle, l'air tranquille, insouciant : « Messieurs, dit-il aux autres généraux et en frappant à petits coups de sa cravache sur sa botte molle, j'ai fait le sous-lieutenant aujourd'hui. »

Tout d'abord on le félicite vivement de n'avoir pas été enlevé par les cavaliers allemands (que ne l'avait-il été !).

Bazaine raconte alors qu'il est resté pendant longtemps avec la batterie de mitrailleuses, qui enfilait le ravin de Gorze, et qu'il a dirigé son tir sur des colonnes prussiennes en retraite vers la Moselle.

« Ce dernier fait, lui dit le brave Canrobert, vient corroborer la décision adoptée par nous tous, il y a quelques instants à peine : celle de marcher en avant demain, dès le point du jour. » Et il met Bazaine au courant de ce qui vient de se passer dans ce conseil.

A cette nouvelle, celui-ci prend un ton des plus raides et des plus cassants.

« Messieurs, dit-il, aux commandants des corps d'armée, nous n'avons plus qu'à nous replier sur Metz et non à marcher en avant. »

Il commence alors par faire dire aux troupes qui l'entourent de rentrer dans les bivouacs du matin, puis il reprend silencieusement la route de Gravelotte et installe son quartier général dans l'auberge où avait couché Napoléon III.

Il fait appeler ensuite l'intendant en chef de l'armée et lui prescrit de se rendre à Metz, sur-le-champ, avec une partie de

son personnel, pour y chercher un convoi de vivres et l'en ramener à la pointe du jour.

Pourquoi ce mouvement fatal, opéré en arrière, si mal à propos ?

Pourquoi alors, donner l'ordre d'aller chercher un convoi de vivres et de l'amener dans les positions, que l'armée française venait de reprendre ?

Pour abuser les troupes, déguiser l'intention du maréchal, et faire croire encore à la retraite sur l'Argonne.

D'ailleurs, il allait s'appuyer sur deux grands points, pour justifier sa honteuse conduite.

L'armée allait manquer de munitions !

L'armée allait manquer de vivres !

Le chef d'état-major du général Soleille, commandant en chef l'artillerie de l'armée, s'était rendu, aussitôt après la bataille, auprès du maréchal Bazaine et lui avait communiqué cette désastreuse nouvelle du manque de munitions, nouvelle des plus inexactes. Tous les témoignages en effet, depuis celui du général Changarnier jusqu'à celui du colonel d'Andlau, démentent cette imposture.

La réserve d'artillerie des corps, la réserve générale de l'armée étaient là pour remplir les cartouchières et compléter l'approvisionnement des coffres des avant-trains et des caissons; on pouvait y puiser sur les lieux mêmes, aussi bien qu'à une lieue en arrière, ou sur le plateau de Plappeville.

Que si l'on devait recourir aux ressources de l'arsenal de Metz, il était facile de les lui demander pendant la nuit, comme on avait si bien su le faire pour les approvisionnements. Et d'ailleurs, cette consommation avait-elle été si grande?.... Dans l'artillerie, c'étaient des batteries de la réserve générale qui avaient été engagées le plus longtemps, et les pièces qui avaient le plus tiré n'avaient dépensé que cinquante-trois coups.

En résumé, des cent six mille coups de canon qu'elle avait emportés de Metz, l'armée n'en avait encore consommé que vingt-six mille.

Sur dix-sept millions de cartouches, on n'en avait brûlé qu'un million. Il restait donc encore largement de quoi livrer trois grandes batailles, et l'on était sûr, d'après les nouvelles reçues, de pouvoir se réapprovisionner à Verdun.

La communication inattendue, invraisemblable du général Soleille demandait donc une explication et, au besoin, une vérification, d'autant plus que le général de la Jaille, commandant en chef de l'artillerie, avait été renversé de cheval pen-

dant la journée, était au lit à Gravelotte et n'avait pu faire un calcul bien précis. Mais le maréchal accepta sans examen les chiffres présentés.

— Pour les vivres, les renseignements transmis au commandant en chef avaient un caractère de certitude moins grand encore; ils provenaient, en effet, de l'intendant de Préval, qui n'était que depuis trois jours chargé de la direction et qui reconnaissait lui-même « qu'il n'était qu'imparfaitement au courant du service ». Il semblait donc naturel de procéder sur une question de cette nature à un examen plus approfondi, de demander des renseignements plus autorisés.

Mais pour les vivres, comme pour les munitions, le maréchal se contenta de ces avis, à coup sûr bien insuffisants.

Peu importait d'ailleurs : Metz se trouvait en arrière à douze kilomètres, quatorze au plus; les routes étaient libres, rien de plus simple que de donner l'ordre d'envoyer tout de suite, sans retard, les vivres et les munitions dont on avait besoin. De la sorte on était sûr d'être entièrement pourvu pour le lendemain matin.

Le 16 août, le maréchal Bazaine avait eu le tort, malgré la résistance des intendants, de renvoyer à Plappeville, le convoi auxiliaire, chargé d'emporter les vivres nécessaires à l'armée. On pouvait donc compter sur ces voitures revenues à Metz, à défaut des services militaires.

En résumé, le 16 au soir, le maréchal avait, sur le plateau, des vivres pour toutes les journées du 17, du 18 et une partie de celle du 19; à proximité se trouvait le reste des convois, qui pouvaient rejoindre dans la matinée du 17; enfin des approvisionnements étaient préparés à Verdun et sur la route.

En outre, l'intendant de Préval était allé chercher lui-même à Metz le convoi, qui s'y trouvait tout prêt à marcher : non content de cela, ce digne administrateur puisa largement dans les magasins de la place, d'où il enleva notamment tout le biscuit. Il amenait ce convoi le lendemain, au point du jour, sur le plateau, lorsqu'il fut arrêté par la nouvelle que l'armée se repliait sur Metz.

Mais le ravitaillement de l'armée, en vue de la retraite sur Verdun, était si peu dans les intentions de Bazaine, que, dans la nuit du 16, il adressait à l'intendant en chef un contre-ordre par lequel il l'avertissait de ne pas diriger sur Gravelotte le convoi de vivres demandé deux heures auparavant.

Aussi à cette heure, où le maréchal devait peser toutes les chances, envisager la situation sous tous ses aspects, au moment où cette question des vivres et des munitions se posait

d'une façon si inattendue, le commandant en chef ne se demandait-il pas comment faisaient les Prussiens? Nous nous trouvions à douze kilomètres de notre centre de ravitaillement, ils avaient le leur à vingt lieues au moins; une nuit nous suffisait pour nous ravitailler, il leur fallait deux jours, trois peut-être.

Tout était pour nous : le succès du jour, cette facilité de communications qui révélait les difficultés que l'ennemi avait à surmonter; nos troupes étaient remplies d'ardeur.

Le maréchal, il est vrai, a peint la situation de l'armée, le 16 au soir, sous un jour très sombre; il a parlé de la nécessité de rétablir l'ordre tactique.

Il semblerait qu'il fût impossible, le 17, de faire une marche. Mais la prise des positions assignées aux corps pour la bataille du 18 eut lieu le 17.

Il y eut donc marche. On ne signala aucune défaillance, aucun désordre. Pourquoi les troupes, se retirant sur Metz sans confusion et en ordre, n'auraient-elles pu se retirer ainsi sur Verdun?

Du reste, l'esprit de l'armée était excellent, elle se sentait victorieuse; elle eût fait merveilleusement son devoir.

La bataille du 18 prouva d'ailleurs d'une façon éclatante que l'on pouvait toujours compter sur nos soldats.

Cette reconstitution tactique de l'armée, dont Bazaine proclame la nécessité, est donc une excuse inadmissible.

— En outre, l'armée prussienne était dans un état bien autrement fâcheux que la nôtre : elle était totalement épuisée.

Notre armée avait combattu sur place, dans des positions occupées de la veille.

Les Allemands avaient dû fournir une longue étape, à laquelle s'étaient ajoutées les fatigues, soutenues de pied ferme par nos soldats.

De plus, cette armée prussienne était encore moins nombreuse que la nôtre dans la matinée du 17. Les corps qui devaient la renforcer, étaient encore très éloignés et ils n'auraient été à portée que très tard dans la soirée.

— En reprenant sa marche sur Verdun, par les routes d'Etain et de Briey, le 17, une fois les distributions faites, ravitaillé ainsi de deux à trois jours de vivres dans le havresac des soldats, et suffisamment réapprovisionné en munitions d'artillerie et d'infanterie, le maréchal avait encore une avance de vingt-quatre heures sur l'ennemi.

En effet, les corps allemands qui avaient combattu à Rézonville ne bougèrent pas, pendant la journée du 17, bien qu'ils ne

restassent pas inactifs; ils employèrent le temps à se réorganiser, à se concentrer, et c'est, seulement, grâce à des marches forcées, que les autres corps allemands purent venir prendre part à la bataille de Saint-Privat, livrée le 18.

On peut conclure de là que l'ennemi n'aurait jamais réussi, le 17, à nous arrêter dans la retraite sur Verdun.

Ce qui se passa au camp allemand le 16 au soir et le 17 au matin le prouve suffisamment.

En effet, le soir du 16 août, après la fin de la lutte, le prince Frédéric-Charles était allé passer la nuit à Gorze; il revint le lendemain sur le champ de bataille. De leurs campements, les Prussiens apercevaient une ligne de tirailleurs jusqu'au delà de Rézonville et entendaient la voix des chefs, qui donnaient des ordres. A six heures du matin, le roi Guillaume arrive de Pont-à-Mousson.

Les Prussiens ignoraient encore si les Français avaient conservé leurs positions de la veille et s'ils allaient prendre l'offensive pour mettre à profit leur supériorité numérique et l'avantage du terrain. Tous les officiers prussiens étaient persuadés que nous pouvions encore gagner Châlons.

A ce sujet, voici une nouvelle anecdote à l'appui de celle que nous avons précédemment racontée.

Le jour néfaste où les troupes de l'armée de Metz furent livrées entre les mains des Prussiens, après la capitulation, un colonel de notre garde impériale causa quelques minutes avec le prince Frédéric-Charles, qui avait tenu à assister à ce triste défilé; dans la conversation, le prince lui demanda quel motif avait pu avoir le maréchal Bazaine pour ne pas l'attaquer de nouveau le 17 et compléter ainsi ses avantages de la veille; il avoua qu'il l'avait craint toute la matinée et qu'il ne fut rassuré qu'après avoir été certain de notre retraite. « Ses renforts, ajouta-t-il, étaient encore trop éloignés, pour qu'il pût compter sur leur coopération. »

« Si Bazaine, a écrit de son côté un officier prussien, s'était avancé le 17 sur la route de Briey, les Allemands n'auraient pu lui faire obstacle, et il n'aurait plus été question que de savoir si la deuxième armée parviendrait, les jours suivants, à diriger une attaque de flanc et à le détourner de Verdun. Son immobilité, au contraire, permit aux Prussiens de réunir des forces supérieures pour couper entièrement la ligne de retraite sur Châlons. »

Borbstaëdt, l'historien militaire allemand, avoue de son côté qu'il était impossible aux Allemands d'être en mesure d'agir le 17.

Du reste, ils ne voulaient, pas plus qu'ils ne pouvaient nous attaquer ce jour.

— Les routes de Verdun étaient donc libres!

On pouvait partir.

Tout était pour nous, mais à la condition que nous ne perdrions pas une minute, que nous ne donnerions pas aux Allemands le temps, qui leur était indispensable.

Nous devions livrer bataille, le 17 dès l'aube, à l'armée allemande, inférieure en nombre, et faire donner contre la gauche ennemie les quatre divisions fraîches dont nous disposions, ce qui eût été un mouvement tournant formidable et décisif. Tous les commandants de corps, Canrobert, Le Bœuf, Bourbaki, de Ladmirault, Frossard, étaient de cet avis.

Bazaine n'avait devant lui que cent mille Allemands accablés de lassitude et, en somme, vaincus.

Il disposait de cent quarante mille hommes pleins d'ardeur et peu fatigués pour la plupart.

En cas d'insuccès, on était toujours à même de se retirer sur Verdun, tandis que les résultats d'une victoire eussent été incalculables.

L'armée de Frédéric-Charles, adossée à la Moselle, courait risque d'être détruite, et elle eût été, au moins, contrainte de reculer en toute hâte jusqu'au delà de la frontière, tandis que l'armée du Prince royal, isolée au cœur de la France, avec ses communications coupées, se fût trouvée dans la situation la plus critique.

Tous nos autres chefs eussent tenté cette action hardie, dont le succés était assuré. L'homme de Queretaro allait reculer sur Metz...

— Tout d'abord, Bazaine a paru vouloir continuer l'offensive pour le lendemain 17 août, mais tout à coup il change d'avis, et vers dix heures du soir il donne au général Jarras les instructions suivantes, qui sont transmises aussitôt aux commandants des corps d'armée et leur parviennent vers minuit:

« Après la bataille d'aujourd'hui, les corps ont dû reprendre à dix heures du soir leurs anciens campements; par suite de la grande consommation qui a été faite de munitions d'artillerie et d'infanterie, nous allons donc nous reporter sur le plateau de Plappeville.

« Le 2e corps occupera, pendant cette nuit-même, les positions qui s'étendent entre le Point-du-Jour et Rozérieulles.

« Le 3e corps se placera, à sa droite, en avant de Châtel-Saint-Germain, vers les fermes de Moscou et de Leipsick.

« Le 4e, à la droite du 3e, vers Montigny-la-Grange et Aman-

villers, bordant ainsi le chemin de fer, qui mène vers le centre de la France.

« Le 6e corps s'établira à Verneville.

« La garde se placera en arrière, entre Lessy et le village de Plappeville, où sera porté le grand quartier-général.

« La division de cavalerie de Forton ira s'installer en avant de Longeville.

« La division de cavalerie du Barail se placera à Saint-Privat, pour éclairer et garder la route de Briey.

La réserve d'artillerie suivra la garde et s'établira sur le plateau de Plappeville, entre le fort Saint-Quentin et le col de Lessy..... C'est là que l'artillerie des corps d'armée devra venir demain recompléter ses munitions. »

— On ne peut se figurer l'étonnement douloureux qu'éprouvèrent, le 16 août au soir, les officiers, qui entouraient Bazaine, quand ce dernier leur dit :

« Il faut sauver l'armée française! Et pour cela, revenir sous Metz! »

Bazaine, qui ne voulait pas rejoindre l'empereur à Châlons livrait ainsi aux Allemands, depuis Vionville et Doncourt, les deux routes de Verdun, qui partent de Gravelotte. Il comptait bien que nos ennemis s'en empareraient le plus tôt possible et lui fermeraient ces deux issues.

Livrer aux Prussiens les chaussées de Conflans et de Mars-la-Tour, ce n'était pas assez ; restait l'excellente route de Briey par laquelle devait s'effectuer la retraite; mais le 17, dans l'après-midi, cette voie, la seule qui était encore ouverte vers l'intérieur de la France, allait elle-même être fermée par les Allemands.

D'après ce plan subit, les troupes françaises devaient reculer jusqu'à l'extrémité du plateau de Gravelotte, jusque dans le voisinage des ravins, qui forment une grande ligne depuis Rozérieulles jusqu'à Saint-Privat, par Montigny-la-Grange et Amanvillers, le 6e corps placé un peu en flèche à Verneville.

L'injonction d'abandonner le terrain conquis, de rétrograder jusque sur les crêtes qui bordent la vallée de la Moselle, frappa l'armée de consternation, puis d'indignation.

Le mouvement de retraite devait commencer à quatre heures du matin.

Dire la stupeur qui s'empara de tous, en apprenant un pareil ordre, est impossible.

A Borny, on avait argué de la nécessité de continuer, sans retard, le mouvement de concentration sur Verdun, pour ne pas

poursuivre l'ennemi, ni profiter du premier échec qu'on lui infligeait.

« Aujourd'hui, disait-on, c'est après une bataille gagnée, au moment où l'armée prussienne est en retraite sur tous les points, où le passage peut nous être ouvert, qu'on vient alléguer d'autres motifs pour se retirer encore; on n'ose même affirmer son succès, en s'avançant sur cette route, qui est devenue libre. »

Et l'armée sentait la trahison : officiers et soldats obéissaient à contre-cœur.

Quand les premières troupes commencèrent leur mouvement de retraite, un clair de lune éclairait ces beaux régiments. On n'avait pas osé les faire battre en retraite, alors que le même soleil qui éclaira leur victoire brillait à l'horizon. Non, pour exécuter de semblables mouvements, on ne saurait trop profiter des ombres de la nuit.

Cette longue colonne marchait lourdement : pas un mot, pas un geste ne trahissaient ses sombres pensées.

Cette garde impériale qui s'était montrée si brillante pendant la journée était reléguée dans la banlieue de Metz!

Ce corps si remarquable par sa bravoure et sa discipline, dont on avait admiré la valeur pendant cette journée sanglante et qui semblait avoir pour devise les grandes traditions de son histoire, était reléguée tout en arrière de l'armée française.

— Après une journée de marche, notre artillerie, prétendait Bazaine, avait épuisé ses ressources. Les arsenaux de Metz regorgeaient, et, à quelques kilomètres, à peine, de la ville, nous n'avions plus de munitions...

« Le mouvement, ajoutait l'ordre du maréchal, devra commencer demain, à quatre heures du matin ; il sera couvert par la division Metman, qui tiendra la position de Gravelotte et ira ensuite rallier son corps.

« Dans le cas où l'ennemi entreprendrait une attaque sur nos lignes, le mieux serait d'indiquer, comme point de ralliement, si cela était nécessaire, le plateau de Rozérieulles, entre l'auberge de Saint-Hubert et le Point-du-Jour.

« Dans le cas où les troupes qui sont en position, depuis la bataille, y seraient encore, vous les rappelleriez dès à présent, si la sécurité de vos campements ne s'y oppose pas. »

— Bazaine ne savait comment apprendre, à l'empereur et à la France sa détermination.

Son embarras et sa duplicité éclatent dans la série de dépêches et d'explications qu'il envoya à cette époque.

Le 16 août, à onze heures du soir, Bazaine adressa un rapport à l'Empereur sur la bataille de Rézonville.

Le télégraphe était à sa disposition, pour rendre compte de l'issue du combat qu'il venait de livrer et de la situation de son armée. Mais il négligea de s'en servir; il ne jugea pas à propos d'informer l'empereur et le ministre de la guerre qu'il avait suspendu sa marche sur Verdun.

C'est à un courrier que Bazaine confia son rapport, qui ne devait arriver que le lendemain, trop tard assurément pour que Napoléon III pût prendre une décision, d'après les circonstances et lui réitérer peut-être l'ordre de continuer sa marche.

Ce rapport était ainsi conçu :

« Sire,

« Ce matin, à neuf heures, l'ennemi a attaqué la tête de nos campements à Rézonville. Le combat a duré depuis ce matin jusqu'à huit heures du soir. Cette bataille a été acharnée; nous sommes restés sur nos positions, après avoir éprouvé des pertes sensibles.

« La difficulté, aujourd'hui, gît principalement dans la diminution de nos parcs de réserve, et nous aurions peine à supporter une journée comme celle d'aujourd'hui, avec ce qui nous reste dans nos caissons.

« D'un autre côté, les vivres sont aussi rares que les munitions et je suis obligé de me reporter sur la route de Vigneules à Lessy pour me ravitailler.

« Les blessés ont été évacués ce soir sur Metz.

« Il est probable, selon les nouvelles que j'aurai de la concentration des armées des princes, que je me verrai obligé de prendre la route de Verdun par le Nord. »

Ainsi, dans son appréciation, il allait se replier sur Metz et ne reprendre sa marche, qu'après le ravitaillement de l'armée.

C'était une manière de préparer l'empereur et le pays à un plan de concentration sous Metz.

Mais il fallait donner à ses lieutenants des explications. La détermination du maréchal s'accentua, plus fortement encore, dans sa lettre écrite au général Bourbaki, le soir même de la bataille, à minuit et demi.

« Ainsi que nous en sommes convenus, écrivait-il au commandant en chef de la garde impériale, vous avez dû, à dix heures, reprendre vos anciens campements en les resserrant.

La grande consommation qui a été faite dans la journée d'aujourd'hui de munitions d'artillerie et infanterie, ainsi que le manque de vivres pour plusieurs jours, ne nous permettant pas de continuer la marche, qui avait été tracée, nous allons donc nous reporter sur le plateau de Plappeville. »

Ainsi ce n'est pas la crainte de ne pouvoir s'ouvrir la route de Verdun, qui arrêtait le maréchal, mais seulement la pénurie de vivres et de munitions. Qu'y avait-il de vrai dans cette assertion?

Le maréchal n'aurait pas osé dire à son armée que la route était fermée : chacun savait le contraire.

Et ce fut alors que l'armée prussienne était en retraite devant nos colonnes victorieuses, que le maréchal prit la résolution d'enterrer nos vaillants soldats sous les murs de Metz!

Jusqu'à la dernière heure, ce fait inouï ne devra s'oublier.

Les Prussiens fuyaient devant nos aigles : nous avions la victoire; Bazaine ne voulut pas en profiter.

Nos bataillons triomphants écrasaient nos ennemis et occupaient militairement la route de Verdun : seize mille Français et un nombre égal d'Allemands étaient couchés sans vie ou mutilés sur la terre froide et ensanglantée..... et, à ce moment suprême, après un triomphe, un maréchal de France reculait!!

« Le 17 août, disait un général, célèbre dans notre histoire militaire, l'armée du Rhin, au lieu de poursuivre ses succès de la veille, qui assuraient la jonction de Mac-Mahon et de Bazaine, se retirait sur Metz et du premier coup, jetait la France aux pieds de l'Allemagne! »

Paris, 20 *mai* 1888.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Chapitres.		Pages.
I.	— Avant la bataille	1
II.	— La surprise	18
III.	— Premier engagement du 2e corps	30
IV.	— Défense de Vionville et de Flavigny	57
V.	— Charge des cuirassiers de la garde	81
VI.	— La garde entre en ligne	104
VII.	— Premier engagement du 6e corps	110
VIII.	— Combat dans les bois de Saint-Marcel	126
IX.	— Reprise de Flavigny	143
X.	— Charge de la brigade Bredow	150
XI.	— Charge des divisions de Forton et de Valabrègue	165
XII.	— Arrivée du 3e corps (division Aymard)	189
XIII.	— Les divisions Montaudon, Nayral et Metman (3e corps)	201
XIV.	— Arrivée du 4e corps	213
XV.	— Premier engagement de la division Grenier (4e corps)	230
XVI.	— Arrivée de la division de Cissey	239
XVII.	— Combat du ravin de Greyère	247
XVIII.	— La charge du plateau d'Yron	278
XIX.	— Engagement de la division Picard	322
XX.	— Engagement de la division Deligny	343
XXI.	— Engagement de la brigade Lapasset	373
XXII.	— Dernier engagement du 6e corps	386
XXIII.	— Attaque de nuit des Allemands	405
XXIV.	— La nuit de la bataille	417
XXV.	— La retraite sur Metz	432

PARIS. — IMPRIMERIE P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 83098.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22402 4700

A LA MEME LIBRAIRIE

Ouvrages de DICK DE LONLAY :

FRANÇAIS ET ALLEMANDS

HISTOIRE ANECDOTIQUE DE LA GUERRE DE 1870-71

Grande édition populaire illustrée, revue et augmentée de nouveaux documents

120 GRAVURES COLORIÉES

Un volume grand in-8° jésus; broché, **12** fr.: relié toile. . . . . **16** fr.

FRANÇAIS ET ALLEMANDS

(Chaque volume forme un tout séparé)

1er VOLUME

NIEDERBRONN — WISSEMBOURG — FRŒSCHWILLER — CHALONS — REIMS
BUZANCY — BAZEILLES — SEDAN

Dessins de l'Auteur — Cartes et Plans de Batailles

Un volume in-8° broché, **3** fr. **50**; relié toile . . . . . **6** fr.

2e VOLUME

SARREBRUCK — SPICKEREN — LA RETRAITE SUR METZ — PONT-A-MOUSSON
BORNY

Dessins de l'Auteur — Cartes et Plans de Batailles

Un volume in 8° broché, **3** fr. **50**; relie toile. . . . . **6** fr.

3e VOLUME

GRAVELOTTE — RÉZONVILLE — VIONVILLE — MARS-LA-TOUR — FLAVIGNY

Dessins de l'Auteur — Cartes et Plans de Batailles

Un volume in-8° broché, **3** fr. **50**; relié toile. . . . . **6** fr.

AU TONKIN

Un volume in-8° raisin, illustré de plus de 300 gravures par l'Auteur. . . **7** fr. **50**
Relié toile . . . . . **10** fr. **50**

LES MARINS FRANÇAIS

Depuis les Gaulois jusqu'à nos jours

COMBATS — BATAILLES — BIOGRAPHIES — SOUVENIRS ANECDOTIQUES

Un volume illustré. 110 dessins par l'Auteur. **3** fr. **50**. — Relié toile. . . . . **6** fr.

A TRAVERS LA BULGARIE

Souvenirs de Guerre et de Voyage

Illustré de 20 dessins par l'auteur. — 1 volume, **3** fr. **50**. — Relié toile. . . . . **6** fr.

EN BULGARIE

PLOÏESTI — SISTOVA — TIRNOVA — KEZANLYCK — SCHIPKA

Illustré de 50 dessins par l'Auteur. 1 volume. . . . . **3** fr. **50**.

L'ARMÉE RUSSE EN CAMPAGNE

28 dessins de l'Auteur. — 1 volume **3** fr. **50**; relié toile. . . . . **6** fr.

LE SIÈGE DE TUYEN-QUAN

Vingt gravures. 1 volume. . . . . **1** fr. **50**

LES COMBATS DU GÉNÉRAL DE NÉGRIER AU TONKIN

Trente gravures. 1 volume . . . . . **1** fr. **50**

LA MARINE FRANÇAISE EN CHINE

L'AMIRAL COURBET ET LE « BAYARD »

Souvenirs anecdotiques. — 40 gravures. 1 volume . . . . . **1** fr. **50**

Paris. — Imprimerie P. Mouillot, 13, quai Voltaire. — 85850.